Jean PASQUIERS

Jeannot
chez les nazis

Journal d'un Déporté du Travail 1943-45

PREMIERE PARTIE

D’une guerre l’autre
1920 – 1943

-I-

Entre ruines et croix de bois

Moi la guerre que je préfère
C'est celle de 14-18
Les Frères Jacques

Je suis un enfant de la guerre. Pas de n'importe quelle guerre. De l'autre. De la Grande.

Quand je naquis, le 29 juillet 1920 à Roubaix, mes parents s'étaient épousés l'année d'avant, à Romorantin, bien qu'ils fussent natifs de Reims tous les deux. Ma mère était « repliée » (comme on disait alors) dans cette paisible petite cité solognote, parce qu'il lui avait fallu en 1917 quitter la ville de Reims, ville de front sous le feu de l'artillerie allemande, ville martyre : à l'armistice il n'y restait que cinquante-deux maisons intactes. Mon père s'était présenté à la mairie et à l'église en uniforme de poilu, bandes molletières et bourguignote. Je devais, enfant, jouer avec délices au petit soldat, fièrement coiffé de ce casque bleu trop grand pour ma tête.

La France vivait alors dans l'ombre gris-fer de la Grande Guerre. On commençait à l'appeler ainsi. J'avais de la chance : c'était la dernière.

Mon enfance s'est déroulée à Reims entre les ruines de la ville en reconstruction et les alignements de croix des cimetières militaires qui parsemaient la campagne, croix blanches et quelquefois noires, pour les morts allemands. Des villages avaient disparu ; il n'en subsistait que des poteaux indicateurs en fonte gris-bleu, datant du siècle précédent avec leurs petites lettres en relief pas faciles à lire. De place en place, des piles d'obus commençaient à rouiller en plein vent. À chaque saison des labours, le tracé des tranchées et des boyaux apparaissait en blanc, zigzags de craie à travers champs.

Nous habitions derrière l'abside de la cathédrale. Crevée en maints endroits, vitraux disparus, elle levait au-dessus de ma tête des ogives ouvertes sur un mystère noir qui me terrorisait vaguement.

Ma mère avait vécu les bombardements quasi quotidiens, les destructions, les incendies. L'un d'eux avait ravagé l'immeuble de la rue Gambetta où elle habitait avec son père ; à la hâte ils avaient descendu les trois étages en retenant les grandes panières où ils venaient d'entasser le linge et la vaisselle.

Mon père avait été mobilisé à dix-neuf ans, fin 1914. Il avait été de toutes les grandes offensives. Parti patriote, il était revenu avec la haine de la guerre et du militaire. Il avait fui toutes les occasions de monter en grade : les officiers (du moins jusqu'au capitaine) partaient à l'attaque les premiers, et il y avait parmi eux, proportionnellement, plus de tués que chez les simples soldats. Il aimait les armes, cependant, c'est un paradoxe, et c'est la raison pour laquelle il se fit inscrire comme volontaire à un stage de formation de mitrailleurs. Il était servant d'une mitrailleuse Saint-Étienne (un bijou, disait-il). Un début de gelure aux pieds devant Douaumont et son évacuation sur Bar-le-Duc lui sauvèrent la vie : tous ses camarades de pièce furent tués par un obus. Deux fois blessé, cité à l'ordre de son régiment pour sa belle conduite au feu, il eut droit à la croix de guerre avec étoile, et, à sa démobilisation en 1919, à un pécule de 96 francs.

Il racontait peu la guerre qu'il avait faite. Je l'interrogeais : - As-tu connu la peur ? – Oui, bien sûr, deux ou trois fois. Mais ce dont j'ai le plus souffert, c'est d'une fatigue continuelle, à cause du terrassement incessant et des tours de garde, la nuit, toutes les deux heures. Il y a eu la faim, aussi ; sous les tirs de barrage, il n'était plus question d'aller chercher le ravitaillement à la roulante. Heureusement, je me gardais toujours un hareng saur dans ma musette.

Mon père avait donc fait toute la guerre avec des harengs saurs – et sans fusil. Les servants de mitrailleuse n'en avaient pas l'emploi, mais c'était le règlement, il fallait porter le fusil en bandoulière. Or le Lebel était long et encombrant ; il s'accrochait partout, aux parois de la tranchée, aux montants de bois de l'entrée des gourbis. Bref, mon père se mit à « oublier » son fusil. On n'est pas très conformiste, dans la famille Pasquiers. En première ligne, cela n'avait pas d'importance : on n'y faisait pas de revue de détail. Quand la compagnie revenait au cantonnement, à l'arrière, rien n'était plus facile que de trouver un fusil de remplacement : il en traînait à la pelle, il n'y avait qu'à se baisser pour en ramasser un, en le choisissant parmi les moins abîmés.

*

Cette guerre était donc la dernière. Il <u>fallait</u> qu'elle le soit. Elle avait été trop longue, trop meurtrière, trop épouvantable – jusqu'aux tanks, aux lance-flammes et aux gaz asphyxiants. Aussi trouva-t-on tout naturel que fût créée une

Société des Nations, qui règlerait tous les litiges entre Etats avant qu'on en vînt au canon. Et lorsqu'en 1928 les peuples apprirent qu'avait été signé au Quai d'Orsay, à Paris, sous l'égide d'Aristide Briand, l'apôtre de la paix, et de l'américain Kellogg, par les ministres de cinquante pays – dont l'Allemagne, le Japon et l'Italie de Mussolini – un pacte solennel qui mettait la guerre hors la loi, tout simplement, l'événement apparut comme l'arc-en-ciel après le Déluge. Une nouvelle ère commençait, une ère inouïe puisque ce serait la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'il n'y aurait plus jamais de guerre. L'Ere de la paix perpétuelle.

Ma grand-mère, qui avait entendu parler des Cosaques de 1814 et qui avait vécu deux invasions, en 1870 et en 1914, me dit, dans sa cuisine : - C'est beau. C'est trop beau pour être vrai.

Nous les gosses, on ne se rendait pas bien compte. À l'école, nos maîtres nous lisaient, le samedi après-midi, les *Contes* de Daudet et de Maupassant inspirés par la guerre de 1870. On était en retard d'un conflit. Ils nous faisaient chanter les mâles chansons de Déroulède :

L'air est pur, la route est large.
Le clairon sonne la charge
Et les zouaves vont chantant.
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend !

Nous trouvions, à la fin de notre Ernest Lavisse, dans trois médaillons accolés et bordés de lauriers, les trois belles figures de nos vainqueurs, Joffre, Pétain et Foch au milieu. Nous avions nos préférés ; pour le plus grand nombre, c'était Foch ; pour d'autres, c'était Pétain ; moi, j'éprouvais une sympathie enfantine pour Joffre, il avait l'air d'un grand-père. Et puis il avait sauvé la France sur la Marne, et la Marne, c'était chez moi.

Les années passèrent. Quand en 1938 je reçus mes prix des mains de l'Amiral Esteva, un Rémois, parmi les robes noires, les épitoges à rangs d'hermine et les décorations sur les poitrines du préfet et du général commandant la place – l'apothéose de mes années de lycée ! – il se trouve que le même jour eut lieu, avec toute la pompe vaticane, la cérémonie de la réouverture de la cathédrale au culte dans l'intégralité de sa haute nef restaurée. Un peu avant, nous avions vu, depuis la cour du lycée, les couvreurs qui escaladaient, insensibles au vertige, la flèche aiguë du Clocher à l'Ange, rebâti à neuf, pour planter au faîte la statue ailée, dorée sur l'azur. C'était une résurrection. Cette fois, la guerre était bien finie.

-II-

On était comme ça

Comme François Villon, je suis « de simple et de petite extrace ». Mon père était employé de commerce, affecté à la filiale rémoise de Wenz et Cie, une importante firme de négoce lainier qui possédait des bureaux à Buenos Aires, à Montevideo, à Sydney, Melbourne et Perth. Avant son mariage, ma mère avait donné des leçons de piano. J'ai grandi dans un milieu petit-bourgeois, comme on dit aujourd'hui. De mes deux grands-pères, l'un était représentant en tissus, l'autre contremaître dans une usine de peignage de laine. Ils avaient épousé respectivement une rentrayeuse et une culottière, lesquelles avaient cessé de travailler dès qu'elles s'étaient mariées – qu'elle s'étaient établies, comme on disait alors. Ainsi le voulait la coutume. C'était, dans les milieux modestes, une exigence de respectabilité. On laissait le travail aux ouvrières, aux bonniches et aux demoiselles du téléphone ; on concédait un statut professionnel aux métiers féminins : infirmières, institutrices, couturières, et maintenant dactylos dans les bureaux, ou coiffeuses depuis que les femmes portaient les cheveux courts. C'était à l'homme de faire bouillir la marmite ; il y allait de son honneur. Un mari qui laissait travailler sa femme était considéré sans bienveillance, un peu comme un exploiteur, ou un incapable. Les ménages où les époux avaient tous les deux un emploi avouaient implicitement qu'un seul salaire ne leur suffisait pas pour vivre. À part se situaient les femmes de commerçants ; elles tenaient souvent la caisse, comme ma cousine Camille la bouchère.

En fait, on vivait toujours au dix-neuvième siècle.

Certes le Progrès venait de faire un bond fulgurant. L'automobile, le téléphone, le cinéma, l'avion ! Mon premier souvenir historique se situe ce soir du 21 mai 1927, quand le petit appareil de Lindbergh, un coucou, apparut dans le pinceau du projecteur au-dessus du terrain du Bourget. J'ai encore dans l'oreille la clameur des cent mille Parisiens qui l'attendaient, le cœur battant, et dont l'éclat fit grésiller le poste de T.S.F. que mon père s'était confectionné lui-même. L'Atlantique vaincu par un seul homme, d'un coup d'aile ! Je crois qu'en France du moins, et même en Amérique, l'exploit souleva une émotion plus

forte que ne devait le faire, quarante-deux ans plus tard, le premier pas sur la Lune.

Oui, le Progrès était en marche et annonçait les Temps Futurs. Mais au niveau de la vie quotidienne il ne changeait pas grand-chose ; et les innovations étaient souvent balbutiantes. Le cinéma, muet, faisait passer sur l'écran des images sombres ou grises. La T.S.F. souffrait de parasites et d' évanouissements fréquents qu'on appelait des « fadings ». Le téléphone n'avait pas encore pénétré dans les maisons ; l'automobile, comme la baignoire et le chauffage central, était réservée à une clientèle aisée. Et quelle ménagère était assez heureuse, avant 1940, pour disposer du confort d'une machine à laver ?

Pour les activités du quotidien, on faisait comme les grands-parents, et probablement comme les parents de nos grands-parents. Les récits de la comtesse de Ségur ou de Balzac ne me dépaysaient pas ; je m'y retrouvais très bien. On se chauffait au charbon (la cuisinière était le centre et l'âme du foyer). On prenait la lampe Pigeon pour descendre à la cave chercher le beurre ou le fromage dans le garde-manger au fin treillis métallique, résistant aux dents des rats, que par un surcroît de précaution mon grand-père tenait suspendu à la voûte hors de portée des prédateurs à la longue queue. On mangeait en fonction des saisons, les radis en mai et les haricots en septembre.

Le cheval de trait n'avait pas encore fini sa carrière. Le pavé des rues retentissait souvent du floc-floc des sabots et du fracas des roues cerclées de fer des chariots attelés. C'est en cet équipage que notre cousin le boucher ramenait des abattoirs les quartiers de carcasses pour sa boutique, au petit matin ; que le charbonnier apportait ses sacs, que le glacier venait livrer ses pains de glace transparente qu'il crochetait sur son camion ; et que la citerne des vidangeurs venait opérer à domicile, empuantant tout le quartier. J'ai vu, enfant, les dernières voitures de louage attendant les voyageurs devant la gare, les chevaux patients et résignés plongeant leurs naseaux dans le sac gris suspendu à la muserolle qui contenait le picotin. Parfois leur grosse croupe tressaillait en un effort vain pour faire partir les mouches, et il arrivait qu'en passant trop près d'eux un jet puissant fleurant l'ammoniaque vous atteignît à l'improviste de ses éclaboussures ; il fallait se méfier !

Ma grand-mère, qui avait une jolie voix, me chantait *Le Fiacre*, naturellement, et les joyeux couplets d'une opérette, *Le Cœur et la Main*, qu'elle avait vue dans sa jeunesse :

L'adjudant et sa monture,
Tous deux d'une fière allure
Trottaient sans douter de rien,
Ça va bien, ça va bien, ça va bien, ça va bien !

Le lit était l'autre pivot de la maison. Il était si haut, chez mes grands-parents, qu'il me fallait y grimper à l'abordage. On y naissait, on y souffrait, on y mourait. L'hôpital était ressenti comme une disgrâce.

On se soignait à coups de teinture d'iode (nous les garçons nous avions souvent les genoux marbrés de marron), à coups de ventouses (couché sur le ventre, on ressemblait à un poste de T.S.F.), de lavements – oui, oui, comme au temps de Molière – ou de rigollots : du nom de son inventeur, un immonde cataplasme à la farine de moutarde, flasque, gluant, bouillant, surtout : l'horreur !

*

Plus encore que dans la vie courante, c'est au niveau des mentalités que ce début du Vingtième Siècle prolongeait en réalité le Dix-Neuvième.

Je revois mon grand-père, au milieu de sa cuisine, qui me disait gravement, le doigt levé vers le ciel : - Jean, il faudra que tu fasses des économies ! J'avais dix ans, je crois bien. Mettre de l'argent de côté en prévision des possibles pépins, thésauriser pour assurer ses vieux jours, c'était la règle d'or. Acheter à crédit faisait l'effet d'une opération aléatoire, malsaine, quasi déshonorante.

On avait le respect des notables. Au village, c'étaient monsieur le maire, monsieur l'instituteur, monsieur le curé. La comtesse de Ségur, je vous dis. En ville, on accueillait le médecin en l'appelant révérencieusement « docteur » ; dans la rue, on saluait au passage le cardinal-archevêque toujours flanqué de son coadjuteur (« quels hommes simples ! » admirait le populaire) ; on se découvrait, quand on les connaissait de vue, en croisant le professeur, le juge, le colonel. Le sens des hiérarchies était profondément ancré dans les esprits. Là, on n'était plus sous Napoléon III, on était sous Louis XV.

On baignait dans une atmosphère de tranquillité ; de sécurité, aussi. Les rues de Reims, la nuit, étaient sûres. Vous pouviez laisser votre vélo devant la porte : vous l'y retrouviez en sortant. Et la pollution n'existait pas. Je me baignais sans risque avec mon père dans l'Aisne, dans la Marne, et même, au faubourg de Clairmarais où habitaient mes grands-parents, dans le canal entre les écluses. L'eau était claire, et douce.

L'impression de paix qu'on ressentait venait, je crois, de ce qu'on ignorait superbement le reste du monde. Il n'apparaissait, pour les férus de cinéma,

qu'une fois par semaine pendant les cinq minutes que duraient les actualités. Certains paysans du village de Pouillon, où mes parents étaient venus résider pour la santé de ma mère à partir de 1930, n'étaient jamais allés jusqu'à la ville, distante de dix kilomètres. La France devait payer cher ce splendide isolement.

L'alcoolisme exerçait encore ses ravages. J'ai dans les yeux la vision d'un homme, un soir, devant un caboulot – je devais avoir cinq ou six ans – qui rampait sur le pavé à la recherche de sa bicyclette. « Si c'est pas malheureux ! » disaient des voix. Cette forme bestiale dans le rectangle éclairé que projetait par terre la porte ouverte du bistrot devait m'obséder longtemps. Plus tard, je fus témoin d'une autre scène presque aussi navrante mais sur le mode comique : une ouvrière traînait derrière elle son époux titubant qu'elle venait d'extraire d'un bistrot (les débits de boisson se suivaient à la file, près des usines) ; la dame vitupérait : - Que j't'y reprenne, feignasse, bon à rien ! – et, dans son dos, le gars rentrait en douce dans le bistrot suivant…

Que dirai-je encore pour évoquer ces temps, si différents du nôtre que mes mémoires pourraient s'intituler Mémoires, non d'un Ane, mais d'un Iguanodon ? Des temps où l'on était dur, en tout cas. Il ne venait à l'idée de personne, au niveau du peuple, de contester la guillotine ni le bagne de Guyane, même si la justice n'avait pu établir avec certitude la culpabilité de l'accusé, comme dans la désastreuse affaire Seznec. À l'école régnait une discipline stricte. À partir de la sixième, plus question de mélanger filles et garçons. À Reims, le lycée de filles se situait à un bon kilomètre du lycée de garçons : pas de risques ! L'obéissance avait pour adjuvant l'émulation. Dès le cours préparatoire, une croix piquée sur le chandail récompensait et distinguait pour une semaine l'élève méritant. Et au lycée, l'inscription mensuelle au Tableau d'Honneur se prolongeait jusqu'au baccalauréat.

Un mot encore pour compléter le tableau. Il concerne l'hygiène, dont on peut dire qu'elle était approximative. À la campagne surtout, où le premier geste de la journée étant pour l'homme de coiffer sa casquette, il se passait à la main de l'eau sur la figure, et c'était tout. Je puis l'assurer, ayant vu faire notre voisin à Pouillon chez qui j'allais chercher le lait. « Cela ne leur ferait pourtant pas de mal de mettre leur peau à l'air » opinait ma mère. L'ouverture à Reims, en 1931, d'une piscine Molitor déclencha un scandale, et le maire fut submergé par un courrier de protestations. La pudibonderie gouvernait les mœurs.

Certains, surtout chez les vieilles gens, étaient brouillés avec l'eau, aussi bien pour l'usage interne que pour l'externe ! Les annales de la famille ont gardé en mémoire le bain de pieds de la tante Anna. La tante Anna était une sœur de mon grand-père, l'œil noir et la tête dure, une Rémoise du temps jadis, toujours prompte à maronner, fermée aux changements, et grand cœur. Quand son petit-fils fit sa communion, elle se résolut, pour cette circonstance exceptionnelle, à

prendre la décision héroïque de se laver les pieds. Elle attendit d'être seule, le soir qui précédait la cérémonie, pour se livrer à une aussi redoutable opération. Mal lui en prit. Inquiet de ne pas la voir venir se coucher, l'oncle se releva, et trouva la tante Anna allongée par terre dans la cuisine, pieds nus et la bassine renversée. La malheureuse n'avait pas supporté le choc du bain de pieds ; elle s'était évanouie.

*

Mon enfance, l'enfance de Jeannot, s'est déroulée alternativement dans deux décors magiques.

C'était la maisonnette de mes grands-parents que j'adorais, rue Baussonnet à Reims, dans un faubourg mi-maraîcher, mi-industriel. Dans la fenêtre de ma chambre s'encadrait la cheminée de briques de l'usine Laval. Mais j'avais pour mes jeux le jardin miniature devant la maison. J'entends encore le grincement de la grille qui s'ouvrait, et aussi les braiments de l'âne du voisin quand il s'ennuyait sous son appentis.

Et puis c'était Pouillon. Village détruit en 14-18, puis reconstruit ; mes parents y habitaient dans une grande maison où ils étaient locataires, sur l'emplacement d'un château dont il ne subsistait qu'un perron sculpté à demi enfoui sous la broussaille. Derrière la maison s'étendait un long jardin qu'ornait une gloriette de fer forgé où pendaient des coloquintes. C'était mon royaume, mon île au trésor ; j'y jouais au pirate dans les hautes herbes, et l'hiver, revêtu de ma cuirasse brillante et de mon casque à plumet rouge, don d'un Père Noël de ces années-là, j'y faisais des retraites de Russie épiques.

J'aimais voir rouler les hauts tombereaux que conduisaient les paysans, debout comme des empereurs romains sur leur char. J'aimais les soirs qui montaient droit comme les feux d'herbe et les clochers de village, soirs aux heures lentes, sages comme des images, rythmés par le cliquetis régulier des pressoirs en septembre. Ils m'avaient inspiré un poème que le grand Paul Fort avait eu le bon goût de trouver valable, en m'encourageant à poursuivre. Il s'y connaissait, le prince des poètes, en soirs champenois !

Mon père allait au bureau Wenz tous les jours, et me conduisait au lycée dans sa petite Rosengart. Je m'étais initié, en classe de sixième, à décliner *rosa la rose* et à tracer les lettres de l'alphabet gothique ; parvenu en philo, je dissertais doctement sur les impératifs catégoriques de Kant et sur la durée de Bergson. Mais toujours avec en arrière-plan Pouillon et ses histoires, dont la plus savoureuse fut sans conteste la mort de notre voisine la mère Desmarais.

C’était une vigneronne solide, la trogne fleurie sous son bavolet, buvant sec, mangeant dru, et dirigeant sa propriété d’une poigne sans faiblesse. Mais enfin, au terme d’une longue vie tout unie, il lui fallut bien débarrasser le plancher, comme elle disait elle-même. La voilà donc en agonie dans son lit, bien calme et les yeux clos. Le médecin avait dit : elle n’en a plus que pour quelques heures. On convoque donc toute la parenté, et comme c’était l’été et que les travaux pressaient, il est décidé de fixer l’enterrement au surlendemain, avec le repas conséquent. Tout le monde arrive au jour dit, avec les souliers du dimanche, les chapeaux noirs et les crêpes. Et l’on attend. Mais la mère Desmarais ne se décidait point à passer le pas ; elle gardait la même position immobile, le cœur battait toujours. Arrive le moment fixé pour l’enterrement. On décommande la messe. Passe pour le curé ; mais le repas ? Toutes ces victuailles accumulées, le pot-au-feu prêt de la veille… Quand le vin est tiré, il faut le boire, comme on dit. Alors tous ces braves gens décidèrent d’un commun accord qu’on se mettrait à table quand même. Sitôt dit, sitôt fait. Les plats passaient à la ronde et les langues allaient bon train, même il y avait des rires, quand une des femmes du deuil s’en vint dans la chambre de la mourante pour chercher un torchon dans l’armoire. L’assistance entendit un cri aigu, on se précipita ; on trouva la bonne dame toute pâle, les yeux agrandis fixés en direction du lit, et dans le lit se tenait la mère Desmarais, assise tranquillement sur son séant et contemplant l’assemblée d’un œil méfiant.
- Qu’est-ce qui se passe, donc ? s’enquit-elle d’une voix ferme.
On balbutia, on inventa un mensonge, un anniversaire, oui, celui d’un arrière-neveu… On n’avait pas osé la réveiller…
- Ça sent bon, fit-elle. Qu’est-ce qu’il y a à manger ?
On le lui dit.
- Mais j’en veux ! Qu’on m’apporte une assiette ! Et remplissez-la comme il faut.

C’est ainsi que la digne mère Desmarais partagea avec ses hôtes les agapes de son propre enterrement, y compris le café et le petit verre de vieux marc, bien sûr.

Est-ce ce dernier excès qui hâta le dénouement ? Elle mourut la nuit suivante, pour de bon, cette fois. Mais tout le monde était reparti. On n’allait pas « remettre ça » deux jours après. Surtout que ça coûte, un repas de famille. Et l’enterrement eut lieu sans la parentèle et sans festin, ce qui était une bien triste fin pour la pauvre vigneronne, et qui scandalisa tout le pays.

-III-

Meissen

La France des années 20 pouvait se considérer à bon droit comme une des premières nations du monde. Dans sa double victoire du Droit et de la République, n'apparaissait-elle pas comme la protectrice des petits Etats, comme la maîtresse du continent ? On lui disait qu'elle possédait la meilleure armée de son histoire, et sur les océans sa plus belle marine. Face au Teuton vaincu, mais sait-on jamais, elle se construisait une muraille de Chine inexpugnable, cette Ligne Maginot tapie sous terre, hérissée d'une artillerie formidable, qu'aucun envahisseur ne pourrait franchir. Curieusement, la Ligne Maginot s'arrêtait devant le Luxembourg ; mais il n'y avait rien à craindre de ce duché d'opérette ni de la Belgique, neutre de surcroît, c'était l'évidence.

Nous possédions aussi, après l'Angleterre, le deuxième Empire du monde. Les merveilles exotiques de l'Exposition Coloniale, en 1931, vinrent le rappeler aux Français si peu curieux des choses d'ailleurs, et qui poussaient des oh ! et des ah ! d'admiration devant le temple d'Angkor-Vat, reflété le soir dans le miroir du lac Daumesnil, à Vincennes, tour à tour bois de rose, corail ou vieil ivoire selon le jeu des projecteurs colorés.

Comment se faisait-il que tant de puissance, petit à petit, et sans qu'on le vît, se transformait en quenouille ? On se croyait toujours au temps de Napoléon, dont on avait célébré le centenaire de sa mort, en mai 1921 ; en réalité la France s'endormait dans les ors de sa gloire passée. Elle était revenue, avec délices, aux jeux romains de la politique, qui n'étaient pas autre chose que les éternelles querelles de tribus gauloises. Les ministères se succédaient ; les scandales financiers aussi. L'affaire Stavisky éclaboussa les milieux dirigeants. Le soir du 6 février 1934, une foule d'anciens combattants en colère voulut emporter le Palais-Bourbon et son parlement « de voleurs » ; Daladier leur barra le pont de la Concorde. Il y eut une vingtaine de morts.

Le bon peuple vaquait à ses occupations, indifférent à ces vacarmes. Une chanson à succès ne recommandait-elle pas :

Amusez-vous,

Foutez-vous d'tout,
La vie passera comme un rê-ê-ve !

Georges Milton, clin d'œil à l'appui, chantait *J'ai ma combine* et notre national Maurice Chevalier, le canotier sur l'œil, reprenait le refrain de l'opérette *Dédée* :

Dans la vie faut pas s'en faire !
Moi je n'm'en fais pas.
Tout's nos p'tites misères
Seront passagères,
Tout ça s'arrang'ra.

L'opinion percevait bien, tout de même, que « quelque chose n'allait pas » dans notre beau pays. Il en venait des échos jusque dans la paix de Pouillon. Quand on apprit l'assassinat du roi Alexandre de Yougoslavie par un oustachi croate, à Marseille (c'était à la rentrée scolaire de 1934), ma mère surprit ce dialogue entre deux paysannes, devant la porte de la mère Desmarais :

- I's ont dit dans le poste[1] qu'on vient d'assassiner un roi, dit l'une.
- Qué roi, hé ? s'enquit l'autre.
- J'sais pas… Un roi qui venait remettre de l'ordre en France…

Sagesse des nations.

*

Le pain, la paix, la liberté !
(slogan du Front Populaire)
M. Hitler l'a encore répété : il ne veut que la paix
(les journaux)

1936 fut l'année décisive. On ne le savait pas, bien entendu.

Le 7 mars, les troupes allemandes franchirent les ponts du Rhin, et réoccupèrent la zone démilitarisée par décision du Traité de Versailles. Les démocraties ne bougèrent pas. En France le président du Conseil Albert Sarraut fit un discours, claironnant qu'il ne laisserait pas placer Strasbourg sous le feu des canons allemands. Et ce fut tout. Contre l'avis et malgré la frousse de ses généraux, Hitler venait de gagner son coup de poker. Dans le Troisième Reich

[1] Le poste récepteur de radio.

naissant, la population commença à acclamer « le Führer qui fait fureur »[2], comme ironisaient nos chansonniers. Nul n'imaginait alors qu'il y aurait une suite.

En mai, ce fut la victoire du Front Populaire aux élections ; en juin, un million de travailleurs s'étaient mis en grève, une grève d'un type inédit, la grève sur le tas, paralysant tout le pays. On voyait un peu partout des drapeaux rouges. Au portail de l'usine Laval, le piquet de grévistes faisait la quête. Mon grand-père Pasquiers, qui à 72 ans travaillait comme chef comptable aux Comptoirs Français, et que le piquet laissait passer à cause de son âge et parce qu'il calculait les salaires de l'entreprise, fut le témoin de scènes qu'il n'avait jamais vues. Le grand patron fut tenu séquestré dans son bureau. Un chauffeur de camion de la société qui voulait forcer le barrage reçut des pavés dans son pare-brise, fut arraché de son siège et roué de coups. À la fin, les autorités envoyèrent la garde mobile montée. Des ouvrières se couchèrent en travers de la rue, hurlant : « Qu'ils nous passent sur le corps, s'ils l'osent ! ». Ils osèrent. Quand la charge fit trembler le pavé et ne fut plus qu'à vingt mètres, les Jeanne Hachette en blouse se relevèrent et détalèrent. Les hommes n'avaient pas bougé le petit doigt et regardaient, médusés.

Mon autre grand-père, celui qui était contremaître au peignage, ne cachait pas son indignation. Le pis fut quand il apprit l'octroi des congés payés : « On va se mettre à payer les gens à ne rien faire, maintenant ! ». il faut dire qu'il avait connu les journées de douze heures, sans autre repos que le dimanche. Le jour de son mariage, il lui avait été accordé la matinée, pour la mairie et pour l'église, et le chef d'atelier lui avait dit : « Thomas, si pouviez revenir faire un tour dans l'après-midi, ce serait bien ». Consciencieux, l'ouvrier Louis Thomas avait quitté la noce et était retourné à l'usine.

*

Pour moi, 1936 fut l'année éblouissante.

Mon père, soucieux d'efficacité, m'offrit un séjour de deux mois dans une famille allemande, à Meissen en Saxe. C'est là que j'appris à parler un allemand courant, et que je découvris l'Allemagne, la bonne, la vraie, celle que je voyais dans mon manuel sur les gravures de Ludwig Richter et dont je chantais les Volkslieder[3], ma mère m'accompagnant au piano.

---

[2] Calambour inspiré par une réclame serinée quotidiennement par la T.S.F. : « Brunswick, le fourreur qui fait fureur ».
[3] Chants populaires : la *Lorelei* et les innombrables Lieder de Schubert.

Mes hôtes s'appelaient Dutzschke. Le père exerçait la profession de Malermeister[4] ; le fils, Siegfried, devint tout de suite plus qu'un camarade, un ami. Je devins vite l'enfant numéro deux de la famille. La bonne Frau Dutzschke, vive et gaie, me chantait la comptine apprise par tous les petits Allemands :

Hänschen Klein
geht allein
in die weite Welt hinein[5].

J'étais devenu le Hänschen, Jeannot à l'allemande… Mon penchant naïf et sentimental s'accordait merveilleusement avec cette Allemagne romantique à laquelle je m'abandonnais, avec la petite ville d'autrefois aux balcons de bois fleuris, y compris celui de mon hôtesse, d'où je regardais passer Ruth la jolie petite voisine, mon premier amour ! On se serait cru en plein Schubert… Tout cela si doux, si charmant, si gemütlich[6]… Meissen devenait ma seconde patrie, die Heimat, que les Allemands distinguent du Vaterland, le pays des ancêtres pour lequel il faut travailler et mourir au besoin ; la Heimat, c'est le foyer choisi, la patrie du cœur. Je me sentais devenir Allemand, de cette Allemagne-là. Mais était-elle bien réelle ?

Avec Siegfried je fis des excursions, en Suisse Saxonne à laquelle on accédait par l'Elbe, sur un de ces lents bateaux blancs à aube qui sillonnent le fleuve ; et j'allai et retournai à Dresde, petite capitale posée comme un bijou au bord de l'eau, Dresde la jolie, Dresde la délicate, une ville de beauté dont je tombai aussitôt amoureux. Dresde, hélas ! N'anticipons pas.

*

Et Hitler ?

Tout de même, j'étais chez les nazis ! C'est ce que mes camarades du lycée me rappelèrent sans ménagement, à mon retour. Oui, bien sûr, Hitler… Le moment n'était pas très bien choisi pour se prendre d'amour pour l'Allemagne. Mais Hitler, on ne le voyait pas, sinon en silhouette de fer forgé sur le mur des salles à manger. De grands drapeaux rouges à croix gammée sortaient à toute occasion. Les gens ne se saluaient plus qu'en levant le bras droit avec plus ou moins de conviction et en grognant un « Heil Hitler ! » qui ne signifiait pas grand-chose. Il y avait bien ces petits panneaux de propagande, de très mauvais goût, qui caricaturaient les Juifs. Naïvement, je demandais à Siegfried pourquoi

[4] Littéralement maître-peintre, artisan en décoration.
[5] Petit Jeannot – s'en va tout seul – dans le vaste monde.
[6] Gentil, aimable.

cet acharnement, qui allait jusqu'à effacer des littératures le nom et les œuvres du grand poète Heine, dont cette *Lorelei* qui était chantée partout. La *Lorelei*, auteur inconnu… Siegfried me donnait des réponses vagues qui ne me satisfaisaient pas. Heine, il n'en avait jamais entendu parler, et ces questions n'occupaient visiblement pas le centre de ses préoccupations.

L'Allemagne hitlérienne, je la rencontrai une fois, à l'improviste, à l'école de commerce dont Siegfried suivait les cours. J'y étais allé à la demande du prof de français, qui désirait que je l'assiste dans sa classe. Apprenant ma visite, le directeur tint à me recevoir. Il s'appelait Herr Rektor Jahn. Je m'attendais à trouver un universitaire à binocles de la vieille Allemagne, pas du tout, le Herr Rektor était un S.A.[7] ! Quadragénaire grisonnant aux traits fermes, sportif, droit, impeccable, chemise brune, brassard et bottes cirées, il claqua les talons à mon entrée et me salua bras tendu au plafond, devant un portrait du Führer grandeur nature encadré de bannières rouges à croix gammée. Je fus si saisi que je lui rendis machinalement son salut de la même manière, oui, moi le petit Français de seize ans, le potache qu'on recevait comme un ambassadeur ! L'entretien se déroula dans une ambiance de parfaite courtoisie diplomatique, et je quittai le bureau de Herr Jahn plutôt flatté et assez content de ma petite personne, rituel nazi mis à part.

[7] Les S.A. (Sturmabteilung, Sections d'Assaut) étaient les troupes qui avaient porté Hitler au pouvoir. Leur rôle allait décliner très vite au profit des S.S. (Schutzstaffeln, Service de Sécurité) au dramatiquement célèbre uniforme noir.

-IV-

Le Destin se met en marche

CASSANDRE. – Figure-toi un tigre. […] Un tigre qui dort.
ANDROMAQUE. – Laisse-le dormir.
CASSANDRE. – Je ne demande pas mieux. Mais […] Hector rentre dans la gloire chez sa femme adorée… Il ouvre un œil… […] Il s'étire… Ah ! Il est aujourd'hui une chance pour que la paix s'installe sur le monde ! … Il se pourlèche. Et […] les cuirassiers se baissent maintenant sur l'étrier pour caresser les matous dans les créneaux… Il se met en marche !

Jean Giraudoux.
***La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935)**

Le 12 mars 1938, ce fut l'Anschluss.

C'était un samedi. Bon jour pour un hold-up. L'Angleterre s'était enfermée dans le home, sweet home pour le week-end sacré, M. le Premier aux Chequers, les ministères déserts, les téléphones en sommeil. En France, il y avait comme par hasard une crise ministérielle : on était sans gouvernement.

Ce matin-là, notre prof de philo, Maurice Savin, qui avait été un disciple d'Alain, le rationaliste à la pensée éblouissante, dissertait sur la sociologie de Durckheim. Mon voisin me passa discrètement un papier plié en accordéon. En tête, l'un de nous avait posé cette question brève : S'il y a la guerre, partiras-tu ? – En dessous, chacun donnait sa réponse, laconique et anonyme, oui ou non, et pliait la feuille pour la transmettre au suivant. J'écrivis : non, et je fis passer.

Notre classe, pépinière de toubibs, de profs, de petits patrons et d'avocats, ne comportait que des mineurs : aucun de nous n'avait atteint l'âge de 21 ans. En cas de mobilisation, il nous eût fallu demander un engagement volontaire. La question posée était donc platonique. La majorité, massive, répondit non au

message. Pas belliciste, la clase de philo du bonhomme Savin. Le bac d'abord, on verrait après. La plupart d'entre nous avaient lu, d'Alain justement, les *Propos* incisifs de *Mars ou la guerre jugée* ; personne ne rêvait d'en découdre.

*

Mon père à Reims s'était fait un ami en la personne d'un médecin dermatologue, le docteur Lévy, dont le nom indique assez l'origine, ce dont nous n'avions cure. La pratique commune de la gymnastique les avait rapprochés, ainsi que certaines affinités intellectuelles. Nous le fréquentions depuis des années, avec profit, car il possédait une culture étendue sans aucun pédantisme ; avec plaisir aussi, à cause de sa grande douceur et d'une bonne humeur toujours disponible. Et puis, insensiblement, nous vîmes sa jovialité le quitter, et un pli d'inquiétude se creuser sur son front. C'était à peu près à l'époque de mon voyage à Meissen. Nous n'y comprenions rien, supposant un mal secret qu'il cachait même à sa femme et à ses enfants. Un jour, il s'ouvrit à mon père de son souci, qu'il lui dit grave et permanent. « Il se passe des choses en Allemagne » murmura-t-il. Et il finit par avouer qu'il avait, eh bien oui, qu'il avait peur pour lui et pour les siens. Le climat psychologique était tel, chez nous (et à peu près partout en France), que nous trouvâmes cette frousse hors de saison, et son aveu quelque peu veule. Que pouvait-il redouter, le bon docteur, au doux pays de France, flambeau et rempart de la démocratie ? Ma mère se souvint de son enfance en Pologne russe, des pogroms, des incendies au ghetto de Czestochowa. « C'est le vieil atavisme de la race, nous dit-elle ; il les suit partout ». En tout cas Israël était en alerte, à travers toute l'Europe ; les antennes de ce peuple, ultrasensibles à la moindre vibration, le renseignaient à mesure de l'événement et souvent avant lui. Ce sont des choses qu'on ne comprend que beaucoup plus tard, trop tard, quand le malheur est là.

J'eus pourtant un aperçu de la question juive, qui me surprit et me laissa rêveur. Quelques semaines après l'Anschluss, rendant visite à ma prof d'anglais, la toute ronde et excellente Solange Lamblin, je trouvai chez elle un monsieur seul, très distingué, qui parlait allemand. J'appris qu'il était dentiste à Vienne, israélite. Mon premier Juif… Il resta discret sur les persécutions, sur les raisons qui l'avaient poussé à fuir, à se jeter dans les incertitudes et la tristesse de l'exil. Les siens étaient restés là-bas. – Ich hab' Glück gehabt, me dit-il, laconique, en souriant. Oui, il avait eu de la chance. Pour le moment.

*

Le Destin, à mon insu et au leur, plaçait sur mon humble chemin des personnages qui seraient promis à l'Histoire, souvent à la tragédie.

C'était un long garçon doux et un peu rêveur qui nous enseignait l'allemand et nous faisait entendre, sur un disque qu'il avait acheté là-bas, l'hymne hitlérien, le Horst Wessel Lied, si viril et si convaincant, au point que nous ses élèves, nous nous demandions s'il n'était pas converti au national-socialisme. Je le rencontrais dans les rues de Reims, jeune papa poussant un landau avec sa femme. Un jour, à la remise de devoirs corrigés, il m'avoua, plutôt confus, qu'il ne pouvait me rendre le mien : sa fille, âgée d'un an, l'avait trouvé tellement à son goût qu'elle l'avait transformé en confettis. Ce gentil prof s'appelait Decourdemanche. Il était communiste. Pendant l'Occupation, il serait résistant et fonderait Les Lettres Françaises. Il ferait partie d'un groupe d'otages fusillés le 30 mai 1942, sous le nom de Jacques Decour. Un lycée de Paris porte son nom.

C'était l'amiral Esteva, qui m'avait félicité à la distribution des prix de 1938. Résident général en Tunisie en 1942, il joua la mauvaise carte, par obéissance à Pétain, sans doute aussi par cette anglophobie si fréquente dans la Royale. En 1945, il sera condamné à la détention perpétuelle, et il mourra cinq ans plus tard à la centrale de Clairvaux.

La bonne Solange Lamblin devait risquer gros, pendant les années noires. Elle aurait la chance de s'en sortir avec les honneurs. De même son collègue historien Georges Bidault, qui dispensait un savoir immense à ses élèves rémois, subjugués par des analyses qu'ils ne suivaient pas toujours… Négligemment assis de biais sur l'angle du premier pupitre venu, il traçait dans l'air, de sa canne élégante, les volutes des avatars des nations. Les internes l'apercevaient le dimanche matin qui se rendait à la chapelle du lycée, son missel sous le bras. Ma surprise fut grande, à mon retour d'Allemagne en 1945, de le retrouver dans l'équipe dirigeante du pays. J'appris alors que le brillant prof d'histoire avait succédé à Jean Moulin à la tête de la Résistance après le drame de Caluire ; c'est lui qui avait fait les honneurs de la descente des Champs-Élysées à De Gaulle, à la libération de Paris. Il devait même devenir président du Conseil sous la IVe République.

*

On avait eu la naïveté de croire que l'Anschluss n'était qu'un épisode isolé et sans lendemain : l'ex-Autrichien Adolf avait réuni ses deux patries, voilà tout. En réalité le lourd balancier de l'Histoire venait de se mettre en mouvement. Il allait maintenant, avec la régularité du pendule, cogner l'Europe

tous les six mois, en mars et en septembre. Mars 38, l'Anschluss ; septembre 38, les Sudètes ; mars 39, la Tchécoslovaquie ; septembre 39, la Pologne.

Pour bien comprendre les réactions – ou l'absence de réactions – des opinions publiques de cette époque, il faut se mettre en esprit qu'à l'inverse d'aujourd'hui les nouvelles étaient brèves, pas bien reliées entre elles ; pour la plupart des gens, abstraites. Peu d'explications détaillées, peu d'analyses. L'événement était principalement véhiculé par le journal, c'est-à-dire avec un jour de retard. La radio ne diffusait en fait que des communiqués sans visages. On disposait en matière d'images des seules photos du quotidien, rares, médiocres, ou, au cinéma, des actualités dites de la semaine, c'est-à-dire de la semaine précédente. Il s'y ajoutait le fait que, dans leur refus farouche de la guerre et du malheur, les gens étaient comme anesthésiés.

La guerre et le malheur, pourtant, on les vit surgir tout-à-coup, et avec quelle force, le 12 septembre 1938. À Nuremberg, tout seul tout petit devant son parterre de cent mille fanatiques tirés au cordeau, Hitler déchaînait le Verbe anéantisseur, roulait de sa voix rauque le tonnerre de ses foudres tragiques. En deux heures et un discours, on y était, en plein drame ! Il prenait un nom inconnu, les Sudètes.

On découvrit que la France était liée, dans le cadre de la Petite Entente, par un traité d'assistance à la Tchécoslovaquie ; l'Union Soviétique aussi. On se retrouvait dans un système d'alliances du type de celui qui avait débouché sur 1914. Tout le monde comprit immédiatement que l'Europe se trouvait de nouveau au bord de la conflagration générale.

On découvrait aussi que le Traité de Versailles avait été mal fagoté, qu'il avait mis ensemble des peuples qui se détestaient, qu'il avait négligé des minorités. Il apparaissait combien cette Tchécoslovaquie, débris de l'Empire des Habsbourg, pouvait former un Etat artificiel, et fragile : les Tchèques, les Slovaques, les petits groupes polonais, ruthènes, magyars, tous séparatistes, sans compter les Allemands de ces fameux Sudètes que Hitler prétendait opprimés. Après tout, il n'avait peut-être pas tort.

Quel imbroglio ! Quoi ? C'était pour ce nid de guêpes qu'on allait faire la guerre ? Et d'abord, les Sudètes, c'était où ?

Là-dessus, il y eut un miracle. Une information stupéfiante. Le premier ministre britannique s'était envolé pour Berchtesgaden, où il avait eu une entrevue avec Hitler. Le vieil Anglais prenait l'initiative, contre tous les usages diplomatiques, d'aller lui-même trouver le loup de Germanie dans son antre. Il ne connaissait pas l'Allemagne, il n'était jamais monté en avion, il n'avait jamais rencontré Hitler : à soixante-dix ans il fit cette triple découverte, raconte

Raymond Cartier. Tous les journaux publièrent la photo de l'avion-colombe de la paix emportant son message sous la figure d'un vieux monsieur armé d'un parapluie !

Hélas ! Après cette entrevue il y en eut une deuxième, quelques jours après, sur le Rhin cette fois. Le Führer jeta brusquement le masque, et ce qu'il exigeait était inacceptable. La France décréta la mobilisation. C'était la guerre.

Et puis, il y eut un second miracle. Roosevelt venait de lancer aux Européens, par-dessus l'Océan, un appel solennel à la négociation. Mussolini prit l'initiative d'une conférence à quatre. Hitler accepta. La conférence réunit à Munich l'Anglais Chamberlain (l'homme au parapluie), le Français Daladier, le Duce et « M. le chancelier Hitler ». L'espérance rejaillit en flèche. Pour la première fois dans l'histoire du monde, peut-être, les chefs de peuples sur le point de se faire la guerre, les rois en armes sous les murs de Troie, au tout dernier moment acceptaient de s'asseoir autour d'une table pour délibérer. Mieux encore : les plus optimistes se prirent à croire qu'il y aurait une camaraderie de paix entre les bottes vernies des dictateurs et les chapeaux mous des démocraties.

Munich fut la dernière Grande Illusion, pour reprendre le titre du beau film de Jean Renoir. Les démocraties cédèrent sur toute la ligne. La malheureuse Tchécoslovaquie, sans même être consultée, fut amputée des Sudètes, rognée, démembrée. On n'avait même pas informé la Russie ; il est vrai que c'était celle de Staline. Les Tchèques, les Russes, on s'en foutait.

Mais quel soulagement ! Il était lâche, comme devait le dire Léon Blum, mais il fut immense. Ma mère exultait. Mon père me dit : Au moins, tu n'iras pas au casse-pipes. Le retour des Quatre dans leurs capitales respectives fut triomphal. Chamberlain, descendant de son avion à Londres, brandit un papier paraphé d'Adolf Hitler, et déclara : - That's peace for our time[8]. Daladier mit trois heures pour revenir du Bourget à son ministère, ovationné, couvert de fleurs. Le Führer lui aussi connut le triomphe à Berlin. Il est vrai qu'il y avait droit, lui : le Reich récupérait ses Allemands de Bohême, dans une victoire éclatante sans avoir versé une goutte de sang. Ein Volk ! Ein Reich ! Ein Führer ![9]

*

[8] C'est la paix pour une génération. Je n'ai vu cette scène qu'environ vingt-cinq ans plus tard, dans une rétrospective cinématographique.
[9] Un Peuple, un Empire, un Guide. Devise hitlérienne de 1939, portée sur une carte du Grand Reich, avec la tête d'Adolf au milieu.

À la rentrée scolaire d'octobre 1938, je me retrouvai pion – maître d'internat – au petit collège de Sézanne. J'aurais voulu faire l'Ecole Navale : la mer, les bateaux, un grade, les lointains ! Mais j'étais nul en maths, et daltonien ; deux vice rédhibitoires. Des profs, un ami de mon père aussi, me poussèrent vers l'enseignement. Je choisis le Technique, voie plus courte, et dès les deux ans d'études à l'Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique, ou ENSET, on était boursier d'Etat. Je me casai comme pion en attendant, et préparai le concours. Mon double travail, surveiller les jeunes zèbres et bosser pour mon compte, occupa tout mon temps et me fit perdre de vue l'actualité.

De mon séjour à Sézanne j'ai gardé trois ou quatre souvenirs assez vifs. Le collège, qu'on eût dit sorti d'un roman de Balzac (on voyait encore les becs, sur les murs, de l'époque récente où les locaux étaient éclairés au gaz), avait pour principal un marchand de soupe, et la discipline était quasi militaire. Un mien collègue du genre facétieux lança un jour à sa troupe, devant les badauds de la petite ville : - Une, deux ! Une, deux ! De la tenue, nom de Dieu ! Gauche, droite ! Balancez les oreilles dans le sens de la marche !

Un dimanche de janvier où M. le principal avait expédié la promenade sur la route de Mondement par – 15°, sur un plateau nu balayé par le blizzard, je menai mes gosses dare-dare jusqu'à la première auberge, à quatre kilomètres, et là j'offris une tournée générale de grogs. L'alcool était interdit par le règlement ; le principal, qui l'apprit (tout se sait, dans les petits bleds), me passa un savon ; mais mon prestige grandit d'un seul coup auprès de la gent potache, composée de paysans plutôt durs de la carapace. Il faut dire qu'à dix-huit ans, je n'étais guère plus vieux que les plus âgés d'entre eux. Ils étaient rudes, les gars ; les nuits d'hiver, le thermomètre descendait à – 5° dans le dortoir non chauffé. Et il y avait huit lavabos, d'eau froide, pour les quarante-cinq pensionnaires. Ils se frottaient le bout du museau à tour de rôle, et les plus malins ne se lavaient jamais.

Ce petit peuple de rustauds comptait aussi ses faibles, ses brebis perdues. Je n'oublierai jamais Sire, le petit Sire, un pauvre gosse de douze ans, malingre, furtif et silencieux, et immensément triste : il venait tout juste de perdre sa mère. Au dortoir, je l'avais installé dans le lit à côté de ma cabine de surveillance, tout contre la mince cloison de bois, et la nuit je l'entendais sangloter sous son drap et gémir avec désespoir : - Maman… Maman… Et puis un soir on ne vit plus le petit Sire.

Les gendarmes le retrouvèrent à dix kilomètres sur la route qui conduisait au cimetière où reposait celle qui n'était plus. Le père le ramena au collège, et de nouveau j'entendis sa lamentation de tous les soirs, et j'essayais de la

réconforter comme je pouvais, mais que dire à un orphelin inconsolable ? Finalement le père céda à la pitié et reprit son garçon. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Dernier souvenir. Nous les pions nous logions dans des piaules perchées en haut d'un escalier tournant à la Edgar Poe. J'avais pour voisin un certain Blanchard, un rouquin pas désagréable, qui essayait de me convertir à l'action ouvrière et au communisme, sans grand succès, je dois l'avouer.

Un jour que je devais assurer une permanence, mais le professeur absent survint à l'improviste et me libéra, je remontai donc chez moi, je poussai la porte et je trouvai mon Blanchard à genoux sur le plancher devant mon placard. Non que pris d'une vision céleste il se fût prosterné pour rendre grâces à Dieu, non, le bougre était en train, tout simplement, de fouiller dans mes papiers (je tenais déjà un journal, à cette époque), et la lecture de mes carnets l'absorbait tellement qu'il ne m'avait pas entendu monter l'escalier. Il se releva en bafouillant, tout coloré d'un rouge qui ne devait rien au drapeau des prolétaires. Nous ne nous adressâmes plus la parole, et j'achetai un cadenas. Mais surtout je me jurai d'observer désormais la plus grande méfiance envers les convaincus politiques. Et cela ne me rapprocha pas du communisme, dans lequel je flairai bien davantage la haine du bourgeois et certaines tendances inquisitoriales que l'amour de l'humanité.

*

Le 15 mars 1939, la Wehrmacht envahissait la Tchécoslovaquie et Hitler faisait son entrée à Prague. Il avait pourtant affirmé à Chamberlain et à Daladier, six mois auparavant, qu'il n'avait plus aucune revendication à présenter, et que les Tchèques ne l'intéressaient nullement, et que même si on les lui offrait sur un plateau, il les refuserait, ces Slaves.

Chamberlain comprit ce jour-là que M. Hitler n'était pas un gentleman ; qu'il reformait à son profit l'Empire d'Autriche ; qu'il se promettait de toute évidence de refaire l'Empire du Kaiser ; qu'il y aurait donc d'autres coups de force, et cette fois l'Angleterre ne cèderait pas. La France non plus, par conséquent.

J'avais été muté dans l'intervalle au collège secondaire de garçons de Châlons-sur-Marne.

Comme je me promenais un après-midi dans la ville, en compagnie d'un collègue ultra nationaliste et antiboche à tous crins, le hasard nous fit déboucher

sur une prise d'armes du côté de la préfecture. Il y eut le cri : Portez armes ! et un général à pied apparut, je reconnus aussitôt Gamelin, le généralissime. En cas de guerre, c'était sur lui que reposerait le sort de la nation. À dix mètres de nous passa un petit homme aux joues roses, souriant, bien élevé, qui ne devait pas prononcer un mot plus haut que l'autre sous son képi à feuilles de chêne dorées. Il marcha sur le front des troupes, avec l'air de se répéter mentalement : c'est bien, c'est bien. Moi le pékin, le petit Français pas encore mobilisable, je ne pus m'empêcher de me poser la question : était-il capable ?

Là-dessus fonça un officier, sabre au clair, droit sur nous. Mon camarade portait un béret sur la tête, et il ne lui était pas venu à l'idée de l'ôter au passage du drapeau. L'officier bondit jusqu'à lui, pointe du sabre en avant, en criant furieusement : - Tu vas te découvrir, salaud ? – Le camarade obtempéra promptement, surpris tout de même sous l'attaque : - Qu'est-ce que je faisais de mal ? marmonnait-il au retour. Je ne me tenais pas de rire : le super patriote ne venait-il pas de passer, aux yeux de tout un régiment, et en présence du général en chef, pour un pur anarchiste, voire pour un rouge à la solde de Moscou ?

*

Je passai avec succès, en juin, le concours d'admission à l'ENSET, à Paris ; je devenais ainsi « élève-professeur » (sic) pour deux ans. En août, je me trouvais dans le Queyras ; la question qui me préoccupait alors était d'ordre religieux : prenant mes distances avec le catholicisme, et sous l'influence d'un copain protestant, je m'étais inscrit à un camp d'été des jeunesses de l'Eglise Réformée, que dirigeait le pasteur Westphal, au pied des cimes alpestres.

C'est là que nous parvint la nouvelle effarante de la conclusion à Moscou du pacte germano-soviétique. Les deux féroces ennemis, Hitler et Staline, marchaient maintenant la main dans la main ! Et en même temps le Führer, de plus en plus inspiré, menaçait d'envahir la Pologne si celle-ci ne restituait pas à l'Allemagne « le corridor » et Dantzig.

Cette fois c'était la guerre. La mobilisation de 1938 recommença, pour de bon. Je quittai la paix des montagnes et des discussions théologiques pour rentrer à Reims, dans un train de nuit surpeuplé, un train de déroute. Réservistes rappelés, militaires faisant mouvement, citadins fuyant les villes, touristes surexcités qui prenaient d'assaut les portières dans les vociférations et dans une bousculade innommable. Cela ne faisait pas bien augurer de la suite.

*

La suite, on la connaît. Le 1er septembre, venue de Berlin, la Voix, interrompue à chaque phrase par les folles ovations de ses fidèles, annonçait l'attaque contre la Pologne[10].

Ce même jour le courrier m'apportait une lettre de Meissen. Siegfried m'assurait de la fidélité de son amitié, « was es auch sei » - quoi qu'il arrive.

Mon père, qui avait affaire ce jour-là au peignage de Reims, y trouva le directeur commercial, qu'il connaissait bien, en contemplation devant une carte des Etats d'Europe punaisée au mur. – Dites-moi à quoi ça rime, lança le collègue. Dites-moi par quelle route nous pouvons aller au secours des Polonais. Par la Baltique, en sous-marins ? Moi, je ne vois qu'une chose : traverser l'Allemagne. Mais il y a la ligne Siegfried. On ne va pas être assez bêtes pour allonger un million de morts devant leurs casemates. Ni eux devant les nôtres. Alors ? Ça va faire une nouvelle guerre de Cent Ans ?

Le 3, qui était un dimanche, le déjeuner fut bien triste devant notre rôti de veau. La radio de midi diffusa un communiqué officiel : depuis onze heures du matin l'Angleterre « se trouvait en état de guerre avec le Reich ». Bizarre formule. Il en serait de même pour la France le même jour à partir de dix-sept heures. Une fois de plus, Paris « à la remorque de Londres » suivait docilement le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté.

[10] Discours de Hitler au pseudo Reichstag, qui commençait par l'annonce du prétexte fabriqué : « Cette nuit, pour la première fois, la Pologne a agressé notre propre territoire. Depuis cinq heures quarante-cinq, nous ripostons. » (acclamations). Etc…

-V-

L’An Quarante

On est là, on se regarde, on est tout bête.

On est en guerre.

Il ne se passe rien, pourtant. Ni ce jour-là ni les jours suivants. Ni opération militaire ni bombes. La guerre n’est qu’une formule, une figure de rhétorique. Sauf en Pologne, évidemment. Mais là-bas elle ne durera que six semaines, le temps que Hitler et Staline puissent rayer le pays de la carte.

Reims le soir disparaît dans les ténèbres, avalé sous l’éteignoir du black-out. Mon grand-père part au travail, le masque à gaz en bandoulière comme un gros thermos inutile. Les vitrines, badigeonnées de bleu, sont quadrillées de papier collant. Les ménagères ont acheté des bougies, du sucre, de l’huile, du savon, des sardines, du café. Ma mère a fait rentrer la provision de charbon pour l’hiver, et un peu plus.

Des sacs de sable montent en pyramides grises aux porches de la cathédrale, qui ressemblent à des gabions de forteresse. Des équipes démontent les vitraux. À peine restauré, le chef d’œuvre gothique est-il promis à une nouvelle destruction ?

*

Cette guerre commençait d’une façon déconcertante. Pour la malheureuse Pologne, l’intervention franco-anglaise n’avait servi à rien. Et puis il y avait ce fait gênant : nous avions pris l’initiative de déclarer la guerre à quelqu’un qui ne nous attaquait pas. Responsabilité maladroite et périlleuse. On en avait fait assez grief à Guillaume II en 1914. Et enfin, pourquoi s’être décidés à l’irrémédiable maintenant ? Dans un sursaut d’honneur outragé ? Oui, certainement. Surtout, je

crois, parce qu'on en avait plus qu'assez de se faire berner indéfiniment par tant de fourberie alliée au déchaînement d'une force brutale et aveugle. La réalité, c'est qu'on avait déclaré la guerre parce qu'on ne pouvait pas faire autrement. Et on entrait dans le conflit sans éclat, sans panache, et sans rien faire. La hantise de Gamelin, c'était l'énorme saignée de 14-18 ; pas question de la recommencer. Il avait dit, dans le privé : le pays ne s'en relèverait pas.

Cette guerre allait donc être une fausse guerre, ou une fausse paix. Drôle de guerre, phoney war, comme l'appelaient les Anglais. On se battait sur les ondes, à la radio (ce qu'on a nommé la guerre des nerfs) ; à ce jeu-là, les Allemands étaient les plus forts. À Radio-Stuttgart, tous les soirs, un Français du nom de Ferdonnet nous renseignait sur ce qui se passait chez nous, dans l'armée française ! Un jour de l'hiver 1940, je vis passer à Reims un petit cortège de voitures, et dans l'une d'elles, à l'arrière, je reconnus le profil du roi Georges VI. Dos voûté, pâle, il n'avait rien de triomphant, le roi. Le soir même, Ferdonnet informait que le souverain d'Angleterre était venu faire une tournée d'inspection des troupes britanniques stationnées en France, et qu'il en avait rencontré à Reims le commandant en chef, Lord Gort ; en ce moment même se déroulait une réception aux Caves Pommery, et le speaker ironique nous donnait le détail du menu royal, concluant par : bon appétit, messieurs !

J'étais en effet à Reims à cette époque. L'ENSET avait fermé ses portes pour les garçons, presque tous mobilisés. Laissé pour compte, mais incapable de rester oisif, je me fis embaucher à titre de suppléant à l'Ecole Pratique (aujourd'hui Lycée Technique) de ma ville. Je pouvais enseigner le français, l'histoire-et-géographie, l'allemand ; l'Education Nationale, pas toujours douée pour l'utilisation des compétences, me confia des cours de maths… Je décrochai tout de même un 18 lors d'une inspection !

Pour plus de commodité, je vins habiter rue Baussonnet chez mes grands-parents. C'est là que je dormais du sommeil du juste, dans la nuit du 9 au 10 mai 1940, quand j'eus un curieux réveil.

*

Je retrouve dans mes carnets – que j'appelais, à l'allemande, mon Tagebuch – la note suivante :

> « Vendredi 10 Mai. Réveillé en sursaut par de violents coups de tonnerre. Bizarres, ces coups. Des explosions, plutôt, dont le souffle me soulève dans mon lit. Cela ne dure guère plus de cinq minutes. J'allume pour lire l'heure à ma montre : quatre heures et demie.

La rumeur me le confirme dans la matinée : c'était bien un bombardement ; mais pas moyen de savoir où « c'est tombé », ni s'il y a eu des victimes.

La radio de midi annonce une attaque allemande d'envergure sur la Belgique et la Hollande. – Ils remettent ça, comme en 14, dit mon grand-père en me regardant avec tristesse.

Le temps est superbe. »

*

Cette fois, on y était, en guerre ! Les dés étaient jetés.

Ce qui nous frappa, nous les gens du Nord-est, habitués depuis des siècles aux invasions[11], c'est la rapidité extraordinaire avec laquelle les opérations se déroulèrent – dans le mauvais sens.

Dès le 13 mai au soir nous parvint, dans notre jardin de Pouillon, un grondement lointain mais continu ; cela venait du nord. « Le canon » dit mon père. Pourtant les communiqués situaient les combats à la frontière hollandaise et devant Liège. En réalité les blindés allemands attaquaient déjà à Sedan.

Le 15, il n'y avait plus de royaume des Pays-Bas. En cinq jours ! La reine Wilhelmine était partie en Angleterre. « Avec elle, la Hollande échappe aux Allemands » claironnaient les journaux. Oui, mais les Hollandais ?

Les réfugiés des Ardennes défilaient déjà depuis deux jours sur nos routes. C'étaient des paysans, par familles sur les charrettes, avec leurs chevaux de labour, parfois des vaches et quelques poules. Le 14, se mêlèrent au triste cortège des éléments de troupes, visiblement débandés, et sans les officiers.

Et soudain, ce 15 mai, on ne sait pourquoi, la panique s'empara de Pouillon. Je note, à cette date : « Le curé s'en va, dans les premiers. Voyons, M. le Curé ! La petite épicerie a baissé son rideau de fer. Qui a semé l'épouvante ? Les réfugiés de l'Aisne ? Une unité de fantassins qui prend position dans le village ? En tout cas, tout le monde déménage. C'est tout juste si on ne nous considère pas comme des espions parce que nous ne participons pas à l'effervescence. Les Boches arrivent ! Si nous ne parlons pas de partir, c'est que nous les attendons, sûrement ! Seul le maire, un grand homme sec, garde la tête froide ; il s'affaire à loger des réfugiés dans les maisons vidées par les habitants. C'est un spectacle extraordinaire que ce remplacement d'un village par un autre.

[11] Il n'est que de lire l'inscription sur le pont de l'Aisne à Rethel.

Mon père arrive sur le coup de deux heures. À Reims aussi c'est le sauve-qui-peut. Dans les beuglements répétés des sirènes d'alerte qui mettent les nerfs à vif, les gens chargent leurs voitures au bord des trottoirs, ou s'en vont vers la gare, encombrés de valises et de paquets comme des émigrants. Quant à nous, c'est simple : par téléphone, mon père a reçu l'ordre de fermer le bureau Wenz et de se replier sur la filiale de Mazamet.

Mazamet, dans le Tarn ! Les bras nous en tombent. On est en pleine incohérence. La direction de Wenz a informé mon père que la panique a saisi Paris aussi. Les ministères déménagent. On attend les Allemands pour cette nuit.

« Le Petit Parisien » de ce jour-là titrait à la une : « CONFIANCE ! CONFIANCE TOUJOURS ! »

La mort dans l'âme, on se résigna à abandonner la maison, ne sachant pas trop quoi emporter. Par la force de l'habitude, ma mère fit la vaisselle, et ferma la porte à clef en partant. Précaution bien illusoire… « Des militaires installent des mitrailleuses et percent des créneaux dans les murs des fermes » notais-je au moment de nous en aller.

À Reims, mes grands-parents refusèrent de quitter leur maison. Ils avaient vu les Prussiens en 1870, les Allemands en 1914. « L'armée nous ravitaillera. Et puis, si ça tourne mal, elle nous évacuera, comme en 17 », dirent-ils placidement.

Étreintes de la séparation. Des larmes coulèrent. Quand nous serait-il donné de nous revoir ?

Sur la route de Sézanne, notre Ford rattrapa la cohorte des fuyards. « Aux charrettes de paysans qui s'en vont inlassablement à la même allure lente et résignée se mêlent maintenant les autos des Rémois, surchargées à en écraser les amortisseurs, et surtout les cyclistes, par centaines, par milliers, et les vélos aussi portent des montagnes tenues par des ficelles, avec parfois pour couronnement une cage à canaris ! Si bien que leurs propriétaires tiennent les engins par l'oreille, eux-mêmes pliés sous le poids d'un sac à dos gonflé à craquer. Combien de kilomètres vont-ils parcourir ainsi, tous ces gens, jusqu'à l'épuisement ? Et les gosses ? Et les mères, chapeau sur la tête[12], valise au poing, arpentant le grand chemin sur des talons Louis XV ? Et les grands-pères, respectables sous leur feutre du dimanche et suant dans le pardessus d'hiver qu'ils ont voulu sauver aussi ?

[12] Une femme qui se respecte ne saurait sortir sans chapeau : c'était la règle, en ce temps-là.

« Folie… Un peuple entier jeté sur les routes s'en va, s'en va sans savoir où, sans savoir même où l'on couchera le soir ni où l'on trouvera de quoi se nourrir. » (Note du 15 mai au soir).

*

Après la Loire, nous retrouvâmes des routes vides, des routes de vacances. À Mazamet le collègue de mon père nous installa dans une espèce de grenier au-dessus des entrepôts de balles de laine. Et commença alors une longue attente, l'oreille collée au poste de radio : il avait été notre premier achat.

Les combats se détournaient de Reims. La Wehrmacht refoulait inexorablement vers la mer toute l'armée que Gamelin avait imprudemment engagée en Belgique. Ce fut Dunkerque. Le 5 juin, un communiqué annonça la fin de l'évacuation des troupes vers l'Angleterre, en la présentant comme une éclatante victoire alliée. Et le 7, les Allemands attaquèrent en masse sur la Somme et sur l'Aisne. Dès le 9, les lignes françaises étaient enfoncées, l'invasion commençait vraiment.

Etait-ce pour entretenir le moral des troupes ? Nous entendîmes une fois de plus à la radio Ray Ventura et ses Collégiens chanter allègrement le succès de Paul Misraki ;

Mais à part ça, Madame la Marquise,
Tout va très bien, tout va très bien !

« Le gouvernement a appelé le concours du vieux maréchal Pétain, la gloire de Verdun, 84 ans. On a sorti en procession la châsse de Sainte-Geneviève ; le cardinal archevêque de Paris a placé la France sous la protection de Notre Seigneur. Tout le gouvernement était là. La République laïque et radicale s'en remet à Dieu et à ses saints. » (note de fin mai).

À partir de la mi-juin, Paris tombé, les colonnes allemandes lancées dans toutes les directions, ce fut la débandade, compliquée de l'exode, la chasse à courre après Iéna. Le ciel était toujours impeccablement beau. Il n'y avait pas de doute : en 1940, Dieu était allemand. La France entière, militaires et civils confondus, se repliait sur elle-même comme un tapis, jusqu'à la Dordogne, jusqu'aux Pyrénées. La panique à bord du Titanic étendue à quarante millions de Français…

Le 17 juin à treize heures trente, une voix de vieillard, nette et ferme cependant, se fit entendre dans le poste : « Français ! » Nous retenons : « Il faut

cesser le combat ». Ma mère, de la petite fenêtre de notre grenier, lança aux réfugiés belges assemblés dans la cour : - C'est fini ! La guerre est finie !

Il n'y avait nulle joie, cependant. Les Belges se séparèrent sans un mot. Le grand patron de Wenz et Cie, qui était monté chez nous aux nouvelles, demeura accablé sur sa chaise de paille. – Il n'y a plus de France, murmura-t-il.

Note du 21 juin :

« Un officier supérieur français, à ce qu'on raconte, s'est adressé à la nation, à partir de Londres, par la voie des ondes. Que peut-il bien trouver à nous dire ? »

-VI-

Paris en feldgrau

Ma mère avait coutume de maugréer, quand j'étais gosse et que je rentrais à la maison avec un vêtement déchiré : - Il s'en fiche comme de l'An Quarante !

Jamais plus je ne me ficherais de l'An Quarante…

*

Après le Déluge, il faut bien que la vie recommence.

Chacun rentra chez soi et reprit le travail, excepté un million et demi de prisonniers, mais, n'est-ce pas, « bientôt refoir matâme » leur disaient aimablement les sentinelles, sans se douter que le cher Führer ne l'entendait pas de cette oreille. Les magasins rouvraient leurs portes, mais les produits de première nécessité se firent rapidement très rares, et les premiers tickets de rationnement apparurent. Les cinémas aussi rouvrirent leurs portes, mais pas les dancings.

Mes parents et moi rentrâmes au bercail, en août, passant la nouvelle frontière à Digoin. Curieuse impression que de trouver la France coupée en deux, et l'Allemagne sur la Loire… Les casques d'acier et les croix gammées, cela n'allait pas bien dans nos paysages. À Reims mes grands-parents avaient survécu ; la maison de Pouillon était toujours debout, mais pillée et saccagée de la cave au grenier, par la troupe française d'abord, puis par l'allemande ; les Pouillonnais revenus étaient en train d'achever le travail quand nous arrivâmes… L'administration, à Mazamet, nous avait fourni la quantité d'essence précise, au litre près, qui avait permis le retour, les jerricans sur les ailes de l'auto, comme pour la Croisière Jaune. Mon père la remisa sous des bâches et sur cales, et il fallut reprendre les vélos, seul moyen de locomotion désormais entre Pouillon et Reims. J'héritai pour ma part de la bicyclette du

grand-père, un objet antique et solennel qui datait des dernières années du siècle précédent, jantes en bois, guidon haut, développement unique (très grand, le développement !), et pour l'éclairage une lanterne à acétylène. C'est cette merveille indestructible que je devais utiliser à grands coups de pédales, à chacun de mes séjours, hiver comme été, jusque bien après la guerre.

L'ENSET, comme le reste, avait rouvert ses portes pour tous ses élèves-professeurs, à Paris, boulevard de l'Hôpital, près de la place d'Italie. Je devins donc Parisien pour mes deux ans d'études. Avec mes camarades de promotion je fus logé, la première année, dans une sorte de triste foyer-caserne à Vaugirard ; l'année suivante je pris mes distances, avec deux excellents copains, un Ardéchois Cœur-Fidèle et un Basque bondissant ; et nous installâmes nos pénates rue des Feuillantines, dans le souvenir tutélaire du grand Victor Hugo soi-même.

*

Je méditais, en cet automne 40, sur les destinées du pays et sur son avenir probable. Ainsi donc, voilà où cette Troisième République radicale et déclinante nous avait amenés en six semaines, au fond du gouffre. Avec le recul, je comprends aujourd'hui qu'une certaine jeunesse, fatiguée des bedaines et écœurée par les discours, ait eu la tentation, en 1936, de se tourner vers l'Homme Nouveau dont le communisme lui proposait la radieuse image, à l'Est. « S'il nous fallait donner un visage [à notre idéal], ce serait celui d'un jeune homme bruni de soleil, aux muscles longs, habitué à la marche et aux morsures du ciel, à l'âme candide et pourtant sans naïveté, qui chante en marchant à côté d'autres jeunes hommes semblables… ». Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne s'agit pas là d'une allégorie mussolinienne ou hitlérienne, mais d'une profession de foi socialiste sous la plume d'André Chamson, parue dans « Vendredi », un hebdomadaire de l'époque du Front Populaire. L'époque où l'on entendait chanter à pleine voix :

Debout, ma blonde ! Chantons au vent !
Debout, amis !
Il va vers le soleil levant !
Notre pays !

Le socialisme français avait manqué son heure. Alors il restait l'autre Homme Nouveau, le bel Aryen blond, l'Etre Supérieur, l'Athlète aux yeux bleus[13] qui célébrait « la joie d'être fort » dans la pureté de la Race. Certains s'y laissèrent prendre, chez nous, Brasillach par exemple. Seulement voilà, il venait

[13] On l'aura remarqué, tout le portrait d'Adolf Hitler…

de nous flanquer la pile, le beau blond, avec ses Panzer et ses Stukas[14]. Et il ne se souciait nullement de nous intégrer à la Race.

S'il m'en avait fallu une preuve, elle me fut administrée péremptoirement, tout à fait par hasard, dans un train. Le 11 novembre 1940, un certain nombre d'étudiants du Quartier Latin (dont mon ex-camarade de lycée, le protestant qui m'avait incité à m'inscrire au camp d'été du Queyras, en août 39), se portèrent à l'Arc de Triomphe pour manifester contre l'Occupant. Il fut arrêté, avec beaucoup d'autres ; le Quartier fut bouclé, les facs et les grandes écoles fermées jusqu'à Noël, l'ENSET aussi. Je revins donc chez mes parents ; et là, dans un couloir de wagon encombré de gens, de valises et de paquets ficelés, histoire de passer le temps j'entrepris une conversation avec un cadet en vert-de-gris, jeune éphèbe imberbe et idéalement blond que le sort avait placé à côté de moi. Assez flatté de se faire interviewer dans sa langue, le jeune éphèbe laissa libre cours à un désir visible de faire comprendre le Grand Reich et ses buts à une oreille française. Je lui parlai de la France, justement : quelle place lui accordait-il dans sa Weltanschauung[15] ? Je fus vite fixé. « Die Franzosen besitzen nicht die geringste Ahnung von Politik » : « les Français n'ont pas la plus petite notion de politique » (il voulait dire : de la grande politique). « So klein » - pas plus que ça, confirmait-il en tendant le pouce et l'index et en ne laissant entre eux que l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes. Ce qui m'amusait, c'est qu'il parlait des Français comme si je n'en étais pas un moi-même. « Les Français parlent, les Allemands pensent » (il avait lu Arndt). « La France est la Traviata de l'Europe » (joli), « une femme gâtée et capricieuse. Elle ne connaît rien, elle a toujours raison. Vous autres Français (ah ! tout de même je faisais partie du lot), vous êtes comme les Italiens : vous n'êtes occupés que de vous-mêmes, on ne peut rien vous dire, c'est pour cela que vous êtes incapables d'apprendre une langue étrangère et que vous ignorez la géographie (il avait lu Bismarck). Par exemple, m'interrogea-t-il à brûle-pourpoint, citez-moi la troisième ville d'Autriche ». Il triompha de mon embarras. Linz, Graz, Innsbruck, je ne savais au juste, en effet. Le jeune éphèbe, radieux de ses certitudes dans la trépidation du train, m'apparut comme le nouveau citoyen romain, le centurion dominateur, sûr de l'éternité de l'Empire, avec tous les autres peuples à ses pieds, les soumis, la France comme les autres, juste bonne à fournir les plats compliqués et les petites femmes, pour le délassement du guerrier…

*

[14] Panzer : blindés. Stukas : chasseurs attaquant au sol en piqué et munis d'une sirène hurlante ; ils avaient semé la terreur à Sedan, en mai.
[15] Conception globale du monde. C'est une notion très germanique.

Petit à petit le système de l'Occupation se mettait en place et révélait son vrai visage. Les carrefours de Paris s'étaient hérissés de panneaux indicateurs à l'usage de la Wehrmacht, pour les services et les bureaux de toutes sortes installés dans la capitale, et il y en avait ! La Kommandantur du Gross-Paris occupait l'immeuble de la Société Générale, à l'angle de la Place de l'Opéra et de la rue du 4 Septembre. La circulation s'était réduite à peu près aux seules autos gris-fer de l'armée qui filaient sur les artères désertes, avec de loin en loin un rare autobus au gros toit blanc bizarrement gonflé par le gazogène qui se dissimulait dessous. Contrairement aux affirmations du gros Goering, le débarquement en Angleterre ne se faisait toujours pas ; la Luftwaffe se vengeait en pilonnant Londres et Coventry. Le Führer magnanime et plein d'attentions délicates nous rendait l'Aiglon ; cent ans jour pour jour après le retour des cendres de Sainte-Hélène, le 15 décembre, le fils rejoignait son impérial père sous le dôme doré des Invalides. Pas un Parisien ne vint assister à la cérémonie. Peut-être est-ce ce jour-là que Hitler dépité conçut cette rancune froide qui devait l'amener à poser la question, en août 44 : Paris brûle-t-il ? Le Maréchal, si sympathique, si paternel, le seul pendant l'exode qui s'était penché avec compassion sur le sort des populations jetées sur les routes, devenait beaucoup moins populaire, tout à-coup, depuis la poignée de mains de Montoire, et surtout après son message de Nouvel An à la radio, que je crois pouvoir résumer ainsi, à peu près (de mémoire et version libre) : « Français ! Vous avez rencontré le malheur. Ne croyez pas qu'il soit fini. L'année 1941 sera dure, on manquera de tout, il faudra travailler d'arrache-pied. Il faut que cette année soit celle du relèvement de la France ! Bonnes gens de notre pays, débrouillez-vous pour trouver du travail et de quoi manger, l'Etat n'a ni argent ni pommes de terre. Vous serez mal nourris, mal chauffés, des usines vont fermer. Ne vous découragez pas. Je crois à la France ! Nous referons notre patrie. Bonne année, mes amis ! »

Fermez le ban. Vive Pétain !

À Paris, on n'y croyait plus, au Maréchal. Planqué là-bas en zone libre, il n'était qu'un roi de Bourges (ou de Vichy, c'était la même chose), régnant d'une chambre d'hôtel parmi ses compères, coupé de son royaume conquis par des godons d'un nouveau genre, et en fait soumis à leur loi.

Le 24 décembre apparut pour la première fois sur les murs de la capitale une affiche bilingue cernée de noir : « Avis-Bekanntmachung ». Elle donnait le nom d'un inconnu passé par les armes sur l'ordre du Militärbefehlshaber in Frankreich[16]. Il y en aurait d'autres.

[16] Jacques Bonsergent. On a donné son nom à une station de métro. Le Militär-etc. était le commandant en chef des forces allemandes stationnées en France.

*

Quand je ferme les yeux pour évoquer le Paris de l'occupation, curieusement je vois un Paris gris. Des rues grises, des visages sans couleurs, comme si ces quatre années avaient été un seul interminable hiver. Comme si toute cette période s'était déroulée en un long film d'époque en noir et blanc[17]. Paris s'était habillé en feldgrau[18].

On découvrait une capitale bien plus large que celle qu'on connaissait. L'absence de voitures donnait aux boulevards et aux avenues des allures de chaussées inutilement triomphales, beaucoup trop vastes ; la Concorde était un désert. Des Allemands que j'ai rencontrés après la guerre, chez eux à Cologne ou ailleurs, et qui avaient tenu garnison à Paris, m'ont tous dit la même chose : « Paris est une ville magnifique ; mais pourquoi est-elle si triste et si vide ? » Je leur répondais : parce que vous y étiez. Mais ces braves gens ne comprenaient pas.

Il n'y avait plus de taxis. Passant un soir devant chez Maxim's, j'y découvris dans l'ombre une file de coupés attelés, comme à la Belle Epoque. Marcel Proust allait-il sortir avec Albertine ? Pour le pékin ordinaire, des astucieux avaient inventé le vélotaxi. Je n'y eus recours qu'une fois : j'habitais alors près de l'avenue de Wagram, je devais prendre le train à la gare de l'Est, ce n'était pas la porte à côté, j'avais la grippe, et je trimballais, à mon ordinaire, une valise chargée de bouquins ; pas question de prendre le métro. Mais je jurai que je ne recommencerais pas l'expérience. Tant qu'on roula sur les artères plates, jusqu'à Saint-Lazare, cela allait à peu près ; mais quand mon pédaleur se mit à monter l'interminable rue de Maubeuge, en danseuse, suant, soufflant, et moi derrière son dos de coolie, bien tranquille dans ma caisse avec la valise, j'avais vingt-deux ans, il pouvait en avoir quarante-cinq, je me fis l'effet du planteur cravachant son nègre, du mandarin des Ming crevant ses porteurs – j'eus honte.

*

[17] J'ai eu un choc, l'autre jour (6 juin 2000), à la télévision : on y présentait des séquences (essais expérimentaux, prises de vues par des particuliers) où avaient été essayées les toutes premières pellicules Agfacolor, hors commerce. J'ai découvert ainsi, pour la première fois, Hitler en couleurs ! J'avais toujours ignoré la teinte de sa veste ou de sa casquette !

[18] Feldgrau, gris-campagne. L'équivalent allemand, depuis 14-18, du bleu-horizon de nos poilus.

Les historiens, le cinéma, ont dit l'humiliation, le patriotisme réveillé, la Résistance. Pour ceux qui comme moi ont vécu ces temps au jour le jour, ce n'était pas cela. C'était d'abord manger, trouver à manger. Cela n'a rien d'héroïque, mais je ne suis pas un héros, je suis Jeannot. D'ailleurs, les vrais héros ne se racontent pas. Et sur les quarante millions de Français, combien furent des héros ?

Les premières restrictions, dès l'automne 1940, frappèrent ce que ma mère appelait « les douceurs » : confiserie, gâteaux de pâtissier, dattes d'Algérie. Dans l'hiver ce fut le tour du chocolat. Avec mon ami l'Ardéchois Cœur-Fidèle, nous allions faire la queue, le dimanche après-midi, devant la vitrine (vide) de chez Ragueneau, au début de la rue de Valois : il s'y faisait une distribution très brève de pains de Gênes onctueux, il s'agissait de se pointer juste au bon moment, parfois la vente était déjà épuisée avant que n'arrivât notre tour.

La vie quotidienne de la mère de famille devint rapidement une épreuve d'endurance, d'autant plus pénible que la résistance physique se trouvait affaiblie par les privations, par le manque de chauffage aussi. Certains matins où il m'avait fallu me lever très tôt, je surprenais un bourdonnement confus dans le noir du black-out : c'était la queue des ménagères devant la porte d'une épicerie ou d'une laiterie qui n'ouvrirait que dans une heure ou deux. L'hiver, les files d'attente s'allongeaient sous la pluie battante ou les pieds dans la neige. Un siège de Paris, comme en 1870, mais qui allait durer cinq ans.

C'était cela, la guerre. Plus que les bombardements, les actes de résistance, les nouvelles lointaines d'un conflit qui semblait ne jamais devoir finir. Oui, c'était la faim, la fatigue continuelles. Les marches, les démarches, toujours debout, debout pour les attentes, debout dans le métro ou dans les rares bus toujours bondés, debout pour les queues mensuelles au centre de distribution des tickets de rationnement, qui vous donnaient le droit d'aller faire d'autres queues devant les boutiques…

Pas d'héroïsme, donc. The struggle for life, minutieux, médiocre et répété un jour après l'autre. Mais ce peuple avait une très grande dignité. On ne se plaignait pas ; personne ne parlait de sa faim.

Ce n'était pas la guerre pour tout le monde. Le marché noir fit florès, devint une institution parallèle solide en dépit de sa clandestinité : le Français n'était-il pas le brillant champion du Système D ? Il se déploya dans le marché noir des trésors d'ingéniosité, des hardiesses quasi patriotiques narguant le contrôle économique, Vichy, les Boches. Et pour les distributeurs bien placés, les profits devenaient considérables. C'était une autre armée de l'ombre, sûre, celle-là, de gagner la guerre.

Les seuls signes visibles et autorisés du trafic étaient les restaurants de catégorie A. On y déjeunait (on y soupait, surtout) sans tickets, et l'on y retrouvait la gastronomie – à quels prix ! Ne les fréquentait qu'une certaine société, le Tout-paris pas trop flatté d'y côtoyer les collabos enrichis et les officiers allemands – le même public qui se retrouvait dans les cabarets à danseuses nues. J'entrai un dimanche par erreur (il pleuvait, je me trompai de porte) dans un restaurant de catégorie A du boulevard Saint-Germain. Assistance clairsemée et guindée, un monocle dans un coin. Je ne voulus pas avoir l'air de reculer, je m'assis, mais je ne commandai qu'un plat, qui me fut servi par un laquais méprisant, et qui absorba en un coup toutes mes économies du mois. J'en conçus sur le moment une immense haine de l'argent, et une hargne meurtrière contre les trafiquants et les profiteurs et ceux qui profitaient des profiteurs : parce qu'ils avaient du fric, ils pouvaient se remplir l'estomac. C'était le réflexe du pauvre contre les riches. Mes camarades et moi étions bien déterminés, si le pays redevenait libre un jour, à ne jamais laisser revenir les pantins qui nous avaient mis dans un tel pétrin, pour commencer, mais aussi à en finir avec les spéculateurs et les pourris. Cet accès révolutionnaire ne devait pas survivre à la fin de la guerre. Je compris assez vite qu'il y aurait toujours, partout, des pauvres et des riches, des débrouillards et des malchanceux, y compris en URSS, et qu'il faut dépasser les haines qui font les Robespierre, si l'on veut rester intelligent.

*

Marcher dans les rues la nuit était une aventure. Les voitures allemandes fonçaient sans complexe droit devant elles, avec les deux fentes bleues de leurs phares qui n'éclairaient rien. Il y eut des accidents, et des piétons écrasés, surtout au début. Pour ne pas se cogner aux gens sur les trottoirs, on prenait des réflexes de non-voyants, on essayait de situer les passants au bruit des pas ; parfois on sifflotait : cela évitait les collisions. Un soir, sur le boulevard Saint-Michel, je sentis tout à-coup le sol monter sous mes semelles, et je piquai du nez tout droit dans un tas de sable versé là en vue de travaux. Une autre fois, rentrant à notre Foyer Saint-Lambert de Vaugirard, la nuit était si noire et si dense, une nuit sans lune, sans étoiles, une nuit de pôle Nord, que je ne reconnus mon chemin le long de la rue de la Convention qu'en tâtant les murs des immeubles et les angles de rues, et en comptant les portes. Un sport comme un autre.

Le jour, on croisait les beaux officiers de la Wehrmacht, droits comme des ifs, dans cet uniforme gris à ornements d'argent qui leur allait si bien. De place en place, il fallait descendre du trottoir, traverser la chaussée et prendre le

trottoir d'en face, parce que des barrières et une sentinelle en armes interdisaient l'approche d'un immeuble devenu lieu stratégique de l'Occupant.

Ceci m'amène à apporter une précision qui étonnera sans doute les générations de l'an 2000, formées au vocabulaire des manuels d'Histoire actuels. Les Français des années 40 n'employaient pas, ou rarement, le terme nazi. Oh ! On ne manquait pas de sobriquets aimables à l'adresse de « l'ennemi héréditaire ». Si le mot Boche n'était plus guère employé, on disait couramment les Fritz, avec des variantes : les Fridolins, ou les Frisés (par dérision à l'égard des crânes tondus), ou encore les verts-de-gris, par référence au feldgrau des uniformes. Certains disaient : les chleuhs ; je n'ai jamais su pourquoi, puisque les Chleuhs désignaient les Berbères de l'Atlas (souvenir des guerres marocaines et coloniales ?). En 1941 se répandit l'appellation les doryphores ; cette année-là, la France subit une nouvelle invasion : une armée de coléoptères rayés de noir, grands dévoreurs de feuilles de pommes de terre, anéantit la récolte tant attendue en cette période de pénurie. Tout naturellement, les Fridolins se transformèrent en doryphores dans la terminologie populaire. Le vocable nazi[19] a été inventé par les Britanniques, puis par les Russes, et utilisé derrière eux et plus tard, chez nous, par les gaullistes et par les communistes.

*

Un jour d'octobre 1941, à la cantine de l'ENSET, nous apprîmes que le père d'une de nos camarades venait d'être fusillé. Il figurait sur la liste des otages exécutés à la suite de l'assassinat d'un officier supérieur allemand à Nantes. Pour nous ce fut une tragédie. Notre camarade reparut le lendemain, vêtue de noir. D'un accord tacite nous ne fîmes aucune allusion, ne lui posâmes aucune question. On la traita comme à l'accoutumée, avec plus de sympathie que d'habitude, en y mettant plus d'affection et de délicatesse.

*

Attentats – représailles. Exécutions – massacres. Vichy ne soufflait mot. Les rues de Paris se vidaient dans le froid et la grisaille. On ne s'attardait pas, on rentrait dans son logis sans chauffage le plus tôt possible. Couvre-feu à six heures du soir. Cela ne facilitait pas l'existence quotidienne.

[19] Abréviation de national-sozialisme, théorie officielle et programme du Reich.

La guerre était maintenant universelle. On se battait férocement devant Moscou, par – 30 degrés. On se battait dans les moiteurs du Pacifique, jusque chez les chasseurs de têtes qu'avait décrits Jack London. Partout les « puissances de l'Axe » remportaient victoire sur victoire. Les U-Boot coulaient des convois maritimes entiers, bloquant l'Angleterre[20]. Espoir zéro pour une fin du conflit rapide. Et pour la défaite de Hitler. Etait-ce le début pour l'Europe d'une PAX GERMANIA ? Laval avait joué cette carte. Et De Gaulle lui-même devait avouer dans ses Mémoires que ses belles certitudes faiblissaient, certains jours où vraiment les dieux semblaient nous avoir abandonnés.

J'observais, vers cette époque, une altération dans les relations sociales. Les tracas quotidiens grandissants, une atmosphère de plus en plus opaque, et ce creux permanent à l'estomac, rendaient les gens hargneux. Chacun se repliait sur un mutisme que commandait la prudence, autrement dit la trouille. Celui-là à qui l'on adressait la parole, chez le boulanger ou à l'arrêt de bus, était-il un collaborateur en quête des « mauvais Français » à dénoncer, ou un agent gaulliste chargé de dépister les « traîtres » ? Selon les propos tenus, qu'il était si facile de déformer pour les engagés des deux bords, on pouvait courir le risque de se voir ficher sur des listes noires, soit celle des collabos, soit celle des résistants. Dans l'un des cas, le risque (avec les ennuis à prévoir) était immédiat ; la Gestapo ne demandait que ça, qu'on lui livre des amis ou des complices des « terroristes ». Dans l'autre cas, la menace paraissait lointaine, encore que la Résistance aussi fût à l'affût des gens douteux à neutraliser ; mais au jour de la libération, il y aurait de sacrés règlements de comptes, on pouvait en être sûr. Alors on ne parlait plus.

En novembre 41 me parvint une lettre de Meissen. Le courrier avec le Reich avait été rétabli, mais il était rare. La missive m'annonçait l'incorporation de Siegfried au mois de février précédent. Son unité d'infanterie se trouvait présentement dans la région de Kharkov. Il se plaignait du froid.

*

La guerre continuait. C'est-à-dire cette vie bizarre et fausse où tout se déroule comme avant (métro-boulot-dodo, ainsi qu'il sera dit plus tard), mais où rien n'est plus comme avant, les actes les plus simples entraînant des soucis et des complications sans fin. Une chose devenait certaine, à partir de 1942 : plus les mois passaient, plus il fallait consacrer de temps à chercher de la nourriture, et plus on cherchait à manger, plus on mangeait mal, et moins on mangeait. C'est ainsi qu'apparut le rutabaga, l'infâme rutabaga, un sous-navet insipide et

[20] 700 000 tonnes envoyées par le fond en novembre 1942. C'était plus que la capacité des constructions navales. U-Boot : sous-marin.

mou dont on n'avait jamais entendu parler auparavant ; cela vous fondait en eau brunâtre dans l'assiette, et quand on l'avait avalé, on avait toujours aussi faim. Ah ! le peuple de ces années-là était un peuple svelte !

Je me souviens qu'un jour de disette plus pénible qu'à l'ordinaire, je fis le serment, si la paix revenait un jour (et si j'étais encore là pour en profiter), de m'acheter un camembert pour moi tout seul, un bon, un vrai, un qui s'étale dès qu'on l'entame, et de l'engloutir en quatre bouchées, vloup ! Je ne devais pas tenir ce serment du camembert, au reste. Les fromages furent longs à revenir, pas avant 1946 ou 47, je crois, et comme les divers produits alimentaires refirent surface par petites doses à peu près tous en même temps, le camembert-mirage avait perdu son prestige, et ma fringale était passée.

Qu'on essaie de se figurer les magasins où il n'y avait plus rien à vendre, les vitrines factices qui n'étalaient que des bouteilles vides, des saucissons en carton, des fac-similés de boîtes de conserves sur lesquels se déposait mois après mois la poussière des années immobiles. Et dans ce climat de désolation l'épicier devenait roi ! Qui dira le mépris à peine poli, voire la hauteur souveraine et sarcastique des BOF[21], des Résistants de la bouffe, des conspirateurs de l'arrière-boutique[22] à l'égard du non-initié, du client simplet qui n'apportait dans son cabas ni pièce de tissu ni souliers à troquer, et qui venait bêtement solliciter de quoi manger en payant au prix affiché, non vraiment il faut le faire, tu as vu ce minable ? Le minable était traité en paria, en nègre, en pygmée de la forêt, il n'était qu'un crétin à jeter à la rue : quand on est si bête, on peut bien crever !

Je suis dur ? Moins qu'eux, en tout cas.

*

Contre la vie grise et difficile, j'avais mes refuges.

L'étude d'abord. Je suis comme Montesquieu : pas un souci qu'un quart d'heure de travail ne m'ait fait oublier – au moins provisoirement. Grâce à l'argent de poche que me procurait ma bourse mensuelle, je butinais les boîtes de bouquinistes au long des quais, dans l'espoir, parfois récompensé, d'une édition rare. Je me récitais, outre des vers de Verlaine ou de Baudelaire, mes compagnons de route depuis le lycée, *Voie Lactée* ou *Rhénanes*, avec des

[21] Beurre-Œufs-Fromages : le quolibet est né pendant la guerre de 14-18, et désigna les nouveaux-riches des années 20.
[22] Voir, ou revoir, le film *La traversée de Paris*, avec l'inénarrable duo Gabin-Bourvil. Le film le plus vrai qu'on ait fait sur le temps de l'Occupation.

sonnets de Mallarmé et de Paul Valéry (plus faciles à retenir que *La Jeune Parque* !).

On allait au cinéma, d'abord pour avoir chaud, l'hiver, mais aussi parce que cette époque si sombre a produit une constellation de très beaux films, conçus (c'était voulu, je pense) dans le dessein de dépayser ou de faire rêver : *Pontcarral*, *La Symphonie Fantastique*, *L'Eternel Retour* (le couple Jean Marais-Madeleine Sologne) et ces étranges *Visiteurs du Soir* qui en déroutèrent plus d'un, sans parler du port royal et des yeux de velours d'Edwige Feuillère en *Duchesse de Langeais*…

Mais surtout nous hantions, mes camarades et moi (filles et garçons), les concerts du dimanche et les théâtres si nombreux de la capitale. Nous étions tous fous de poésie et d'art. Nous faisions la queue, une de plus, tous les lundis matins à l'Opéra, mais avec enthousiasme cette fois et en nous relayant, pour louer des corbeilles de face (dans nos prix) pour les ballets du mercredi, et nous applaudissions à tout rompre la magnifique Yvette Chauviré, fantôme aérien de l'amour dans *Giselle*. Et Fanny Heldy était une Violetta si fragile, si pathétique, qu'elle faisait tirer les mouchoirs. Bien sûr, il fallait côtoyer, sous la pourpre et les ors du Palais Garnier, les épaulettes torsadées et les passepoils rouges des généraux de la Wehrmacht en tenue de gala ; je dois reconnaître que cela ne manquait pas d'allure. On en voyait même (plus rarement, il est vrai) dans la jolie salle de la Comédie Française, et j'admirais ces militaires capables de suivre les Alexandrins de *Cyrano* et d'*Andromaque* dans le texte. De temps à autre Berlin nous envoyait une célébrité : je vis ainsi Franz Lehar diriger son *Pays du Sourire* à la Gaîté Lyrique, et un jeune chef d'orchestre élégant, beau, la mèche romantique et fougueuse : cet inconnu s'appelait Herbert von Karajan ; il était alors à la tête de la Staatskapelle, venue exprès pour les Parisiens. De là à ranger les mélomanes sans frontières et sans malice de mon genre dans la catégorie des collabos, il n'y avait qu'un pas ; il a du être franchi par plus d'un résistant pur et dur.

Les théâtres me permirent de voir Jean-Louis Barrault, très jeune et intrépide, dans *Le Cid*, dans *Hamlet*, ou l'étonnant Charles Dullin dans *L'Avare*, dans *Crainquebille*. J'assistai à l'une des dernières représentations de *L'Ecole des Femmes*, à l'Athénée, avec son délicieux petit jardin qui s'ouvrait comme un tiroir, juste avant que Louis Jouvet ne quitte le Paris de l'Occupation et ne s'en aille jouer en Amérique du Sud avec son Ondine, Madeleine Ozeray, qui passait sur la scène comme une claire vapeur de songe d'une nuit d'été.

À l'inverse de ce qu'on voit trop souvent aujourd'hui, les mises en scène baignaient en pleine lumière, les couleurs étaient gaies, les décors élégants, les étoffes riches, et la direction des comédiens impeccable. Ni vulgarité ni provocation. Le chef d'œuvre de ces années-là fut sans conteste une *Nuit des*

Rois de Shakespeare éblouissante qui fit longtemps les beaux soirs du Français. Un des clous du spectacle était donné par l'intendant Malvolio (l'ineffable Pierre Bertin), bête et fat à souhait, au demeurant amoureux transi de la belle Olivia et qui se désespère de ne pouvoir s'attirer ses grâces. Les bons camarades lui mettent lors dans l'oreille que la dame a une secrète inclination pour les jarretières jaunes, que de se présenter devant elle en cet équipage le rendra irrésistible. L'apparition de Malvolio, sa robe de fonction troussée sur des hauts-de-chausse violets enrubannés de jaune canari, déclenchait un de ces rires à gorges déployées où le public se retrouve une âme d'enfant. Et voilà qu'après la représentation, comme nous descendions le tapis rouge de l'escalier d'honneur, de nouveaux rires fusèrent dans mon dos et gagnèrent toute la compagnie. Arrivé en bas, je sentis que je venais de perdre un de mes fixe-chaussettes – et il était jaune ! Aucun de mes camarades ne voulut croire à ma bonne foi, et deux cents spectateurs applaudirent l'inconnu facétieux qui rendait hommage, à sa manière, à Shakespeare. À quoi tiennent parfois les réputations !

*

Un autre refuge m'était fourni par ma cousine d'Aubervilliers. La cousine Marguerite (une Pasquiers par sa mère, la fameuse tante Anna) était couturière de son état ; son mari, Raoul, travaillait comme ouvrier métallurgiste à l'usine Rateau. Ils habitaient dans un petit troisième d'où l'on voyait le carrefour des Quatre Chemins, avec une grand-mère dont la distraction privilégiée était le cinéma tous les samedis soirs, à la salle du quartier où elle avait sa place attitrée comme à l'église. J'emmenais parfois mon jeune cousin René le dimanche après-midi en promenades éducatives, au Musée de l'Homme, à celui des Colonies ou aux Antiquités Egyptiennes du Louvre (je ne sais quel profit il en tira…) ; sa mère en prenait prétexte pour m'inviter à partager le repas dominical. Le ravitaillement était dur, pourtant, pour elle comme pour tout le monde, et le budget des Legrand était modeste. Mais c'est dans les classes populaires qu'on trouve le plus de générosité spontanée. La cousine Marguerite m'a évité plus d'un dimanche de famine. Je m'en veux, rétrospectivement, de ne pas lui avoir témoigné plus de reconnaissance. Mais réfléchit-on à ces choses-là quand on a vingt ans ?

Et puis, il y avait Solange. L'excellente Solange Lamblin, mon ancien prof d'anglais au lycée de Reims, esprit large et grand cœur, m'avait offert l'hospitalité pour les après-midi où je n'avais pas de cours à l'ENSET et où l'absence de chauffage me rendait le travail intenable. Maintenant professeur à Fénelon, elle habitait au 1 du square Cluny (aujourd'hui place Paul Painlevé) ; j'avais pour décor d'études la Sorbonne à gauche et à droite les créneaux bas et les fenêtres à meneaux de l'antique abbaye de Cluny, de quoi m'élever l'esprit !

Le difficile était de trouver une petite place suffisante sur le bureau de Solange. Si « un beau désordre est un effet de l'art », comme l'entendait Boileau, alors Solange Lamblin était à coup sûr une grande artiste. Près d'un fauteuil de cuir hérissé sur toute sa surface d'innombrables écailles soulevées par les griffes de la chatte du logis, chatte sacrée bien entendu, je repoussais doucement, pour m'installer, des copies d'élèves éparses, des cartes à jouer, un bas de femme troué attendant une improbable reprise, des ciseaux, un livre de cuisine, un chiffon qui semblait annoncer une intention encore plus incertaine de ménage, plus quelques objets divers, tout en prenant bien garde de ne pas empiéter sur le territoire privé de la chatte sacrée, amie de la science et de la volupté. Nous partagions fraternellement l'aire de douceur plus que relative que nous dispensait un médiocre radiateur parabolique.

L'appartement de Solange Lamblin était devenu, en fait, un lieu d'asile ; tout à fait extraordinaire pour l'étudiant sans complication que j'étais – un refuge digne des églises du Moyen Age. J'y faisais les rencontres les plus inattendues, qui m'entrouvraient des perspectives insoupçonnées sur un monde clandestin dont je n'avais pas eu jusque-là la moindre idée. Les pensionnaires occasionnels n'y séjournaient jamais longtemps ; cela devait suivre une règle de sécurité établie pour les filières. Je pus voir ainsi, tour à tour, un jeune gars de seize ans qui se préparait à rallier Londres, puis un midship rose et joufflu de la Home Fleet, sans doute évadé d'un camp de prisonniers ; un autre jour c'était un parachutiste de la R.A.F., au visage fermé, hermétique, un mur. Le plus assidu, si je puis dire, fut un vieux petit monsieur aux manières charmantes et au délicat sourire, un malheureux Juif coupé des siens et que Solange, toute catholique pratiquante qu'elle fût, abrita plusieurs mois. Je n'ai jamais su ce que ces fugitifs, ces silhouettes éphémères, ont pu devenir. J'admirais le courage de Solange[23], et je tremblais parfois à ses imprudences, quand elle me présentait ses hôtes, par exemple. Certes, elle avait en moi une confiance totale, mais tout de même, lorsque le vieux monsieur m'ouvrait lui-même la porte du palier… Et si à ma place il avait trouvé la Gestapo ?

Il fallait en tout cas que la concierge fût drôlement sûre ! La concierge des immeubles parisiens, Cerbère domestique patenté, était un personnage redoutable qu'il valait mieux avoir dans ses bonnes grâces. Certaines de ces vestales vous avaient une façon de repousser vos avances et de vous envoyer sur les cactus, le balai en bataille et le verbe dru ! Rien n'échappait à l'œil de la loge du 1 square Cluny. Pourtant, de tout le défilé de suspects qui passa devant cette loge pendant les quatre années d'occupation, pas un ne fut dénoncé. Confrontées à des situations périlleuses, sollicitées en priorité par les services de la police et

[23] Une ordonnance d'octobre 41, signée par Von Stulpnagel, Militärbefehlshaber in Frankreich, avait décrété que quiconque aiderait, hébergerait ou cacherait des aviateurs anglais serait fusillé, s'il était un homme, ou déporté, s'il s'agissait d'une femme.

du renseignement, les concierges de Paris furent parfois des héroïnes, sans le savoir.

Héroïque, Solange l'était à coup sûr. On ne l'eût jamais soupçonnée de ses audaces, à voir sa figure poupine à la peau juvénile et lisse en dépit de sa quarantaine, et les rondeurs rassurantes de toute sa personne. On lui eût donné le Bon Dieu sans confession, comme on dit. Mais ces dehors débonnaires recelaient des capacités de résolution farouche. Il m'arrivait, trouvant chez elle une de ses amies, de surprendre sans le vouloir des conciliabules, des préparatifs mystérieux ; j'entendis plusieurs fois parler de Drancy. Ce nom de banlieue ne me disait rien. Un jour, l'amie glissa à Solange : Cette fois-ci, il faudra être plus prudentes. – Ce n'est qu'une vingtaine d'années après la guerre que j'apprendrais, par hasard, ce qui s'y était passé, à Drancy.

D'évoquer Solange Lamblin m'amène à me souvenir d'une autre Solange, un refuge là aussi, bien qu'il fût uniquement et modestement alimentaire, mais en ces temps de disette la chose avait son importance ! C'était, en bas de la très provinciale petite rue Tournefort, nichée au creux d'un redan de trottoir surélevé de quelques marches, une espèce de taverne-caverne sans vitrine que seule une pancarte rustique signalait au passant à l'enseigne de « Chez Solange ». Dans une salle minuscule, la patronne servait elle-même sur les toiles cirées, usées et grasses, en tutoyant indifféremment tous ses clients. Personnage fruste, sans détours, Solange « se débrouillait », c'est-à-dire qu'elle s'en allait en pleine nuit à des rendez-vous clandestins en se moquant complètement du couvre-feu ; elle en rapportait des victuailles modestes mais introuvables, des œufs, du poulet, du lapin. Nous allions, les uns après les autres, « refaire le plein » chez Solange, mais pas trop souvent : elle repérait dès le seuil le client trop fidèle, et le virait sans ménagement : - Tu es venu avant-hier, toi ; dégage la piste ! – Nous avions une sorte de considération pour ce gendarme égalitaire. Son établissement hospitalier m'inspira le petit poème suivant (eh oui, à l'époque, je taquinais la Muse…) :

Tristesse

Dimanche. Fin de mois. Ma bourse
A l'air piteusement hagard
D'un dos de dromadaire en course
Depuis vingt jours dans le Hoggar.

Tant pis ! allons chercher pitance
Dans ce bouiboui peu triomphal
Qu'orne un réverbère-potence
Où se pendit quelque Nerval.

On y a chaud contre le poêle
Et son tube en fer zigzaguant.
L'omelette frit dans la poêle ;
C'est gentil, si pas élégant.

On sert sur la toile cirée
Du veau sans tickets et pas cher.
L'hôtesse étant peu maniérée
Dit à tout le monde : Mon cher

Tandis qu'au fond fumant où n'entre
Personne, une matrone cuit
Tel un cyclope dans son antre
Quelque mystérieux ravioli.

Il neige aux petits carreaux ternes.
Bah ! goûtons du feu la douceur…
Mais pourquoi ces regrets internes
Qui vaguement serrent mon cœur ?

Hélas ! c'est qu'un dimanche est triste
Quand on n'a plus en poche un sou
Et qu'on sent qu'en son âme existe
Un grand désir de luxe fou !

*

Au-delà du quotidien médiocre, la guerre – la vraie, celle où l'on se battait, et qu'on devait appeler après-coup la Seconde Guerre Mondiale – faisait l'effet d'un long déroulement très abstrait.

De temps en temps paraissaient sur les murs ces affiches sinistres, appelées Bekanntmachung, réponses atroces à des actions obscures dont on ne savait rien. Vingt-sept otages fusillés en octobre 41. Le 14 décembre, cent exécutions à Paris. Cent !

Et puis, elle vint se rappeler à nous autres sans ménagement, le 3 mars 1942, la guerre. J'étais occupé à travailler ce soir-là comme à l'accoutumée dans ma chambrette de la rue des Feuillantines ; des fracas vinrent jusqu'à mes oreilles studieuses, et bientôt un tintamarre qui dura toute la soirée ; cela s'en allait, puis cela revenait, comme un orage qui tourne en rond, avec des chapelets d'explosions sur un fond de ronronnement continu. Des lueurs vives

découpaient par éclairs le rectangle noir de la couverture qui masquait ma fenêtre pour le black-out ; mais dehors je ne pouvais rien voir, un très haut mur aveugle me coupant du reste du quartier. Le péril ne paraissant pas sur nos têtes, je ne descendis pas à l'abri. Le charivari finit pas se calmer et s'éteindre tout à fait ; j'allai au lit.

Le lendemain matin, un voisin de couloir, l'œil allumé, me glissa : - Ça a cogné, hier soir ! Notre logeur, un ours, ne se départit pas de son mutisme habituel ; mais quand j'arrivai à l'ENSET, quel remue-ménage ! Les camarades ne se tenaient plus d'excitation joyeuse : c'était la JU-BI-LA-TION. Dans cette ambiance extraordinaire je finis par comprendre que deux raids anglais avaient bombardé Renault à Boulogne-Billancourt (Renault travaillait pour le Reich). Il semblait que seul le second raid avait atteint sa cible (les pilotes avaient dû prendre une boucle de la Seine pour une autre ; dans l'obscurité, rien de plus plausible). Peu importait, au reste : pour la première fois l'Angleterre frappait le continent, narguant Goering et sa Luftwaffe ; les Britanniques commençaient la démolition du Reich ! Il se trouvait, malheureusement, que la France en faisait partie, du Reich, et que Paris était plus facile à atteindre que Berlin. Il apparaissait aussi que les Anglais n'établissaient pas de différence entre population civile et objectifs militaires (les Allemands avaient montré l'exemple, dès Varsovie en 1939 et Rotterdam en 1940 – et Londres, bien sûr) ; mais aussi qu'ils n'entendaient pas traiter les Français autrement qu'en Allemands, malgré eux ou pas. L'ironie tragique de ce raid du mardi 3 mars 1942 sur les usines Renault fut qu'il causa cinq cents morts à Boulogne et au Vésinet, tous français, ainsi que les innombrables blessés et les sans-abri, alors que les dégâts subis par l'entreprise se révélèrent assez peu considérables ; la centrale de l'île Seguin en sortait pratiquement intacte.

Cinq cents victimes[24], cela faisait beaucoup. Cette fois la censure ne pouvait plus taire l'événement ni farder la vérité. Les services de propagande adoptèrent la technique inverse : les journaux étalèrent « les horreurs de la barbarie anglaise ». Les plus patriotes de mes camarades parlèrent d'exploitation politique, d'exagération aussi. Rien ne devait ternir la joie d'un succès aussi total des armes alliées. Dans mon coin, je ne disais rien. Je n'étais pas capable d'autre chose que d'enregistrer le fait brut. Je trouvais indécent qu'une partie des Parisiens aux balcons aient pu saluer, vibrants, ce feu d'artifice impromptu qui leur rappelait le 14 juillet. Pour moi, les bombes, amies ou ennemies, sont toujours des bombes. Elles démolissent, et elles tuent.

Le 7 mars fut un jour chômé, jour de deuil national, pendant que se déroulaient les obsèques des victimes. Un bobard (il en pleuvait !) circula dans Paris : c'étaient les Allemands qui avaient bombardé eux-mêmes pour faire croire au raid ennemi et attiser les haines antianglaises ! Puissance de

[24] 643 exactement.

l’imagination populaire… Certes les nazis devaient prouver plus d’une fois qu’ils étaient passés maîtres dans les mises en scène et le machiavélisme, mais tout de même ! Parmi les bobards parfois gros comme des maisons qui avaient cours alors, celui-là atteignait la taille d’un gratte-ciel.

Le dimanche suivant, j’accompagnai le cousin René à Boulogne où il avait des amis, les Faivre. Au bout du métro, c’était la fin du monde. Une ville foudroyée dressait ses moignons dans l’azur dominical jusqu’au pont de Saint-Cloud. Saturé par le spectacle de ces immeubles écroulés, ouverts en deux sur toute leur hauteur, l’œil percevait parfois un détail incongru et navrant, comme une table de nuit restée accrochée toute seule au-dessus du vide, avec ses bibelots intacts… Les Faivre, sinistrés eux aussi, s’en étaient sortis vivants. Mais ils étaient amers, les Faivre, et ils ne participaient pas à l’euphorie des salons parisiens, eux non plus.

Une chose me frappait. Ce décor de chaque jour qui m’entourait, que je considérais comme installé une fois pour toutes, avec d’autant plus de naïve certitude que j’étais jeune, il suffisait d’une nuit pour l’anéantir. Quelle fragilité, notre civilisation ! Ces belles couleurs pimpantes dans tout l’éclat du neuf, ces pierres solides et comme indestructibles, ce n’était que de la tôle et des gravats.

-VII-

Hitler et moi

Comme on était heureux,
sous l'Occupation !
Vercors

Toute une littérature, reprise par le cinéma et diffusée jusque dans les chaumières par la télévision, a engendré, tout à fait abusivement, la mythologie de la France résistante. Il y a eu une France résistante ; elle a été limitée à un petit nombre de courageux (et le courage n'est pas si répandu) – je dirai plutôt : de téméraires, portés par une conviction au-dessus du commun. Ces gens, ces scènes qu'on nous montre à l'envi dans les films, instituteurs transmettant des messages dont le curé prend le relais, paysans courant la campagne la nuit pour recueillir des armes parachutées et les cacher, cheminots sabotant des locomotives, maquisards faisant sauter des ponts, etc…, ce n'était, tout cela, le fait –sporadique- que d'une élite minoritaire, autorecrutée avec parcimonie uniquement chez des patriotes sûrs ; on veut nous faire croire (sans doute pour faire oublier la honte de 1940) que tout le pays, de la laitière à l'ingénieur, ne pensait qu'à cela, ne se consacrait qu'à cela. C'est totalement faux. La grande masse de la population est restée en dehors ; et moi aussi.

Je n'ai pas fait de Résistance.
Il me faut expliquer pourquoi.

*

Comment considérait-on la Résistance, pour commencer ? Répondre à cette question permet de voir plus clair au problème.

Pour l'Occupant, il ne pouvait s'agir que d'une rébellion stupide et criminelle, agitant quelques poignées de dévoyés que manipulaient les communistes. Le peuple allemand, tout à fait convaincu qu'il lui appartenait de

modeler l'Europe Nouvelle, par ailleurs soumis depuis bientôt un siècle à la discipline prussienne et n'éprouvant que répugnance ou répulsion pour toute action révolutionnaire ou simplement illégale, pour laquelle il montrait d'ailleurs peu d'aptitudes, ne pouvait que s'indigner d'un soulèvement aussi contraire aux « intérêts européens » et aussi incompréhensible. L'Allemand n'avait qu'une conception de la guerre, la conception noble : le combat face à face, comme au tournoi, comme à la Mensur, le duel au sabre des étudiants. À ses yeux, la guerre de l'ombre était déloyale et lâche ; le commandement désigna tout de suite les Résistants, en Russie, en Yougoslavie, en Grèce, en France, par le terme péjoratif de terroristes ; pour l'Allemand moyen, nul doute que ces terroristes qui attaquaient par-derrière ne fussent tout simplement des bandits. Comment pouvait-on avoir l'idée de nuire au généreux peuple qui sacrifiait sa jeunesse pour libérer l'Europe entière du bolchevisme ? L'Allemand moyen n'avait pas la plus petite idée de la haine qui couvait partout contre Hitler, les nazis, la Wehrmacht. J'ai en mémoire la réflexion d'un brave bourgeois de Meiβen ; c'était en juin 44, juste comme on venait d'annoncer le Débarquement en Normandie : « Comment pouvez-vous vous réjouir ? » s'étonna ce bon Max Gehre, un ami des Dutzschke (les parents de Siegfried), ancien combattant de 14-18, d'humeur fort pacifique au demeurant. « Cela va être la guerre dans votre pays, les communistes vont triompher et prendre le pouvoir, et les bandits feront la loi partout ». Je suppose que Max Gehre se représentait les résistants – pardon, les terroristes - sous l'aspect de brigands calabrais, escopettes et chapeaux pointus, ou mieux encore de nihilistes fanatisés, avec l'œil de Raspoutine sous le bonnet d'ours.

Pour la masse des Français, les Résistants, si dignes fussent leurs mobiles, ne faisaient que compliquer l'existence de tous les jours et mettre la vie d'autres Français en danger. L'opinion dominante retenait surtout la disproportion entre les actes isolés de résistance et l'énormité du conflit : quel effet pouvait avoir sur le cours de la guerre le meurtre d'un officier allemand dans le métro ? Cette opinion-là prévalut surtout en 41-42, tant que la Résistance se limita à des actions de ce genre. Mais à partir de l'été 43, c'est-à-dire des sabotages, des déraillements de trains, quand la Résistance manifesta sa capacité combattante de participer réellement à la guerre, ce fut une autre chanson. On en voulut aux maquisards d'attirer les foudres de l'occupant sur les localités où ils opéraient. Ce fut la même réaction qu'en juin 40, lorsque des villageois demandaient aux militaires de porter plus loin un poste de tir : allez jouer ailleurs ! Un attentat spectaculaire contre je ne sais plus quelle voie ferrée, qui provoqua le déraillement d'un train, non allemand, mais bien français, et causa des dizaines de morts, fut très mal ressenti par le public.[25] Beaucoup de Français ne furent pas

[25] Je trouve aujourd'hui, in *L'impitoyable guerre civile* d'Henri Amouroux, la relation de ce tragique épisode ; il se situa dans la nuit du 5 au 6 octobre 1943 près de Chalon-sur-Saône ; la Résistance provoqua par erreur le déraillement et l'incendie d'un trains de voyageurs ; il y eut 32 victimes.

loin de rejoindre la position des Allemands et de penser que des gens capables de telles catastrophes, fût-ce par erreur, n'étaient pas autre chose que des terroristes, en effet. Les raids des maquisards sur les mairies rurales, où ils raflaient sous la menace des fusils la réserve du mois de tickets de rationnement du village, cela non plus ne soulevait pas l'enthousiasme des populations. On pressentait – ce devait être confirmé après la Libération – qu'aux vrais combattants de l'intérieur se mêlaient des gars pas très nets, plus ou moins en rupture de ban avec la société – donc des bandits, selon la classification du bourgeois de Meiβen. Les assassinats de 1944, avant et après la Libération, ne devaient pas embellir l'image de la Résistance, même si on peut leur opposer les crimes commis par les miliciens.

De fait, quelle distance réelle y a-t-il entre le résistant et le terroriste ? C'est une question de vocabulaire, selon le côté de la barricade où l'on se situe. Qui ne voit que nos saboteurs et nos auteurs d'attentats de 41 à 44 ont été les prédécesseurs, voire les modèles, de ceux qu'on appelle en cette fin de siècle fedayin, fellagha, moudjahidin, terroristes de l'Irgoun, de l'IRA, de l'ETA, de l'Hezbollah, de la Rote Armee Fraktion ou des Brigades Rouges ? Nos résistants n'ont pas été autre chose que les premiers combattants de la guerre nouvelle, c'est-à-dire d'une Troisième Guerre Mondiale qui ne veut pas dire son nom.

*

De toute façon, même l'eussé-je voulu, je n'étais point fait pour entrer dans les rangs de la Résistance. Surtout pas pour prendre le maquis : aucune aptitude ! Nul en gym', court de pattes et incapable de courir vite ou de sauter haut, les réflexes lents, « maladroit comme une taupe » selon le verdict de mon père, volontiers étourdi, badaud, pataud, quel service aurais-je pu rendre à un réseau de francs-tireurs ? Capable de ne pas trouver à l'heure dite le lieu fixé pour remettre un message, oui – ou d'oublier le message… ou de m'endormir en faisant le guet, ou d'éternuer précisément au moment de passer en catimini dans le dos d'une sentinelle. Une vraie catastrophe !

Ma seule participation à ce qui pouvait passer pour une forme de résistance se situa en 42, je crois : en liaison avec des normaliens de la rue d'Ulm, il s'agissait de reproduire des textes mettant en cause le général Laure, chef du cabinet militaire de Pétain, et le général de La Laurencie, « ambassadeur » de Vichy à Paris. À qui ces rapports étaient-ils destinés ? Aux archives de Londres ? Je ne disposais que de fragments (était-ce exprès ? je le pense), je ne comprenais rien à ces histoires qui me paraissaient sordides et insignifiantes, ce labeur de copiste était fastidieux, et d'ailleurs on me l'enleva

bientôt « parce que j'écrivais trop mal ». Même la résistance « de bureau » ne me convenait pas, c'était prouvé. Et d'ailleurs on ne pouvait pas appeler cela de la résistance.

Pas doué – pas motivé non plus. Je n'avais pas la rage, pas la haine de l'ennemi. Ce sont des sentiments trop simples, des sentiments populaires. Seul le peuple, pas encombré de vues intellectuelles, tout à ses instincts, peut y être à l'aise. Encore s'en faut-il de beaucoup que tout le peuple aille au bout de ses pulsions jusqu'à l'engagement. Moi, j'étais un cas particulier, j'étais franco-allemand. Voué au pacifisme depuis l'enfance par les croix de bois de ma Champagne, formé à une culture dont le panthéon imaginaire réunissait Victor Hugo et Schiller, Goethe et Voltaire, Baudelaire et Heine, Beethoven et Berlioz, Ravel et Schubert, je ne pouvais me résoudre, ni à l'étroitesse patriotique, ni au rejet soudain (et d'ailleurs pourquoi ?) de tout un pan de civilisation. Entre l'étroitesse chauvine et le conquérant nazi, je n'étais nulle part, en fin de compte. Que pouvais-je faire dans cette guerre ? Elle opposait deux idéalismes qui m'étaient tous deux étrangers.

C'était quoi, l'Occupation ? Tout le monde assurait sa survie et ne pouvait que subir le cours des choses. À Paris, quelques milliers (ou dizaines de milliers ?) de consciences résolues travaillaient dans l'ombre contre l'ennemi, pas plus. En face : un nombre équivalent de collaborateurs, par conviction ou pour le profit ; pas davantage. Le reste de la population – c'est-à-dire à peu de choses près toute la population – continuait de mener son existence parisienne, en attendant les événements. Elle se consolait de ses misères en écoutant (avec prudence) la radio anglaise (pas tout le monde) et en se réfugiant dans la hargne muette envers les fridolins. Ainsi renaissait un patriotisme rajeuni, qui réchauffait les cœurs et entretenait le confort d'une complicité tacite, propos vengeurs et sourires complices ; cela pouvait aller jusqu'à une sorte de jubilation enfantine, une excitation de gosses qui en a poussé plus d'un à prendre le maquis en se prenant pour Robin des Bois, et s'imaginant que la petite guerre pouvait fournir un moyen à moindres risques de faire la grande, la vraie. Je devais rencontrer, après la guerre, à Nancy, un de ces cow-boys de la Résistance, entré à 17 ans au maquis. Son action avait essentiellement consisté en sabotages et en pillages de mairies ou en réquisitions forcées dans les fermes : « une vie de bandit », ironisait-il – en avouant que la vie d'aventure avait son charme et qu'il y avait pris beaucoup de plaisir. Mais la grande masse n'allait pas jusque-là ; son patriotisme se cantonnait à la guerre en chambre, en attendant De Gaulle comme on attend le Messie, et en comptant sur les petits soldats de la clandestinité ; avec cette vue un peu courte selon laquelle, puisqu'on n'avait pas su se battre en 40, quand c'était le moment, il n'y avait qu'à le faire maintenant, quand on ne le pouvait plus, ce qui était une excuse commode pour ne pas y aller soi-même, et considérer qu'il ne fallait pas trop s'engager. C'est cette mentalité qui, en confondant l'action et le symbole, se

satisfaisait des nouvelles encourageantes qui pouvaient venir des théâtres d'opérations (jusqu'en 43, elles nous furent comptées), ou de lire sur les murs, tracés furtivement à la craie, des signes par lesquels on se confortait dans l'illusion d'un auto encouragement ; par exemple, au moment de Stalingrad, le chiffre « 1918 », jeté à la figure des troufions de la garnison du Groβ Paris, comme si la défaite allemande sur la Volga signifiait déjà la fin imminente du Reich et l'écroulement du nouveau Kaiser. L'Histoire n'allait pas si vite.

*

La Résistance, alors ?

Je comprenais qu'il m'eût fallu, pour en être, un patriotisme excessif, une fierté à la d'Artagnan, et ce tempérament de glace qui fait ceux-là qu'Albert Camus allait appeler les Justes, que Joseph Kessel considérait comme les Cœurs Purs [26] : le guérillero, le possédé sans entrailles de la révolte irlandaise, le tueur nihiliste. Ce n'était pas mon genre, pas vraiment. Il y fallait, à la base, une fureur froide de révolutionnaire, au moins le mépris total de l'ordre établi, et une bonne dose d'esprit antibourgeois. Et puis, j'étais beaucoup trop conscient des réalités – d'aucuns diraient : trop soumis aux réalités… Justement, ce qui me frappait le plus, c'était cela que je ressentais comme l'irréalisme des politiques, où qu'ils fussent, à Paris, à Vichy ou à Londres. Irréalisme des collabos, qui jouaient la carte du Grand Reich Millénaire. Irréalisme des saboteurs, qui voulaient croire que leurs petits attentats allaient infléchir le cours du Conflit Mondial. À Vichy, un roi d'Yvetot gouvernant dans sa chambre d'hôtel thermal à la façon de Louis XI à Plessis-lez-Tours, entre son médecin et ses compères, vieux, archivieux, chevrotant, faisant une France imaginaire, anachronique, à la Sully, une France des blés d'or et de « j'ai deux grands bœufs dans mon étable », tout à fait comme si les Allemands n'étaient pas là. À Londres, un obscur général rebelle, seul à ramasser les tronçons du glaive, comme on disait en 70, un Gambetta de Piccadilly qui n'était mandaté que par lui-même, lançait les Français sur le pont d'Arcole – de loin ; et il se murmurait que ce brigadier de bureau se prenait pour Jeanne d'Arc, en plus ! Quel pouvoir avait-il – sinon de galvaniser une petite troupe d'émigrés à l'Albert Hall ? De Gaulle ? C'était Condé à Coblence, en fin de compte.

Certes je sentais bien que rien ne nous empêchait de rester Français, de penser français, dans l'arrière-boutique : c'était cela, la vraie résistance – là où échouent tous les conquérants. C'est ainsi que la production théâtrale et le

[26] On connaît la pièce de théâtre de Camus ; moins, peut-être, les trois nouvelles héroïques que Kessel a groupées sous le titre *Cœurs purs*, dont la plus extraordinaire relate les massacres commis en Ukraine par l'anarchiste Makhno, pendant la guerre civile.

cinéma furent particulièrement brillants, dans ces années-là, malgré les privations, malgré les tracasseries de tous ordres, le manque de moyens matériels, et l'incontestable tristesse qui recouvrait tout – Oui, on était toujours debout, la patrie n'était pas morte – mais de là à penser que nous pourrions nous libérer nous-mêmes, que De Gaulle et une poignée de résistants finiraient par bouter l'Allemand hors de France ! Ou, comme s'acharnaient à le croire certains anciens de 14-18, que Pétain à la longue userait le vainqueur et, l'heure venue, accueillerait à Paris les Libérateurs, dans sa gloire intacte… Dans cette conflagration universelle, nous n'étions plus que des comparses, réduits au rang de spectateurs, et que personne ne consulterait pour le règlement final. Tout se passerait en dehors de nous. Le pays redeviendrait sans doute, pour un temps, champ de bataille – mais sans les Français, menu fretin dédaigné par les léviathans engloutisseurs.

*

Et puis enfin, il faut bien le dire, on ne savait pas grand-chose de l'actualité immédiate. Des drames se déroulaient à côté de nous, nous les ignorions tout à fait – ceux-là mêmes que l'Histoire a retenus après coup en grosses lettres pour ponctuer son récit. Ce n'était pas fait pour éclairer les consciences.

Ainsi je n'ai rien su de la rafle du Vél d'Hiv' », en juillet 1942[27]. J'étais alors revenu à Pouillon, dans la paix des vignes. C'est au mois de mai précédent que l'étoile jaune fut imposée aux Juifs ; je me trouvais aussi à Pouillon à ce moment-là, en congé de maladie (la sous-alimentation combinée au surmenage intellectuel – je préparais le concours de sortie de l'ENSET et mettais les bouchées doubles, si l'on peut dire – m'avait mis sur le flanc, et je réparais mes forces en vue de l'épreuve imminente). C'est à mon retour à Paris, début juin, que je découvris cette chose extraordinaire : certains passants portaient sur leur vêtement, à hauteur du cœur, une étrange étoile jaune, cousue au veston ou à la robe, avec le mot « Juif » au milieu des branches, en lettres noires. Des hommes, des femmes, et aussi des enfants. Cela me fit un choc. Tout-à-coup le Moyen Âge me sautait à la figure ; à Paris, en plein vingtième siècle, des réprouvés étaient signalés à l'attention publique, comme des contagieux à haut risque, comme les lépreux à crécelles. Ainsi donc on découvrait le revers ignoble de la brillante médaille nazie ; il fallait cette ignominie au grand rêve aryen, ce

[27] Et j'apprends aujourd'hui seulement, 25 mars 1992, par une émission télévisée de Christine Ockrent sur le racisme en France, que ce sont, non les Allemands, mais les Français, fonctionnaires de Vichy, qui ont ce jour-là arrêté aussi les enfants. On voudrait croire que c'était par humanité, pour ne pas séparer les familles… - NB : La rafle fut tenue secrète ; le Vél d'Hiv » continua d'abriter des manifestations sportives dès l'été 42.

piédestal à l'épopée wagnérienne, au beau héros blond. Ce qui me frappait aussi, c'est qu'on en rencontrait vraiment beaucoup, des étoiles jaunes. J'appris par mes camarades, et par ma cousine Marguerite, que pas mal de Parisiens, et eux-mêmes en partie, s'étaient procuré, ou confectionné (pour Marguerite, couturière de son état, c'était facile) le petit chiffon infamant pour l'arborer, et ainsi marquer leur solidarité avec ceux-là que l'occupant entendait isoler, tout en brouillant les pistes pour les recherches policières. Le fait qu'il s'agissait des Juifs était secondaire ; le petit peuple de Paris prenait fait et cause immédiatement pour les victimes d'une oppression indigne, et les plus courageux dans un bel élan spontané s'identifiaient aux réprouvés (« nous sommes tous d'Epreménil et Montsabert ! » s'écriaient les messieurs du Parlement à l'adresse des exempts de Louis XVI venus arrêter leurs deux confrères).

Cette noble réaction ne dura pas longtemps. J'avais eu à peine le temps de me procurer à mon tour une fausse étoile jaune quand le couperet tomba : interdiction absolue de porter indûment l'insigne, sous peine d'arrestation immédiate, ce qui promettait au sort d'otage, à fusiller en cas d'attentat. Les plus braves abandonnèrent la partie. Mais la haine contre l'Allemand grandit d'un cran – à Paris, du moins.[28] Dans ma province, que je retrouvai peu après, le concours passé, les consciences dormaient, et d'ailleurs on ne vit pratiquement plus d'étoiles jaunes, soit que les Juifs de Reims les tinssent cachées, soit qu'ils se terrassent eux-mêmes. En fait, un certain nombre de commerces fermèrent – c'est à cela qu'on sut que leurs propriétaires « en » étaient, même quand leur nom ne les trahissait pas. Le docteur Lévy, l'ami de mon père, disparut sans prévenir, et sans laisser de trace, bien évidemment.

On voulait se rassurer. Je pensais aux transfuges du n° 1 du square de Cluny ; je me disais que le bon docteur avait sans doute trouvé une filière de salut, pour lui et les siens. Et puis, le temps passant, je fus repris par mes occupations intellectuelles et par la perspective de mes débuts de carrière. Entre Hitler et moi la relation restait purement abstraite. Je ne me sentais pas vraiment concerné. Cela ne devait pas durer…

*

Dans l'été 42 le ministère m'informa que j'étais nommé à titre provisoire, pour un an, au collège technique de Courbevoie (Seine). Courbevoie ne présentant guère d'attraits pour y séjourner, je trouvai un gîte dans un petit hôtel confortable de la rue de Montenotte, non loin de l'Etoile. Je fréquentais un

[28] De toute façon, les fausses étoiles étaient de mauvaises copies, facilement identifiables ; et il y manquait le mot « Juif » en lettre noires.

modeste restaurant de l'avenue de Wagram où je pris vite pension : c'était à deux pas de chez moi, et l'on y mangeait à peu près à sa faim ; certains jours, en venant avant l'ouverture (les patrons me prévenaient discrètement la veille), je trouvais même du lapin rôti dans mon assiette. Le restaurant, à mi-hauteur de l'avenue, s'appelait « Au rendez-vous des chauffeurs ». Il a longtemps subsisté, sous la même enseigne, jusqu'aux années soixante-dix ; je ne pouvais passer devant, quand le hasard me portait par là, sans un souvenir attendri pour les repas frugaux, régulièrement conclus par une cancoillotte affreusement fermentée qui vous arrachait les papilles. – C'est la guerre, répétait invariablement un brave Belge placide quand la clientèle manifestait sa mauvaise humeur. Mon attendrissement va aussi au petit groupe de filles qui, le soir, occupait toujours la même table en babillant avant d'aller au travail, c'est-à-dire avant d'aller tapiner. En réalité, je l'appris par la suite, ces jeunes personnes travaillaient comme entraîneuses dans un cabaret du côté des Champs-Élysées, ce qui les plaçait à un rang au-dessus des vulgaires hétaïres de trottoir. Jolies, gentilles, elles évoquaient pour moi l'âme innocente de la gamine charmante chantée dans *Phi Phi* ; elles parlaient métier en évoquant leurs clients, dont la majorité, à ce que je comprenais, portait l'uniforme gris vert à broderies d'argent ; elles les trouvaient beaucoup plus corrects que les civils français. Une vieille habituée à fourrure leur prodiguait parfois des conseils qu'elles n'écoutaient pas : la jeunesse n'a cure de l'expérience des anciens, c'est bien connu.

*

Sans en avoir l'air, l'actualité était en train de me rattraper. Les événements de novembre 42 me sortirent de ma thébaïde et provoquèrent ma réflexion sur le cours nouveau que prenait la guerre.

Je lis dans mon log-book (ou Tagebuch, ou carnet de route, comme on voudra) :
« **Dimanche 8** (novembre 1942) : les Américains ont attaqué l'Afrique du Nord. On se bat sur la côte marocaine, mais Alger serait tombé[29]. Libéré, convient-il de dire, selon la terminologie à venir (libéré de quoi ? L'Afrique française n'est pas occupée, que je sache – passons). Est-ce là le second front tant attendu ? Les gaullistes vont être déçus. Mais l'événement est capital. Pétain va-t-il rejoindre le Maroc ? S'il avait l'intelligence politique, et l'audace, c'est ce qu'il ferait. Les Américains ont du respect pour le maréchal ; Pétain, d'Alger, reviendrait à Paris en libérateur – De Gaulle ne pèserait pas lourd. Mais Pétain est trop vieux pour se jeter dans les aventures. Il ne voudra pas quitter la terre natale, en lâchant les

[29] La rumeur précédait l'événement : Darlan n'a signé le cessez-le-feu, ce 8 novembre, qu'à 17h30.

Français. Il tient trop à sa royauté de Vichy. Il est même capable de mobiliser l'armée de l'armistice pour défendre l'Afrique du Nord.
Les Américains en Méditerranée. Les Allemands bloqués à Stalingrad. Rommel battu, retraitant vers la Tunisie… Ce pourrait être le tournant de la guerre, l'Eylau d'Hitler… Qui tiendra finalement Bizerte sera le vainqueur définitif. »

Cette analyse plutôt lucide prouve qu'on y voyait assez clair, malgré tout, en ces temps d'obscurantisme et de censure. Quand parvint l'annonce de la capitulation de la Wehrmacht à Stalingrad, début février 43, je compris avec netteté que le Destin avait tourné, que jamais Hitler ne gagnerait la guerre. Les patriotes de mon entourage, Solange Lamblin en tête, en étaient déjà à considérer, eux, que la guerre allait bientôt finir ; la timidité de mes pronostics eût paru tellement en retrait que je me gardai bien d'en faire part à quiconque…

L'après-midi de ce dimanche (je reviens au 8 novembre 42), ma flânerie m'ayant mené avenue de l'Opéra – une avenue deux fois plus large d'être si vide sous un ciel de cendre froide – tout à-coup le silence fut rompu par des clameurs qui se voulaient énormes, et qui paraissaient tout à fait dérisoires dans ce désert, vox clamans in deserto : c'était une petite bande de doriotistes très excités qui beuglaient : « guerre à l'Angleterre ! » en courant vers la statue dorée de Jeanne d'Arc sur sa placette de la rue des Pyramides. Nouveaux Déroulèdes, ils essayaient d'entraîner les foules – mais les foules, c'était moi, tout seul sur le trottoir – jusqu'aux pieds de la sainte pour l'implorer de bouter hors l'Anglais, une fois encore. Mais le bouter hors de quoi ? D'Alger ? et il me semblait que l'anglophobie était quelque peu dépassée, maintenant que l'énorme Amérique entrait en scène…

« **Lundi 9**. De ma chambre, j'entends des chants, des acclamations, des braillements. Ce sont les doriotistes, encore ; privés de meeting hier (la manifestation du Vél d'Hiv' a été interdite), ils se rattrapent aujourd'hui à la Salle Wagram toute proche. Ça beugle : - Mort aux Anglais ! Doriot au pouvoir ! De Gaulle au poteau ! – À midi je trouve le Rendez-vous des Chauffeurs tout bourdonnant. Les troupes de Doriot et la police viennent de se heurter à l'Etoile. Tiens, tiens ! La police parisienne n'a pas l'air d'apprécier les collabos. Elle qu'on accuse souvent de servir d'auxiliaire à l'occupant, commencerait-elle à prendre ses distances ?
« **Mercredi 11**. Les accès à l'Etoile sont interdits. Il me faut aller prendre le métro ailleurs.
« **Jeudi 12**. Deuxième coup de théâtre : la trahison de Darlan à Alger. A-t-il réellement trahi ? ou exécuté la volonté secrète du maréchal ? Mais en ce cas, Pétain se serait mis dans une situation impossible : on ne peut être avec les Allemands en France et avec les Américains en Afrique du Nord. De toute façon, la Wehrmacht est maintenant à Toulon : plus d'évasion possible. Le

Vieux est prisonnier ; il n'y a plus de France. De quoi concevoir des inquiétudes quant à notre avenir, et au mien. »

*

Je ne croyais pas si bien dire.

Retour à mon log-book ;
« **Lundi 15 février** (1943). Une mauvaise nouvelle court tout Paris. Le gouvernement s'apprête à recenser tous les jeunes gens âgés de 21 à 30 ans. Au Quartier Latin, où le hasard m'amène aujourd'hui, c'est l'effervescence. Le Foyer Sainte Geneviève bourdonne de rumeurs. Nous nous voyons déjà mobilisés pour on ne sait quelle obligation terrible.
« **Mardi 16**. On dispose maintenant d'une information précise. Il vient d'être créé un Service du Travail Obligatoire[30] ; tous les jeunes gens des classes 40, 41 et 42 y sont enrôlés pour deux ans (c'est-à-dire tous les jeunes non mobilisés depuis 1940 : c'est mon cas). Me voilà bon pour l'Arbeitsdienst[31]. Plus grave : tous les appelés seraient embarqués automatiquement en Allemagne, au titre de « travailleurs étrangers volontaires ». Ben, voyons !
« **Jeudi 18**. Tout va bien. Le recensement s'est opéré pour moi en dix minutes à la mairie des Batignolles. Renseignements pris – il faut toujours se renseigner ! – les fonctionnaires de certaines catégories, dont les instituteurs, et les artistes aussi, sont exemptés de toute réquisition. La vie est belle ! »

Non, la vie n'était pas belle – c'eût été trop facile :

« **5 mars**. Je suis convoqué ce jour à 17 heures au Centre du Travail, rue de la Chine, dans le XXe, pour une visite médicale. Alors : exemption, ou pas ?
« C'est ce jour que choisit un inspecteur pour entrer dans ma classe à l'improviste, une demi-heure avant que je ne quitte le collège avec la permission de mon directeur afin de me rendre au lieu de convocation, là-bas au diable à l'autre bout de Paris. Il tombe bien, Monsieur l'Inspecteur ! tout à mon problème et à mon inquiétude, je n'ai rien préparé de mes cours. L'inspecteur débarque pendant une leçon de grammaire en Quatrième ; la leçon porte sur l'imparfait. Pris de court, j'ai le malheur de définir l'imparfait comme le temps

[30] Le S.T.O. avait été en fait conçu par Vichy dès le 4 septembre 1942, sous le sigle SNT (Service National du Travail), pour répondre à l'exigence allemande de main-d'œuvre pour le Reich, sous l'autorité de Sauckel. Par ailleurs Vichy avait créé, dès janvier 41, les fameux Chantiers de Jeunesse, en zone libre ; il n'y en eut jamais en zone occupée.
[31] Service du Travail : tous les jeunes Allemands y étaient incorporés avant le service militaire.

qui marque « un état dans le passé ». Que n'ai-je pas dit ! Santelli, l'inspecteur, un grammairien de surcroît, a tôt fait de me clouer au pilori : - Je ne sache pas qu'en écrivant « je marchais » j'exprime d'une quelconque façon un état. – Il a tout à fait raison ; mais cela vaut-il une conférence d'une heure ? La pendule tourne, je ne serai pas rue de la Chine au temps fixé. Le sort du monde est suspendu au statut de l'imparfait… Après cela il me faut attendre de « passer au confessionnal », comme on dit dans le métier pour désigner le tête-à-tête inspecteur-inspecté-après-l'inspection, un jugement à huis clos et sans appel (où l'on ne vous communique d'ailleurs pas la note d'où dépendra votre avancement – c'est la terreur des enseignants et plus encore des enseignantes !). L'austère Santelli me tient dans ses griffes et ne me lâche plus. S'il pouvait savoir comme je m'en fous, de l'imparfait, et même de ma note ! – Enfin je suis libéré. Je galope rue de la Chine. Autre inspection, corporelle celle-là. Malheureusement, ici je donne toute satisfaction : bon pour le service. L'étau se resserre.

« **11 mars**. Je trouve au courrier une convocation du Bureau d'Embauche de la rue de Clichy : obligation de me présenter demain à 15 heures pour signer un contrat d'engagement en Allemagne en qualité d'ouvrier français.

« **12 mars**. Moi, ouvrier ? On aura tout vu. Si le Reich tient au bon fonctionnement de ses usines et au rendement de la production, il a intérêt à laisser mes capacités manuelles de côté. Je n'ai jamais su démonter une roue de vélo, ni forer un trou dans un mur (les forets se brisent régulièrement sous mes coups de marteau)…- Passé la matinée à courir les « bonnes adresses », un bureau rue de Mogador, en particulier, dans l'espoir d'obtenir une annulation officielle de mon ordre de réquisition. Ma qualité de fonctionnaire enseignant me vaut légalement une dispense ; j'en reçois l'attestation écrite ; mais le service qui me la délivre est français, et la réquisition est allemande…

« On fait la queue rue de Clichy. Toute une troupe de jeunes de mon âge a été convoquée en même temps que moi au bureau d'embauche – pardon : à la Werbestelle, ne nous y trompons pas (le drapeau à croix gammée qui pend au-dessus de l'entrée ne laisse aucune illusion). Des garçons à la gouaille bien parisienne, mais plutôt verts d'appréhension – comme moi. Tous sont des ouvriers, ou des apprentis ; je suis le seul intellectuel. Je piétine à leur suite pendant deux heures. Enfin me voici devant le petit bureau où officie le recruteur, der Herr Inspektor Jakob. Gros et gras, le teint frais et la lèvre vermeille, il mâchonne un maître cigare, et sans cesser de sourire comme un bon père de famille, il expédie un à un tous les convoqués : - signez là. Et les voilà mués en fidèles travailleurs pour le Grand Reich, direction Hambourg. Hambourg ! La RAF y déverse en ce moment, chaque nuit, des tonnes de bombes incendiaires. Je n'ai aucune envie d'aller là-bas me faire arroser au phosphore.

La vue de l'attestation que je lui glisse sous le nez ne paraît pas réjouir exagérément Herr Jakob. Déjà il me tendait obligeamment la plume pour que je signe mon engagement ; et voilà que l'esclave refuse qu'on lui mette sa chaîne ! Herr Jakob n'est pas content. Toute sa routine tranquille de fonctionnaire se

trouve bloquée à l'improviste ; Herr Jakob n'admet pas qu'il puisse y avoir des exceptions au système. Je m'entête :

- Ich bin ein Lehrer (je suis un instituteur).
- Dreher ? (tourneur ? – il essaye de m'avoir sur un mot volontairement mal entendu).
- Nein, Lehrer ! Les instituteurs sont maintenus à leur poste. Ce papier le prouve.

Le bonhomme ne veut rien savoir. Il a perdu son sourire, sinon son cigare. Mais deux choses le gênent : le fait que je parle sa langue ; et puis les Allemands sont si respectueux du papier officiel, du cachet administratif ! Je discute pied à pied ; s'il ne tenait qu'à lui, il m'aurait d'emblée expédié, signature ou pas. Le Feldwebel qui sommeille au fond de sa panse doit trépigner de rage d'être tenu en échec par un morveux de sale petit Français : toute la puissante machine de guerre tudesque contestée par un rebelle ! Je suis le grain de sable qui fait gripper la mécanique. Mais il comprend que la décision ne lui appartient pas. Il se résigne à consulter la hiérarchie – ordre, discipline, autorité, obéissance ! – en de longs appels téléphoniques qui n'en finissent pas. Son cigare s'est éteint. Derrière moi, les suivants de la queue, médusés, ont le regard mauvais, eux aussi : qu'est-ce que ce morpion qui arrête tout le cérémonial depuis une demi-heure, qui parle chleuh, par-dessus le marché ? Un collabo, sans doute. »

(Entre parenthèses, je crois bien que de connaître l'allemand m'a évité ce jour-là un destin que je refusais de toutes mes forces, et m'a sauvé la vie, peut-être).

« Enfin Herr Jakob se résout à lâcher sa proie. Avec une lueur vengeresse au fond de ses yeux ronds et gris que la colère lui a rapetissés, il me promet et me garantit que je vais recevoir très bientôt une autre convocation du boulevard des Italiens – pourquoi le boulevard des Italiens ? Il évoque cette adresse comme s'il s'agissait du saint des saints, d'un Olympe suprême et sans espoir de grâce.

Ce n'est donc que partie remise. Mais je gagne toujours un répit. On verra bien. »

*

La vie reprit son traintrain quotidien : potaches, copies, le Rendez-vous des Chauffeurs et le bon Belge qui répétait : c'est la guérre.

*

Feuilletant mon log-book, je retrouve une date :

« **Dimanche 4 avril**. Passé la journée chez l'ami Valuet à Sainte Geneviève des Bois, au pied du vénérable donjon de Montlhéry, qui fut la terreur des premiers

Capétiens. Journée paisible, à peine troublée vers 14 heures par une grappe de coups sourds, loin en direction du Nord. Bombardement sur Paris ? Ce serait la première attaque aérienne effectuée de jour.
« **Lundi 5**. Paris a bien été bombardé ; on raconte que c'est « l'aérodrome de Longchamp » (?) qui était visé. Veut-on parler du petit terrain d'aviation civile d'Issy-les-Moulineaux ? Ridicule. Je pense qu'il s'agit de Renault à Billancourt, comme l'an dernier en février. Je ne sais ce qu'on y fabrique, mais sa destruction a l'air de tenir à cœur aux Anglais. En tout cas, le plus clair de l'effet obtenu est que l'hippodrome (et non l'aérodrome) a reçu un bon paquet de bombes, juste au départ de la première course. Cadavres par centaines dans la foule du dimanche.[32] Le sous-directeur du collège de Courbevoie y était ; ce qui l'a le plus indigné est l'acharnement indécent avec lequel les racoleurs de la Porte Maillot hélaient les passants pour les faire monter dans les bus à destination du champ de courses : « En voiture ! En voiture pour la troisième ! Allez-y, il n'y a pas de danger ! » Là-bas on ramassait les corps comme des branches cassées… Ah ! le fric ! Mon indignation est d'une autre nature. Les bonnes âmes autour de moi pleurent les derniers fusillés. Je pleurerais avec eux s'ils avaient un mot de compassion pour les victimes d'hier à Longchamp ; mais rien, pas une larme. Au contraire, une espèce d'emportement contre ces promeneurs du dimanche assez bêtes pour aller se faire tuer à l'hippodrome et au Bois. C'est de la faute des Allemands, bien évidemment, de Renault, des courses, et finalement c'est de leur faute, à ces idiots : ils n'avaient qu'à rester chez eux ! Le récent écrasement de Rennes, et de Rouen deux fois en quinze jours, en mars, on n'en parle pas non plus : c'est bien malheureux, mais c'est la guerre, n'est-ce pas, il est normal que les Anglais cherchent à détruire les villes où les Allemands sont installés ; ils n'ont qu'à rentrer chez eux, les frisés… À ce compte, vu qu'ils sont partout en France, faut-il trouver normal que toute la France soit détruite ? – Déjà, l'an dernier, j'avais entendu le couplet au lendemain du premier bombardement sur Boulogne-Billancourt : les lamentations sur les vingt fusillés du 1er février, et le silence total sur les cinq cents morts du 2.[33]
« Je fais cette découverte : pendant les guerres, comme au fil des révolutions, il y a les bons morts, et les mauvais morts.
Bon ou mauvais, tâchons de ne pas nous ajouter à la liste. Inch' Allah ! »

*

[32] 403 victimes exactement.
[33] Le 1er février 1942, 20 otages avaient été exécutés : indigne. Le 2 février, 643 personnes avaient péri sous les bombes anglaises : indigne.

Depuis l'alerte de mars, les Services du Travail m'avaient laissé tranquille ; je n'avais plus eu de nouvelles de Herr Jakob, ni du Boulevard des Italiens.

Le répit fut de courte durée. J'eus une deuxième alerte en juin.

Je découvre dans les pages de mon journal de 1943 les traces (je les avais oubliées) du harcèlement auquel je fus alors soumis. Je ne les reproduis ici qu'à titre documentaire :
« **Lundi 31 mai**. Cette fois, ça y est, c'est officiel : les classes 40 (la mienne), 41 et 42 sont requises immédiatement et sans dispense pour le travail en Allemagne. Plus d'échappatoire. Drôle de mobilisation. Je suis bien résolu à y échapper, d'une manière ou d'une autre.
C'est ce même jour que la bonne Solange Lamblin réunit autour de sa table des « anciens » du lycée de Reims. J'arrive en retard, à cause de mes cours de la matinée, et de la distance de Courbevoie au Quartier. Je trouve une ambiance grave ; la réquisition nous atteint tous. Mais je sens assez vite que la communication ne passe plus comme avant avec mes camarades ; je suis le seul salarié parmi eux, ils raisonnent en étudiants idéalistes, et puis, n'est-ce pas, je n'ai jamais affiché de convictions patriotiques. À la limite, ils se méfient un peu de moi. Je surprends des apartés, des conciliabules ; il doit être question de Résistance. Ce qui est sûr, c'est que nos destins divergent aujourd'hui même, et que nous ne sommes pas près de nous revoir.
Le soir, à tout hasard, je commence à empaqueter mes livres – pour le cas où il me faudrait partir en catastrophe.
« **Semaine du 1er au 5 juin**. Deux matinées de queue pour l'obtention à la mairie de la carte du travail, sans laquelle je n'aurais plus droit aux tickets d'alimentation, mais qui m'enregistre dans la catégorie des « bons pour le Reich », visite médicale à l'appui : au centre des visites de l'impasse Compoint, je me trouve classé « requis ultérieur et moyen ». Quid ?
« Je vais surveiller l'écrit du concours d'entrée aux Arts et Métiers, boulevard de l'Hôpital, dans la salle même où je planchais pour l'admission à l'ENSET, il y a quatre ans. Il y aurait de quoi flatter ma petite vanité, s'il n'y avait cette fichue épée de Damoclès suspendue sur ma tête.
« **Lundi 7 juin**. Encore une visite médicale ! (radioscopie boulevard Saint Marcel). De plus en plus, bon pour le service, hélas…
« **Mardi 8 juin**. Rentrant à mon petit hôtel, je le trouve réquisitionné : les Allemands s'y installent. Ordre d'évacuation dans les deux heures. Où aller ? Un coup de fille à Solange : elle m'offre spontanément l'hospitalité. Me voilà déménageant tout mon bazar – à bras – de la rue de Montenotte à Cluny, sous une pluie battante quand j'émerge du métro. Il me faut quatre allers et retours pour en venir à bout. Au dernier, je traîne littéralement ma valise – c'est lourd comme le diable, les bouquins – sur le large trottoir du boulevard Saint Germain qui longe le square de Cluny ; je n'en peux plus. Une femme à sa fenêtre, à un

étage, me regarde avec compassion ; il circule beaucoup de jeunes gens en tous sens dans les rues de Paris, en ce moment, comme une fourmilière dérangée.

(Chaque fois qu'il m'arrive maintenant de passer par là, et devant chez Chou Chen, le petit restaurant chinois de la rue de Cluny – qui existait déjà à l'époque – je ne puis m'empêcher de me revoir, à bout de forces, avec ma valise, sous la pluie de ce jour de juin 43 ; quarante-cinq ans après, je revis l'instant avec la même intensité).

« Le lendemain, je trouve à me loger dans un vieil hôtel minable mais accueillant de la rue Champollion.

« **10 juin**. Mon directeur m'attendait à la sortie de ma classe. Il me remet un papier, qu'il vient de recevoir en sa qualité d' « employeur ». C'est un ordre de réquisition immédiate pour le travail en Allemagne. Ils commencent à me courir sur le haricot, les gens d'Hitler !

« **10 et 11 juin**. Je passe le plus clair de ces deux journées en démarches et en attentes interminables dans les bureaux de la rue de Tilsit et de la rue Taitbout. Mon directeur m'a dispensé de cours, d'autant plus compréhensif qu'il a un fils dans la même situation que moi…

« Finalement j'obtiens un sursis d'appel jusqu'au 1er juillet.

« **Samedi 19 juin**. Il faut que je m'évapore dans l'air ambiant, c'est clair. Le hasard m'a fait changer d'arrondissement, c'est toujours cela de gagné. Avant que les services allemands aient retrouvé ma trace, de l'eau aura coulé sous le pont, comme on dit. Mais par le collège de Courbevoie, mon lieu de travail, ils me tiennent. C'est bien l'avis du directeur. Ce brave homme m'a fait une fleur : il me décharge de cours et me renvoie à mes pénates. Il me trouve fatigué ; au reste, l'année scolaire tire à sa fin.

« C'est aujourd'hui ma dernière classe. Élèves et collègues me montrent de l'amitié. Cela réconforte. Puis, les bagages, et le train garde de l'Est. Je vais me terrer à Pouillon, en attendant les événements.

« Une rumeur court avec insistance : les Américains préparent un débarquement. Churchill a dit à la BBC : il y aura du nouveau avant la chute des feuilles. Si seulement la guerre pouvait se terminer d'ici trois mois ! »

*

Juillet passa, puis août. La convocation promise ne venait toujours pas. Les gendarmes en poste à Loivre, qu'on voyait parfois en tournée à Pouillon, ne signalaient rien. C'est par eux que les irréguliers de mon espèce apprenaient à l'occasion, discrètement, s'il y avait lieu de se planquer.

La guerre n'apportait aucun espoir de fin. La Wehrmacht reculait partout, en Ukraine, en Sicile ; mais avec quelle lenteur ! Noté à la mi-août : « toujours

pas de second front, ni de réels signes d'épuisement de la machine hitlérienne. Est-ce une autre guerre de Cent Ans ? »

Tout à fait hors sujet (celui de la guerre), l'actualité apporta la nouvelle de l'exécution, le 30 juillet, de Marie-Louise Giraud, faiseuse d'anges, 42 ans. La guillotine pour avoir pratiqué des avortements, c'était cher payé, opina ma mère, pourtant peu indulgente en général, et très ordre moral (contre les filles qui « fautaient » et les avorteuses).

Comme l'Histoire va vite, parfois ! La malheureuse Marie-Louise devait être la dernière femme de France condamnée à mort aux assises et exécutée. Et trente ans après, la législation introduisait la pilule et l'interruption de grossesse (loi Neuwirth, loi Simone Veil).

Le 17 août, le courrier m'apporta ma nomination à l'Ecole Nationale Professionnelle de Nancy. Cela m'installait dans un cadre supérieur de la hiérarchie, c'était une belle promotion. Mais comment rejoindre mon nouveau poste ? Nancy se situait dans la zone qu'on appelait interdite ; il fallait pour s'y rendre passer une ligne de contrôle.[34] Exclu, dans ma situation. Je n'avais plus d'existence légale. La mairie du village continuait de me fournir mes feuilles mensuelles de tickets de rationnement, par pure complaisance. En réalité j'étais devenu un non-citoyen.

Le 28, la radio annonça l'appel des sursitaires du Service du Travail. Il ne me restait plus qu'à attendre une arrestation, sinon par les gendarmes, sûrement par la police allemande – quand ces messieurs m'auraient découvert. À moins de fuir. Où ?

Le courrier du 9 septembre contenait une lettre de Meiβen. Nos amis Dutzschke nous écrivaient, depuis 1940, de loin en loin, et donnaient des nouvelles brèves de Siegfried, toujours combattant sur le front russe. Cette fois-ci, la lettre annonçait que ses parents étaient sans nouvelles de lui depuis le 11 janvier. Il était à cette date devant Stalingrad, sous une tente-infirmerie (par – 20°), blessé la veille à la cuisse par des éclats de grenade. Son dernier message datait du 7 janvier ; c'est le témoignage d'un camarade qui relatait les faits du 11 : « Nous ne savons pas ce qu'il est devenu ni s'il est encore en vie » écrivait son père, qui s'excusait de ne pas nous avoir mis au courant plus tôt ; il avait attendu jusque-là, dans l'espoir d'autres nouvelles qui n'étaient jamais venues. « Il est possible qu'il (Siegfried) ait été fait prisonnier avec ses camarades ; mais comment le savoir, vu que les Russes refusent de donner aucune information sur leurs captifs et n'autorisent aucune correspondance par la Croix-Rouge ».

[34] En fait cette zone interdite venait d'être abolie le 20 mai 1943, mais je n'en savais rien. Je l'apprends aujourd'hui, en lisant J. Chastenet (*De Pétain à De Gaulle*, chap. VII) – c'est-à-dire 48 ans après…

Ainsi mon camarade avait disparu, englouti dans l'enfer glacé de Stalingrad avec la VIe armée. Plus tard, les bureaux militaires devaient l'inscrire, avec deux cent mille autres malheureux, dans la catégorie « vermiβt », disparu. Et quand je lus, après la guerre, le *Stalingrad* de Theodor Pliever, et que je découvrir toute l'horreur de la lente, de l'effroyable et de l'inutile agonie de cette VIe armée sacrifiée à l'orgueil insensé d'un seul homme, je voyais au fil des pages mon cher Siegfried, abandonné sur la neige, mort de froid, sans doute, ou achevé par les Cosaques… Je porterai toute ma vie ce deuil terrible en mon cœur.

Ironie amère du sort : le 1er mars 1943, un mois après la capitulation de Von Paulus et des survivants (90 000 hommes sur 300 000), la cour d'appel de Dresde envoyait à Siegfried, à son adresse de Meiβen, sa nomination d'inspecteur judiciaire…

La guerre n'avançait pas. À l'Ouest, rien de nouveau. Les bombardiers alliés pilonnaient les villes de l'Ouest, Flandre, Picardie, Bretagne et encore Paris : 1 800 morts à Nantes en deux bombardements, les 16 et 23 septembre ; 105 victimes à Paris. On voulait y voir la préparation du fameux débarquement attendu depuis un an et demi ; mais au lieu du Pas-de-Calais, c'était l'Italie, maigre consolation, et malgré la chute de César dans une trappe d'opérette, il fallait maintenant remonter toute la botte… Il était clair, maintenant, que Hitler ne gagnerait pas la guerre ; mais il n'était pas sûr non plus qu'il la perdrait. Ce gigantesque conflit entre des continents, depuis un an surtout, pour nous les Français, faisait se succéder en cascade un défilé d'épisodes plus sensationnels les uns que les autres, un vrai cirque, tout en secousses et en détours imprévisibles, les faux débarquements et les vrais, les intrigues florentines, la plus belle flotte de notre Histoire coulée à quai et transformée en parc à moules à Toulon, et l'Amiral assassiné, et Giraud démissionné, Laval allemand, Pétain gâteux (?) – mais jamais rien de décisif, pas même l'effondrement de Mussolini, pas même Stalingrad. À chaque entreprise alliée le Führer toujours aussi féroce ripostait dans l'instant, fulgurant comme l'aigle : occupation de la France-Sud, occupation de l'Italie. Il avait de la ressource, le bougre, et le Reich avait des réserves.

Je m'enfonçais dans l'ennui de vacances indéfiniment prolongées. La rentrée scolaire approchait (elle avait été reculée au 18 octobre), mais sans m'apporter la solution. Même si, bravant les périls d'un contrôle, je rejoignais mon poste à Nancy, ma carte de travail serait renouvelée en Meurthe-et-Moselle, et le STO m'y retrouverait. Mais ne pas rejoindre mon poste allait entraîner ma radiation du cadre de l'administration. Plus de traitement. Et plus de carte de ravitaillement. C'était l'impasse. Prendre le maquis ? L'automne s'installait, peu confortable : je n'ai jamais apprécié le camping l'hiver.

Les autorités d'occupation, devant la multiplication des actions « terroristes » contre les voies de communication, venaient de mobiliser toute la partie masculine de la population civile, de 17 à 55 ans, pour assurer la garde armée (tiens, tiens ! – la nécessité leur faisait prendre des risques) des voies ferrées, des aiguillages et des canaux. C'est de cette façon que mon père et moi fûmes commis à la protection d'une écluse située sur le canal de l'Aisne à la Marne, entre Berry-au-Bac et Loivre, à environ cinq kilomètres de Pouillon. On prenait son tour de garde une fois par semaine, pour un quart de huit heures, comme dans la marine ; les armes, des fusils de chasse à deux coups, étaient fournies sur place, avec les munitions. Interdiction de s'en servir à des fins personnelles, naturellement (pour tirer un lapin, par exemple), et en cas d'affrontement avec des saboteurs de la résistance, chacun était comptable des coups de feu, à une cartouche près.

Ma première garde à l'écluse de Sapigneul s'inscrivit dans les annales de la famille et fut une occasion de démontrer à tous mes brillantes capacités militaires. Huit heures de nuit froide à se morfondre sur la berge d'un canal désert, ce n'était pas la joie. Le brouillard flottait dans l'ouate du clair de lune, fantôme pâle sur les eaux mortes. J'écoutais les feuilles qui tombaient dans l'herbe douce, et tous ces froissements furtifs et mystérieux dont est peuplé le silence nocturne. Une vraie nuit pour Maupassant, j'en aurais savouré la magie un peu inquiétante, s'il ne m'avait fallu en passer la plus grande partie dans la cuisine de l'éclusier à écouter des histoires grivoises jusqu'à l'écœurement. Il n'y avait là que des paysans, tout émoustillés par les verres de rouge en l'absence de leurs femmes.

Vint l'instant de la relève, à quatre heures du matin. Je me suis toujours senti mal en point au petit jour, la cervelle molle, le cœur près des lèvres, pas triomphant pour un empire, vraiment pas, n'en déplaise au père Hugo.[35] Dans le brouillard épaissi, un vrai brouillard à voir le roi des Aulnes, je remets mon fusil au successeur, en cherchant le cran de sûreté, je ne le trouve pas, mon doigt rencontre la détente – pan ! le coup part à remplir le paysage et la nuit, une déflagration assourdissante. Par bonheur, suivant les consignes impératives des chasseurs, je tenais le fusil canon vers le sol : les gros plombs s'enfoncèrent dans le sable du chemin de halage. Mais là commençait le vrai problème : pas question de déclarer la cartouche perdue, faute d'attaque de terroristes ; il fallait donc la remplacer, mais où trouver une cartouche, par ces temps d'interdiction ? Je passai la matinée à bicyclette, de ferme en ferme, à la recherche d'une cartouche, et il la fallait du calibre et de la couleur, en plus ! Et ces diables de paysans gardaient jalousement leurs munitions, pour la fin de la guerre… Enfin je parvins à apitoyer un brave type du village, ancien bûcheron au Canada, plus ou moins braconnier : grâce à ce Raboliot au grand cœur, j'obtins la cartouche

[35] « Quand on est jeune, on a des matins triomphants » *Booz endormi*

salvatrice, que je m'empressai de transporter comme le Saint-Sacrement et à la force des jarrets jusqu'à l'écluse de Sapigneul.

Les vert-de-gris ne comptaient pas les munitions, eux, quand ils chassaient à balles de guerre les sangliers. Ni ne s'encombraient de lignes ni de cannes pour pêcher dans ce même canal, où nous les voyions parfois à l'œuvre. Ces messieurs se contentaient de brancher un câble électrique sur la ligne de la traction de halage pour les péniches, et d'en plonger l'autre extrémité dans l'eau : ils n'avaient plus qu'à ramasser à l'épuisette les poissons flottant le ventre en l'air.

*

À la mi-octobre, il me fallut bien prendre une décision. Démissionnaire de fait à Nancy, considéré comme déserteur par le STO, je ne pouvais demeurer dans cette position jusqu'à la fin hypothétique de la guerre.

Je reçus la visite des gendarmes du poste de Loivre qui me firent comprendre que je n'étais pas à l'abri d'une rafle de la Gestapo, même ici en pleine campagne.

Ainsi était venue l'heure du choix.

Je crois que le choix politique est affaire de tempérament plus que de conviction. Selon le hasard (chômage, milieu familial, etc), des jeunes s'en allaient au maquis, d'autres s'engageaient à la L.V.F. ou dans la Milice. Je refusais tout cela, et d'abord je refusais la guerre. Surtout la guerre de l'ombre ; la guerre en soldat, s'il avait fallu, oui d'accord, mais certainement pas les embuscades de bandits calabrais. Je n'avais rien d'un Don José, surtout sans Carmen ! D'ailleurs, quel maquis ? Il n'y en avait pas de connu dans ma Champagne plate, peuplée, pays de l'openfield, des champs à découvert. Il faut des montagnes ou des forêts à la guérilla ; le bocage vendéen, les causses du Massif Central, les déserts alpins, ont été le cadre naturel des regroupements de résistants.

Certains crurent trouver une échappatoire dans l'Organisation Todt, prévue par les Allemands pour bâtir le mur de l'Atlantique. Ils y voyaient l'avantage de rester en France, au pays en quelque sorte. Mais ils le payèrent cher, enrôlés dans des travaux très durs, parfois de vraies tâches de bagnards. Et je ne voyais pas en quoi ils pouvaient considérer comme une combine astucieuse tournant le STO un emploi sous direction allemande participant activement à

l'effort de guerre allemand et à la mise en défense du Grand Reich contre les Libérateurs…

Il ne me restait donc qu'à me laisser prendre. C'est ce que je fis, à la fin.

Après la guerre, à cause de l'extraordinaire ambiance qui régnait en France et du détestable climat d'épuration, je justifiai rétrospectivement mon départ en Allemagne par un enrôlement forcé, une rafle qui m'aurait pris par hasard ; ma sécurité était à ce prix. Cette explication donnée, il me fallut bien m'y tenir. Sauf mes parents, personne ne sut ce qui m'était arrivé réellement. Aujourd'hui seulement je décide de dire la vérité : ces faits sont lointains et n'intéressent plus les gens.

Quitte à me laisser embarquer comme esclave, autant le faire avec le minimum de dégâts. Je me présentai donc tout à fait innocemment, non pas à la Direction Départementale du travail, dont je relevais (ils m'auraient expédié directo dans une usine comme manœuvre, et peut-être d'abord en camp de représailles, Straflager, c'est ce qui attendait les récalcitrants[36]), mais au Bureau d'Embauche allemand lui-même, la Werbestelle, qui recrutait sans passer par les services français. Il avait son siège en plein centre de Reims, place Drouet d'Erlon. Mon intention était de me faire attribuer un poste d'interprète, si possible.

Le responsable du Bureau, très courtois, m'accueillit tout naturellement : je risquai le paquet, je me présentai comme travailleur volontaire ! C'était tellement gros que je crus que ça ne passerait pas. Mais la bureaucratie allemande était ainsi : la catégorie « volontaire » avait toujours force de loi, et valait à l'intéressé une certaine considération. Il ne vint à l'idée de personne que, vu mon âge, je pouvais (et je devais plus que probablement) appartenir à la troupe des requis d'office. Ma demande fut enregistrée très officiellement ; je n'avais plus qu'à attendre une réponse de Berlin.

J'étais donc devenu volontaire pour le travail en Allemagne ! Volontaire dans l'obligation, en quelque sorte. Mais cette nuance eût échappé à mes interlocuteurs de 1945 ; voilà pourquoi j'ai tu la vérité.

---

[36] On faisait poser sur les réfractaires et les maquisards les pires menaces, entre autres celle de l'arrestation d'un père ou d'un frère à la place d'un déserteur (Directive du Conseil des Ministres du 11 juin 1943 à Vichy). Par contre le public ignorait tout des chambres de torture, installées tout à fait innocemment à des adresses très respectables, comme rue de la Pompe à Paris. Les résistants ne savaient pas bien quels risques terribles ils couraient ; et tous n'avaient pas la grandeur d'âme de Jean Moulin ni de Pierre Brossolette, qui se jeta par une fenêtre pour ne pas parler.

La perspective d'aller vivre Outre-Rhin non seulement ne me faisait pas peur, mais à la limite ne me déplaisait point. Ce serait une rupture dans la routine française. Il y avait en moi quelque chose de la magie qu'on respire dans le verbe Partir… Un rêve – disons un succédané de rêve rimbaldien de Patagonie, mais dans un pays dont la langue, les décors et la civilisation m'étaient familiers. Certes je n'avais pas la prétention naïve de vouloir retrouver ma chère Allemagne de 1936, les douceurs à la Schubert de mon Meiβen fleuri. Mais au moins je verrais sur place comment les Allemands vivaient cette guerre, et sans doute allaient la perdre, après les triomphes de 1940 et de 41. Bien sûr, le séjour risquait de durer… Mais à coup sûr ce serait une expérience passionnante.

Quand je compare mon histoire à celles de mes camarades, je ne peux que constater à quel point le Destin est fantaisiste. Celui-ci se fit embaucher dans l'Organisation Todt, ce qui lui valut de descendre au fond d'une mine du Pas-de-Calais et de devenir pour un temps, qui lui parut long, une gueule noire. Un intellectuel soumis au terrassement à deux cents mètres sous terre ! Il devait en baver. Mais il en revint avec la gloriole d'avoir refusé le travail en Allemagne, d'être resté sur le sol de la mère patrie, voilà un vrai Français ! Celui-là, professeur comme moi à Versailles, se débattit dans les bureaux comme un diable dans un bénitier, frappa à la porte du ministère, obtint plus ou moins une protection officielle, et resta. Un camarade de l'ENSET réussit à rester, lui aussi, au Havre ; mais il y fut tué lors d'un des terribles bombardements alliés, en se portant courageusement au secours de sinistrés. Un autre camarade de promotion, nommé à Courbevoie la même année que moi, puis – coïncidence – à l'ENP de Nancy, lui aussi, en août 43, s'en alla tout tranquillement rejoindre son poste, ne fut jamais inquiété, et y demeura sans encombre jusqu'à la fin de la guerre. Destinées…En fait, il m'aurait suffi de passer le cap de l'hiver 43-44, discrètement à l'abri : les recherches de réfractaires et même les rafles cessèrent alors, de guerre lasse ; les nazis avaient d'autres préoccupations. Mais comment le prévoir ?

La réponse de Berlin parvint le 9 novembre. On me proposait un emploi de spécialiste à Mannheim. Spécialiste de quoi ? Je refusai. Nouveau délai, nouvelle attente.

Ce 9 novembre Hitler prononça un de ses habituels discours-fleuve (ce fut le dernier, je crois). Une suite d'affirmations assénées comme autant de coups de poing (frappés sur quoi ?), et l'engagement de soutenir jusqu'à la victoire une lutte aussi longue qu'il le faudrait. Le Blitzkrieg était loin.

Le 17, le bureau d'embauche m'informa que je devais me présenter au Ministère du Travail à Berlin dans les jours à venir. J'y recevrais mon affectation définitive en qualité d'employé de bureau dans une entreprise, sans doute à Berlin même.

Le départ était fixé au jeudi 25.

Alea jacta est. Gott mit mir !

DEUXIEME PARTIE

Journal d’un Immigré
1943 – 1945

Berlin

I - Le voyage

---

25 novembre 1943.

Cœur étreint au réveil. Acheminement lugubre des dernières heures où l'on est ensemble. Les regards se fuient, les voix sont changées pour ne dire que des choses insignifiantes.

Vient le moment redouté, celui des adieux à maman. Une étreinte forte, forte comme si nous voulions nous incruster l'un à l'autre. Et puis c'est l'arrachement brutal, et les larmes…

Mon père m'accompagne à Reims ; nous déjeunons chez mes grands-parents, qui ont réussi à trouver du lapin – un festin ! Mais le lapin a du mal à passer. Nouvel arrachement, cette fois d'avec ma grand-mère. Elle pleure, elle aussi. La reverrai-je ? Si vieille, si près de se casser au vent d'orage de la guerre… Le passage du coin de mur au bout de la rue Baussonnet, là où je me retourne toujours depuis ma petite enfance pour faire un signe d'au revoir à la silhouette restée à la grille, est le plus dur que j'aie connu.

Dernière séparation à la gare, celle des hommes (mon père et mon grand-père) ; ce n'est pas la moins douloureuse. Le Dijonnais a une heure de retard (le trafic ferroviaire est de plus ou plus perturbé, par la Résistance probablement). C'est en effet à Dijon que se font les rassemblements pour le Reich ; il me faut donc prendre le Dijonnais. Il est bourré. Trajet debout dans le couloir jusqu'à Châlons, où le wagon se vide aux trois quarts. À partir de Saint-Dizier, j'ai le compartiment pour moi tout seul. Le chagrin sourdement me point toujours au cœur ; mais le tac-tac monotone et rassurant du train qui roule, et qui joue la

basse continue de la symphonie des voyages, éveille peu à peu l'excitation de l'aventure ouverte devant moi.

Dijon à neuf heures du soir. Le service allemand m'envoie passer la nuit chez l'habitant. J'ai du mal à dormir.

Vendredi 26 Novembre.

Je suis de nouveau à la gare à 7 heures. Il y a foule, maintenant, et tout de suite me voilà happé, perdu, bousculé dans la cohue du troupeau. Le voyage dans la dignité, c'est fini. Je voudrais bien ne pas perdre ma petite personnalité, j'y tiens.

Il y a ce matin un départ : plusieurs centaines de gens, des garçons, des filles, des femmes, des hommes – cela va de dix-sept à quarante-cinq ans – vont former un long convoi, un de ces convois exigés en tribut par le dieu allemand de la production de guerre. Combien en part-il ainsi chaque mois ? Il y a de tout, là-dedans, mais au plan social presque uniquement des ouvriers, et l'élément méridional domine : Marseillais, Toulousains, Italiens ; cela piaille et crie, quel chahut ! Certains sont des partants, comme moi ; mais les plus âgés et les femmes sont visiblement des volontaires qui rentrent de permission.

On fait la queue entre les baraquements annexes de la gare : contrôle des « Papiere », tampons ; distribution des vivres individuels de route : trois boîtes de sardines, un demi-pain, demi-fromage. On monte dans un très long train garé à quai ; les wagons sont italiens, confortables, avec banquettes et dossiers de drap : le luxe ! Moins luxueux, les passagers. Mon compartiment est occupé par un Italien de Nice à l'air sérieux, une jeune Belge plantureuse, pas vilaine mais vulgaire, un Toulousain de 18 ans, un fou chantant, trépidant, horripilant, qui nous abrutit de chansons – tout le répertoire de Charles Trenet y passe -, enfin un titi, presque un gosse, 15 ans à peine, l'œil déjà vieux et pas bon – compagnonnage déplaisant.

Le train traverse le Jura : Dôle, Besançon. Le Doubs nous offre le spectacle de ses barrages d'argent cascadant au soleil au pied des pentes boisées. Je suis seul à admirer le paysage. Peu après Belfort, le train s'arrête à la frontière du Reich. Contrôle des papiers et de l'argent. Puis on entre en Allemagne, c'est-à-dire en Alsace. C'est une surprise de retrouver ce pays connu sous appellation germanique ; partout des croix gammées, les gares sont allemandes. Halte en gare de Mülhausen à quatre heures de l'après-midi. Mulhouse a retrouvé sa livrée d'avant 14, les sigles nazis en plus. Encore un contrôle dans des baraquements ; chacun y reçoit son affectation, le convoi se divise. Ma prochaine direction : Nuremberg. Nouvelle distribution de vivres : deux miches de pain, deux fromages, un saucisson. Et chacun a droit à une soupe chaude,

versée curieusement dans une cuvette émaillée ; cela fait un drôle d'effet, de manger dans une cuvette…

On repart. La nuit est tombée ; le convoi n'est pas éclairé. On roule dans les ténèbres. Des gares passent lentement, fantômes de halos clignotants. Une alerte nous stoppe une demi-heure, quelque part dans la nuit. Fribourg, Karlsruhe, vastes halles nues, froides, mystérieuses, qui plaquent de grandes clartés au sein du noir opaque. Pas moyen de dormir. Le fou chantant s'est tu ; le titi, qui a passé l'après-midi à boire au goulot une bouteille d'eau-de-vie, dort en geignant. L'Italien soi-disant sérieux pelote la Belge. Charmant voyage.

Je commence à perdre la notion du temps. Je ne note ici les jours que pour la commodité.

27 novembre

Deux heures du matin. Arrêt dans une petite gare perdue de Souabe, du nom de Ludwigsburg. Devant nous Stuttgart vient de subir un bombardement (on a vu les lueurs, comme d'un orage lointain dans la nuit) ; la voie est coupée. Il faudra attendre huit heures que le trafic soit rétabli. Un train militaire est venu s'aligner à proximité du nôtre ; je ne sais pour quelle raison, tous les troufions en vert-de-gris ont dû l'évacuer et ont envahi bruyamment nos wagons. Fin de notre relatif confort. Des officiers sont passés sur le ballast, nous regardant distraitement ; peu après, une ordonnance est venue prendre la jeune Belge, qui disparaît du côté du wagon des gradés. Elle aura une fin de trajet plus piquante que nous.

Nuit interminable coupée par les éclats de voix gutturaux de la chef de gare, la Bahnofsmeisterin – une femme – qui répand ses instructions par haut-parleur aux quatre coins des ténèbres.

On repart à dix heures, à petite vitesse, sur des voies secondaires tout autour de Stuttgart. Le paysage est joli : vallées bucoliques, toits pointus, colombages, les vacances ! Les sapins serrés escaladent tout raides les pentes des hauteurs ; les plus élevés sont saupoudrés de neige, déjà.

Changement de train dans l'après-midi à Nuremberg ; changement de décor, aussi. La gare est endommagée, tout le quartier environnant a souffert. Fin des vacances…

Me voici maintenant dans une voiture en bois rattachée au train de Leipzig. Fréquents arrêts, on se traîne. Leipzig Hbf[37] à onze heures du soir. Je reconnais l'immense nef vitrée qui m'avait accueilli en juillet 1936, ô mes seize

[37] Abréviation de Hauptbahnhof, gare principale.

ans ! Beaucoup de monde, voyageurs paisibles, militaires indolents, et l'accent saxon. Nulle trace de guerre ; on pourrait se croire en temps de paix, si ce n'est que le personnel de la Reichsbahn est presque uniquement composé de femmes. Notre chef de transport, un bon gros Allemand à lunettes, nous laisse ici, sa mission terminée. Son remplaçant se contente de demander un interprète. Je me présente ; il me confie les papiers du convoi et là-dessus nous laisse en plan ! La gare s'est vidée, il est minuit. Après une vaine attente sur le quai glacial, j'entreprends des démarches hasardeuses à travers les services encore ouverts. Finalement j'obtiens de savoir que le train que nous devons prendre, direction Berlin, partira à 4h10. Mais il n'y a plus de chef de groupe, c'est moi qui détiens l'ordre de transport et la liste des requis, me voilà donc passé Transportführer ! Les promotions sont rapides, dans le IIIe Reich… J'ai dorénavant en charge quarante-cinq gars, tous Italiens, de tous âges et de toutes conditions, mais certains ont des têtes de brigands de Sicile. Ils ne parlent ni français ni allemand, je ne connais pas un mot d'italien, c'est gai. Quarante-cinq, et je ne suis pas d'Epernon !

Je me réfugie avec mon groupe dans l'énorme salle d'attente ; les mines pas rasées des Italiens broussailleux soulèvent dans la foule assoupie une curiosité peu amène. À quatre heures du matin, j'entasse mes types tant bien que mal dans un omnibus ouvrier bourré qui s'arrête à Bitterfeld à cinq heures. Trois heures d'attente, encore, dans le couloir souterrain d'une gare de campagne ; on gèle. Les Italiens rouspètent ferme : porca madona ! Ils me font comprendre qu'ils exigent un wagon spécial, rien de moins. À huit heures passées, l'express pour Berlin arrive. J'ai obtenu le wagon spécial : magie du titre de transport et autorité du petit chef.

Je me rase, en tâchant de ne pas me couper entre les chocs des aiguillages. Le paysage a changé. C'est une campagne toute plate, grise, triste, sans relief ni caractère : le Brandebourg. Enfin, à midi et demi – mais nous sommes le

Dimanche 28 novembre.

Midi et demi : la banlieue de Berlin apparaît. C'est d'abord une banlieue comme toutes les banlieues. Puis, tout d'un coup, la dévastation, la désolation. À droite, à gauche, partout où porte le regard, rien que des façades calcinées, percées à jour, des squelettes de maisons et d'immeubles, où l'on voit le ciel par les fenêtres, le toit descendu dans la cave. Le royaume de la mort. Nous nous regardons, les Italiens et moi, sans un mot.

Le train s'arrête à l'Anhalter Bahnhof à 13 heures. Débarquement sans fanfare ; personne n'attend l'arrivée du groupe, j'ai même assez de mal à expliquer notre cas aux autorités, plutôt surprises de voir arriver tout seuls et sans ordres cette poignée d'étrangers. On nous expédie finalement à

Reinickendorf, à l'adresse des Moteurs Argus, grosse firme de fabrications mécaniques. Je fais monter ma petite bande dans la S-Bahn, le métro à grand rayon de circulation du Groβ Berlin[38]. Nous y trouvons une foule des dimanches, oisive mais sans gaîté, plutôt hostile à notre égard. Trois des Italiens trouvent le moyen de se perdre à la station de Wilhelmsruh. Me voilà bien ! J'ai 45 personnes à conduire, il m'en faut 45 à l'arrivée. Après un quart d'heure d'émotion, on retrouve les brebis égarées, et j'amène, bon pasteur, mon troupeau docile chez Argus.

C'est un bloc immense à l'américaine, en briques rouges. Rien n'est détruit dans l'usine ; mais tout le quartier ouvrier avoisinant vient d'être incendié dans les bombardements de ces jours-ci. C'est dimanche, les ateliers sont fermés. J'obtiens à grand peine d'un bureau de garde (qui n'attendait pas d'Italiens) – l'accueil est proche de l'ahurissement – qu'on nous procure un gîte pour la nuit. J'obtiens même, car nous n'avons rien mangé ni bu depuis la veille, qu'on nous procure un Imbiβ[39] à la cantine rouverte exprès pour nous. Puis nous voilà de nouveau dans la S-Bahn à travers la banlieue Nord de Berlin en direction d'une sorte d'asile de nuit, une grande bâtisse en hauteur toute cloisonnée en immenses chambrées sonores. Nous couchons tout habillés sur des paillasses ; extinction des feux à neuf heures. Suis-je venu en Allemagne pour échouer aux refuges d'une Armée du Salut nazie ? C'est décidé : demain je reprends ma liberté !

29 Novembre.

Réveil comme à la caserne. La nuit a été tranquille et sans alerte. La paillasse est bonne quand on n'a pas dormi depuis quarante-huit heures. Et il est agréable de faire toilette aux lavabos collectifs de l'asile, qui se trouvent au sous-sol, pêle-mêle avec des garçons français et des femmes russes en chemise de nuit, dans un brouhaha pittoresque et polyglotte.

À neuf heures, on vient nous chercher et on nous emmène, à pied, en rang, à la Fabrik des Argus-Motoren. Cela me vaut une marche d'une heure par les avenues de Berlin Nord. : belles chaussées, trottoirs vastes, mais tout cela est vide et triste entre de pesantes bâtisses rectangulaires en brique, des hangars, des ateliers coiffés de verrières, et l'alignement double, à droite et à gauche, d'immeubles gris à balcons géométriques, qui font penser à des classeurs dont les tiroirs seraient à moitié ouverts – gris sous le gris d'un ciel éteint.

---

[38] Berlin possédait dès avant la guerre deux réseaux de métro : l'Untergrundbahn (par abréviation U-Bahn), le métro ordinaire, aux stations rapprochées qui se signalaient dans la rue par un grand U ; et la Schnellbahn ou S-Bahn, métro rapide à stations éloignées et dont les lignes le plus souvent aériennes allaient très loin du centre de la capitale. 50 ans avant Paris, Berlin avait son R.E.R.

[39] Casse-croûte, repas express.

Chez Argus, les Italiens sont dirigés vers un bâtiment approprié : a rivederci ! Ils voudraient me garder, les gens d'Argus, mais je ne me laisse pas faire, et d'ailleurs mon ordre de réquisition porte que je dois me présenter à L'Arbeitsamt de Berlin, Alexanderplatz. Je reprends la S-Bahn, par conséquent ; je dépose sac à dos et valise à la consigne de l'Anhalter Bahnhof, déjeune dans un Pilsator, et puis il me vient une idée. Comme ma convocation ne mentionne pas d'heure précise, autant prendre son temps, et vu mes capacités de badauderie, pourquoi ne pas faire un peu de tourisme impromptu, en attendant ?

Et voilà comment, descendant à la station Friedrichstraβe, en plein centre de la capitale, je me mêle au flot des gens qui vont à leurs occupations. Ils passent, pressés, habillés comme chez nous – avec une prédilection pour le vert – et ils ont ce même air de supériorité qu'on a à Paris, parce qu'ils habitent une capitale. Rien ne ressemble plus à un Parisien qu'un Berlinois.

Mais Berlin n'est pas Paris. Au-dessus de l'animation de la rue, les façades ont l'air de s'ennuyer, couleur de suie sous un ciel couleur de cendre. La Spree, canal lugubre, charrie lentement la mélancolie de cet automne qui a déjà tout d'un hiver, entre les lourdes coupoles des musées et des églises. Froide, triste Allemagne du Nord ! et puis, il y a, partout dans l'air, le souvenir oppressant de la semaine dernière, la semaine de feu : six nuits consécutives de bombardement au phosphore, et un « tapis de bombes » sur le centre, comme dit la radio anglaise ; tout le monde ici ne parle que de cela. De temps à autre, dernières notes isolées de l'ouragan, on entend le bruit sourd et sinistre de l'explosion d'une bombe à retardement ou d'un pan d'immeuble qu'on fait s'écrouler.

À partir du Dom, la cathédrale massive à dôme, en effet, le spectacle change tout à coup ; je plonge sans transition dans le tragique et dans la guerre. De la Spree à l'Augustusplatz[40] tout un quartier est éventré, incendié, calciné ; pas une maison intacte, et si toutes les façades sont debout, chacune d'elles n'est plus qu'un squelette noirci, avec les fenêtres crevées, un semblant d'habitation à jour et à ciel ouvert, et dedans, jusqu'à la hauteur du premier étage, un amas informe de pierraille, de gravats, de briques en miettes d'où émergent des poutres réduites à l'état de moignons noirs, encore fumants. Le dernier bombardement a eu lieu vendredi, nous sommes lundi, et certaines ruines brûlent encore. Les rues vides alignent leurs perspectives fracassées : rien de plus lugubre, un vrai Pompéi. De-ci de-là, un détail navrant : une réclame humoristique qui pend en lambeaux d'un mur criblé d'éclats, ou le programme d'un concert d'orgue, consacré à J.S. Bach, dont l'affiche intacte est restée

[40] Ce doit être une erreur dans mon Tagebuch ; je suppose que je voulais écrire Alexanderplatz.

attachée à la grille renversée d'une salle qui n'est plus qu'un chaos méconnaissable, comme un vestige de temple perse.

Les Halles, la gare aérienne d'Alexanderplatz, et l'immense place elle-même, tout est détruit, rongé, vidé de substance. Les amas de la démolition forment deux talus pierreux entre lesquels on passe sur la chaussée. Les gens ne ressemblent pas aux Berlinois de Friedrichstraβe, à quatre stations de métro d'ici. Les visages expriment la colère muette, ou le désespoir, ou la résignation accablée ; l'allure a quelque chose de contraint, de rétréci ; des dos courbés s'en vont sans bruit, ils ont l'air de trembler encore, des dos de bêtes apeurées. Quelques curieux sont venus des quartiers épargnés, pour voir ; voir ce qui les attend pour demain, peut-être. Le plus triste, c'est sans conteste les vieilles dames et les gosses, ceux-là qui en ont trop vu et mériteraient le repos, ceux-ci qui ont pour première vision du monde l'apocalypse, le décor disloqué d'une civilisation démente qui s'anéantit elle-même, dans l'horreur d'un enfer anticipé.

C'est la guerre moderne, la guerre la plus odieuse, la plus bête, la guerre aux civils ; le massacre des innocents.

La mort dans l'âme, j'arrive au Georgenkirchplatz, une petite place que domine le clocher pointu d'une église en briques, intacte au milieu des décombres[41]. Là se dresse l'Arbeitsamt – l'Office du Travail – intact lui aussi, sauf un détail ; il n'y a plus une seule vitre aux fenêtres, les bombardements les ont soufflées ; on les a remplacées par des panneaux de bois mince, ce qui oblige à tenir les lampes allumées dans les bureaux toute la journée.

Quand je suis entré dans le bâtiment, je me suis demandé ce que j'allais y trouver. Eh bien ! ça travaillait, là-dedans, partout, du haut en bas, tranquillement, méthodiquement. Et non moins méthodiquement, j'ai été affecté, à Berlin même, à l'une des usines de la célèbre firme AEG[42], à titre d'employé commercial.

De nouveau l'U-Bahn, d'Alexanderplatz à Gesundbrunnen, qui est le terminus nord de la ligne. De là je vais à pied, par la Badstraβe, jusqu'au siège de l'AEG (on prononce A – É – Gué), sis Drontheimerstraβe, rue de Drontheim. Encore des ruines, dont certaines fumantes. L'AEG présente un vaste ensemble

---

[41] Intacte, elle l'était toujours en 1968 : je la revis lors d'un voyage à Berlin-Est, toute seule parmi les terrains vagues, toute petite au pied de cette sorte de minaret-bilboquet, hauteur 365 mètres, triomphe du Socialisme, que les Berlinois ont baptisée ironiquement la cathédrale Saint Walther (Ulbricht).

[42] Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft, Compagnie Générale d'Electricité : consortium qui avait alors plusieurs usines à Berlin, d'autres réparties à travers l'Allemagne, et une dizaine de filiales de par le monde. C'est, aujourd'hui encore, une puissante multinationale.

de bâtiments rectangulaires en briques rouges, à rangées de fenêtres innombrables. Tout est intact et comme neuf. On me conduit au second étage d'un des blocs, jusqu'au bureau d'une secrétaire jeune, assez jolie, qui a un drôle d'accent et une façon bizarre de glisser les pupilles de côté tout en parlant. Au bout d'une heure d'attente, la secrétaire aux yeux coulissants m'introduit dans le vaste bureau d'un certain Herr Quella, que l'on nomme avec respect en ces lieux, car il est ni plus ni moins que le chef du personnel, le grand patron de tout ce qui travaille ici, un ponte – grand, froid, la quarantaine courtoise et distante ; il m'examine du regard, m'écoute parler, puis téléphone à un certain Herr Müller. Il en résulte que l'AEG m'envoie comme employé au bureau du camp des ouvriers étrangers de la fabrique, le Wohnlager Seestraβe. C'est à un quart d'heure d'ici. Herr Müller m'y conduit, à la sortie de cinq heures, quand tous les bâtiments, bureaux et ateliers, se vident d'un seul coup.

L'Ausländerlager (camp des étrangers) est un camp, triste comme tous les camps : des baraques et des baraques, longues et basses, toutes identiques dans leurs cloisons de planches et sous leurs toits plats, rangées sans grâce à l'intérieur d'un haut grillage renforcé de barbelés.

(Quand j'évoque, cinquante ans après, ce camp où je devais demeurer à demi captif durant neuf longs mois, il me vient à l'esprit qu'il était à l'image de l'Allemagne hitlérienne tout entière. Le IIIe Reich s'était couvert de ces camps, il n'était plus en quelque sorte qu'un immense Lager lui-même. Avec cette minutie méthodique que les Allemands appliquaient à la hiérarchie, le régime avait établi tout un catalogue de camps ; outre les Lager réservés aux prisonniers de guerre, divisés en Stalag et en Oflag, il y avait les Wohnlager comme celui de Seestraβe, mais aussi les Arbeitslager, camps de travail, les Straflager, camps disciplinaires, et enfin les Konzernlager, les camps de concentration[43]. Mais ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est qu'au sommet suprême de la hiérarchie il y avait encore un camp – celui du Führer en personne, où résidait l'OKW, l'Oberkommando der Wehrmacht – le Grand Quartier Général, quelque part dans une forêt de Prusse-Orientale, aves ses baraques et ses barbelés, soigneusement tenu secret ; personne sauf les initiés du sérail ne savait où était Hitler. – C'était bien la peine de gouverner l'Europe et de faire trembler le monde pour vivre comme un prisonnier dans un abri de planches !)

Au camp, je suis présenté au Lagerführer. Forte carrure, menton mussolinien, le regard gris, le poil blond ; autoritaire, dur, mais pas vraiment de brutalité dans l'expression ni dans l'attitude, malgré l'uniforme noir et les bottes vernies. Il me confirme laconiquement mon installation au camp : j'y résiderai, et je travaillerai au bureau, sous l'autorité directe du Lagerführer.

[43] Eux-mêmes divisés en catégories, jusqu'aux camps d'extermination (*Nuit et Brouillard*).

Un certain Georges Eliezer, délégué français du camp, m'emmène par les allées boueuses entre les baraques, jusqu'à la chambrée où un lit est libre, baraque 25, Stube C[44]. La 25C est occupée par huit hommes, huit Belfortains qui travaillaient naguère à l'Alsthom. Les plus âgés sont des volontaires pour le travail en Allemagne, les plus jeunes des requis du STO. L'accueil est sympathique et cordial.

Je m'installe. C'est vite fait. Les lits sont en réalité des châlits superposés ; j'aurai la place du dessous. Une paillasse dans une toile de sac sur cinq planches peu sûres qui ne joignent pas, deux couvertures minces, pas de draps. Une moitié d'armoire (l'autre appartient au voisin du dessus), et un tabouret, que chacun promène en le traînant du châlit à la table et inversement. (J'apprendrai vite à ne jamais perdre de vue ce compagnon indispensable ; chaque fois qu'aura lieu une réunion dans une baraque, ou une matinée théâtrale, j'entendrai l'avis réitéré : apportez votre tabouret).

Les repas sont distribués à sept heures du soir, à la cantine. Il faut s'aligner à la queue leu leu, chacun tenant sa cuvette à la main. Je retrouve là les cuvettes émaillées rouges que j'avais découvertes au centre de tri de Mulhouse. J'aurai du mal à m'y faire. Le cuistot y verse une soupe à la pomme de terre, sans matière grasse ; chaque travailleur a droit à un morceau de miche de pain noir, deux tranches de saucisson et quelques pommes de terre cuites à l'eau dans leur pelure. Ce festin représente la nourriture pour vingt-quatre heures, jusqu'à demain soir.

Le difficile est de revenir à la baraque, en tenant sa pitance au milieu des ténèbres, sans buter sur des obstacles et sans s'éclabousser dans les flaques d'eau – et sans renverser la soupe ni perdre le précieux saucisson. Les allées du camp bruissent de sifflotis : on s'annonce pour éviter les rencontres.

Les Belfortains et moi mangeons à la table commune, en échangeant des banalités. Puis commence une veillée silencieuse, chacun se livrant à de menues occupations, ou perdu dans ses pensées en attendant le couvre-feu. Une chose curieuse a attiré mon attention : mes compagnons sont devenus subitement muets, et chacun a bouclé son sac, comme si l'on prévoyait un départ. Les visages sont graves. Que redoute-t-on ?

Je me couche sur ma paillasse qui crisse. Je n'espérais pas mener une vie de curiste en villégiature, certes, mais je ne m'attendais tout de même pas à cela. Je caresse vaguement l'espoir de dénicher bientôt une chambre à moi, un Privat au demeurant bien problématique dans ce Berlin dévasté dont des rues entières ont été évacuées, ou ne sont plus que ruines.

---

[44] Stube désigne en allemand la salle à manger, ou la chambre où l'on vit, d'une façon générale la pièce d'habitation familiale.

Mardi 30 Novembre, mercredi 1er Décembre

Le réveil est plus vaillant que le coucher d'hier soir. Je passe la journée en démarches d'un bureau à l'autre de cette immense caserne du travail qu'est l'AEG de la Drontheimerstraβe. En fin d'après-midi je retourne à l'Anhalter Bahnhof d'où je ramène mes bagages à la Stube 25C. Pas facile de caser mes affaires, la place est mesurée ; je dois laisser mes vêtements dans la valise, que je glisse sous le châlit.

Le lendemain matin, dernières formalités à l'AEG, auprès d'un certain Wurzeldorf, un comique petit bout d'homme affairé comme une mouche bleue.

Le ciel est gris, lourd, terne, bas à toucher le sol.

Le bureau du camp ouvre à trois heures. J'y commence mon travail. Disons, je m'initie et regarde faire mes nouveaux collègues ; je n'ai pas l'impression que je servirai à grand chose. Mes collègues sont quatre : Eliezer, le délégué français, un débrouillard, de toute évidence ; Robert Machemin, Français aussi, à peu près de mon âge, fin et distingué, au point que je m'étonne de le trouver là ; un Tchèque de Prague, Tomis, sec et laconique ; et une jeune femme russe, Natasha, impulsive et gaie, qui parle toutes les langues d'Europe et qui rroule les r. Chaque employé dispose d'une table ; par-devant, la pièce est barrée par un comptoir où l'on reçoit le public du camp quand il se présente.

Le service ne me paraît ni très compliqué ni très absorbant ; au fond, deux personnes y suffiraient. Dans la journée, on fait le gratte-papier. À partir de cinq heures, le public arrive, c'est la grande presse jusqu'au dîner.

Queue à la cantine ; procession nocturne avec la cuvette de soupe (ce soir, de l'orge) et la ration quotidienne ; je m'en tire déjà mieux qu'hier soir. On dîne en chœur à la 25C, on bavarde, on se raconte des histoires. Puis, comme hier, subitement c'est l'éteignoir, la cérémonie muette des sacs qu'on boucle. Was ist los ? Bizarre.

II - Wohnlager Seestraβe 78-83

---

2 Décembre. J'ai enfin l'explication du mystère du soir. Ce soir, justement, les sirènes sonnent l'alerte : Luftalarm ! Dans la minute, mes compagnons ont pris leurs sacs et foncent à la tranchée-abri. Comme je m'étonne de cette réaction (que je juge in petto quelque peu exagérée), on m'explique ce qu'ont été les nuits de la semaine précédente. Il paraît que c'était impressionnant. Je les crois sur parole : leur visage exprime exactement la peur. Pas beau à voir.

Première quinzaine de décembre. Mon service au bureau tient déjà de la routine. Huit-douze, trois-sept. Les heures s'égrènent, lentes et monotones. Je n'ai même pas de bureau à moi, Eliezer me laisse le sien quand ses tâches de délégué l'appellent ailleurs. Je me fais l'effet d'être exactement la cinquième roue du carrosse, et je crois que ni l'Arbeitsamt ni l'AEG n'ont su quoi faire au juste de ma personne. J'arrive trop tard pour sauver le Reich !

Je m'enfonce dans l'ennui. Du coup, les cigarettes nous étant distribuées en nature, sans tickets et quasiment à volonté, je me mets à fumer.

La semaine n'est occupée que par les incidents du camp : arrivées, départs, bagarres entre Russes et Français, complications et vols chez les Italiennes. Ce Lager est une vraie tour de Babel. La baraque des Abort (WC)[45] est dans un état tel que Herr Groll, le Lagerführer, pique une colère homérique et opère une descente chez les Russes, principaux responsables, cravache au poing. On l'entend gueuler : Schweinhund ! Drehkamel ![46] et autres aménités. Les Russes sont réquisitionnés pour effectuer le nettoyage et rendre les lieux simplement accessibles ; mais il y faudrait Hercule.

Deux ou trois fois dans la semaine, Herr Groll pénètre dans le bureau, masse pesante, l'œil plus gris que d'habitude, nous regarde et marmonne : Kinder ! Kinder ![47] C'est mauvais signe. Herr Groll cuve une rage rentrée. Eliezer murmure : - Herr Groll, er grollt[48]. La seule Natasha, avec ses joues rondes, ne paraît pas impressionnée ; il est vrai que le Lagerführer le plus souvent l'épargne ; mais gare à celui sur qui tombe la foudre du maître ! Après quoi son large dos disparaît dans la porte, et on ne le revoit plus de la journée.

---

[45] WC est impropre : il n'y a pas de water, et ils ne sont pas closed.
[46] Cochon, salaud. – Drehkamel : littéralement chameau de bât.
[47] Mot à Mot : enfants ! enfants ! exclamation qui exprime le doute, l'étonnement, ou la réprobation.
[48] Grollen = grogner

En fin de semaine nous distribuons les tickets de cantine, les cigarettes, l'ersatz de savon. Cela fait de l'animation dans le bureau.

J'ai faim. Le frugal souper ne suffit pas à mon appétit. La longue pause de midi m'est d'autant plus cruelle qu'elle est inutile : rien à se mettre sous la dent. Par faveur spéciale on m'a accordé un petit radiateur électrique, pour me permettre de ne pas geler dans la carrée déserte à cette heure-là (les Belfortains sont à l'usine) ; je me garde une pomme de terre épluchée, le soir, et le lendemain à midi j'essaie de la réchauffer sur la grille du radiateur ; médiocre résultat. Natasha m'a bien indiqué un Gasthaus, au coin de la Müllerstraβe, non loin d'ici. Mais je n'y ai droit qu'à un Stamm sans tickets : c'est une soupe claire. On ne peut même pas dire que l'ambiance puisse me réconforter, malgré les serveuses enjouées et le piano qui dort dans un angle de la salle. L'assistance est figée : une vraie réunion funéraire. Pas liants, les Berlinois. Il est vrai que les bombardements ont refroidi leur enthousiasme patriotique et leur bonne humeur, si tant est qu'ils en soient capables. Et puis il y a ce ciel crépusculaire qui pèse sur les lourdes bâtisses à allure de casernes grises, entre lesquelles mon pas résonne lugubrement.

Le 9, la première neige tombe sur Berlin. Cela fait descendre un charme frileux, une blancheur en poudre sur la laideur du camp.

Je n'ai pas le moral, décidément. Les plaisanteries éculées d'Eliezer ni les bavardages infatigables de Natasha ne parviennent à me dérider. À peine ai-je un regard pour les jolies rondeurs d'Anna, Annouchka, une drôle de petite Russe de dix-sept ans qui fait le ménage du bureau en sifflant comme un homme. Caucasienne, elle étudiait pour devenir chef de gare (en URSS, les femmes assurent tous les métiers) quand une rafle allemande l'a prise pour l'expédier ici. Elle n'y a pas perdu sa gaîté ; elle bavarde volubilement en russe tout le jour, avec des mots allemands par ci, par là, et elle rougit pour un rien, la mignonne Annouchka.

J'essaie de m'intégrer au paradis des célibataires ; c'est le nom qu'ont donné ses habitants à la carrée 25C. Ils sont gentils, les Belfortains ; certains soirs on chante ensemble des rengaines bien françaises. Je trouve là une franche camaraderie ; ils mettent en commun les colis alimentaires que leur envoient les familles (c'est ce qui leur permet de se nourrir à peu près), et ils m'invitent à partager leurs agapes, bien que je n'aie rien à leur offrir en échange. Je n'ose écrire à mes parents de m'adresser de tels colis : ils ont à peine pour eux-mêmes. Seul un des Belfortains, très vieux garçon, ne participe pas aux festins : quand il reçoit ses propres vivres, il se pelotonne dans son coin pour manger tout seul, avec l'air d'un chien qui défend son os… Les copains l'ont laissé tomber.

Celui qui met de l'ambiance chez ces gars de l'Est un peu froids s'appelle Pierrot. Un non-conformiste ; on s'est plu tout de suite. Il a mon âge, il « parle parisien », récite La Fontaine en argot :

> Un glaiseux plein aux as et su' l'point de clam'cer
> Fit rabattre ses lardons, leur jacta en loucedé…

Il a tenté une évasion : en montant d'un omnibus dans l'autre, il avait réussi à traverser toute l'Allemagne ; il s'est fait piquer en Hollande au milieu de bidons de graisse. Il s'est retrouvé à Berlin, sans plus. Mais il médite une nouvelle excursion.

Il fait bon le soir dans la Stube, que chauffe un poêle à charbon. Chaque soir l'un de nous devient chauffeur à tour de rôle. Je commence à savoir allumer un feu et à l'entretenir : j'aurai toujours appris cela, en Allemagne…

Nous avons souvent une alerte, soit dans la soirée, soit en pleine nuit ; certaines durent deux heures. Tirs de la Flak[49], bombes lointaines. Mes compagnons, chargés comme des baudets (on emporte le plus d'effets personnels qu'il se peut, pour le cas où les baraques flamberaient), s'empilent dans la tranchée-abri, aux protections assez illusoires – des rondins que recouvrent dix centimètres de terre, et nos têtes touchent la boiserie. À chaque coup un peu fort, tous font le dos de canard, comme disent les Anglais, et rentrent la tête dans les épaules. Moi je n'éprouve rien : serais-je un héros, sans le savoir ?

À part ces distractions impromptues qui prennent sur notre temps de sommeil, je m'ennuie ferme. Je m'accoutume à la monotonie insipide du bureau, à l'existence de chambrée ; mais ce à quoi je ne me fais pas, c'est le sordide, la saleté, la merde. Le premier objet que l'on voit en entrant dans la baraque, à la porte de la carrée, est un grand seau qui recueille la pisse nocturne des habitants. Parfum garanti. Encore la corvée de vidange nous est-elle épargnée. En son chargés les OST, les Russes, les Ostarbeiter[50], qui portent les trois lettres gothiques cousues sur leur veste[51], et que l'administration germanique relègue au bas de l'échelle du camp, en les signalant à l'attention publique par cette marque infamante.

Mon espoir de trouver une chambre en ville s'évanouit à l'horizon : je n'aurai pas de Privat. Pas permis. C'est humiliant. Je veux bien faire la

---

[49] La DCA allemande.
[50] Travailleurs de l'Est.
[51] J'ajoute cette précision de mémoire ; il paraît que le OST était en lettres latines, blanches sur fond bleu (ou le contraire, bleues sur fond blanc ?)… – le souvenir trahit souvent.

traversée, mais, sinon sur la passerelle, au moins sur le pont supérieur ; pas dans la cale aux émigrants.

Je m'invente des compagnes secrètes : la poésie, la musique. Je me récite des vers aimés :

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble…

J'entends, yeux fermés sur ma paillasse, des bribes de symphonies, de concertos. Un jour, j'éprouve une grande joie : les premières mesures de la Pastorale sortent tout d'un coup de mon silence intérieur, surgies des profondeurs sans que je les aie cherchées. Magique pouvoir sur la vie de l'art et de la beauté qu'on garde en son cœur comme un saint Graal. Mes tristes journées en reçoivent une douce lumière.

Et puis, il y a une petite bibliothèque française au camp, un peu hétéroclite mais intéressante : Georges Duhamel, Patrice de La Tour du Pin, Péguy, Mac Orlan, Simenon… Je suis sauvé.

*

Je suis retourné dans Berlin explorer les ruines. Elles me fascinent.

Le quartier de Wedding jusqu'à la station de Gesundbrunnen alterne bizarrement les immeubles imposants, les larges rues animées, sillonnées de bus et de tramways ferraillant et allongés comme des brochets, et, de place en place, une ou deux façades trouées ou calcinées. Turinerstraβe, rue de Turin (les artères de ce quartier portent toutes des noms de villes d'Europe), une ruine fume encore : des caves s'échappent des volutes de vapeurs. Soixante personnes achèvent de se carboniser sous l'amoncellement de pierres, sans qu'on ait pu dégager les cadavres des réserves de charbon incandescent.

Par le métro, je vais jusqu'à Alexanderplatz, de nouveau. Dans ce Berlin de guerre, Alexanderplatz est le quartier général du marché noir, des trafics, des Français et des femmes… La Königstraβe me mène au Château, massif, noir et carré comme une solennelle caserne ; c'était la conception prussienne de la royauté. Tout est roide et lourd dans ce Berlin des Hohenzollern. Ce ne sont que colonnades orgueilleuses, coupoles énormes, espaces à faire évoluer des bataillons de grenadiers. Capitale de parade ; et des statues et des casques à pointe, Bismarck devant le Reichstag (quel symbole !), ou le premier Kaiser, Guillaume Ier, kolossal en face du Château, environné de chars de triomphe et d'allégories géantes, et tout a l'air coulé plus dans le plomb que dans le bronze.

Le Pariser Platz, devant la Porte de Brandebourg, fait l'effet d'une désolation. Par terre aussi, l'ambassade de France. Rien que des carcasses noires en fond de théâtre, muettes dans ce demi-jour funèbre. Des roulantes sont installées pour les sinistrés entre les amoncellements de gravats. Le Reichstag intact domine de sa masse le paysage. Derrière, le Tiergarten s'étale, sinistre, crevé de trous entre les troncs d'arbres décapités.

Semaine du 13 au 18 Décembre. Je poursuis mon apprentissage de la vie de camp, absolument monotone et sans but. Exil, ennui, promiscuité la plus basse ; la boue, le cloaque, l'odeur d'urine, la merde. Les alertes nocturnes.

Mais si c'est la plongée dans le sordide, c'est aussi une plongée dans le pittoresque. Quelque dix peuples se coudoient ici, toute l'Europe ouvrière. Des Français, des Belges, des Hollandais placides, des Italiens aux yeux de braise, gesticulation expressive (on parle avec ses mains) et faconde intarissable ; il y a même quelques Espagnols, bien que l'Espagne ne soit pas occupée. Quel contraste avec les Slaves ! Polonais, Tchèques : rien à dire, ceux-là sont encore civilisés. Mais les Serbes, sales, pouilleux, volubiles, vantards ; les Bulgares, bovins, amorphes, sales eux aussi, et chapardeurs[52]. Et puis il y a le troupeau des Ost, les Russes. Mes premiers Russes. Jusqu'ici je ne connaissais, en fait de Russes, que ceux du *général Dourakine*, ou le *Soutchok* de Tourgueniev que citait mon Malet et Isaac. J'avais eu des voisins russes, à mon étage de la rue des Feuillantines ; des exilés, des Blancs chassés par la Révolution. Je les apercevais furtivement, quand leurs portes étaient ouvertes, des tapis pendus aux murs, le samovar, les femmes enroulées dans les châles, et quand leur garçon s'aventurait vers le couloir, une voix roucoulante appelait, impérieuse : Serrrge ! Serrrge !

Les Russes du camp circulent d'un pas lourd et lent, comme des bêtes emmitouflées de fourrures sales sous leurs bonnets à oreillettes. Certains ont l'air tout à fait abruti, mais il leur passe parfois, à l'improviste, un éclair d'intelligence vive dans l'œil, et de fait ils sont plutôt débrouillards. Visages ronds, nez poupins, ou traits burinés et durs. Il y a des Russo-Mongols, impassibles et jaunâtres. Il y a des Ukrainiens qui se présentent au bureau bouche bée, et qui ne savent ni leur date de naissance ni l'orthographe de leur nom ni ce qu'ils viennent faire : - potchemou ? – nie znaiou… (pourquoi ? – je ne sais pas…).

Extraordinaire caravansérail, expérience unique. Et il y a les femmes. Les Russes aux faces camuses, aux pommettes larges, qui rient pour un rien. Les

[52] Il n'y avait ni Croates, ni Hongrois, ni Slovaques, ni Roumains : leurs patries respectives étaient alliées du Reich, et leurs jeunes combattaient sur le front russe – sort encore moins enviable que le nôtre.

Italiennes, très fardées (et mal), vulgaires. Les Françaises, toujours râleuses, toujours à histoires. Très peu sont jolies ; mais toutes ont un Jules.

Les femmes occupent un quartier séparé ; une Lagerführerin le dirige. Le Lager Seestraβe comporte en fait des éléments variés, hétéroclites parfois. Passé l'entrée grillagée, que surveillent des territoriaux d'ailleurs débonnaires qu'on appelle la Werkschutz (garde d'entreprise), on trouve à droite la baraque de la direction du camp, avec les bureaux et la Wohnung (habitation) du Lag'für', comme disent les Français. Puis viennent des baraquements militaires : un détachement de la Wehrmacht, un autre de la Kriegsmarine. Qu'est-ce que la marine a à faire ici ? Le Krankenrevier, l'infirmerie. À gauche le quartier des femmes. Au fond le camp des hommes, parqués par nationalités : Italiens, Français, Russes, Serbes, etc. Un Manhattan en planches, il n'y manque qu'un quartier chinois. Et au milieu, l'Abort, le cabinet collectif.

L'Abort vaut à lui seul une description circonstanciée. La première fois que j'y pénétrai, j'eus un mouvement de recul. Le même choc qu'éprouve Bardamu quand il descend à son lavatory souterrain à New York – en pire. Une galerie hautement pittoresque qui laisse loin derrière elle, en couleurs et en odeurs, la « caverne fécale » de Céline. Pourtant, l'administration allemande a bien fait les choses en installant des rangées de sièges en céramique. Mais les Serbes et les Russes sont tout à fait indifférents à ce confort et à ce luxe ; il est clair que la conception slave du sanitaire n'a rien à voir avec l'allemande. Outre que nulle porte ni cloison n'isole les sièges et qu'on découvre dès l'entrée, en enfilade, tout le panorama, il s'y ajoute le fait que les gars de l'Est ne s'assoient pas sur les sièges, mais montent dessus. C'est un curieux spectacle que ces types perchés comme des pintades. On assiste à des acrobaties ardues sur le rebord étroit de la céramique ornée de stalactites, et où l'espace libre se rétrécit de jour en jour jusqu'à ce qu'on ne sache plus où poser les pieds. Alors le sol de la galerie se couvre à son tour de masses plus ou moins flasques ou consistantes, bouseuses, filées ou cordées, de tous modèles et de toutes tailles, comprises entre le jaune indien et la terre de Sienne brûlée. De-ci de là folâtre une crotte mutine, pointue et drolatique. Puis vient le moment où l'entrée de la galerie à son tour devient inaccessible. C'est à ce moment-là que Herr Groll intervient avec sa cravache, avise le premier Ost rencontré : - Du Schweinhund ! Du Kriegst von mir auf den Arsch ![53] – et met tous les Russes à la corvée de chiottes. Mais cela ne va pas durer longtemps. Dans quinze jours sera rendue au camp sa cathédrale de l'étron, et poussé au sublime le triomphe scatologique.

Les Ost occupent le bas de l'échelle, selon la hiérarchie des peuples (des races, dit-on ici) qu'a établie le système hitlérien. Salaires de misère, travaux

[53] Salaud ! Gare à ton cul !

durs et dégradants, rations de famine. Ils ne sont pas gras ; ce sont les Slaves esclaves : en allemand, une seule lettre distingue « Slave » de « Sklave ».

Je les pratique tous les matins, depuis que Groll m'a préposé aux Krankenschein. Le bureau ouvre à sept heures pour la distribution des Krankenschein, des feuilles de maladie. L'Allemagne nationale-socialiste a créé un régime social bien plus avancé que le nôtre ; le citoyen qui le désire vient retirer un Krankenschein au lieu de son travail (ou se le fait envoyer), et s'il est reconnu malade, il reçoit tous les soins médicaux, pharmaceutiques ou chirurgicaux sans bourse délier. L'autodiscipline des Allemands garantit contre les abus. Donc, je suis au guichet dès sept heures à la disposition des candidats à la remise des Krankenschein. Or les plus assidus sont les Russes. Peut-être est-ce leur manière de réagir au sort qui leur est fait ; mais il se trouve parmi eux un certain nombre de sacrés flemmards. Cela m'a obligé à apprendre quelques mots usuels de russe : Dobri dien ! Bonjour. Chto Ka Koï ? Qu'est-ce que c'est ? Le gars me dit alors, invariablement : Ia bolnoï… Je suis malade. – Je plaisante : - Ti zdarof ! Tu vas bien. – Niet, niet, répond-il d'un air dolent. Da svidaniè ! Au revoir. – J'ai appris à compter, aussi : odin, dva, tri, chtiri, piats… De temps à autre je vais à la baraque du cordonnier : il rapetasse toutes les godasses du camp, mâles et femelles. C'est un vieux Russe du Sud. Il m'a raconté, en mauvais allemand, tandis qu'il clouait les semelles des botjinki[54], comment un beau matin tout son village s'est trouvé réuni sur la place entre les militaires (soviétiques) avec ordre de partir dans les deux heures avec dix kilos de bagages par personne, direction inconnue. Il avait fallu tout abandonner, la maison, les meubles, les poules. – Le Parti s'en occupera, camarades ! Ils s'étaient retrouvés en Sibérie, dans des steppes désertiques, avec pour mission de les cultiver et de faire pousser du blé… Les hasards de la guerre l'avaient ramené en Russie, où les Allemands à leur tour l'avaient raflé. Cette histoire me laisse rêveur. Il est chouette, le pays de Staline !

Je trouve que la langue russe est douce et jolie. J'aime écouter le babil d'Annouchka, les roucoulements volubiles de ses compagnes. J'ai commencé à prendre des leçons auprès de Schwester Lydia, l'infirmière russe du Krankenrevier. Eliezer me met en boîte, persuadé que je suis attiré à l'infirmerie bien moins par les charmes de la langue de Tolstoï que par ceux de la belle Lydia. Un peu plantureuse, Lydia, et très maîtresse d'école : pas de risques… Quant à Eliezer, tout son russe se limite à : niè poièmaiou, je ne comprends pas, qu'il prononce phonétiquement : ni pou ni maille…

J'ai fait la connaissance un peu plus approfondie de deux personnages importants du camp ; ce sont les cuisiniers. L'un est Italien et s'appelle Malacarne – tout un programme ! L'autre est « le petit » Kleene, le Hollandais (Kleene signifie petit, en effet) : Double-Mètre, une longue perche à houblon,

[54] Souliers

pas causant, rose, fade et qui traîne une odeur tenace de margarine partout avec lui. Leur amitié m'est précieuse : grâce à eux j'obtiens un supplément de ration, en douce, et à midi je me glisse aux cuisines, toujours en douce, et j'en ressors avec des patates cuites, que je ramène dans la poche jusqu'à la baraque où je suis seul à cette heure-là.

*

Un nouveau est arrivé au cantonnement de la Wehrmacht, un lieutenant. De loin je lui donnais soixante ans. Sa chevelure est couleur de neige ; il a le regard perdu, le regard de l'océan vide. Je me suis rendu compte qu'il est en fait très jeune, vingt-cinq ans peut-être. Il arrive du front de l'Est. C'est donc vrai, ce qu'on dit de la guerre là-bas : une guerre atroce, hors des conventions de Genève, un enfer qui dure depuis deux années interminables. Ce lieutenant, c'est un revenant.

Jeudi soir (16 décembre) il y a eu une alerte ; encore des bombes, des grosses, des Sprengbomben, sur Berlin, assez loin d'ici, mais le camp est touché pour la première fois par ce qu'on appelle des crayons au phosphore : ce sont de petites bombes incendiaires ; leur diamètre est réduit, mais elles tombent en pluie, et en explosant elles déclenchent l'incendie. Bref, les baraques des femmes sont touchées. Tandis que les Belfortains restent dans l'abri, prudence, avec Pierrot je me porte vers les baraques qui brûlent. Pierrot le titi et moi avons en commun l'incapacité de demeurer oisifs dans les tranchées tandis que les événements se passent dehors. Nous aimons d'abord voir, au lieu de subir en aveugles un danger plus facile à affronter à l'air libre ; même, le spectacle ne manque pas d'intérêt, avec les grands pinceaux lumineux qui balaient le ciel noir à la recherche des appareils ennemis, et les explosions, et les flamboiements ; à la limite, c'est excitant.

Aux baraques on n'a guère besoin de notre aide. Déjà les Russes attaquent les planches à la hache, pour couper la propagation du feu. Ils sont très efficaces, ces Russes, et courageux. Tout autour, c'est l'éparpillement affolé, les lamentations, des récriminations inattendues, d'une futilité parfois déconcertante en plein drame. Les femmes russes restent placides, résignées ; il est vrai qu'elles ne possèdent pas grand-chose. Ce sont les Italiennes qui crient le plus. Pierrot et moi, nous aidons à sauver les épaves sur fond de flammes, et à les porter là où la Lagerführerin reloge les sinistrées. Des types, Serbes ou autres, vont presque jusque dans le feu ; mais avec eux on ne sait pas si c'est par une espèce d'héroïsme inconscient, ou par espoir de chaparder dans les décombres.

Bref, du mouvement, des émotions, mais rien d'exceptionnel. Pas de victimes, heureusement. Deux Françaises sont relogées provisoirement dans notre baraque. C'est la fin du paradis de célibataires !

*

Semaine de Noël. Je reçois la première lettre de France. Joie ! Ma semaine en sera tout ensoleillée. Tant mieux : après un froid très vif et une bise glaciale, maintenant il pleut. Et toujours ce couvercle de cendre sur Berlin ; depuis mon arrivée, je crois bien que je n'ai pas vu une fois le soleil.

Je déménage. La direction du camp considère qu'en ma qualité d'employé de bureau il ne convient pas que je sois mêlé au troupeau des administrés. Je quitte donc le paradis des célibataires, non sans un certain regret et quelque gêne à les plaquer par privilège ; mais ces braves gars ne m'en tiennent pas rigueur. D'ailleurs je reste dans la même baraque 25, et je garderai le contact. J'émigre deux portes plus loin, dans une chambrette que je vais partager avec Grassi, le délégué italien, de son état bijoutier à Milan, nouvellement arrivé lui aussi. Ce n'est certes pas un logement en ville, mais je trouve enfin ce Privat auquel j'aspirais tant, même si je n'y suis pas seul, et même si c'est toujours le décor du Lager.

La chambre, bien qu'en planches elle aussi, a été peinte en blanc et briquée à neuf comme une cabine de bateau. Chacun dispose d'un paddock à lui et d'une armoire entière ; nous avons un lavabo, des draps au lit : le grand luxe ! Je retrouve le plaisir d'étaler mes effets, mon linge, des livres, empruntés à la bibliothèque ; et je ne suis pas fâché non plus de retrouver ma chère solitude. La présence intermittente de Grassi n'est pas bien gênante. Nous communiquons en allemand : j'ignore l'italien, et lui le français. Particularité : diabétique, il est contraint de s'injecter une fois par jour sa dose d'insuline – Une habitude, dit-il en souriant. Il lui arrive souvent de faire toilette, de choisir la cravate du jour qu'il noue avec art (il a de très belles cravates), il coiffe son chapeau à allure de sombrero, et il disparaît pour un jour ou deux.

Vendredi 24 : alerte à 3 heures et demie de la nuit. Tirs de la Flak, bombes au loin. Je ne parviens toujours pas à comprendre et encore moins à partager l'angoisse de mes compagnons d'abri. – Bureau jusqu'à quinze heures ; congé jusqu'à lundi, pour Noël. Herr Groll presque aimable nous distribue de menus cadeaux : Fröhliche Weihnachten !

J'ai rejoint mes camarades de la 25C pour passer la veillée de Noël avec eux. Veillée paisible entre toutes. Pierrot, dit le Gros, médite sur son allocution

de réveillon. Le silencieux Viller lit sous la lampe, ainsi que moi et que le gentil Roger Vimbelle, dit le Tueur ! Coco (Erber) et Laurent se penchent en techniciens sur les marmites fumantes dans lesquelles dégoutte la sueur de leur bonne volonté. Désiro, alias Alfred, le chef de chambrée, se repose de ses lourdes responsabilités et prend un acompte d'ici la messe de minuit : il ronfle sur son pajot. Le doux Marion accorde son violon et s'exerce sur le « Minuit, chrétiens » qu'il va nous jouer tout à l'heure. Tandis que Lambert le bourreau des cœurs se livre à des apartés discrets avec son amie Lili dans l'ombre complice d'un coin de la carrée.

À minuit, messe à la cantine transformée pour la circonstance en chapelle. Le prêtre est un KG[55] venu d'un Kommando de Berlin. Il me faut aller le présenter au « Lag'für » ; Groll, plus massif que jamais, nous reçoit sur le seuil de son Privat. Il n'a pas attendu minuit pour commencer les libations ; entre deux fiasques de Chianti, il a l'œil vague et le verbe pâteux. Le vin le rend affreusement sentimental, de surcroît. L'entrevue est assez lamentable.

Messe basse, mais avec les ornements sacerdotaux et des servants séminaristes. Pas de « Il est né le Divin Enfant » ; tous les chants sont en grégorien, que je trouve lugubre à souhait. Rien d'une fête joyeuse ; cette nativité-là est un office de moines. Dans leur coin les Italiens chahutent. Et les catins du camp vont toutes communier, la mine dévote, dans les odeurs de cuisine. Noël triste, Noël d'exil sous la lumière pauvre et froide.

Le réveillon est plus sympathique, dans la baraque chaude, ornée d'un sapin tout scintillant de clinquant et de bougies. La table est servie magnifiquement : nappes et serviettes en papier festonné, s'il vous plait. Pierrot, en guise de salut, nous lit une adresse en vers de sa composition ; puis, aux fourchettes ! Pâté, sardines, pâtes à la tomate, haricots, bifteck, pudding, bière à volonté, et une bouteille de rosé, précieuse entre toutes. Je ne sais où ces diables de Belfortains ont pu se procurer tout cela. Les autres chambrées françaises ne connaissent pas pareil balthazar.

On chante, j'y vais de l'air de la Calomnie, mon grand succès. Pierrot nous fait mourir de rire, et l'on se couche à cinq heures du matin.

Dans l'après-midi du 25 a lieu un radio crochet (sans radio) à la cantine. Hier soir des cantiques, aujourd'hui des refrains de caf'conc', vulgaires et chantés sans conviction. Le lendemain dimanche, j'accompagne Marion à Hennigsdorf ; il va avec son violon faire l'accompagnateur d'un autre crochet, dans un Wohnlager identique au nôtre.

---

[55] Kriegs Gefangener, prisonnier de guerre. Ils portaient deux énormes KG dans le dos, ce qui les identifiait sans peine et dissuadait des idées d'évasion.

*

Semaine du 27 au 31 Décembre. Derniers jours de l'année, gris, lugubres. Il pleut. On patauge dans le cloaque du camp. L'existence vide du bureau, entre les blagues éventées d'Eliezer et le caquetage fatigant de Natasha. Mercredi, bombardement sévère de Berlin-Est. Rien pour nous… Jeudi, pluie battante et rafales sous un ciel de ténèbres ; les volets battent. Allé déjeuner d'un Stamm – sans ticket et sans viande – à l'Aschinger de Friedrichstraβe avec le Parisien Roussel, dégourdi comme un gars de la Villette, dont il a le veston rasepet et cintré, et le chapeau incliné sur l'œil. Il s'en va aujourd'hui[56].

Soir de la Saint Sylvestre au Paradis des Célibataires. Nouveau réveillon, pimenté par les rabelaiseries de Pierrot. Au menu : sardines au beurre, les éternels haricots de gala, semoule au caramel. On chante : Ah ! que nos pères étaient heureux Quand ils étaient à table ! – À minuit sonnant, nous nous élançons au-dehors et envahissons les baraques voisines où nous souhaitons la bonne année aux camarades du camp, bruyamment, en embrassant les dames.

Bonne année !… Pourvu seulement qu'elle ne soit pas pire que celle-ci…

[56] Je n'ai pas noté comment ce Français avait pu, fin 43, revenir en France. Dommage.

III - Minois, théâtre et bombes

J'interromps ici mon Tagebuch, pour une précision à l'usage du lecteur éventuel, ignorant tout de ces temps révolus. Je me rends compte, près de cinquante ans après cette époque de ma vie, par exemple au détour d'une conversation qui m'amène à en faire état, que les gens ne comprennent pas et s'étonnent que j'aie pu traverser une expérience aussi étrange, si peu conforme au personnage que je représente à leurs yeux. Déporté du Travail, ah oui ? Au Ministère de la Défense, quand il m'a fallu produire le justificatif militaire nécessaire à l'élaboration de mon dossier en vue de mes droits à la retraite – c'était en 1980 – les jeunes employés des bureaux de l'Armée n'y comprenaient rien. J'eus énormément de mal à les persuader que je n'avais pas été soldat précisément parce qu'il y avait eu la guerre. Mais quand j'en arrivais au STO, alors on atteignait le fond des abîmes ; ils se perdaient en conjectures, les gars. – Le STO, qu'est-ce que c'est que ça ? kék'sék'sa ? Comme disait Gavroche.

Personne n'en parle jamais, du STO. Personne n'a écrit là-dessus[57]. Sur les autres catégories de victimes de guerre, les témoignages ne manquent pas. Les récits de KG (surtout des Oflag) ont alimenté toute une littérature (*Le Caporal Epinglé, le Commandant Watrin*, etc) qui a trouvé son meilleur épanouissement au cinéma avec *La Vache et le Prisonnier*. Et tout le monde – enfin, je le crois – est au courant de ce qui se passait dans les camps de concentration (quoique les révélations du Procès de Nuremberg soient bien lointaines, et de rares films comme le remarquable *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais n'ont touché qu'un public restreint). Mais enfin, livres et films existent. Il n'existe, à ma connaissance, aucun récit de déporté du Travail[58].

C'est que ce vocable même de déporté du Travail, peu connu du public, a été contesté. Les autres Déportés (« les vrais ») l'ont rejeté ; le Parlement n'en a jamais voulu voter la consécration officielle. Il est évident qu'on ne peut établir aucune commune mesure entre nous et les rescapés de l'univers concentrationnaire.

Le STO, en effet, qu'est-ce que c'était ? Dans l'ordre chronologique, il y a eu d'abord les spécialistes expédiés (dès 1942) de leur usine française à une

---

[57] Il existe bien un ouvrage de documentation générale : *La déportation des travailleurs français dans le IIIe Reich*, par Jacques Evrard (Fayard 1972) – H. Amouroux consacre à la question un chapitre dans sa *Grande Histoire des Français sous l'Occupation* (*Les passions et les haines*, Livre I chap.3).

[58] Si : *Les Russkoffs*, de Cavanna. Un genre assez différent du mien !

usine du Reich. Quelques-uns des Belfortains de l'Alsthom de la 25C étaient dans ce cas. Mon cousin Raoul d'Aubervilliers avait eu de la chance d'échapper aux réquisitions de 42 : à ce moment-là, des listes étaient imposées chaque mois aux ateliers Rateau, où il travaillait. Il y avait eu aussi, à la même époque, les volontaires, des ouvriers qui étaient partis librement, alléchés par des salaires plus élevés, ou parce qu'ils se trouvaient au chômage en France (l'isolement du pays, du fait de l'Occupation, avait fermé beaucoup d'entreprises). Puis vint le flot des clases 40, 41 et 42 – même s'il y eut pas mal de réfractaires. Les jeunes gens concernés qui accomplissaient leur service dans les chantiers de Jeunesse de l'ex-zone libre furent raflés d'un coup, par wagons entiers, au printemps 43. Je devais en rencontrer au Lager Seestraβe : on va bientôt les trouver dans mon Tagebuch.

On peut donc bien parler d'une Déportation du Travail (même dans mon cas très particulier, où j'assurai moi-même les modalités de ma déportation). Alors, pourquoi cet ostracisme, vite transformé en oubli ? C'est d'abord que nous étions des salariés, payés en mark par les industries allemandes : haute trahison ! Et puis trop de volontaires parsemaient nos rangs. En majorité des femmes, d'ailleurs, mais enfin on y comptait un certain nombre de braves types – parmi lesquels un certain Georges Marchais, n'est-ce pas … Moi je ne lui en veux pas d'être parti chercher du boulot dans le Grand Reich. Jojo avait, je crois, une petite famille à nourrir. Ce qui gêne, c'est la vindicte dont nous a poursuivis le Parti Communiste, alors que son Secrétaire Général… Marchais travailleur volontaire en Allemagne, Mitterrand décoré de la francisque : ce sont les contradictions internes du socialisme.

À la différence des déportés politiques et des KG, nous jouissions d'une semi-liberté que l'on pourrait qualifier de liberté surveillée. Interdiction de quitter la localité du travail, de se loger à sa convenance – et à plus forte raison de coucher avec une Allemande, crime assimilé au délit de Rassenschande (profanation de la race) prévu par les lois de Nuremberg de 1935, et puni de mort pour la coupable, du camp de concentration pour le séducteur étranger. Le Droit germanique ne badinait pas : plusieurs Français du STO, accusés de sabotage à Dortmund, furent condamnés à mort et décapités à la hache.

Cela dit, nous avions la liberté de sortir du camp en dehors des heures de travail, le soir, et les samedis et dimanches (mais pas la nuit, naturellement). Pour moi qui étais à Berlin, cela allait me permettre de me distraire au Kino (cinéma), au Kabarett, dans un Lokal, ou mieux encore de suivre des concerts ou du théâtre – à condition d'être rentré à l'heure réglementaire au Lager. Mais les spectacles berlinois commençaient de bonne heure, à six heures le plus souvent, à cause des alertes.

Tels quels, nous étions des immigrés, comme on dit aujourd'hui. Mal vus, voire détestés par la population, comme tous les immigrés du monde. J'entends encore ce concert d'imprécations dans un wagon du métro où l'un de nous avait bousculé une grosse Berlinoise, eine alte Ziege[59] qui obstruait la porte : - Ach ! die verfluchten Ausländer! Wann wollen wir mit diesen Schweinhunden los werden ?[60] Et je me souviendrai toujours de ce patron de bar que les copains m'avaient signalé à Wedding ; il avait refusé de les servir. J'y allai quelques jours plus tard, avec les copains ; nous étions cinq, je commandai cinq bières. Le Wirt[61], bedaine en avant et nuque droite à la prussienne, me jeta, en parler berlinois : - Ik hob' Keene. – Oder Malz, oder Limonade[62]. – Il se coucha presque sur le comptoir, entre les leviers de bière à la pression, et gueula : - Nix ! Nix für euch ! Capito ? Raus, fix und fertig ![63] (Il nous prenait pour des ritals, par-dessus le marché). Nous sortîmes, l'œil noir, en souhaitant que dans les prochains bombardements une bombe anglaise spécialement fabriquée à cet usage pique droit sur son établissement.

*

Je reviens au Tagebuch.

1er Janvier 1944.

Après notre équipée nocturne, le réveil est gris. Dehors, la neige. Nouvel An poudré à frimas, endimanché, doux, convenable. Mais l'exil point les cœurs au lever, quand à travers les petits carreaux blafards on retrouve le panorama des baraques. Même ouaté, c'est toujours le camp.

Quel avenir nous attend, au seuil de ce cinquième an de guerre ? Pour la cinquième fois, il me faut formuler le vœu pieux que cesse la folie, devenue universelle. À quand la délivrance ? La réunion de ceux qui sont séparés ? Où en serons-nous dans un an ? L'espoir refuse maintenant toute nouvelle chimère : elles ont été détruites l'une après l'autre. L'espérance elle-même se fatigue, à la longue. Pourquoi ne serions-nous pas embarqués dans une nouvelle Guerre de Cent Ans, avec ses crises, ses trêves, ses massacres inutiles d'où l'Humanité sortira vidée, exsangue, retournée, comme au sortir d'un Déluge, à l'état primitif ? Peut-être a-t-elle besoin de cela pour se régénérer…

---

[59] Une vieille bique, sobriquet très usité à Berlin.
[60] Ah ! ces sales étrangers ! Quand serons-nous débarrassés de ces salauds ?
[61] Aubergiste, patron de brasserie.
[62] Je n'en ai pas (pour : Ich habe keine). – Alors, des panachés, ou de la limonade.
[63] Rien ! (nichts) Rien pour vous autres ! Compris ? (en italien). Dehors, vite fait bien fait !

Semaine du 3 au 9 janvier.

Alertes nocturnes, les 3, 4 et 5. Réveil brutal à 2 heures et demie du matin ; l'abri surpeuplé ; la basse continue des appareils qui rôdent, le déchaînement de la Flak. Des coups de grosse-caisse en sourdine : les Sprengbomben au loin. Le 5, programme amélioré : une Voralarm de 11 heures et demie à une heure, une vraie Alarm de trois à cinq[64]. Dormi cinq heures à peine. Le hurlement des sirènes en pleine nuit, l'arrachement cruel au sommeil profond, commencent à me mettre les nerfs à l'épreuve ; je prends les sirènes en horreur. On titube dans les ténèbres, chargés comme des ânes, on se cogne aux parois de l'abri, aux camarades mal réveillés. Existence stupide.

La semaine de travail recommence au bureau, à peine égayé par les bavardages à la Elvire Popesco de l'amie Natasha. L'exil s'enlise dans sa monotonie. Celle de la guerre plane au-dessus, lourde, dense, interminable. La balance se renverse, mais avec quelle lenteur ! L'impression est d'une conflagration immobile. Ça n'en finit pas, ça n'en finit nulle part. L'Italie : les Alliés piétinent. L'Ukraine : passée au rouleau compresseur, mètre après mètre. Quand je pense aux destructions systématiques qu'opère la Wehrmacht à mesure qu'elle recule, je me demande ce qui va en rester, de la Russie. Rien de décisif. On aura passé son temps, dans ce conflit universel, à monter des choses énormes qui ne changent finalement pas grand-chose. Les Alliés se perdent dans des perspectives lointaines, les Allemands leur répondent par l'assurance d'autres perspectives encore plus lointaines. Une seule chose est certaine : on tue partout.

Une petite joie : un paquet de Meiβen. Les braves Dutzschke m'envoient des pommes et des gâteaux secs.

Vie de bêtes : on bouffe, on dort, on rentre dans des trous à la façon des termites quand il tombe des bombes. En France, les gens cheminent au long des routes pour dénicher tant bien que mal et charrier de la nourriture. Là-bas fourmis, ici cloportes.

Je lis ; je me récite La Fontaine, des tirades du *Cid* ou de *Cyrano*, *la Conscience* (L'œil était dans la tombe…). Je me branche le soir sur ma radio intérieure, je m'offre des airs de Werther ou de la Tosca, ou des passages de symphonies quand ma mémoire les retrouve. Ces concerts imaginaires me sont un soutien inestimable.

---

[64] L'alerte préliminaire – Voralarm – signalait l'approche de formations aériennes sur toute une région du Reich. L'Alarm annonçait l'attaque directe sur la ville. – De temps à autre, la radio précisait : on ne signale aucun appareil ennemi sur le territoire du Reich. Un jour le speaker se trompa et annonça : on ne signale aucun appareil du Reich sur le territoire ennemi. Ce lapsus fit le tour de l'Allemagne et acheva de déconsidérer le gros Goering, Grand Maître de la Luftwaffe, décidément incapable de protéger les villes contre les bombardements.

Vendredi, nous voyons apparaître au bureau un spectre. C'est un Français qui vient de tirer deux mois de Straflager pour insultes à son chef allemand et rébellion . Un forçat évadé de St Laurent du Maroni ne pourrait avoir l'air plus hébété, plus misérable. Une épave. Eliezer le prend en charge et lui trouve d'abord de quoi manger, c'est ce qui presse le plus, puis l'envoie prendre un bain à l'infirmerie. Le gars promène partout un regard d'épouvante. Qu'a-t-il pu voir, dans ce camp punitif ? On se tait sur son passage. Lui aussi se tait. On ne saura rien.

À propos d'infirmerie, dans un registre plus gai, Schwester Lydia a disparu. L'infirmière russe serait à l'hôpital après une tentative d'avortement. Tiens ! tiens ! Elle qui avait l'air si austère… Voilà mes leçons de russe bien compromises. À part cela, le Lager des femmes va se transformer en pouponnière : il y a déjà trois bébés ches les Françaises ; bébés sans pères, naturellement.

Georges Eliezer me procure un poste à galène avec écouteurs. Je peux capter Berlin, et entendre au lit, avant de m'endormir, les airs à la mode de la joyeuse Allemagne. Une chanson entraînante qui revient souvent affirme : Es geht alles vorbei ! Morgen ist alles neu und schön ! – Tout va, tout passe. Demain tout sera neuf et beau ! – C'est beau, en effet, l'espoir…

Samedi 8 Janvier. C'est la Noël russe. Tous les Ost sont en rumeur, les Serbes aussi. Le soir, cela danse dans les baraques des Slaves. Annouchka la mignonne m'invite ; c'est gentil, et alléchant, mais je ne sais pas danser, et qu'irais-je faire seul Français au milieu de tous ces cosaques excités et saouls ? Leurs danses sont véritablement endiablées. C'est au reste un contraste extraordinaire qu'offrent ces Russes quotidiennement si bovins, tout à coup déchaînés et infatigables au plaisir ; et quel sens du rythme ! Un accordéon inlassable lui aussi entretient l'ambiance toute la nuit. Et le spiritus. Frustrés de leur vodka, les gars ont fait des provisions ces dernières semaines. Ils ont fauché à petites doses, un peu tous les jours, de l'alcool industriel dans les ateliers de l'AEG, de cet alcool à brûler que les Allemands appellent spiritus. C'est avec cela qu'ils se saoulent cette nuit. Résultat assuré : des gueulements de sauvages, les Werkschutz en sont réduits à intervenir dans les bagarres, et le lendemain matin le camp s'est étoilé de larges vomissures odorantes qui complètent le paysage.

Semaine du 10 au 16 janvier. Ces diables de Russes m'ont valu une avanie, bien involontairement d'ailleurs. C'est à cause des Krankenschein ; il me faut inscrire les noms, en inventant plus ou moins l'orthographe d'après la phonétique ; procédé hasardeux, j'en conviens, mais cela se complique de l'obligation de transcrire les sons en allemand, et pas en français, bien entendu. Or l'alphabet cyrillique, plus riche que le nôtre (il comporte trente-deux lettres),

dispose de signes à part, intranscriptibles parfois. Outre deux lettres distinctes pour le seul son é, il existe deux K ; h et g se confondent en une seule lettre. Mais le plus compliqué se tient dans ch, tch et chtch (comment peut-on prononcer chtch ?) – et c'est justement très souvent l'initiale d'un nom. Il en résulte que pour transposer un nom aussi simple que Tchaikowsky, Français et Allemands n'ont pas la même conception : là où nous mettons un T, en Allemagne on peut commencer le nom par Sch. C'est commode, pour établir les fiches individuelles et les ranger ensuite par ordre alphabétique !

Bref, j'ai inscrit sur la liste des Krankenschein un type qui n'existe pas ! Pas dans le fichier de Natasha, en tout cas. Un Russe de trop à l'AEG, quelle affaire ! Groll fait irruption dans le bureau, un volcan, et me tombe dessus, quelle avalanche ! Là-dessus je me querelle avec Natasha, qui me traite de dourak, idiot. Il est convenu, quand le calme se rétablit, que j'inscrirai les foutus Russes à ma manière, au brouillon ; Natasha traduira.

Les jours passent – es geht alles vorbei – identiques à eux-mêmes. Seule distraction : après le dîner (identique lui aussi dans sa frugalité) George Eliezer m'emmène « s'en jeter un » - ou « en écluser un », selon l'humeur – au Lokal qui fait le coin de la rue d'Utrecht. Il fait chaud, il y a de la lumière et du bruit ; accoudé au comptoir, Georges le marin (il a fait sept ans dans la Marine) commande « èn' grôsse » (ein Groβes) avec un épouvantable accent français. Le patron, un vieux corpulent, sourit d'un air entendu et avance les grandes chopes débordantes dont il coupe l'excès de mousse avec une lamelle de bois. C'est l'unique moment réconfortant de la journée ; on se sent en famille, au coude à coude dans la fraternité internationale des buveurs.

Le moral est meilleur, pourtant. Après un silence de vingt jours, les lettres de France m'arrivent en paquet. La censure doit les bloquer, puis en lâche un lot d'un seul coup. J'en reçois une par jour. Pas question de faire allusion à l'actualité ; moi-même, que pourrais-je raconter de Berlin, de la vie du camp ? Tout cela est exclu. On se contente des banalités quotidiennes, des lectures qu'on fait, de la musique qu'on entend. C'est l'essentiel, finalement. À travers les phrases personnelles, la façon de raconter, chacun retrouve l'être cher à l'autre bout ; on est ensemble.

Histoire de pimenter mes chroniques, je m'amuse à esquisser en trois de coups de brosse les portraits de mes collègues de bureau.

Au-dessus de tous règne Herr Groll, maître à bord après Dieu ; Groll le seigneur, un féodal, un condottiere, un reître, un Raubritter revenu tout droit des guerres médiévales pour le malheur de ses subordonnés. Groll signifie rancune, ressentiment, dit le dictionnaire ; Monsieur La Rancune, en quelque sorte !

Dominateur, impatient de voir tout plier à sa volonté[65], il considère tout travailleur comme un serf, qu'il soit secrétaire ou balayeur. Prompt à la fureur et à la cravache, grossier, il répète à tout propos : - Menschenskind ! Ach, Du lieber Gott ![66] De temps à autre, il vient se planter au milieu du bureau, bottes écartées, et il murmure : - Mon Tieu, mon Tieu, pourquâ m'âs-tu abantônné ? – C'est la seule phrase de français qu'on lui ait jamais entendu prononcer. Poméranien issu des marches de l'Est, ce Germain est mâtiné de Slave. Quand la colère le prend, son allemand se truffe de polonais et devient incompréhensible ; c'est ce qui me permet de rester serein sous ses algarades : je ne les comprends pas !

Il marque à l'égard de tous un mépris teutonique, gradué cependant du bas de l'échelle (les Ost, naturellement) à nous autres qui formons l'aristocratie du camp. Son attitude à mon égard est mitigée ; il n'a jamais dû fréquenter d'intellectuels, et je le désarçonne. Il m'appelle « professeur », et ce n'est pas un compliment. L'autre jour, il m'a vu griffonner des vers au bureau. Il ne s'est pas fâché, contrairement à mon attente, mais il s'est mis à hocher la tête d'un air désespéré : sûr que je représente à ses yeux le comble de la civilisation décadente.

Il est le plus souvent entre deux bouteilles de schnaps. Tant mieux, ce n'est qu'à ce prix qu'il est de bonne humeur et qu'il nous laisse tranquilles. Sentimental, avec ça, comme tous les Allemands. De temps en temps, des sonorités de violon s'élèvent dans son Privat et traversent la mince cloison qui nous en sépare : Herr Groll joue du Brahms. Il y met autant de sensibilité qu'à l'inverse il déploie de violence pour insulter son prochain.

Il arrive, plus souvent je dois dire que les séances de violon, que le Seigneur s'enferme avec Schwester Elisabeth. Sœur Elisabeth[67], qui n'a rien d'une nonne, glisse entre les portes un minois angélique de chatte angora. C'est l'infirmière en chef du camp. Elle suit les bottes du Lagerführer ; rien de plus comique que de voir la jolie chatte sur les talons du bouledogue. Le Privat laisse alors entendre des cris de souris ; cela nous fournit une autre distraction que le violon ; disons que c'est une autre musique. Eliezer nous renseigne, pour le cas où nous n'aurions pas compris : - M. le baron exerce son droit de cuissage. – Et il ajoute : - Peut-être que sa souris sera plus aimable demain. – Nous n'aimons

[65] Il use à tout bout de champ de l'expression bien berlinoise « Tempo ! Tempo ! ».

[66] Mot-à-mot : Enfant d'humain ! Dieu chéri ! – traduits en français, ces jurons paraissent faibles. Il faudrait leur trouver des équivalences : - Enfant de putain ! Sacré nom de Dieu ! – L'argot allemand a bien moins de force que le français ; il se rattrape par la puissance sonore des gueulements…

[67] Ce terme de sœur (Schwester) désigne les infirmières en Allemagne, qu'elles soient religieuses ou laïques.

pas Schweister Elisabeth. Sous ses mines de chatte sucrée, c'est une peau de vache ; elle est acidulée comme un bonbon anglais.

De l'autre côté du couloir un petit bureau abrite M. Lükke. Il a la responsabilité du personnel autochtone et de l'approvisionnement, c'est l'intendant du Lager. Doux et ouvert, je le trouve plutôt sympathique. J'ai appris, non sans surprise, qu'il appartient à la SA[68]. Mais dans ce Reich de guerre, les SA n'ont plus grand rôle à jouer, on ne parle plus que des SS. Avec Lükke travaille une Frau Riemann, toujours affairée, toujours à contretemps. Nous n'avons pas affaire à elle.

Nous sommes cinq au bureau, moi compris. Au fond trône Eliezer, le délégué français. Trente à trente-cinq ans, face large, regard franc, esprit droit et bon cœur (il va jusqu'à recueillir les chats perdus, il y en a beaucoup à cause des bombardements), très courageux, courant au danger, débrouillard et rapide, il a les qualités du matelot qu'il a été. Sept ans à bourlinguer de Lisbonne à Haiphong et d'Amsterdam à Bombay, ça vous forme un homme. Il me livre parfois une anecdote exotique ; il évoque, yeux mi-clos, Shanghai à six heures du matin, les sacs de sable protégeant la concession internationale, et dans le jour qui se lève le coupe-têtes qui passe avec son aide et croise les derniers fêtards de la nuit. Il a rapporté de ses navigations un paludisme tenace et une bonne dose de haine à l'égard des Britanniques, par tradition d'abord, la Royale est anti-anglaise depuis des siècles, mais sa férocité s'est renforcée à Mers el-Kébir, en juillet 40. Il y était, et en a réchappé il ne sait comment.
- Ils nous ont torpillés sans préavis, nos bons alliés. Et puis ils sont revenus, pendant qu'on relevait les camarades, et ils ont mitraillé les ponts en enfilade. Les salauds ! Le mazout s'échappait autour des coques et avait pris feu ; la mer flambait, je ne sais pas si tu te rends compte, et les copains qui nageaient là-dedans hurlaient. Ah ! non, je n'oublierai pas. Les vaches !

Sa haine de l'Angliche l'a poussé vers la collaboration. Il est donc devenu délégué français à l'AEG de Berlin. Et alors, de matelot qu'il était, de se voir devenu bureaucrate, une machine à écrire, un bureau, devenu un petit chef, cela lui a tourné la tête. Eliezer joue les importants, les M. Jourdain du Lager. Cela le rend insupportable, d'autant qu'il a l'esprit entier, étroit, petit. Sans lui enlever pour autant sa vulgarité native. Il lui arrive souvent de nous saluer en entrant au bureau par une information intéressante, du genre : - Faites pas ch…, j'ai l'oignon en fleur ! – (Il souffre d'hémorroïdes) Chaque fois que se présente au comptoir un type – en général un Russe – qui garde sa casquette sur la tête, il lance à la cantonade : - Chapeau ! Chapeau ! (comme au cinéma) ; puis il ajoute, à notre usage : - En voilà encore un qui est tombé dans un pot de colle à sa naissance.

[68] Sturm Abteilung, Sections d'Assaut. C'étaient les troupes de choc du Parti à ses débuts.

L'autre Français du bureau, Robert Machemin, un STO comme moi, est un fils de grande famille. Son oncle, Thibaut, possède et dirige la marque Gibbs (les dentifrices : souriez Gibbs !). Grosse fortune. Robert, mince, racé, possède la distinction de sa classe, dont il a le côté snob[69]. Il a le goût des sports de riches, le tennis, le ski à Megève[70]. Le goût des femmes, aussi. Il est passé par l'Ecole des Roches. Il y a plus brillé par ses facilités de sportsman en herbe et par ses succès féminins que par les études. Il n'a pas le bachot[71], et il s'en vante. – Pourquoi faire ? me dit-il ingénument. J'aurai sous mes ordres des gars qui l'auront, eux ; cela suffit ! – Robert s'est fait au Lager deux réputations : auprès de Groll il tient la cote parce qu'il vend avec facilité les diverses fournitures aux habitants du camp, toutes nationalités confondues, qu'il s'agisse de cigarettes ou de cirage (« Du bist ein guter Kaufmann » ! dit Groll – tu es un bon marchand – dans sa bouche, c'est le compliment suprême – le Lagerführer trafiquant allègrement pour son compte au marché noir). L'autre renommée de Robert tient à son succès auprès des jeunes pensionnaires locales (toutes nationalités confondues, là aussi) ; bref, il passe pour le Don Juan du Lager Seestraβe – en concurrence avec Grassi, l'élégant délégué italien, ein Kavalier, disent les Allemands. En réalité, Robert est un romantique qui se cache ; il n'a que délicatesse et prévenances auprès du beau sexe, et il ne collectionne pas les conquêtes. J'ai beaucoup de sympathie pour lui : il ne se prend pas au sérieux. Pas poseur pour deux sous, intelligent et loyal, c'est un excellent camarade.

Pas grand-chose à dire de Tomis, le magasinier tchèque ; sec, nerveux, renfermé, il n'est pas très sympathique. La rumeur le prétend malade. Il occupe peu de place au bureau.

D'une autre envergure est Natasha Feilichmann. Son père avait été un général de l'armée de Nicolas II ; il s'est exilé à Bruxelles. Natasha me raconte ce qu'était la vie d'un officier blanc : Dieu et le tsar, Bojè i tsar ! À part ça, des orgies, des paris fous dignes de *Guerre et Paix* ; par exemple, un soir d'hiver, ayant fait verser des tonnes d'eau sur un escalier de parc, aussitôt transformé en cataracte de glace, ces messieurs, en uniforme, épaulettes et décorations, mais ayant posé culotte, joutèrent à qui glisserait le plus vite jusqu'en bas, culs nus. Plaisir slaves.

Sur le reste de sa famille, sur sa vie à elle, Natasha est beaucoup plus discrète. Elle a un fiancé officier dans la Wehrmacht, en garnison en France sur

---

[69] Je m'étonne de le trouver ici. C'est son oncle qui a tenu à ce qu'il fasse son STO comme les copains, pour l'exemple, et pour compléter son éducation…

[70] Tennis, sports d'hiver, équitation, étaient alors l'apanage des gens fortunés et des aristocrates.

[71] C'était l'abréviation pour désigner le baccalauréat.

le mur de l'Atlantique. Elle parle parfaitement le russe, le français[72], l'allemand ; elle se débrouille en tchèque et en serbe. Elle dispose d'une belle culture européenne. C'est avec elle que j'ai les conversations les plus intéressantes, d'autant qu'elle est plus bavarde qu'une pie de la taïga. J'apprécie sa gaieté, son dynamisme. Femme jusqu'au bout des ongles, son humeur vagabonde l'entraîne dans des contradictions imprévisibles ; elle est changeante comme un ciel de mars. Tour à tour enjouée, ou rêveuse et partie dans les nuées, réaliste avec dureté ou follement romantique, elle me plait surtout par ses lucidités intuitives. Sur les hommes et sur ce qu'ils valent, elle ne se trompe jamais. J'apprends beaucoup à son contact.

De temps à autre le bureau somnolent est secoué par l'irruption sonore de Fräulein Rieger, la Lagerführerin. Elle n'a que 21 ans, paraît-il, mais on a du mal à le croire, au vu de sa carrure hommasse, de son fessier énorme, de ses grâces d'égoutier. Une brute excitée, une Schnautze, une grande gueule, qui lance toutes les deux minutes des « Scheisse » (merde) à renverser les baraques. Au demeurant, cette éléphante exprime souvent des propos de grand bon sens.

Natasha dispose d'un factotum, un Ukrainien que j'appelle Gogol, mais il paraît que ça se prononce Hohol. Petit, tout rond, vrai moujik de *Taras Boulba*, il promène partout ses grosses bottes, ses pattes courtes et son nez camus de paysan malin. Il est très utile, toujours là où il faut et quand il faut. J'apprends de sa bouche qu'il a travaillé, avant la guerre, comme ouvrier agricole dans une ferme de … Tinqueux ! Tinqueux est un village à côté de Reims. L'Europe est petite.

Et puis il y a l'éternel sourire niais de Gregory portant ses cafetières à rincer, et Kleene avec son odeur fade et Malacarne. Et puis il y a le minois mutin et les boucles blondes de la petite Anna Mironenko, la Caucasienne, jolie à croquer… J'en reparlerai.

Deuxième quinzaine de Janvier 1944.

Tous les matins de sept à huit, Anna Mironenko lave le bureau à grande eau comme un pont de navire et passe le chiffon à poussière. Je suis là, moi aussi, pour les Krankenschein ; nous nous trouvons donc seuls, et cette gracieuse réunion crée entre nous une sorte de complicité. Je contemple la mignonne poupée, tour à tour muette et volubile, réaliste et naïve, déconcertante – aguichante sans avoir l'air de le savoir et malgré ses habits grossiers, pantalon sans forme et veste de drap épais serrée par une espèce de ceinturon : on dirait un brave petit soldat. Petit bout de vif-argent, prompte à se rebiffer : lui conter fleurette n'est pas tâche aisée. Elle vous donne l'impression d'attendre

[72] C'est en français que nous parlons, aussi naturellement qu'Eliezer et Machemin. Paradoxe : dans ce bureau allemand la langue est le français – que le Lagerführer ne comprend pas !

l'aventure, sifflant allègrement et secouant sa chevelure d'un air mutin, mais gare aux audaces, cette bizarre fillette pleine de mystères a tôt fait de vous couper vos envies.

Je l'interroge sur elle, sur sa vie. Elle me raconte, dans un mauvais allemand, curieusement ponctué de vott ! (voilà), ses années d'étudiante sans argent, entre une mère sévère et deux frères ; tous trois sont toujours au pays, elle est sans nouvelles d'eux. Son père, ancien propriétaire terrien (cela se dit koulak), riche, est mort il y a douze ans, en prison parce qu'il avait refusé d'adhérer au kolkhoze[73]. Après une enfance plutôt dorée, la petite Anna a donc connu la pauvreté. Elle était à l'école technique des chemins de fer quand les Allemands l'ont emmenée avec d'autres Russes dans leur repli de l'hiver dernier, et expédiée d'Armavir à Berlin, où elle balaie les salles et allume le feu, son OST jaune sur le sein gauche… En voilà une que je pourrais croire bien revenue à la fois des bienfaits du bolchevisme et des séductions hitlériennes ; eh bien, non. Les Allemands, elle les déteste, ça oui ; mais elle défend avec énergie le système qui a pourtant fait périr son père. Bizarres, ces Russes.

Annouchka ne me repousse pas, sans doute parce que je l'écoute et que je la traite en personne et non en objet. N'empêche que je me l'enverrais bien, pour emprunter le langage délicat d'Eliezer. Mais je ne veux la conquérir que consentante. – Ne soyez pas timoré, me souffle Natasha, qui me prodigue à peu près le conseil pratique de Laerte à Silvio (*A quoi rêvent les jeunes filles*, acte I scène IV :

Croyez bien que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
Clocher, clocher, je t'aime, arrive ou je suis mort !)

Vas-y, fonce ! me dit Eliezer, elle n'attend que ça ! – L'amour à la Cosaque, alors ?

Tandis que je me tâte, Robert a ébauché de son côté auprès d'Anna une tactique amoureuse qui ne lui réussit pas, finalement. Il tombe sur un bec, le beau Robert. Puis j'apprends par Natasha qu'Annouchka s'est entendue traiter de kourva, putain, et qu'elle a failli se faire fesser par les femmes russes de sa baraque parce qu'elle est sortie dimanche pour danser avec des Italiens. Drôlement puritaines, les femmes du peuple chez les Soviets ! La virginité d'Annouchka est très surveillée. Robert se console dans les bras d'une jolie italienne, très sympathique au demeurant. Comme il est mon voisin de chambre, j'ai des échos de leurs ébats pendant la pause de midi. Natasha compatissante obtient qu'Annouchka m'accompagne dimanche prochain au Volksoper ; mais elle entend payer sa place, camarade !

[73] Ce n'est que bien plus tard, en préparant mes cours d'Histoire sur l'URSS, que je découvris ce qu'avait été la dékoulakisation des années 30, sur ordre de Staline : des centaines de milliers de déportés en Sibérie, d'emprisonnés, de morts.

Nouvelles alertes nocturnes : le 15, court bombardement mais dru ; le 20, des bombes tombent à Reinickendorf, ce n'est pas très loin d'ici. Le 21, de onze heures à minuit ; cette fois c'est pour Postdam. Le 11, les sirènes ont retenti à midi, par grand soleil, on y voyait à des kilomètres : les Anglais attaqueraient en plein jour, maintenant ? Le risque de perdre des appareils est énorme. L'attaque paraît peu probable, et d'ailleurs l'alerte ne dure pas[74].

Ce soir (mardi 18), Grassi amène dans notre chambre son amie allemande, cultivée elle aussi, et folle de musique. La soirée, arrosée au Chianti, est animée. Grassi soutient que les Américains feraient bien de traiter avec l'Allemagne, plutôt que de soutenir Staline qui les avalera. « Le Reich, prononce-t-il, dispose encore de forces suffisantes pour stopper l'envahisseur bolchevik ; si Washington a compris que Hitler est le seul défenseur valable de l'Occident (et du capitalisme américain) contre la Horde d'or, alors nous sommes sauvés. Sinon, ce sera le chaos, Attila déferlant sur l'Europe, un second Moyen Age, l'asservissement ».

Grassi et sa Liebling à peine partis, voilà Georges (Eliezer) qui vient dans mon repaire pour chahuter un brin. Après le chianti, un verre de gniole ! Georges m'apprend en confidence que j'intéresse une Française du camp, la petite Suma, surnommée Rase-Mottes à cause de sa taille de souris ; mais elle a un joli visage régulier, avec beaucoup de douceur. La vie est belle !

Sept Français débarquent au camp. Je les case dans les chambrées et les pilote au magasin, à la cantine, à l'infirmerie. Ils viennent d'un autre Lager. Plus personne ne vient de France (j'ai été le dernier), et personne n'y retourne plus. On nous promet bien des permissions, mais pas avant un an… D'ici là !

Anna m'a donné sa photo, et même elle me l'a dédicacée, en russe. Mais elle refuse de traduire. Natasha vient à mon secours. Je suis déçu : la photo est dédiée « à un camarade français ». Je demande à Annouchka de changer « camarade » au moins par gporo, ami ; la coquine ne veut rien savoir.

Je me rattrape du côté de Madeleine Suma. Georges toujours expéditif m'a ficelé un rencard en moins de deux ; j'ai donc invité Rase-Mottes chez moi, ce qui n'est pas sans me créer un redoutable problème : il faut que je me mette à la cuisine ! J'ai fini par dénicher des haricots secs, ce qui constitue une rareté, mais pourvu que je ne rate pas la cuisson…

Elle vient, la petite Suma, discrète, presque furtive. Nous dînons en amoureux, enfin presque. Elle me raconte sa vie, elle aussi ; orpheline de bonne heure, elle n'a guère été heureuse ; à dix-huit ans, la voici ouvrière à Berlin ; elle

[74] Il s'agissait du premier bombardement américain de jour en Allemagne.

a un ami, un prisonnier de guerre qui travaille aussi à l'AEG, mais il n'est pas gentil avec elle, et elle voudrait rompre. En tout cas, j'admire son sérieux, à Madeleine, à Mado, sa conduite irréprochable au milieu de toutes ces filles aux allures de putains, provocantes et vulgaires. L'autre soir, l'une d'elles, à la bibliothèque (car je suis devenu tout naturellement bibliothécaire du camp) ne m'a-t-elle pas agressé tout à trac ? Plaquée toute contre moi, elle m'a infligé un « baiser français », comme disent les Allemands, sa langue envahissant ma bouche sans vergogne.

Ça y est, les haricots sont brûlés. Madeleine ne m'en veut pas, on rit, et je la raccompagne bras dessus bras dessous jusqu'à sa baraque. Y aura-t-il une suite ?

Jeudi 20, allé louer les places au Volksoper, qui est dans la Kantstraβe, dans le quartier du zoo. Du haut de la S-Bahn, je vois passer les tristes arbres du Tiergarten, et la colonne de la Victoire de 1870 tout à fait incongrue dans ce Berlin livré aux bombes ennemies ; le Lehrter Bahnhof, percé à jour, a l'air d'un Palmyre noir parfaitement sinistre. J'en profite pour aller explorer le quartier français, au cœur de ce qui fut au XVIIe siècle la capitale du Brandebourg. On sait que le Grand Electeur en avait ouvert les portes toutes grandes aux Protestants chassés par la révocation de l'Edit de Nantes (voilà comment bon nombre de familles devenues authentiquement prussiennes portent des noms bien de chez nous, et que dans la Wehrmacht sert un général Molière). Le Berlin que j'ai aujourd'hui sous les yeux est donc un Berlin huguenot : pompeux comme il se doit quand on vient d'une France louis-quatorzième, mais mesuré, ordonné, corseté et froid. Le Schillerplatz a de l'allure, entre ses deux dômes symétriques à dorures, l'Eglise Française et l'Eglise Allemande, en vis-à-vis ; la colonnade et le large degré du Schauspielhaus[75], sur le côté, complètent l'harmonie. Mais que tout cela est noir ! Et désert : un musée en plein air.

Dimanche 23. Me voilà au Volksoper. Pas d'Annouchka. Nitchevo ! des camarades français du Lager, en revanche ; ils habitent la baraque dite des Lyonnais ; tous ont été raflés en chantier de jeunesse et amenés ici. L'opéra du Peuple est une belle salle toute en velours rouge. Et soudain je retrouve un vieux plaisir oublié, un plaisir que je croyais perdu, depuis que je patauge dans la boue du camp. Les claquements des banquettes, les violons qui cherchent le la, le rideau qui bouge, le murmure bruissant de la foule en toilette – la civilisation ! Il me semble que je renais tout à coup à la vie supérieure.

Lundi 24. Changement dans ma vie quotidienne : Grassi s'en va, Kleene le cuisinier Tour Eiffel le remplace et devient mon voisin de lit. La chambre s'emplit de relents de cuisine, et ce Kleene est tout le temps-là, à tourner et virer

[75] Le Grand théâtre, conservatoire du théâtre classique, à la fois la Comédie Française et l'Odéon de l'Allemagne.

dans un sifflotis perpétuel. La nuit, je suis souvent réveillé des secousses rythmées : mon Kleene se livre à ses exercices nocturnes et solitaires.

Le 25, une lettre de Meiβen m'annonce que les Dutzschke viennent d'avoir une fille ! C'est tellement inattendu, que je pourrais croire à un Scherz, à une blague de 1er avril. M. Dutzschke a bien dans les cinquante ans. Et puis, je comprends : les pauvres parents qui ont perdu leur fils cherchent à le remplacer, à recommencer une nouvelle vie. Christine fera oublier le deuil de Siegfried.

Côté cœur, calme plat. Annouchka me prodigue toujours ses sourires d'enfant ; on en reste là. Mado n'est pas revenue. Les haricots ?

Je me résigne à faire ma première lessive au lavoir du camp. Il était temps. Plus ardu est le reprisage des chaussettes. Aïe ! aïe ! aïe ! Si ma pauvre mère me voyait…

Un bombardement le soir du 27. Et puis, le 28, c'est le grand opéra. Une Voralarm dans la soirée ne nous inquiète guère ; je fais une partie de dames avec Eliezer. Une deuxième Voralarm déchaîne le hululement des sirènes à minuit ; je me lève, me tâte, et me recouche : zut ! Mais à trois heures du matin, c'est du sérieux : Voralarm, puis presque aussitôt Alarm, toutes les sirènes à la fois, près, loin. L'électricité est coupée, comme à l'habitude ; et c'est la descente ordinaire à l'abri, transformé en déménageur, en porteur de gare, en marchand d'habits : on porte toutes ses frusques sur le dos. À peine a-t-on eu le temps de s'installer, les uns contre les autres dans l'espace exigu, que choient les bombes : une première vague, elle est bien proche, puis une deuxième, encore plus rapprochée. À chaque fois, un miaulement interminable, d'abord : du fin fond des ténèbres arrive une fusée aiguë, comme un bolide de course qui aborde un virage, le bruit de plus en plus fort, puis qui descend vers le grave en s'amplifiant encore, vite, vite ; puis – une fraction de seconde de silence, d'angoisse, de peur insurmontable, tout de suite dénouée dans l'énorme fracassement soufflant de la bombe qui explose – à côté. (Il paraît que celle qui vient vous tuer, on ne l'entend pas…). Cette naissance chaque fois renouvelée de l'épouvante, et dans le paroxysme sonore, l'espoir, le fol espoir, de toute son âme, que la mort va tomber sur le voisin, pas sur soi – de quoi philosopher sur la nature humaine ! Cette fois, j'ai compris ce qu'est la Peur. Et pourquoi mes camarades verdissent à chaque déclenchement de sirènes. Je suis comme eux. Je ne suis pas un héros.

Mais sous la grêle de fracassements on ne philosophe pas. Le dos se courbe selon l'instinct de la bête, on tend le cou et l'on attend son sort. Et puis, comme dans les maladies douloureuses, la crise passe, s'atténue, s'endort. Le bruit de la mort s'éloigne. Un gros coup subit, encore, et dont le souffle

engouffré dans la tranchée-abri recourbe instantanément toutes les échines : la dernière offensive de la douleur. Puis le silence.

Ce n'est pas fini. Une autre formation s'avance. Pas mal de potin encore, mais plus éloigné. Les explosions assourdissent encore, mais sans appuyer ce doigt brutal sur les tympans, sans ce déchirement formidable du sol qui vous fait tanguer dans l'horreur du noir.

Enfin le silence définitif. Et puis la sirène continue de la fin d'alerte, la délivrance. Quand on émerge à la surface, on y voit comme en plein jour, les incendies partout autour du camp font l'éclairage public et illuminent le retour au lit ; les armoires dansent sans bruit. Quelques bombes incendiaires sont tombées dans le Lager, mais au sol, et elles sont déjà éteintes. Des baraques ont été soufflées ; la mienne est un peu disjointe, les cloisons s'étant écartées d'un rien vers l'extérieur, mais pas de vitres cassées. Quitte pour la peur !

30 Janvier. C'est un dimanche. Comme d'habitude, j'assure la permanence du bureau de onze à douze. Groll m'invite, honneur insigne, à venir écouter chez lui le discours du Führer à l'occasion du 11e anniversaire de la Machtübernahme[76]. Je n'ose lui refuser ce plaisir. À peine trois phrases ont-elles été prononcées que les sirènes se mettent en branle pour l'Alarm. Ils ont un sens très spécifique de l'humour, ces Anglais. Groll est furieux, je ris sous cape, et ne descends d'ailleurs pas à l'abri : l'alerte ne dure pas.

L'après-midi, je vais examiner les dégâts commis dans le centre de Berlin par le bombardement de la nuit de samedi. Je retourne au Schillerplatz où j'étais venu jeudi. L'église à dôme n'a plus de dôme, et elle brûle encore, trente-six heures après l'ouragan de feu. Rien de plus sinistre que ce temple noir sur le ciel funèbre, avec les flammes qui courent muettes dans les trous béants des murs… C'est le décor même du Crépuscule des Dieux que je contemple là, seul vivant au milieu de Troie foudroyée. Des poteaux de fonte debout à l'angle des rues portent bien, en lettres noires sur fond émaillé blanc (les couleurs de la Prusse, croix de fer, forêts et neige), des noms de rues civilisées, Markgrafenstraβe, Französische Straβe, mais cela semble une erreur, et d'ailleurs les plaques sont griffées ou trouées par les éclats de bombes. Il n'y a plus rien d'humain ici ; je suis le dernier mortel à voir la fin du monde, entre les grands squelettes des dieux incendiés[77].

À deux pas de là, la Dresdner Bank me ramène à la réalité : c'est la dévastation, là aussi, mais la Banque, cela n'a plus rien à voir avec les

[76] Prise du pouvoir, 30 janvier 1933.

[77] Je devais revoir ce décor, flammes éteintes, mais à part ce détail, inchangé, vingt-quatre ans plus tard. Car je suis revenu à Berlin, en juillet 1968 ; et je n'eus, non sans malaise, qu'à reprendre ma méditation là où je l'avais laissée en janvier 44. Drôle d'impression.

dramaturgies wagnériennes. Le superbe bâtiment à colonnes néo-antiques chancelle, éventré ; des lambeaux de rideaux pendent aux fenêtres crevées. Un écouteur téléphonique d'un beau noir luisant, intact, pend au-dessus de la chaussée, accroché à un fil de tramway. Dans tous les écroulements il y a toujours un rescapé.

À partir de la station Friedrichstraβe, tout au long de la Spree, les blessures fraîches se superposent aux plaies anciennes ; des ruines fument un peu partout. Certains immeubles tranchés net exposent des falaises jolies de papier peint, couleur par appartement, les unes au-dessus des autres comme des strates du crétacé ; il y a même parfois des chromos restés bien droit sur les murs ; devant, c'est le gouffre, au fond duquel s'amoncelle une pyramide chaotique de pierres et de plâtre. Un lambeau d'étoffe palpite au vent – seule image de vie dans le paysage de mort ; un tas de chiffons brûle dans un coin. On perçoit le glouglou de l'eau de pluie qui gargouille dans une conduite crevée, quelque part on ne sait où.

Quand tout l'immeuble est à bas, je remarque que seule subsiste la cage d'escalier. Rien de plus curieux que cette volée de marches qui monte dans le vide et ne conduit nulle part. De loin, cela fait comme des minarets sans mosquée, un hérissement bizarre ; les militaires les appellent des cure-dents. Je ne sais par quel phénomène physique le souffle des bombes épargne les escaliers. Si un jour Paris devait être rasé, la Tour Eiffel resterait seule debout.

*

Février.

Je monte en grade au bureau ! On me confie maintenant le calcul des salaires de Russes en fonction de leurs heures de travail hebdomadaire, et l'établissement de leurs Lohnzettel (feuilles de paye). A part quelques alertes, c'est calme.

Sans abandonner les braves Belfortains de la 25C, je me rapproche des Lyonnais. Je retrouve auprès d'eux des conversations d'intellectuels qui ont au moins un mérite : elles me font perdre de vue la laideur du Lager. Ils sont en majorité catholiques pratiquants : ce sont des « tala »[78], moi pas, et l'on n'est pas toujours d'accord, mais des chocs naissent les étincelles de l'esprit, et puis deux d'entre eux m'ont pris en amitié : Gignoux, un drôle de petit jeune homme un peu suffisant, un rien jésuite, mais naïf et du reste ouvert et passionné par les

[78] Pour « vont-à-la-messe ».

problèmes de la vie (il m'initie à la Chronique des Pasquier) ; et Heurtier, séminariste, neveu de Mgr Gerlier cardinal archevêque de Lyon et primat des Gaules, mais il ne veut pas qu'on le dise : très simple, très direct, une amitié sûre, par ailleurs esprit concret et quoique animé d'un bel idéal, il n'a pas les élans fougueux de Gignoux l'épris d'absolu. Ces garçons intelligents et généreux me plaisent.

Du côté des jeunes filles en fleur, je n'ai plus d'espoir. Mado demeure une bonne camarade. Quant à Anna, que faire ? Lui dire, tandis qu'elle s'active entre les tables la serpillière à la main : « Malinka douchinka, ia teba lioubliou ! » Potchemou niet ?[79] Je crois qu'elle éclaterait de son rire frais et roucoulant : Vott !

La semaine du 7 au 13 est glaciale : blizzard, neige, glace. Les baraques encapuchonnées de crème fraîche ponctuent un joli tapis de renard blanc. Mais ce décor est aussi menteur qu'un conte de fées. Quand le dégel survient, la boue reprend ses droits, pire que jamais, gluante, tenace, le cloaque, qui vous gèle les pieds. Puis la neige revient, par tourmentes tourbillonnantes ; on en est aveuglé, on suffoque dans les rafales.

Ce temps bouché a au moins un avantage : les raids aériens se font rares. Quelques alertes, cependant. On descend aux abris, pour rien.

Au bureau, le défilé de marionnettes continue. Voilà que George nous pique une crise de paludisme compliquée d'un accès de rage concentrée contre tout le monde ; une brouille avec Robert, entamée depuis peu, se creuse de plus en plus. Groll tour à tour volcanique puis réduit à l'état de boule pâteuse, selon l'approvisionnement en schnaps, demeure égal dans sa constance à emmerder son public, avec dans son ombre puissante le caniche trottinant, Schwester Elisabeth, mais un caniche qui tient son maître en laisse. Parfois le bureau est traversé par un grand remuement de courants d'air : c'est la toujours affairée Frau Riemann, ou bien les cloisons de bois vibrent aux éclats de gaieté hystérique de Fräulein Rieger, l'éléphantesque Lagerführerin. Atmosphère en ébullition : la marmite Eliezer, la marmite Groll, - et des accrochages de balais, tous les ragots et toutes les engueulades de loge et de cuisine. Sans compter toute la vie glauque des sexes, les ombres qui viennent rôder le soir autour du camp des femmes, cité interdite, et les accouplements dans les coins de baraques, et le ménage Eliezer, et le ménage Machemin, qui se repassent leur chambre et presque le lit… Le tout sous l'emprise de la merde, constante dans sa ténacité, de la baraque centrale du camp.

[79] « Petite chérie, je t'aime ». Pourquoi pas ? (Eliezer, toujours doué, prononce : ya tibia glouglou…)

Semaine du 14 au 20 : rien à signaler, en dehors d'une alerte le soir du 15 – un bombardement sérieux aux Sprengbomben et au phosphore. Rien très près du camp, mais la nuit s'emplit d'un grondement ininterrompu ; des incendies énormes illuminent tout le ciel et durent encore au matin. Les dépôts d'huile et d'essence de Siemensstadt sont en flammes ; cela fait de belles gerbes, avec de temps à autre une grosse explosion qui gagne tout un pan d'horizon.

*

Voici mars. Mais qu'attendre d'un simple changement de mois au calendrier ?

Le temps se met au beau et s'adoucit. Groll est de bonne humeur. La vie de camp continue, plate et égale à elle-même.

Le samedi, de midi à cinq heures, je suis « Lagerführer von Dienst », chef de camp de service par intérim. Cela me vaut de trôner dans le bureau de Groll, assis à sa table, pour recevoir les visiteurs éventuels et répondre au téléphone. Une sinécure : il ne vient personne, personne n'appelle. Le Wochenend allemand vaut le week-end anglais. Même une Alarm de jour, le samedi 4, ne parvient pas à troubler la sérénité dormante du lieu. Je bavarde avec Müller devant la porte. De la Flak, pas de bombes.

Dimanche 5, je vais à Potsdam avec Gignoux ; on fait du tourisme ! – Je note à ce propos que ma vie s'organise, peu à peu. Et c'est une chose assez étrange, au fond, que ce ballottement entre deux existences aussi opposées que celle qui me tient dans la boue du camp et une autre qui me vaut le luxe d'un théâtre ou la majesté du palais de Frédéric II ; entre la bestialité et la civilisation, en somme, de la même façon que le jeune Rastignac allait de la sordide pension Vauquer aux falbalas des Italiens et du grabat du père Goriot au lustre de l'hôtel de Nucingen, mais ici le contraste est plus violent même sans les bals de la Chaussée d'Antin ; c'est Balzac à la puissance supérieure ! Les sommets sont plus modestes, mais le fond est vraiment bas…

Ainsi donc, nous voici sur le chemin de Potsdam – chemin agréable au demeurant : la S-Bahn traverse Charlottenburg, malheureusement en ruines, mais ensuite c'est la surprise d'un long parcours au milieu de la forêt de Grunewald, avant de retrouver les maisons et les rues d'une ville à Potsdam. Berlin ne ressemble pas du tout à Paris ; c'est une capitale sans unité ; plus exactement, c'est une succession de villes qui peuvent présenter des décors extrêmement différents : à Charlottenburg, résidentiel et cossu, succèdent sans transition, au nord, les fumées jaunes des aciéries de Siemensstadt, que suivent

les bois agrestes de Jungfernheide. Ainsi se développe, sur une trentaine de kilomètres, cette grosse ville plate (le sous-sol marécageux interdit les constructions hautes, aucun immeuble ne dépasse quatre étages), qui alterne les quartiers bourgeois, les cités ouvrières, les usines, les forêts avec des lacs, une Finlande au milieu d'une capitale germanique.

Le ciel est bleu, une belle journée qui anticipe le printemps. Grunewald a un faux air d'avril. Potsdam nous accueille, petite ville de garnison et de résidence, endormie, calme et huppée : des palais, des villas prétentieuses, des hôtels bas, des écoles militaires, des maisonnettes toutes proprettes, et un vieux tram qui serpente au caprice des rues, pour l'usage des retraités et des bonnes d'enfants.

*

La guerre est bien là. Durant toute la semaine du 6 au 11 mars, nous sommes gratifiés d'une alerte quotidienne. Les attaques n'ont plus lieu de nuit, mais de jour : c'est un progrès pour nous, on y gagne en heures de sommeil. Défi américain à la défense hitlérienne, de plus en plus débordée. Ces gentlemen du Texas ou de l'Illinois viennent nous rendre visite tous les jours régulièrement entre treize et quinze heures. Le ciel est clair, sans un nuage. Nous regardons glisser les oiseaux d'acier dans l'azur, filant leurs longues traînées de fumée blanche parmi l'éclosion anarchique des flocons de la Flak. Les bombes tombent. Pluies de tracts. Il est interdit de les lire, théoriquement. Le texte en est de toute façon plutôt pauvre et tout à fait inefficace, quand on connaît les Berlinois. Croit-on à Washington que le peuple allemand va se lever contre Hitler ? Il nous tombe aussi, à chaque passage de formation aérienne, des flots de mystérieuses lanières de papier, noires d'un côté, métallisées de l'autre, comme si les avions de mort s'amusaient à nous jeter des serpentins d'un carnaval funèbre[80].

En tout cas l'aviation US prouve qu'elle ne tient plus aucun compte des contingences atmosphériques. L'alerte du 9 se déroule, d'une heure mois dix à deux heures et demie, par temps très couvert : ciel bas, nimbus et brume. Les gars là-haut ne voient rien du sol. Les bombes chutent quand même, pas très loin du camp. Concert de canons de tous calibres, avec de temps à autre les boums tonitruants, énormes, de la Flak du Bunker de Gesundbrunnen tout proche, on sursaute à chaque coup. Il y a aussi les explosions en l'air des obus antiaériens et le sifflement sans fin des éclats qui retombent au sol à l'aveuglette, aussi dangereux que les bombes elles-mêmes.

[80] Je ne saurai qu'après la guerre que les bombardiers larguaient ces averses de papier spécial pour brouiller les échos sur les écrans de radar.

Mon occupation de la semaine est consacrée au théâtre. Je tape à la machine du bureau, en plusieurs exemplaires au carbone, les rôles de *29 degrés à l'ombre* : une troupe improvisée veut nous jouer ce Labiche pour Pâques. J'en suis, naturellement. Heurtier me charge par ailleurs de la mise en scène de *Le gendarme est sans pitié*, et du rôle du substitut. Je commence à apprendre mes textes.

Ce début de mars est tout ensoleillé. Berlin, même dans ses ruines, prend un petit air de fête. Le froid sévit encore ; les enfants et les femmes portent toujours les pantalons d'hiver et ces capuchons pointus qui les font ressembler aux nains de Schneewittchen. Mais ce diable de soleil fait croire au printemps et à la paix. Les vitrines sourient entre leurs bandes de papier croisées, les décombres paraissent moins tragiques. Des camions passent, charriant des prisonniers italiens en cape grise et chapeau pointu ; on les prendrait pour une troupe de sympathiques brigands de Calabre, il ne leur manque que les escopettes, sur leurs plates-formes en mal d'opérette…

Moins drôle : trois cas de typhus signalés au camp en huit jours ; un Français a la typhoïde.

Semaine du 13 mars : le beau temps est déjà fatigué de cette précoce montée de sève. Ciel bas, vent mince et froid, giboulées et tourbillons de neige mouillée.

Mon travail au camp se diversifie. Je fais la collecte des tubes à essai dans la chambrée de Rosse, le Français qui a la typhoïde : j'ai pour mission d'apporter les pipis de ces messieurs, étiquetés, à Schwester Lydia aux fins d'analyse à l'infirmerie.

Je chante à la chorale d'Heurtier. Je lis d'une traite l'*Annonce faite à Marie*. C'est beau comme un chêne, poignant comme la mort d'une jeune fille, nu comme un cloître.

Groll rend la justice dans son bureau. Cela fait une scène assez étonnante. Salomon sur son trône, Saint Louis sous son arbre, mais la justice grollienne est plus expéditive que celle de ces illustres modèles, car ni l'un ni l'autre, que je sache, n'employait la cravache… Il est vrai qu'ils n'avaient pas à juger des Russes.

Le soir même, incident au camp des femmes. Un de plus ; on ne les compte plus : bagarres, crêpages de chignons, trous dans le grillage, robes volées qu'on retrouve sur le dos d'une autre. La Lagerführerin n'en finit pas de beugler ses Scheisse ! Ici, ce n'est pas Salomon qu'il faudrait, c'est une brigade de carabiniers. L'autre jour, une tigresse Serbe en poursuivait une autre, un

tisonnier préalablement rougi au feu du poêle dans la main. Ce soir, c'est moins dangereux mais tout aussi dramatique : Lili, une « ancienne » d'Eliezer, a tenté de s'empoisonner en avalant un tube de cachets d'aspirine. Eliezer est intervenu, à sa manière de gars de la marine : il a enfoncé ses doigts dans la gorge de l'aspirante au suicide. C'est brutal mais efficace.

Le samedi suivant, le même Eliezer connaît un autre problème. Lucienne, son amie du moment, meurt dans un hôpital. Il la savait malade ; depuis deux semaines il courait tous les hôpitaux de Berlin, l'un après l'autre, sans retrouver sa trace. Lucienne est morte dans l'isolement, l'abandon les plus complets. Et la dernière fois qu'ils s'étaient trouvés ensemble, ils s'étaient disputés… Ce deuil ne m'est pas indifférent : la pauvre femme avait lu quelques-uns de mes poèmes et avait montré de la sensibilité.

Mardi 21. Je commence un nouveau service : tous les matins à 7 heures je dois faire la tournée complète du camp pour vérifier si tous ses habitants sont présents ; pas les travailleurs de l'AEG, déjà partis au boulot, mais tout le reste, le personnel affecté au Lager lui-même : Russes, Italiens[81], cuisiniers, ces dames du Krankenrevier (infirmerie) et les malades, naturellement, la forge, la menuiserie, la cordonnerie, etc…, et enfin les soldats allemands du bureau et des services annexes de ce qu'on pourrait appeler la garnison du camp. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette guerre hitlérienne, au fond, que le contrôle d'une unité de la Wehrmacht soit confié à un petit civil français ! Cela m'amène à pénétrer dans le mess des gradés ; un Führer inspiré, tragique, énorme sur ciel d'orage, occupe toute la cloison du fond ; à ses pieds gît une non moins ostentatoire couronne de feuilles de chêne. Cela me fait l'effet d'une couronne mortuaire ; comme si depuis Stalingrad la Wehrmacht portait le deuil de la VIe armée. Ou n'est-ce pas le deuil du Führer lui-même, figé dans son rêve de triomphe mort ?

Le temps est à la neige. Il fait froid.

*

Mercredi 22 mars.

[81] Depuis la capitulation italienne de Septembre 1943 et la « rafle » de toute l'armée de Badoglio par Kesselring, le Reich ne savait que faire de ses alliés de la veille, devenus ennemis en une nuit. Fallait-il les traiter en prisonniers de guerre ? en hôtes provisoires ? en travailleurs étrangers ? Ceux dont je parle travaillaient au camp ; ils ne portaient pas de KG sur le dos, mais leur statut devait approcher de celui de prisonniers. On les appelait « les badoglios ». Pour une fois, l'Organisation sans faille qui ordonnait le Grand Reich dans tous ses secteurs se trouvait prise en défaut !

À treize heures, Voralarm, et aussitôt après Alarm. Je descends dans la tranchée-abri, vide à cette heure, avec les seuls Robert Machemin et Kleene le long cuisinier hollandais qui sent la margarine. Et tout de suite l'orage est sur nous, en plein. Cela commence par un chapelet de bombes explosives, un flon-flon-flon qui grandit et vient battre à vos tympans, la seconde de silence où l'on se demande si l'on vivra la suivante, l'explosion du volcan, l'univers qui n'est plus que bruit, trente tombereaux qu'on décharge d'un coup. J'essaie de me répéter : on n'entend pas la bombe qui vous tue, tant qu'il y a du bruit il y a de l'espoir… Des avions passent, très bas, roulant le ciel avec eux. Les dos se courbent dans l'abri ; on rentrerait dans le sol, si on pouvait. Kleene s'est jeté par terre, recroquevillé, il tremble comme la feuille et pousse des petits cris inarticulés. J'entends en mémoire mon père qui racontait les tranchées : les froussards, c'est insupportable ; on les menaçait de leur casser la gueule s'ils n'arrêtaient pas leur pantomime. Ma foi, j'ai bien envie de crier à Kleene qu'on va le jeter hors de l'abri, qu'il la taise, sa gueule ; Robert et moi avons assez de mal à rester debout, à rester des hommes.

Pluie de bombes au phosphore. Pluie ininterrompue, interminable : on dirait d'un train qui roule à cent à l'heure, sifflet ouvert. On attend les explosions ; il n'y en a pas. Le pire, c'est cette sensation d'impuissance. Nous voilà terrés dans notre trou, comme des combattants cloués au sol sous un tir de barrage, réduits au niveau de la bête, l'épouvante au-dessus et prête à se refermer sur nous, avec la terre et les rondins brisés… Ah ! pouvoir faire quelque chose, agis, s'oublier ! Il me semble que si je tenais un fusil, attendant l'ordre d'attaquer, cela serait plus supportable.

Accalmie. Dix minutes de répit. On se redresse, on se regarde, on raffermit les voix… Nouvelle vague ; le péril qui grandit avec le vacarme des moteurs, grandit, grandit, absorbe tout l'espace, toute l'existence, et l'on n'est plus qu'un animal pitoyable, dérisoire. Nouveau déluge de phosphore, plus fort. Le plafond de terre s'effrite et nous tombe en pluie de poussière sur la tête, explosion après explosion. Question : jusqu'à quand les étais de bois léger tiendront-ils ? Tout mon être se révolte. Je ne veux pas mourir par les hommes. Que Dieu, ou le Diable, s'en charge, soit ; mais pas la connerie des hommes. C'est trop bête.

Une troisième vague nous resserre, la tête dans les épaules, pressés l'un contre l'autre comme des moutons affolés. La grêle de mort descend à grand fracas. Puis le silence, à part les tirs de la Flak, mais on ne les écoute même plus. Et la délivrance de se voir vivant.

C'est fini. Nous remontons de la tranchée dès que la Flak se tait. Le bombardement n'a duré qu'une demi-heure à peine. Mais un spectacle dur nous

attend. D'abord nous avons de la peine à reconnaître le camp. Le sol est jonché de pierres, de terre projetée, d'éclats de bois, de détritus impossibles à identifier. Une odeur âcre de brûlé nous prend à la gorge. On y voit mal : le ciel est obscurci par la fumée noire rouge des incendies qu'un vent subitement levé chasse à toute vitesse, mais toujours il en revient ; on ne voit plus le soleil, qui brillait à midi. Des toits flambent, à droite, à gauche ; des baraques du camp italien aussi. Et puis, comme nous marchons vers le bureau, Robert et moi, nous apercevons de-ci de là de petits tas rougeâtres, informes, sanguinolents, comme semés par un géant fou. Sur le chemin, une main, avec l'alliance d'or à l'auriculaire et un long filament, nerf ou veine, qui pend du poignet… Un peu partout dans un rayon de cinquante mètres, des déchets humains, lambeaux de peau, chairs écorchées, débris innommables. Les hommes que nous rencontrons, Russes, soldats allemands, nous disent qu'une bombe est tombée sur l'abri de l'infirmerie, tuant tous ses occupants.

J'aide les camarades à remonter des tranchées abris les valises, que nous y avions descendues, de ceux qui travaillent à l'usine. Puis je me dirige vers l'infirmerie, à l'orée du camp des femmes. Une entrée de l'abri est intacte ; mais l'autre, à l'autre extrémité de la tranchée, a disparu dans le bouleversement d'une excavation truffée de bois éclaté. Un cadavre de femme en bottes, couché sur le ventre, est étendu à quelques mètres ; les cheveux sont retroussés et rabattus sur le visage comme par un violent coup de vent.

Tout de suite le déblaiement s'organise ; ce sont les gars du détachement de la Kriegsmarine qui s'en chargent ; Groll dirige, monté sur le remblai formé par l'explosion. Je ne sers pas à grand chose, mais je ne parviens pas à m'en aller. Bientôt des corps apparaissent sous les pelles. Ils ont été soulevés, lancés, fichés dans la terre avec les rondins de soutènement. Les marins exhument des cadavres désarticulés, comme des pantins bourrés de son ; les os doivent être disloqués. Les têtes ne sont plus que des bouillies de chair et de sang ; les chairs flasques sont livides, marbrées, maculées de terre par-dessus le marché. L'horrible mélange du *Songe d'Athalie*. Mais ici ce n'est pas de la littérature, ou plutôt c'est Racine en vrai. Ce qui choque, c'est cet irrespect de la mort : des hommes, et plus rien d'humain. On se cherche des idées rassurantes ; on se dit qu'ils n'ont pas souffert, qu'ils n'ont pas même vu arriver leur anéantissement. Le plus navrant est une femme, un corps très jeune que le souffle de la bombe a entièrement dévêtu. Cela révolte, ces formes jolies, cette chair encore rose, tout à coup inerte, inutile. L'exhumation est difficile ; le corps est retenu par une des jambes à demi arrachée et coincée sous un amas de matériaux. Groll m'envoie à l'infirmerie chercher un ciseau de chirurgie, pour couper ce qui tient encore.

Je ne ressens rien. Indifférence ? Insensibilité de qui est jeune et ne croit pas à la mort ? C'est cela, peut-être. Le spectacle se place au-delà du réel, au-

delà de l'imagination. Peut-être aussi, s'il me fallait porter ces corps, toucher ces chairs, ne tiendrais-je pas aussi bien le coup…

Au bureau, qui a été encadré de bombes et secoué, nous déblayons et rangeons matériel et paperasses. Alors que nous nous tenons sur le seuil du baraquement, avec Groll et Schwester Elisabeth, le berger allemand du Lagerführer arrive, remuant la queue ; il tient dans sa gueule un morceau de cuir chevelu, avec les cheveux. Schwester Elisabeth manque de tourner de l'œil et rentre précipitamment, Groll chasse son chien à grands jurements et coups de botte.

Devant l'entrée du camp la Seestraβe n'est plus qu'entonnoirs dans le pavé, fils électriques enchevêtrés, rails tordus vers le ciel.

Plus d'eau. Pas d'électricité. Et je n'ai de goût à rien, je l'avoue. Un vrai coup de massue sur la tête. Chacun vaque à ses occupations, on ne parle pas. Je dîne par habitude. Il faut que je fasse quelque chose. Je suis Viard le séminariste à la chapelle du Père, le prêtre venu ici à Noël. La chapelle est une chambre exiguë de baraquement ; à la lueur de deux bougies le Père récite les prières des morts (de profundis ad te clamavi, domine ; Domine exaudi orationem meam). Il a passé l'étole brodée sur sa manche d'uniforme de prisonnier qui commence à s'élimer. À côté de la chapelle, dans le crépuscule livide, un immeuble flambe de haut en bas par la brèche béante que lui a faite une explosive.

Rentré au camp, je rédige ces notes, mal éclairé moi aussi par deux chandelles plantées dans leur cire fondue sur la table, comme au temps de mes ancêtres. Si cette guerre dure encore un an ou deux, nous allons revenir – nous les survivants ! – à l'ère du bougeoir, tapis dans les caves sous les décombres. Le plus ennuyeux sera l'absence de radio, de musique (la radio vous soutient drôlement le moral)[82]. Un silence opaque est tombé sur toute chose. Les cadavres proches, cette nuit muette, on sent la mort partout, tapie dans l'ombre.

À dix heures du soir, alerte. Ils ne vont pas remettre ça ? Non, la fin d'alerte retentit au bout d'une demi-heure ; il ne s'est rien passé. Mais une demi-heure dans les ténèbres, c'est long, à évoquer les os et les chairs meurtris et traînés dans la fange, les lambeaux pleins de sang et les membres affreux…

Jeudi 23. Une aurore de printemps a été vite éteinte par la chape habituelle et tenace de la grisaille berlinoise ; le sol est gelé. Toute la journée, d'heure en heure, la radio signale des formations lourdes de bombardiers au-dessus de l'Ouest du Reich.

---

[82] Note à l'usage des jeunes générations : les transistors à piles n'existaient pas ; la TSF, branchée sur le courant, ne pouvait fonctionner sans le secteur.

Moi aussi je suis éteint. Je frissonne comme quand on a de la fièvre, mains glacées et joues blanches. J'ai peur. D'une peur indigne mais insurmontable, une peur confuse, mythologique, la peur du brouillard, ou du ciel : la panique que devaient éprouver les Gaulois.

Et puis, étant sorti dans le camp, je vois les visages tirés par l'angoisse, les yeux graves, les bouches tombantes. Une agitation lente de silhouettes sur qui pèse, hypocrite, universelle, la Peur. Du coup j'en suis ragaillardi : de voir l'anxiété des autres me rend du courage.

Vendredi 24. J'accompagne ce matin Georges Eliezer dans la baraque qui, tous volets clos, a été transformée en chambre mortuaire. Georges vient chercher un possible papier d'identité sur le Français qui a été tué avant-hier dans la tranchée de l'infirmerie, avec les autres ; un objet personnel, éventuellement, à envoyer à la famille. Je l'éclaire avec une lampe de poche pendant sa besogne funèbre.

Depuis hier on ne parle au camp que de cette salle macabre où les corps rassemblés sont allongés dans l'ombre ; beaucoup évitent de passer à côté de la baraque, ou bien on baisse la voix si l'on vient à s'en approcher. Les imaginations travaillent. Quand Eliezer m'a demandé de le suivre, je n'ai pas voulu me défiler ; moitié pour me prouver que je n'ai pas la trouille, moitié par curiosité, morbide sans doute.

Le pinceau lumineux de la lampe de poche éclaire tour à tour sept formes longues posées côte à côte, qu'on regarde comme des paquets. Il y a eu en réalité dix morts ; mais trois sont restés introuvables ; le souffle de la bombe a dû les disperser complètement. La lampe balaie, vite, les chairs blafardes ou noirâtres, les têtes écrasées ou trouées, les membres épars qu'on a essayé de remettre ensemble tant bien que mal. Parmi ce carnage, un adolescent est allongé, intact, la mèche blonde au front, la bouche un petit peu ouverte comme s'il souriait dans son sommeil. C'est un jeune Russe, la coqueluche du camp de Slaves, gentil et serviable. Aucune blessure apparente ; « les poumons ont dû éclater » me dit Georges. Des mains pieuses l'ont habillé presque de neuf, nettoyé ses bottes. Une fleur sauvage a été déposée sur sa poitrine. Je remercie en pensée les femmes qui ont eu ce geste poignant.

Dans un coin, un seau contient un amas innommable, chair, sang, terre et os, d'où dépasse tout droit un fémur blanc, net comme un objet d'anatomie. – Ça suffit, sortons, dis-je à Eliezer qui fait la grimace.

Mon angine ne s'arrange pas. Groll m'envoie chez le médecin de la Fabrik, un certain Rasenack, raide, prussien, méprisant. En allant, passant le long du cimetière de la Osloerstraβe, dont les arbres ont été fauchés par les bombes, je manque de peu d'en recevoir un sur la tête ; le vent le casse en deux,

et toute la partie haute s'écroule avec ses branches dans un fracas sec sur le trottoir, à cinq mètres derrière moi. Aucune émotion ; je trouve le spectacle plutôt rigolo. Suis-je anesthésié ?

Longue alerte le soir. Jamais nous n'avions entendu autant d'appareils, ni si longtemps ; un bourdonnement tenace comme d'un essaim invisible de mauvais rêve. C'est si long (et assez lointain) que je n'y tiens plus : avec Pierrot nous remontons voir le spectacle – un spectacle jamais vu : là-bas au sud-est c'est sur Erkner, dit Pierrot – un immense rideau de feu descend verticalement du ciel noir. La pluie cosmique sur Sodome et Gomorrhe…

*

On vit, cependant. Eh oui, la vie continue ; on ne peut pas mourir tous les jours. Dans la baraque des Lyonnais, Heurtier dirige toujours la chorale ; Pâques approche, nous répétons la Légende de Saint Nicolas, l'Alléluia de Mozart, des cantiques. Répétitions théâtrales, aussi : Courteline fournit le répertoire obligé ; c'est facile, c'est gai, et cela ne nécessite pas de mise en scène compliquée ; les moyens du bord suffisent. Mes tala, toujours optimistes, sont persuadés que la quille est en vue, cette année, c'est sûr. [83] Je ne vois vraiment pas ce qui autorise pareille confiance. La Wehrmacht est toujours en Ukraine ; on continue de parler, semaine après semaine, du lac Ilmen et du Monte Cassino. Les Belfortains, beaucoup plus pondérés, hochent la tête : - On sera encore là à Noël, et peut-être à la Noël suivante.

Le docteur Rasenack m'a prescrit quelques jours de congé, à la fureur de Groll. Groll est d'une humeur massacrante depuis le bombardement ; est-ce d'avoir vu enfin la guerre si près ? (après tout, vous êtes un gros planqué, Herr Lagerführer !).

Mars se termine, dans les giboulées ; un peu de neige. Des alertes, sans attaques sur Berlin. Écouteurs aux oreilles (Kleene m'a prêté son petit récepteur), j'entends, de quart d'heure en quart d'heure interrompant les émissions et les chansons, la Luftlagemeldung, l'information qui fait le point sur la situation aérienne sur l'ensemble du territoire. Toute l'Allemagne n'est plus qu'un cuirassé en alerte, attendant l'annonce de la prochaine torpille.

Groll me tombe sur le dos dix fois par jour. Je suis aussi le seul au bureau à ne pas obéir à la prussienne ; je lui ai même tenu tête l'autre jour, à l'ogre

[83] Cette fameuse quille, qui allait être le grand espoir et la suprême pensée de générations de troufions, la date libératrice à partir de laquelle se faisait le compte à rebours du temps militaire, elle était née dans les Chantiers de Jeunesse.

botté. Eliezer me crie casse-cou, Natasha secoue la tête. Dans ses périodes de rage, c'est sur moi qu'il déverse son trop-plein de foudre ; il est clair que c'est moi qu'il supporte le moins. Qu'il aille au diable ! On a sa dignité, bordel ! Mais Robert s'y met lui aussi : - Fais attention, mon p'tit vieux. Et Georges de renchérir : - Tu te rappelles le gars qui nous est débarqué du Straflag au Nouvel An ? Tâche de ne pas faire comme lui.

Groll m'envoie Brunnenstraβe prendre une livraison de harengs salés pour la cuisine. Deux Russes assurent le transport avec une voiture à bras. Cela me fournit l'occasion de découvrir les dégâts du 22 mars dans le quartier. Tous les hôpitaux d'Exerzierstraβe ont été touchés, parfois sévèrement. La barbarie n'est pas exclusivement allemande… On dénombre seize points de chute dans un rayon de cent mètres autour du camp. Mais le raid du 22 n'a été suivi d'aucun autre ; peut-être les Américains ont-ils subi trop de pertes.

La ligne de tramway de la Seestraβe a été remise en état et rouverte au trafic au bout de quarante-huit heures.

Voici avril. Tourbillons de neige toute la journée du 1er. Joli, le printemps berlinois !

Le soleil a fait enfin son apparition, froid mais sémillant. Je me mêle aux Belfortains le dimanche ; nous cherchons avidement la nature, et déambulons dans les banlieues, à partir d'une lointaine station de S-Bahn ou d'un terminus de tramway. De petites routes tranquilles nous mènent entre des pavillons et des jardins maraîchers, ou le long d'un canal ; parfois on traverse un bois : plaisir de fouler l'herbe des sentiers où percent déjà des clochettes de Maiglöckchen, et de frôler en les croisant de tendres Backfische[84] de quinze ans. On dit des bêtises, on rit, une fleur des champs à la boutonnière et un brin d'herbe entre les dents, jusqu'au retour silencieux, fourbus, fatigués de pas et de paroles.

La vie quotidienne au Wohnlager continue de fournir son contingent de drames, petits ou grands. Un soir à dix heures on vient chercher Eliezer : un nommé Voutsinas a voulu s'empoisonner ; Eliezer m'embauche, à tout hasard, et j'assiste au rituel d'usage : doigts au fond de la gorge, cuvette, verre de lait. On apprendra le lendemain que ledit Voutsinas, pour se supprimer, avait bu un flacon… de désinfectant contre l'angine !

Moins drôle : sous la pluie revenue et dans le froid, on enterre les tués du 22 mars ; le même jour, 4 avril, Eliezer va conduire son amie Lucienne Ménétrier à sa dernière demeure.

---

[84] Backfisch, poisson frit, désigne très curieusement les mignonnettes de la prime adolescence. – Maiglöckchen, clochettes de mai : le muguet.

Le 6, nous arrive au camp un nouveau cuisinier, encore un Hollandais ; tout naturellement on le loge avec Kleene ; je n'ai plus qu'à évacuer les lieux. Je m'étais habitué à ma Stube, assez spacieuse et tranquille. Groll entend m'expédier chez Lazarewitch, le délégué serbe ; je n'ai rien contre ce garçon, ouvert et plutôt sympathique, mais il occupe une chambrette minuscule de la 29, celle de Malacarne qui vient de partir pour un autre camp ; nous ne tiendrons jamais à deux là-dedans. Je le dis à Groll, qui vient voir, s'en va et ne dit mot. Eliezer grogne, mais la camaraderie de marin est la plus forte ; il m'installe un lit de fer chez lui, en attendant.

Le lendemain, Vendredi Saint, est jour de congé en Allemagne ; pas de bureau. Groll me fait dire que j'aurai la cellule de la 29 pour moi tout seul ; il n'est pas mauvais bougre, au fond, et à ses yeux de nazi (et d'Allemand tout court) un Français vaut plus qu'un Serbe.

J'occupe donc ce Vendredi Saint à déménager. Je démonte le lit-cage chez Eliezer, je le remonte dans ma nouvelle résidence, je balaie, je nettoie, je cale l'armoire qui boite, j'allume le feu, je case mes petites affaires, aussi content que Jean-Jacques emménageant à l'Ermitage de Montmorency ! Elle n'a pourtant rien de somptueux, ma nouvelle résidence. Vraie cellule de moine en bout de baraque, environnée d'herbe pauvre et piétiné et de boue, elle m'offre un confort de prison : une chaise unique, l'armoire bancale, une planchette clouée sous la fenêtre en guise de table, pas d'eau courante, et le vent passe à travers certaines planches de la cloison ; une isba sibérienne serait plus habitable. Heureusement, j'ai de quoi faire du feu : un poêle de faïence de dimensions monumentales occupe un tiers de l'espace. Me voilà comme Descartes « en son poêle » (*Méditation Troisième*), au chaud et sans passions comme lui. Le reste de la baraque est habité par des Tchèques, corrects et discrets. Et en face c'est la baraque 28, celle des tala, Heurtier, Gignoux et compagnie, une bonne compagnie.

Que je retrouve le dimanche suivant, jour de Pâques. La chorale fournit la musique de l'office de la Résurrection. J'y viens un peu à mon corps défendant, parce que le Père affecte de m'ignorer, ce que je trouve tout à fait sot, et que du coup je répugne à lui chanter sa messe ; et puis, voici une semaine que le clan me tanne pour obtenir que je communie avec eux : on ne te demande pas d'engagement, laisse-toi faire – du style : ça ne peut pas te faire de mal, ce n'est pas douloureux ou autres balivernes. Fort de mes connaissances sacerdotales, je refuse de me confesser la veille au soir : comme ça, communion impossible, ils ne m'auront pas.

De chanter à côté de cet autel de fortune où évolue le curé en chasuble me ramène de douze ans en arrière : je me revois servant la messe à Pouillon,

candide enfant de chœur… Devant moi les filles du camp, qui ont fait toilette, foulard sur la tête, ont des airs dévots de pécheresses repenties ; certaines de ces Marie-Madeleine viennent s'agenouiller pour recevoir l'hostie. Et voilà que le prêtre vient à nous, les gars de la chorale, et continue sa distribution. Seul mécréant au milieu de mes camarades prêts à recevoir le corps de Jésus, que puis-je faire ? Résister serait stupide. J'ouvre la bouche comme les autres, ma foi, et j'avale le rond blanc de pain azyme. Après la messe, les Gignoux et les Heurtier triomphent (modestement) : ils m'ont eu. Je m'en veux de ma lâcheté ; j'argue de la non-validité du sacrement, puisque je n'étais ni confessé ni préparé ; mais il paraît que j'ai communié valablement, le Père avait toutes les dispenses. Aucune ruse ne leur coûte, aux curés. On ne m'y reprendra plus, et ces messieurs ne sont pas près de me revoir dans une église !

Je me retrouve le soir à la Torpille avec les Belfortains ; je m'ennuie. Musique criarde, chacun se force à s'amuser, qui au flirt, qui à la bière. N'y trouvent vraiment du plaisir que ceux et surtout celles qui aiment danser : les filles ont ça dans le sang, pour les garçons c'est essentiellement prétexte à trouver l'occasion, la bonne autant que possible. Je remarque que les jeunes Berlinoises sont bien plus hardies que les Parisiennes : elles vous plantent le regard droit dans les yeux. Mais elles n'acceptent les avances que des hommes faits et sûrs d'eux ; les jeunots que nous sommes ne font pas le poids.

À l'inverse des rites français, le lundi de Pâques n'est pas férié ; je n'ai même jamais autant travaillé : bureau de 7 à 15 heures sans pause, et de nouveau de 5 à 7 le soir ; c'est la distribution des tickets de cantine, et Natasha est en congé : Mlle Freilichmann se paie les sports d'hiver avec son officier.

Un départ : Billebaud paie la tournée au Pilsator du coin. Billebaud était novice chez les Dominicains ; il rentre en France pour prononcer ses vœux, et entrer au couvent. Encore un cas pas ordinaire dans ce Reich païen qui rafle toutes les mains-d'œuvre du continent et ne laisse plus repartir personne : un moinillon obtient toutes les autorisations et s'en va tranquillement se retirer du monde ! Je sens un certain dépit alentour, y compris chez les tala ; si encore le brave Billebaud partait retrouver sa famille, ou s'engager dans les Forces Libres… Par-dessus le marché, il est de nous tous celui qui s'adaptait le mieux et sans souffrir à l'inconfort et à la disette ; le jeûne et l'abstinence, parbleu, il connaît !

Débats théologiques avec Gignoux ; un pou qui traverse la table entre nous (la table où l'on mange) interrompt net nos échanges éthérés. Les poux = typhus ! Des affichettes au camp nous en préviennent : Eine Laus, deinTod ![85]Au bureau, je travaille comme un sourd, de 7 à 7 avec une demi-heure de liberté

[85] Un pou, c'est ta mort ! – Prévenance sanitaire qu'on retrouvait dans les camps de concentration…

pour le Mittagessen, le déjeuner. Mais dans le domaine alimentaire aussi je me suis organisé, avec la complicité des cuisiniers : je ne souffre plus de la faim.

Tout le jour au bureau, et le soir dans la baraque, on vit dans l'anxiété latente des bombardements, une oreille à la radio et à la Luftlagemeldung, suivant d'heure en heure le trajet des formations ennemies au-dessus du Reich, à l'ouest, au nord, au sud… C'est le glaive volant de Damoclès, c'est l'épée de Lu-tong-ping qui traversait les airs pour tuer le Dragon Jaune.

Odessa vient d'être repris par les Russes. La propagande hitlérienne se venge du « repli stratégique » permanent en brandissant le spectre bolchevik, à l'Est, ailleurs aussi : à Alger De Gaulle gouverne sa France des émigrés avec les communistes. Hé ! hé ! Faut-il attendre Attila et l'Europe soviétique ? Les Américains ne semblent pas disposés à faire alliance avec Hitler contre Staline, contrairement aux espoirs du beau Grassi ; mais ils ne paraissent pas pressés non plus de débarquer à l'Ouest. Se décideront-ils quand les Cosaques seront à Brest ? Ce serait la troisième guerre mondiale, en ce cas ; on n'est pas sorti de l'auberge… Et quelle guerre ! La France des terroristes en donne un aperçu pas rassurant. Je voudrais bien être plus vieux de quelques années. L'attente des bombes, l'incertitude de l'avenir, cela commence à nous ébranler les nerfs sérieusement.

*

IV - Ich war ein Berliner

On connaît la fameuse formule lancée par le président Kennedy devant le Mur de Berlin le 26 juin 1963 : « Ich bin ein Berliner ! ». Ce défi à l'oppression du nouveau fascisme, je veux dire à la Soviétie, tout le monde l'avait parfaitement entendu. Mais pour moi, cette phrase dite en allemand eut une autre résonance ; elle réveilla un écho lointain : me reportant en pensée à l'époque de mon séjour au Wohnlager Seestraβe, à mes errances solitaires entre Charlottenburg et Alexander Platz, à mes promenades avec les copains à travers les banlieues agrestes, à mes sorties au Kino et dans les salles de spectacles, et plus encore au pilonnage systématique de cette capitale par les Anglo-Américains, dont les bombes ne distinguaient pas entre les nationalités, alors je me persuade non sans quelque raison que l'Histoire m'autorise à dire : ich war ein Berliner – j'étais un Berlinois.[86]

J'en retrouve la justification dans mon Tagebuch :

Deuxième quinzaine d'avril 1944.

Dimanche 16. Croisière sur la Spree, cap à l'est direction Rüdersdorf. Marine miniature, paysages lents, bière et chants de jeunesse braillés à pleine voix entre les vitres du pont promenade – tout à fait dans la tradition germanique, même si les chants et les voix sont « bien de chez nous ». Après les laideurs industrielles de Treptow et de Köpenick, sont apparues sous le ciel gris des sapinières plates et sablonneuses, coupées de petites cités de plaisance, maisonnettes parées de géraniums rouges, villas pompeuses et cabanes en planches encadrées d'un jardinet. La Spree triste entre les usines s'élargit soudain, prend des allures de lac finlandais. Retour par la même voie d'eau, parmi les cygnes et les canoës où pagaient des jeunes filles sportives, jusqu'au pont en faux gothique de Treptow.

J'ai pu me croire, le temps d'une soirée, revenu au bonheur de la paix et de la civilisation. La retombée dans la vie du camp est dure.

Natasha est rentrée, bronzée par quinze jours de ski au Tyrol, au-dessus d'Innsbruck. Nous allons nous promener ensemble, le dernier dimanche d'avril,

---

[86] L'avouerai-je ? Je le suis demeuré, en pensée, à travers les vicissitudes de cette ville extraordinaire : le blocus de 1947, le Mur de 1961, et sa destruction à partir de la folle nuit du 9 novembre 1989.

dans le centre de Berlin, unissant pour un après-midi nos deux solitudes et nos nostalgies. On parle musique ; Natasha me fait entrer au Café Viktoria, le café chic d'Unter den Linden. Grands fauteuils-clubs autour de petites tables de marbre, velours rouge et marbre bleuté, hauts rideaux lourds à brassières, c'est le rendez-vous de la société « vornehm », des gens distingués de la bonne bourgeoisie berlinoise. Un peu fanée, la bonne bourgeoisie : les toilettes sont rares dans ce Reich spartiate où dominent les uniformes, eux-mêmes quelque peu chiffonnés – la guerre dure depuis trop longtemps, les belles broderies d'argent de 1940 se ternissent. Et puis la gravité empesée naturelle aux Berlinois et aux Allemands du Nord, déjà peu bavards et pas liants, se fige maintenant dans l'anxiété permanente des bombardements, des pertes au front, de l'avenir. Les conversations manquent d'entrain ; Natasha et moi sommes les plus gais de l'assemblée. Près de nous un couple d'âge mûr totalement muet et absolument funèbre me fait penser à ce personnage de café entrevu dans *Siegfried et le Limousin* et dont Giraudoux dit qu'il essayait de ressusciter d'entre les pierres tombales des tables de marbre.

Je me plais en la compagnie de Natasha, fille vive, spontanée, cultivée, capable d'aller de l'espièglerie aux sujets graves. Rien ne peut se passer entre nous : je suis trop jeune pour elle, trop enfant, et elle adore son Fritz – nous sommes donc tranquilles de ce côté-là. Et je me dis qu'après tout l'amitié d'une femme vaut peut-être mieux que l'amour : pas de désirs, de complications, pas d'orages. Il y a par ailleurs dans une amitié féminine quelque chose de plus riche que dans celle d'un homme ; la femme voit plus vite et plus profond que nous ; elle n'a pas nos molles complaisances, nos fausses bravoures. Exemptée par la nature de cette fichue virilité que nous nous croyons obligés de prouver à tout vent, elle s'affirme d'instinct et sans détour, et elle a souvent raison au-delà de nous, ou contre nous. Quelle merveilleuse partenaire ! Et comme la galanterie nous impose des respects que nous n'aurions pas vis-à-vis d'un camarade mâle, il n'y a rien finalement de plus agréable et de plus précieux que l'amitié entre deux êtres de sexe opposé, avec le plaisir en plus de regarder de près un visage attrayant et de jolis yeux.

Les alertes se font plus rares. La plus importante a eu lieu le 18, de deux à trois. Des formations serrées, l'une après l'autre, traversent tout le ciel, au nord ; nous les voyons très bien étinceler au soleil. Bombardement nourri. La Flak, cette fois bien centrée, abat cinq appareils ; ils tombent comme des pierres au bout de longs fils de fumée noire qui s'élargissent et flottent un long moment à la dérive. Quand l'alerte est finie, un haut rideau gris s'élève lentement sur tout le nord.

Le soir de ce jour, révolution au camp ! Les Tchèques et les Français se massent devant la baraque directoriale pour manifester contre la bouffe ; à la cantine, les cuisiniers se sont fait huer (Kleene s'est caché derrière ses

fourneaux…). Groll refuse de paraître et menace de faire donner la Werkschutz. Les rebelles ne se dispersent pas ; finalement le Lag'führ' condescend, sur mes instances, à recevoir une délégation dans son bureau – sans la cravache, il y met les formes (il ne s'agit pas des Russes). Alors se place une scène typiquement grollienne. Les manifestants lui présentent une pomme de terre à demi pourrie. – Chez nous, c'est ce qu'on donne aux cochons ! dit un des Français. Je traduis. Groll prend la patate, la retourne, la soumet à l'assemblée que n'en voit plus que le côté sain : - Dieser Kartoffel ist doch gut ! conclut le Lagerführer avec le calme majestueux de Zeus réglant un différend sur l'Olympe. Je n'ai pas besoin de traduire ; Kartoffel, gut, tout le monde a compris. C'est tellement inattendu, la mauvaise foi apparaît avec une telle évidence, qu'ils en restent sidérés, mes camarades. Enfin ils obtiennent l'assurance que l'ordinaire sera amélioré, et ils se retirent sans gloire ; une fois de plus le patron l'a emporté sur les séditieux, ce qui est le sort de la plupart des manifestations. Mais je trouve assez énorme qu'en pleine capitale du IIIe Reich, au milieu de ce peuple soumis, il ait pu s'en produire une.

J'envoie 200 Rentenmark (4 000 francs) à mes parents. Je gagne ici bien au-delà de mes besoins.[87]

20 avril. Geburtstag des Führers. L'anniversaire du Grand Chef est célébré dans toute l'Allemagne. Le camp pavoise : deux immenses étendards pourpres frappés de la croix gammée ornent l'entrée ; ils seront gardés militairement jusqu'au soir. Au fait, quel âge a-t-il, le Grand Chef ? 55 ans, je crois. Plus très jeune pour conduire le char des conquêtes… Encore assez pour embêter l'univers.

Il nous arrive, ce jour-là, huit petits Russes de Smolensk, des gosses de dix à douze ans, couverts de fourrures comme des oursons et chaussés de grosses bottes – ou pieds nus. À la suite de quelles tribulations, de quels drames, ces malheureux mouflets viennent-ils s'échouer ici ? Arrachés à leurs parents par les va-et-vient de la guerre ? Orphelins ? Nous ne le saurons pas. Mais je compte sur les femmes des baraques russes pour les prendre en charge spontanément.

La période est sous le signe des spectacles. Nous faisons comme les Berlinois : on va au théâtre et au cinéma pour oublier la vie quotidienne.

Le cinéma propose des films en couleurs dont on parle beaucoup[88] ; ce sont de grandes machines à décors et à paysages : Die goldene Stadt, la Ville Dorée – Prague et ses tours reflétées dans la Moldau (l'intrigue est celle d'un

[87] C'est la seule note de mon journal qui fasse allusion à l'aspect financier de mon séjour au titre du STO ; je le regrette beaucoup aujourd'hui.
[88] C'était une rareté, à l'époque.

Marius tchèque) ; Et Münchhausen, où triomphent les étonnants yeux bleu gris de Hans Albers, et les trucages d'une mise en scène fastueuse dans le fantastique : le bal à Saint-Pétersbourg, les magies de Cagliostro, une Turquie de turquerie à la Victor Hugo, le harem du sultan, les personnages qui s'évaporent dans le décor, la fête à Venise où l'on poignarde gaillardement sur les gondoles au clair de lune, le voyage aérien du joyeux baron sur un boulet, le courrier qui va de Vienne à Constantinople à la vitesse d'une Maserati, le débarquement sur la Lune avec ses effets à la Méliès, et quand Casanova s'ennuie de regarder le dos perpétuel de la Vénus de Velázquez, sur un signe de sa main le portrait se retourne, au vif plaisir des spectateurs masculins. Je retrouve un bonheur enfantin à cette illustration coloriée et vivante des illustres Aventures du Baron de Münchhausen, le baron de Crac d'Outre-Rhin, qui a enchanté en Allemagne des générations de garçons ; j'en ai traduit quelques extraits au lycée – entre autres extravagances la mémorable étape de Münchhausen dans un village de Pologne : la nuit arrivant, il décide d'attacher son cheval à une souche qui dépasse de la neige, et lui-même s'endort, routé dans son manteau ; au réveil, il se retrouve au milieu d'un village ; il entend hennir au-dessus de sa tête, et il découvre sa monture pendue à la pointe du clocher. La neige avait fondu pendant la nuit… Humour germanique.

Je termine dignement ce mois d'avril par une soirée – une de plus – à l'Opéra. Le Deutsches Opernhaus donne *Madame Butterfly*. La bande habituelle me suit (Gignoux, Bigourdan, etc) ; Natasha aussi, qui amène Annouchka, oui, elle-même, à la faveur d'un désistement (la petite Russe vient en clandestine, les Ost n'ayant pas le droit de sortir) ; et j'ai fini par décider Georges Eliezer, autre recrue inattendue (le brave marin ne connaît rien à la musique, il ne sait pas distinguer un do d'un si, et il n'est même pas capable de chanter un air de matelots : cela promet).

Tout le monde tombe sous le charme et s'émeut à la vaine attente ingénue du pauvre papillon japonais, sauf Annouchka, qui demeure de marbre. Quant à Eliezer, il ne retient de tout le drame lyrique que deux choses : les mariages au pays du Soleil Levant sont drôlement rapides ; et Pinkerton devait être un bien mauvais marin puisque après trois ans il n'est pas monté en grade…

*

Mai continue avril. Le camp, les copains, les alertes, théâtre et cinetoche.

Une scène d'exotisme me tire un peu de mon spleen. C'est dans la S-Bahn : le wagon s'emplit soudain d'une troupe de Cosaques du Kouban, grandes pelisses, dolmans serrés à la taille, petites bottes collantes et vernies, gros

bonnets de fourrure noire qui s'évasent vers le haut et que ferme une calotte de soie rouge, des faces tannées, des moustaches terribles ! Tarass Boulba dans le métro, ou Michel Strogoff… Mais il ne s'agit pas d'un chœur russe pour les Folies Bergère, ce sont bel et bien des militaires, des vrais, raflés par la Wehrmacht et reconvertis à la cause hitlérienne, sans doute sur la promesse de chevauchées épiques et de beaux coups de sabres à donner tout à travers l'Europe.

Le 4, « l'Echo de Nancy »[89] m'apprend que parmi plusieurs villes de France bombardées le 1er, Reims a été sévèrement touchée. « Un quartier ouvrier a énormément souffert » : lequel ? Pourvu que ce ne soit pas Clairmarais, où habitent mes grands-parents…

Depuis deux jours, nous sommes balayés par une furieuse tempête, sans pluie ; un vent de cyclone sec et glacé sous le soleil pâle brasse toute la poussière du camp et la fait tourbillonner jusque dans les baraques à se croire en pleine Patagonie. Il a cassé mon carreau et se jette avec rage dans ma cellule par les fentes entre les planches, remuant les serviettes et mes vêtements dans l'armoire. Je me réfugie dans la carrée d'Heurtier et y écris une lettre à mes parents, leur demandant des nouvelles.

Lundi 8. Le centre de Berlin a été touché hier. Et nous avons une nouvelle alerte à 11 heures moins le quart (du matin). Une demi-heure d'attente, puis les vagues. On les entend merveilleusement – trop. Les nappes sonores s'étalent l'une après l'autre sur nos têtes, et les formations passent si bas qu'on distingue le bruit de chaque quadrimoteur. On a l'impression qu'un seul de ces énormes oiseaux rigides vous est spécialement destiné, avec toute sa charge. Montée du grondement et de la terreur ; sifflement des bombes, explosions sourdes par chapelets. Trois ou quatre fois, on courbe le dos sous les rafales fracassantes. Et puis on se retrouve intacts, un peu pâles, avec des sourires forcés. Ce petit jeu de trompe-la-camarde coûte cher aux nerfs. D'énormes boules de fumée noire se bousculent dans le vent par-devant les nuages gris, du côté de Gesundbrunnen – encore. Le quartier était directement visé. Échappé une fois de plus à la Grande Faux ; il ne faut pas être cardiaque !

Courage : les tracts versés en pluie promettent que Berlin va être bombardé jour après jour.

Il fait très froid. On rallume les poêles.

---

[89] « L'Echo de Nancy » était un périodique destiné aux prisonniers et aux déportés du Travail ; il a servi de trait d'union avec le pays, et souvent réconforté ou distrait ceux des camps en Allemagne. Naturellement, les journalistes qui y écrivaient devaient connaître des ennuis après la Libération.

Je lis beaucoup. J'ai des loisirs, y compris au bureau, où je trompe l'ennui en fumant, puisque l'abondance règne en cigarettes de toute espèce. D'une origine à l'autre, selon les livraisons, c'est toute l'Europe qui nous passe aux lèvres et par le nez, du gros tabac marron et âcre de Belgique aux blondes insipides bulgares ou turques. Le pire, c'est la mahorka russe : au bout d'un long tube de carton blanc et vide qui est censé jouer le rôle de filtre et qui n'est qu'un faux fume-cigarette du prolétaire, un peu de tabac-paille fait tousser sans plaisir.

*

Lettres de Reims : mes parents, mes grands-parents m'ont écrit[90]. Tout va bien. La nouvelle alarmante donnée par l'Echo de Nancy était donc fausse, ou pour le moins exagérée. Bien entendu, on ne peut me dire, là-bas, par lettre, s'il y a eu ou non bombardement. En tout cas la bonne humeur est de règle. À telle enseigne que mon père m'envoie un pastiche de Rabelais. Il vient de lire les *Contes Drôlatiques* de Balzac et, entraîné par la verve drue de cette prose gaillarde, il me raconte dans le même style le dernier conseil municipal, épique, de Pouillon : une très horrifique histoire où messieurs les échevins, ayant reçu chacun une vilaine lettre non signée, matagrabolisée par quelque corbeau croassant, se sont entrétripés de la belle manière jusque plus outre, de telle sorte que tout le peuple de cestuy village à la parfin en estoit moult émut et tout retourné ; adonc messire le premier du conseil fit venir la maréchaussée, laquelle réunit iceux en la grand salle et leur fit rédiger une dictée, ni plus ni moins qu'à vulgaires escholiers, d'où il apparut clairement que le corbeau n'estoit autre que l'un des compagnons soi-même, tant enflé de fiel et de sournoise méchanceté qu'il n'y avait trouvé que ce moyen de se la sortir de son vilain corps. – Enchanté par cette chronique (dont je connais en outre les protagonistes, c e qui redouble ma joie), je réponds à mon père par la pareille : « Or donc ay-je bien reçu le message de ta chère personne, et moult me suis-je esbaudi à le lire et tant esclaffé que, me trouvant lors en la garderobe jouxtant le mien lieu de travail, je cuydai trespasser et m'effondrer en la chaise, ce qui eût eu, comme bien tu le penses, fâcheuses conséquences et tristes effets ».

On s'amuse comme on peut ; c'est une façon d'oublier la guerre.

Le beau temps s'est enfin établi, et il fait tout de suite très chaud, d'une chaleur lourde, continentale ; le dimanche 14 est un dimanche d'été.

Je suis allé voir, dans une salle du quartier, le fameux « Jud Süβ », ce juif Süss dont on a tant parlé à Paris. Ma foi, c'est un beau navet. Si c'est tout ce que

[90] Lenteur de l'acheminement du courrier : je reçois le 24 les missives postées le 2.

la Propagande a trouvé pour soulever les populations contre le « péril youtre », le film ne mérite ni le battage officiel qu'en avait fait l'Occupant, ni les foudres incendiaires de la Résistance. Je ne vois qu'un mélo, où le nommé Süss me paraît bien moins convaincant et très inférieur à nos traîtres et aux sordides crapules dont notre roman populaire est peuplé. L'horrible Maît' d'Ecole et la Chouette ont une autre allure ! Ce qui me remet en mémoire les récits que ma mère tenait elle-même de la sienne, laquelle les avait entendus dans son enfance, donc vers la fin du Second Empire ; dans ces âges reculés peu d'ouvriers savaient lire, alors pour occuper les veillées en famille celui ou celle qui était allé à la communale lisait à haute voix des feuilletons du genre des *Deux Orphelines* ou des *Mystères de Paris* ; et une de mes arrière-grands-tantes particulièrement réceptive se signalait alors par des exclamations aiguës qui interrompaient la lecture : - Ah ! la malheureuse ! – Oh ! le monstre ! – Ah ! la gueuse ! – Mais il n'y a donc pas de justice ? et autres commentaires appropriés. Je ne pense pas que mon arrière-grand-tante eût trouvé au « Juif Süss » de quoi exhaler ses fureurs, tout glissant et tout méchant que soit le personnage.

Comme la dernière image s'efface sur l'écran, un cri retentit dans le noir de la salle : « Das sind lauter Lügen ! » - Tout cela est pur mensonge ! – Les lumières se rallument ; les spectateurs se regardent avec effroi : la Gestapo… Mais non, rien ne se passe. La voix était apparemment allemande – ou d'un étranger parlant parfaitement la langue. Dans les regards je ne lis pas que de la peur, au reste, mais aussi de l'incompréhension : pourquoi pousser ce cri « stupide » ?

Encore un Français du camp qui rentre au pays et régale la compagnie. Comment font-ils, les gars ? Pierrot Fontaine, le dominicain, et ce Viard le séminariste qui nous quitte aujourd'hui ? – Il y a des combines, nous dit laconiquement Eliezer, à Robert Machemin et à moi, le tout est de trouver la bonne. Il ajoute, dans un haussement d'épaules : - De toute façon, ça bombarde aussi en France ; sans parler des terroristes (il veut dire : les résistants). – Ouais.

L'arrivée de cet été précoce nous met en gaîté. Le 19 mai nous ménage une de ces journées inexplicables où la joie flotte dans l'air sans nulle raison, puisque ce jour s'écoule platement identique aux autres. On se sent pris d'un besoin irrésistible de bonheur, de gambades et de bêtises, de ce besoin qui lance les chahuts soudains dans les collèges et précipite les coups de foudre sur le trottoir. Au bureau, Groll n'est pas là, les souris dansent ; Eliezer a trouvé pour occupation de m'envoyer à distance des allumettes enflammées ; nous échangeons un tir nourri, au grand effroi de Natasha et à la désapprobation méprisante de Robert, jusqu'à ce que l'arrivée inopinée de Herr Müller, de l'Ausländerbüro[91] de FDS, vienne clore la récréation. Il était temps : le registre

[91] Bureau des étrangers.

postal commençait à flamber. Müller, heureusement, n'est pas Groll, il est jeune et il sourit, indulgent.

Des bombes ont éclaboussé la Seestraβe ; la voie du 8 est encore coupée par deux explosions. Demain une brigade de femmes russes bien encadrées par la police va poser des rails neufs – elles sont costaudes, les femmes de la steppe – tandis que les électriciens remettront les fils en état. Dans deux jours le 8 refonctionnera, et ce sera comme s'il ne s'était rien passé.

Mes tournées matinales du contrôle des absents s'étendent maintenant aux ateliers de FDS où travaillent les Français. Je vais donc tous les matins à la Fabrique et j'y retrouve mes camarades, Heurtier, Gignoux et les autres, déguisés ! je veux dire en salopettes et coiffés d'un béret ou d'un mouchoir noué en prévention des accidents, chacun occupé à un tour ou à une perceuse. Le bruit est infernal, on ne peut même pas se parler, et il flotte alentour une odeur d'huile et de cambouis qui prend au nez et s'attache aux vêtements. Ce bref passage quotidien dans le mode industriel me confirme une pensée qui m'était venue en suivant mon père au peignage de Reims : il faut voir cet univers où l'individu ne compte plus, attaché à sa machine pour une tâche sans intérêt et déshumanisée, pour être en droit de porter un jugement sur le prolétariat d'usine ; je comprends ici qu'on y devienne communiste.

J'ai pris l'habitude, pour éviter un long détour par les cours intérieures, de traverser un atelier isolé et toujours désert qui sert en fait de remise. Un matin, je le trouve occupé en son centre par une sorte de longue torpille de marine, mais je la trouve bien longue et plus renflée qu'à la normale, et puis elle est démunie d'hélice – peut-être ne l'a-t-on pas encore montée - ; le plus étrange et qui saute tout de suite aux yeux, ce sont deux courtes ailes qui donnent à l'engin la fausse allure d'un avion. Le ventre, ouvert, fait apparaître un appareillage étonnamment complexe de boîtiers et de connexions électriques. Sans doute un prototype de torpille à longue portée, mais pourquoi des ailes ?[92] Le lendemain, je repasse par le hangar dans la vue d'examiner l'objet de plus près – quoique mes capacités en mécanique et surtout en électricité soient plus que limitées ; je me fais virer à l'instant par un technicien en blouse blanche plutôt pas content. Le surlendemain, je trouve le hangar fermé, avec un avis : Eintritt strengstens verboten – entrée absolument interdite.

Le rythme des bombardements ralentit quelque peu. Des Voralarm de nuit, sans suite. Mais le 25, entre 10 heures et demie et midi moins le quart, des vagues haut dans l'azur passent au zénith ; nous voyons les appareils briller,

[92] Le hasard m'avait mis en présence d'un des premiers V1 ! Plus tard dans l'été ma mère devait en voir passer un au-dessus de sa tête : « un drôle de petit avion qui faisait un drôle de bruit» dit-elle. Il y avait une rampe de lancement au sud de Reims, pointée vers Londres. Tout cela top secret, bien entendu.

poissons d'argent sous le soleil, en formations lentes et toujours répétées comme des bancs de harengs rigides, du nord vers le sud. Pas de bombes pour nous, Deo gratias. Soudain un énorme quadrimoteur surgit de derrière les toits de baraques, à les toucher semble-t-il. Cela va très vite, mais nous avons le temps de distinguer très bien, avec une netteté angoissante dans la belle lumière de mai, les dessins du camouflage, les grandes étoiles blanches à cinq pointes de l'US Air Force, et surtout, surtout, dans la cage vitrée de la cabine de pilotage, trois ou quatre aviateurs, assis, les visages crispés, impuissants à redresser leur énorme machine volante et donc à éviter l'écrasement et la mort. La vision disparaît à la vitesse d'un rapide en pleine course ; sans doute le bombardier se sera-t-il aplati quelque part sur Wedding ou plus loin. Un autre, là-haut dans le ciel, explose en plein vol.

Groll nous est revenu après un congé de quinze jours dans le Tyrol, saoul comme un Polonais (qu'il est à moitié, puisque, Natasha me l'a révélé, il est mâtiné de Polonais et de Prussien, le produit n'est guère heureux…). Il achève de m'écœurer ; tout ce qu'il rapporte du joli Tyrol, ce n'est qu'histoires grivoises, photos pornographiques, plaisanteries sur les pets, et une frénésie de boire. Le soudard…

Des soûleries grolliennes on passe à celle des Russes. Les autorités font procéder à une distribution gratuite de schnaps à tous les habitants du camp, histoire sans doute de maintenir le moral contre l'épreuve des bombardements (les Berlinois ont droit, pour la même raison, à des rations alimentaires supplémentaires et à de meilleurs produits : du vrai beurre, des œufs, de la confiture, du pain blanc). Le résultat ne se fait pas attendre : il y a de l'ambiance le soir au Lager ; les Ost se distinguent. Groll nous réquisitionne pour une ronde de nuit entre les baraques. On croise des ombres titubantes. La lampe de poche de Groll balaie des types clignotants, un ivrogne qui vomit, un autre qui va, braguette ouverte, et qui pisse en marchant. Groll aboie : - Schweinhund ! Untermensch (sous-homme) ! – Il n'a pas tout à fait tort.

Le temps s'est remis au froid sous un soleil parcimonieux. Des bourrasques traversent ce printemps de toundra. Je vais voir les résultats du dernier bombardement sur le centre. Le Dom n'a plus de coupole et n'est plus qu'un cube noir ; en face, le Château Royal est éventré sur toute une partie de sa façade, comme un volcan égueulé. L'Empire du Kaiser est bien mort ; il n'en reste, sur le côté du palais le long de la Spree, que le colossal monument équestre à la gloire de Guillaume Ier, au pied duquel les promeneurs du dimanche continuent de se faire photographier, entre les énormes mollets de bronze des allégories teutonnes. Tout le quartier de la Bourse, celui-là que j'avais découvert en premier, déjà détruit, à mon arrivée en novembre, a été encore frappé. Les bombes nouvelles retapent maintenant sur les points d'impact des anciennes. Les Américains ne vont plus bombarder bientôt que des ruines.

*

Mon idée d'aller à Meiβen prend corps. Le 27, j'ai à conduire à la Fabrique une petite Française et une Russe qui viennent d'arriver au camp ce matin ; en fait de Russe, il s'agit d'une Mongole aux yeux bridés et aux cheveux plats, originaire de Vladivostok : qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ? Je les amène donc à Wurzeldorf, le chef de l'Ausländerbüro, et j'en profite pour lui demander si l'octroi d'un congé de quatre jours, auquel j'ai droit, m'autorise à un voyage en Saxe. C'est sans difficulté, me répond le curieux petit homme, qui m'a pris en amitié. Je suis aussi heureux qu'un collégien en vacances. Des ailes me poussent aux pieds pour effectuer les autres démarches relatives à l'incorporation de mes deux protégées. Après quoi je distribue les tickets de cantine de la semaine au bureau du camp sans débrider jusqu'à quatre heures. Je suis fourbu, mais j'ai obtenu de Groll ma permission de quatre jours : il était par chance d'humeur badine aujourd'hui.

Le soir, le Lager s'emplit de chants : ce sont les Russes qui poussent la romance dans le clair de lune. En fait de romance, il s'agit de véritables chœurs dignes de ceux des Cosaques du Don ; accompagnés d'un accordéon magistral, tour à tour endiablés ou nostalgiques, ils prennent dans la nuit une ampleur émouvante. Diables de Russes, tantôt bovins et stupide, tantôt ivres à ne plus tenir debout, et maintenant capables de s'élever aux sommets de l'art vocal.

La chaleur reprend, sans transition ; en deux jours le thermomètre monte à 35 degrés. Il y a un lac à Tegel, pas très loin de la Seestraβe ; la rive forme plage, il y a de l'herbe douce et du sable où s'étendre, les arbres du bois descendent jusqu'à l'eau ; une baignade a été installée. Je cède à son invite et je vais me tremper dans l'onde fraîche et calme. Nous sommes le 29 mai, c'est Pentecôte, l'air a un parfum de vacances. Des filles s'éclaboussent et folâtrent : est-on bien à Berlin ? Est-ce bien la guerre ?

Je suis tout à mon voyage à Meiβen. Au dernier moment, les permissions sont supprimées ! Mais j'avais obtenu le Reiseschein, le titre de transport, deux jours auparavant. Tant pis ! je vais tenter ma chance ; on verra bien. J'occupe la soirée du 2 au Staatsoper et j'y vois *Fidelio*.

Le cadre du Staatsoper me plait. Rien des lourdeurs pompeuses de l'Opéra Garnier. Le foyer, tout blanc, se propose comme un salon à colonnes orné de glaces et de porcelaines. Ce serait vraiment dommage que tant d'élégance soit à

son tour anéantie, et que se taisent à jamais les grandes voix qui ont réussi jusqu'à maintenant à dominer le fracas de la guerre[93].

*

Samedi 3 juin. Me voilà dans le train, en homme libre ! Je suis redevenu un citoyen… Le rapide de Linz via Dresde et Prague file à travers la plaine du Nord. Je retrouve un plaisir depuis longtemps oublié : me laisser bercer par le balancement rythmé d'un train ; j'ai payé un supplément en seconde, comme un richard. Ma place est moelleuse à souhait.

Pas de contrôle. J'ai bien fait de partir sans autorisation. Court arrêt à Jüterborg. Puis, au loin dans le gris de la plaine émergent deux pointes ; ce doit être – mais oui, c'est la cathédrale de Meiβen ! Une émotion intense m'envahit à cette vision que je n'attendais pas. Comme pour achever de me convaincre et de me rassurer, voici que défilent les stations bien connues, les petites gares du dimanche où l'on venait pour se promener, en ce merveilleux été de 1936 : Weinböhla, Coswig, Radebeul, Dresden-Neustadt. Enfin l'apparition, comme une carte postale de commande, du décor célèbre et unique, ville de féerie posée sur l'eau, les clochers de Dresde reflétés dans l'Elbe : joie !

À peine la vision magique entrevue, elle s'engloutit dans la halle noire de la gare qui suit immédiatement le pont. Correspondance ; je trouve l'omnibus antique à sièges de bois qui me ramène en sens inverse à Meiβen. J'y ai tant rêvé, je l'ai tant imaginée depuis sept ans, cette arrivée en gare de Meiβen, accueilli par Siegfried… Siegfried est absent, hélas ! de quelle absence… Mais son père et l'ami Max Gehre sont là, et c'est la curieuse surprise, attendue pourtant ! de revoir les visages connus, de tout près, de retrouver la couleur des yeux, de redécouvrir cette fossette au menton qu'on avait oubliée, de réentendre les voix qui s'étaient assoupies au tréfonds de l'oreille durant toutes ces années de silence.

Nous traversons l'Elbe et par la Neue Straβe, que je ne connaissais pas (c'est une voie nouvelle) on contourne le piton de l'Albrechtsburg et de la cathédrale pour monter au Schottenberg, devisant à bâtons rompus, la guerre, bien sûr, Berlin, les destructions, mon travail, mes parents, les petits événements de Meiβen. La bonne Frau Dutzschke m'attend, tout émue, avec son sourire

[93] Le Staatsoper devait être détruit à son tour – puis rebâti et décoré comme avant. Je le reverrais, lors d'un voyage à Berlin-Est, en juillet 1968. À l'affiche : …*Fidelio* ! L'art est plus fort que les conquérants.

lumineux et sa voix douce. Que de choses à se dire ! Après l'Abendbrot[94], la famille Gehre vient se réunir à nous. Sonnhilde, leur fille, a quatorze ans ; elle en avait à peine sept en 36 et voulait m'épouser… On bavarde encore longtemps autour d'une bouteille de blanc de Moselle, comme autrefois. On contemple la petite Christine endormie dans son berceau – Christine, le grand événement ! – et je me couche à minuit dans le lit de Siegfried, épuisé par tant de bonheur.

Dimanche 4 juin. J'ai du mal à réaliser où je suis, au réveil. Voilà longtemps que je n'avais pas dormi dans un vrai lit, dans une chambre propre et fleurie, sous la devise retrouvée en lettres fleuries : Wo Liebe da Friede – là où est l'amour, là est la paix. Un sabre orne le mur, comme il y en a un au mur de ma chambre à Pouillon ; c'est le seul objet qui me rappellera Siegfried. Mais les odeurs familières, oubliées, et retrouvées ce matin, ressuscitent les vacances heureuses. Les hautes silhouettes gothiques du Dom et de l'Albrechtsburg s'encadrent dans la fenêtre, si près sur leur colline qu'on croit les toucher. Et voilà effacées d'un coup les ruines de Berlin, et les baraques de la Seestraβe ; c'est comme un saut hors du monde, hors du temps.

L'air est pur et frais, les jardins sont en fleurs. Le printemps me sourit par la fenêtre ouverte. Ah ! le bonheur de descendre l'allée qui en même temps que la pente herbeuse dégringole vers le Meisatal, le val encaissé entre les collines, d'aller parmi les pivoines et les tilleuls jusqu'à l'espalier, en bas, adossé au treillage ! Je me retrouve une âme d'enfant. Il n'y a plus de drames, plus de guerre.

Eh si, hélas ! il y a la guerre. M. Dutzschke m'emmène à son bureau en ville : il y garde le dossier de l'administration militaire qui concerne Siegfried. Nous lisons ensemble les pièces relatives à sa disparition, les quelques témoignages de camarades qui ont eu la chance de revenir de l'enfer de Stalingrad, les réponses de l'armée aux démarches des parents pour obtenir – vainement- le moindre signe de vie. Tout cela est sec, laconique, indifférent. Pas moyen d'imaginer la réalité de ce qui a pu se passer là-bas dans la neige au bout des steppes ; ni de savoir si mon ami est encore en vie. Dans la terrible incertitude de la formule « vermiβt », porté disparu, les Dutzschke espèrent encore, n'ont pas abandonné l'espoir de revoir un jour leur fils. Malheureusement le peu que l'on sait de ce qu'a dû être l'enfer de Stalingrad laisse peu de perspectives favorables à une survie. Et les Russes, tout à fait hors des Conventions de Genève, ne donnent aucune nouvelle de leurs prisonniers. Soignent-ils seulement les blessés ? Je n'ose livrer le fond de ma pensée aux pauvres parents qui veulent croire au miracle, qui s'accrochent à tout ce qui peut lui donner une substance : la mort de Siegfried n'a jamais été annoncée ; il a pu

[94] Le dîner – littéralement pain du soir : il consiste en tranches de pain bis que chacun recouvre à volonté de charcuteries diverses, de poisson froid, de fromage, de confiture ou de miel.

s'en sortir vivant ; il est sans doute dans un camp ; la guerre ne sera pas éternelle, les prisonniers reviendront…[95]

On prolonge d'instinct la présence invisible de l'absent : je regarde les photos qu'il avait envoyées de ses différents cantonnements, à Liège, puis en Pologne, puis en Ukraine à Artemovsk, et enfin au cours de l'éblouissante, de la harassante Vormasch[96] de l'été 42 à travers les steppes, qui devait aboutir au désastre de Stalingrad. Gloire inutile, comme toutes les gloires. J'ai du mal à reconnaître le Siegfried des temps heureux dans ce grand soldat blond, de plus en plus étranger à mesure que son destin l'éloignait vers l'Asie, vers l'impossible…

Christine est là pour recréer la vie, pour rendre un sens à l'existence des parents. Le bébé me fait d'abord un peu la mine, puis s'apprivoise et me sourit de ses yeux bleus. Je lui souhaite de toute mon âme un meilleur destin que son frère, son aîné de vingt-trois ans, dans la mesure où la folie universelle autorise l'espoir de destins heureux.

Dans l'après-midi de ce dimanche, la famille Gehre revient nous voir. Max Gehre est visiblement curieux de connaître mon point de vue de Français sur les perspectives qu'offre la guerre au point où elle en est. Et d'abord il se renseigne sur ce qui se passe en France, tout en affirmant, péremptoire, que le Reich, si rien ne vient l'en empêcher (un débarquement américain), liquidera les bandits communistes et autres terroristes et rétablira la paix pour notre bonheur. Toujours cette idée fixe, sortie tout droit de *Mein Kampf*, cette foi en une Allemagne chevaleresque, libératrice européenne des Satans, le juif et le bolchevik. J'étonne beaucoup ces braves gens en essayant de leur faire découvrir que partout où elle est, la présence allemande est haïe, parce qu'elle représente l'oppression ennemie. C'est à grand peine qu'ils acceptent mon témoignage, persuadés qu'ils sont que tous les étrangers venus travailler pour l'effort de guerre du Reich sont des volontaires reconnaissants…

Autour du gâteau fourré aux fruits et de la cafetière encapuchonnée de la housse brodée qui la tient au chaud, nous procédons à un vaste tour d'horizon impartial et cordial, comme on dit dans les communiqués. Tout le monde aspire à la paix, c'est clair, mais sitôt établie cette évidence, je découvre que mes interlocuteurs veulent toujours croire à la victoire. Le front de l'Est ne permettant aucune espérance prochaine dans ce sens – on pense ici que la Wehrmacht, ayant évacué le territoire soviétique, va contenir les hordes slaves sur les confins du Grand Reich (envisagerait-on une nouvelle Muraille de Chine

[95] On ne devait plus jamais avoir d'autre information sur le disparu. Disparu est le terme juste – comme on dit : disparu en mer. Contre l'évidence par défaut, il devait me rester longtemps, jusqu'en 1945-46, un doute, un petit espoir secret : peut-être Siegfried avait-il survécu.
[96] Marche en avant, avance d'une armée en pays ennemi.

de la Finlande à la Moldavie ?) – les esprits se tournent vers l'Ouest et en viennent à souhaiter une tentative d'invasion par les Américains comme le seul moyen de saisir un adversaire plus facile à vaincre, et de redresser la situation générale par un spectaculaire succès sur le Pas-de-Calais ou la côte hollandaise.

Je n'ose dire à mes amis, tant leur conviction est solide, que je ne suis pas si sûr d'un tel succès. « Le Mur de l'Atlantique est infranchissable », cette affirmation leur paraît une évidence. Pour ma part, je ne crois pas à une invasion par l'ouest, et je le leur dis ; on en a trop parlé. Londres l'agite depuis un an comme le croquemitaine destiné à faire peur aux Allemands, et la lanterne du salut à l'intention des Français ; outre le faux espoir dans lequel Churchill entretient Staline, d'un second front qui soulagerait les Russes – qui les soulage déjà en partie, au fait, en immobilisant plusieurs corps d'armées hitlériennes tout au long des côtes. En somme, la menace d'invasion tient lieu d'invasion. Pensez donc, dis-je à mes amis, à l'effrayante dépense d'hommes et de matériel que représenterait une tentative de débarquement, toujours aléatoire (rappelez-vous Napoléon). Le matériel, les Américains le possèdent, mais ils n'ont pas les vieilles mentalités russes, françaises, allemandes, qui jetaient et jettent encore des millions d'hommes à l'assaut sans s'occuper des pertes. Les Américains ne sont pas des soldats, ce sont des hommes d'affaires. Quelle est l'affaire, en l'occurrence ? Une guerre longue, épuisant les deux ennemis, l'allemand et le soviétique ; la destruction de l'Europe à la clé, qui ouvre la voie à une suprématie totale du Nouveau Continent sur l'Ancien, où tout sera à reconstruire : l'Amérique sera là pour rebâtir nos villes, nos ports et nos chemins de fer, les nôtres et les vôtres. Excellente affaire, en vérité ! Bien sûr, il y aura un débarquement, mais plus tard, dans un an ou deux, quand vous et les Russes n'en pourrez plus, qu'il n'y aura plus qu'à traverser le Pas-de-Calais sans grand dommage et avant que les Russes ne dépassent Francfort-sur-l'Oder.

Ces perspectives assombrissent la petite assistance, qui entrevoit tout à coup d'autres éventualités que celles que leur serine la Propagande jour après jour. Max Gehre se raccroche alors à l'image idéale qui a souvent cours dans cette Allemagne de 1944 (l'idée qu'avait exprimée l'Italien Grassi au Lager) : un retournement des alliances, les Américains marchant avec les Allemands contre les bolcheviks. Certes cette guerre extraordinaire est fertile en coups de théâtre, mais celui-là me paraît vraiment improbable ! Le communisme ne menace pas les Etats-Unis[97]. Roosevelt n'en veut qu'à Hitler.

Tout cela nous engage dans un conflit qui n'est pas près de finir. L'Amérique, riche et hors de portée des attaques et des bombardements, n'est pas pressée. Et le peuple allemand, à en juger par son moral (et sa faculté de

[97] Je remarque en transcrivant cette note du 4 juin 44 (outre mon erreur totale de pronostic, deux jours avant le Débarquement en Normandie) que je ne fais aucune allusion au Japon. La guerre du Pacifique relevait alors de l'exotisme pour les Européens.

ténacité dans l'épreuve, cette opiniâtreté native à reprendre tout de suite la tâche interrompue), est encore capable d'une rude résistance. La fin ne peut survenir que par le défaut de matières premières, la destruction des usines d'armement et de produits de synthèse, la terrible saignée sur le front de l'Est. Un nouveau novembre 1918 ? Certainement pas par le soulèvement populaire, auquel les Anglais rêvent depuis 1938, mais par une révolution de palais, un règlement de comptes entre les dignitaires, auquel la masse ne prendrait aucune part. Si la construction d'Hitler s'effondre, ce sera tout d'un coup, le régime aboli en une heure, comme pour Mussolini l'été dernier, et cette fois personne ne viendra sauver le dictateur déchu. Pour l'instant, la Propagande et la Gestapo tiennent tout ; mais l'avenir est dans les mains de l'armée : c'est elle qui se bat, par qui le régime gagne ou perd. Elle est capable, devant la catastrophe imminente, de liquider le bien-aimé Führer et de signer l'armistice.

Je ne livre pas ces dernières réflexions à la sagacité de mes interlocuteurs, par égard pour leur conviction ; je ne veux pas les désespérer. Les Gehre partis, M. Dutzschke m'emmène chez ses voisins les Altermann ; nous trouvons Altermann à son jardin ; tout jovial, il nous fait entrer dans la maison, et il sort de derrière le divan une collection impressionnante de liqueurs, de schnaps, de cognac, de pippermint, de Brandwein, de Kakao mit Nuβ, etc, etc. Pas question ici d'émettre des doutes sur l'issue de la guerre, c'est-à-dire sur la victoire finale. Altermann, vieux patriote, avec ses deux gendres à l'armée, l'un à Bayonne, l'autre à Athènes (pas trop de souci à se faire pour eux), comment pourrait-il douter de la Patrie, au milieu de ses roses et de ses fraisiers, dans ce Meiβen intact que n'a pas survolé un seul bombardier ? Je trouve ici l'exemple type de l'esprit de l'arrière, tout à fait borné dans son optimisme nationaliste (ou plus exactement dans son refus absolu d'envisager le malheur) : nos petits gars se battent bien, qu'est-ce que les généraux attendent pour lancer une contre-offensive ?

5 Juin. M. Dutzschke entreprend ce jour une nouvelle démarche pour tenter d'obtenir des renseignements sur le sort de Siegfried. Il s'agit d'un formulaire à remplir et à adresser (par la Suisse) à un certain Generaloberst, lui-même prisonnier et qui s'est chargé de fournir – quand c'est possible – le curriculum des captifs. Cela nous procure un certain espoir, car c'est la preuve que les Russes, s'ils ne communiquent pas eux-mêmes d'informations sur leurs prisonniers, tolèrent que les Allemands s'en chargent. On saura peut-être quelque chose.

La radio annonce que la Wehrmacht vient d'évacuer Rome.

6 Juin. Balade solitaire le matin dans mon Meiβen d'avant la guerre. Rien n'a changé.

Je pousse par la Neugasse jusqu'à Stiftsweg, ô mes seize ans ! La maison est toujours là, encapuchonnée sous son gros toit rouge, et le balcon de bois, avec la même garniture de pétunias de toutes les couleurs à foison, d'où je guettais les passages de la jolie Ruth la petite voisine…

À midi et demi, le communiqué de l'OKW à la radio annonce le débarquement. L'invasion commence, cette invasion à la fois redoutée et souhaitée par les stratèges en chambre. Surprise : ce n'est pas sur le Pas-de-Calais, mais au sud de la Seine. Le communiqué est avare de détails, mais il apparaît bien que l'opération n'a rien à voir avec celle de Dieppe en 1942 ; cette fois, c'est du sérieux.

Toute ma belle analyse d'avant-hier s'effondre, tous mes pronostics sont à l'eau. Les Anglo-Américains seraient donc prêts ? Si oui, alors la fin arrivera beaucoup plus vite que prévu : ces gens ne s'embarquent pas facilement dans des aventures incertaines ; s'ils attaquent maintenant, c'est que le risque d'une guerre de tranchées en France est exclu, qu'ils savent que les Allemands ne tiendront pas des années ni même des mois à l'Ouest ; pris en tenaille entre les Anglo-Américains et les Russes, le Reich est définitivement vaincu. D'ailleurs au Sud, en Italie, ses armées décrochent déjà. Bonne nouvelle, pour nous autres Français.

À ceci près que la guerre réapparaît aujourd'hui dans mon pays, ravageuse, porteuse de destruction et de mort au hasard des batailles. Cela m'étonnerait que les Allemands ne se battent pas farouchement. Peut-être y aura-t-il des Stalingrad occidentaux, au Havre, à Paris, à Reims aussi bien. Le plus tragique commence maintenant.

Mes hôtes ne font pas de commentaire ; la nouvelle ne les réjouit pas.

Max Gehre passe le soir. – Enfin, du nouveau ! lui dis-je. Il me trouve bien euphorique. – Comment pouvez-vous vous réjouir ? Cela va être la guerre chez vous en France. – Je le sais, hélas ! Mais… (Comment lui avouer que le débarquement est pour moi le signal du commencement de la fin ? J'use d'une formule anodine :) Le conflit va prendre un autre cours… - Il hoche la tête tristement : - Ne souhaitez pas une victoire des envahisseurs. Vous serez coupé de votre famille. Et les terroristes vont d'emparer du pouvoir ; ce sera terrible[98].

A-t-il vraiment tort ?

Le **7 juin**, la pluie nous confine dedans. Et le 8 marque déjà la fin du séjour enchanté, de ce retour furtif à un passé heureux. Il faut rentrer au camp…Muni

[98] Ce devait être la dominante dans l'opinion allemande jusqu'en 1945 : la hantise du bolchevisme triomphant, la terreur des « bandits » communistes, autrement dit des résistants.

de provisions de bouche préparées par la bonne hôtesse, je reprends le chemin de la gare. J'embrasse dans le hall Frau Dutzschke, ma maman adoptive, je me penche sur la frimousse de Christine dans son landau ; je m'arrache avec effort à ces affections, à ces douceurs. La haute silhouette de Herr Dutzschke, sous le tunnel qui mène aux quais, sera la dernière vision que j'emporterai de mon court bonheur. L'omnibus de Dresde a du retard ; cette longue attente solitaire ajoute à ma tristesse.

Une halte obligée de deux heures à Dresde fait diversion. J'en profite pour revoir la jolie capitale de la Saxe. La rue de Prague a gardé son activité : foule pressée, des toilettes, de jolis minois, de belles vitrines bien remplies – un paysage urbain de paix, rien de la grisaille hargneuse de Berlin. Pas une ruine ! Pas un mur effondré, pas une planche pour remplacer une devanture brisée. La gentille Saxe demeure un extraordinaire havre de paix au milieu de la tourmente universelle. Pour combien de temps ?

Un petit détour par la ruelle de la Bärenschenke, la taverne de l'Ours, où j'ai des souvenirs – Siegfried, Siegfried, wo bist Dù ? – Et puis c'est la gare, la valise, le train, le retour. Dans l'ombre qui envahit la plaine de sa marée muette, je vois s'éloigner les deux doigts levés du Dom de Meiβen, noirs sur le ciel pâle, petits, toujours plus petits… Le ronron du train, la nuit qui envahit le compartiment, m'inclinent au sommeil. Contrôle des billets et de l'Ausweis ; l'absence de visa passe inaperçue – et d'ailleurs je rentre.

Le rapide de Prague arrive à l'Anhalter Bahnhof à onze heures vingt. S-Bahn jusqu'à Gesundbrunnen, et de là je regagne le camp par les rues désertes où flotte pour tout éclairage un reste de jour boréal. Les vacances sont finies[99].

*

Les jours qui suivent ont un goût de fer. C'est dur, de se replonger dans la laideur, dans l'indifférence, dans la brutalité. J'étais redevenu une personne ; de nouveau je ne suis plus rien. Le travail insipide du bureau, les blagues grossières d'Eliezer me sont un supplice. Il pleut. Jamais depuis mon arrivée ici je n'ai éprouvé un tel refus instinctif de cette vie stupide entre des planches, sans parler de la cantine, ni des alertes de nuit (les attaques diurnes ont cessé), avec les

[99] Est-ce ce soir-là (ou un autre ?) que marchant dans ce quartier sans lumière (je ne l'ai pas noté dans mon Tagebuch, mais je me le rappelle très bien) j'entendis sur les trottoirs un bruit singulier : on balayait des gravats et du verre cassé, sans doute après un bombardement peu important ; à minuit, en pleine obscurité et sans attendre le lendemain, les ménagères berlinoises procédaient au nettoiement de leurs pas-de-porte… La guerre n'était pas près de finir. Quel peuple !

aboiements tout proches de la volante du Schillerpark contre les oiseaux invisibles.

Le débarquement fait diversion. Les Français sont tout excités. La libération approche ! Hier Rome ; demain Paris ! C'est comme si c'était fait. Robert se trémousse d'aise. Le seul Georges (Eliezer) ne partage pas l'euphorie générale ; un pli barre son front, et d'ailleurs il décrète que dans quinze jours les Américains et les Anglais seront rejetés à la mer ou écrasés sur place. La pauvre Natasha est rongée d'inquiétude : son ami, Fritz, est stationné à Cherbourg… Groll, lui, est toujours charmant ! (il a rudement changé depuis son retour de congé).

Toute la période jusqu'à la mi-juin est sous le signe du mauvais temps : vent froid, averses violentes, grêle : un printemps islandais. Le 14, conférence le soir au camp des Waffen SS ; présence obligatoire. Tout le camp français y va, tabourets à la main, un vrai déménagement. Avec quelques rebelles, je file au cinéma. Au dire des camarades, les militaires n'ont rien livré d'autre qu'une propagande (pas très énergique) contre le débarquement. Et un rappel (énergique, celui-là) : tout sabotage, toute désobéissance seront punis de mort.

Les actualités cinématographiques nous ramènent à la terrible réalité des combats sur le littoral normand : déluges de flammes, fontaines de terre et de fumée, explosions volcaniques, pluies de parachutistes et de monstres motorisés descendus du ciel, unités camouflées qui attaquent, hérissées de branches et de feuillage, on dirait des buissons qui marchent, comme dans *Macbeth*. Des villages rasés. Si toute la France doit être ainsi passée au laminoir…En tout cas, les Américains ont mis le paquet, c'est clair. Même si la radio dit la vérité en faisant état d'un recul anglais du côté de Caen, la tête de pont paraît drôlement solide ; la concentration d'hommes et de matériel dépasse l'imagination. Je ne crois pas la Wehrmacht capable d'opposer à l'envahisseur un autre Verdun, éparpillée comme elle est du Cap Nord à la Grèce, et affrontée à l'offensive continue, inépuisable, des Russes à l'Est.

La propagande tente d'entretenir le moral : on annonce le début d'un bombardement mortel de Londres par torpilles aériennes, une nouvelle arme secrète[100]. L'arsenal allemand peut réserver des surprises. La guerre n'est pas finie ; elle s'intensifie, c'est tout.

Le 20, on apprend que le Cotentin est coupé ; Natasha dit des prières pour que le Seigneur épargne son Friedrich. Des formations américaines occupent le ciel de toute l'Allemagne du Nord pendant la journée entière. Diables d'Américains ! D'où sortent-ils tous ces avions ?

[100] Les V-1 (arme de représailles, Vergeltungswaffe Nr 1)

Le mercredi 21, de dix à onze heures du matin, les bombes sont de nouveau en plein sur nous, comme au 22 mars. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, parce que les vagues de B-17, qui se suivent sud-nord par groupes de quinze, en triangle comme des oiseaux migrateurs, ont lâché leurs œufs sur le centre de Berlin avant de passer au-dessus de nos têtes ; un large rideau gris-noir monte au ciel bleu. Mais voilà que sur ce fond sinistre la ligne d'explosions se rapproche à chaque vague. Des appareils tombent, touchés par la Flak ; une dizaine d'ombrelles blanches descendent très vite au sol, pas loin du camp : parachutes. Un quadrimoteur file très bas, pris en chasse par un Jäger qui mitraille, tac-à-tac ; du vrai sport. On en oublierait presque que le jeu est un jeu de mort. – Pas longtemps : les formations toujours renouvelées tissent le tapis de bombes, toujours plus près à chacun des lâchers ; le fracas s'amplifie. Voici un triangle, beaucoup plus bas, qui fonce droit sur le camp ; nous n'avons pas atteint le fond de la tranchée-abri que l'air explose, les bois tremblent, les tympans battent le tambour. Un piqué effrayant s'achève sur un volcan, aussitôt rendu au silence. Plus rien. Ce n'était pas encore pour nous cette fois-ci.

Dehors, le Lager est intact. Mais un incendie énorme couvre tout le voisinage du côté de FDS, un immense pan de fumée noire monte, monte, avale le ciel, happe le soleil et l'éteint. C'est le crépuscule, d'un seul coup. Et la fumée commence à retomber en suie fine ; en quelques minutes nous devenons de vrais charbonniers, en même temps qu'une odeur de poudre nous racle les narines et la gorge. La poudre ! Oui, c'est vraiment la bataille…

Montés sur un toit de baraque, nous sondons du regard le mur opaque et mouvant. Des flammes dansent par endroits à la base. Des silhouettes se dessinent en noir sur le fond d'ombre : le pâté d'immeubles de l'angle de la Markstraβe est en feu ; derrière, on distingue vaguement les bâtiments de la fabrique : deux brèches les ouvrent de haut en bas, dont une brûle aussi. Le parc à autos, par-devant, flambe.

Une bombe non explosée est tombée sur le camp, entre la baraque des marins et la cantine. Un trou rond dans la terre, comme pour y loger un pieu, ce n'est pas grand-chose, mais cela peut se transformer d'une seconde à l'autre en éruption volcanique. Les gars de la Kriegsmarine barrent les accès à cinquante mètres autour du point crucial.

À midi le rideau de fumée est toujours aussi dense. Il a maintenant envahi tout le ciel. Le soleil ne reparaîtra, pâle, qu'à seize heures.

La curiosité me pousse jusqu'à FDS. De conduites d'eau ont crevé le long de la Seestraβe et font couler des torrents sur la chaussée. Les entonnoirs se multiplient à mesure que j'avance. Des lampadaires sectionnés crachent des arcs

électriques crépitants. Branches cassées, l'eau qui glougloute par-dessus les pavés : on dirait qu'un cyclone est passé.

Les badauds stationnent devant la fabrique. On porte un blessé sur une civière. Les bâtisses se dressent, forteresses de brique rouge, sur un fond opaque de ténèbres, de fin du monde. La façade éventrée sur des dizaines de mètres a subitement rapetissé, les étages supérieurs emboîtés les uns dans les autres, le toit descendu au troisième : effet des bombes soufflantes d'une demi tonne, cinq cents kilos d'explosif à la fois ! Il est tragique, ce grand corps de pierre, le ventre ouvert, qui brûle de partout et que parcourent les rougeoiements d'incendie palpitants sous les tourbillons de fumée. Les bureaux de la comptabilité, là où je vais chaque semaine pour le calcul des salaires russes, n'existent plus.

Les sirènes sonnent de nouveau l'alerte sur Gesundbrunnen. L'espace se vide comme par enchantement. Les fourmis humaines, surchargées de ballots et traînant la marmaille, cheminent en hâte vers les caves encore disponibles du quartier ; toute une humanité se terre dans les trous, attendant la fin de l'angoisse, et quelquefois la fin tout court. Et dire que c'est comme cela depuis Londres, depuis Varsovie : bientôt cinq ans que cela dure ! Hitler avait proclamé à la face du monde, pour l'entrée de la Wehrmacht en Pologne : Von jetzt ab wird Bombe mit Bombe vergolten ! – Dès cet instant les bombes répondront aux bombes… - Prédiction sinistre, message anéantisseur, que maintenant les Alliés retournent à l'envoyeur, au dieu de la guerre – décuplé… Jamais, je crois, depuis la Guerre de Trente An, il n'y a eu pareil massacre des innocents ; je ne suis pas sûr qu'il y ait plus de combattants tués que de civils écrasés sous les décombres. Eliezer l'exprime à sa façon, traitant Anglais et Américains d'enfoirés, d'enculés ; je coupe sa rage en lui faisant remarquer que ce sont les Allemands qui ont commencé. Sa réponse cingle : - C'est pas une raison. Et c'est pas la peine de clamer qu'on défend la civilisation. – Là je suis de son avis.

Je reviens au Lager. Un coup d'œil en passant au Blindgänger[101], muet et redoutable au fond de son petit trou, et je rentre dans ma cellule en planches, tout à fait convaincu de notre condition de vivants très provisoires, comme ledit si joliment Philippe Henriot.

De temps à autre une détonation sourde secoue l'atmosphère : des bombes à retardement explosent çà et là. L'une d'elles a sauté à midi et demi à la fabrique ; on a vu l'éclair rouge, puis le son est parvenu, une ou deux secondes après. – Cela flambe toujours. Le rideau est moins obscur mais il absorbe toujours le ciel. On suppose qu'il fait beau, là-haut : un soleil intermittent se devine, lampion pâli. Je travaille au bureau jusqu'à sept heures du soir ; chaque fois que le service m'envoie quelque part dans le camp, je reluque la bombe sournoise et invisible. Cela devient une obsession, cette bombe ; quand va-t-elle

[101] Engin non éclaté (terme utilisé par les soldats allemands en 14-18).

sauter ? Elle finit par emplir tout le camp, tout l'esprit ; on n'est plus qu'une pensée, qu'une peur, accrochée au petit trou, à la taupe mortelle entre la baraque des marins et la cantine.

Vers le soir, des soldats viennent couvrir le trou avec des bottes de paille. Dérisoire. Hein, le joli bond qu'on va faire quand ELLE explosera !

Je retourne à la Fabrique avec un camarade : l'incendie est éteint ; les brèches apparaissent maintenant nettes, brutales, et comme abandonnées depuis que la vie des flammes les a quittées. On peut se faire une idée plus juste des dégâts ; ils sont finalement moins étendus qu'il n'y paraissait dans le Pompéi de fumée. En somme, une aile seule de FDS a été touchée sérieusement ; encore le troisième étage est-il réparable ; le reste est intact, si l'on excepte les vitres cassées.

C'est au-delà de la Drontheimerstraβe que les bombes ont sévi : tout le quartier d'habitations est béant et flambe encore. On a barré certaines rues à cause des Blindgänger ; les autres chaussées ne sont plus que des pistes dépavées, encombrées de débris de toutes sortes, poutres calcinées, pièces de fonte, panneaux de portes, châssis de fenêtres, arbres coupés, et partout des pavés, des gravats, du verre, des fragments dentelés de bombes ou d'obus de DCA mêlés au plâtras. Quelques autos déchiquetées, affaissées sur les jantes, ou projetées sur le toit, roues en l'air, parfois jusque dans les éboulis de pierraille qui furent des maisons. Les pompiers s'activent dans le crépuscule où les incendies têtus s'empourprent. Une poussière de cendre flotte et fait tousser. Par-delà des moignons noircis ou des pyramides de moellons, on extirpe de carcasses encore debout des objets hétéroclites, casseroles, pendules, traversins, un meuble ciré et poli par les ans.

Des femmes, ce matin encore propres, coiffées, élégantes peut-être, sont assises à même le trottoir, les cheveux ébouriffés, le visage blême et creusé, sales de fumée et de poussière. Entre une chaise et une machine à coudre, elles attendent d'être dirigées sur un centre d'hébergement, devenues des émigrantes lamentables dans leur propre ville. Le plus moche, ce sont les petites filles ; elles serrent contre leur tablier un petit paquet, une poupée, leur trésor. Elles portent sur leurs traits juvéniles la même tristesse, le même pitoyable désarroi que leurs mères ; mais le malheur dans les yeux d'un enfant, c'est encore plus navrant.

L'air garde l'odeur poivrée de la poudre ; moins forte que ce midi, elle s'impose quand même. Cela fait comme à la chasse quand les deux coups ont été tirés et qu'on ouvre la culasse pour éjecter les douilles.

Le quartier a été vraiment passé au pilon. À certains endroits les entonnoirs se joignent, se chevauchent. La fabrique à elle seule a bien reçu une cinquantaine de soufflantes.

Au camp, pas d’eau, pas de lumière, la musique habituelle. Je me couche à la chandelle. En d’autres temps cela m’aurait amusé, j’y aurais trouvé le charme enfantin d’un retour à autrefois ; ce soir, je le ressens comme une veillée funèbre, c’est sinistre.

V - Un été brandebourgeois. Intrigues en tout genre.

---

22 juin 44.

Alarm à une heure et demie du matin. Je suis à peine debout qu'une explosion énorme secoue la baraque et me fait vaciller. Le Blindgänger ! La nuit s'emplit d'un glissement sifflant que rien ne suit : c'est la pluie des débris qui retombent. Bizarre : on dirait que l'éclatement a été provoqué par les sirènes de l'alerte.

Celle-ci ne dure qu'une demi-heure ; on a entendu des bombes dans le lointain. En remontant de l'abri, je vais voir l'entonnoir qui occupe tout l'espace entre les baraques soufflées et disloquées. Personne n'a été touché. Bon débarras !

Dans la matinée, Groll m'envoie à FDS. J'en profite pour visiter les étages, les bureaux ; je monte jusqu'au troisième voir la brèche qui ouvre à jour l'atelier où travaillent mes camarades de la 28 C, Heurtier, Gignoux, etc. Déjà tout est nettoyé, rangé, huilé, graissé, poli – en état de marche. Ailleurs tous les ateliers fonctionnent à plein rendement. Au Lohnbüro et à la comptabilité on déménage le matériel récupérable ; le petit Wurzeldorf s'affaire plus que jamais, un vrai bourdon, et ces demoiselles font le va-et-vient, pliant sous le poids des tiroirs à fichiers ou des machines à calculer : elles en ont plein les bras. Il n'y a que la cour dont on ne se soit pas encore occupé ; les carrosseries calcinées y font des chicanes au hasard entre des entonnoirs, et dans un coin deux chevaux morts gisent ensanglantés, restés attachés au timon d'un camion. Mais c'est peu de chose, au regard de l'ensemble. En somme, l'enfer déchaîné hier aura été de peu de conséquence. Dès demain, lundi au plus tard (nous sommes jeudi), tout remarchera comme avant. Et le « 8 », ses rails posés à neuf et ses fils dénoués, poussera fidèlement ses tramways antiques et grinçants, comme au temps de la famille Buchholz.

On apprend pourtant que le bombardement d'hier a été un des plus sévères qu'ait subis Berlin. Tous les quartiers du nord, du centre (Stadtmitte), du centre-sud (Tempelhof) et de l'est ont été passés au tapis de bombes. C'est la

réponse alliée au pilonnage de Londres par les torpilles volantes. « Sturm bricht los ! » Mais pas dans le sens où l'entendait Hitler…[102]

La vie a repris aussitôt, cependant. Dans le quartier de Gesundbrunnen, les rues bourdonnent de l'activité méthodique qui suit les bombardements : pompes à incendie qui font le plein d'eau au taf-taf de leur moteur, déblaiements, bruit de marteaux à tous les étages, brusque fracas des vitres qu'on achève de briser. Toute la ville travaille à sa remise en état, les pompiers, la voirie, les habitants. Au Lager on nettoie les allées, on redresse les baraques ; l'entonnoir du Blindgänger est déjà rebouché. Si l'Allemagne perd la guerre (comme c'est probable), elle se relèvera vite.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais cette constatation : les bombardements, si dévastateurs, si terribles pour les nerfs des populations civiles, si goulus de vies humaines et de deuils, sont tout à fait disproportionnés dans leurs effets et dans le rôle qu'ils peuvent jouer sur l'accélération du conflit vers la victoire. Certes les grandes villes sont réduites de moitié, les usines sont détruites en tout ou en partie. Mais dès l'orage de grêle passé, la vie reprend ses droits par la seule force de ses lois naturelles. Tout le monde n'est pas tué, tout n'est pas anéanti. Les hommes refont leurs fourmilières dérangées, les usines se terrent dans des tunnels ou se transportent ailleurs, en se dispersant dans la campagne. Et que les gens souffrent n'amène pas la révolution. Le Berlin dévasté de juin 44 a encore ses théâtres, ses cafés, ses cinémas, ses variétés, ses promenades du dimanche. La vie marche sur les morts. Pas le plus petit signe d'un début de frémissement de révolte.

L'effrayant, dans cette fin de guerre, c'est que de mois en mois la frénésie de destruction croît, monte, absorbe l'activité humaine normale. De part et d'autre on veut en finir, alors on écrase et on tue de plus en plus. Oh ! comme il est au cœur de chacun de nous, l'instinct de détruire ! Petit enfant, j'adorais provoquer des déraillements de mon train en bois ; et quand j'avais mené à son terme une grande bataille entre mes soldats de plomb, j'applaudissais au spectacle de tous les braves renversés, je ne laissais pas un survivant. Je suis pourtant d'un naturel calme et pacifique.

Dans le domaine des engins exterminateurs, les Allemands se montrent particulièrement doués (même s'ils ont laissé aux Anglais le privilège d'accomplir l'évolution naturelle des antiques feux grégeois aux pluies de phosphore sur les villes). L'Allemagne scientifique et guerrière avait inventé les zeppelins, les gaz asphyxiants et les lance-flammes ; voici maintenant qu'elle

[102] Dans son discours « historique » de février 1943, Goebbels, en une envolée épique, wagnérienne et frémissante, s'était écrié : « Nun, Volk, steh auf, und Sturm bricht los ! » (Maintenant, peuple, lève-toi, et la tempête éclatera !). Elle éclatait tous les jours sur les villes d'Allemagne, désormais, la tempête…

lance sur le monde un avion robot, ce V 1, « dynamit-météore » comme on l'appelle ici. Le tourbillon de démence anéantissante se déchaîne. L'Europe va sortir de cette tourmente plus ravagée qu'après une Guerre de Trente Ans. Bientôt les chimistes vont nous inventer une dynamite capable de raser une ville entière d'un coup. Les survivants, chassés sur les chemins, mourront de faim parmi les champs dévastés ; ceux qui le pourront iront se nourrir des poissons agglutinés autour des épaves des milliers de bateaux coulés.

Après tout, peut-être faut-il des ruines, une fois par siècle, pour faire repartir la machine de production (détruire fait marcher le bâtiment), pour rendre de l'élan à l'instinct de vie. Le symbole du Déluge régénérateur est peut-être plus vrai qu'on ne croit.

Après la démonstration du 21 juin, les démolisseurs nous laissent à peu près tranquilles. Dans les jours qui ont suivi, des bombes à retardement ont explosé de loin en loin. Quelques alertes de nuit – des Voralarm – n'ont pas eu d'effets.

Cherbourg est tombé. Le débarquement est consommé. Les Allemands ont définitivement perdu la guerre. Mais ils sont bien capables de refaire les tranchées à travers les plaines françaises, de se battre sur la Seine ou sur la Marne. Ce n'est pas fini.

Juillet revient, et l'été, avec son soleil et son cortège d'invitations aux divertissements de paix. Je rêve des juillets de mon enfance : l'ambiance bénie des fins de classes, la distribution des prix, et le 14 juillet par là-dessus, défilés, fanfares et lampions, et le Tour de France, qui nous proposait son défilé à lui le long des routes de vacances et son palmarès, prestigieux celui-là, des équipes aux noms historiques de provinces blasonnées, et les noms qui revenaient toujours des lauréats raflant les honneurs étape après étape, Henri Pélissier, Antonin Magne et Lapébie et les autres, comme cet André Leducq qui s'était hissé en tête au Galibier sous la neige, en juillet 1932… Ces temps reviendront-ils ?

Peut-être ; j'en ai pour preuve cet événement inattendu au Lager Seestraβe : les Français célèbrent le 14 juillet ! Comme la date tombe un vendredi, nous organisons la fête pour le samedi.

Les Catholiques de la 28 C ont en effet décidé de marquer le coup. Pour la première fois depuis septembre 1939 (comme c'est loin !) la Fête Nationale, condamnée au mutisme, reléguée aux archives, sans raison et sans espérance, prend tout à coup un sens, enfin : les libérateurs ont un pied sur le sol de France. Déjà dans quelques villages de Basse-Normandie – s'ils ne sont pas convertis en champs de décombres – on doit sortir le clairon et déployer le drapeau, et vider

force bouteilles ! Ce 14 juillet 1944 retentit comme un signal de la Liberté. Je le ressens ainsi, moi le pas patriote, l'antimilitariste et l'antijacobin. Quand Heurtier m'a proposé de m'associer à la manifestation de la 28 C, je n'ai pas balancé une seconde ; j'ai dit oui. Sur cette terre d'exil, dans cette orgueilleuse capitale d'Empire, au fond des baraques en planches du Lager Seestraβe, eh bien oui je me sens Français, et tout prêt à chanter la Marseillaise (bien que j'en aie toujours trouvé le premier couplet mélodramatique, agressif et pompier) !

La Marseillaise… Il me vient une idée. J'ai repéré dans un bouquin de la bibliothèque consacré au réalisme français (Flaubert, etc) une petite photo du magnifique groupe du Départ des Volontaires de 1792, par Rude, cette épopée, cette envolée de pierre qui fait frémir le pan de droite de l'Arc de Triomphe et que tous les Parisiens appellent la Marseillaise. Je tire de la photo grise un agrandissement à la plume auquel je donne le plus de relief, le plus de violence possible. J'y ai travaillé plusieurs soirs sur ma planchette, sans le dire ; et puis je l'apporte à mes camarades. C'est l'enthousiasme. Ma Marseillaise trouve aussitôt la place d'honneur, placardée sur la cloison la plus visible de la baraque, sous les girandoles de papier découpé et les lampions bleu-blanc-rouge. Vive la France !

Mes camarades ne se dégonflent pas : par mon intermédiaire ils invitent le Lagerführer soi-même à l'inauguration ! Non seulement Herr Groll accepte, et vient honorer la baraque patriotique de sa présence ; mais à la surprise générale, il approuve ; l'acier gris de son regard s'adoucit pour les guirlandes tricolores, et il admire ma Marseillaise, très surpris quand Heurtier lui confie que la composition est mon œuvre. Le violoniste qu'il est apprécie mes talents de dessinateur. Quel sentiment inexprimé pousse ce nazi prussien à respecter notre manifestation nationaliste ? De l'estime pour tout ce qui touche au patriotisme, peut-être, y compris chez les peuples « soumis » ? En tout cas, il n'a pas fait le rapprochement avec le débarquement. Comment pourrait-il lui venir à l'esprit que ces petits travailleurs du Grand Reich frémissent à savoir les Américains à Cherbourg et célèbrent par avance la libération ? Tout ce qu'il nous impose comme restriction, c'est de ne pas chanter de chants séditieux et d'éviter tout tapage. – Versprochen (promis), Herr Lagerführer !

Le lendemain, dimanche, la fête se complète par une grande représentation théâtrale (apportez vos tabourets) : chorale en culottes courtes et chemises bleues et blanches (nous avons l'air de boy-scouts, ça c'est l'esprit tala) ; une parodie de Ray Ventura et ses collégiens (*Au lycée Papa, au lycée Papi, au lycée Papillon* – ça a de l'entrain et ça plait toujours) – et, quand même ! *la marche du Sambre et Meuse*, de Planquette, que nous lançons à pleines gorges, aussi martiale, aussi victorieuse que possible :

Le régiment de Sambre et Meuse
Marchait toujours au cri de Liberté

Et cette marche glorieuse
Lui a donné son immortalité !

C'est fou, comme on se sent tout à coup patriote et militariste ! enfin, des saynètes tout à fait idiotes, mais l'essentiel est de faire rire. Je parviens à oublier le trac (ce grand trou d'ombre, par-devant le plateau ! on le sent vivant, menaçant, prêt à tout, y compris aux sifflets…) – et finalement, pris au jeu, je trouve un réel plaisir à forcer le silence qu'on croyait hostile, et à déclencher à volonté les éclats de rire. Ils ont bien de la chance, les acteurs ! Pourquoi ne me suis-je pas converti au théâtre ?

Groll me félicite, après la représentation (parlez-moi du 14 juillet pour rapprocher les ennemis !). Ma prestation au Lycée Papillon l'a ravi. J'y faisais l'inspecteur, comme il se doit : gilet, binocle, chaîne de montre, col raide à coins cassés, et surtout un grand air de dignité pour interroger les potaches et recevoir sur le nez les boulettes et les avions en papier. Groll me dit : - Epatant ! Vous êtes exactement le professeur idéal ! – Il n'a pas dû en connaître d'un autre style au cours d'une scolarité qui n'a sans doute pas duré très longtemps…

*

Semaine du 17 au 22 juillet. Alertes toutes les nuits, entre une et deux heures du matin ; des explosions, mais pas dans les parages immédiats. Le temps s'était drôlement rafraîchi autour du 14, interdisant le feu de camp que nous avions prévu à l'occasion de la fête ; il se raccommode et repart vers la chaleur au prix de quelques averses rageuses.

Natasha est toujours à Bensen ; Groll vient d'y partir à son tour. L'AEG déménage une partie de ses installations berlinoises pour les mettre en sûreté à la campagne. Bensen est une bourgade des Sudètes anciennement tchécoslovaques, au sud de Dresde.

Tomis est mort le 15, chez lui à Prague, de la tuberculose. C'est la maladie sans doute qui le faisait si maigre et si peu agréable. Voilà des mois qu'il ne travaillait plus au camp ; j'occupe sa place au bureau depuis longtemps.

Pas de nouvelles de Reims.

Nouveau pépin personnel à cause des Russes. Un Ivan vient au bureau réclamer son salaire hebdomadaire, qu'il n'a pas touché samedi parce qu'il était bolnoï, malade à l'infirmerie. Je ne trouve pas trace de l'argent. C'est clair : un tovaritch est venu deux fois samedi, et à la seconde il a raflé le dû au copain. Cela m'apprendra à faire attention aux physionomies ! Mais comment s'était-il

procuré l'ausweis du copain ? Peu importe, déjà le Russe frustré me lance un œil mauvais, et va se plaindre à la Fabrique, m'accusant de l'avoir volé. Herr Quella nous convoque, quelle histoire ! Il se fie à notre double bonne foi ; mais comme le Russe touche enfin son salaire, et que la Fabrique l'a versé deux fois, si l'argent manquant n'est pas retrouvé ce sera sur mon salaire à moi, le responsable des payes, qu'il sera retenu. Une fouille chez les Russes ne donne rien, naturellement. Je dois soixante Rmk (Reichmark), à raison d'une retenue mensuelle de dix mark pendant six mois. Ce n'est pas la mer à boire ; avec un peu de chance la guerre sera finie avant…

Le recul allemand, maintenant continu, s'accentue sur tous les fronts ; l'Armée Rouge lancée hors du territoire libéré se sent des ailes ; les Russes sont à la frontière de la Prusse-Orientale. Déjà ! En Normandie, la Wehrmacht a abandonné Caen, puis Saint-Lô (en cendres). Mais c'est à l'Est que ça flanche ; le rythme change. Serait-ce, enfin, le commencement de la fin ? Tout à coup l'espoir remonte.

Jeudi 20. Une journée comme les autres. À cela près que Lükke, l'adjoint de Groll, disparaît subitement sur un mystérieux coup de téléphone dans l'après-midi. Nous le reverrons demain, en uniforme marron clair des SA, brassard à croix gammée et képi rond, avec des Kameraden du même style, archaïques et insolites (depuis la guerre, on ne voit plus que des militaires, ou la tenue noire des SS comme Groll).

Entre six et sept, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre avec le retour des travailleurs de FDS au camp. Nouvelle énorme, informe, stupéfiante. La radio de 19 heures la confirme par une Sondermeldung, une annonce spéciale (de celles qui naguère trompetaient les victoires éclatantes) : « Der Führer ist nicht tot ! ». Il va parler à la radio dans une demi-heure. Un attentat a eu lieu contre le Führer aujourd'hui à son Quartier Général. La rumeur tout à l'heure le disait déjà mort. Mort, Hitler ! Le communiqué coupe court à toutes les illusions et aux espoirs fous : une bombe a bien explosé au Hauptquartier, des généraux ont été grièvement blessés, le Führer n'a été que légèrement touché. Il s'en tire…

La petite Schwester Elizabeth, le bonbon acidulé, sort du Privat de Groll toute pâle et toute retournée : - Unser Führer ! So was ! – Elle n'en revient pas : que des criminels aient été assez méchants pour penser, pour oser penser à ôter la vie à son Führer la révulse dans tout son être – et que ces bandits soient des Allemands, c'est le comble de l'abomination. Quelle honte ! Elle doit imaginer des supplices chinois pour de pareils monstres…

Les baraques des Français sont en rumeur toute la soirée. Les supputations croisent les affirmations péremptoires. Pour certains, Hitler est mort, ça ne fait

pas de doute, le communiqué de l'OKW a menti pour gagner du temps et rassurer les populations ; donc la guerre va finir. Les prudents, dont je suis, se gardent de tout pronostic. Une seule chose est sûre : cette bombe, en plein milieu du GQG… L'entourage n'est donc plus sûr ? Malgré la SS, des proches ont pu comploter dans l'ombre du maître des « destinées européennes », poser une bombe sous son fauteuil ? Il ne s'agit plus, comme à Munich le 9 novembre 39, de l'action isolée d'un marginal. À moins qu'un simple ouvrier de l'entretien ait été payé ? Je pense à l'Intelligence Service, ce serait assez dans ses méthodes ; elles ont fait leurs preuves en Orient. Retour à Machiavel : de l'assassinat comme moyen politique. À condition, précise le Florentin, qu'il assure un succès éclatant. Si rien ne vient démentir le communiqué de ce soir, c'est raté.

Dommage. Si l'élimination de l'Inspiré de Berchtesgaden pouvait faire l'économie d'une année d'un conflit toujours plus féroce, sauver des centaines de milliers, voire des millions de vies humaines, qui n'applaudirait (à part Schwester Elizabeth) à la mort du Führer ? Depuis 1938, un seul homme est debout en Europe, pour reprendre la saisissante formule de Musset quand il parlait de Napoléon[103]. Tous les autres, y compris ses adversaires, dépendent de cet homme-là, dans leurs destinées et dans leurs vies. Oui, cela vaut bien une bombe. Mais l'Angleterre a-t-elle le bras assez long pour venir frapper l'Ogre au fond de son antre ? Mais alors, qui a frappé ?

La réponse nous est donnée dès le lendemain 21, vendredi, au milieu d'informations plus ébouriffantes les unes que les autres et qu'il nous est impossible de contrôler. D'abord l'attentat a été commis par un colonel de l'Etat-Major, un comte Von Quelque Chose. Ensuite il aurait eu lieu à Berlin même, à la Chancellerie[104] : Unter den Linden, avec tout le quartier de la Wilhelmstraβe et des ministères, était bouclé dès hier après-midi, le métro ne s'arrêtait plus aux stations entre Stettiner Bahnhof et Französische Straβe ; et les membres du parti ont été convoqués et mobilisés sur place toute la nuit. Voilà qui explique le départ précipité de Lükke hier et sa réapparition aujourd'hui en tenue de SA. Le régime a tenu, l'ordre règne dans le Reich.

Finalement on apprend que l'attentat n'était pas l'œuvre d'un anarchiste, ni de l'Angleterre, mais qu'il devait donner le signal d'une prise de pouvoir par une « clique » de généraux. Un vrai putsch de l'Armée pour éliminer les nazis ; sans doute dans l'espoir d'un armistice à l'ouest, ce qui eût permis de reporter toute la machine de guerre à l'Est et de sauver la Patrie, avant que la situation ne devienne irréparable. Certes ce n'est pas de la direction nazie qu'on peut attendre un pareil calcul ; engagés à la vie à la mort dans l'aventure, ils la pousseront jusqu'au bout, jusqu'à l'écroulement total. À cet égard, les Alliés ont commis une maladresse (à mon avis) l'an dernier à Téhéran, quand ils ont

[103] *Confession d'un Enfant du Siècle*,1er chapitre
[104] C'était un bobard, comme on sait.

décidé (probablement à l'instigation de Staline) que les chefs du IIIe Reich seraient déférés devant un tribunal international pour y répondre de leurs crimes, et que l'Allemagne devrait capituler sans conditions (cela me rappelle ma petite enfance : pendons le Kaiser !). C'est acculer les nazis à la résistance la plus forcenée, jusqu'à la dernière goutte de sang du dernier soldat, voire du dernier civil.

À moins que l'Armée ne réédite son coup ; mais je n'y crois pas. Hitler ne se laissera pas surprendre deux fois ; les SS et la Gestapo vont tout prendre en main, tout surveiller, tout diriger, sous la férule d'Himmler, grand chef de « l'Armée Intérieure », qui a déjà lancé des foudres (personne ne sera épargné) et les menaces les plus terribles contre quiconque n'obéirait pas aveuglément. Le pouvoir va être exercé par les uniformes noirs. Dès hier soir, les chefs de la marine et de la Luftwaffe ont prêté personnellement serment au Führer, devant lui. La Wehrmacht ne saurait tarder. À moins qu'Hitler ne l'écarte comme une pestiférée, ne se lance dans une gigantesque valse des commandants d'armées ? Mais comment pourrait-il se passer d'eux, en pleine guerre, et au moment précisément où tout flanche sur tous les fronts ?

Décidément, si l'Histoire ne se répète pas vraiment, elle a de curieux échos, de frappantes réminiscences, d'un siècle à l'autre. La ressemblance entre Hitler et Napoléon, dans certaines grandes lignes de leurs destins, m'apparaît une fois de plus : tous deux conquérants irrésistibles, tous deux sont venus buter sur l'Angleterre, tous deux se sont perdus dans les steppes blanches ; et voilà maintenant que revient la trahison des maréchaux, comme en 1814. Ce sont les grands chefs, déjà, qui avaient lâché l'Autre…

Je me reporte à mes notes du 4 juin à Meiβen : voilà bien la révolution de palais que je pressentais comme possible. Seulement, elle est venue trop tôt ; ou trop tard : les coalisés ne négocieront plus. De toute façon, la chance est passée et ne se représentera pas. La seule perspective qu'ouvre cet attentat, c'est une résistance sourde des « Von » de l'armée impériale ; Hitler ne peut plus compter sur les Junker de Prusse. Mais il faut s'attendre à ce qu'il installe à leur place les séides du parti. Tant mieux : ce n'est pas en limogeant ou en fusillant les spécialistes, ni en confiant le sort des armées à des fanatiques incompétents, que le dieu de la guerre gagnera la guerre – là où les meilleurs, Rommel, Von Runstedt, Von Kluge, ont déjà échoué. Entre la gabegie nazie et l'abandon des maréchaux, la résistance va mollir, le recul s'accélérer. Sauf – sauf si le vieux patriotisme prussien, si l'esprit d'obéissance totale ne refont surface au bord de l'effondrement. Avec ces diables de Fritz tout est possible.

Le samedi 22, histoire de me changer les idées, avec quelques camarades je vais à La Plaza, salle de variété sise Küstrinerplatz. Spectacle classique de music-hall, coupé par une alerte d'une demi-heure : on attend dans la rue que ce

soit fini. En rentrant, nous croisons dans le foyer une troupe sémillante de fausses danseuses espagnoles, accroche-cœur sur l'œil, et les volants des jupes froufroutant et nous frôlant de leur soie au passage. Dire à quel point la menace permanente de la mort nous hante : je ne puis m'empêcher, en répondant à leurs sourires espiègles, de penser à part moi : ce soir, la vie, la gaîté, le plaisir ; demain matin, des cadavres peut-être, elles et nous…

Fin juillet. Lükke (qui s'est remis en civil) me raconte qu'une Luftmine d'une type nouveau, tombée samedi matin sur Wedding, a ouvert un entonnoir de 25 mètres de diamètre et profond de huit. Bigre ! Chaque fois que notre bombe quotidienne glisse interminablement sur nos têtes, je me dis : 25 mètres… Bien content, l'alerte finie, d'être resté en dehors du cercle. Mais cela devient de plus en plus difficile d'échapper au jeu de la Camarde.

Aux nouvelles, l'avance russe s'accélère ; en deux jours l'Armée Rouge a foncé de 150 kilomètres en avant : ce n'est plus de l'offensive, c'est un rallye ! La « défense élastique » chère à l'OKW depuis un an prend des capacités d'extensibilité défiant les lois de la physique et les propriétés du caoutchouc. Qu'est-ce qu'il en pense, le dieu de la guerre, l'homme du Destin, le Siegfried invulnérable qui depuis Stalingrad interdit tout recul et sacrifie une armée après l'autre en les clouant sur place (raison qui a poussé les conjurés militaires, certainement) ?

Natasha passe en coup de vent ; elle vient de Bensen et y retourne. Elle y serait nommée Lagerführerin. – Venez donc aussi, kommen Sie mit, me conseille-t-elle ; je lui servirais d'adjoint. Le pays est beau, on a la paix, pas d'avions, plus de Groll, Dresde pas loin, le rêve !

Après l'attentat du 20 juillet : le Parti achève d'hitlériser l'armée et de mobiliser la nation. Le 25, le salut hitlérien remplacera dorénavant le salut militaire, non plus main à la visière, mais bras tendu, Heil Hitler ! Le 26, toute la réserve est rappelée, les exemptions (travail dans les industries d'armement, hôtellerie, cinéma, spectacles) sont abolies. Toutes les forces vives du peuple sont jetées au combat. Le vieux rêve de Ludendorff avec sa guerre totale, totaler Krieg, on y est.

Le Lager reçoit à deux reprises des réfugiés russes (ou polonais) de la région de Pinsk, principalement des femmes en fichu et des enfants, sales, désemparés, de vrais émigrants traînant leurs pauvres ballots de camp en camp. Ils sont blêmes, ces gens, ils ont faim, les gosses pleurent, les mères aussi parfois. Ont-ils fui le retour des troupes de Staline ? Les Allemands les ont-ils entraînés de force ? Début d'un exode qui n'est pas près de finir.

Le 27, Groll m'envoie à FDS chez Müller : l'AEG me nomme à Bensen interprète et délégué français ! Travail de Natasha, certainement. D'un côté, je suis content. D'un autre, cette promotion ne m'emballe pas, alors que les Russes rappliquent à marche forcée ; ce n'est peut-être pas le moment d'endosser des responsabilités sur ordre de l'Arbeitsfront. À tout prendre, j'aimerais mieux rester un obscur, un sans-grade jusqu'à l'arrivée des Rouges et me faire élire alors commissaire soviétique ! Mais peut-être passe-t-on plus facilement d'un poste à l'autre…[105]

Les nouvelles tombent les unes sur les autres, on ne parle plus que de cela. Les Russes ont atteint Varsovie. Les Américains percent les défenses allemandes au sud du Cotentin et prennent Coutances, puis Avranches. Cependant que les journaux berlinois se répandent en louanges inspirées sur le miracle du 20 juillet et montrent le doigt de Dieu sur Adolf Hitler. On dirait que le peuple allemand tout entier se raccroche à son Messie, confond son souffle avec le sien. Le Führer n'a-t-il pas déclaré : « Il m'a été donné d'échapper encore une fois à un destin, non pas terrible pour moi, mais qui eût été terrible pour le peuple allemand ».

Le dimanche 30 nous arrive un groupe de réfugiés russes ; on les héberge tant bien que mal à côté de mon réduit. Ce sont des familles, en général de vieilles gens ; tous sont propres, distingués sous leurs vêtements modestes ; quelques dames parlent le français, parfaitement et presque sans accent. Ils viennent de Minsk, de Vitebsk, même de Simféropol, en Crimée. Ceux-là fuient réellement les bolcheviks. Ce sont des ingénieurs, des médecins, des architectes ; une des femmes me dit avoir dans sa jeunesse fréquenté le Couvent des Jeunes Filles Nobles de Moscou. Cette autre n'a plus de nouvelles de son mari, depuis des années : il a été déporté en Sibérie. Les voici maintenant, rescapés du grand naufrage de 1917, pris dans les remous d'un deuxième naufrage, pire sans doute : déracinés, démunis de tout, fugitifs trimballés de gare en gare – jusqu'où ? Nul doute que la vue de ces Russes-là ne renforce chez les Allemands la haine et la terreur des autres Russes, ceux de Staline… Moi je suis surtout frappé par la confrontation, ici au Lager Seestraβe, et plus largement dans ce Berlin de guerre, des deux Russies : la vieille, l'ancien régime courtois, raffiné, cultivé, digne jusque dans sa misère, déchu mais non abattu ; et les générations révolutionnaires, les moujiks, le peuple lourd, lent, pataud, engoncé dans son gros drap et ses bottes éculées, sans culture, sans éducation, ivrogne, passif, ignare, près de la bête. Est-ce cela, la société de l'avenir ? On a eu beau leur affirmer dans les écoles que tout a commencé – exprès pour eux – en octobre 1917 (1789 et 1848, Danton et Karl Marx, étant l'Ancien Testament, Octobre et Lénine le Nouveau), qu'ils portent donc les flambeaux du Monde Neuf, moi qui les vois ici tous les jours, y compris la blondinette Annouchka, je

[105] Un grand oncle alsacien, devenu bourgmestre de Schirmeck dans l'Alsace allemande d'avant 14, garda ses fonctions et s'appela M. le maire en 1918…

n’arrive pas à me convaincre, tant ils sont restés en fait les paysans de Tourguénieff, qu’ils présentent l’image de la future civilisation. Ou alors la future civilisation sera celle du collectivisme amorphe, du nivellement par le bas. Mussolini annonçait : le XXe siècle sera l’âge des chefs. J’ai envie de répondre : il sera l’ère des masses. À quoi bon tenter la promotion sociale – par la force, au surplus – si c’est l’esprit qui meurt ?

L’après-midi de ce dimanche, avec Gignoux et un autre camarade je retourne à Potsdam ; j’aime ce Versailles prussien, ses palais, ses esplanades. Nous flânons au soleil. En passant près du petit arc de triomphe néoromain qui s’appelle d’ailleurs aussi Porte de Brandebourg, notre regard est attiré par une affiche, une Bekanntmachung (avis) d’un nouveau genre. Cette fois les noms des condamnés à mort ne sont pas comme à Paris des noms de « terroristes » français ou autres ; ils sont authentiquement allemands, et ce sont ceux de la vieille Allemagne, des Von pour la plupart ; celui qui ouvre la liste, von Witzleben, est un feld-maréchal, pas moins. De quoi laisser rêveurs les bons citoyens du Reich… Mais personne, sauf nous les Ausländer, ne lit l’affiche.

On flâne de par les petits salons somptueux, blancs, pourpre et or de Sanssouci, puis au hasard des allées du parc, jusqu’à un vieux ruisseau dormant sous les ombrages, qui se souvient, c’est sûr, des robes fleuries à paniers, des perruques poudrées à frimas sous les mantes galantes, et peut-être du tricorne, de la canne et de la tabatière ornée d’émaux du vieux Fritz…

À la sortie des palais, la curiosité nous pousse dans une exposition de la Wehrmacht. Je ne peux voir sans tristesse cet étalage d’engins de mort, qui poussent à la perfection technique l’art de se détruire (je pense à Aristide Briand, quand il s’écriait à la tribune de la S.D.N. : arrière les canons ! arrière les mitrailleuses ! – en quel siècle était-ce donc ?). Décidément, il n’y a rien à faire : du lance-pierre et de la hache en silex de l’homme de Neandertal au lance-flamme et au char Tigre, le progrès est continu, parce que, Néandertalien ou du XXe siècle, il est fabriqué comme ça, l’Homme. Et même quand il veut (rarement) rester en dehors de la bagarre, comme c’était le cas des Américains, il se trouve toujours un capitaine de sous-marin ou un Japonais de malheur pour venir le torpiller à domicile, et l’obliger à rentrer dans la danse.

La danse, la danse de mort, c’est à elle que convie cette exposition de la Wehrmacht, qui s’adresse ostensiblement à la jeunesse des écoles. Le Reich, j’en ai la preuve manifeste ici, entend faire des petits Allemands des samouraïs. Voués à l’armée et à la guerre, ils n’existent que pour elles. C’est la suprême justification de la natalité : faites-nous de beaux garçons, mères d’Allemagne, pour qu’ils aillent se faire tuer pour le Führer et la patrie. Voici la raison, le but, la fin en soi des athlètes d’Arno Breker, la leçon est tout à fait claire.

Un panneau de propagande est révélateur ; il s'intitule : de la Jeunesse Hitlérienne à l'infanterie d'assaut. Deux fresques symétriques représentent, dans le même mouvement alerte exactement, à gauche des gosses qui courent dans les champs, à droite des soldats qui montent à l'attaque. Le régime n'est pas fatigué de la guerre, apparemment. Sous le panneau, un sous-off' fait bénévolement, je dirai avec une certaine gentillesse, la théorie à un groupe de garçonnets. Il dialogue avec l'un d'eux ; j'entends en passant qu'il s'étonne de ce que le blondin de douze ans au plus ne connaît pas le maniement du fusil de guerre. Douze ans ! Il n'en revient pas, le gentil Feldwebel…

Le dimanche 6 août, avec des camarades de la 25 C, je refais la balade d'avril à Rüdersdorf ; le temps est merveilleux, les prés verdoient, l'eau calme miroite. Arrivés à Rüdersdorf, à peine sommes-nous installés pour déjeuner à la Gaststätte au bord du lac que les sirènes mugissent : Voralarm, puis Alarm. Le restaurant nous met dehors, et nous voilà errants sous les frondaisons d'une avenue, entre le lac en bas et des villas entourées de jardinets qui s'étagent jusqu'aux premiers sapins des bois environnants. Sur ce paysage agreste et un peu suisse apparaissent les formations, en triangle à la manière des oiseaux migrateurs, étincelantes dans le soleil – c'est très joli - , les premières très haut vers le sud, ça va bien, les suivantes de plus en plus bas et de plus en plus près de notre zénith, ça va moins bien. Elles s'avancent, tranquilles, comme à la parade, dédaigneuses des flocons que leur envoie la Flak, inexorables. Pourtant les cigognes d'argent ne lâchent pas leurs vilains œufs, on en serait quitte pour la peur, si le tir serré des canons de DCA ne produisait un très mauvais effet de retombée : obéissant à la loi de Newton, les obus éclatés achèvent leur course et nous reviennent en morceaux d'acier déchiquetés plus ou moins gros, une vraie averse de grêle. Ça tombe comme à Gravelotte, dis-je, citant mes classiques. Mon humour d'historien ne détend pas l'atmosphère. Tout à coup le paysage ombragé et les jardins fleuris et bien peignés se sont obscurcis d'un je-ne-sais-quoi de tragique. L'air est un sifflement continu, avec des dominantes plus aiguës, et deux gros froissements, d'obus restés entiers sans doute, dont l'un tombe dans le lac. On se colle aux arbres, moi contre le pilastre d'une porte de jardin, protection bien illusoire. Un éclat casse une branche et me tombe au bout des pieds ; c'est un fragment de métal blanc et mat, il mesure bien dix centimètres, et ses bords sont dentelés à plaisir. Je le contemple, inamicalement, attendant le suivant. La prochaine fois que j'irai me promener le dimanche, je me procurerai un casque. Il doit bien y en avoir dans les surplus ; je suis prêt à coiffer un casque à pointe, s'il n'y a rien d'autre.

Parmi les boum des pièces de la Flak et les floc des éclats qui se fichent dans le sol, un camarade nous signale une entrée de cave ouverte au fond d'une cour ; des Allemands s'y sont réfugiés et nous pressent par signes de les rejoindre. Mais comme il est interminable, le pas de course que nous

entreprenons pour nous mettre à l'ombre ! Ces cinquante mètres sous l'averse, c'est l'éternité.

Quand enfin il ne nous pleut plus de fer sur la tête, je vais ramasser le morceau qui a failli m'avoir. Je le garderai en souvenir – et je me souviendrai de cette minute comme de la plus longue de ma vie.

Après quoi nous allons nous tremper dans la fraîcheur du lac, tandis que des fumées montent au ciel du côté de Berlin. Au retour, du bateau nous mesurons l'étendue des démolitions ; c'est tombé sur Schöneweide : un kilomètre de ruines fumantes, de verrières écrasées, de machines éventrées ou renversées entre des pans de murs dont il ne reste que des moignons. Lentement, sûrement, les Alliés détruisent le potentiel industriel du Reich.

*

Mon départ pour Bensen est reculé, Robert prenant son congé (avec son Italienne) : je le remplace au bureau.

Les nouvelles se succèdent. Non seulement elles sont bonnes, mais elles deviennent surprenantes. Voici qu'en quelques jours les blindés américains foncent, non vers la Seine, mais droit à l'ouest ! On les signale à Saint-Malo, à Rennes, à Brest, à Lorient, à Vannes ! Les boys font du tourisme sur les côtes bretonnes… On se regarde, Heurtier, Bigourdan, Gignoux et les autres ; nous n'y comprenons rien. Et Paris, alors ? Avec notre logique de bons Français connaisseurs des invasions, ô combien ! nous attendions la marche à l'est, Rouen, Paris, l'Alsace, l'Allemagne… Qu'est-ce que ce Patton fabrique en Armorique ? Le temps n'est plus des guerres avec le duc de Bretagne. Enfin les communiqués parlent d'une remontée de la Loire ; par Laval les forces américaines marchent sur Le Mans. Sur Paris, par conséquent. Nous sommes rassurés. La rumeur prétend qu'ils seraient à Chartres.

Du 10 au 19 août nous subissons des alertes toutes les nuits ; la pression ne se relâche pas : pendant que les forces terrestres avancent sur le sol français, l'entreprise de démolition du Reich par les bombardiers se poursuit sans relâche. Dans la nuit du 15 août, nous sentons le vent passer près de nous, l'abri est secoué comme par des rafales d'ouragan. Deux bombes de gros calibre encadrent le Lager ; l'une explose devant le camp des Italiens, l'autre en plein dans le cimetière en face des usines Osram.

C'est le temps des offensives : les Russes à l'Est, les Américains vers Paris ; et ici les punaises. Il fait chaud, chaud, sous un soleil de colonie, et

chaque jour les bataillons de punaises se renforcent, se rejoignent et occupent sans partage nos baraques en bois, nous rendant la vie tout à fait impossible. À tout prendre, je préfère les bombes ; les bombes, c'est l'affaire d'un moment ; les punaises, c'est tout le temps. Les puces, aussi. On a beau ôter sa chemise et son pantalon dix fois par jour, secouer sa couverture, ratisser la paillasse, rien à faire. C'est la nuit que la chose confine au supplice. Je deviens pourtant expert dans la traque aux fauves, en promenant la flamme d'une bougie le long des jointures entre les planches de la cloison, et même contre la paillasse au risque d'y mettre le feu, sans parler des isolants de fortune, quatre récipients pleins d'eau dans lesquels j'ai posé les pieds de fer du lit ; rien n'y fait, ces satanées bestioles se rient de l'incendie et de la noyade, pis : elles grimpent au plafond, et se laissent tomber de là-haut sur leur proie ! et quand par hasard, la lampe rallumée brusquement, vous arrivez à en rattraper une (car elles disparaissent alors comme par enchantement, toutes ensemble), vous l'écrabouillez avec volupté entre vos doigts dans un cri de triomphe, oui, mais aussitôt vous monte aux narines une odeur atroce qui ne se compare à rien et qui est l'odeur de la punaise écrasée. Finalement, nous avons trouvé la solution : nous passons les nuits dehors, à la belle étoile. L'herbe est rare, la terre est rude, mais enroulé dans ma couverture enfin vierge de vermine, je dors ! et au jour, sortant d'un repos bienheureux, merveilleux, comme on se sent dispos et neuf !

Le samedi 12, à quatre heures et demie du matin, réveil brutal dans toutes les baraques en même temps : heurts de crosses sur le sol, appels gutturaux et militaires. Was ist los ? Le Lager est plein de soldats ; une haie de S.A. en kaki cerne l'enceinte. Investis, occupés, mis dans l'impossibilité de fuir (fuir quoi ?), tous les travailleurs du camp reçoivent l'ordre de sortir immédiatement dans l'état où ils sont (certains n'ont qu'un slip) sans rien emporter avec eux, et de se tenir groupés devant leurs baraques respectives. Certains de mes camarades redoutent déjà un coup fourré en France, un guet-apens à la Badoglio, Pétain arrêté, etc, entraînant l'internement massif de tous les Français du Reich… Mais toutes les nationalités du Lager subissent le même sort ; il s'agit donc d'autre chose. Un deuxième attentat contre Hitler ?

Non, ce n'est qu'une fouille générale. Les soldats, dirigés par le major Kahlenberg, chef de la police à FDS, perquisitionnent partout, vident les placards, retournent les paillasses, d'ailleurs sans violence et sans autre dégât qu'un beau désordre. Que cherchent-ils ? des armes ? Après une heure de remue-ménage, à l'aube naissante, tous ces messieurs en uniforme lèvent le siège et s'en vont. Ils n'ont rien trouvé, apparemment. Nous ne saurons rien des raisons ni des suites de cette descente impromptue.

Aux actualités : Hitler au chevet des blessés du 20 juillet ; la retraite à l'Est, en Pologne et en Roumanie (on ne parle pas de la Prusse-Orientale, et l'on montre que Varsovie tient et s'apprête à affronter l'hiver) ; enfin, la bataille de

Normandie… il y a un mois. – Les rumeurs courent, cependant : les Américains seraient à Versailles.

*

Le mardi 22, Natasha revient de Bensen, et son premier mot en entrant dans le bureau est pour me dire : Groll vous attend là-bas, il faut partir immédiatement. Je connais Groll assez bien pour savoir que ses ordres ne souffrent aucun retard. Mais Müller à FDS m'a fait savoir qu'il avait des instructions à me donner avant mon départ. Je vais à la fabrique le matin, l'après-midi : pas de Müller. Enfin je l'y trouve mercredi matin. Il me confirme mon affectation, sans d'ailleurs préciser beaucoup quelles seront mes tâches là-bas ; je dois travailler au bureau du camp, servir d'interprète : c'est vague. Plus question de représenter les Français ; je préfère. Me voilà délivré d'un grand poids, Gott sei dank !

Je passe la journée en démarches diverses : à la police – je cesse d'être Berlinois -, à l'Ernährungsamt pour mes nouveaux tickets d'alimentation (ils ne sont pas les mêmes en province, les rations y sont plus réduites[106]), et puis au Gauwirtschaftsamt, le ministère de l'économie de Prusse, un sévère et imposant bâtiment, sis Dorotheenstraβe en plein centre de la capitale : escalier monumental, salons meublés de cuir noir, plafonds à lustres sous lesquels des messieurs importants glissent à pas feutrés sur d'épais tapis. C'est un spectacle étrange, à se demander s'il y a jamais eu la guerre, et Hitler, et les bombes.

Muni des cachets réglementaires, je vais à l'Anhalter Bnf prendre mon billet et celui d'Eliezer, qui va m'introniser à Bensen. Nous partirons demain par le rapide de Prague via Dresde. Là-dessus je m'offre une halte à l'Aschinger en face de la gare ; j'y consomme un Stamm arrosé d'un Glas Bier, et je rédige deux messages rapides, pour mes parents et mes grands-parents, les informant de mon départ de Berlin et leur donnant ma nouvelle adresse dans les Sudètes.

Mes lettres n'arriveront jamais : les Américains seront à Reims avant elles. Ainsi ma famille me croira toujours à Berlin jusqu'à la fin de la guerre. Moi-même n'aurai plus aucune nouvelle après la lettre paternelle du 8 août.

Mon départ occultant les événements militaires, je ne trouve plus trace de ces derniers dans mon Tagebuch jusqu'à la fin d'août. Je me rappelle seulement qu'en quittant mes camarades du Lager Seestraβe, nous échangeâmes des

[106] Le régime accordait un traitement alimentaire de faveur aux Berlinois, en compensation des bombardements. Nous en profitions par la bande, au prix de petits trafics qui nous évitaient de crever de faim.

propos pessimistes : la radio allemande faisait état de la « bataille de Paris », qui était en train de devenir un deuxième Stalingrad, à entendre les commentaires. (En fait, le 2e Stalingrad se jouait à ce moment-là à Varsovie, pour les patriotes polonais écrasés par les Allemands sous l'œil sardonique des Russes, immobiles sur l'autre rive de la Vistule, en face. Mais de cette bataille-là il n'était pas question.)

De toute façon, les communiqués, laconiques, ne mentionnaient que les étapes de ce qui était une campagne de France à Rebours, d'ouest en est – sans les Français. Pas un mot de Leclerc ni de sa 2e D.B. ; Pétain était tombé dans la trappe. Où était-il ? Dans le courant de l'automne seulement j'apprendrais que le vieux Maréchal résidait « dans un château quelque part en Allemagne ».

C'est en août que se fit la coupure : ici des Français ; là-bas la France ; entre elle et nous, le front des combats. Le pays était parti de l'autre côté du monde. C'est à ce moment-là qu'on se mit à chanter dans les camps la rengaine : « Ca sent si bon la France – ça sent bon le pays ».

Nous devions ignorer jusqu'après notre retour, et le massacre d'Oradour, et les pendus de Tulle, et l'assassinat de Mandel (mais on parla beaucoup à Berlin de celui de Philippe Henriot « martyr ») – et les soubresauts de la Libération rouge, les exécutions sommaires, les femmes tondues et jetées à poil dans les rues sous les huées (à Montpellier les mamans amenaient les enfants sages au spectacle civique et édifiant des collabos qu'on collait au mur…[107]).

(Tagebuch)
Au fond, cela me chagrine un peu de quitter Berlin. En dépit des bombes et du Lager, j'avais retrouvé, en partie, mes habitudes de Parisien ; ici même, dans cet Aschinger, je suis enveloppé de bruit, de mouvement ; dehors, la rue s'affaire, la gare bourdonne. Et puis j'avais des copains solides, des activités variées. Tout cela va me manquer ; le risque de la guerre s'éloigne, mais je vais me retrouver dans la boue d'un autre camp, sans rien d'autre, et je redoute l'ennui des petites villes de province – ô Sézanne ! – Bah ! Les changements ont presque toujours du bon, il faut se renouveler de temps à autre. Va pour Bensen…

Je rentre au Lager Seestraβe et commence mes bagages. Natasha m'a désapprouvé de mettre si peu d'empressement à rallier Bensen, où Groll m'attendait piaffant d'impatience dès avant-hier, avant même que j'aie reçu mon affectation… Moi j'ai des adieux à faire, et j'attends pour cela le retour de mes camarades des ateliers.

---

[107] Cf. Jacques Chastenet : *De Pétain à De Gaulle*, chap. XII p. 267 (*Cent ans de République*, tome VIII – Jules Tallandier éd.)

Un Italien vient de se noyer dans le bassin à côté de ma chambre, là où je m'étais baigné dimanche.

Vers six heures et demie, comme je disais au revoir à mes compagnons du bureau, la porte s'ouvre avec fracas sur Herr Groll, débarqué en droite ligne de Bensen, et qui termine sa trajectoire de rhinocéros sur ma modeste personne. Quelle engueulade ! Du lieber Gott ! Je commets la maladresse de lui dire que je ne pouvais pas partir sans l'ordre exprès de Herr Müller, mon patron ; cette justification met le comble à son exaspération : le patron, c'est MOI ! hurle-t-il à faire trembler les planches du baraquement. En cinq minutes, mon procès est fait, complet et définitif : je suis paresseux, bavard, lent, incompétent, vaniteux, insolent, poète, marchand détestable, propre à rien, un objet inutile, bon pour la poubelle, Schluβ damit ! Sous l'avalanche je me sens extraordinairement calme et détendu, je ne sais pourquoi ; je ne peux m'empêcher de songer à Talleyrand (la fameuse scène où Napoléon piétinant son chapeau venait de comparer le prince à quelque chose de pas très poétique enveloppé dans un bas de soie). À l'instar du célèbre diplomate, j'aurais bien envie de murmurer en m'en allant d'un pas négligent : - Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé… Pouvoir des références aux beaux exemples historiques ! Je doute au demeurant que la formule fût bien comprise de mon ours poméranien – sauf l'allusion au grand homme ; il en eût conçu une raison de se rengorger, peut-être… Je serre la main à tous, y compris à Schwester Elisabeth tout miel tout sucre, et passe sans le saluer à un demi mètre de Groll qui me tourne le dos.

Le soir, Natasha, qui m'offre le verre de l'adieu dans sa chambre, m'éclaire sur les dessous de l'affaire. À travers ce qu'elle me dit, et ce qu'elle ne dit pas, je reconstitue tout un imbroglio misérable. C'est le temps des complots, décidément, à tous les échelons du Reich !

Celui d'ici pourrait figurer en bonne place parmi ces intrigues de cour où se complaisait M. de Saint-Simon ; - de cour, ou de basse-cour ? Ce n'est qu'une nuance de niveau social. FDS a installé de nouveaux ateliers dans sa petite filiale de Bensen ; ceux-ci emploient principalement une main d'œuvre féminine. On vient donc d'ouvrir un camp pour les travailleuses étrangères à côté de la bourgade, et c'est ici que les machinations commencent. Müller, grand patron du personnel, a décidé d'y expédier Groll. Groll Lagerführerin ! L'idée paraît cocasse. En fait Müller déteste Groll, ses allures de reître, ses agapes, ses beuveries, son trafic sur les vivres du camp, sans parler de son concubinage trop voyant avec Schwester Elisabeth. Bensen fournit un exil commode. Mais le bonbon acidulé a ses propres vues sur la question ; la douce(reuse) Schwester, montée sans titre du rang d'infirmière non diplômée (elle n'était qu'aide-soignante, dit la rumeur) à celui de Lagerführerin occulte – elle mène le Groll par le bout du nez et voudrait s'en faire épouser (mais son amant est marié, petite difficulté) – a tout intérêt à le garder sous sa coupe à Berlin, poste en vue

et gros marché noir. Elle a tenté de jouer de son (ses) charme(s) auprès de Müller. Cela n'a pas dû marcher, sans doute parce qu'elle a pris une part trop gourmande (c'est Natasha qui me le confie) sur les profits de ces messieurs les directeurs de FDS, dont Müller lui-même (décidément, tout le monde trafique sur notre dos, à nous les Ausländer – sur nos estomacs, plutôt). En tout cas, Müller, excédé par deux ou trois soûleries publiques de Groll, a expédié notre homme au fond des Sudètes. Ce qui a dû réjouir le petit clan du bureau allemand du Lager, et peut-être réalisé pour une part le complot qui s'y tramait aussi : Lükke et son adjointe la demoiselle Lüdke (« la vieille sorcière », dit Georges qui ne peut pas la sentir) travaillaient en effet à se débarrasser de leur encombrant patron. Il y avait peut-être là un côté politique à l'intrigue, un effort des S.A., auxquels Lükke est affilié, contre Groll protégé par les S.S…

Voilà donc Ménélas parti pour la Crète, c'était en juillet. Comment ce diable d'homme s'est-il débrouillé ? Toujours est-il qu'il a mis en route le camp de Bensen sans lâcher celui de Berlin ; ainsi s'expliquent ses navettes depuis un mois. Et finalement il a réussi à sortir de sa botte vernie un Lagerführer de sa façon pour le planter à Bensen, et ainsi reparaître à Berlin et y reprendre triomphalement sa place d' « Oberlagerführer » (chef de camp supérieur).

L'opération ne s'est pas toutefois déroulée sans détours. En réalité elle s'est faite en deux temps, et l'intrigue alors s'est déplacée ; du niveau du chef de camp elle est descendue à l'échelon inférieur, celui de ses subordonnés. Nouvelles intrigues, nouvelles surprises. Avant de dénicher son chef de camp pour Bensen, Groll avait pensé installer une femme, ce qui eût été logique ; Frau Rieger est gravement malade depuis plusieurs mois, il a alors jeté son dévolu sur Natasha. Ma Natasha Feodorovna n'est pas née de la dernière neige. Et surtout, elle connaît l'art de tenir les hommes en laisse, elle aussi. Elle sait admirablement tourner Groll et modifier ses humeurs et ses dispositions (note personnelle en passant). Après six semaines de séjour à Bensen, la fine mouche a obtenu son rapatriement dans la capitale. Et c'est là que j'apparais dans la combinaison[108].

Bien entendu, il n'était pas question de m'instituer chef de camp ; mais, celui-ci étant trouvé, et ne faisant visiblement pas tout à fait l'affaire, il lui fallait un adjoint, une sorte de factotum assez au courant des tâches administratives. Excellente occasion pour Groll de se débarrasser du « mauvais élément » du bureau de la Seestraβe ; à défaut de Natasha, on exile Pasquiers. (La question du délégué français a été réglée parallèlement ; le poste est confié à une femme, selon la logique).

- Mais enfin, pourquoi diable Groll m'en veut-il à ce point ? demandé-je.

[108] Quand je le disais, qu'on évolue en plein Saint-Simon ! Le ministre, le vassal, les favorites : coiffez ces gens de perruques, tout y est – avec les appétits, les disgrâces, les cheminements tortueux vers des buts pitoyables.

Natasha hésite, puis lâche le morceau :

- Parce que vous êtes vierge !
- Quoi ?
- Eh oui, c'est comme ça. Groll estime véritablement qu'un homme « qui n'a jamais servi » est un incomplet, un incapable. Dès le premier jour, il a grommelé dans votre dos : pas de femme, mauvais signe.

Je hoche la tête.

- Je ne vais tout de même pas me faire dépuceler par la première catin venue du camp pour plaire à ce gros porc ! Je n'ai d'ailleurs aucune envie de lui plaire.
- Alors, ne vous plaignez pas, conclut philosophiquement mon amie russe en posant sur moi le velours de ses yeux noirs, glassi tchornyia, comme dans la chanson…

Comme je fais tranquillement mes valises, Georges vient me donner quelques renseignements « utiles », selon lui, sur le camp de Bensen. Il y a aussi une intrigue Eliezer ! Tout à fait au bas de l'échelle, celle-là, et dont je retiens seulement qu'un certain Guy Faure a été désigné comme délégué d'usine à l'AEG de Bensen par l'Arbeitsfront, et que je n'ai rien de bon à en attendre. Avant même que je sois arrivé, et sans le connaître, je compte un ennemi dans la place !

Je ne puis m'empêcher, in petto, de trouver plutôt comiques toutes ces machinations clochemerlesques, alors que l'on se bat dans Paris et que les jours du IIIe Reich sont comptés. Ma Doué ! Ne dirait-on pas que tous ces gens de l'AEG travaillent pour un avenir millénaire ? D'un autre côté, cela ressemble tout à fait aux combines ministérielles de notre défunte République, et à celles des « puissances supérieures et occultes » du royaume de Vichy-lez-Tours…

À propos d'avenir, il pèse pourtant sur les esprits et sur les confidences. Georges en oublie son noir ressentiment à l'égard des « Angliches » ; sa phobie va maintenant aux « bolcheviques ». – Ils nous descendront tous d'une balle dans la nuque, moi le premier, gémit-il. Moins pessimiste que lui, je prévois seulement qu'après s'être cru un Important, il va redégringoler dans la cohue des anonymes ; mais je fais confiance à son opportunisme et à son bagou, il retombera toujours sur ses pieds.

Natasha elle aussi est inquiète. Russe blanche, fille d'un général tsariste réfugié à l'ouest, elle se voit déjà prise par les Soviets, violée, fusillée (ou abattue d'un coup de revolver dans la nuque, il paraît que c'est la mode, pardon, la méthode chez Staline). Moi, je suis tranquille. Intelligente, habile, elle parle trois ou quatre langues, elle connaît les hommes et saura toujours les traire. Son œil de velours et sa faconde à la Popesco la sauveront de tous les périls…

Et Groll ? Que lui arrivera-t-il ? Rien. Son pouvoir à lui aussi s'effondrera, voilà tout. Il reprendra son ancien métier, et ira jouer du violon dans les cabarets.

Celui dont l'avenir me paraît le plus inquiétant est Lükke, l'adjoint de Groll. Nazi sincère, il aura le plus à souffrir de la chute du Reich. Groll s'en fout ; qu'il ait à bouffer, à baiser et surtout à boire, et tout est dit. Lükke, un jour où je lui demandais ce qu'il ferait si l'Allemagne perdait la guerre, me répondit très calmement, sans émotion apparente : - Je me suiciderai avec ma femme et mes enfants. – Deux conceptions. Je préfère celle de Lükke. Ce soir, j'ai tourné le dos à Groll, et j'ai serré la main de Lükke.

Je boucle mes valises, à la chandelle, à une heure du matin. Pas d'alerte. Auf wiedersehen, Berlin !

Bensen

I - Vacances au pays des femmes

Jeudi 24 Août.

Le départ du train a lieu à 7 heures 45 à l'Anhalter Bf. J'ai mal dormi, et trop peu. Couché à une heure du matin, à la lueur flageolante d'une bougie, avec le noyé du bassin, à côté… Ce n'était pas la joie.

Je quitte le Lager Seetraβe, chargé comme un âne, comme en novembre, avec le poids en plus de quelques bouquins, de mes précieux carnets, et surtout de l'expérience irremplaçable de mon séjour au camp et dans ce Berlin de guerre. Eliezer m'accompagne jusqu'à Bensen, pour m'introniser auprès des Français de là-bas ; pour lui c'est une escapade, l'espace d'un week-end ; pour moi c'est un changement de scène.

Voyage sans histoire. Le trajet m'est connu. De nouveau l'émotion à voir filer au loin, dans la brume légère de l'Elbe, les deux pointes du Dom de Meiβen… Il est dur de passer devant le rêve à toute vapeur sans pouvoir s'arrêter. Pourrai-je seulement y revenir ? Permissions et déplacements sont supprimés maintenant dans toute l'Allemagne.

Après la vision de Dresde tendue sur un ciel bleu comme une estampe sur papier de soie, le rapide s'engage au creux du couloir qu'a ouvert l'Elbe en traversant l'Erzgebirge. Cela fait un fossé qui coupe la montagne en sinuant entre des grès à nu et à pic, sous la couronne des bois, là-haut. Je la connais, cette Suisse Saxonne, depuis mon merveilleux été de 1936 ; et je reconnais les rocs effilés, les escarpements, les murailles préhistoriques qui s'amusent à imiter tours et bastilles, un décor idéal pour Shakespeare ou pour les Burgraves.

Le train s'arrête en gare de Bodenbach à midi, puis repart vers sa destination, Prague, et au-delà Presbourg et Linz. J'ai toujours éprouvé une petite tristesse à quitter un train, à ne pas pouvoir aller jusqu'aux terminus des lignes de chemin de fer, là-bas en pays inconnu ; c'est désolant, de devoir renoncer aux prestiges de Prague pour se faire débarquer en pleine campagne !

Nous avons une heure avant le départ de l'omnibus qui va nous conduire à Bensen. A peine a-t-on eu le temps de vider un verre au Café Wien, en face de la gare de Bodenbach : alerte ! Comment ? Ici aussi ? Les formations passent loin au-dessus, argentées parmi l'azur. Tout le monde est dans la rue, le nez en l'air : on voit qu'on n'est pas à Berlin ! Il ne se passe rien, pas même de tirs de DCA. Ce n'était qu'une allusion. La paix règne sur la petite ville alignée sagement au long de l'Elbe, sous une colline boisée que coiffe un château.

À treize heures, nous quittons le fleuve à bord d'un tortillard d'un autre âge, trois wagons terminés aux deux bouts par une plate-forme découverte, comme dans les westerns, et pour les tirer une petite locomotive asthmatique qui crache beaucoup de fumée à chaque démarrage. Chuintant, soufflant et sifflant, l'omnibus s'engage dans un vallon transversal, entre des pentes toutes vertes couronnées de sapins. Deux stations seulement, et voilà Bensen, le terme du voyage. Une gare joujou avec des Mädel en robes à fleurs et un vieux chef de gare qui rentre tranquillement dans sa boîte, son disque rouge sous le bras. Partout autour, les prés pentus, des sapins, un torrent gai en bas, écumant d'argent dans le soleil, de l'herbe, le ciel bleu tendre, des ombres fraîches entre les couleurs vives. Une paix merveilleuse – la paix des vacances !

Bensen, c'est une rue qui monte et redescend, avec l'église au milieu, pour retenir autour d'elle le petit peuple des toits rouges, piqués prudemment au-dessus du Polzen, le joli torrent. Mais d'autres maisons indisciplinées se sont éparpillées au hasard des versants, un peu partout ; et aux deux extrémités de la bourgade, les hommes des villes ont planté quelques fabriques, dont cette filiale de l'AEG qui me fait venir ici.

De la gare, pour aller au camp, on entre en pleine campagne. Il faut prendre une petite route de rien du tout, passer sur une passerelle de bois qui enjambe le Polzen, enfin couper par un sentier à travers les prés, et l'on arrive à un étang dormant parmi les roseaux, à une grande mare pour tout dire, le Karpfenteich, l'étang aux carpes : c'est à lui, faute d'adresse sur une route, qu'on a emprunté son nom pour baptiser le camp, le Lager Karpfenteich. Celui-ci se trouve à côté ; c'est quatre baraques neuves sur la prairie près du ruisseau qui chante. Idyllique ! Une baraque russe, une mixte (Françaises et Italiennes), une pour l'administration ; la quatrième n'est pas achevée et n'a pas encore d'habitants. À part le chef du camp et quatre hommes de peine russes, rien que des femmes ! Bon. Au-dessus passe une route, quand même ; à droite elle entre

dans Bensen, à gauche elle s'en va par la vallée jusqu'à Tetschen, sorte de chef-lieu de canton qui se trouve sur l'Elbe en face de Bodenbach.

Le Lagerführer nous reçoit, en manches de chemise (il fait chaud) : ce n'est pas Groll ! Sans uniforme et sans bottes, c'est un long jeune homme à lunettes, on dirait un instituteur. Il ne sera pas bien gênant, le Lagerführer ; plutôt insignifiant. Il n'a pas grand-chose à me dire. C'est en fait Mlle Verginas qui assure mon installation ; elle est Lagerführerin pour les femmes ; Française, institutrice (pour de bon), 25 ans, on sympathise tout de suite. Pas très remuante, ça me va : pas d'ennuis à attendre de ce côté-là non plus.

On me case dans une chambrette en bois contiguë à celle de Mlle Verginas (la sienne est en fait le bureau du camp, elle y a son lit et une table de toilette). Ma fenêtre donne sur l'espace d'herbe que limitent les baraques ; j'ai pour point de vue l'édicule en planches qui sert de WC aux habitantes du camp. Pour l'instant il y en a quelques-unes, au repos parce qu'elles travaillent de nuit ; ces dames déambulent en tenue négligée, voire vêtues d'une simple combinaison, à cause de la chaleur. C'est plutôt piquant.

Juliette Verginas me fait les honneurs de la « ville ». C'est vite fait. Il y a des rues qui montent et qui descendent, une grande place en pente devant un Hôtel de Ville vaguement Renaissance et tout jaune, avec l'hôtel du Cerf en vis-à-vis, résidence des notabilités qui séjournent à Bensen. Un peu en contrebas, en dessous de la pharmacie, le cinéma, petit mais fort coquet pour l'endroit. Le café Monopol, près du pont, connu pour ses gâteaux et son café crème. L'église, en haut. C'est tout. Pas beaucoup de distractions à espérer.

Revenus au camp, nous assistons à cinq heures au retour des femmes de la fabrique. Et tout de suite la bagarre commence. Le centre géométrique du camp est occupé par un fourneau que protège une tôle posée sur quatre poteaux. C'est là-dessus que les quelque quatre-vingt-dix occupantes du Lager ont la ressource de faire cuire leurs repas ou de chauffer l'eau pour la lessive. Cinq nations se disputent la possession du fourneau. C'est, au milieu de cette curieuse République des Femmes, un symbole inattendu que la réalité oppose au beau rêve d'union européenne : une cacophonie de clameurs internationales (françaises, russes, italiennes, serbes, hollandaises), où le mot de Cambronne, prononcé dans cinq langues, constitue le principal moyen d'échange de vues… Quelle S.D.N. ! Celle-là a au moins le mérite de l'authenticité.

Georges a convoqué les Françaises au bureau, pour me présenter à mes nouvelles « administrées ». Cela donne un défilé dont je sors un peu étourdi. Visages successifs, jeunes en majorité, plus ou moins avenants ; je suscite la curiosité, c'est clair. Des regards fuyants, des regards droits, quelques-uns plantés effrontément dans les miens. Le maniement de ces partenaires sera

moins aisé que celui des Russes (hommes) au Lager Seestraβe, je le crains. En fin de séance, une certaine Raymonde Groult, une boulotte forte en gueule mais bon cœur (me confie Eliezer) nous invite tous les deux à une promenade après le dîner avec une autre fille qu'on appelle Dédée.

En définitive, Dédée se présente seule, et j'ai la nette impression que Georges cherche à me la mettre dans les bras. Le crépuscule est frais au-dessus du torrent sonore, on regarde les étoiles qui s'allument l'une après l'autre, Dédée pose sa brune chevelure sur mon épaule. Belle fin de journée : ce matin encore à Berlin, ce soir en Bohême au bras d'une mignonnette. Pas mal, mon grand.

Vendredi 25 Août. Georges me dit au réveil : - Tu as fait une touche, hier. – Je réponds : - Dédée ? Oui, elle est gentillette. – A l'air. Ne t'y fie pas. Elle est vachement intéressée, la garce. Ça ne marchera que si tu lui donnes du plaisir, évidemment, mais surtout des avantages matériels. – C'est-à-dire ? – Eh bien, de la bouffe, d'abord, et puis je ne sais pas, moi, des frusques, du pognon, peut-être. Et puis, les copines vont être jalouses. Il va falloir faire gaffe, naviguer à vue. Passmalouff ![109]

Il est touchant, Georges. Il voudrait bien me procurer une occasion de me dépuceler, mais ses occasions ont toujours un côté qui ne va pas. Je ne dis pas non au principe, d'autant que Dédée a de jolis yeux et qu'elle est bien roulée ; en termes plus élégants, elle est tout à fait désirable. Mais s'il faut affronter ce genre de problèmes, alors que je ne fais que débarquer… On verra.

Nous allons à pied à l'AEG, Georges et moi. La fabrique est divisée ici en deux parties : l'une est installée dans l'annexe d'une filature, non loin du camp sur le Polzen (on l'appelle Grohmann) ; l'autre, Friedrichsthal, est la maison-mère de Bensen, avec le directeur, l'administration, les services. C'est à Friedrichsthal que nous avons rendez-vous. Il faut traverser le bas de Bensen, puis remonter la vallée jusqu'à l'usine qui est plantée en pleine campagne, à une bonne demi-heure de marche du Lager Karpfenteich. On nous réserve un accueil vague, sans grande aménité. Le chef du bureau des étrangers est sec comme un coup de trique – comme son nom, d'ailleurs : Bratsch, cela claque à la façon d'un fouet. Il me fait l'effet d'un vilain oiseau. Je retrouve quelques visages berlinois : Frau Lappin, du service des salaires, et Fräulein Krebs, la drôle de secrétaire de Quella, la première qui m'eut reçu à l'AEG de Berlin. Personne ici n'a l'air bien fixé sur mes attributions ; c'est à peine si l'on m'attendait. – Interprète au camp, grogne Bratsch sans me regarder. Interprète auprès de qui ? Et il y a déjà Juliette Verginas. Délégué français ? Ah, non ! Pourtant cet animal d'Eliezer n'a trouvé rien de mieux hier que de me présenter à ces dames comme délégué français (il a de la suite dans les idées). Et Faure, alors ? Il n'a jamais

[109] C'était la version Eliezer de l'expression allemande : paβ mal auf – fais attention.

été dit qu'on le relevait de son poste. Je voudrais obtenir une audience du Directeur pour tirer tout cela au clair, mais Bratsch, chez qui je suis revenu, conclut l'affaire d'un geste brusque du bras, comme on tire un trait, ou comme on chasse une mouche. Je quitte la Fabrique pas plus avancé que je n'y étais entré.

La nature, dehors, est si calme, si bucolique ! Tout a l'air de dormir, dans cette province oubliée dont le charme agreste incite au sommeil à l'ombre des pommiers. Alors, laissons aller les choses…

La plus claire de mes attributions, je crois bien, est que je suis promu coq du village : seul mâle possible dans ce camp femelle… Enfin, pour l'instant. D'ici huit jours, tout sera tassé. Pour moi, l'épreuve est inattendue et assez extraordinaire, je l'avoue. Bien des regards se tournent vers ma fenêtre. L'été aidant, l'intimité féminine se répand et s'étale en plein air. La plupart de ces filles sont jeunes, certaines pas mal accortes, y compris quelques petites Russes mignonnes, apparemment vite effarouchées et « fuyantes le satyreau », à la façon de la Fontaine Bellerie. Toutes vont et viennent en combinaison ou en maillot de bain. Comme il n'y a qu'un robinet pour tout le camp, et qu'il est placé dehors, je suis bien obligé de faire toilette au milieu des passantes, Italiennes à l'œil de lave (mais la plupart sont blondes, et la plus voyante est une superbe rousse à la peau blanche : qui prétend que les Latines sont toutes brunes ?), Françaises au sourire complice, et une Flamande, Polli Eyckmanns, menue et dodue, crinière flottante et jolie croupe, qui s'en vient lézarder au soleil presque sur le seuil de ma porte… La tentation de l'ermite ! Imaginez Saint Antoine transporté dans le temple d'Aphrodite à Corinthe… Pas moyen d'échapper à la présence d'Eve, je la trouve partout, et jusque dans ma chambrette : une simple cloison de bois sépare mon lit de celui de Juliette Verginas, et j'entends tous les bruits de sa vie privée, c'en est même gênant.

Au-dessus du Lager, la campagne est plantée comme le jardin d'Eden : des vergers de pommiers, une Normandie en pente ; plus haut, de grands rochers, des prairies très vertes, puis les sapins noirs, un Jura dégringolant jusqu'au grondement continu, frais et rassurant, du Polzen blanc et bleu. Sur tout cela un soleil gai, la tiédeur d'un après-midi du faune.

26 août. Enfin des nuits entières à dormir tout son saoul, sans être tiré du sommeil par des Voralarm ou des Alarm ! pas une bombe, pas de Groll à l'horizon, une vie de retraité, mais on a vingt-quatre ans et la joie de vivre. Seule ombre passant sur le cœur : le silence du côté de la France, le sort des miens, là-bas.

Georges me quitte aujourd'hui : c'est samedi, il rentre à Berlin, me laissant seul dans le village des femmes. Impression bizarre, situation peu

banale. Je rencontre le fameux Guy Faure. C'est un garçon brun, pas très bavard, plutôt sympathique. Il est bel et bien délégué de tous les Français de Bensen, et il le reste. Bon, voilà une affaire réglée.

Dédée vient me relancer ; baignade au torrent, un peu en aval du camp. On chahute un peu ; mais avec Dédée, on franchit vite la phase des agaceries, avec elle c'est plus sérieux ; je veux dire que se chatouiller avec un brin d'herbe lui paraît puéril, on en vient vite à se rouler dessus et à s'embrasser. Ce n'est pas désagréable, surtout en maillot de bain. Au crépuscule, elle m'emmène ramasser des pommes dans l'ombre complice, amie des maraudeurs. Le pays est plein de pommiers. Dédée croque à grands coups de dents ; quel symbole ! Ma foi, je ne suis pas loin de me croire au paradis terrestre ; et il n'y a pas de serpent. À moins que le serpent, ce ne soit Dédée…

Le dimanche passe, subitement vide. Toutes ces dames sont parties rejoindre leurs Jules, à Tetschen principalement. Juliette Verginas aussi a rendez-vous avec son ami local ; le Lagerführer a disparu. Le jardin d'Eden est devenu le Bois dormant, sans les belles. Il ne reste que les vieilles et les laides, et moi, avec les gémissements en prime d'une Française triste de quarante ans qui s'appelle Madame Cassandre, je n'invente rien.

Lundi 28 août. Mon travail commence aujourd'hui au bureau du camp. Juliette, qui ne me fait pas l'effet d'un bourreau du travail, ne demande pas mieux que de m'abandonner une bonne part de ses tâches. Finalement, je me retrouve avec à peu près les mêmes attributions qu'à Berlin : le calcul des salaires, les bulletins de paye à taper à la machine, la paye du samedi, et tous les matins le contrôle des malades, avec la délivrance des feuilles de maladie et les demandes de congé à remplir. La routine. Il y a, de temps à autre, un avis de transfert de travailleur d'un atelier à un autre, et d'autres broutilles. Plus, les distributions périodiques de savons et de cigarettes, et le bureau sert d'entrepôt aux chaussures à ressemeler : Juliette dort dans les remugles de cuir et de pieds…

*

Précisément à cette date, mon Tagebuch s'interrompt. Je crois me souvenir que j'en avais entrepris la destruction, quelques années après la guerre, pour la période commençant en septembre 44. Je jugeais mes impressions d'alors, soit inintéressantes, soit franchement niaises en ce qui concernait mon éducation sentimentale (c'est vrai). Et puis, la lassitude me prit, et je laissai les choses en l'état. Il en résulte que le document dont je dispose est fragmentaire et décousu (mal écrit, de surcroît : je n'avais pas le moral).

Je vais donc, à partir d'ici, reconstituer de mémoire mon existence bensenoise, dans la limite et au gré sélectif du souvenir. Mon récit y perdra en précision, mais y gagnera peut-être de l'intérêt, grâce au recul, qui rend plus lucide et élimine le superflu de la quotidienneté. Je reviens forcément à l'imparfait, le temps des évocations – imparfait étant le mot juste.

Ce n'est que pour les quelques semaines de septembre et d'octobre, au demeurant. Au-delà je retrouve, à quelques hiatus près, l'intégralité du log-book, que je reproduirai de nouveau pour sa qualité de documentaire journalier, en élaguant les inutilités ou les insignifiances, comme je l'ai fait jusqu'ici.

*

La fin de l'été et l'arrivée brutale de l'automne marquèrent un changement dans ma béatitude.

Pendant un temps, je pus me prendre pour le bon roi Pansole en son jardin tryphémois. Pansole ? Mon âge ne m'inclinait-il pas du côté de Giglio-Giguelillot, plutôt, le page impertinent au double nom ? Oui, si j'avais continué de batifoler avec les mignonnes. Mais le jeu était risqué : toutes se trouvaient sous la protection d'un « ami », ouvrier comme elles à la Fabrique ou ailleurs. Les coquines auraient bien aimé prendre un supplément en catimini avec moi, aux heures où leurs chéris n'étaient pas là ; moi, je connaissais leurs mœurs, aux chéris : chasse gardée demeure chasse gardée. Et puis il y avait Dédée.

Je ne me rappelle pas dans le détail le déroulement de mes amours tumultueuses avec Dédée. Entre ses pulsions impérieuses, mes réticences à me laisser mettre le grappin dessus, et les interventions catastrophiques de Georges depuis Berlin, par des lettres subitement méchantes envers cette fille, je n'ai jamais su exactement pourquoi, il y eut de quoi allumer passion et fureur. Nous n'allâmes pas jusqu'à la conclusion, au grand soulagement de Georges, qui m'écrivit que Dédée était syphilitique « au dernier degré » (sic), à tout le moins sous traitement. De toute façon, elle était impossible, Dédée. Joli museau, petit serpent, une langue pointue dans sa bouche en cerise, et des sautes d'humeur, et des complications à n'en plus finir, je veux, je ne veux pas, et des instincts de guerre sous ses boucles brunes. Il y avait les bonnes copines, aussi : que d'intrigues ! Je pense que le changement d'attitude de Georges venait de là, des interventions de certaines de ses « agents de renseignement » sur place. Ce n'était plus l'Etang aux Carpes, c'était la mare aux grenouilles. La mare au diable, aussi bien.

Le risque de contracter une maladie vénérienne existait réellement. Je ne sais ce qu'il en était au juste à propos de Dédée, mais plusieurs habitantes du camp suivaient un traitement ; je le savais par les autorisations de la Fabrique qui me passaient par les mains et qui accordaient avec régularité des sorties à l'hôpital de Tetschen pour soins médicaux ; des indiscrétions m'avaient vite renseigné sur la nature des soins en question. Cela n'empêchait pas les « liaisons » ni les « aventures », cependant (je reprends les termes de l'époque). Inconscience ? Refus de considérer le risque ? Ignorance des conséquences ? Cela me rappelle une conversation entre mon père et le docteur Lévy, aux temps heureux d'avant cette guerre. Lévy, spécialiste des maladies vénériennes, justement, donc connaissant à fond la question dès l'Ecole de Médecine, racontait qu'il lui était arrivé plus d'une fois, avec ses camarades étudiants, de participer à des orgies joyeuses dont on devine l'issue. – Et vous n'aviez pas peur ? demandait mon père. Il s'agissait de partenaires de rencontre dont vous ne saviez rien. – C'et exact, répondit le docteur avec son sourire doux. Mais que voulez-vous, nous étions jeunes, la chair parlait haut, on ne pensait pas au reste. Enfin, pas trop[110].

Une autre raison aurait contrarié mes ébats avec ces demoiselles, si j'en avais eu vraiment envie : je n'étais pas de leur monde. Elles me trouvaient bien trop compliqué pour elles, ces petites ouvrières, pas assez rigolo. Polli, la Flamande, m'avait surnommé Hans der Ernste (je ne le sus qu'après, quand des mois plus tard elle fut devenue ma compagne, c'est elle qui alors me le dit). Non pas Hans der Erste, Jean Ier, non, mais der Ernste, Jean le Sérieux.

Ce n'était pas Pansole, en fait de royauté ! Encore moins le page aux deux orthographes. Gardien du harem, tout au plus. Voilà le poste où me réduisaient tout ensemble, sous l'œil amusé de Juliette, mon personnage d'intellectuel puceau, ma répugnance à affronter les Jules, et ma crainte des tréponèmes, ou même des gonocoques, qui étaient moins dangereux mais plus courants. Il me restait la contemplation du jardin des nymphes – oh ! pas longtemps : dès le 10 septembre, le froid tomba sans crier gare sur les belles Sudètes, plus de maillots de bains, plus de filles légères et court vêtues, il ne me resta que le souvenir vite oublié de formes souvent pulpeuses, telles que les moulait la Nature à cette époque, où les femmes étaient plus petites et plus rondes qu'aujourd'hui. Tout ce qui est petit est mignon, disait ma grand-mère. Sans doute est-ce de ce temps-là que date ma préférence pour les filles d'Eve en formes, même si l'esthétique nouvelle privilégie la ligne longue aux dépens du galbe – le style Giacometti ! – et si les jeunes trouvent ridicules les baigneuses et les girls dans les films des années 30. De gustibus non disputandum.

---

[110] Qu'on se rappelle « l'hymne » qu'ont chanté des générations d'étudiants : « Et l'on s'en fout – D'attraper la vérole – Et l'on s'en fout – Pourvu qu'on tire un coup ! »

*

Le souvenir le plus net que j'ai de mes débuts à Bensen est celui d'un indicible ennui. Il n'y avait presque rien à faire au bureau. Mon inaction forcée n'avait pour dérivatif que les criailleries des femmes en perpétuelle bagarre, et les ragots dont j'étais abreuvé, qui a dit, qui n'a pas dit, qui a dit qu'on lui a dit, etc, etc. La mare aux grenouilles était en plein fonctionnement ; ça coassait, pour ça oui ! Jusqu'à l'écœurement.

Le coup de froid du 10 septembre vint mettre une sourdine au concert ; chacun se renferma chez soi. L'hiver commençait-il si tôt ? Je me rappelai qu'on était dans la montagne, même si l'altitude n'avait rien d'alpestre. Déjà l'on regardait à sortir, on se calfeutrait derrière les fenêtres closes, les baraquements évoquaient tout à coup un hivernage au Groenland. – Ça va être gai ! me disais-je. Le matin du 11, on se réveilla avec la gelée (un fragment de note retrouvé me permet cette précision). Ma chambrette avait pris cet air étranger, gris, distant, les cloisons et les objets familiers comme reculés dans un fond lointain à des kilomètres, cet air que prend un intérieur abandonné au froid. Le froid, mon vieil ennemi, et la disette : plus de pommes de terre au camp.

Cela allait donc être l'hivernage, en effet, dans ce trou perdu, plus isolé que sur la banquise… À moins que les événements ne transforment le paysage et nos destinées. Car ils allaient diablement vite, les événements ; depuis quelques semaines, le cours de l'Histoire s'accélérait (dans le bon sens). L'Ouest entier, sauf la Hollande, était libéré. On disait les Anglais en train de franchir le Rhin quelque part aux Pays-Bas, et les avant-gardes américaines devant la ligne Siegfried à Aix-la-Chapelle. L'Italie de la plaine du Pô était évacuée, les Alliés débarquaient à Venise, à Trieste. La Roumanie, puis la Bulgarie, étaient occupées par l'Armée Rouge ; les Russes se pointaient quelque part entre Belgrade et Zagreb. « Dans un mois ils peuvent être ici, dans deux à Berlin. Tant mieux, que ça finisse vite ! » Ainsi concluais-je cette note du 11 septembre (rescapée de la destruction), où je parlais d'une « Europe hitlérienne engloutie circulairement comme par un déluge ». Ce même jour à midi, les sirènes des fabriques de la vallée, relayant celle qui couronnait l'hôtel de ville, sonnèrent une alerte, tout à fait incongrue dans ce paysage agreste. Des formations passèrent bas, sereines parmi ce ciel où n'explosait aucun obus de DCA : rien de tel ici. Il y avait à cette époque à peu près un passage aérien par jour. Les jeunes ouvrières de Grohmann se contentaient de s'égailler parmi les prés en attendant la fin de l'alerte ; j'allais les y retrouver.

Un autre document fournit des renseignements sur les nouvelles de l'actualité d'alors. C'est une lettre de Georges, tapée à Berlin vers le 20 septembre. Outre le style et l'orthographe très particuliers (ce brave Eliezer

n'avait pas dû briller en français à l'école), on y trouve des échos fragmentaires de la Libération en France. Ils disaient la vérité, en gros – sauf en ce qui concernait Maurice Chevalier, heureusement.

> Mon cher Jean-Raymonde vient enfin de me donner ton petit paquet et ta toute petite lettre, en effet comme tu dis l'air de Bensen doit etre rien émolient, combien as-tu usé de ruban de machine pour arriver à écrire tout ca, ses intellectuels tout de meme, ils pondent des lettres comme moi je respire c'est beau l'instruction, mais mon cher petit vieux prends garde quand meme a ta matiere grise. Non mais Jean la prochaine fois fais un petit effort ecris plus longuement, donnes moi des détails sur ta vie, tes promenades, tes reflexions, tes commentaires, tu te plains de ne rien avoir a faire, de t'ennuyer et bien mon vieux, voilà de quoi te distraire. Cologne n'est pas prise du tout aux dernieres nouvelles (aux toutes dernieres) ils sont rentrés de dix KM de profondeur dans le territoire Allemand, ils ont pénétrés en Hollande en deux endroits, a l'ouest et a l'est, toute la Belgique est envahie, le havre est pris. Dijon, Lyon, les deux armées ont fais leur jonction, celle du nord et du midi, Maurice Chevalier tué ou blessé par les terroriste, ont étés arretés par les anglo-Américains[111] le Docteur Carrel[112], L'ancien ministre Carcopino, taitinger, Bussiere, Herricault, Marquet, Stéphane Lauzanne rédacteur en chef du matin tout le personnel dirigeant de L'O.F.I et Sacha Guitry.

*

Très vite la disette revint, et je me retrouvai dans la situation de mes débuts à Berlin en décembre précédent. J'ai le souvenir vivace d'une journée poignante où je souffris la faim comme jamais. J'avais épuisé mes tickets de viande et de Wurst (saucisse). Jusque-là les cuistots du camp, un Italien et un Russe qui s'appelait Fedossow, avaient pu me dépanner en douce à midi, quand il n'y avait personne au Lager ; une fois, j'avais eu la surprise et le régal d'une salade de tomates à l'italienne, à l'huile ! J'en aurais pleuré d'émotion et de reconnaissance. Mais aujourd'hui l'Italien et Fedossow n'avaient plus de réserves, plus un gramme de pain, plus une pomme de terre, finies les

[111] Erreur : par les comités de Libération.
[112] Alexis Carrel, auteur de *L'Homme, cet Inconnu* (1934) était poursuivi pour ses théories d'eugénisme ; il mourut peu après, en cette même année 1944.

Kartoffeln. Nitchevo nietou, me dit Fedossow, lamentable[113]. J'étais allé, en désespoir de cause, au Gasthaus de Bensen où l'on m'avait servi une méchante soupe à l'eau. Je me couchai en rentrant, de rage, la faim au ventre, en tâchant de m'endormir vite pour oublier : qui dort ne dîne pas, mais du moins ne sent plus rien.

Ce n'était pas drôle pour les femmes : elles travaillaient onze à douze heures par jour, l'estomac à moitié vide (aucun colis n'arrivait plus de France, évidemment), pour des salaires assez misérables, au demeurant.

La disette eut une conséquence inattendue : le 13 septembre, les Russes se mirent en grève. Impensable ! C'était d'autant plus extraordinaire qu'à l'inverse des Français, les citoyens soviétiques n'avaient pas le réflexe gréviste : Staline leur en avait fait passer l'envie. Mais les ouvriers russes du camp ne virent pas d'autre forme à donner à leur révolte : plus de pain, plus de travail. Un petit nombre de leurs camarades femmes, d'accord avec eux, refusèrent d'aller à la fabrique. Richter affolé fila à Friedrichstal (Richter, c'était le jeune Lager führer). Là-dessus on vit rappliquer Bratsch, le chef de l'Ausländerbüro. Un Bratsch féroce, les lunettes en bataille, tous ses plis creusés verticalement du front à la pomme d'Adam ; ce fut vite fait. Je ne sais ce que l'Allemand dit aux rebelles, menaces ou promesses, les deux peut-être, mais plutôt les menaces que les promesses, bref, tout rentra dans l'ordre.

Le même jour, nous eûmes le curieux spectacle d'une manœuvre militaire sur la route qui dominait le camp. Une unité simulait l'attaque de l'entrée de la petite ville, une autre la défense. C'était à la fois comique, cette fausse petite guerre dans la grande, et inquiétant. Bensen se préparait-elle à soutenir l'assaut de l'ennemi ? Déjà ! Et de quel ennemi ? La manœuvre se déroulait à la sortie ouest ; or les Russes ne pouvaient venir que de l'est…

C'est au cours de ce mois de septembre que je devins le confident de Juliette Verginas. Elle avait pris l'habitude, une fois couchée, de me raconter les heures qu'elle avait passées avec son Karl – il s'appelait Karl. Moi, couché dans mon lit de l'autre côté de la mince cloison, je l'écoutais et lui donnais la réplique. Cela n'allait pas sans orages, les amours avec Karl. J'avais droit à des récits variés, à des interrogations, à des états d'âme, à tous les inattendus quotidiens du cœur. C'était du Marivaux, les (vraies) confidences sur les allées et venues de l'amour, saisies sur le vif et répercutées par une âme sensible. À un moment donné, cela n'alla plus du tout ; Karl ne voulait plus la voir, il lui avait même interdit d'écrire, la pauvre Juliette ne savait plus que faire. – Écrivez quand même, lui dis-je. Elle s'en trouva bien : coucher ses griefs sur le papier l'avait calmée, et lui avait permis d'y voir clair. D'ailleurs Karl lui revint, tant et si bien qu'un peu plus tard elle put craindre d'être enceinte. Elle l'avoua à Karl ;

[113] Nitchevo nietou : il n'y a plus rien.

pour se distraire ils allèrent au cinéma ; le film s'appelait : « Hurrah ! Ich bin Papa ! ».

Ainsi donc, une fois de plus je recevais les échos d'un cœur épanché. Cela devenait une vocation : à Berlin, c'avait été Lili, et Natasha ; ici, Dédée, et maintenant Juliette. Il en était ainsi depuis ce jour de juillet 42, à l'oral du concours de sortie de l'ENSET, où une camarade bien mignonne (déjà mariée, hélas !) m'était tombée dans les bras, en pleurs. Elle allait affronter le jury sur un extrait de Rousseau, dans la *Lettre à D'Alembert sur les Spectacles* : un paragraphe d'une opacité totale, absolument abscons, détaché du contexte, et où la lourdeur suisse le disputait au pédantisme de l'autodidacte. – Qu'est-ce que je peux faire d'un truc pareil ? Ils vont me recaler, gémissait la pauvrette qui tremblait des lèvres jusqu'au bout des doigts. L'enjeu était grave : une note éliminatoire entraînait l'exclusion de l'Education Nationale, avec l'obligation de rembourser à l'Etat les deux années de bourse à l'ENSET. Je fis ce que je pus ; dans un recoin de couloir, comme des conspirateurs nous essayâmes en cinq minutes de rendre un sens à ce texte impossible (qui ne me réconcilia pas avec Jean-Jacques, je l'avoue), et d'élaborer les grandes lignes d'une explication présentable. La camarade évita l'éliminatoire et m'embrassa avec transport, pour ma récompense.

Serais-je donc voué à n'être, Mesdames, que votre soutien moral, votre confident ? Voire votre confesseur ? Cœur aimant, sentimental, accessible à toutes les peines, j'avais toutes les dispositions requises ! J'aurais bien voulu, pourtant, entretenir d'autres relations avec les femmes, à l'instar de Cyrano :

« … Songeant
Que pour marcher à petits pas dans de la lune,
Aussi moi j'aimerais au bras en avoir une »…

Il semblait bien, cependant, que ma vocation fût d'être l'ami, non l'amant – pour l'instant, du moins. Ici, je n'avais aucune chance. Me faudrait-il attendre la fin de la guerre, et le retour en pays civilisé ?

Je ne perdais pas tout à fait mon temps, malgré tout. À travers les confidences de Juliette, je me renseignais. Juliette contribuait sans le savoir à mon éducation sentimentale. J'apprenais des choses. Et puis, il me passait des aperçus – édifiants ! – sur le regard que posent les femmes sur les hommes. Pas de quoi vraiment pavoiser, Messieurs.

*

Vint le temps où le ciel se mit à la pluie ; en deux jours le camp devint un cloaque.

Il s'agrandissait, le camp, pour recevoir de nouveaux arrivants. Richter, le pâle Lagerführer, s'en alla, et eut un remplaçant éphémère dont je ne me souviens pas. L'air retentissait de coups de marteaux à mesure qu'on édifiait des baraques neuves. Le fourneau international disparut. Chaque Stube eut son poêle de fonte (moi aussi, dans ma chambrette) ; dorénavant la cantine nourrit les pensionnaires du Lager, une fois par jour comme à Berlin ; l'ordinaire s'améliora quelque peu – disons qu'il fut moins pire. Des travailleurs masculins vinrent augmenter la population : des Français, des Russes, des Serbes, et une compagnie de badoglios en capotes et calots. Le Lager Karpfenteich perdait son aspect de faux harem ; l'élément féminin, toutefois, restait prépondérant.

La baraque centrale, celle des latrines, comme au Lager Seestraβe, vint marquer l'achèvement de la cité de bois, et confirmer sa promotion au rang de vrai camp. Comme à Seestraβe, elle devint très vite innommable.

On ne vit plus de bagarres. Elles ne cessèrent pas pour autant. Elles s'enfermèrent dans les baraques et devinrent privées. Par exemple, deux Italiennes, la mère et la fille, s'assommèrent un jour à coups de cuvettes et de bouteilles. Serbes et Russes (les hommes) faisaient mauvais ménage. Un beau soir, un Serbe se précipita ensanglanté dans le bureau pour échapper à ses poursuivants soviétiques ; il ne voulait plus en sortir ! Embarras de Juliette, on le devine : elle ne tenait pas à garder cet hôte encombrant pour la nuit. C'est dans ce camp de Bensen que je devais mettre au point les techniques sur lesquelles fonder mon autorité future de prof : après avoir eu à régler les bagarres slaves ou italiennes, il ne pourrait rien m'arriver de pire ! En comparaison des femmes du camp, les plus mauvais sujets des écoles me feraient l'effet de toutous…

La vedette de cette époque fut cette Madame Cassandre que j'ai mentionnée plus haut en passant. Madame Cassandre vivait dans la lamentation perpétuelle. Je ne sais comment elle s'y prenait : elle attirait toutes les catastrophes sur sa tête ; il y a comme cela des gens dont il semble que le Destin les ait réservés pour ce rôle de paratonnerre social. Tête de Turque de toutes les jeunes Françaises du camp, naturellement, il ne se passait guère de jours qu'elle n'essuyât une avanie, le plus souvent provoquée par ses propres maladresses. Le pire fut un soir, il y eut une explosion de cris d'horreur à l'entrée de sa baraque, je les entendis du bureau où je me tenais. La dame Cassandre se présentait à ses compagnes de chambrée, toute la moitié inférieure du corps engluée de … merde, elle en avait jusqu'à la ceinture. Elle prétendait rentrer dans la chambrée en cet équipage, pour se laver, bien entendu ; les autres la jetèrent dehors, avec un broc d'eau, dans le froid du crépuscule. Les cabinets du début du camp avaient été hâtivement et mal rebouchés (l'édicule avait disparu, de surcroît). On le savait, nul ne s'aventurait dans ce coin, sauf Madame Cassandre, naturellement, elle y était allée tout droit – et avait d'ailleurs failli y sombrer

dans un enlisement épouvantable ; elle s'en était tirée toute seule de justesse et à grand peine.

J'eus à trancher, à mon corps défendant, dans un litige obscur qui opposa la pauvre femme à une des jeunes du camp, à propos d'une histoire de cigarettes que je ne pus jamais tirer au clair.

L'extension du camp me procurait davantage de travail ; bon dérivatif. Il me fallait maintenant fournir un rapport quotidien à Bratsch, soit par téléphone (quand j'avais obtenu le poste, m'arrivait dans l'oreille son nom claquant comme un coup de pistolet : - Bratsch !), soit à son bureau à l'usine de Friedrichstal, quand des pièces écrites étaient nécessaires. Peu à peu je parvenais à l'amadouer, le terrible Bratsch ; son museau ordinairement aussi aimable qu'une tête de barracuda s'humanisait à ma vue, je parvins même un beau matin à le faire sourire ! – Oh, le temps d'un flash de photographe, et le miracle ne se renouvela point.

Le trajet était long jusqu'à Friedrichstal et retour. J'obtins le privilège d'un vélo de fonction, qui me valut un bel émoi à la première fois que je l'utilisai. J'avais remarqué que le guidon ne disposait que d'une seule poignée de frein ; tant pis, j'éviterais de rouler trop vite, voilà tout. Donc je pars serein et traverse Bensen sans histoire, du moins tant que les rues étaient à peu près horizontales ; mais après la grand place commençait une sacrée descente que je connaissais bien. Je ne me laisse pas surprendre, je freine. Rien. Le frein ne répond pas. La pente s'accentue, je file de plus en plus vite. Tant que la rue est à peu près droite, ça peut aller. Tout de même, je ne constate pas sans quelque inquiétude l'accélération que prend ma monture, elle est irrésistible. Que faire ? Le problème, je l'attends un peu plus bas, là où la rue fait un brusque coude presque à angle droit ; si la chaussée reste vide, ça passera. Je viens tout à fait à gauche pour négocier mon virage vers la droite – et je me trouve nez à nez avec une grande charrette à foin qui monte la côte, chargée à la hauteur d'un premier étage. Je fonce droit sur les chevaux de tête, je les évite, sans savoir comment, je rentre tête première dans la charrette, non, je la frôle, hourrah ! il y a un dieu pour les chauffards, et j'arrive tout en bas sans plus rien voir, à cent à l'heure, ni le pont sur le Polzen ni les véhicules s'il y en a. C'est la pente remontante, de l'autre côté de la rivière, qui m'arrêta enfin.

Je me fis expliquer la cause de ma mésaventure. D'abord le frein à main n'était là que pour l'ornement, il ne servait à rien. Les vélos allemands avaient le frein au pédalier ; pour stopper, il suffisait de pédaler en arrière, c'était simple comme bonjour. Nanti de ce précieux renseignement, je remonte sur ma machine, je pars confiant, je me laisse prendre un peu de vitesse, exprès, je donne un coup de pédales à l'envers – et je me retrouve par terre, par-dessus le guidon. Ah ! pour marcher, ça marchait, le frein au pied ! Système breveté, effet

garanti. Tel fut le dénouement de mes exploits vélocipédiques allemands. Dorénavant, j'y allai en douceur pour freiner, et d'ailleurs empruntai un autre chemin qu'on m'indiqua pour aller à Friedrichstal, en bas par la vallée, ce qui m'évitait les côtes, et les émotions.

*

Fin septembre ou début octobre, je ne sais plus, nous arriva un petit convoi de huit femmes conduit depuis Berlin par Wurzeldorf, le chef du service des travailleurs étrangers de l'AEG-FDS. C'était un amusant petit bout d'homme très vif, très peu allemand ; je me souviens de lui avec plaisir.

Wurzeldorf m'avait procuré, si j'ose dire, deux Françaises très singulières parmi son convoi, les demoiselles Dereix. Deux travailleuses d'une catégorie très spéciale, deux travailleuses de luxe ! Elles étaient sœurs, deux blondes avenantes et distinguées, deux jeunes bourgeoises de Neuilly au Lager Karpfenteich ! Comment étaient-elles arrivées là ? Je les revois encore, échouées dans l'herbe boueuse du camp, avec leurs grosses valises de cuir fauve et leurs fourrures parfumées. Un mot d'Eliezer me les recommandait spécialement. Mais que pouvais-je faire ? La direction du camp les casa, faute de place chez les Françaises dont la baraque était surpeuplée, au beau milieu des femmes serbes, les pires, les plus sales. Le désastre ! Les pauvres filles fondirent en larmes. Je ne pus que leur offrir le refuge de ma chambre, à la fois pour mettre leurs effets personnels en sûreté, et pour y passer leurs heures de loisirs ; elles iraient chez les Serbes uniquement pour y dormir, l'épreuve serait suffisante !

Ma carrée de trappeur s'emplit de jolies robes, de précieuses fourrures, de souliers fins à hauts talons, de flacons de marques célèbres : mon Privat en fut tout parfumé, et je baignai dans une délicieuse odor di femina. Cela eut d'ailleurs par la suite une conséquence imprévue. Le froid étant venu, je chauffai mon poêle à fond ; un beau jour, du bureau mitoyen j'entendis une explosion chez moi. Je me précipite ; rien ; tout est normal. C'est en ouvrant l'armoire que je compris ce qui était arrivé. La chaleur avait fait éclater les flacons de Guerlain et d'Houbigant, il y avait des éclats de verre partout ; mais aussi les senteurs mêlées, les douces perdues dans les sauvages, se répandirent dans l'espace clos et devaient y flotter longtemps.

Les sœurs Dereix posaient des interrogations, auxquelles peu de réponses me furent apportées. Il y avait un mystère Dereix, incontestablement. Officiellement, l'Arbeitsfront les avait classées travailleuses venues de France. En septembre 44 ! La chose paraissait pour le moins insolite. Elles gardèrent toujours le silence sur le périple qui de Paris les avait amenées au fin fond des

Sudètes. Au détour d'une conversation, j'appris un jour qu'elles étaient mariées toutes les deux à des patrons parisiens. Ainsi, ce n'était pas les demoiselles Dereix qu'il fallait dire (appellation Eliezer), mais les dames Dereix. Que s'était-il passé ? les maris avaient-ils disparu (ou avaient-ils été arrêtés) pour faits de collaboration ? En ce cas elles seraient venues se réfugier en Allemagne. Plus tard je devais encore apprendre qu'elles avaient quitté Paris, puis la France, parmi un convoi militaire allemand. Cet aveu m'ouvrit de nouvelles perspectives. Comme elles s'étaient débrouillées, très vite après leur arrivée à Bensen, pour fréquenter des uniformes, gradés de préférence, il me vint à l'esprit que c'était peut-être pour fuir les maris et la vengeance de Ménélas qu'elles avaient filé dans les voitures grises de leurs amants à col d'argent, quand la Wehrmacht avait évacué la capitale. Sans doute, dans les deux cas, époux collabos ou maîtresses d'officiers du Reich, il leur avait paru urgent de se soustraire aux fureurs populaires de l'épuration.

Que leur était-il arrivé ensuite ? Je pense qu'à un moment ou à un autre de la retraite, les fugitives avaient perdu leurs protecteurs, la Wehrmacht n'assurant pas toujours le service des bagages, comme disait Napoléon, qui incluait dans ce vocable le personnel et les femmes – surtout lorsqu'il s'agissait des petites amies… Les dames Dereix avaient dû être prises en charge par un service officiel. On leur avait promis un statut digne et convenable, à ce qu'elles m'avaient assuré. Mais quoi ? Elles se retrouvaient logées à l'enseigne des laissés pour compte, comme les soldats italiens, les fameux badoglios, ou les réfugiés baltes. Pour tous ces gens dont il ne savait que faire ni sous quelle étiquette les ranger, le Reich avait une seule ressource : les camps de travailleurs étrangers. Arbeit ! Arbeit !

Passé le désespoir du début, les petites Dereix s'acclimatèrent tant bien que mal, en partie grâce à l'asile que je leur offrais quotidiennement quand elles revenaient de la fabrique. Nous nous organisâmes dans une espèce de petit ménage à trois, charmant, vaguement amoureux, une camaraderie un peu tendre, offrant les douceurs d'une intimité où j'étais un peu plus que le grand frère, surtout avec Yvonne, la cadette, vive, enjouée, assez facile (elle me fait penser, rétrospectivement, à Mireille Darc, c'était ce genre de fille). Elle me permettait quelques privautés (elle avait de jolis seins bien tournés) et se serait peut-être laissé aller plus loin si Nelly, la sœur aînée, n'eût veillé sur la bonne conduite de la jeune frangine. Nelly était raisonnable, responsable, parfois rêveuse, toujours digne. Je goûtais avec elles les charmes d'une compagnie de bon ton, qui me reposait des vulgarités des ouvrières du camp. Ensemble, on oubliait la boue et notre situation de déclassés.

Je tombai malade peu après. Je fus pris d'une sorte de forte fièvre persistante, dont j'attribue l'origine aux miasmes qui devaient flotter sur le camp. Le Lager Karpfenteich occupait l'emplacement d'un ancien marais,

propice à tous les paludismes. Ces accès de fièvre devaient revenir à plusieurs reprises au cours de l'hiver, et encore après mon retour en France, jusqu'à perdre progressivement leur virulence et disparaître tout à fait. En tout cas, palud ou pas, je subis un assaut sévère, en cet automne 44, et à plusieurs reprises je battis la campagne. De camarades de chambre, les petites Dereix se firent garde-malade et veillèrent sur mes délires. J'entrevoyais dans un brouillard tremblotant le sourire d'Yvonne penchée sur moi. Je sus après coup, par ce que me dirent les deux sœurs, que j'avais proclamé, entre autres divagations : - Elle est très bien, cette femme. J'en ferai mon premier ministre. – Pouvoir révélateur des fièvres libératrices…

Le temps passant, cependant, mes gentilles compagnes espacèrent leurs soirées chez moi. Trop d'hommes tournaient autour des deux petites blondes soignées et séduisantes. Quand elles eurent rencontré deux officiers allemands à Tetschen, elles disparurent de mon horizon. Un beau jour dans l'hiver, elles vinrent reprendre leur garde-robe et leurs valises, et je ne les vis pratiquement plus. Les dames Dereix avaient retrouvé leur vocation.

*

Et moi je retrouvai ma solitude – avec pour seule distraction certaines promenades mélancoliques, le dimanche, aux alentours de Bensen. Je ne connais rien de plus triste que l'automne qui tombe sur une petite ville. Le jour crépusculaire rétrécit le paysage, resserre les rues désertes entre les maisons hostiles, tout prend un air borné, désolé. Je retrouvais mes langueurs vagues de Sézanne. Mélancolies de Combourg… Je n'attendais pas que « le vent de la mort se lève », non, je n'en étais pas là ; mais je me sentais dans tout l'être une peine indistincte, infinie. Des musiques me hantaient, Chopin surtout, la nostalgie en mineur de l'exilé polonais qui revient, lancinante, dans la quatrième ballade, et l'obsédante goutte d'eau du prélude numéro six, si tragique et si désespéré.

Chopin me ramenait en pensée auprès de ma mère, qui en jouait si souvent sur son piano. Je pensais sans cesse à mes parents, à la maison, à la France, comme je n'y avais jamais pensé. Là-bas c'était le trou noir, le silence. Rien, rien ! Ah ! Comme elles me manquaient, les bonnes lettres affectueuses ! Je n'avais pour ressource que de relire celles que j'avais en ma possession, surtout celle, une des dernières, où mon père me souhaitait mon anniversaire avec les mots du cœur.

La guerre s'était arrêtée, maintenant. Événements nuls. Plus rien ne bougeait, ni à l'Est ni à l'Ouest. La Hollande, le Danemark, la Norvège, et toute

l'Europe Centrale (sauf la Yougoslavie), et l'Italie du Nord, appartenaient toujours au Reich, dont le territoire n'était pas entamé. 1944 n'était pas 1918. Même, on pouvait se demander si une nouvelle guerre de position, si un deuxième 14-18 n'allaient pas recommencer. L'espoir de la fin proche venait de s'envoler. On allait s'enfoncer plus que jamais dans la routine, avec des jours plus durs. Pour combien de siècles ?

C'était cela, ces désespérantes perspectives vécues au quotidien dans le camp sous la pluie persistante, qui m'enlisaient dans une neurasthénie marécageuse. Sans cesse ma pensée se tournait vers les miens. Sans cesse aussi, je ne savais pourquoi, me passaient devant les yeux, à l'improviste, des images de ma petite enfance – comme si j'étais parvenu au soir de ma vie, comme si j'avais eu quatre-vingts ans -. C'était le jardinet de la rue Baussonnet, dont j'entendais grincer la grille au départ de mon grand-père[114], c'était le petit lycée, et les tubes de « coco » de la mère Dum-Dum, et mes copains du vieux bahut, et mes profs, qu'avec le recul je trouvais tous épatants, tous charmants, même le terrible Miart, le prof de physique (« vous êtes des crétins, vous êtes des moules accrochées à leur rocher ! ») grand distributeur de zéros devant Joule et Ampère… C'était le dortoir de Sézanne, c'étaient mes élèves de Courbevoie : comment se pouvait-il que j'eusse été professeur, et que ce fût seulement l'an dernier ? Et tout à coup tintait dans mon oreille le coup de frein de la bicyclette de mon père, quand il revenait de Reims à la nuit tombée et qu'il s'arrêtait devant le portail, et aussitôt Riquet notre chien, un ratier noir et blanc, bondissait dans la cuisine en aboiements frénétiquement joyeux…

[114] Soixante ans après, je l'entends toujours…

II - On rempile pour un hiver
ou
Les esclaves de Babylone

Retour au Tagebuch, au gré des feuillets retrouvés.

16 octobre. L'AEG nous dote d'un nouveau Lagerführer (encore un !). C'est un… régisseur de cirque : un certain Jungmann, l'œil gris, la bouche mince, le torse droit, très correct, presque courtois ; il parle à la perfection le français, l'anglais et le russe. Il s'est présenté au bureau l'autre jour, puis a laissé au prédécesseur le temps de quitter les lieux. Groll arrive de Berlin ce matin pour l'introniser.

En même temps que Groll, nous tombent dessus les nouveaux règlements fixant notre condition d'étrangers. interdiction d'être hors du camp après 21 heures (ce qui nous supprime le cinéma), interdiction d'habiter en meublé « en ville » (la mesure atteint quelques privilégiés, ingénieurs pour la plupart), interdiction de circuler hors de la commune où l'on réside, etc, etc… C'est la fin des quelques libertés dont nous disposions. Le cercle se resserre. À quand les barbelés autour du camp ? Celui-ci vient d'ailleurs d'être clôturé d'un grillage, avec un poste de Werkschutz à l'entrée, des territoriaux.

19 octobre. Groll est reparti, avec ses belles bottes, non sans m'avoir abreuvé de ses éternels reproches et de ses sarcasmes (il était de fort méchante humeur, et il a déchargé son ire sur moi, n'osant trop maltraiter Juliette). Reproches et sarcasmes que j'encaisse avec d'autant plus de résignation que je les sais justifiés en partie. C'est par parti pris que je manque de zèle, que j'exécute les ordres à ma façon ou avec du retard, et que j'ai toujours opposé aux impatiences de Groll l'inertie du rêveur, du « poète ». C'est ma manière à moi de protester contre ma présence forcée dans ce Reich de guerre.

Groll parti, brusque changement de décor. Herr Jungmann, le nouveau Lagerführer si poli et si conciliant, jette le masque et apparaît tout à coup sous un tout autre jour : autoritaire, impérieux, brutal, méprisant, sarcastique. Est-ce Groll qui l'a indisposé à mon égard ? Mais ce changement d'attitude vaut aussi pour Juliette, et d'ailleurs pour tout le personnel du camp, cuisiniers et hommes de peine. Il a jeté son dévolu sur un jeune Russe intelligent et efficace, qui s'appelle Ivan. Cinquante fois par jour, le camp retentit d'appels furieux : -

Ivan ! Ivan ! ti siouda ! (viens ici). Et il le surcharge de toutes les besognes imaginables. Je crois que Herr Jungmann a trouvé ce procédé pour affirmer une autorité sans réplique sur ses nouveaux subordonnés ; il n'a d'ailleurs pas beaucoup d'efforts à faire pour y parvenir, il n'a qu'à laisser libre cours à ses talents de régisseur de cirque.

20-21 octobre. Encouragé sans doute par les réglementations nouvelles et restrictives à l'égard de la main d'œuvre étrangère du Reich, Herr Jungmann a décidé à notre égard tout un train de mesures draconiennes et immédiatement applicables : début de ma journée de travail à cinq heures du matin (mais à neuf heures du soir, le Lagerführer vient encore me relancer dans ma chambre pour un détail de service, ou il m'envoie à dix heures dans les baraques) ; plus de pause à midi ; plus non plus le petit supplément de cantine à midi ; les vivres et la réserve sont fermés au cadenas, dont la seule Frau Jungmann détient dorénavant la clé. Nous sommes assimilés au régime général, et le Jungmann en profite pour nous sortir un sermon sur la justice sociale et l'égalité des droits et des devoirs. Tout cela nous fait surtout l'effet de brimades gratuites ; par exemple, pourquoi nous obliger à ouvrir le bureau à cinq heures, alors que nous n'avons strictement rien à faire avant huit heures ? Le caractère vexatoire des mesures ne fait plus de doute quand Jungmann oppose un refus glacial à ma demande d'installer une lampe de chevet à mon lit (l'électricien du camp est d'accord pour poser la prise de courant, et c'est moi, naturellement, qui fournirais la lampe) ; prétexte : je me couche trop tard, et n'ai nullement besoin de lire au lit, ni d'aucune façon d'ailleurs (ce ne sont pas des intellectuels, les gens du cirque). Juliette reçoit sa part de réflexions désobligeantes ou saugrenues, par exemple sur l'emploi qu'elle fait de ses soirées – ou de ses pommes de terre ! Elle grogne, Juliette ; nous voilà traités comme des moujiks par l'intendant du barine. Cela ne nous plait pas du tout. Pour que nous ne comprenions pas ce qu'ils disent, le couple s'entretient en russe. Mais comme ils parlent aussi le français à la perfection, cela nous ôte la douce volupté de dire des sottises sur leur dos. On n'a même pas l'exutoire de cette revanche anodine.

Jungmann n'est vraiment pas agréable, mais sa femme est pire. Avec ses cheveux tirés, ses lunettes rondes et son allure de caissière de cirque qui a eu des succès de piste, elle ne quitte pas d'une semelle son fouineur de mari au crâne chauve, surenchérit sur ses ordres et ses commentaires, regarde tout, commande tout, une vraie harpie.

Et puis, parfois et tout à coup, l'un ou l'autre a un moment d'amabilité, un sourire. C'est incompréhensible. Mais même dans ces relâchements fugitifs, on sent le mépris, au fond – le mépris pour l'étranger, auquel on se heurte partout dans cette Allemagne de guerre. Pourtant, les Jungmann, polyglottes, ont roulé leur bosse à travers le monde, depuis leurs lointains débuts chez le grand Hagenbeck, avant 1914 ; ils ont sillonné la France, la Russie, à peu près toute

l'Europe et une partie de l'Afrique. L'étranger, ils le connaissent. Alors ? Sans doute ont-ils parcouru la moitié du globe à la manière britannique, sur leur quant-à-soi, distants, méfiants à l'égard des « natives » rencontrés, imbus de leur supériorité teutonne.

Le mépris. On en est accablé, ici. Quoi qu'on fasse, et quel que soit le rang qu'on occupe, l'étiquette Ausländer qui vous est collée mentalement sur le dos, et le seul fait d'avoir la nuque fine ou les cheveux noirs, vous assignent sans remède votre place d'émigrant, de Welsche, d'esclave, d'otage et d'Untermensch[115]. Il y avait, déjà, le sens de la supériorité germanique, aussi bien planté dans les crânes que la pointe sur les casques de l'armée du Kaiser. Hitler l'a décuplé en proclamant la domination de l'Aryen. La race allemande est la race pure, la race élue, la race suprême, la Race. Ainsi, tous les autres peuples, Slaves imbéciles, Latins voleurs, Français hâbleurs et ridicules, tous composent le magma informe des Untermensch, des sous-hommes : masse stupide mauvaise à faire travailler au fouet, à la cravache. Au fond, bien des citoyens du Reich doivent considérer que le régime nous traite avec beaucoup trop d'égards, nous les travailleurs salariés et nourris sur les réserves nationales…

Attention. Sommes-nous moins xénophobes, nous autres Français ? Traitons-nous mieux les « Polaques », les « Ritals », les « macaronis », les bicots, les bono-bésefs, les « gueules de Levantins » et les nègres ? Et que dire de la haine farouche de nos grands-pères à l'égard du sale Boche ? Certes il nous arrive de céder au charme de certaines nations (sans quitter une seconde notre cuirasse de bons Français fiers de l'être, le peuple le plus spirituel – voire le plus intelligent – de la Terre, n'est-ce pas) ; mais alors le bon Français s'abîme dans une admiration sans limite qui va jusqu'à l'idolâtrie : ainsi est née chez nous l'anglophilie, l'anglomanie, une adoration béate qui porte aux nues tout ce qui porte la griffe british et nous fait tout accepter de John Bull, y compris ses bombes.

Et puis, l'Allemand de cette Allemagne hitlérienne a été tellement exalté par la propagande et, jusqu'à il y a peu, par ses propres victoires ! On lui a tellement rebattu les oreilles de sa mission européenne civilisatrice et ordonnatrice, semblable en cela à nos Jacobins qui étaient prêts à réduire Berlin et Vienne en cendres pour le triomphe de la Liberté ! Comment voudrait-on après cela qu'il ne nous écrase pas du talon, nous les peuples vaincus, les peuples soumis ? C'est plus sensible ici qu'à Berlin, parce que les Allemands des Sudètes, travaillés par la propagande nazie depuis 1935 ou 36 (époque où ils appartenaient à la République tchécoslovaque) ont toujours été ultra

[115] Welsche : littéralement roman (Welsche Schweiz : Suisse Romande) et, par extension, latin, pris par les Germaniques dans son sens péjoratif : décadent.
Untermensch : sous-homme, selon la terminologie hitlérienne.

nationalistes, comme c'est souvent le cas des communautés séparées de la mère patrie.

En ces jours où l'horizon s'assombrit pour les citoyens du Reich, le mépris se transforme rapidement en défiance. D'où les brimades Jungmann, d'où les libertés restreintes pour tous les Ausländer. Le roi de Babylone se méfie de plus en plus des peuples captifs. Craint-il pour sa sécurité ? la traque aux amours coupables et clandestines se renforce : un soldat de la garde de Friedrichstal vient d'être mis aux arrêts parce qu'il fréquentait une Française, « acte anti-allemand » et risque d'espionnage ; « tout étranger est ennemi », ont déclaré ses chefs au brave militaire amoureux. Ironie du destin : à quoi aura-t-il servi au Reich de réquisitionner des millions de Tchèques, de Français, d'italiens, de Belges, de Danois, de Hollandais, de Serbes, de Croates, de Polonais – si c'est pour en arriver à en avoir peur et à les parquer comme des moutons enragés ?

*

De temps à autre, les sirènes retentissent, en général vers midi, et des formations passent très haut, invisibles dans le ciel gris. Le 16, on a entendu des bombes exploser très loin, dans la direction de Brüx. Brüx est un nom que j'entends sporadiquement, vaguement chargé de mystère. Il y a là, à l'Ouest de Bensen, un centre industriel qui paraît important, sans doute des fabrications de guerre ; mais on parle aussi à mots couverts d'un Arbeitslager, d'un camp spécial où l'on envoie les fortes têtes, les « saboteurs », les délinquants, et où le régime serait terrible.

Voici qu'aux mesures de rigueur s'ajoutent maintenant les restrictions alimentaires : moins de sucre, moins de beurre, moins de viande et de charcuterie, etc. Nous voilà revenus aux rations de France d'avant mon départ. Cela signifie pour nous étrangers, qui sommes nourris collectivement au camp, que nous aurons encore un peu plus faim. La guerre qui n'en finit pas aggrave de plus en plus le blocus de l'Allemagne, privée maintenant de territoires où elle puisait à volonté ; il est normal qu'elle rationne en priorité ses esclaves, qu'elle les nourrisse moins que ses soldats et que ses citoyens. Mais la mesure est ressentie par les esclaves comme une brimade de plus. Chacun de nous reçoit comme une punition personnelle la mesure prise en bloc pour tous, chacun se sent humilié, amoindri.

Je renouvelle le serment du camembert, celui que j'avais prononcé solennellement pour moi-même à Paris en 1942, dans ma chambre sans feu de la rue des Feuillantines : je me jure, la guerre finie (si j'en reviens), de sacrifier à

une orgie de camembert, un, deux, dix camemberts, moelleux, gras à souhait, onctueux, baveux, débordants, coulants, fondants, délectables, mirifiques, miam-miam !

Je suis d'humeur sombre, ces jours-ci. Les rigueurs dont nous sommes l'objet, les vexations quotidiennes de notre nouveau chef, mon isolement total, malgré Juliette et les sœurs Dereix, la coupure absolue avec le pays et les miens – souci rongeur et incessant -, l'incertitude quant à l'avenir qui nous attend : où que je tourne ma pensée, ce n'est que tourment, vide ou anxiété. Et l'automne n'arrange rien : la pluie, la pluie, toujours la pluie. On patauge dans le bourbier du camp. Et puis il y a ce mépris hostile qui vous enveloppe et vous couvre les épaules, partout où vous passez, dans les boutiques, dans les couloirs de la fabrique, au bureau de police où mon travail m'envoie quelquefois, auprès des Werkschutz, et enfin du Lagerführer, qui m'assimile avec Juliette au balayeur du camp. Juliette n'est pas la camarade qu'il faut pour me remonter le moral ; cela la prend par période, elle se demande alors à haute voix à quel sort nous sommes promis, à la fin du massacre universel, rapatriement par les Américains, ou déportation en Sibérie, si ce sont les Russes qui arrivent ici ? L'espoir paraît s'amenuiser, en effet, entre les intentions d'un geôlier qui fixe de plus en plus de barreaux autour de nous, et celles d'un « libérateur » - il est plus que probable que ce sera le Russe – qui aura peut-être pour premier soin de nous fusiller pour aide apportée à l'ennemi.

Dimanche 22 Octobre. Journée agitée, qui commence bien, par une engueulade de Jungmann : le Vieux trouve étrange que je me lève à huit heures un dimanche. « Il n'y a pas de dimanche ici ». Cette nouvelle maxime bien établie, il faut procéder à une fouille en règle de toutes les baraques à la recherche d'un paletot de cuir, celui de Daigle : on le lui a volé hier. La fouille, même chez les Serbes, ne donne rien, bien entendu.

Fin Octobre. Le travail me tire de mes langueurs. Jungmann nous laisse un peu plus tranquilles, absorbé par la tâche qu'il a entreprise de réformer la cantine (effort louable et œuvre d'utilité publique). Peut-être cède-t-il malgré lui au climat amollissant de l'Etang aux Carpes, dans lequel s'émoussent ses ardeurs conquérantes ; j'espère qu'il a compris qu'il est tout à fait vain de vouloir nous faire tourbillonner à vide.

Pluie sur la boue, boue sous la pluie. Faute de bibliothèque (rien de tel au Lager Karpfenteich), je relis les bouquins emportés de France, qui se tachent et s'écornent à la longue.

La guerre ? On n'en parle presque plus. Les grands fronts, Est et Ouest, ne bougent plus. C'est du côté du Sud que surviennent les changements (du sud-est, pour être précis). La Roumanie, la Bulgarie, hier bonnes alliées, ont déclaré la

guerre au Reich ; les Anglais sont entrés à Athènes les 15, les Russes et les partisans serbes à Belgrade le 20 ; toute la Yougoslavie est soulevée. La Hongrie est envahie, Budapest même serait prise ; il est clair que l'Armée Rouge cherche à remonter le Danube vers Presbourg et Vienne, qui a subi de violents bombardements et qu'on fortifie à la hâte avec des moyens de fortune. Est-ce de là que va venir le coup de grâce ?

Les actualités cinématographiques nous montrent l'exploit de volontaires de la Wehrmacht qui, pilotant des vedettes rapides chargées d'explosifs, les dirigent sous le feu de l'ennemi droit sur les digues de Zélande pour les faire sauter et inonder les polders ; ils plongent au dernier moment, quand ils sont sûrs que la cible sera atteinte, et reviennent à leur base à la nage. Le Reich cultive toujours la guerre sportive.

Je passe les matinées à bicyclette à faire l'agent de liaison ; cela me plait. Je dirige ma monture en souplesse, maintenant, et avec maestria. Au camp, les vexations continuent, mais la nourriture s'améliore : l'intervention de Jungmann a été efficace. On a vu arriver un beau matin une pleine charrette de Kartoffel ! Du coup, tout le camp est pour le Lagerführer : remplissez la panse du peuple, vous aurez ses suffrages. Jungmann s'occupe de moins en moins du bureau et n'y met que rarement le nez et les pieds, sans doute par dédain de la paperasserie. Nous en sommes fort aises.

Nouvelles et rumeurs affluent soudain, sans qu'on puisse faire la part du vrai et des bobards. Budapest n'a pas été prise, finalement ; mais une armée russe aurait pénétré en Slovaquie, il y aurait des troubles à Prague, et des combats en Bohême entre Allemands et partisans tchèques et troupes soviétiques (ou américaines ?) parachutées. Bigre ! ce n'est pas loin de nous ça… Les Russes vont-ils tenter de provoquer un effondrement de la Tchécoslovaquie, calqué sur celui des pays balkaniques en septembre, et qui les amènerait d'un coup à la frontière de la Saxe, visant l'Allemagne au cœur ? Karl, l'ami de Juliette, lui a conseillé de se tenir prête à un départ précipité ; dans un mois la bataille sera ici, a-t-il assuré.

Le cirque Jungmann continue ses représentations quotidiennes : ordres lancés à tous les rhumbs de la rose des vents, impatiences, ti siouda, réflexions acerbes. Juliette et moi en avons assez d'enrouler et de dérouler le tapis de piste au sifflet. Punaise !

Dimanche 29 Octobre. Je suis allé cet après-midi promener ma mélancolie solitaire, à pied, par les chemins et par les prés au-dessus de Bensen. Paysages bucoliques, une nature idéale pour les poètes. Mais le crépuscule me rattrape vite. Je reviens vers les maisons, noires dans le demi-jour livide. Je n'aime pas les petites villes ; mais celle-ci, à cette heure-ci, me fait horreur autant qu'une

prison. J'ai soif de bruit, de mouvement, d'agitation, de lumières, surtout. Voilà cinq ans que l'on n'a pas vu une ville aux lumières. Reverra-t-on jamais ce spectacle ? Ah ! Les lampadaires, les vitrines, les reflets scintillants sur les carrosseries, les terrasses de cafés et leurs plages illuminées au bord du boulevard nocturne ! La rue, la foule, la vie… Je me rappelle la tristesse qui envahissait tout à coup mon âme d'enfant, quand après la classe, les soirs d'hiver, ayant traversé le centre actif et brillant de Reims, je m'enfonçais dans les solitudes muettes des longues rues du faubourg, mal éclairées, sans magasins, laides, revêches. Que dire de Bensen ce soir, ville morte, abandonnée aux ténèbres sournoises qui l'envahissent lentement de leur marée sinistre ? Les lumières ? Il n'y a pas de lumières à Bensen.

Si ! Je les ai trouvées à deux pas de la bourgade, sur un flanc de colline. Au cimetière. Tout à l'heure, tandis que les cloches sonnaient à l'église, j'ai vu passer le vieux curé en chasuble noire brodée d'argent : il venait de bénir les tombes pour la Toussaint. Maintenant il n'y a plus personne ; mais partout autour des tombes des carrés de bougies, leur flamme protégée par un verre retourné, tremblotent à ras de terre. Il y en a des centaines. Et c'est une vision vraiment bizarre que ce peuple de petites flammes muettes dans le reste de jour, feux follets perdus, vaguement inquiétants. Les âmes des trépassés ont l'air de sortir de leurs gîtes et de faire signe. Appellent-elles au secours ?

*

Lundi 30, Juliette envoie sa démission à la fabrique. Elle ne peut plus supporter les Jungmann. Voilà Bratsch qui rapplique, suivi de Szesinski, un des directeurs. Les choses s'arrangent. Juliette reste, mais le couple infernal change toute à fait de visage. Les voilà redevenus courtois, prévenants, conciliants. Surtout, nous travaillerons à heures fixes (plus question de nous commander des corvées à six heures du matin ou à dix heures du soir) ; nous retrouvons la pause de midi, et le supplément de cantine nous est rendu ! La situation redevient tenable.

Les sœurs Dereix partent pour quelque temps à Berlin : effet d'une protection allemande bien placée, sans doute. Elles me laissent une partie de leurs effets, et m'empruntent 150 Rm[116] en partant.

Passages d'avions presque chaque nuit ; parfois de jour aussi.

[116] Reichsmark

Dimanche 5 Novembre. Daigle revient de Tetschen ; il y a retrouvé son paletot volé. Je crois l'affaire réglée, mais non : Daigle accuse Faure, le délégué ; Faure aurait vendu le paletot à un des garçons français du buffet de la gare de Tetschen, le 21 octobre, jour du vol, à 13 heures 30. C'est précis. Le Lagerführer m'envoie à la Polizei chercher un gendarme pour arrêter Faure. Celui-ci nie avec calme et d'un ton assuré ; il demande à être confronté avec ses dénonciateurs. Le gendarme repart tout seul. Le fait est que l'affaire n'est pas claire du tout. De Daigle et de Faure, l'un des deux ment, c'est sûr : lequel ? Jungmann me charge de mener discrètement l'enquête, au camp, avant que la justice allemande ne soit saisie. Je me passerais bien d'un tel honneur, et d'une telle responsabilité.

Faure, renfermé, le visage immobile, l'œil noir et qui ne se livre pas, ne m'inspire pas confiance ; une solide réputation de faiseur de marché noir le suit. Mais Daigle non plus ne m'inspire pas confiance. Je ne mets pas en doute le vol dont il a été victime, certes ; mais l'accusation pourrait bien être orientée : Faure n'est pas aimé dans le camp français (d'autant moins qu'il couche avec une Allemande) ; certains ne seraient pas fâchés de le voir déchu de son poste, pire peut-être. Le vol attire les peines les plus lourdes dans la justice du Reich : cela peut aller jusqu'à la peine de mort (décapitation à la hache), au minimum à l'internement en camp disciplinaire. Je ne voudrais tout de même pas être responsable, pour si peu que ce soit, de son envoi à Brüx.

L'ennui est qu'il se trouvait seul dans la baraque de Daigle, le matin du vol. On le sait par Mme Vaillant, qui était là aussi : il n'était donc pas seul ! Et la Vaillant est la compagne de Marcel Normand, sur qui pèse aussi, quelque peu, une réputation de trafic ; et justement, Normand n'était-il pas affecté à un travail dans le camp, ce matin-là ? À vérifier. Me voilà passé inspecteur de police !

Lundi 6. Jungmann continue son offensive de charme ; il n'y a pas plus aimable. Je ne m'y fie pas. J'ai appris qu'il était sur le point, il y a huit jours, de m'expédier à la fabrique, comme simple ouvrier.

Allé ce matin à Tetschen par le train de sept heures, avec Daigle, pour ramener ses témoins, deux Français, dont l'un a assisté à la vente du manteau de cuir ; l'autre, Paul, est le garçon du buffet qui a acheté l'objet à Faure. Confrontation avec Faure à la police de Bensen. Le témoin de la vente est catégorique, et reconnaît Faure formellement. L'attitude de Paul ne me plait guère : il se montre fuyant, il ne sait pas qui lui a vendu le paletot, il ne se rappelle rien de précis. Faure nie toujours avec la même assurance tranquille. Il produit son emploi du temps du 21, d'après lequel il n'aurait pas bougé de Bensen de toute la journée. Il a amené son témoin à lui, un certain Caille, qui certifie qu'il se trouvait avec Faure à Bensen à l'heure où Paul achetait le manteau à la gare de Teschen. Bien ; mais Caille est le grand copain de Faure :

quelle valeur accorder à son témoignage ? La Polizei ne tranche pas, la confrontation en reste là.

J'écoute les rumeurs. Les jeunes Français de Tetschen, acquis au gaullisme, auraient fomenté un complot contre Faure collabo… Mais le marché noir vient tout embrouiller. Paul trafique, c'est de notoriété publique, et on l'a souvent vu trafiquer avec Faure. Voilà le pourquoi de son embarras au poste de police ! Et s'il y a vraiment complot, il n'était pas bien malin d'y impliquer un des gars de Tetschen, c'est-à-dire un des copains des « conjurés ». C'est ce qu'on appelle l'effet boomerang, je crois. Au demeurant, le complot existe-t-il réellement ?

Mardi 7. Le témoin de Tetschen m'est arrivé de grand matin ; il m'amène un certain Maurice, camarade de Paul, lequel Maurice produit une serviette rafistolée. Tous deux assurent que c'est la serviette qui contenait le paletot volé, et qu'on l'a vue dans les mains de Faure. Voilà une pièce à conviction intéressante ; mais elle n'emporte pas ma certitude. D'abord, je la trouve bien petite pour dissimuler un manteau de cuir, objet raide qui ne se plie pas facilement. Et puis, il me faut la preuve qu'elle appartient réellement à Faure. Pourquoi l'aurait-il laissée à la gare de Tetschen, si c'est la sienne ? Cette imprudence me paraît suspecte. D'autre part, Daigle, le volé, m'a dit avoir prévenu les garçons du buffet dès le lundi (le vol ayant eu lieu le samedi), en leur demandant d'ouvrir l'œil sur un manteau de cuir qui pouvait circuler dans les parages. Pourquoi les gars se seraient-ils tu jusqu'à hier ? Pour protéger Faure, qu'ils accusent aujourd'hui ? C'est incohérent. Il est possible aussi qu'ils n'aient pas pensé que l'affaire serait découverte ; maintenant qu'elle l'est, ils n'ont plus qu'un réflexe : la peur d'être impliqués les pousse à chercher à s'en tirer ; alors ils chargent le complice malheureux.

Mon service m'obligeant à aller à la fabrique de Friedrichstal, j'en profite pour lancer quelques coups de sonde dans une autre direction. Voici justement Normand que je rencontre à l'improviste. Surpris de me trouver là, il me regarde d'un drôle d'air ; l'air de quelqu'un plutôt embêté. Tiens ! tiens ! Après tout, pourquoi faire porter les soupçons sur le seul Faure ? Je vais trouver la Vaillant dans l'atelier où elle travaille, lui demande négligemment, au hasard de la conversation, si elle connaît la fameuse serviette (celle qu'on m'a apportée ce matin) – ce qu'elle ignore. Elle me répond sans la moindre hésitation : - C'est celle de Faure ; il l'a faite avec du cuir volé à l'usine. Mais comment a-t-elle déjà appris qu'on me l'a apportée ? Je suis en principe seul à le savoir – avec les gars de Tetschen. Justement, j'apprends par les copines qu'elle y était hier soir, au buffet de Tetschen. C'est donc hier soir qu'il a été décidé d'exhumer la serviette, et la Vaillant est dans le coup. Normand le bon ami aussi probablement.

Je réfléchis : pourquoi Faure a-t-il vendu le manteau pour 200 marks Pourquoi l'a-t-il bradé si vite et sans précautions ? Par quelle aberration a-t-il abandonné sa serviette sur « les lieux du crime » ? – Et pour quelle raison le dénommé Paul réclame-t-il si mollement son argent ?

Mis en présence de la serviette, Faure nie d'abord qu'elle lui appartienne ; puis il admet qu'elle était bien à lui, mais qu'il l'a vendue « il y a un certain temps »…

Pas moyen d'y voir clair. La tâche de détective est bien ingrate. On travaille sur l'élément humain, et il n'y a rien de plus imprécis et de plus ondoyant que les hommes. Abandonné à mes seules lumières dans cette ténébreuse (et inintéressante) histoire – Jungmann ne s'en occupe pas, Juliette s'affaire à Friedrichstal à d'autres tâches, la police fait poids mort – je n'ai pour guide que mon esprit logique, là où il n'y a nulle logique.

Le Meister[117] de Normand, que je consulte à la fabrique, m'assure que Normand n'était pas affecté au camp le 21. Ce n'est donc pas lui le voleur. Mais la Vaillant y était, elle.

Le même Normand vient me dire au bureau, dans l'après-midi, tout à trac, que Faure, dès qu'il a su que j'avais questionné Mme Vaillant au sujet de la serviette, a quitté aussitôt la fabrique, non sans avoir menacé la dame au cas où elle aurait la langue trop longue ; il a filé à la police « pour inventer un nouvel alibi », affirme Normand, qui me paraît bien agité. Je commence à croire que Faure est bien le coupable, mais il se pourrait que Normand ait été son complice, involontaire ou non.

Le soir de ce mardi, irruption au bureau de Mme Vaillant, affolée par les menaces de Faure. Je la rassure, en récapitulant les présomptions que pèsent sur le garçon, ce qui paraît lui remonter énormément le moral. Trop ! C'est avouer qu'elle n'a vraiment pas la conscience tranquille.

Mercredi 8. Je monte au bureau de police pour faire mon rapport, sans tirer de conclusions, faute de preuves ; tout repose sur des racontars et des affirmations invérifiables. Mais le rapport n'a plus d'objet : la gendarmerie de Bensen a transmis l'affaire à la police criminelle (Kriminalpolizei) de Tetschen.

Faure et Caille viennent me remercier de ne pas avoir chargé l'accusé et d'être resté neutre. – C'était mon devoir, dis-je, et je leur rappelle le principe philosophique de la justice : il vaut mieux laisser un coupable impuni que punir un innocent. – Tu sais bien que je ne suis pas coupable, me dit Faure. – Non, je

[117] Contremaître

n'en sais rien. – Ma réponse jette un froid. J'ajoute, pour détendre l'atmosphère : - Tout le monde est suspect ; c'est l'autre principe de la justice.

Ils me racontent ensuite qu'ils ont visité, un de ces derniers dimanches, une exposition historique de l'armée allemande à Bodenbach. Ils en sont sortis emballés. La vue des aigles prussiennes, des drapeaux, des casques à pointe, des Mauser, des mitrailleuses Maxims et des antiques canons frappés du W à volutes du Kaiser Wilhelm les a électrisés. – C'est la première armée du monde, s'écrient-ils d'une seule voix avec la fierté d'une recrue de la Wehrmacht. Leur enthousiasme me laisse quelque peu pantois.

Jeudi 9 Novembre. – Coup de théâtre. Faure s'engage dans la Waffen SS. Caille l'inséparable le suit, naturellement. Je ne leur cache pas ma stupéfaction. – C'est maintenant que l'Allemagne est battue que vous allez vous faire tuer pour elle ! – Justement, répliquent-ils. Pour l'honneur.

Je n'ai jamais compris quelle sorte d'honneur il pouvait y avoir pour des Français à endosser l'uniforme allemand, marqué du sigle SS, au surplus. Ca me dépasse.

Faure aurait-il trouvé ce moyen extraordinaire pour échapper aux poursuites et faire taire l'action en justice ? Je l'en crois capable. Mais tous les deux sont très pro-hitlériens, leur conviction ne fait aucun doute. – J'aime mieux tuer des Russes avant qu'ils ne viennent me faire la peau ici. – C'est un point de vue.

En revenant de Tetschen où il a signé son engagement, le gaillard passe à la police de Bensen, et dépose une plainte contre Normand, l'accusant formellement du vol. La flèche du Parthe.

Épilogue de l'affaire.

Les sœurs Dereix rentrent ce soir de Berlin et viennent aussitôt me voir. Chute de la première neige.

Dimanche 12 Novembre. Journée grise et froide de Toussaint. Le Reich, comme tous les ans, commémore « les martyrs » du putsch de Munich de 1923 : le 9 novembre est jour férié. Cette année, on en a reporté la célébration au dimanche suivant, pour ne pas ralentir l'effort de guerre, et on y a associé l'appel au Volksturm[118]. Ici à Bensen c'est l'occasion de dérouler les étendards pourpres à croix gammée, lugubres dans la grisaille, et de sortir les beaux uniformes qui ne servent plus souvent. Le pharmacien dans son kaki de SA devient martial…

[118] La levée en masse de toute la nation, décrétée par Goebbels.

On refait le petit ménage à trois avec Yvonne et Nelly. Jean Schauss, Belfortain ingénieur à l'AEG, nous régale d'histoires alsaciennes. Sortie au cinéma le soir : attrait du défendu, les étrangers n'ayant plus le droit d'être dehors après 21 heures[119].

Le 14, Groll déboule de Berlin. Engueulades d'usage, mais il se montre d'une humeur charmante, avec Juliette et avec moi. Il apporte une décision inattendue : Juliette est affectée au Lager Scharfenstein (sis à Friedrichstal, au-dessus de l'usine) à partir du 1er décembre. Je vais donc avoir seul la charge de Karpfenteich, sous le contrôle de Jungmann. Charmants, les Jungmann, depuis la mise au point. Pourvou qué ça doure ! comme disait Madame Mère.

Routine du bureau, courses à bécane, calme sur tous les fronts. Plus de nouvelles du vol ; je pense que l'enrôlement de Faure a mis fin à l'affaire. Normand s'en tire à bon compte.

Jeudi 16, la jeune Kadour (Jacqueline) m'informe qu'elle a une permission pour Berlin. Ah bon ? Elle aussi ? Mais alors, si tout le monde voyage (malgré les interdits), pourquoi ne tenterais-je pas ma chance, moi aussi ? Juliette est encore au camp et peut me remplacer, après je serai coincé, c'est le moment.

Le lendemain matin, je vole sur ma bécane jusqu'à la fabrique et risque le paquet. Bratsch, toujours barracuda, sans me regarder, sans qu'un pli de sa face ne bouge, répond laconiquement ; Ja. Je n'en crois pas mes oreilles. Permission accordée pour trois jours : samedi, dimanche, lundi. Samedi, c'est demain. Bigre ! Le temps se précipite tout à coup. Le rapide de Berlin (car c'est à Berlin que je vais, bien entendu, revoir les copains de la Seestraβe), celui que prend Jacqueline Kadour, passe à Bodenbach ce soir à sept heures ; il est onze heures du matin. Plein d'une excitation joyeuse comme un interne qui part en vacances, plus léger qu'un pinson, je liquide mon travail de la semaine au bureau, tapant à grande vitesse les Lohnzettel[120], sans me tromper, c'est préférable, cours au Rathaus[121] obtenir mon Reiseschein[122], puis à la gare prendre mon billet. (Au retour, naturellement, je ferai halte à Meiβen. Joie).

---

[119] Je remarque, rétrospectivement, que les interdictions n'étaient guère respectées : les navettes des Français du camp à Tetschen le prouvent, le voyage des Dereix à Berlin aussi. On va en avoir un exemple personnel un peu plus loin.

[120] Bulletins de salaire
[121] Hôtel de Ville
[122] Autorisation de voyage

Je monte dans l'omnibus de Tetschen en compagnie de la petite Kadour à 17 heures. À la gare de Bodenbach, on annonce une heure de retard pour le rapide en provenance de Prague ; nous en profitons pour dîner au buffet. Puis commence une longue attente sur le quai, dans le froid et la nuit. Enfin arrive le train, trois heures plus tard que prévu. Trajet debout jusqu'à Dresde. Après, on somnole dans l'énervement d'une place inconfortable et d'un trajet qui n'en finit pas.

Nous débarquons à l'Anhalter Bahnfof vers trois heures du matin. Il nous faut encore attendre, avec l'ami de Jacqueline qui était venu à sa rencontre, le premier métro du matin, plus tardif qu'en semaine puisqu'on est dimanche. Mais non, on est samedi ! Dans la surprise de cette escapade imprévue, et après la nuit dans le train, je perds le compte des jours… C'est aujourd'hui samedi 18 novembre 1944, d'accord.

Je fais une entrée solitaire et insolite au Lager Seestraβe à cinq heures et demie. Le Werkschutz de service s'étonnerait de voir un visiteur aussi matinal s'il ne m'avait reconnu. Je vais tambouriner à la porte d'Eliezer, surpris, bougon, mais cordial ; on bavarde comme des vieilles pies jusqu'à l'ouverture du bureau. Celui-ci a changé de place, il est devenu presque luxueux ! Groll ouvre des yeux ronds à me revoir si vite, Robert et Natasha me réservent l'accueil dû à un ancien.

Juliette m'a confié une mission ; il s'agit de retrouver la trace d'une sœur cadette, Denise Verginas, qui n'a plus donné signe de vie depuis des mois. Elle n'est plus à son domicile de la Siemensstraβe, en effet, mais de fil en aiguille je la retrouve au siège de Telefunken, un peu surprise de ma démarche. Elle ne paraît pas se soucier autrement de sa frangine ; enfin, je pourrai dire à Juliette qu'elle est en vie, cela lui fera plaisir. Mon expédition par la S-Bahn aérienne me permet de découvrir toute cette partie industrielle de Berlin, entre Moabit, Siemenstadt et Westend : on se croirait à Longwy. Usines, aciéries, interminables verrières en dents-de-scie, gares de marchandises, hôpitaux… C'est comme si l'on avait Firminy derrière l'Arc de Triomphe. Énormément de ruines, bien entendu. Petit à petit, Berlin se déchiquette, se désagrège.

Une course pour l'infirmière du camp de Bensen m'envoie à Charlottenburg, à côté du célèbre château. Lui aussi est détruit en grande partie ; seuls, les deux gladiateurs de l'entrée, intacts, affrontent leurs boucliers de part et d'autre du portail.

Je reviens à Seestraβe, déjeune à la cantine, puis entreprends la tournée des baraques amies : les Belfortains de la 25 C, la joyeuse bande des talas de la 28 C. Partout je suis accueilli à bras ouverts. Quel réconfort de retrouver une camaraderie virile ! Cela me manque terriblement à Bensen.

Heurtier n’est pas content : j’ai manifesté le désir de quitter Berlin dès ce soir. J’aime bien mes potes, mais j’aime encore plus les Dutzschke. Comment le leur dire sans les vexer ? J’invoque un impératif de service. La petite bande m’accompagne en tramway jusqu’à la gare. Occasion, de la plate-forme de l’engin grinçant et ferraillant, de revoir les ruines sinistres au crépuscule : le Reichstag crevé, la Porte de Brandebourg ébréchée, Potsdamer Platz, vaste désert que regarde un cercle de façades vides.

On se quitte avec des éclats de rire et des bourrades. – Bientôt la quille ! On se reverra ! - À cinq heures le train s’ébranle. Je voyage debout jusqu’à Dresde dans un wagon sans lumière. Je suis à Meiβen à neuf heures du soir.

Inutile de décrire la joie de mes parents d’adoption, aiguisée par la surprise – ni la mienne. Je me couche à minuit dans le lit de Siegfried, assommé de fatigue, et heureux.

Dimanche 19 et lundi 20. – Deux jours de paix et d’intimité familiale, le cœur à l’aise en dépit de la lourde grisaille de novembre. Les deux flèches de la cathédrale, debout sur leur acropole, encadrent toujours dans la fenêtre leur hérissement gothique. Et je retrouve aussi l’odeur familière de la maison, un mélange subtil d’encaustique et de soupe au sureau. Nous sommes à l’unisson d’une joie très calme, sérieuse, sur qui flotte le souvenir des disparus et des absents, et, faut-il le dire, l’incertitude de nos avenirs personnels.

Christine a maintenant dix mois. Elle en est à ses premiers balbutiements et à ses premiers pas chancelants. Ses grands yeux bleus tout ouverts s’étonnent à ma vue, puis sourient. Je ne peux m’empêcher de me demander à quel destin la pauvre petite est promise dans le chaos qui s’ouvre pour l’Allemagne.

Une émotion : au hasard d’une promenade dominicale avec les Dutzschke et la voiture d’enfant, je rencontre… Ruth, la petite Ruth, la jolie Ruth, mes premières amours ! Elle aussi a un enfant avec elle, un petit garçon de quatre ans, qui d’ailleurs lui ressemble et a ses beaux yeux noirs. Elle est divorcée d’avec son Italien, le père du garçonnet. Quelle surprise ! Je la retrouve telle, malgré les années passées, un peu plus femme, bien sûr. Je ne me la rappelais pas si jolie ! De la voir ainsi devant moi, dans tout son éclat, et libre, il me vient une folle envie de reprendre l’idylle d’il y a huit ans, de recommencer le rêve poétique de l’adolescence, intact, neuf, frais. Une ivresse m’envahit tout l’être, à en chanceler. Je serai hanté jusqu’au soir. Il me faudra plusieurs jours, et la replongée dans le sordide univers du camp – bien réel, celui-là – pour que peu à peu s’estompe et s’efface le mirage merveilleux né d’un faux signe du Destin.

*

Mon séjour à Meiβen aura passé comme une belle histoire, comme un bonheur si court qu'il en paraît irréel. Je suis rentré au camp, de nuit, par le vent, la pluie et la tempête. Depuis, c'est la grisaille désespérante, répandue uniformément sur toutes choses, et d'abord sur les cancans, les ragots, les larcins, les petites guerres, les mesquineries, les méchancetés, les sourires faux des Jungmann, les braillements, les cris de femmes, les mots qui veulent déchirer, les instincts bas, l'humanité brute. Une habitude à rendosser, comme un paletot de travail grossier et sale.

L'hiver fait son entrée : gelée assez forte, neige fine. Prés et sapins sont poudrés à frimas. Cela a au moins l'avantage de nous délivrer de la boue du camp.

28 Novembre : il y a un an que je suis en Allemagne.

Décembre. Juliette s'en va, promue Lagerführerin du camp des Françaises de Friedrichstal. Me voilà seul entre le camp et Jungmann : pas drôle, d'autant moins que FDS nous envoie de Berlin le Müller local, un certain Habermann, qui aura la haute main sur tout le personnel. Uniforme noir, croix gammée au bras, c'est le jeune Betriebsobführer[123] de l'AEG-Bensen ; invalide de guerre, manchot, dandy, hautain, d'emblée il me déplait et je lui déplais. Nanti probablement de consignes de rigueur, il s'enferme avec les Jungmann. Il n'a pas quitté le camp que le couple me tombe dessus, plus revêche et plus impérieux que jamais. Voilà le cirque reparti pour un tour de piste.

Heureusement mon travail m'absorbe maintenant entièrement. Le local chambre bureau change d'aspect tout à fait : le lit de Juliette disparaît, une barrière sépare dorénavant le bureau du public. Entre mes registres, mon fichier et mon téléphone, je me donne des impressions d'administrateur… Jungmann a installé un buvard face au mien ; mais mon émotion sera de courte durée : il n'y viendra presque jamais et m'épargnera (et s'épargnera) un vis-à-vis inutile et sans agrément – sinon, de temps à autre, aux heures creuses et quand il ne sait quoi faire, pour venir me raconter ses souvenirs – toujours les mêmes ; jamais rien sur le cirque lui-même, mais sur les chambres d'hôtel pas chauffées, par exemple (passionnant), et, pour la trentième fois, l'histoire de la confection par ses propres soins d'une chaise de repos ultra perfectionnée, lorsqu'il était prisonnier des Anglais à Malte pendant la guerre de 14, une merveille telle

[123] Chaque usine du Reich avait, doublant les directeurs, un représentant du Parti (Betriebsobmann, Betriebsobführer) chargé de veiller au respect de la ligne et des consignes fixées.

qu'elle lui avait valu l'admiration de ses geôliers… Trente ans après, il l'évoquait encore, l'œil brillant, et s'étonnait d'avoir eu tant de génie.

Le temps s'est remis à la pluie. Une pluie fine, tenace, persistante. Je comprends pourquoi ce pays est si vert. Instantanément le camp est redevenu cloaque. Miasmes… Je repique dans la fièvre.

On plonge de plus en plus dans la saleté, dans le sordide. Quand je n'emploie pas l'allemand pour le service ou avec les Jungmann, mon oreille n'est frappée que d'expressions argotiques, que de grossièretés : c'est le seul français qu'on perçoive ici. Il n'est question que de gonzesses, de trucs dégueulasses, de peigne-culs et de main au panier, et « on a les chocottes », et « l'aut l'a balancé », et au milieu du brouhaha une voix de rogomme qui jette : - tu vas la taire, ta gueule ?[124]

À force de les entendre, je me mets à parler comme eux. La journée se résume en quelques définitions expressives : on jacte, on trime – mollo ! – on bouffe (des clopinettes), on se fait chier, on baise. La dominante, c'est la baise. C'est fou, la place que tien là-dedans la Chose. Je suis abreuvé jusqu'à l'écœurement d'histoires de cul. Et c'est Marcelle qui vient vous annoncer tout chaud : - Ca y est ! Ginette a couché avec Lucien ! – ou, non moins émoustillée : - Ca y est ! Dédée a plaqué son Jules ! – Et c'est Machin qui se vante d'avoir tiré cinq coups dans la même nuit (ma parole, on dirait une histoire de chasse, ou un récit d'artilleur). Et c'est la grosse Jacqueline, toujours un peu bêtasse, à qui les copines signalent une traînée de sperme sur sa jupe et qui s'exclame : - Merde ! Ils sont dégueulasses, les hommes, tout de même ! – À l'atelier de Grohmann, où des Françaises du camp sont occupées à gratter la paraffine sur des pièces de radio de récupération, on m'accueille avec des sourires entendus, et la conversation roule sur les zizis : les bouts d'ébonite que tripotent ces dames leur donnent des idées… C'est vraiment le zizi roi. Au Lager, à la nuit tombée, on entend entre les baraques des appels familiers sifflés sur quatre notes, do-sol d'en haut – sol d'en bas-do, sur la signification desquels on ne peut pas se tromper : la p. au c. , c'est délicat. Et les chambrées retentissent parfois des accents rythmés et entraînants, ma foi, d'une chanson où il est question d'un voyage dans une terre jaune qui n'est pas la Chine. – La bestialité dans toute sa candeur, comme le dit Méphisto à Faust dans *la Damnation*. Je me sens envahi par le dégoût ; pire : par le mépris. Tous mes efforts ont toujours tendu à me préserver du péché d'orgueil ; mais vraiment, je ne me sens rien de commun avec cette humanité-là. Je note d'ailleurs que mon ami Heurtier, en dépit de toute sa charité de chrétien, ne peut se défendre contre le dédain et la lassitude, lui non plus.

---

[124] La langue verte n'avait cours alors que dans le milieu ouvrier des faubourgs, elle ne s'était pas répandue comme aujourd'hui dans la société des jeunes, et elle était à la fois beaucoup moins scatologique et infiniment plus pittoresque et plus riche.

Les nouvelles de France, telles qu'elles nous sont distillées par la propagande allemande, relayées par une feuille qui s'appelle « La France », n'ont pas de quoi m'entretenir le moral, même si je fais la part de l'exagération et des bobards. Sur la population sans feu, plus mal nourrie que sous l'Occupation, en proie aux réquisitions arbitraires, désorientée dans un pays démoli, règne (paraît-il) une Terreur à la Robespierre : dénonciations, camps d'internement, prisons surpeuplées, fusillades arbitraires, le maquis tourné en gangstérisme, les campagnes pas sûres, les villes troublées, toute une fermentation, divisions obscures et représailles, qui présage une dictature bolchevique. J'imagine mes parents là-dedans, et mes grands-parents, si vieux, si démunis. Les résistants, auto promus maîtres de la nation, fusillent beaucoup : des officiers de marine (Paul Chack, dont j'aimais tant les récits), des écrivains, Suarez, Béraud et un certain Brasillach, que je ne connais pas, mais pour qui beaucoup de personnalités sont intervenues, en vain : il y est passé, lui aussi[125]. Sacha Guitry aurait été condamné à mort ; on répète que Maurice Chevalier a été abattu dans l'été par des maquisards[126]. Je remarque qu'on ne parle pas des trafiquants de marché noir, et que le terrorisme triomphant s'en prend essentiellement aux intellectuels sans défense.

Jean Schauss, l'Alsacien, revient d'une mission dont l'AEG-Friedrichstal l'avait chargé quelque part sur la côte de Poméranie, du côté de Stralsund. Il m'en parle à mots couverts ; mission secrète et chargée de mystère, il n'a le droit de ne rien dire, mais il a été tellement bouleversé par ce qu'il a vu que la langue lui démange. Il a été embarqué, à bord d'un petit vapeur, sur une île à la Jules Verne, hérissée de défenses et de clôtures successives qu'on ne peut franchir qu'avec des laissez-passer spéciaux, sous bonne garde. Qu'a-t-il découvert sur l'île mystérieuse ? Je n'en sais rien ; mais sa conclusion est péremptoire : le Reich n'a pas encore perdu la guerre.

Je réentends cette affirmation en déjeunant à Tetschen en compagnie du jeune couple Schumann, qui m'a gentiment invité. Frau Schumann est la standardiste de la fabrique ; tous les matins j'entends sa voix fraîche et enjouée au téléphone, elle me donne du courage pour la journée. Son mari est le délégué local de l'Arbeitsfront. Grands, blonds, sportifs, ils symbolisent à merveille l'Allemagne du Renouveau et de la Race ; on pourrait les prendre pour modèles à des fins de propagande : ils feraient vraiment très bien, le couple aryen parfait, sur une couverture de « Signal ». Heureusement ils ne font jamais état (avec moi) de leurs convictions national-socialistes, et je les trouve sympathiques, touchants de jeunesse et de santé. Aujourd'hui cependant, Herr Schumann ne peut retenir son enthousiasme ; il m'assure que le Reich est en train de fabriquer

[125] Brasillach fut exécuté le 6 février 1945. Henri Béraud avait été condamné à mort le 29 décembre.
[126] On sait qu'il n'en était rien, ni pour Sacha ni pour le populaire Momo.

en grand secret de redoutables armes nouvelles, tout à fait révolutionnaires, et que ces armes-là vont retourner la situation et sauver la patrie. New-York sera anéantie à distance, me glisse le garçon à l'oreille.

Il y a de quoi réfléchir. Sans doute est-ce une base où s'élaborent les engins monstrueux du futur qu'a visitée mon camarade Schauss[127]. De toute façon, le peuple allemand dans son ensemble garde une foi inébranlable en la victoire finale. J'ai pu le constater lors de mon récent passage à Meiβen ; si les Dutzschke, éprouvés par la disparition de Siegfried et tout au bonheur de pouponner, sont moins attentifs au déroulement de la guerre, leurs amis n'imaginent même pas qu'elle puisse être perdue ; ni Max Gehre, ni le tranquille Bode, peintre sur porcelaine de son état, ne m'ont témoigné le moindre doute à cet égard. Peut-être après tout cherchent-ils à se rassurer ; peut-être sont-ils tellement terrifiés à l'idée du chaos que la défaite pourrait leur apporter qu'ils se réfugient à corps perdu dans la certitude que cela n'arrivera jamais.

Voilà que les communiqués du front ouest annoncent une offensive de la Wehrmacht en Belgique. Cela se passe dans les Ardennes et du côté du Luxembourg, mais déjà il apparaît que l'objectif est Anvers. Diable ! Des noms connus surgissent, qui rappellent des souvenirs : la Meuse, Sedan… Comme en 1940 ! Dans la grisaille générale de la guerre qui stagne maintenant aux portes de l'Allemagne, cela ne fait pas beaucoup d'effet, et on en parle peu. Après Noël, il n'en sera plus question[128].

Les deux Dereix, toujours blondes et toujours sémillantes, vont d'uniforme en uniforme et disparaissent des jours entiers. Mais elles me reviennent régulièrement, fidèles à la façon des chattes qui, leurs frasques épuisées, se glissent sans bruit au coin du feu…

J'ai fait la connaissance d'un Italien au Lager. Il est arrivé avec les badoglios qu'avait amenés Groll, fin septembre. C'est un grand bel homme de bonne prestance, intelligent, qu'une certaine distinction met au-dessus de ses camarades ; il s'appelle Umberto. Nous avons sympathisé. Le bel Umberto parle un excellent français : dans le civil il est guide de montagne à Courmayeur.

---

[127] Exact. J'ai déduit de son récit, après la guerre, qu'il avait vu la base de Peenemünde, lieu de départ des V2 à partir d'octobre 44 – en fait presqu'île, et non île, en face de Stralsund.

[128] La surprise (totale) de la contre-offensive de Von Rundstedt à la mi-décembre provoqua en revanche une véritable angoisse dans la région de Reims. Les noms de Stavelot, de Bastogne, de Marche, y étaient connus. On crut que mai 40 recommençait. De fait, les Panzer avancèrent de 100 km en 10 jours. Il y eut encore une alerte, début janvier, quand les Allemands franchirent le Rhin au nord de Strasbourg. Ce furent les derniers feux du Reich mourant.

Nous devisions, l'autre jour, non loin d'un petit groupe de ses camarades, accroupis dans la boue autour d'un feu sur lequel cuisait je ne sais quelle tambouille ; leurs capotes tachées, verdies, leurs tignasses hirsutes sous les calots, certaines faces noires et pas lavées de carbonari vraiment peu engageants, attirèrent moins mon attention que le mépris souverain dont les écrasait le bel Umberto. Il surprit mon regard, et laissa tomber : - Ce sont des Siciliens, comme il aurait dit : ce sont des Canaques. Pour le Piémontais qu'il est, évolué, polyglotte, habitué à guider en cordée des gens riches de la meilleure société européenne, ses compatriotes du Sud lui font l'effet d'un peuple colonial, de sauvages, d'une sous-humanité. Je découvre aujourd'hui le problème des deux Italies, le Nord civilisé et le Mezzogiorno arriéré. C'est plus qu'une question d'économie, c'est affaire de mentalités. Umberto n'est pas seulement méprisant ; il a honte.

De temps en temps revient à mes oreilles le nom de Brüx, à propos de telle ou telle bagarre, ou d'une dénonciation pour vol : « Il (ou elle) va finir à Brüx ». Vocable chargé de mystère et redoutable, Brüx est la menace permanente, l'ombre du bagne affreux qui plane sur tous, le croquemitaine qu'agite l'administration allemande, la caverne mythique où l'on envoie les méchants, les esclaves révoltés. Réelle ou inventée pour les besoins de la cause ? Juliette tient de son ami Karl que de mystérieux trains parviennent au camp de Brüx de nuit seulement. Que transportent ces trains ?[129]

*

Et voilà Noël, un de plus – le quantième, depuis que cette vacherie de guerre s'est déclenchée ? le quatrième, le cinquième ? – Les Dereix disparaissent une fois de plus. Juliette est à Scharfenstein. J'ai devant moi la perspective d'un Noël abandonné, claquemuré entre mes pensées au milieu de la mare aux grenouilles, un Noël sans messe, sans famille, sans nouvelles, plus coupé des miens que si j'étais aux Kerguelen, sans la moindre bougie, sans sapin, vide, glacé comme une gare par une nuit d'hiver, quand le train n'arrive pas et qu'on sait qu'il n'arrivera plus. Pour unique consolation, mon papier (mais ma muse enfuie où ?) et mes vieux bouquins relus et rabâchés, froissés, tachés, tristes eux aussi, et à la petite croisée de ma cabane la leçon quotidienne et tenace que me donne le camp, à savoir que l'homme est un animal pas très intéressant de quelque latitude qu'il vienne…

[129] Ce sera ma seule approche des camps de la mort, le seul nom que j'aie entendu. Auschwitz, Buchenwald, Dora, Mauthausen, ne seront révélés qu'après la capitulation du Reich. La population allemande en ignorait l'existence, c'est probable, et l'horreur, c'est certain.

Mais le sort a pitié de moi, et les choses s'organisent d'une manière imprévue. D'abord, le samedi soir (23), il me vient à l'idée d'aller à Bodenbach, où un « théâtre français » donne un spectacle de variétés. Le hasard me fait rencontrer la petite Madeleine Suma (Rase-Mottes a été mutée de Berlin à Bensen, voici peu), comme moi solitaire et délaissée. Je l'invite : nous mettrons nos tristesses ensemble. La soirée est quelconque. Deux ou trois imitations de numéros de fantaisistes connus sont passables ; une jolie voix fraîche susurre le succès de Danièle Darrieux, la nouvelle Yvonne Printemps aux grands yeux et au timbre un peu acide :

Ah ! qu'il doit être doux et troublant,
L'instant du premier rendez-vous…

Un titi amuse la salle avec les couplets de *Comme de bien entendu*, la rengaine de 39 ; une fille assure :

On a son p'tit cœur qui bat
Comme tout l'mon-de

et tout le monde entonne l'inévitable *Ca sent si bon la France* !

Au retour il nous faut attendre une heure et demie l'omnibus de Bensen, par une nuit glaciale : il y a quinze au-dessous de zéro. Mado blottit sa fourrure de faux lapin contre mon pardessus. Chez moi, je n'arrive pas à rallumer mon poêle. Mado me raconte sa vie depuis un an (que j'ignorais) : son ami a été tué à ses côtés dans un bombardement, elle-même est restée trois mois à l'hôpital. Son père, qui travaillait lui aussi comme volontaire en Allemagne, a péri dans un incendie. La pauvre petite, si sérieuse déjà à 19 ans, n'a pas été épargnée par cette chienne de vie.

Mon feu a enfin consenti à prendre. On bavarde, blottis l'un contre l'autre, sa main dans la mienne, jusqu'à deux heures du matin. Je suis content d'avoir apporté un peu d'amitié amoureuse à la gentille Mado. C'est son petit Noël.

Dimanche 24. Au bureau à sept heures. Journée calme et comme endormie. Et puis, et c'est la seconde surprise, Jungmann organise un goûter collectif. Il invite tout le Lager, oui, tous les habitants du camp autour d'une table commune, où les Russes servent café et gâteaux, tandis qu'un phonographe distille de la musique légère en fond sonore. Il me surprendra toujours, ce Jungmann. L'idée ne manque pas d'allure ; et je trouve émouvant de voir six ou sept nations que séparent parfois mille ou deux mille kilomètres, parfois plus, et les façons de vivre et les langues et les civilisations, réunies à une même table et fêtant, si modestement que ce soit, un Noël d'exil en terre étrangère. Si seulement ce pouvait être le symbole d'une future union européenne… Il n'est pourtant pas impossible de mettre côte à côte des Russes, des Italiens, des Français, des Allemands, des Serbes, des Belges : la preuve en est ici ce soir – ce soir où la Nativité prend sa véritable signification : paix sur la Terre aux hommes de

bonne volonté ! C’est en tout cas, à coup sûr, le Noël le plus extraordinaire qu’il m’aura été donné de vivre, et le plus vrai.

Ce serait dommage d’en rester là. Comment prolonger la petite fête et passer gaiement la veillée ? Les Italiennes proposent de danser, ballare. M. Grégoire, notre doyen, apporte son harmonica. Un bal s’organise, et pour la première fois depuis que ce fichu Lager Karpfenteich a sorti ses baraques de terre, au lieu de se regarder en chiens de faïence ou de se quereller, ses habitants unissent leurs pas et leurs cœurs, compagnons de misère qui ont, enfin, décidé d’oublier, de s’étourdir.

Oh ! Ce n’est pas la débauche. Le one-step, la java, la valse, tout cela reste de bon ton. « Ah ! la java bleue ! Y en a pas de plus bel-le ! ». Grégoire lance l’amusante danse du balai, et puis ces dames réclament la danse du tapis. C’est un moment charmant que celui où l’on se tient debout, son petit tapis à la main, au milieu du cercle qui tourne lentement. Il y a des regards qui se cherchent, d’autres qui fuient, des quêtes, des feintes… Et puis on pose son tapis par terre et puis on s’agenouille devant l’élue et puis celle-ci, le cercle s’arrêtant, s’agenouille à son tour en face de vous, et puis l’on s’embrasse parmi les applaudissements, si c’est sur les joues, ou dans les cris faussement réprobateurs, si c’est sur la bouche, privilège que je réserve à Mado. Jeux enfantins, sans complication, et bien réconfortants en ce Noël qui s’annonçait si lugubre. Ce m’est aussi l’occasion de découvrir des sympathies que je ne soupçonnais pas : une certaine Madame Antoinette, posée, d’expérience et honnête ; Franziska, une brave fille malgré son air pas dégourdi ; Suzy, pas très fine mais bonne pâte… Tout n’est pas pourri dans ce camp. Je me couche à cinq heures du matin, après un dernier « café » chez les Français.

Le soir du 25, on « remet ça », et encore le 26 : on gambille jusqu’à quatre heures du matin, on dort jusqu’à midi. Je divertis l’assistance en m’essayant à la valse. Et toujours la danse du tapis, et des baisers en veux-tu en voilà, tout le camp y passe, d’autant que s’y ajoutent les gages : un baiser sur le pied de Suzy, un autre sous le menton de Paola, l’Italienne aux yeux filous qui chante merveilleusement les soprani légers… Les sœurs Beretti nous invitent dans leur baraque (mieux tenue que celle des Françaises) et nous offrent une hospitalité latine, prévenante, courtoise, quasi aristocratique.

Est-ce bien sérieux, tout cela ? Je ne sais pas ce que sont devenus les miens, la guerre s’épaissit de ténèbres oppressantes, on est promis au tragique, et je danse ! Selon les dires de la radio allemande, la France nous a tous rangés, ceux d’Allemagne, dans la catégorie dite des « traîtres moyens », promis, au retour, à « la justice du maquis » ; nul ne sait ce que cela signifie au juste. Les rumeurs vont bon train : si l’on est libéré par les Anglais, ceux-ci vous mobilisent et vous expédient dans le Pacifique faire la guerre aux Japonais ; les

Russes, eux, vous déportent vers l'Oural ou la Sibérie… Au moins, si c'est vrai, cela aurait-il l'avantage de vous faire voir du pays. Est-ce que ça ne vaut pas mieux, à tout prendre, que la déchéance et la prison dans sa propre patrie ?

Bobard ou pas, on ne veut pas y penser. Ainsi les prisonniers de la Terreur jouaient et dansaient dans la grand salle de la Conciergerie. Ernst Johannsen conclut sa terrible évocation des tranchées dans *Quatre de l'Infanterie* par un mot impitoyablement vrai : « Par dessus deux millions de morts la vie continue ». Oui, la vie continue toujours, partout. Alors, on danse…

La dernière semaine de l'année est pénible. Ce serait insupportable si le travail routinier, amer, ennuyeux, ne faisait diversion.

Et puis la mère Jungmann, ses yeux ronds exorbités derrière ses lunettes rondes, tempête, tambourine et tympanise parce que les petites Dereix font leur lessive chez moi. Cela fait deux mois que cela dure ; elle a mis du temps à s'émouvoir.

Le dimanche 31 décembre, le Lagerführer réédite le goûter de Noël. Les Italiens se sont organisés et jouent une scène de Goldoni à laquelle nous ne comprenons rien, malheureusement. Tous les suffrages vont aux Russes : leurs voix pleines, les sonorités colorées de leurs chants, les rythmes de leurs danses superbes, emportent tous les suffrages. Pour ne pas être en reste, j'ai tenté d'improviser au dernier moment une bourrée bourguignonne ; faute de musique, de préparation et de talents (à commencer par le mien), c'est un fiasco lamentable dont la honte me poursuivra toute ma vie ! À minuit, punch, gâteaux, vœux, embrassade générale. Bonne année, felice anno, glückliches Neujahr, pozdravliaiou ! Mais le cœur n'y est pas. Johanna Jansen fond en larmes. Le phono tombe en panne, Grégoire est allé se coucher, le bal se disperse dans le vent glacé de la nuit. Il neige.

III - L'Histoire rentre en scène

Nous voilà en 1945.

Quels vœux formuler ? Sinon le même, obstiné, obstinément refusé depuis cinq ans : la paix… Peut-être cette année ? Mais je n'y crois plus.

La neige, un manteau épais, immaculé, recouvre le camp et la nature de son hermine. Tout est feutré, assourdi. Journée blanche et vide. Le soir, Grégoire sort son harmonica : - Allez ! guinchez ! – On guinche. On chante, aussi : le camp ne manque pas de Tino Rossi de banlieue, d'Edith Piaf de bistrot. Minouche (Jacqueline Baudin, une de mes amourettes de septembre) chante agréablement les succès récents : Je suis seul(e) ce soir – avec mes rêves -, et la chanson de Rina Ketty : J'attendrai – le jour et la nuit – j'attendrai toujours (dont la musique plagie sans vergogne le chœur de l'attente, à la fin du deuxième acte de *Butterfly* ; cela prouve que l'opéra peut être populaire, à l'occasion) ; et aussi : Toi que mon cœur appelle – viens ! la vie est si belle…

Ces filles, même les dures, les fortes en gueule, ont toutes des âmes de midinettes. Elles ont des cœurs gros comme ça, même les garces. Elles rêvent, jamais découragées, de la fleur bleue qui poussera un jour au jardin de leur petit cœur. Un des garçons fait diversion, imite Maurice Chevalier :

Dans la vie faut pas s'en faire.
Nos petites misères
N'sont que passagères,
Moi je n' m'en fais pas ![130]

---

[130] Ce couplet de l'opérette *Dédé* me remet en mémoire un épisode comique de la grande tragédie française.
Alors que j'attendais que les Allemands statuent sur mon sort, c'était en novembre 43, la radio nous annonça tout à trac une allocution de Pétain. Qu'allait dire le Vieux ? De fait, le speaker confirma : « Vous allez entendre maintenant le maréchal Pétain ». Et puis ma mère et moi nous nous regardâmes : du poste sortit la voix gouailleuse et rigolarde de notre Maurice national :

Dans la vie faut pas s'en faire
Moi je n' m'en fais pas
Tout's ces p'tit's misères
Seront passagères
Tout ça s'arrang'ra !

Paroles de circonstance ?… Le succès de Momo – déjà vieux : cela remonte à l'époque où il chantait *Dédé*, de Christiné – a traversé l'entre-deux-guerres, la crise, le Front Populaire, Hitler, Quarante, l'Occupation ; et le revoici, ici au fin fond de l'Allemagne, en ce Nouvel An lourd d'angoisse et d'incertitude. La gouaille française est immortelle… - Pour finir, tous en chœur :

Ça sent si bon la France…

Le chemin sous les arbres, la pêche à la ligne, le petit train, le facteur… On en est tout attendri, au creux de la baraque noire et poussiéreuse. Ah ! oui, « ça sent bon le pays ! » Le reverra-t-on un jour ?

L'autre pays, celui de notre exil, peut-être pour nous consoler, a pris un air de Russie, de conte de fées nordique. Plus de voitures, de charrettes, de bicyclettes. Les traîneaux glissent silencieux, sans autre bruit que le crissement léger sur la neige craquante, et, devant, les grelots des chevaux, noirs sur tout ce blanc. Le gel a durci la poudreuse ; de temps en temps, des flocons voltigent encore et épaississent le manteau d'ouate. Il n'y a plus que des traîneaux. Les charretons eux-mêmes ont quitté leurs roues et les ont remplacées par des patins. Il n'est pas jusqu'aux gens qui n'utilisent la luge. Les gosses dévalent les pentes ; parfois des bonnes dames descendent une rue, à plat ventre sur leur schlitte aux extrémités recourbées, et on ne voit plus les bébés autrement qu'emmitouflés de fourrure jusqu'à la pointe de leur bonnet de gnome, et tassés sagement sur des luges miniatures qui glissent tirées par la maman ou stationnent devant les portes.

Mes nouvelles attributions depuis le départ de Juliette me font aller périodiquement à l'Arbeitsfront de Tetschen : « Deutsche Arbeitsfront, Hauptabteilung Arbeitseinsatz, Abtlg Lagerbetreuung, Kreiswaltung Tetschen » (Ouf ! cela peut se traduire à peu près par : Front du travail allemand, Centre de la Main d'Oeuvre, Approvisionnement des Camps, District de Tetschen). J'y vais entre autres pour prendre la provision mensuelle de tickets de rationnement attribués au Lager Karpfenteich.

Tetschen aussi a endossé sa chape blanche. La petite ville bourgeoise prend une allure mi-gothique, mi-slave, entre son Rathaus à l'allemande et ses églises à bulbes que la neige coiffe à la russe. Quelques boutiques endormies

---

Il y eut un silence dans la boîte à paroles, puis une voix annonça sèchement : « Le Maréchal ne parlera pas ce soir ».
Pétain avait décidé, à l'insu de Laval et des Allemands, de livrer son testament politique : au cas où il disparaîtrait, ou en cas d'empêchement de gouverner, il remettait ses pouvoirs au Parlement. Berlin l'apprit le jour même et fit interdire in extremis le message radio.
Je suppose qu'un loustic eut alors l'idée de glisser un Maurice Chevalier de circonstance aux lieu et place du Vénérable maréchal. L'effet fut pleinement réussi. Ma mère fulmina : ils deviennent mabouls ! Moi je ne me tenais pas de rire.

sont nichées ça et là au bas des façades qui suivent la pente vers l'Elbe ; tout cela vous a un air familier, on dirait qu'on y a toujours vécu. Le présent et le Moyen Age se mêlent intimement, le temps s'arrête délicieusement. Là-haut sur son promontoire rocheux au-dessus des sapins encapuchonnés d'hermine, le Château joue les Hradschin, comme à Prague. Une rampe y monte entre deux murailles que précède un portail en arc de triomphe baroque. Un peu sinistre, la rampe d'accès, elle fait penser à un vestibule de forteresse. C'est tout à fait dans le style hugolien : à deux pas des charmantes maisons blotties comme des petites vieilles qui font encore les coquettes, là-haut la citadelle impérieuse projette son ombre menaçante et oppressive sur le menu peuple ; l'antithèse est parfaitement épique.

Les bals continuent au camp, chaque samedi soir, animés par l'infatigable M. Grégoire, le roi de la gambille, toujours jovial, un personnage : - Salut ! Ça gaze ? – Jamais pris au dépourvu, jamais embobiné dans des histoires de fesses – « pas folle, la guêpe ! » - ni dans des combines de marché noir – « doucement les basses ! » - J'aime son bagou de Parigot qui a roulé sa bosse, qui en a vu de toutes les couleurs – « un peu, mon n'veu » - à qui il ne faut pas la faire : - J'en ai croisé, des olibrius, des p'tits mecs à la r'dresse, des affranchis, quoi, des renseignés pas possibles, qui me proposaient des trucs mirobolants, ah ! j'avais qu'à les suivre, qu'i' disaient, j'allais faire florès, tu parles ! tous des zigs, des enfoirés, oui, des têtes de lard, des fesses d'œuf qui avaient inventé l'Amérique, des coquarts, des trous-du-cul, j'te raconte pas. J'aimais mieux les gonzesses, ça c'est jouasse, mais faut pas s'attacher, parce qu'alors t'es foutu. L'amour, c'est beau, mais faut pas charrier ; un peu, ça va, mais à la longue ça se complique, tu perds ta liberté, tu comprends ? Alors, bye-bye, et puis c'est marre.

Il parle le louchebem et le javanais, Grégoire. Quelquefois, pour varier l'éternel « ça gaze ? », il m'aborde par un magistral : - Ca vajava ? – à toute vitesse. C'est ça, le javanais. Il lui arrive de me confier, toujours à toute allure (il faut avoir l'oreille exercée) : - Ca vajavapasjava. Ces jours-là, il s'exclame, en confirmation de son humeur : - Ah ! les vaches !

Il ne dit pas grand-chose de son passé. Il m'a confié, l'autre jour, que son syndicat – la CGT – l'avait envoyé aux Etats-Unis pour y faire de l'agitation dans les années 30. Il a donc été communiste. Par quel cheminement se retrouve-t-il travailleur volontaire en Allemagne ? Il vient de me passer un livre sulfureux, *Décombres*, d'un journaliste collaborateur qui s'appelle Rebatet. J'y retrouve une évocation de juin 40, tout Paris jeté sur les routes de France, qui vaut son pesant de moutarde. C'est bien l'avis de Grégoire : - Un sacré bouquin, je veux !

Je recueille les confidences de Madame Antoinette, la doyenne des Françaises. Elle est veuve, et ne se console pas de la perte de son mari. Nous

échangeons nos vues sur l'amour. Elle corrige doucement mon idéalisme ; comme je soutiens que l'amour ne tient pas longtemps sans l'estime réciproque, la confiance, l'intelligence, elle me reprend : - Ce qui compte le plus, pour la femme, c'est de se sentir protégée, voyez-vous, oui, dominée. Mon mari avait une force remarquable ; pensez qu'il me faisait l'amour deux fois de suite sans se retirer. C'est ça qui vous attache. Si vous ne pouvez pas fournir, votre femme ne vous restera pas longtemps.

Johanna Jansen, dite Yopi, elle aussi me fait des confidences. Décidément ! C'est une jeune Hollandaise de Tilburg, que je connais depuis Berlin. Elle regrette le Lager Seestraβe. – Je m'y amusais bien, me dit-elle. Ici on s'ennuie, il n'y a personne de drôle. Pensez que j'étais invitée certains soirs, avec d'autres filles, au mess de la Wehrmacht, vous savez, à l'entrée du camp. Qu'est-ce qu'on pouvait vider comme bouteilles ! Ah ! Il y avait de l'ambiance, o je ! Les officiers se mettaient à poil, nous, nous l'étions déjà, ils nous versaient les vins dessus, et ils buvaient à même la peau partout. Gotverdom' ![131]

Elle raconte cela naturellement, Johanna, comme on évoque une partie de pêche ou un pique-nique amusant.

Certaines habitantes du Lager Karpfenteich sont parties au Lager Scharfenstein, sous la houlette de Juliette Verginas : Dédée la faiseuse d'histoires, la lamentable Madame Cassandre… La petite Mado Suma aussi. Les bals du samedi soir ont remis des filles sur mon chemin, comme à mon arrivée en septembre ; de nouveau des minois me cernent avec insistance. Ginette, pas belle, la griffe toujours prête, mais directe et cœur d'or. Franziska, avec sa face camuse, qui me fait présent d'un… bifteck de marché noir ! Je l'invite à le partager avec moi. En les écoutant, je découvre à travers leurs récits les raisons qui ont amené ces pauvres filles dans les fabriques du Reich. Pour toutes ou presque, ça a été sur un coup de tête, une déception amoureuse, une brouille avec la mère, le père au chômage ou le frère prisonnier. Et puis le rêve d'Amérique, la perspective de gagner quelques sous de plus. Si peu…

Une confidence, encore, que j'attendais moins que les autres. Le camp abrite, oh ! discrètement, un couple de lesbiennes. Le populaire, toujours délicat, les appelle les gouines ; un mur invisible les entoure, mépris et rigolade. Elles sont gentilles, pourtant, et ne font de mal à personne. Venues au bureau pour une affaire quelconque d'horaire de travail, elles me remercient de ne pas marquer de différence à leur égard. Je ne peux pas, pourtant, m'empêcher de leur demander pourquoi elles ne fréquentent pas les garçons. En ont-elles peur ? – Oh ! non, ce n'est pas ça. Mais les hommes, c'est brutal, c'est maladroit, ils vous font mal sans s'en apercevoir, ou alors ils tirent leur coup pour leur plaisir à eux,

[131] Malédiction de Dieu !

sans s'occuper de savoir si on est satisfaite. Tandis que l'amour entre nous, si vous saviez comme il y a de tendresses, de douceur dans les attentions, dans les gestes… Et puis, on peut le faire durer autant qu'on veut. C'est autre chose que l'assaut d'un mâle !

Par elles, j'apprends aussi qu'il existe des différences : les unes sont vaginales, d'autres clitoriciennes. Je parfais mon éducation pour l'avenir…

Dans l'instant, du cercle des filles se détache une certaine Denise. Je ne lui suis pas indifférent, je crois ; elle a un côté Ninon, blonde, dix-huit ans, une certaine grâce, la voix douce, l'œil candide (l'œil, oui, mais le reste ?), un air de ne pas y toucher qui incite à taquiner la truite, à pousser la mignonne dans ses retranchements jusqu'à ce qu'elle se dévoile…

À propos de voile, je ne pensais pas si bien dire, c'est elle qui a pris l'initiative, au sens propre. Comme j'avais à faire, ce samedi après-midi, dans la baraque de Denise, justement, les copines se mettent à pousser des cris effarouchés à mon entrée. Elles me font comprendre que l'une d'entre elles est en train de changer de robe. C'est précisément Denise, qui se prépare à aller voir son petit ami. – Ne regardez pas par là ! me crie-t-on. J'obtempère bien volontiers, pendant deux bonnes minutes, le temps convenable. Mais elle devait y mettre le temps à choisir sa robe, ma Denise ; car quand je risquai enfin un œil dans sa direction, entre le châlit et l'armoire, eh bien j'eus la vision d'un joli corps aux courbes agréables, tout blanc et sans le moindre voile, tout à fait comme Hector dans *la Guerre de Troie n'aura pas lieu* quand à la vue d'Hélène rajustant sa sandale il constate avec la voix de Louis Jouvet : « Je vois deux fesses charmantes ». Les copines poussèrent de nouveaux cris, hypocritement scandalisés (les garces ne demandaient que ça) ; je ne détournai pas le regard. J'ai toujours, partout et en toute circonstance, rendu un culte à la beauté. C'est Keats qui a écrit : « A thing of beauty is a joy for ever ».

J'en déduis qu'il est dans l'instinct de la femme d'être exhibitionniste. Que les mœurs se relâchent, que la mode en décide, et les filles d'Eve se mettront toutes nues sur les plages – quand on pourra revenir aux bains de mer. Ce n'est pas pour demain[132].

Elle insiste, Denise. Elle s'est proposée pour repasser mon linge, et, maligne, elle a fini par s'arranger pour mener l'opération chez moi, pendant la pause de midi. Me voilà donc allongé sur mon lit, pour lui laisser la place, avec la jolie fille à deux pas, candide ou faussement candide, sa blouse de coton serrée à la taille, et elle m'a fait comprendre, négligemment, qu'elle ne portait

[132] Mais si, presque : le bikini est apparu en 1947 ; le topless, triomphant d'abord en secteur limité à Saint-Tropez (Sein-Tropez…) dans les années 60, a fini par l'emporter partout vingt ans après, en même temps que le string. Il n'y a plus grand-chose à enlever…

rien dessous… La pensée qu'elle a un jules me retient sur la pente savonnée de la tentation, d'autant que le garçon lui est fidéle et que je le trouve sympathique. La mère Jungmann vient stopper toute velléité d'ébats. Se serait-elle juré de protéger ma vertu ? – Je vous interdis de recevoir des filles dans votre Privat ! tonne-t-elle. – De quel droit ? Et justement, c'est mon Privat, ça ne vous regarde pas. – Il n'y a pas de vie privée ici ! – Au fond, la bonne dame a des jalousies de vieille rombière. Mais elle a gagné : Denise n'est pas revenue.

*

Et tout à coup, la guerre repart, les nouvelles arrivent. En plein mois de janvier, contre toutes les habitudes militaires depuis des siècles, les Russes relancent le combat. Nous apprenons les chutes successives de Varsovie, puis, le 18, de Cracovie. Voilà les Cosaques à Gestochowa – comme au temps de ma mère lorsqu'elle y était enfant. Toute la bande de territoires que la Wehrmacht avait réoccupée en Belgique est de nouveau évacuée.

Pour faire diversion, notre Lagerführer, qui n'est plus très leste, se livre à des évolutions de patinage involontaire et assez peu artistique sur la neige gelée ; il tombe trois fois en deux jours, furieux de perdre sa dignité, et d'autant plus roide et enquiquinant. Comme si ces exploits ne suffisaient pas, il enfonce la porte de l'infirmerie dont le docteur lui interdisait l'accès parce qu'il examinait une Serbe du camp ; mais l'œil du maître ne doit-il pas tout voir, poser son regard partout ? pas de murailles pour Dieu le père, voyez Victor Hugo ; donc mon Jungmann se rue sur la porte, qui tombe par terre et lui avec. Le voilà étalé les quatre membres épars, chapeau parti en excursion et les lunettes cassées, au beau milieu des malades et des consultants médusés. La Serbe, déshabillée, ne sait plus où se fourrer, le toubib retient une forte envie de rire, le Lagerführer à quatre pattes cherche ses bésicles et son autorité perdue. Il la retrouve vite, face au docteur qui se rebiffe : - C'est moi qui commande ici. – Je suis le chef ! Tout ce qui se passe dans ce camp me regarde. – Vous n'avez rien à faire à l'infirmerie ! Vous violez le secret médical ! – Belle empoignade d'Allemands. L'affaire est portée par le docteur outré à l'AEG-Friedrichstal. Les sommités rappliquent : le grand patron soi-même, Herr Doktor Werner, Bratsch, Habermann le manchot. Cela se complique de litiges connexes, une réserve de pommes de terre gelées par négligence, etc. Il est question d'envoyer Jungmann en stage dans un centre de formation pour postulants à la direction des Lager, et de lui imposer un adjoint ! Il refuse net, l'affaire se tasse, mais l'altier Lagerführer est tout à fait aplati. La Madame aussi a perdu de sa superbe. Je ris sous cape. Voilà les engueuleurs engueulés. Tout le monde respire. Ivan (Ivan, ti siouda !) a enfin la paix, pour un temps.

Les événements militaires se précipitent tout d'un coup. Le 22, on annonce les Russes à Thorn et sur le Haut-Oder, à Oppeln ; la Silésie entamée, Breslau évacué. Cette fois, c'est l'invasion. Les réfugiés de Silésie emplissent de leurs cohues les gares de Berlin et de Dresde (je tiens cette information de Madeleine Suma qui rentre d'une permission dans la capitale). Le front du sud est inchangé, sauf à Budapest : on se bat dans la ville, les Russes progressent rue par rue. – C'est clair : Staline lance l'assaut concentrique sur Berlin, l'assaut final. Si cela continue, le Reich aura capitulé avant même que les Russes n'arrivent ici.

La route enneigée résonne du grelot des chevaux attelés aux traîneaux qui descendent des balles de paille à la gare de Bodenbach, pour servir de litières aux réfugiés. Des camions passent, chargés de meubles. Début d'un spectacle connu.

Et cependant l'Allemagne prise à la gorge lève ses ultimes réserves, envoie ses Marie-Louise vers ce front toujours reculant, désespérément inutile. Résistance héroïque ? ou holocauste criminel ? Des milliers et des milliers de morts vont s'amonceler, tas de cadavres raidis, parmi les décombres. Pour la patrie ? Non ; pour le nouveau Kaiser, pour l'idée d'un homme, suprême dérision. Le prophète inspiré, le Messie, le Guide infaillible, le Chevalier de fer invincible – l'ancien combattant qui, modeste, la main sur le cœur, disait en 1934 : « Je sais ce que c'est que la guerre ; jamais, jamais je ne ferai la guerre » - le voilà acculé à l'orgueil insensé du conquérant battu.

Aux actualités : des vieux en chapeau mou qui réapprennent, à plat ventre, à tirer au fusil ; des gosses de la Hitlerjugend qui s'exercent au tube antichars, des femmes aussi. Sparte prépare les Thermopyles. Dans une ville (est-ce Berlin ?) des barricades de tramways placés en travers des carrefours attendent le choc des chars russes. Et, plantés sur les immeubles écroulés, des panneaux laconiques proclament : Tod oder Sibirien – Mort ou Sibérie – et : Wir kapitulieren nie ! C'est la consigne de Goebbels : Nous ne capitulerons jamais[133].

Le 25, Nelly est aux cent coups : son ami allemand de Tetschen est envoyé sur le front de l'Est. Lui et d'autres partent par paquets, agités d'espoir quand même (ceux qui ont la foi), le plus souvent écrasés de résignation, ou muets de rage rentrée, parfois arborant le rictus de l'ironie impuissante ; ils s'en vont, grappes chargées sur les plates-formes à marchandises qui partent dans la neige et la nuit polaire.

Je repense subitement, je ne sais trop pourquoi, à ce général à monocle du Groβ Paris qui cavalcadait entre les arbres du Bois de Boulogne ; j'étais alors

[133] Le slogan le plus répandu de ces temps d'apocalypse était : Lieber tot als rot – plutôt mort que rouge. Goebbels devait se l'appliquer à lui-même, et à tous ses enfants.

prof à Courbevoie, et tous les jeudis matin je conduisais mon groupe d'élèves de la rue Lambrecht, à pied, à la séance obligatoire de plein air qui se déroulait au Bois côté Avenu de Madrid. C'est là que passait régulièrement, au petit trot, sur un magnifique cheval bai, le Herr General, discrètement protégé par des imperméables de la Gestapo à demi cachés derrière les troncs ; quelquefois l'officier, uniforme impeccable, assiette parfaite, allait au pas en sifflotant des sonneries de cavalerie…

Et puis je revois cet Oberleutnant du Lager Seestraβe, rescapé du front russe, ses cheveux blancs à trente ans, son regard vide… Il a dû retourner au casse-pipes, depuis… Deux silhouettes de la guerre : la victoire, la défaite.

Samedi 27. Madame Antoinette vient dîner chez moi, avec Denise toute sémillante. Bal chez les Françaises jusqu'à deux heures et demie du matin. « Dansez ! la vie est brève ». Où sera-t-on dans un mois ?

Le dimanche matin, je me lève à 5 heures et demie (trois heures de sommeil) pour aller… au cinéma. On passe un film français, en français, ce matin à Bodenbach ; il n'y a qu'un train, qui part de Bensen avant sept heures. Quelques courageux (et –geuses) y vont aussi. Le film (*La femme que j'ai le plus aimée*) est gentillet, ça n'a rien d'un chef-d'œuvre, mais nous avons tant besoin de sortir de notre marécage, d'oublier la guerre, l'avenir ! Cela fait toujours deux heures où l'on a l'illusion d'être au pays.

Je rentre à Bensen à pied par la route, avec Totor, dans la neige, sous la neige (il n'y a plus de train pour la journée). Marche tonique de huit kilomètres à travers un paysage de cristal.

Janvier s'achève. L'offensive russe poursuit sa marche irrésistible en avant. L'Armée Rouge est devant Görlitz – à 180 kilomètres de Berlin, et à 65 d'ici ! L'Erzgebirge, massif montagneux, reste sur le côté ; les Russes allongent leur pointe vers le cœur du Reich, entre les Sudètes et la Baltique ; les grandes plaines de Silésie et du Brandebourg s'y prêtent à merveille, malgré l'hiver. À l'Ouest, rien : les Anglo-Américains paraissent bloqués devant le Rhin. Vont-ils laisser les Cosaques submerger toute l'Allemagne ? Roosevelt a-t-il décidé de l'abandonner à Staline ?

Nouvel accès de fièvre. Je délire quelque peu. Des images passent. Je me vois marchant, marchant dans un désert glacé, fuyant je ne sais quoi. Quand la lucidité me revient, je pense à Denise ; j'ai une envie folle de la prendre dans mes bras. Et puis un grand dégoût m'envahit. Trop de coucherie, dans ce maudit camp ; il me faut l'amour, l'amour, la pureté !

À d'autres moments, j'éprouve une autre envie, irrésistible : me retrouver devant des élèves, leur parler de littérature, de poésie… Ce bonheur reviendra-t-il un jour ?

Cela discute ferme, chez les garçons (français) du Lager. Par où vont-ils venir ? (ils : les Russes). Y aura-t-il bataille ? Où pourra-t-on fuir ? Certains envisagent de rentrer en France, à travers l'Allemagne, à pied s'il le faut. Car la question obsédante, lourde d'angoisse, demeure : que vont-ils faire de nous ? (ils : les Allemands – ils sont capables de nous interner en camp de concentration, pour prévenir une révolte possible ; - ou ils, les Russes : déportation en Sibérie ? C'est ce que nous promet la propagande nazie, avec une telle insistance qu'on finit par en être imprégné, quoi qu'on en ait).

On vit des journées mornes, étouffées par la neige, figées par le gel, des journées interminables où la cervelle tourne à vide. Il faut rester calme et travailler, quand à trois journées de marche d'ici les hordes d'Attila (Goebbels dixit) avancent inexorablement avec leurs milliers de chars qui broient sous leurs chenilles les villes et les gens…

Cependant les mesures spartiates s'aggravent. À partir du lundi 29, la fabrique ne sera plus chauffée que quelques heures par jour, le charbon manquant. Voilà le Reich au bout des réserves, au stade où nos stratèges en chambre le situaient dès 1939… Il aura fallu une guerre colossale de cinq ans et le monde entier coalisé contre lui pour que l'Empire hitlérien commence à craquer.

Le travail de nuit est étendu. Vingt-huit femmes du camp font maintenant la nuit aux machines, alors que – dérision – il n'y a plus de matériel. Pour réconforter les pékins de l'arrière la propagande montre aux actualités des départs de fusées appelées V2, énormes torpilles volantes dressées à la verticale et qui disparaissent dans les nuées au son tonitruant (sur la bande de film) de la *Chevauchée des Walkyries*, ô Wagner.

Plus de charbon, donc. Comme de bien entendu le thermomètre redescend à – 15. Blizzard, tourbillons de neige à l'horizontale : un avant-goût de la Sibérie promise…

Le 30, la rumeur prétend qu'on évacue Reichenberg. Cette localité se situe à environ 60 kilomètres à l'est. Pourtant aucune rumeur de combats ne nous en parvient, ni bombes ni canon.

Je me suis renseigné auprès de Schumann sur les V2. Ce sont des fusées autopropulsées à l'arrière ; on les lance jusqu'à la stratosphère, en milieu presque vide : ne rencontrant plus de résistance de l'air, elles retombent à une

vitesse accélérée qui dépasse celle du son[134], ce qui fait que ceux qui sont visés ne les entendent pas venir. C'est l'arme de l'apocalypse. Comme elles ne comportent pas d'appareillage de guidage, à la différence des V1, leur charge explosive les remplit tout entières ; les dégâts sont énormes. – Il y aura d'autres armes secrètes, me dit Schumann. L'ennemi ne sait pas ce qui l'attend.

Le 31, discours radiodiffusé du Führer. Le dieu parle. Comme à l'accoutumée, cela commence par le Traité de Versailles, l'historique du Parti (on finit par le connaître ![135]) ; proclamations de foi, déclarations de haine à l'égard des Juifs, de la coalition marxisto-capitaliste ; pour finir, on s'en remet au Tout-puissant.

La neige tombe, inlassable. À l'Est rien de nouveau.

*

Février. La fièvre m'a quitté. Mais il est dur, chaque nuit à quatre heures, par moins vingt degrés, de s'engoncer comme pour le pôle et d'aller de baraque en baraque ouvrir les portes et crier le réveil : - Debout ! C'est l'heure ! – pour les Français – Vstavaï ! pour les Russes – Aufstehen ! – pour les autres. La Wache, la garde du Lager, a été dégarnie, certains territoriaux étant envoyés à l'Est ; il me faut remplacer celui qui réveillait les travailleurs. Encore ai-je la chance de pouvoir me recoucher ensuite sur la paillasse pas trop refroidie et d'y attendre l'heure de mon propre lever. Je songe avec compassion aux pauvres filles qui partent à pied dans le noir, l'estomac vide, en glissant sur la neige gelée jusqu'à l'autre bout de Bensen pour travailler dans des ateliers pas chauffés.

Jeudi 1er Février. Allé à Tetschen faire le plein de tickets du mois pour le camp à la Kartenstelle. Le manque de trains m'oblige à partir à sept heures ; le retour pas avant quatre heures de l'après-midi. On se bouscule aux portières, et je ne trouve de place que sur la plate-forme. Charmant, par ce froid. Mes démarches administratives achevées, je tue le temps au Ratskeller : il y fait bon, personne pour me déranger ; j'écris aux copains de Berlin, à ceux du bureau aussi, à Natasha. Je pense que c'est la dernière fois. Le retour m'amène à la gare de Bodenbach, sur l'autre rive ; le train y est formé, j'aurai plus de chance de

[134] 5000 km à l'heure (la vitesse du son dans l'air est de 1225 km/h environ).
[135] Hitler avait cette manie de faire précéder chaque discours, chaque déclaration, d'un rappel des origines du mouvement national-socialiste ; il avait infligé le topo même à Neville Chamberlain venu à Berchtergaden négocier l'affaire des Sudètes… Etait-ce une volonté de justification opiniâtre ? (combinée sans doute au travers germanique de remonter aux causes premières pour expliquer un phénomène).

trouver une place à l'intérieur. Le château sur son éperon se noie de brume blafarde, l'Elbe morne charrie des glaçons. La gare grouille de réfugiés piétinant dehors dans la boue glacée, sous un ciel fermé : Polonais en pelisses sales, familles allemandes, des vieilles trimballant leurs baluchons, des gosses, des Russes de quelque Lager évacué, misérables et bovins, des officiers hongrois impeccables et dédaigneux… Ceux-là n'ont pas dû faire beaucoup la guerre, à voir leurs uniformes soignés et le pli net de leurs pantalons à passepoil rouge. Toute une Europe se comprime et se replie sur elle-même, fuyant le raz-de-marée vers une île qui se rétrécit chaque jour. Des trains passent, bourrés comme des caques de harengs fumés ; les visages s'écrasent aux vitres, blancs, vides, sans expression. La neige des toits des wagons fond et gicle en boue liquide sur les portières (le dégel a commencé). On raconte que la panique était telle au départ que des gens s'étaient agrippés sur les marchepieds et ont voyagé ainsi dans le vent polaire et la nuit ; au matin, beaucoup avaient disparu, semant de cadavres le ballast ; les autres étaient gelés, et quand on avait voulu ouvrir les portières, ils étaient tombés tout raides comme des fagots en faisant un bruit sec…

2 Février. Les Russes auraient atteint Küstrin, à 80 kilomètres à l'est de Berlin. La nouvelle, vraie ou fausse, a l'air de réjouir tout le monde, Allemands compris. Leur terreur des Cosaques est énorme, mais la perspective d'une fin proche a tout de même de quoi soulager les esprits. Nous autres les Ausländer, en dépit des prédictions sinistres dont la propagande cherche à nous accabler, nous voyons dans la débâcle du Reich la chance du retour au pays. Nous avons entendu dire que les Russes, d'ores et déjà, rapatrient chez eux les Italiens qui se trouvaient en Silésie, en les faisant passer par les Balkans et la Méditerranée. Et en effet, à la réflexion, qu'auraient-ils à faire de nous garder, bouches inutiles ?

Il n'empêche que les bobards vont bon train, dans le sens des horreurs que les Barbares amènent avec eux. Je les vois naître et jaillir avec la même spontanéité que nos bobards à nous, Français, ceux qu'on entendait en mai 40 – et ce sont les mêmes ! Ventres ouverts à coups de sabre, seins coupés, fillettes violées, bébés massacrés… En France, c'étaient les uhlans, ici ce sont les Kalmouks. Une survivance ancestrale de la Guerre de Trente Ans, voire des Grandes Invasions. Les vieilles peurs ont la vie dure.

Je commence à ranger effets, livres et papiers dans les valises. Il faut être prêt à toute éventualité. Si la bagarre vient par ici, peut-être faudra-t-il décaniller en vitesse.

3 Février. On a pendu deux Russes jeudi sur la Place du marché à Bensen, pour venger l'assassinat d'un Lagerführer. Pendu – ja, meine Damen und Herrn, oui, messieurs-dames – comme au bon vieux temps de Louis XI. Est-ce un bobard ?

Autre bobard, et il est de taille, celui-là : les Russes seraient à Berlin ! Ça, j'attends pour le croire. Ce qui est sûr, c'est que la défense de la capitale se met en place : tranchées, barricades. Troupes et chars occupent les banlieues.

Ici, rien ne bouge.

Wera, la jolie Russe fine et blonde qui travaille à Friedrichstal (« dans le civil », elle est étudiante en médecine dentaire à Orel), m'a assuré que ses compatriotes vont nous rapatrier dès qu'ils seront ici. Allons, tant mieux.

Carte des Dutzschke. Derrière les mots perce l'inquiétude. Eux au moins ne croient pas au miracle.

Semaine du 5 au 10 février. Les opérations se stabilisent. Après avoir menacé Berlin de leurs avant-gardes, les Russes se replient sur l'Oder, tenant toutefois la capitale sous le feu de leurs canons à longue portée. Ajoutée aux bombardements aériens anglo-américains, l'artillerie soviétique va poursuivre l'anéantissement, entassant de nouveaux morts sous les ruines fraîches, remuant les anciennes jusqu'à en faire un chaos de pierre. Et c'est ce chaos de pierre que le régime veut défendre à tout prix, moellon après moellon, barricader, cadenasser, comme une forteresse où chaque immeuble (ou son squelette) doit devenir un blockhaus. D'ores et déjà, il n'y a plus de S-Bahn, plus de tramways (on les utilise pour dresser les barrages) ; le gaz est coupé, le courant électrique distribué quelques heures par jour. Les bureaux, les administrations se réfugient sous terre, dans les caves, dans les couloirs du réseau souterrain. Un Berlin des cavernes va doubler l'autre. Un décret interdit aux habitants de quitter la capitale. Sardanapale entend-il s'ensevelir avec les sujets qui lui restent ?[136]

Hitler veut avoir son Stalingrad à lui. Ce sera Berlin. L'orgueilleuse capitale du Reich sera anéantie, mais de là repartira la marche en avant jusqu'à la victoire. Tel est le but suprême. Tout le monde autour de moi attend la chute imminente de Berlin. Pas moi. Je crois avoir compris le calcul d'Hitler. Il s'agit de tenir sur le dernier carré, le temps qu'il faudra, de faire du territoire encore libre une Festung, une citadelle inexpugnable. De là le dieu enverra ses bolides volants, ses foudres anéantisseuses sur les villes et sur les armées de l'ennemi, jusqu'à la consommation, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Debout sur son tas de ruines, le dieu sera vainqueur et maître d'un continent en ruines…

Berlin ne va pas tomber. Berlin va tenir des semaines encore. Bien entendu les Alliés, si près du but, ne vont pas concéder au dieu les mois nécessaires à l'élaboration de ses armes diaboliques. Pour commencer, l'Armée Rouge, dont l'avancée au cœur du Brandebourg fait un angle aigu, va ouvrir les branches du compas, au nord le long de la Baltique jusqu'à Stettin, au sud en se

[136] Ces informations m'étaient données par les Allemands des bureaux de la fabrique.

glissant au pied des Sudètes jusqu'à l'Elbe (serons-nous englobés dans l'opération ?). Alors les Russes auront reconstitué un front en ligne, nord-sud, et pourront repartir à l'attaque. Le délai nécessaire pour reformer leurs armées d'assaut, la résistance de plus en plus âpre à mesure qu'ils avanceront, tout cela va prendre du temps. Et ceux de l'ouest ?[137] Je pense qu'ils finiront tout de même par tenter quelque chose ; évidemment, la ligne Siegfried, et le fossé du Rhin derrière, ont de quoi les arrêter, d'autant qu'à l'inverse des Russes, ils se montrent économes en vies humaines. Ils n'ont ni la rage de détruire la nation nazie, ni le souverain mépris de Staline pour l'énormité des pertes.

Comment cela finira-t-il ? L'Allemagne finira par tomber par morceaux. Et il y aura forcément un armistice – s'il reste quelqu'un pour le signer. La Wehrmacht est tellement disciplinée, la population tellement amorphe, que je ne vois pas d'où pourrait venir une capitulation. Il n'y a même plus place, la Gestapo veillant, pour un soulèvement socialiste comme en 1918.

Rectificatif à un bobard qui n'en était pas un : les deux Russes de Bensen ont bel et bien été pendus. Pas en place publique, non quand même, mais dans leur Lager en présence de tous leurs camarades, pour l'exemple. Finalement, il n'est pas sûr qu'ils aient été les vrais coupables. Quant à l'assassiné, il se porte à merveille : il n'a même pas été blessé. La farce est parfaitement sinistre.

Le 6 on découvre un spectacle nouveau : la route qui passe au-dessus des baraques en sortant de Bensen, d'habitude déserte, s'est tout à coup animée d'un encombrement militaire hétéroclite, d'une succession d'uniformes sans lien entre eux, la confusion invraisemblable d'une retraite sans nom. Des Russes de l'armée Vlassov, des blessés hirsutes, sales, hagards. Des Hongrois en kaki. De Waffen-SS français, le col dégrafé, la capote chiffonnée dans le ceinturon, de faux Allemandes en somme, balourds, blagueurs, l'air de se f… de tout. Les défenseurs de la Nouvelle Europe. Cohue bigarrée, réédition cosmopolite de la Grande Armée de 1812, « l'armée des vingt nations », et qui ne vaut pas mieux qu'elle : des nationaux épuisés et des étrangers indifférents. Est-ce avec ça qu'Hitler espère encore gagner la guerre ?

8 Février. Aucune nouvelle ne nous parvient plus de Berlin ; plus une carte, la poste ne doit plus fonctionner, plus une lettre, faute de « passeur » : nul n'entre dans la capitale, nul n'en sort.

---

[137] (Je retrouve après coup une note égarée, datée de cette époque, début février, et qui exprime bien l'état d'esprit où la propagande hitlérienne nous avait mis, ceux d'Allemagne) : Est-ce que les Américains attendent que les Russes arrivent sur le Rhin ? Alors à quoi a servi leur énorme effort, avec le débarquement et la conquête de toute la France ? S'imaginent-ils, avec leur naïveté de cow-boys, que le petit père Staline va arrêter ses Cosaques devant les Vosges ?

Le spectacle a changé sur la route. Ce sont maintenant des civils qui passent et s'en vont aussi vers l'ouest, réfugiés transis, cahotés sur leurs charrettes où tremblent leurs hardes.

Les alertes ont cessé ; calme plat ; plus de nouvelles de l'avance soviétique. J'ai le moral au plus bas. Il faut continuer cette vie d'esclave, insipide et sans but, tandis que des mondes s'écroulent, et qu'on ne sait rien de ce qu'on sera dans un mois : dans les steppes russes, sur le chemin de la France, ou encore ici, ou mort. Ce n'est pas seulement l'angoisse, c'est la découverte atroce du temps perdu, irrémédiablement perdu, de la jeunesse qui s'écoule sans retour, alors qu'il y a tant à faire d'utile, de bon, de beau.

Un petit événement vient secouer mon cafard. Trois garçons qui travaillent à Friedrichstal sont virés des chambres qu'ils habitaient en ville, et la fabrique les reloge tous les trois ensemble dans un local inoccupé du camp. Il s'agit d'un Belge, Piet, instituteur de son état, d'un Hollandais ingénieur chez Philips à Eindhoven, qui s'appelle Walther Van Alphen, et de Jean Schauss l'Alsacien. La mère Jungmann saute sur l'occasion pour me virer à mon tour et m'expédier rejoindre les trois autres dans le mini dortoir ; ma chambre est attribuée à la Wache[138]. Il y a longtemps que la harpie cherche à me confisquer mon petit territoire de liberté, sous prétexte que « j'y reçois des femmes » ! Jungmann, tyrannique en diable et vaniteux « comme c'est pas permis », dirait ma bonne grand-mère, a des moments de relâche et presque de bonté. Mais sa toupie de bonne femme ne se détend jamais, l'œil en alerte permanente, la goule prête à jeter son paquet de vipères et de crapauds. Elle doit avoir un bol de vitriol en guise d'estomac. Toute cette bile qu'elle remue en marchant lui fait la voix rauque, et comme on l'entend grogner, gémir et rouscailler de sept heures du matin à neuf heures du soir, il y a bien de l'agrément à subir son commerce. Y a d'la joie, comme chante Charles Trenet.

Dans un premier moment, je râle, moi aussi. Me voici chassé de mon cabinet de rêverie, et retourné sans ménagement à la vie de chambrée. Par chance la chambrée est plutôt sympathique, sans aucune vulgarité ; Jean Schauss et le Hollandais sont instruits et intelligents, d'esprit rapide et perspicace. Je perds évidemment l'agrément du ménage à trois avec mes geishas, les sœurs Dereix et des petits dîners galants. C'est triste surtout pour mes compagnes du soir, qui se trouvent livrées intégralement à la vie des baraques. Jean et Walther rouspètent aussi : ce changement de résidence complique leur existence sentimentale.

Et puis je découvre, dans les jours suivants, que mon déménagement a l'avantage de me couper brutalement de cette vie un peu molle, parfumée de présences gracieuses, où je m'endormais. Je retrouve le plaisir intellectuel de

[138] Garde du camp.

conversations sérieuses, et le plaisir tout court de réactions viriles. Finis les chipotages et les ragots – mais pas les vexations infligées par la mère Jungmann. De m'avoir viré ne lui suffit pas, il faut qu'elle me harcèle de piques et de banderilles. Si elle ne reçoit pas ma cuvette de soupe au travers de la tronche avant que je parte d'ici, c'est que je serai une lavette (je tiens à ma soupe, aussi : on n'a pas tellement de raison de gaspiller).

Jungmann lui-même est nerveux. L'approche des Russes, peut-être. Rien aux nouvelles, pourtant. De nouveau la guerre s'enlise. Cela me devient insupportable. Moi le pacifique, j'ai des envies de bagarre. Vivement une bataille, des bombes, la fuite sur les routes, n'importe quoi plutôt que de continuer à moisir dans les miasmes de l'étang aux carpes… Voilà où j'en suis. Patience ! Cela va venir, et sans doute au-delà de mes souhaits…

Dimanche 11 Février. Encore un dimanche, vide, interminable – un de plus – un des derniers, à coup sûr. Pour le peupler, Jungmann invente l'intermède des pommes de terre, probablement sur ordre de Habermann : il faut trier dans la réserve et éliminer les Kartoffeln gelées. Tout le camp est mobilisé, moi y compris, et pas en douceur. C'est le Jungmann des mauvais jours qui fait pivoter son monde, il ne lui manque que le fouet du dompteur ; après quoi, chaque équipe installée devant son tas de patates, il déambule d'un air satisfait, l'œil sardonique. Il a tort, le Herr Lagerführer. Il ne perçoit pas le frémissement, voire la surexcitation qui parcourt le camp. Les Italiens et les Russes sont les plus prêts à la révolte. Ce n'est pas le moment de malmener le peuple esclave. Compte-t-il sur les pendaisons, lui aussi ? Les Français, d'ailleurs minoritaires au Lager, restent amorphes. Grégoire se contente de répéter : - Ah ! les vaches ! – Les femmes, comme d'habitude, attendent en tremblant plus ou moins, ou demeurent enfermées dans leurs petites histoires misérables, sourdes à tout le reste.

Après la corvée de patates, je distribue les tickets de la semaine dans les baraques, selon la routine, puis je vais me promener à la sortie orientale de Bensen. Le Volksturm a été mobilisé à partir de ce matin pour creuser des fossés antichars sur toutes les routes d'accès à la bourgade. On en fait autant à Tetschen. Sparte prépare la résistance suprême et fait de chaque village un camp retranché. Je regarde, les mains dans les poches, moi l'esclave, trimer et suer le peuple des seigneurs. C'est jouasse, comme dirait Grégoire.

Lundi 12 Février. Le tri des patates gelées continue au camp. Les travaux de fortification aussi. Tous les Allemands mâles de Bensen y travaillent. Le Docteur Werner, grand patron de l'AEG Friedrichstal, pioche comme les autres et creuse les défenses qui arrêteront les blindés soviétiques… Le travail civil est suspendu, les usines sont fermées pour deux jours.

Les Jungmann – qui, eux, ne piochent pas – sont décidément impossibles. Le vieux court droit à la bataille.

- Ça n'a pas raté. À deux heures de l'après-midi, il a traité Schatschow, l'Ukrainien, de dourak (idiot) ; ce n'est pourtant pas bien méchant, et Schatschow non plus, avec son air bonasse et lourdaud. Mais voilà que l'Ukrainien se mue en loup : il saisit le Lagerführer à la gorge et lui balance une pièce de fer sur la tête ; à deux centimètres près, il l'atteignait à la tempe et pouvait l'étendre raide mort. L'incident a les suites prévisibles : Schatschow est arrêté et incarcéré. Les yeux des Russes sont mauvais, quand ils regardent Jungmann. À sa place, je cesserais de jouer les dresseurs de bêtes.

Le soir, je fais une visite aux Dereix, dans leur baraque. Je me rends compte aussitôt qu'un cercle d'ostracisme les isole des autres Françaises. Comment en serait-il autrement ? Yvonne est saoule comme une grive, et Nelly se vante d'avoir passé une nuit formidable à Tetschen avec les gars de la Wehrmacht. Nos ouvrières travaillent pour les Allemands, mais elles ne couchent pas avec eux. Souvent plus que légères, elles ne pardonnent pas aux deux bourgeoises de n'être jamais que des putes et des filles à soldat.

13 Février. Réfugiés, réfugiés, Ils passent par caravanes, en remorques attelées à des tracteurs, en camions bâchés à la hâte, en charrettes de paysans. Tristes amoncellements de ballots, de couvertures, de gosses, de vieilles, de paniers d'osiers, de femmes en fichu, et le broc d'émail bleu qui oscille, accroché derrière. Villages de Silésie, villages des Ardennes : la guerre a partout le même visage. Mêmes défilés sans espoir, les mêmes yeux sans expression. Flux et reflux des populations au hasard des victoires et des défaites, un 1940 à l'envers. Mais ici on patauge dans la boue de neige qui glace les pieds, sous un ciel perdu dans la grisaille.

Pendant la pause de midi je fais un peu de marche sur cette même route en direction de Tetchen.

Une alerte à dix heures du soir, pour rien comme d'habitude. Mais environ une demi-heure plus tard, un tonnerre lointain mais continu nous bourdonne aux oreilles avec une telle force, malgré tout, et une telle insistance que tout le monde sort des baraques : impossible de s'endormir. Un spectacle inattendu nous saisit : tout l'ouest, jusqu'au nord-ouest, est illuminé, haut dans le ciel. De temps en temps éclate une sorte de soleil sur l'horizon au sein de cette extraordinaire aurore boréale. Ce ne peut être qu'un bombardement, mais même à Berlin je n'en ai jamais connu de cette intensité. Et qu'est-ce qui est bombardé ? Brüx ? Mais Brüx ne peut produire un tel brasier. – C'est à Dresde, me dit Röβner, l'électricien qui se trouve au camp pour remettre des fils en état. – Dresde ? Mais nous en sommes à soixante kilomètres ! – Cela me paraît

invraisemblable ; pourtant Röβner, qui est de Meiβen, a l'air sûr de lui. Si c'est exact, il s'agit d'une opération sans précédent. Cela doit être épouvantable, là-bas.

Des appareils se rapprochent de notre côté. Un combat aérien invisible se livre au-dessus de nous dans les étoiles, et un grand boum de bombe explose pas loin. Le Lager, tous feux éteints, regarde et se tait, fasciné par cette immense lueur. Des femmes tremblent dans l'ombre.

Dans la nuit, vers une heure du matin, une grosse explosion isolée secoue les baraquements. Un bourdonnement continu d'avions passe sur nos têtes pendant de longues minutes[139].

Mercredi 14 Février. Les réfugiés cheminent toujours, entassés sur les charrettes silésiennes à ridelles, dans les remorques, ou faisant la route à pied à côté des chevaux, pour ne pas les fatiguer. Des femmes, des enfants, des vieillards. Les hommes sont au front, ou au Volksturm, ou morts. Le défilé est plus dense et plus continu qu'hier. Des camions militaires s'y intercalent :

---

[139] Il s'agissait bien de Dresde, qui subissait le premier des quatre bombardements qui devaient l'anéantir. Les Anglais y mettaient au point une technique nouvelle de destruction ; l'effet combiné des bombes soufflantes et des bombes au phosphore déchaîna un océan de feu :

« Alors s'éleva un vent de cyclone qui en un instant propagea les flammes à travers la ville entière et généralisa l'incendie. Ce fut l'épouvante parmi le deuil et les cadavres, les écroulements, le fleuve de sang. L'air était en feu… En moins de douze heures cette grande cité florissante et majestueuse, une des plus belles d'Allemagne, fut réduite en cendres ».

Ces lignes n'ont pas été écrites par un journaliste en 1945, mais par Friedrich Schiller, dans son *Histoire de la Guerre de Trente Ans* ! Elles racontent le célèbre sac de Magdebourg (1631)… Il n'y a pourtant pas un mot à changer : c'est exactement ce qui se passa à Dresde dans la nuit du 13 février 1945.

Dresde, jusqu'alors épargnée et intacte, fêtait sans méfiance le Mardi-Gras et le carnaval des enfants, tandis que s'entassaient dans la ville des masses de réfugiés de Silésie qui avaient doublé le chiffre de la population. Le nombre des victimes fut incroyablement élevé : il y eut plus de morts en une nuit, 25 à 30 000 (estimation) qu'en trois mois à Berlin.

« L'air était en feu » : circonstance effrayante. L'air brûlait, en effet. Les pneus des autos de pompiers éclataient et les véhicules et les hommes prenaient feu spontanément. Les gens qui couraient affolés dans les rues se prenaient les pieds dans l'asphalte en fusion et se transformaient en torches ; on devait retrouver leurs cadavres carbonisés mélangés au sol vitrifié. On empilait les enfants asphyxiés ou brûlés sur les quais de la gare ; la plupart étaient costumés pour la fête ! Je tiens ce détail navrant d'un ancien du STO que je devais rencontrer par la suite à Nancy : les travailleurs étrangers avaient été réquisitionnés et rangeaient les dizaines de Pierrots et de Colombines de six ans disloqués et noircis…

Le crime est anglais. – Churchill, se rendant à Yalta, avait voulu impressionner Staline et lui prouver la puissance de frappe britannique, dans l'esprit de peser davantage dans la balance diplomatique (Staline méprisait « la petite Angleterre »). Trop tard : les conditions météorologiques mauvaises firent reporter le raid au 13 février, deux jours après la fin de la conférence. L'apocalypse sur Dresde, ville sans aucun objectif stratégique ni industriel, demeura inutile : Staline resta de glace.

services du train, du génie, les bureaux de l'arrière. Tout cela s'en va tristement vers la vallée de l'Elbe. Est-ce à dire que le front se rapproche ?

Une nouvelle alerte à midi, puis une autre, tendraient à le prouver. Des formations passent invisibles, haut dans les nuées grises. Cela roule encore, presque aussi fort que cette nuit, toujours dans la direction de Dresde. Sans doute les Anglo-Américains pilonnent-ils les ponts et les nœuds ferroviaires. Cela sent la bataille prochaine.

Ce soir, la chambrée va au cinéma (en dépit de l'interdiction). Les actualités produisent les premières images de la bataille de Silésie. Déchaînement des forces aveugles de la Civilisation : monstres d'acier sans visage qui avancent sur le ventre et écrasent tout sous leurs rubans denticulés, léviathans volants qui foncent au sol en hurlant et crachent la mort, ou surgissent rasant les champs à deux cents kilomètres à l'heure, et les villages qui flambent, et les combattants blêmes sous leurs casques et qui se terrent, impuissants contre le déferlement inexprimable. Si les guerriers de Vercingétorix revenaient, leur glaive à la main, ils trouveraient indubitablement qu'il y a un énorme progrès depuis Alésia.

Un interminable train de formations de bombardiers ronronne au-dessus de nos têtes. À mon retour au camp je vois passer une curieuse caravane venant de Leipa ; dans les camions bâchés de la Wehrmacht voisinent du matériel radio de campagne et des valises de réfugiés, les paysannes avec leurs petits s'entassent pêle-mêle avec les militaires. À la suite arrivent des charrettes attelées de l'armée, bourrées de cuvettes, de cageots à volaille, de vélos, de paquets de linge. Des Gefreiter[140] à pied cheminent emmitouflés dans la grande capote gris vert et le bonnet fourré à oreillettes qui les suivent depuis le front russe. Et puis voici un véhicule tiré par deux chameaux velus à deux bosses ! Ils allongent un pas égal, la tête haute, l'œil dédaigneux, le poil sale et triste. Qu'est-ce que ces bêtes venues du fin fond de la Mongolie font dans un convoi de la Wehrmacht ? Les Gefreiter marchent derrière, résignés, comme frappés d'un fatalisme aussi oriental que leurs chameaux.

Le défilé lent et monotone s'étire ainsi tout l'après-midi, sans discontinuer. Où sont les glorieuses chevauchées de 1940 ?

16 Février. Cela se ralentit aujourd'hui ; la Wehrmacht en retraite et les paysans silésiens ont fait place à un peuple plus coloré d'Allemands de Transylvanie, de Hongrois de la puzta, de Polonais. Ceux-là ont entamé leur longue marche depuis bien plus longtemps, ils sont en route depuis des mois, et à la manière des Barbares qui se poussaient devant eux, une tribu après l'autre, les Wisigoths refoulant les Burgondes et les Huns les Wisigoths, ces malheureux semblent

[140] Simples soldats.

refouler l'orgueilleuse armée allemande dans un cheminement irrésistible. Et c'est vrai qu'aujourd'hui on fuit le Hun ; le Hun, c'est à la fois le Cosaque et le bolchevik.

Il y a huit jours, nous avons eu au camp un arrivage extraordinaire : huit jeunes visages jaunes aux pommettes mongoles, hérissés pour certains de longues moustaches tombantes et guerrières, des volontaires du Turkestan aux noms incompréhensibles que je ne suis pas parvenu à transcrire sur le registre du camp, je leur ai attribué des numéros (ils ne parlent ni l'allemand ni le russe). Il ne m'a pas été facile de leur trouver une carrée, personne ne voulait d'eux. Quand enfin ils ont pu s'installer, leur premier soin a été de suspendre aux montants des châlits à étage des boules dorées, des colifichets brillants, on se serait cru à Noël. Après quoi ils se sont concertés dans leur langue gutturale, ils cherchaient visiblement une direction, un cap… Ils durent le trouver, finalement, même sans boussole ; et alors ils sortirent de leur paquetage de jolis petits tapis carrés. J'avais compris, ils avaient situé La Mecque, et ils allaient faire leur prière : Allah akhbar ! je suis sorti discrètement.

D'où viennent-ils, ces Kalmouks perdus[141] ? À la suite de quelle série d'aventures sont-ils venus s'échouer finalement ici, dans ce camp de civils européens où personne ne sait qu'en faire, avec les déportés russes et les badoglios ? Je devine le discours qu'un colonel de la Wehrmacht leur a fait probablement traduire au moment de leur capture, au milieu des Ivan de l'Armée Rouge prisonniers comme eux : - Votre ennemi ancestral, le Russe, est allé vous enrôler de force dans votre lointaine patrie, il vous a obligés à se battre pour lui contre nous, que vous ne connaissez pas. Maintenant vous voilà à notre merci. Mais nous ne vous voulons aucun mal. Venez avec nous, frères. Vous vous êtes battus vaillamment. Si vous nous suivez, vous garderez vos armes. Ensemble nous attaquerons notre ennemi commun. Vous donnerez de grands coups de sabre, et vous vous couvrirez de gloire à jamais.

Mais le sort des armes a tourné. Les ralliés n'ont pas dû avoir tellement d'occasions de sabrer le cosaque, dans les tranchées de Gomel ou de Jitomir…Et à l'heure présente, ces auxiliaires douteux n'inspirent guère confiance. La Wehrmacht s'en débarrasse et nous en héritons. L'héroïque chevauchée se termine aux chariots à pousser dans les ateliers de l'AEG…

Le soir de ce jour, la radio anglaise annonce la chute de Cottbus, et une avancée russe vers Görlitz.

---

[141] Mon appellation de l'époque était probablement fantaisiste. Je devais, beaucoup plus tard, en 1973, retrouver leurs frères et leurs fils au fin fond de l'Asie Centrale, chez les Uzbeks, les Turkmènes et les Tadjiks.

Samedi 17 Février. Journée de routine. Je vends le savon au bureau. Démêlés avec le Lagerführer.

Les réfugiés se succèdent sur notre petite route, que je croyais naguère sans histoire. Tout l'Est européen s'est vidé et déferle sans espoir.

Cet après-midi, je me retrouve au ciné – ni Denise ni Mado n'étant libre – en compagnie de la jolie Wera Schigakowskaia (la personne est mieux faite que le nom, heureusement). La petite salle de Bensen passe la plupart des films que j'avais vus à Berlin ; aujourd'hui c'est *Die Frau meiner Träume*, la femme de mes rêves, avec la star du moment, l'éblouissante Marika Rökk.

Et nous voilà bras dessus, bras dessous serrés l'un contre l'autre, la mignonne Wera et moi, pour revenir au camp. Wera a tout le charme slave : cheveux blonds et flous qui lui tombent sur les épaules, pommettes rondes, les yeux bleus, une silhouette gracieuse, un être vaporeux, un peu princesse lointaine, une jolie Roussalka[142]. Sa fourrure se presse contre mon pardessus, la nuit est sombre et froide, mais il flotte un parfum entre nous, et quand l'un de nous glisse sur le verglas, l'autre le retient mais glisse aussi et l'on rit comme des enfants. Mais pas de baiser. Mon Dieu ! Comme ces filles russes sont farouches ! Elle a refusé énergiquement quand j'ai voulu lui offrir sa place au cinéma. « Chez nous, m'a-t-elle expliqué, les femmes sont libres, elles sont l'égale de l'homme, l'homme ne peut pas les exploiter ». Payer une place de spectacle ou une consommation à sa compagne, c'est donc l'exploiter. Drôle de conception. Par ailleurs, c'est bien doux et bien gentil, la fleurette ; mais je voudrais bien pousser les choses un peu plus loin. Comme on dit dans Racine, mon innocence commence à me peser.

Semaine du 19 au 25 Février. L'exode continue toute la semaine. Voitures attelées, tracteurs, fourmankas polonaises, un vrai pogrom. Les gens marchent à côté des véhicules trop chargés, de ce pas lent, régulier, résigné, qui est le pas de tous les humains du globe quand ils sont chassés de chez eux. Les femmes voyagent, assises de biais sur les timons. Ils dorment où ils peuvent, mangent quand on leur donne à manger, de-ci de là. On a beau se dire que c'est chacun son tour, que ces Allemands-là nous vengent de notre exode à nous en 1940 : cette idée ne donne pas beaucoup de satisfaction. Et puis c'est l'hiver, le froid ; notre exode se déroulait sous le soleil de juin.

Des prisonniers français, en capotes usées, le calot sur la tête, la pipe au bec, passent aussi, mêlés au flot, avec leur grand KG peint sur le dos et qu'ils traînent délavé depuis bientôt cinq ans[143]. Ils me disent venir de Bunzlau, qui a été évacué il y a dix jours sous le feu du canon. Ils poussent leur fourniment

[142] La roussalka, dans la mythologie russe, est une ondine, une divinité des eaux.
[143] Kriegs Gefangener : prisonnier de guerre.

devant eux dans de vieilles voitures d'enfant. Personne ne les accompagne. Les captifs du Reich s'en vont maintenant librement sur les routes… Mieux : j'avise un KG, un Français, tout seul celui-là, qui conduit le cheval de l'attelage, suivi par la fermière et les gosses, avec l'assurance tranquille du maître. Il est clair qu'il a remplacé le mari parti à la guerre, et qu'il commande aux bêtes, aux enfants, et au lit… Ce conflit aura vu de curieux paradoxes !

Alertes intermittentes. Le 20, à quatre heures du matin, il y a du charivari au nord-ouest. Encore Dresde, sans doute.

Le 21 arrivent au Lager les derniers Français de Bensen qui avaient le privilège d'habiter en ville : plus de Privat. Arrivent aussi dix Ukrainiens repliés de Silésie.

Encore une bagarre entre Jungmann et un Russe.

Le 22, revenant à pied de Tetschen où m'avait envoyé le service, je franchis les six barricades de pieux antichars qui coupent la route entre l'Elbe et Bensen, à peu près une par kilomètre. Je remonte la colonne quasi ininterrompue de réfugiés, chaque jour reommencée. Je croise les éternels paysans silésiens (les citadins ont dû fuir par les derniers trains), d'autres prisonniers de guerre français qui poussent des voitures d'enfant chargées de leurs ballots et ont parcouru ainsi trois cents kilomètres, des Ukrainiens couverts de fourrures, des Hongrois… Une vraie Völkerwanderung[144]. Ce siècle sera celui des guerres inexpiables et des migrations de peuples.

Eliezer a réussi à me faire parvenir une lettre de Berlin ; elle est du 15 février. Là-bas ils en sont à édifier des barricades à travers la capitale. L'attaque aérienne du 3 a causé autant de ravages en trois quarts d'heure que les bombardements d'une semaine entière en novembre 43. Nous avons appris ici que Dresde a été anéantie à 80 % en trois raids. La folie de destruction atteint des sommets vraiment épouvantables.

Voilà Groll marié ! Il vient de « régulariser » et d'épouser le bonbon acidulé. Mais l'exode de l'Est lui a mis sur les bras sa famille de Breslau, la mère, la sœur, la belle-mère : la baraque directoriale transformée en abri de la smala. Cette évocation (avec les « vacheries » de Schwester Elisabeth en sus) me remplit d'aise.

Dimanche 25, deux Français évacués le 20 de Görlitz, et qui ont passé la nuit au camp, disent qu'on se bat maintenant dans cette ville. L'évacuation de

[144] Par ce terme, l'Histoire allemande désigne les vastes mouvements migratoires qui ont résulté de ce que nous appelons, nous, les Invasions Barbares du Ve siècle.

Reichenberg est maintenant officielle. L'allégresse ici a baissé d'un cran : la perspective d'avoir à s'en aller sur les routes en réfrigère plus d'un.

Sur la route, c'est un chassé-croisé de camions militaires : les uns descendent du front, d'autres y montent. C'est la fourmilière dérangée.

Retourné au cinéma avec Wera. Mon flirt continue gentiment, mais ne progresse pas.

Semaine du 26 Février au 4 Mars. La triste caravane marche, marche toujours. Elle atteint son maximum d'intensité le 27 ; la colonne se double maintenant elle-même, sur toute la largeur de la route. Au camp je suis sur les dents : il faut héberger des fugitifs le temps d'une nuit, leur trouver de la place, et ceux-là à peine partis, déjà il en arrive d'autres. Le Lager Karpfenteich commence à ressembler à une Cour des Miracles. Des loqueteux, des moustaches de pallikare, des borgnes, des vieillards, des infirmes. Et la paperasse règne, elle règne sur tous les désastres. Des fiches, des fiches, avec des noms impossibles d'Europe Centrale que j'inscris au hasard, phonétiquement. Ce n'est pas seulement le russe qu'il me faudrait apprendre, mais le polonais, le hongrois, le slovaque, le slovène, et quoi encore. Et par-dessus tout ça, occupé uniquement des petits problèmes ordinaires de son Lager, comme si de rien n'était, le Jungmann tatillon, borné, myope et toujours aussi emmerdant vous tombe dessus vingt fois par jour. Ivan ! Ivan ! Ti siouda !

Aux nouvelles l'offensive russe serait stoppée. Mais le front est crevé à l'Ouest. La ligne Siegfried n'aura pas davantage servi que notre ligne Maginot en 40. Inanité des Grandes Murailles. Les Américains seraient aux portes de Cologne et de Düsseldorf. Mais il reste le Rhin.

Grande affaire : la Turquie vient de déclarer la guerre au Reich ; le mérite est extrême. Nous voilà sauvés. L'Egypte aussi se range aux côtés des Alliés : Farouk sauve son trône.

Le 2 mars je retourne à Tetschen pour les cartes d'alimentation mensuelles. Une tourmente de neige, que le vent chasse à l'horizontale, m'empêche de prendre la bicyclette. Comment faire ? Mais voilà que surgie du coup de baguette magique d'une fée compatissante (il en existe encore !), une jolie auto se propose à moi. Elle ramène au Lager une Italienne, Piacentini, qui vient d'accoucher d'un bébé. Le chauffeur accepte de me prendre à bord comme fret de retour. Ce m'est une sensation bizarre : voilà cinq ans que je n'avais roulé en automobile…

À Tetschen, queue d'usage à la Kartenstelle. Deux alertes successives m'obligent à descendre dans les caves voûtées de la gare. Des Allemands

s'engueulent ; un type à cheveux gris et mal embouché s'en prend aux gens qui ne descendent pas aux abris : - C'est comme ça qu'il y a eu tant de morts à Dresde ! aboie-t-il. Mais lui-même reste dans la rue… Il y a de l'énervement dans l'air.

Le dimanche 4, repos (plus de réfugiés au camp), cinéma avec Wera toujours un peu amoureuse. Il fait froid ; au retour la jolie princesse des neiges s'appuie en marchant à mon épaule, les yeux fermés ; c'est délicieux de la guider ainsi abandonnée, ses cheveux caressant les miens. Je sens qu'elle prolongerait volontiers notre intimité, mais comment faire ? Ni sa chambrée ni la mienne ne sauraient abriter un tendre tête-à-tête. On se quitte tout mélancoliques.

Semaine du 5 au 11 mars. L'exode a cessé. Encore quelques voitures dimanche matin, et puis la route a été libre de nouveau. Parfois une charrette isolée passe, renvoyée d'un village à l'autre. Je me demande où les autorités empilent ce flux humain, quelque part à l'ouest de l'Elbe.

Le front contre les Russes s'est stabilisé au long de l'Oder et de son affluent de la rive gauche la Neiβe. Au plus près d'ici, il se situe à environ soixante kilomètres, sans nous menacer directement ; il n'y a pas de raids aériens – je me demande même si les Soviétiques ont une aviation.

C'est l'ouest qui est à l'ordre du jour. La rive gauche du Rhin est occupée le 7[145] ; Trêves, puis Cologne (ce qu'il en reste…) sont aux mains des Américains. Ils se sont enfin décidés à l'assaut, sans attendre que l'Armée Rouge submerge toute l'Allemagne. Qui arrivera le premier à Berlin ?

Dresde a subi vendredi son troisième bombardement intensif. Il ne reste du centre, avec la Frauenkirche effondrée, qu'un chaos de ruines fumantes. La plus jolie ville d'Allemagne réduite à l'état de décombres ; rayée de la carte. Les modernes n'ont rien à envier aux soudards de Tilly. Nous voilà revenus aux horreurs de la Guerre de Trente Ans, à Grimmelshausen[146], avec pour seul espoir de n'y être que son Simplicissimus, son Candide épouvanté mais qui s'en tire…

L'hiver ne désarme pas. Encore une tourmente de neige le 6, comme il me faut retourner à Tetschen avec Juliette.

---

[145] L'Histoire aime à jouer avec les dates : le 7 mars 1936, Hitler faisait franchir le Rhin à ses troupes pour occuper la rive gauche ; le 7 mars 1945, les Américains passaient le pont de Remagen.

[146] Grimmelshausen, témoin de la Guerre de Trente Ans, la décrit dans un roman : *Simplicius* Simplicissimus (1669). Bertolt Brecht l'a utilisé pour son drame *Mère Courage*.

Le 7, meurtre à Bensen. Un déserteur du front abat le gendarme venu l'appréhender, et se suicide tout de suite après.

L'affaire fait quelque bruit, et elle me touche d'autant plus qu'à deux minutes près je m'y serais trouvé mêlé. Je montais au Rathaus quand le hasard me fit croiser un des Schupos municipaux que je connais pour être allé plusieurs fois servir d'interprète au Polizeirevier. C'était un brave vieux inoffensif, plus près du garde champêtre que du flic. Je lui serre la main au passage, on dit quelques mots du sale temps (il a gelé fort cette nuit), et puis chacun vaque à ses occupations. Au retour, passant devant le jardinet d'une des maisons à volets verts qui bordent la rue, à moins de cent mètres du camp, mon regard est attiré par la barrière ouverte, et là, en bas du perron, je découvre le gendarme étendu à terre, bien propre, le shako à jugulaire en tête, l'uniforme bien tiré, une botte juste un peu de travers, le visage tourné au ciel – défiguré, ruisselant de sang : une balle de gros calibre l'avait frappé en pleine face, le tuant à bout portant.

Déjà des voisins accouraient, me criant : - Achtung ! Protégez-vous ! – On craignait d'autres coups de feu ; le tireur s'était réfugié dans la maison. Presque aussitôt on entendit une détonation, vers le toit. On sut peu après qu'un déserteur était venu quelques jours avant se cacher chez sa mère ; à la vue du gendarme, il l'avait abattu d'un coup de pistolet avant que l'autre eût pu esquisser un geste pour dégainer. Après quoi, il s'était précipité au grenier et avait retourné l'arme contre lui. Tout cela en présence de la mère… Double geste de folie inutile. Je plains, dans ce drame de guerre, et le déserteur aux abois et sa victime. Si encore il avait descendu un SS ou une de ces brutes de la Gestapo… Et puis, la mort subite révolte tout mon être : un homme vous regarde, vous parle, on sent dans sa main la sienne rugueuse et tiède ; et puis le voici la minute d'après allongé dans un jardin, gisant de pierre, calme, si calme, muet, parti.

Le même jour la radio annonce la condamnation à mort, « pour menées anti-national-socialistes », de l'acteur viennois Paul Horbiger. Un meurtre aussi, dans son genre. Horbiger, avec sa bonne tête de papa gâteau, était l'un des visages les plus sympathiques de l'écran allemand.

L'offensive américaine se poursuit. Coblence est atteinte le 10.

J'ai fait une conquête sans le savoir – une touche, dirait Eliezer. Une certaine Lydia Bortkowa, une Ukrainienne de dix-huit ans récemment arrivée au Lager, a trouvé une photo de moi qui traînait dans une baraque, et depuis elle la porte sur son cœur. C'est un peu Ninon-Ninette, mais c'est flatteur tout de même.

Dimanche 11, dimanche raté. Wera me fausse compagnie pour aller voir une (?) camarade de l'autre Lager russe de Bensen. Le soir, Denise, plus

candidement effrontée que jamais, m'arrive tout affriolante dans la carrée et s'asseoit contre moi sur le lit. Je suis pris d'une envie folle de la renverser sur mes genoux et de chercher si, fidèle à son principe, elle ne porte rien sous sa robe. Mais Jean Schauss est là, qui n'a aucune envie de s'aller promener dans la nuit glacée. La peste soit des camarades !

Semaine du 12 au 18 mars. Il ne se passe plus rien, ni sur la route, ni à l'Est ni à l'Ouest. La guerre se rendort. Les jours coulent comme l'eau d'une rivière, glauque ou claire selon le reflet du ciel. Éternel glissement des heures toujours neuves et qui n'apportent rien. Je me replonge jusqu'au cou dans la littérature, suprême consolatrice.

Si, un événement ; le 15 c'est le printemps. Le froid s'est enfui sur ses pieds de glace en une seule nuit ; à l'aube le premier oiseau de l'année pépie dans la brume, à midi le grand soleil-roi trône en son dais d'azur, et de ses doigts avive les plantes, l'air et les cœurs. Il n'est plus ce disque jaune accroché au décor et qui ne servait à rien (les rares jours où on le voyait). C'est bien lui maintenant qui suscite la lumière et donne un sens à toutes choses. On se sent jeune et léger, et l'envie de faire des farces et des folies.

Wera est malade. Je vais la voir dans sa baraque pour lui tenir compagnie. Une camarade est à son chevet, une petite paysanne me dit-elle, d'ailleurs pas vilaine, qui lit un gros livre sur la couverture duquel je déchiffre, imprimé en russe, le nom de Balzac. Je me fais traduire le titre, tant bien que mal (Wera parle l'allemand, c'est grâce à cela que nous avons pu nous lier). Il s'agit du roman *Splendeurs et misères des courtisanes*, ni plus ni moins. Quand je lui demande si l'histoire lui plait, la jeune Maria me répond : da ! da ! Voilà qui m'ouvre des horizons inconnus sur la culture de ce peuple qu'on prétend, chez nous, ignorant et stupide. Je voudrais savoir combien de filles de village, des Françaises, sont capables de lire *Anna Karénine* ou *les frères Karamazov*, et de s'y intéresser…

Le 17, le ciel se met à la pluie. Alertes nombreuses, de jour et de nuit ; mais, comme toujours, il s'agit de fins de raids américains et anglais : les formations passent très haut, ayant lâché leurs bombes sur des villes de Bavière ou de Saxe. Parfois, de lointains écroulements, sans doute énormes, nous parviennent affaiblis par la distance, toujours du côté de l'Elbe.

Voici qu'arrivent les premiers messages personnels de France, transmis par la Croix-Rouge suisse. Chaque matin un Français du camp reçoit une carte, certes officielle et laconique, mais qui le rassure sur le sort de sa famille. Je me prends tout à coup à espérer, violemment. Mais cette attente est pire que la coupure sans espoir. Les jours passent, sans rien m'apporter. Mes parents sont-ils encore vivants, seulement ?

Semaine du 19 au 24 mars. Chaque jour le printemps essaie de percer à travers des brumes blêmes et des strates de froid qui s'accrochent, tenaces, aux basques de l'hiver opiniâtre. C'est parfois un rais de soleil timide, un sourire fugitif, ou même simplement, sous le ciel gris, une douceur inaccoutumée de l'air dont les branches noires des arbres gelés s'émeuvent sans comprendre ce qui leur arrive. Jeudi, le soleil triomphe de nouveau et met en scène une aurore merveilleuse, toute en satin et en or neuf.

Les messages de la Croix-rouge ont déjà cessé ; cela n'aura pas duré longtemps. Je m'enfonce dans l'étude littéraire, et découvre Barbey d'Aurevilly – un non-conformiste, celui-là ! Sa hauteur aristocratique et sa lucidité parfois cynique me plaisent.

Côté des amours, plus rien. Wera est toujours au lit, Denise s'est mise en ménage avec son Jean au vu et au su de tout le monde ; ils couchent ensemble dans la baraque des femmes, en s'isolant par une couverture tendue. Je me prends du bec avec la grosse Yolande, aux yeux de carpe et à la bouche tordue par l'envie. Je me rattrape un soir, invité à une dînette par mes amies Dereix, cela met un peu de sottise dans ma tête trop sérieuse. Mais la société des femmes ne vaut rien pour les hautes pensées.

Les alertes sont quotidiennes. Les avions glissent, jolis poissons d'argent dans le soleil, promenant leur promesse de mort souriante. Mais nous ne les intéressons pas, Dieu merci. Ils se contentent de nous arroser de tracts. Slogans tout à fait inopérants, et qui témoignent d'une méconnaissance totale de la mentalité allemande. Ces Américains n'ont aucune psychologie. La propagande nazie non plus, d'ailleurs, qui les traite de Nègres abâtardis et sans aucune valeur militaire. Les sottises se battent ensemble et s'annulent. On ne fait pas la guerre avec des mots, mais avec des armes et des résolutions.

*

Mon Tagebuch s'interrompt de nouveau après le 25 mars, et ne reprend qu'à la mi-avril. Je ne sais ce que mes feuillets sont devenus ; peut-être n'ai-je rien noté sur place. Aussi bien la guerre sur le front russe (celui qui nous concernait) s'est-elle pratiquement arrêtée pendant la période. Mais surtout ma vie a connu alors un grand changement, qui a occupé mes pensées et raréfié mes confidences : je suis tombé amoureux !

Je vais donc recourir une fois encore au récit rétrospectif. Mes souvenirs sont restés suffisamment vivaces et précis pour reconstituer l'épisode avec toute l'exactitude qu'on est en droit d'attendre de l'historien.

IV - Polli

Cela commença par un enterrement.

Un pauvre vieux Hollandais du nom de Van Duyn venait de mourir au Lager, du typhus. Seul dans la vie, seul au camp, on l'avait vu peu à peu maigrir fantastiquement jusqu'à n'être plus qu'un squelette ambulant. Il ne parlait que sa langue, il parlait d'ailleurs peu, et – était-ce l'effet de la maladie ? – sa faiblesse d'esprit l'isolait encore davantage. L'infirmière du camp l'avait fait installer dans un coin de baraque à part, pour une quarantaine qui ne pouvait avoir d'autre issue que le cercueil[147]. C'est là qu'un après-midi Jungmann m'entraîna, pressentant le pire. Au milieu d'un désordre innommable, le vieux Van Duyn gisait sur le dos, enfoncé dans sa paillasse comme un morceau de pierre (il ne devait plus peser bien lourd pourtant), la tête renversée, la bouche ouverte. Jungmann tendit ma glace de poche devant les lèvres du malheureux ; aucune buée ne la couvrit. Il était mort.

Il fallut l'enterrer ; mais un enterrement comme celui-là, je n'en avais encore jamais vu. Personne au camp ne se souciait de ses vieux os, au pauvre Van Duyn. La décence pourtant imposait d'organiser un semblant de cérémonie. L'AEG, trop grand seigneur, n'avait pas jugé bon d'envoyer un représentant. Jungmann paya de sa personne, réquisitionna deux compatriotes, Walter, l'ingénieur de ma chambrée, et Piet le Belge ; il y adjoignit les deux seules Hollandaises du camp, Yopy et Polli – encore que Polli, fille d'Anvers, n'eût de commun avec le mort que de parler flamand. Je complétai la délégation, et nous voilà partis pour le cimetière de Bensen, tirant la charrette où l'on avait chargé la caisse en bois, que les deux filles avaient ornée gentiment de quelques fleurs sauvages, les premières de la saison.

Tout cela était navrant, mais comment se sentir de la tristesse par un soleil pareil ? Le ciel de ce samedi 24 mars, date mémorable entre toutes, dansait tout bleu entre les ifs noirs du cimetière qui ressemblait à un jardin. Le printemps se trémoussait dans les brins d'herbe et dans les jambes des filles, en particulier dans celles de la petite Polli que je n'avais jamais regardées comme cet après-midi-là et que je trouvai soudain bien séduisantes . Il n'était pas jusqu'à Jungmann qui ne participât à la fête ; soudain vert et gaillard, il lançait des propos d'une galanterie hardie à l'adresse de ces demoiselles, puis, en attendant

[147] Tous les habitants du camp furent soumis à la vaccination antityphique : la moitié d'entre eux furent vraiment malades, au lit ou se traînant misérablement entre les baraques.

le curé, il lâcha deux ou trois considérations macabres, d'un cynisme féroce, sur le sort des trépassés en général et sur celui du pauvre Van Duyn en particulier. Après quoi, fier de son succès scandaleux, il était allé s'asseoir dans l'herbe entre les tombes pour y fumer une cigarette. Quel type !

Et quel enterrement ! Le cercueil nu posé au bord de la fosse, Polli et Yopi qui se moquaient de mon air solennel, mais quel air prendre quand on porte dans ses bras une de ces ridicules et ostentatoires couronnes de feuilles de chêne peintes en noir qui accompagnent toute pompe funèbre allemande ? Enfin le prêtre arriva, en retard et trottinant, un Tchèque rigolard derrière ses lunettes, qui liquida ses signes de croix et ses oraisons en moins de deux. Là-dessus il nous fallut, nous les garçons, descendre dans le trou pour achever d'en niveler le fond à la pelle, parce que le travail avait été bâclé, remonter, prendre le cercueil et le laisser glisser au moyen de deux cordes. Ma parole, me voilà passé croque-mort ! Il était dit que j'aurais fait tous les métiers dans ce fichu Reich nazi…

Et pourtant, d'avoir accompli ma tâche de fossoyeur ne parvenait pas à m'assombrir, ni mes compagnons. Ce jour-là, la mort ne tenait pas contre l'explosion de la jeunesse. En fait d'enterrement, c'était plutôt celui de la Sardine, tel que le peignait Goya à Séville… Au retour vers le camp, Yopi ouvrit la marche, bras dessus bras dessous entre Piet et Walter, en chantant à tue-tête un refrain hollandais très entraînant :

A watai he yup he yup he yup y he
A watai he yup he yup y he !

Je suivais avec Polli, qui posa sa tête sur mon épaule. Jungmann fermait le cortège en faisant des remarques sur le printemps et les petits oiseaux.

Au bal du soir, Polli vint s'asseoir sur mes genoux, puis, m'entraînant dans les coins sombres, me demanda tout de go de mettre mes camarades à la porte de ma chambrée le lendemain soir. « La proposition est rare » eût dit Verlaine. Moi avec Polli, la fille des quais d'Anvers ! Attention à la fin du poème : « Hi ! hi ! hi ! les amants bizarres ».

Le dimanche se passa dans l'attente du rendez-vous. J'éprouvais des sentiments mêlés. – Ah ! combien il est doux et troublant – l'instant du premier rendez-vous – comme chantait Danielle Darrieux. Mais la vue de la douce Wera, déjà renseignée par le téléphone arabe, et qui partit se promener toute seule d'un air triste, ne fut pas sans me causer quelque remords. Et puis Polli, qu'était-ce ? Une petite ouvrière anversoise de dix-neuf ans, ouverte et gaie, et saine, un peu vulgaire, un peu canaille, pour qui la grande, l'unique affaire de la vie était l'amour. Elle devait m'avouer ingénument par la suite qu'elle s'y était prise de bonne heure, à quinze ans, et que le virus était dans la famille, un père coureur de jupons, des sœurs aussi ou plus enragées qu'elle. « À douze ans, ma petite sœur se frottait le ventre contre la table de la cuisine » racontait-elle . Je pouvais

donc me fier à peu près aux on-dit du camp, qui la décrivaient comme une fille à matelots qui avait roulé et tangué dans diverses chambres du port d'Anvers. Pourtant Polli n'était pas une putain. Elle ne tirait de ses rencontres pas autre chose que le plaisir, pour rien au monde elle n'aurait accepté de l'argent, gardant jalousement sa fierté de petite prolétaire. Naturellement en Allemagne elle avait continué : on l'avait vue aux bras successifs de travailleurs de diverses nationalités, de soldats allemands aussi (elle n'avait pas de préférences ethniques). Je comptais pour nulle la rumeur certainement calomnieuse selon laquelle une aventure avec un prisonnier cypriote évadé se serait terminée par la dénonciation et l'arrestation du gars : effet probable de la jalousie des bonnes copines. On la prétendait capable de fréquenter plusieurs hommes à la fois. Pourquoi pas ? Léopoldine Eyckmans dite Polli n'était pas autre chose qu'un jeune animal instinctif, avide de vivre et de jouir, voilà tout.

Il y avait un abîme, évidemment, entre l'ouvrière et le prof, entre la nymphette et le puceau. Mais après tout, pourquoi résister à sa brusque passade ? N'était-elle pas la partenaire idéale pour me déniaiser ? Avec elle, pas de risque de paternité impromptue, et pas de ces liaisons incommodes dont on n'arrive plus à se débarrasser. En outre, elle me plaisait, la petite Polli, suffisamment jolie à mon goût dans sa simplicité et son naturel (il faut savoir que toutes ces filles des camps ne pouvaient compter que sur leur charme propre, en l'absence de coiffeur, de fards pour les cils et les paupières et même souvent de rouge à lèvres).

Telle était ma disposition d'esprit, tandis que je préparais avec les moyens du bord notre souper à deux (les camarades, compréhensifs, s'étaient éclipsés) et que je méditais sur la bizarrerie du sort : le pauvre Van Duyn était mort pour me mettre dans les bras de Polli !

On pourra juger que je me livrais à un calcul un peu cynique – disons : un peu froid – en acceptant cette fille au titre d'initiatrice, mais : 1- son passé m'ôtait tout scrupule ; 2- les autres couples du camp se faisaient et se défaisaient sans faire de chichis, j'étais dans la norme en entrant dans la confrérie. Et l'amour ? – Eh bien, c'est là que le destin, décidément farceur, allait déjouer mes plans : nous allions devenir amoureux !

Je n'en étais pas là le soir de ce dimanche de mars, certes non. En fait de tendre tête-à-tête, je tombai sur un bec. Polli m'arriva en retard, le temps de me donner quelques battements de cœur et de me faire douter un moment de sa venue. Elle avait fait toilette, bien coiffée, souliers à talons, presque trop, comme pour une visite. Me souvenant d'un conseil de Madame Antoinette, « les femmes aiment les hommes qui les amusent », je m'étais mis en frais de plaisanteries. Mais mon invitée resta sérieuse durant toute la soirée ; il était clair qu'elle me jaugeait. À la première tentative de baiser, elle refusa net. Devais-je

réviser mon opinion sur les courtisanes ? Ou bien découvrait-elle que je n'étais pas son type ?

Là s'arrêtent les feuillets de mon log-book. Je n'ai donc aucune indication sur ce qui suivit ce souper. Je me rappelle simplement que, peu au courant des intrigues du Lager, qui ne m'intéressaient que médiocrement, je découvris à l'improviste que Polli couchait alors avec le bel Umberto. Le Piémontais me le fit comprendre à notre première rencontre en me regardant de haut (il avait au moins une tête de plus que moi), et, le hasard lui mettant entre les mains, à ce moment-là, un ballon de hand-ball, il le renvoya aux joueurs du camp d'un maître coup de poing dont je me félicitai qu'il ne me fût pas destiné. Mais Umberto avait de la classe, et quand, cette petite garce de Polli continuant de me faire des aguicheries sans lâcher pour autant son amant, j'allai le trouver pour lui dire que j'étais prêt à m'effacer, il eut cette réponse simple et digne : - C'est elle qui décidera. C'était le jugement de Pâris à l'envers.

Je n'ai pas en mémoire ce qu'il advint de cette affaire dans les semaines suivantes. Les seules notes que j'ai retrouvées concernent la guerre. Walter Van Alphen, l'ingénieur de chez Philips, venait de bricoler un récepteur radio à partir de pièces et de lampes « empruntées » discrètement à l'AEG. Nous l'abritions dans notre chambrée loin des regards curieux et des oreilles indiscrètes : la police ne badinait pas avec le vol de matériel et encore moins avec l'écoute des radios ennemies (« Spionnage ! »). Du coup, l'information pénétra pleine et entière dans notre petit univers. Nous pûmes suivre pas à pas la subite avance des Américains au-delà du Rhin ; le 26 mars, Londres les annonçait à Mannheim ; le 1er avril, toute l'armée du feld-maréchal Model se trouvait prise au piège dans la Ruhr. Le 3, les Américains perçaient en Thuringe. D'heure en hure la carte se modifiait. On signalait les Russes à vingt kilomètres de Vienne. De quoi faire monter la fièvre dans nos cerveaux. Une folle bouffée d'espoir nous envahit quand nous apprîmes, le 4, que huit cents Français de Silésie étaient rapatriés par l'Armée Rouge jusqu'à Odessa, et de là embarqués vers Marseille. Un beau voyage. Allons, la propagande nazie avait menti, et Wera avait raison : les Russes ne nous abandonneraient pas.

Quelque part en Allemagne, terré dans sa caverne on ne savait où, le dieu se taisait.

Un nouveau train de restrictions alimentaires vint frapper la population. Pour nous les esclaves de Babylone, ce fut pire, évidemment… Au camp, chacun n'eut plus droit qu'à 180 grammes de pain et à quatre pommes de terre par jour – pourries. « On la saute ! » notais-je à cette occasion. Chose extraordinaire : pour les habitants de Bensen, ces super Allemands, ce fut le coup de masse. Ce que ni les bombes (lointaines, ici, il est vrai) ni les défaites, ni l'invasion, ni les deuils n'avaient pu faire, la perspective de la famine aux

portes leur faisait tout à coup découvrir que le Reich pourrait bien être battu. Ils s'effondraient, ces braves gens ; ils continuaient de mener leur petite existence provinciale, mais comme hébétés, sonnés, groggy : des dormeurs qu'on vient d'arracher à un long rêve bleu et qui prolongent leurs gestes quotidiens en somnambules.

Les ultras ne désarmaient pas. Le jeune Schumann m'assura, toujours plein d'ardeur : - L'Allemagne a maintenant des avions spéciaux, sans hélices, tellement rapides qu'ils abattront tous les appareils ennemis avant qu'on les ait vus arriver. Nous n'avons pas fini d'étonner le monde.

Le 12 avril, mort de Roosevelt ! Un frisson d'espérance courut au long de l'échine des dignitaires du parti. Le printemps était là, prometteur, tout sourire, tout poudré aux branches et pimpant : le ciel lui-même annonçait la victoire. Celle du Reich, bien entendu.

Le 14, les Américains étaient à Chemnitz, le 15 ils encerclaient Leipzig. Ils seraient à Bensen avant les Russes, finalement. Mais l'Armée Rouge, immobile depuis le 1er mars, reprenait l'attaque, le 16, par une bataille formidable à Francfort-sur-l'Oder.

L'air résonnait de roulements lointains d'artillerie à l'Est. Mais le soir du 16, la radio anglaise nous déçut : aucun écho de l'avancée des Américains sur Leipzig ; Moscou ne confirmait pas l'offensive sur l'Oder. S'agissait-il de bobards « patriotiques » sans lendemain ? Le cœur était lourd en se couchant. C'est aussi que nous voulions aller plus vite que la musique ! Tout de même, des signes locaux ne trompaient pas : après Bodenbach les trains ne dépassaient par Pirna, on ne pouvait plus joindre Dresde ; et le Volksturm de Bensen était en état d'alerte permanente.

Et puis, j'avais l'esprit ailleurs ; car c'est un de ces soirs-là, je ne sais plus lequel, que je perdis mon innocence. Polli, qui me tenait la dragée haute depuis des jours, se décida brusquement. – Kommste ? Tu viens ? – Dans sa baraque, à quelques pas de l'alcôve improvisée où dormaient Denise et Jean, elle avait préparé la nôtre, sous une couverture tendue verticalement. Je dois à la vérité de dire que notre étreinte ne me laissa pas un souvenir ébloui ; je n'éprouvai aucune volupté. Mais les suivantes, les autres soirs, prirent de plus en plus de force et de sens. Je sentais se développer l'assurance du mâle. Et quand je revenais à ma chambrée, je me découvrais plus solide, plus mûr.

*

Des lecteurs pourront s'étonner, en cette fin de siècle, de ce qu'un garçon ait attendu d'avoir presque 25 ans pour accomplir cette chose si naturelle qu'on appelle faire l'amour. Dieu merci, la jeunesse d'aujourd'hui va plus vite, on s'y prend dès le lycée. Les mentalités ont changé à ce point (la pilule aidant) que personne ne comprend plus les pudeurs, les retenues que nous avions à vingt ans. Peut-être même certains s'interrogeront-ils sur mon cas : comment peut-on rester puceau ?

C'est, je pense, que la passion amoureuse ne me dévorait pas. J'ai trouvé récemment une explication de ma nature dans les *Mémoires du Chevalier d'Eon*. Non qu'à son exemple j'aie matière à m'interroger sur mon identité, il n'y a aucun doute de ce côté-là, merci. On sait d'ailleurs que Mlle d'Eon était bel et bien un monsieur, même si pour des raisons obscures il passa les trente-quatre dernières années de sa vie sous l'habit féminin. Les *Mémoires du Chevalier*, donc, comportent une observation qui s'applique exactement à mon adolescence : « Sa masculinité était toute au cerveau, là était tout le feu ; ailleurs la glace ». C'était à peu près mon cas ; il en résultait pour moi une imagination très vive, toute cérébrale, et une conception dangereusement romantique de l'amour et des femmes, dont je me faisais en secret une sorte de jardin de la rose tout à fait éloignée de la réalité. Quand celle-ci m'apparut sans ménagement, à mon arrivée au Lager Karpfenteich, certes l'instinct des sens se mit à parler, mais une part de mon désir, au tréfonds de moi-même, se révulsa devant trop de bestialité : la coucherie vulgaire, les obscénités, cette traînée de sperme sur la jupe de la grosse Jacqueline comme une bave d'escargot, pouah !

Et puis il y avait l'éducation reçue. Mon père, croyant bien faire, avait entrepris mon éducation sexuelle, comme j'avais treize ou quatorze ans, en s'aidant d'un petit bouquin de Baudry de Saunier, qui écrivait d'ordinaire dans « l'Illustration » les articles consacrés à l'automobile. Plus doué pour parler des culbuteurs ou de la carburation que des choses de l'amour, Baudry de Saunier traitait du sexe en mécanicien, planches anatomiques à l'appui. Certes il décrivait le processus avec un certain tact non dénué d'humour, mais il n'y avait rien là-dedans sur les approches, les sentiments, ni même sur le plaisir, ni sur le problème si important du décalage entre l'épanouissement de l'homme souvent trop rapide et celui de la femme plus lente à émouvoir, ni la façon d'harmoniser l'étreinte. Pour le poète en herbe que j'étais, ce fut une catastrophe, de quoi me dégoûter à jamais de la copulation. Et ce n'était pas ma mère qui allait m'encourager à chercher l'ombre des jeunes filles en fleurs. Très grande duchesse de Russie, ma mère considérait la femme comme le risque majeur, Sapho dévoreuse, des bras de laquelle l'homme sortait déchu, voyez Don José, sans parler de l'autre risque, celui de faire un enfant, avec tous les problèmes en découlant, et la honte pour la vie – la tante Julie ! Bref, alors qu'il eût fallu me parler de l'amour en termes riants, mon père me le décrivit comme une pure fonction physique, et au lieu de m'encourager à vaincre ma timidité naturelle et

de me pousser vers la gent féminine, ma mère fit le vide autour de ma virilité naissante. À l'instar de M. Jourdain, je pouvais m'écrier : - Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux du mal !

Heureusement l'instinct était le plus fort, et balaya toutes les digues et toutes les inhibitions, le moment venu. Les *Mémoires du Chevalier d'Eon* le notent très justement : il faut aux natures « atones » et tardives un choc imprévu qui les réveille. Ce choc, ce fut pour moi le 24 mars… Comme disait ma grand-mère, mieux vaut une bonne soupe à dix heures du soir qu'une sardine dans l'après-midi ; on en profite mieux.

Je fis des progrès rapides. D'un seul coup, finies les enfances, les rêves, les attentes peureuses, les dégoûts, les mélancolies morbides. Il n'y avait plus rien que le Présent total, la Chair triomphante. Je m'enfonçais avec un étonnement exalté dans l'exploration merveilleuse de la grotte secrète, du tabernacle magique, centre et source de Vie – la Vie Elle-même.

*

Je reviens au Tagebuch retrouvé.

Mardi 17 Avril. Polli s'installe. On emménage. Mes camarades ne rentrent que le soir assez tard ; cela nous laisse la chambrée pour la journée. Polli maligne s'est arrangée pour obtenir un congé de maladie, elle en profite pour faire le grand nettoyage de la carrée (qui en a besoin ! quatre célibataires, on sait ce que cela donne) ; elle lave la vaisselle, ordonne le coin cuisine, en vraie petite ménagère d'Anvers. À la pause de midi, nous déjeunons avec ce qu'on trouve au marché noir local, l'ordinaire du camp est devenu impossible ou inexistant ; puis, au lit ! Nous sortons au clair de lune, assouvis, comblés. Polli a jeté son seul manteau sur sa nudité heureuse. Tout à coup, comme nous sommes dans le haut du camp, d'un geste brusque elle ouvre son manteau à la lune, au paysage, aux baraques, au vent, à la liberté, lançant aux échos endormis : « J'ai perdu ma fleur ! » dans un cri vengeur et triomphal. Cette proclamation n'avait qu'une valeur depuis longtemps rétrospective, mais je n'en admire pas moins son éclat provocateur.

Alertes continuelles. Averse serrée de tracts : appels, non pas à la révolte, mais à la débandade. Il est encore de vertueux citoyens pour les ramasser sans les lire, verboten ! et les porter pieusement à la police. Ce matin, les vitres des boutiques et les murs se sont couverts « spontanément » d'inscriptions badigeonnées à la chaux, belles formules à l'antique, cris exaspérés du régime en perdition : - Lieber tot als Sklav ! – Durchhalten ! – Nie wieder 1918 ! –

Siegen oder Sibirien) Front und Heimat : eine Festung. (Plutôt la mort que l'esclavage ! – Tenir ! – Jamais plus 1918 ! – Victoire ou Sibérie – Front et patrie : une forteresse). La réponse est descendue des airs dès l'après-midi sous forme de tracts en allemand : « Abandonne ton poste, dérobe-toi au Volksturm. Mets-toi à l'abri. Soldats, rendez-vous ! Toute résistance est un suicide ».

La guerre continue, mais la radio donne peu de nouvelles, et elles sont contradictoires. Situation confuse.

Bratsch a été tué samedi à Berlin ; il venait d'y arriver, pour régler des questions concernant sa maison, un bombardement l'a enseveli sous les décombres. Ironie cruelle du destin : tel qui vit en permanence dans une zone pilonnée demeure indemne ; Bratsch est parti à Berlin où il n'avait pas mis les pieds depuis six mois juste à la rencontre d'une bombe. On meurt pour être resté chez soi, on meurt pour s'être exposé imprudemment, on meurt pour s'être mis à l'abri : on meurt partout. C'est la mort dynamiteuse, selon l'expression d'Ernest Renan. La sœur de Juliette Verginas, que j'avais vue en novembre à l'usine Telefunken, a été tuée aussi tout dernièrement. Berlin devient malsain. Je pense à ceux de Seestraβe. Aucune nouvelle ne nous en parvient plus.

Jeudi 19. Première attaque de la Jungmann contre Polli. Elle est vraiment le génie de la Discorde ; quel chameau !

Des formations serrées de bombardiers en plein jour, sans chasseurs d'escorte et à moins de mille mètres : ces messieurs ne se gênent plus et sont les rois du ciel.

20 avril. Le service m'envoie le matin à Tetschen à bicyclette. Route printanière, une vraie route de touriste – et la bataille si près ! il faut se forcer l'imagination pour concevoir que derrière ces collines, là où le canon ronronne, des armées sont en marche, des chars avancent sous les feux d'artillerie, des villes s'écroulent, un empire bascule et s'anéantit. À deux pas de la tempête, la campagne sort ses fleurs, les paysans lents et tranquilles répètent les gestes immémoriaux.

Mais je croise des camions camouflés de feuillages, conduits par des soldats aux traits tirés qui durant les haltes s'effondrent dans les fossés et ronflent narines au ciel. Deux ou trois voitures de pompiers filent bourrées de valises. De temps en temps un employé de la Reichsbahn, avec sa tunique bleue et sa casquette rouge, ou un militaire isolé, poursuit sa route d'un pas mécanique, sac au dos – vers où ? Eh oui, ce sont là, ces fuyards, ces épaves, les vestiges pitoyables de la glorieuse Wehrmacht qui conquit l'Europe.

À Tetschen les alertes succèdent aux alertes. Les gens n'y font plus attention. Les gens sont las. Les enfants passent leurs journées dans les caves ; la faim tenaille, c'est la préoccupation unique. Les barricades dressent leurs amas de poutres et de pavés, on se croirait dans le faubourg Saint-Antoine en juin 1848, à cette différence près que n'y flotte aucun drapeau rouge et qu'elles n'ont rien de révolutionnaire, les barricades. Les chars, russes ou américains, quand ils se présenteront, n'en feront qu'une bouchée. Le grand pont sur l'Elbe est miné, ouvert sur une file seulement. À la gare de Bodenbach stationnent, cloués par les alertes, des trains interminables où des grappes humaines s'agrippent jusque sur le toit des wagons, fuyant le nouveau déluge. Pour ceux-là aussi le problème c'est la faim, la soif en plus, et parce qu'ils sont déjà dans la guerre depuis un moment, la question lancinante : - Was wird aus uns ? Qu'allons-nous devenir ?

20 avril : Geburtstag des Führers. C'est l'Anniversaire sacré. Au fait, quel âge a-t-il ? Mais rien ne le marque. Les longs étendards pourpres où tournoie la croix noire à pales crochues dans le rond de l'œil blanc sont restés dans les greniers depuis leur dernière apparition, le 9 novembre. Pas un drapeau aux fenêtres, pas un discours. Si : Goebbels parle à la radio. Le nabot boiteux à la grande gueule, c'est tout ce qui reste pour sauver le Grand Reich de Mille Ans.

Le dieu se tait toujours.

Le dieu ne peut plus rien pour le peuple élu. Le Tout-Puissant a détourné sa face du faux Israël (et le vrai va revenir de la captivité de Babylone). D'autres divinités arrivent pavoisées de drapeaux inconnus ou haïs. Que vont-elles faire de la Race ?

Seules demeurent, pour combien de jours, les devises spartiates sur les ruines fumantes : « Unsere Mauern können brechen, aber nicht unsere Herzen » (nos murs peuvent s'écrouler, pas nos cœurs).

L'avance alliée a repris. Les Russes sont à Bautzen (Walter en revient : envoyé en mission, il a trouvé la ville en cours d'évacuation) et à Buchholz, qui est un terminus de tramway du Grand Berlin, quelque chose comme le Saint-Germain-en-Laye de la capitale allemande.

21 Avril. Le Lager est en révolution : les cigarettes d'avril n'ont pas été distribuées ; pour un peu les hommes, les Russes principalement, me casseraient le bureau. Qu'y puis-je ?

La radio de minuit annonce les Russes à dix kilomètres de Dresde par l'est, et les Américains s'approchent de Pirna par l'ouest. La mâchoire se referme sur l'Allemagne centrale. Cette fois, c'est bien la fin.

Dimanche 22 Avril. Le Volksturm local est mobilisé ; les étrangers sont réquisitionnés au titre d'aide auxiliaire éventuelle. Toute la population doit creuser des tranchées. On se croirait dans la vieille Chine au temps de la construction de la Grande Muraille. Les gens sont contraints de travailler plus que jamais, et à faire du terrassement, tâche dure entre toutes, alors que les ventres sont vides. Les nouveaux esclaves vont au trimard, résignés, sous l'œil de SS armés. L'impression qu'ils donnent est celle de l'hébétude.

Sur la route filent des camions militaires dans les deux sens : le front est à la fois devant et derrière, ils sont faits comme des rats. Passage d'un contingent de Jeunesses Hitlériennes ; on les charge de la lutte anti-chars ! Ils ne laisseront personne en reste, pas même les gosses. Moloch veut sa part de chair à brûler. Je ne sais si les caciques du régime entendent (c'est probable) laisser pour les générations à venir les images romaines d'un sacrifice grandiose, d'un héroïsme désespéré qui s'inscrira dans une nouvelle Légende des Siècles. Ils ne comprennent pas, ces Homères à la manque, que le peuple des seigneurs en a marre, est fourbu, vidé.

Les actualités cinématographiques[148] essaient de remonter le moral de l'arrière (mais où est l'arrière, maintenant ?). Elles montrent les Américains repoussés sur la Roehr (c'était il y a un mois…), la libération de Laubau reconquise – un champ de ruines – et le petit Goebbels qui se tortille sur son estrade à croix gammées, à Görlitz, pour clamer de sa voix de fausset que le Reich tient la victoire – endlich ! et puis, surprise, la caméra se fixe sur Hitler – donc le dieu est toujours là. Mais quel dieu ! La visière sur les yeux, col relevé aux oreilles, bouffi, méconnaissable, vieillard ruiné, le Führer passe en revue une escouade de garçonnets en uniformes trop grands pour eux et leur tapote la joue ; on le voit aussi se pencher sur des cartes d'état-major d'un air gai, lâchant quelque bon mot qui fait rire ses officiers. Le dieu décati ne montre plus qu'une silhouette de guignol. L'Allemagne croule, mais tout va bien : Hitler a ri.

Le canon, derrière les collines, têtu et monotone. Des explosions sourdes, au loin vers le nord.

Il y a encore bal ce soir, malgré l'interdiction du Lagerführer. Les danseurs s'enferment, Jungmann enfonce la porte (c'est une manie), la Werkschutz rapplique, en la personne de Franz, l'idiot. Beuglements d'Allemands, à quoi répond l'Internationale, oui, entonnée en chœur par les Français et les Italiens ! Voilà un avatar de la guerre que je n'avais pas prévu.

Lundi 23 Avril. Dernière nouvelle : nous voilà amoureux !

[148] Vues hier à Bensen.

Oh oui ! je l'aime, ma petite Polli, je l'aime de la voir s'abandonner toute à moi. Et voilà que dans une de ses étreintes fougueuses elle me dit qu'elle ne veut pas rentrer à Anvers, qu'elle ne veut pas me quitter. C'est magnifique. Mais quand la passion cède à la réflexion, j'avoue que ne me vois pas bien l'installant dans une chambre d'hôtel ou dans un meublé avec moi, encore moins la présenter à mes collègues (ma mère, n'en parlons pas) ; elle ne parle pas français, que ferait-elle de ses journées ? Je trouve qu'elle va un peu vite, la petite Polli : on se connaît depuis une semaine ! Pour quelle part intervient l'amour ? Pour quelle part la perspective de la promotion sociale, loin des usines et des quais d'Anvers ?

L'affaire des cigarettes accapare mon attention et mon activité tout ce jour. La ration d'avril, sans cesse reculée depuis le 1er, m'est enfin remise à Friedrichstal par Wolf, le successeur de Bratsch. Mais Habermann m'en interdit la vente ; prétexte : un groupe d'Italiens a manqué au travail il y a un mois, et j'ai égaré la liste. Habermann menaçant exige que je lui livre les noms. Chantage ? Je ne livrerai rien du tout. Il m'agace, le manchot.

Pour m'épargner la procession des protestataires au bureau, j'affiche un Plakat révolutionnaire trilingue (allemand, français, italien) : vente des cigarettes interdite sur ordre de Herr Habermann.

La radio de midi et demi situe les Russes à Alexander Platz, en plein Berlin. On se bat dans Nuremberg. Hambourg est investi par les Britanniques. Le dieu se tait toujours.

Jungmann a considéré mon affiche et n'a dit mot ; il ne peut pas blairer Habermann. Mais Juliette au téléphone me met en garde : le Betriebsoberführer a tous les pouvoirs : lui résister risque de me coûter cher. À quatre heures je change le Plakat pour un autre plus anodin : Vente suspendue ; attendre un nouvel ordre de Herr Habermann.

L'affiche ne me délivre pas de la vindicte populaire. Je suis furieusement assailli au bureau et sur le point de succomber, tel Saint Antoine dans le désert sous les griffes criardes des harpies. Là-dessus l'Italien Vaccari a une crise violente de je ne sais trop quoi, appendicite ou coliques néphrétiques. Je me bagarre une demi-heure au téléphone à la recherche d'un toubib hypothétique. Quel métier !

24 Avril. Ni avions ni canon depuis hier. De nouveau les opérations s'écartent des Sudètes.

Grande nouvelle à la radio allemande : Américains et Russes vont se faire la guerre ! Un litige rappelant Dantzig en 39 oppose Londres et Moscou sur la

légitimité du comité de Lublin : chaque camp a son protégé polonais et entend l'imposer à l'exclusion de l'autre. Les délégués anglo-saxons auraient déjà quitté la conférence de San Francisco, y laissant Molotov[149] tout seul : « c'est la rupture ! » trompette la Propagande. C'est surtout signé Goebbels. La troisième Guerre Mondiale ? Dans dix ans, peut-être ; pour aujourd'hui, tout de même pas.

L'interdiction de la vente des cigarettes est maintenue.

Sur le front de l'amour, les engagements font rage.

Affaire Loulou : un Français qui travaillait aux chemins de fer à Aussig s'est enfui, et il est planqué dans notre camp depuis février. Je le savais, mais je n'ai rien dit, naturellement. Cet idiot s'est fait pincer ce matin, par la Madame toujours fureteuse. Accrochage personnel avec la Madame.

25 Avril. Deux alertes.

Affaire de la Fehlmeldung (pointage des absences au travail : j'en suis responsable). J'ai inscrit « malades », ces dernières semaines, un certain nombre de personnes (dont Polli) qui ne l'étaient pas exactement. On s'en est aperçu à la fabrique. Liselotte, l'infirmière dragon, se déchaîne. La Madame surenchérit. Elle promet de faire expédier Polli à Brüx. Ça ne va plus du tout. Les Américains feraient bien de presser le mouvement et de venir par ici.

Le soir, Bensen est inondé de Cosaques : ce sont des volontaires de l'armée Vlassov, sales, insolents ; des soudards, ces Vlassov.

Habermann surgit, statue du Commandeur. Il tient une liste à la main. Soixante travailleurs logés au Lager, hommes et femmes, sont envoyés vers une destination inconnue pour une tâche qu'on ne nous dit pas. Cela ressemble fort à de la déportation. La liste est remise directement à Jungmann et me passe sous le nez. Une question me vient immédiatement à l'esprit : Polli est-elle dessus ?

26 Avril. Elle est sur la liste. Départ demain matin. C'est notre dernière journée d'amour.

Elle vient me retrouver au lit au petit matin, après le départ de mes camarades. Nous ne savons rien encore, et l'angoisse nous serre plus fort l'un contre l'autre, l'un dans l'autre. D'instinct, nos corps résistent à l'arrachement.

Elle revient à midi. Elle revient le soir. Cette fois, nous savons. Nus dans notre paradis dont déjà le Destin jaloux nous chasse, nous faisons le serment de

[149] Le même qui avait signé le pacte germano-soviétique en 1939 ! Il est là, au milieu de tous les démocrates du monde, inamovible.

tout tenter pour nous retrouver, la guerre finie, d'unir nos existences quoi qu'il arrive.

27 Avril. Départ des soixante. Travail. Tant mieux, je n'ai pas le temps de penser. Les Dereix sont sur la liste aussi – pauvres sœurs Dereix – et la douce petite Mado.

Je règle les paperasseries à l'Arbeitsamt avec Habermann. Comme il se penche, un revolver lui tombe de la poche et vient frapper le sol avec bruit. Il se fait un silence gêné dans le bureau. La confiance règne.

Envoyé en mission à Tetschen, je vais faire mes adieux à ceux qui partent, à la gare de Bensen. J'écourte la séparation d'avec ma Polli : c'est trop dur.

À Tetschen je vois un autre convoi d'ouvriers étrangers, enfournés dans des wagons à bestiaux et gardés militairement. Tout cela part vers l'Est. mais l'Est n'est plus loin, maintenant. Sans doute les envoie-t-on, ces gens, creuser des fossés antichars derrière les lignes. Un message d'Heurtier qui m'est parvenu miraculeusement de Küstrin me dit que les Ausländer de l'AEG-Berlin, main d'œuvre devenue inutile dans l'usine sans matières premières, ont été expédiés sur le front Est de la capitale.

Ce convoi de bétail humain flanqué de sentinelles me fait penser au pire. Est-ce le début d'un parcage des captifs de Babylone alors que s'approche Cyrus et que s'inscrit en lettres de feu mané-thécel-pharès sur le mur du palais de Balthazar ? Il y a un moment que l'Allemagne a pris peur de la masse des esclaves qu'elle avait pourtant raflés elle-même à travers toute l'Europe…

À mon retour à Bensen, à deux heures de l'après-midi, je retrouve mes partants qui attendent toujours leur train, égaillés sur le pré devant la gare. On se croirait à un pique-nique du dimanche au Bois de Boulogne. La plupart ont déjà avalé la provision de vivres pour deux jours de route qu'on leur avait distribuée ce matin. Les dames Dereix font les cent pas le long de la voie aux bras d'uniformes feldgrau. Décidément c'est une vocation.

Je demeure auprès de Polli pendant les heures interminables de l'attente. Que faire, sinon rester l'un contre l'autre, main dans la main. Toute parole est vaine. Et puis il me faut bien revenir au camp, pour le service. Sur le sentier herbeux qui m'y ramène, avant la passerelle de bois sur le Polzen toujours rumorant, je me retourne une dernière fois. Ma Polli s'en va, pauvre oiseau au dos courbé, aux ailes repliées. Le merle si gai est devenu calme, étonnamment, et muet. Polli s'en va, serrée dans son manteau marron de quatre sous, sans se retourner, vers son destin.

*

Le bureau m'est insupportable. La chambre, c'est pire. Les objets ont un air idiot. Le lit… J'ai froid au cœur.

On vient me donner des nouvelles du convoi à six heures. Il est enfin parti. Ce n'est pas beau. Un train interminable, mille personnes, entassées dans les wagons sales, à même le plancher, comme des porcs. Des gardes armés aux portières. Le convoi avance à une allure d'enterrement, et s'est déjà arrêté à la gare suivante. On ignore toujours la destination du voyage. Immanquablement, cela évoque un train de condamnés.

Une diversion : Jungmann m'envoie d'urgence à la poursuite du convoi ! Un Ukrainien très abattu est venu dire qu'un de ses camarades, qui fait partie du contingent, lui a volé ses effets, ses provisions et son argent : il n'a plus rien. Il s'agit donc de tenter de rattraper le train à la course, pour le faire stopper et récupérer le produit du vol ; Jungmann me donne un pouvoir signé à cet effet. Je n'ai à ma disposition que le vélo du camp, mais le convoi va si lentement, en s'arrêtant aux petites gares de la ligne, que j'ai ma chance. Je saute sur l'occasion avec un brusque espoir : peut-être vais-je revoir Polli une dernière fois.

La perspective amoureuse me donne des jarrets. Et puis, c'est rigolo de jouer au gendarme et au voleur dans un épisode digne de Jules Verne, bicyclette contre train. Hélas ! À chaque station que j'atteins, je m'entends dire que le convoi lugubre l'a quittée il y a vingt minutes, puis une demi-heure : il prend de l'avance sur moi, l'espoir s'amenuise. J'arrive ainsi à Leipa, halte plus importante où le train aura peut-être été retenu plus longtemps. Mais la voie ferrée est plus droite que la route, et je perds du temps dans les côtes. À Leipa, pas de train ; le chef de la petite gare m'informe qu'il est parti voici une heure maintenant, qu'il prend de la vitesse et qu'il ne s'arrêtera plus. C'est fichu. Je rentre à Bensen, trente kilomètres en sens inverse dans la nuit qui tombe. Au camp l'Ukrainien immobile m'attend. Je le renvoie à sa baraque. – Zug weg ! Nitchevo nietou, mon pauvre gars[150].

Le plus triste des deux, c'est encore moi. Je me souviendrai toute ma vie de cette route jolie, toute sinueuse au gré des pentes et des bois qu'envahissait le crépuscule, et moi sur mon vélo, touriste un peu spécial, lourd d'une tristesse infinie, brisé de fatigue et de désespoir, l'âme morte.

[150] Train parti (allemand), il n'y a rien (russe).

V - L’écroulement

La journée du lendemain, 28 avril, est funèbre. Il pleut. Je traîne à la dérive, je ne peux rien entreprendre. La société de Jean Schauss m’est à la fois un réconfort et une source d’irritation. C’est au point que Frau Jungmann, oui, elle-même, cherche à ma prodiguer quelques mots de consolation, à sa façon abrupte comme d’habitude. Elle peut faire la paix, maintenant : elle est débarrassée de Polli.

Je lis et relis la lettre que Polli a griffonnée hier avant le départ du train, en me demandant de ne pas la lire tout de suite. Elle m’y dit, maladroitement, avec ses mots de fille du peuple, son amour, sa foi. J’écris moi-même, en réponse – une réponse qui ne lui parviendra pas – une poésie que j’intitule *Lettre à une petite Belge*.

J’apprends – enfin – que le convoi est dirigé sur le front de Silésie. Il n’y a plus besoin de Brüx, maintenant, pour menacer les Ausländer et leur faire peur ; on les envoie directement à la bataille.

Les nouvelles de la radio m’arrachent à mon chagrin ; elles tombent en rafales ! Brême, Stettin sont prises. Un fer à cheval soviétique se referme sur Berlin ; Potsdam est russe, maintenant – ô mânes du Grand Frédéric ![151] On se bat à Gesundbrunnen – à dix minutes à pied du Lager Seestraβe. Où sont maintenant mes camarades ? On se bat dans la Müllerstraβe, on se bat dans le métro. Le maréchal Joukov tient Berlin sous le feu de onze mille canons ; qu’est-ce qui peut en rester ? Américains et Russes ont fait leur jonction sur l’Elbe à Torgau ! Voilà le Reich coupé en deux. Les « cow-boys », si méprisés par la vieille Allemagne, caracolent d’Eger sur Pilsen, descendent le Danube et dépassent Ratisbonne ; les Russes le remontent à leur rencontre. Pétain est déféré de Suisse aux tribunaux français. Goering, tout à coup frappé d’une maladie de cœur (!) disparaît dans la trappe. Pas de nouvelles de Ribbentrop, de Von Papen : les diplomates ont des évanouissements plus que diplomatiques, bref, les rats quittent le navire qui coule. Le front en Italie s’effondre, les villes se soulèvent, le Duce a foutu le camp comme un péteux vers la Suisse, mais au dernier moment les partisans du Piémont l’ont capturé. Je ne donne pas cher de sa peau.

---

[151] Frédéric II avait déjà subi une invasion, en 1806 : Napoléon était venu s’incliner devant son cercueil dans la crypte de Potsdam. Je doute que Staline ait cette délicatesse.

Il n'est plus question d'Hitler, plus du tout.

« Wir kapitulieren nie ! ». Dans son antre, Hitler espère-il encore ? Oui, sans doute. Ce type d'homme ne peut accepter la réalité ; il ne peut que nier l'évidence ; incapable de reculer, il ne peut qu'aller toujours et toujours de l'avant, comme un sanglier, jusqu'à l'hallali. Il doit se dire, contemplant ses cartes : la croix gammée flotte toujours sur Copenhague, sur Venise, sur Amsterdam, sur Oslo, sur Riga, sur Prague, sur Dunkerque. Je ne suis pas battu. – Depuis Stalingrad, Hitler a opiniâtrement interdit tout abandon d'une position non directement menacée, refusant avec constance de regrouper ses forces pour renforcer les fronts défensifs. Le Reich tient les lointains bastions, les glacis inutiles, mais il n'y a plus de Reich : frappé au cœur, il agonise.

Ici, plus de canonnade, plus d'alertes, la route est vide. Manifestement, les armées nous laissent de côté. C'est bien notre veine.

Dimanche 29 Avril. Journée immobile. Il n'y a plus de promenades, le cinéma de Bensen est fermé, faute de film. On attend.

Walter et moi sommes suspendus à la radio. Munich et Augsbourg sont aux mains des Américains. Les deux tiers de Berlin sont tombés ; on s'y bat toujours ; La jonction de Torgau est confirmée ; les boys du Bronx et du Texas ont serré la main des Ivan de l'Oural et de Kouybichev sur les ruines du pont de l'Elbe. Le drapeau français flotte sur Ulm. Les Russes pénètrent en Mecklembourg, entamé à l'ouest par les Anglais. Au nord, au centre, au sud, l'étau se referme, de plus en plus vite. C'est vraiment la fin. Y a-t-il encore une Wehrmacht ?

Hors d'Allemagne aussi les choses se précipitent. Un gouvernement social-démocrate a été mis en place à Vienne. En Italie du Nord, Côme, Padoue, Vicence sont libérés. Le fascisme a vécu. Mussolini, avec son escorte des derniers fidèles (Sforza, Pavolini, Bardi et Consort) a été rattrapé dans un convoi militaire qui tentait de se réfugier en Suisse ; découvert sous un uniforme allemand, il a été abattu avec sa maîtresse, la Petacci, par les partisans. Son cadavre, pendu par les pieds à Côme, avec celui de sa compagne, a été amené à Milan et exposé sur la place publique, où le peuple l'a insulté, souillé, piétiné, lapidé. Ô Machiavel ! ô sombres jours de la Rome antique ! Ô tempora, ô mores ! Rien n'a changé depuis deux mille ans.

Hitler le sait-il ? Sait-il[152] que la Paramount a proposé, pour un million de dollars, de promener les dictateurs capturés dans une cage à travers les Etats-

[152] Je ne l'ai su moi-même qu'après la guerre. J'ajoute ce détail à mon Tagebuch, après coup.

Unis ? Submergé par la marée circulaire, il ne lui reste que quelques îlots pour tenir une heure de plus.

Mais peut-être est-il déjà mort ; peut-être les caciques épouvantés tiennent-ils cette mort cachée, comme cet empereur de Chine que l'on continuait de faire voyager dans son char clos, cadavre ballottant…

Le soir, une nouvelle absorbe toutes les autres : quelque part en Allemagne du Nord, Himmler a adressé une demande d'armistice inconditionnel aux Anglo-Américains le 21 avril. Tout de même ! L'aigle s'avoue vaincu. Mais la folle démarche n'a aucune chance d'aboutir. Jamais les démocraties ne voudront traiter avec un nazi, le pire sans doute. Et jamais l'Amérique ne négociera sans l'URSS. La résistance nazie est démente ; mais son refus de reconnaître les Soviétiques l'est plus encore. D'ailleurs la radio annonce tout aussitôt que les Alliés ont repoussé la demande, bien qu'un médiateur suédois, le comte Folke-Bernadotte, ait quitté Stockholm en liaison constante avec le QG d'Eisenhower. On évolue dans l'extraordinaire et le colossal. Hitler s'est, paraît-il, enfermé dans Berlin.

Nous captons Radio Paris. Ce que j'entends me laisse pantois. La France de De Gaulle clame haut et fort sa victoire, fait sonner ses éperons de jeune aspirant qui viendrait d'enlever un poker contre son chef d'état-major. Ma parole, ce sont les Français qui sont en train de gagner la guerre ! Parce qu'ils sont à Ulm, ils se prennent pour Napoléon en 1805. À peine les blindés américains sont-ils mentionnés. Toute l'ivresse guerrière de 1918, qu'il a fallu ravaler pendant cinq ans, leur remonte à la tête. Toute la piétaille batailleuse, les bourgeois jacobins, les jeunesses patriotes, le sabre et le bonnet phrygien, Kérillis et Déroulède, embouchent les trompettes du triomphe et se déchaînent pour la cavalcade finale de hussards fiers de leurs brandebourgs neufs, prêts à la dragonnade et à la curée, écrasant avec une joie rageuse l'ennemi qu'ils n'avaient pas su battre et que d'autres ont défait à leur place. Radio Paris met en garde contre l'aplatissement et les patenôtres du vaincu : vaillants soldats de la France, ne vous laissez pas prendre aux avances de la population soumise ! Si l'accueil est chaleureux, c'est que la peur et l'intérêt les guident. Le Teuton battu se fait plat, et court embrasser les rotules des chevaux pour éviter d'être pendu. – Il y a sans doute du vrai dans cette observation, mais l'appel à la dureté n'honore pas ceux qui le clament ainsi sauvagement. Jamais le vae victis n'a pesé avec plus de lourdeur qu'aujourd'hui. Les temps sont à la haine, à la vengeance, aux règlements de compte, aux mauvais instincts. Les corsaires de la résistance s'unissent aux ventres tricolores et aux boutonnières à rosette pourpre pour entonner l'hymne des Possédés de la Rage patriotique. Si c'est cette France-là qui nous attend au retour, ça promet.

J'ai du mal à m'endormir, ce soir. La fièvre des grands jours. La radio répète inlassablement les nouvelles monumentales, en français, en anglais, en allemand, en hollandais. Polli est loin.

30 Avril. La guerre va-t-elle finir demain ? On dit que Staline voudrait en finir pour le 1er mai, la fête de l'Internationale.

Il y a toujours du travail au bureau, fin de la guerre ou pas ; cela me calme. – Reçu des nouvelles du convoi : il est passé à Trautenau ; il continue vers l'Est.

La radio du soir n'apporte rien de nouveau. Russes et Américains ont opéré une nouvelle jonction en Allemagne Moyenne. Berlin agonise. Dans le nord, les négociations, ou plutôt les tentatives de négociation continuent, peut-être avec Himmler, peut-être avec d'autres. Bernadotte n'arrêt pas de voler à tire d'aile de l'un à l'autre. L'Italie achève de tomber, Venise est aux mains de la Résistance, Tito est à Trieste, les Français à Coni. Paris (Radio Paris) célèbre avec pompe le Suffrage Universel restauré : tout le verbiage grandiloquent, sonore et vide de la République et des manuels de la communale est ressorti pour l'occasion. Entendues ici, dans la situation où nous sommes, ces incantations lointaines d'un autre âge me paraissent dérisoires. Les discussions continuent à San Francisco : les coalisés essaient de mettre sur pied le monde nouveau – un monde meilleur ? Hitler serait mort ; information non confirmée. L'île d'Oléron, un des ultimes bastions allemands du Mur de l'Atlantique (ils tiennent depuis huit mois) est sur le point d'être emportée. Allons, la paix n'est pas pour le 1er mai. Peut-être pour le 10.

Mardi 1er Mai. Magasins et administrations font le pont : c'est la fête du Travail ! Mais pas l'AEG, qui ronfle à nouveau de toutes ses machines (au fond, quoi de plus logique que de célébrer le travail en travaillant ? Je n'ai jamais bien compris que pour exalter l'Effort on ait choisi précisément de pratiquer son contraire, le repos). Donc, l'AEG turbine à tout casser – pour la Victoire ! Voilà trois mois qu'on n'y foutait plus rien.

Il me prend une irritation de cartésien face à l'absurde. Quoi donc ? Ces invraisemblables Allemands ne s'arrêteront jamais ? Qu'espèrent-ils encore ? (ceux, du moins, de moins en moins nombreux, qui ne sont pas encore occupés). Qu'est-ce qu'ils attendent pour jeter les fusils, pour faire la grève de la guerre ? Mais non la mécanique qui s'est mise en marche le 1er septembre 1939 continue sur sa lancée ; routine du métier militaire. On a déjà vu cela ailleurs.

Mais ce qui m'effare et m'effraie, ici, c'est cette inertie, cette obstination d'âne à tourner la roue du puits alors que tout s'engloutit. Ainsi à Pompéi le

jardinier, aveuglé par la pluie de cendres, et comme l'air lui manquait déjà, continuait d'arroser ses fèves.

Les Allemands sont anesthésiés. On s'est si longtemps reposé de tout sur le Führer, sur le Père infaillible ! C'était bien commode. Il va falloir faire face tout seuls, maintenant, et dans le chaos : was wird aus uns ?

Le bureau est morne. Jungmann vient me distraire ; l'effondrement du Reich a pour effet de rapprocher les distances entre le maître et l'esclave, il est tout gentil, le Jungmann, et il cache mal son désarroi derrière sa raideur de commande. « L'Allemagne doit capituler » me dit-il ; il est bien le premier Allemand que j'entends tenir ce langage. Et il se lance dans une démonstration pacifiste éperdue que je n'attendais pas : tous les Européens devraient s'unir et collaborer, ils deviendraient ainsi les maîtres du monde ! Dans cette perspective l'Allemagne aurait son rôle à jouer, un rôle de premier plan, bien entendu. Sacrés Allemands ! Ils veulent bien la paix, à condition qu'elle soit allemande. Il est vrai qu'à Radio-Paris la France ressuscitée piétine du talon le Boche vaincu et se sent appelée à un grand destin. Cette guerre n'aurait-elle servi à rien, celle-là non plus, et les vieux nationalismes imbéciles en sortiraient-ils intacts, voire revigorés ? Heureusement que la vieille Europe est comprimée entre les poussées des deux géants, l'Américain et le Russe. Ce sont eux, les maîtres du monde, maintenant.

Ma pensée volette du côté de ma Polli. J'ai repris confiance. La séparation n'est plus un deuil, mais une attente tranquille. Il ne lui arrivera rien. Ce que nous ferons après, si nous nous marierons, je ne veux pas y penser. J'espère vaguement qu'elle comprendra que je ne peux pas l'emmener en France ; qu'en dehors de l'exaltation de nos chairs magnifiques, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, que nous ne serons pas heureux ensemble. Il faudra qu'elle se résigne à partir seule, sans me revoir. Mais comme je vais souffrir ! Et elle aussi.

J'en suis là de mes pensées, il est onze heures du soir, lorsque Walter fait irruption dans la chambre : Hitler est mort ! « Il est tombé à Berlin dans le combat contre les Russes » dit le communiqué. Ça, c'est une nouvelle ! Mais attention : la lutte continue, affirme aussitôt Radio-Hambourg (c'est le seul émetteur allemand qui fonctionne encore). Le grand amiral Dönitz prend la direction du Reich[153], le pouvoir lui en a été remis par le Führer, et il ordonne la continuation de la résistance armée, jusqu'au bout, « contre le bolchevisme » (rien de changé) et, tant que l'Amérique et l'Angleterre n'acceptent pas l'offre allemande d'armistice, contre l'Amérique et l'Angleterre. La mort d'Hitler ne sert à rien. L'Idiotie Majeure gouverne envers et contre tout. Il est vrai que les coalisés ne veulent pas de nouveau Rethondes. C'est la guerre inexpiable :

[153] D'où sort-il, celui-là ? Des profondeurs de l'Atlantique ? (Il a commandé la flotte des U-Boot en 14-18). Un amiral ! Pour sauver le bateau qui coule ?

delenda est Carthago ! On se battra jusqu'à la dernière balle du dernier cadavre sur le dernier tas de ruines.

Hitler est tombé à Berlin. C'est égal, je ne voudrais pas avoir été Empereur de l'Europe pour finir comme ça, comme un chien, comme un escarpe dans une échauffourée, cadavre anonyme dans un coin de Babylone fumante. Il n'y aura pas de panégyrique, pas une marche funèbre. L'ennemi vainqueur lui-même ne triomphe pas. Un communiqué laconique à la rubrique des Césars écrasés, c'est tout. Extraordinaire vraiment : la mort de celui qui a remué le monde pendant dix ans passe quasiment inaperçue. On se sent dupé. Napoléon avait abdiqué, Napoléon III s'était rendu à Bismarck, l'irresponsable Guillaume II avait pris la fuite. Tous avaient eu le temps de méditer leur défaite, tous avaient pu connaître ce que le populaire satisfait et Victor Hugo vengeur appellent l'Expiation. Hitler, responsable et conscient, à l'instant suprême s'esquive. C'est vexant. On se console en pensant qu'il n'y aura pas de Mémorial de Sainte-Hélène, pas de légende. C'eût été un comble.

À la réflexion, cet escamotage est bien dans la ligne du bonhomme. Certes il avait payé de sa personne et de son verbe, Dieu sait ! – il avait paradé et reparadé, tant qu'il s'était agi de fanatiser son peuple. Mais la guerre l'avait curieusement gommé des estrades et des écrans. À la différence de Napoléon, si mobile (quelles chevauchées ! quels rebondissements !), Hitler a eu un destin statique. Napoléon se jetait physiquement dans la mêlée, au pont d'Arcole, au 18 Brumaire, et jusqu'à Waterloo. Hitler ne bougeait pas, dirigeait tout à distance, faisait venir les chefs d'Etat jusqu'à lui ; il a fait la guerre par procuration. Il est mort par effacement.

2 Mai. On dort à peine. Radio-Hambourg, à cinq heures et demie du matin, lance la proclamation de Dönitz. L'amiral se pose en Hitler II. Mais en même temps les pourparlers continuent via la Suède ; Himmler cherche une reddition honorable. Alors ? deux gouvernements se disputent-ils les lambeaux déchiquetés du Reich ? Le combat des épigones ? Je m'attends à voir ressurgir Goering, quelque part du côté de Berchtesgaden, ou ici dans le réduit de Bohême… Ce n'est pas encore fini.

Aube funèbre : il neige ! Décidément, on ne vit plus que dans l'extraordinaire. Dieu est stalinien : la Russie envoie son signe blanc, la neige des steppes sur l'Allemagne.

Le Volksturm est sur le pied de guerre à Bensen et consolide ses barricades. Tous les drapeaux hitlériens sont ressortis aux fenêtres, en berne. Le Sudetenland pleure son Héros.

Je vais au hasard, tâtant l'atmosphère, observant, écoutant l'Allemagne hitlérienne, le jour où Hitler mourut : ça n'arrive qu'une fois ! Je ne veux pas manquer le spectacle ! L'attitude générale est l'abattement. Beaucoup portent le deuil en leur cœur, mais ils se lamentent surtout sur eux-mêmes. Ils n'ont devant eux qu'un avenir qu'ils devinent effroyable ; et aucun Pétain tutélaire ne se présente pour les prendre par la main. Les plus nazis pleurent le chef idolâtré qui les a menés à l'abîme ; mais beaucoup ressentent sa mort comme une désertion. Ainsi, tout est fini ? Et le Führer est parti sans un mot pour son peuple ? Ce n'est pas possible. La faim à assouvir, quand il n'y a plus rien à manger, passe cependant au premier plan, peu à peu. Voilà qui va détourner très vite des interrogations et de la désespérance.

Quand il m'est possible de faire parler les gens, par exemple l'épicière qui tient boutique tout près du Lager, ou des employés de l'AEG-Friedrichstal, j'entends autre chose tout de même que les lamentations sur Hector privé de funérailles. Dans la rue, ils sont muets comme des carpes, mais entre quatre murs des langues se délient, il perce comme un début de blâme à l'égard du régime. Non parce qu'il prolonge la résistance inutilement, mais on lui en veut de ne pas avoir su mener la patrie à la victoire et à l'écrasement de ses ennemis. On s'en prend à Goering, gros pantin bourré de son, à Goebbels la grande gueule. Mais pas à Hitler. On n'en parle pas davantage que si Max Schmelling[154] s'était tué dans un accident d'auto. Et partout les gens se saluent comme d'habitude, par Heil Hitler. Réflexe conditionné. Les affiches de propagande clamaient : plutôt la mort que l'esclavage. Mais ils le sont déjà, esclaves !

J'en ai la confirmation à Tetschen, où il me faut aller pour renouveler les bons de ravitaillement du camp et toucher ceux de mai, écroulement du Reich ou pas. Les cinq ou six bureaucrates de la Kartenstelle lèvent le nez à mon entrée et m'accueillent tous en chœur par un Heil Hitler imperturbable. Je n'y tiens plus, et leur lance : - ça ne sert plus à rien de dire Vive Hitler : il est mort !

Un silence de glace tombe sur le bureau ; on me regarde comme dans l'incertitude de mon bon sens, avec en plus l'effroi que répand le geste du profanateur, de l'iconoclaste renversant les statues du temple. Je hausse les épaules. Il y a peut-être un indicateur de la Gestapo parmi les employés, qui serait encore bien capable de me dénoncer. Bande de cons ! Couilles gelées !

La radio ne me rend pas ma bonne humeur. Il n'est question que des prises de bec à San Francisco, où les Américains s'entêtent à mettre sur pied une SDN numéro 2, devant les Russes qui n'y croient pas (ont-ils si tort que cela ?) et ne sont occupés, eux, que des garanties qui leur assureraient que tout germe de guerre sera extirpé d'Allemagne. Idéalisme démocratique face au réalisme militaire. On voit bien que l'Amérique est loin.

[154] Célèbre boxeur allemand d'avant la guerre.

Je déjeune avec Juliette au buffet de la gare de Tetschen. Les Français ne tiennent pas en place, attendent de voir déboucher le premier Américain au coin de la rue. Juliette et moi, d'esprit plus rassis, n'éprouvons pas cette fébrilité. Si le carré de Bohême est commandé par un général SS, ou par une ganache de la vieille Prusse, cela peut durer encore un mois.

Les informations du soir ne sont pas encourageantes. Les Alliés refusent tout armistice : l'Allemagne doit capituler ; et il n'y aura pas de capitulations partielles ; c'est tout ou rien. On va donc se battre jusqu'au dernier mètre carré. Kesselring s'est rendu dans ce qui lui restait de l'Italie du Nord, à midi ; ce soir les Russes sont maîtres de tout Berlin : un ordre du jour spécial de Staline en informe le monde à onze heures et demie. Les avances continuent méthodiquement, sur Lübeck, sur Linz, sur Innsbruck ; les villes danoises se soulèvent.

Jeudi 3 Mai. Journée lente et grise ; il pleut par instants : un temps de 11 novembre.

Les hommes du Volksturm battent rues, routes et chemins, le fusil à la bretelle ; il passe des patrouilles casquées à cheval. Que traquent-ils, ces braves territoriaux ? Craint-on un soulèvement tchèque ? Mais il n'y a presque plus de Tchèques ici, depuis 1938. Et Prague n'a pas bougé, ce qui est d'ailleurs étonnant.

Jungmann m'arrive, furieux et boitillant. Il vient d'avoir une altercation avec un gradé des Waffen-SS qui surveille l'entrée de Bensen, au-dessus du camp. Jungmann a eu l'audace de lui dire que cette belle résistance militaire était devenue sans objet, voire ridicule. L'autre a beuglé à la trahison et lui a allongé un coup de botte dans le tibia. – C'est à cause de lâches de votre espèce que nous perdons la guerre ! – Le Lagerführer qualifié de traître… C'est rigolo, dirait Grégoire. Je le mets en garde : - Ne provoquez pas les SS, ils seraient capables de vous fusiller, ou de vous pendre[155].

Dönitz vient d'appeler aux Affaires Etrangères un fantôme de l'Empire, le comte Schwerin von Krosigk, sans doute pour amadouer les Anglo-Américains.

La radio alliée passe son temps à chercher comment Hitler a pu mourir à Berlin. Il est difficile d'imaginer qu'il soit allé se faire tuer en faisant le coup de feu contre « les bolcheviks » sur Unter den Linden, ce n'était pas son genre. S'est-il suicidé ? Au revolver ? Peu vraisemblable, pour la même raison. Au poison ? Les rumeurs les plus folles courent sur les ondes : le Führer aurait été

[155] Je ne croyais pas si bien dire. Dans les derniers jours de Berlin, les ruines s'ornaient de pendus « pour trahison ».

fusillé par ses S.A. révoltés ; ou bien il aurait succombé à une hémorragie cérébrale. C'est curieux, ce besoin de dramatiser encore dans ce qui en soi est suffisamment extraordinaire. Les journalistes voudraient une mort à la Sardanapale, l'Empereur faisant tuer ses serviteurs et ses femmes (mais Hitler était l'homme sans femmes) dans le palais en feu ; à tout le moins un trépas shakespearien, l'égorgement par la garde prétorienne, ou la folie hallucinée[156].

Comment travailler, dans cette ambiance ? J'ai pourtant, comme à l'accoutumée, les listes fastidieuses à dresser, les calculs de salaires à effectuer. Cela me paraît tout à fait dérisoire. L'AEG fonctionne comme si de rien n'était.

Nouvelles de France : le pays a voté dimanche (élections municipales) ; les communistes l'emportent à 45 %. Effet de la Résistance : ils y ont été les plus actifs et les mieux organisés. Dans la France ultra nationaliste qui est sortie de la guerre derrière De Gaulle, les communistes de l'internationale Moscoutaire apparaissent comme les meilleurs patriotes ! Après tout, pourquoi pas ? Ils peuvent insuffler un air neuf, et ce ne serait pas mal qu'ils nous débarrassent des barbus et des ventrus, des panses tricolores, des maquignons de couloir, des fossiles du radicalisme, des discours vibrants et des phrases creuses, des combines électorales et des trafics boursiers. Cette France-là, on en a vraiment marre. Pour relever le pays, il faut un pouvoir fort.

Informations du soir : Hambourg a capitulé sans combat. Que reste-t-il à défendre ? Un quart de la Saxe, les Sudètes (hélas !), le Protectorat[157], et la peau de Dönitz. La paix pour le 10, c'est de plus en plus possible ; peut-être avant.

---

[156] C'est donc tout de suite après sa disparition que les médias de l'époque, toujours assoiffés de sensationnel, ont créé le mystère de la mort d'Hitler. On eut pourtant assez vite le récit de l'Américain Trevor Roper, fait à partir des témoignages directs des survivants du Bunker de la Chancellerie. On sut les derniers jours du sous-marin de béton, les ordres donnés par le Führer à l'armée Wenck pour dégager Berlin – une armée qui n'existait plus – les défections, l'ordre d'arrêter Goering et Himmler, le testament, le mariage in extremis avec cette Eva Braun dont on n'avait jamais entendu parler, le bunker en folie, le coup de revolver final alors que les Russes progressaient par le métro qui fut noyé avec tous les réfugiés berlinois qui s'y étaient tapis, - et enfin le suicide de Goebbels avec sa femme et ses six enfants, et les cadavres brûlés sous le feu des canons : c'était bien le crépuscule des dieux rêvé par les plumitifs de la presse mondiale.
Mais ils n'avaient pas encore leur compte. Le fait que le cadavre d'Hitler n'avait été vu par personne, le mystère soigneusement entretenu par Staline pour effrayer l'Occident, joints à l'imagination populaire qui refuse l'idée que les hommes hors série peuvent mourir (qu'on pense à Napoléon, chez nous), ont engendré la légende d'un Hitler qui aurait survécu, fui Berlin en avion le 29 avril (c'était encore possible), fui l'Europe en sous-marin, et se serait réfugié en Argentine (on l'y avait vu !) – ou au Pôle Sud ! ! – La légende, tenace, fut entretenue pendant une dizaine d'années après la guerre.

[157] Protectorat de Bohême-Moravie : c'était le nom officiel de l'ex-Tchécoslovaquie (la Slovaquie étant « indépendante »).

4 Mai. Radio de neuf heures (Londres) : Dönitz s'est enfui avec son « gouvernement » à Copenhague. Il ne reste que le réduit de Bohême, et nous sommes dedans.

Nouvelles du soir : les Américains et les Russes attaquent enfin le carré de Bohême, par l'ouest et par l'est. Reddition des forces du Reich de Hollande. La résistance danoise a libéré Copenhague. Le grand amiral s'est enfui à Oslo ; pourquoi pas au Cap Nord ?

5 Mai. La Jungmann est comme les SS, elle ne désarme pas. Je me prends du bec violemment avec elle pour je ne sais quelle broutille.

Herr Habermann lève enfin l'interdiction qui frappait la vente des cigarettes d'avril ! On n'a plus rien à manger, mais on pourra toujours fumer… Renseignement pris, Habermann le nazi manchot interdit toujours ; c'est le successeur de Bratsch qui l'a contré dans son dos. Coup de fil d'Habermann furibond : - Arrêtez immédiatement la vente ! – Je réponds du tac au tac : - La moitié des travailleurs a touché sa ration ; l'autre moitié ne comprendrait pas. – Je vous ordonne d'arrêter la vente ! – Nein ; sinon je vous envoie tout le camp. Ils ne sont pas bons, vous savez ; ce sera la révolution. Entre parenthèses, c'est la fin du Reich, aussi. Heil Hitler ! – Et je raccroche.

Une pluie battante martèle la baraque tout l'après-midi ; c'est sinistre. J'écoute la radio. L'Allemagne est devenue muette ; l'Allemagne n'existe plus. Prague met disque sur disque ; des appels en tchèque (que je ne comprends pas) coupent la musique tous les quarts d'heure. Que se passe-t-il ? À seize heures le tchèque est traduit en russe, puis en anglais : - Attention ! Attention ! Free Praha calls : german tanks are going against the tschesh army. Royal Air Force, help !

Vers le soir Prague à son tour se tait. Londres annonce que des barricades se sont élevées dans la vieille ville ; les Tchèques insurgés tentent d'intercepter les chars allemands.

Le dernier pan vient de tomber : Von Bock s'est rendu entre Magdebourg et Berlin ; Von Busch a signé la capitulation de tout le Nord-Ouest dans la tente de Montgomery.

Le torchon brûle à San Francisco à propos de la Pologne. Soixante députés de Lublin ont été « confisqués » par les Soviétiques ; Stettinius et Eden exigent une explication de Molotov. La guerre s'achève ; va-t-elle se rallumer entre les coalisés, Est contre Ouest ?

Le rapatriement de tous les prisonniers et déportés est confirmé. Les Américains assurent les retours par train ou par avion, les Russes transportent

les libérés jusqu'à Odessa, où des navires anglais et français viennent les chercher et les amènent par la Corne d'Or jusqu'à Marseille[158]. Cela fait de jolis voyages en perspective, et cela donne du courage – de l'impatience aussi : je ne trouve pas le sommeil.

Dimanche 6 Mai. Radio-Londres, bulletin de neuf heures et demie : l'armée française a atteint le repaire d'Hitler dans la montagne au-dessus de Berchtesgaden[159]. Les Américains ont libéré Daladier, Reynaud, Blum, Gamelin et Weygand que les nazis avaient déportés dans un camp en Allemagne Centrale, pas moins. Un cabinet danois libre siège déjà à Copenhague. La reine Juliana rentre aux Pays-Bas, acclamée par son peuple.

Le Reich est mort. Dix-sept maréchaux sont prisonniers. Aucun effondrement n'a été plus total. Ça dépasse Sedan et Waterloo.

L'affaire tchèque se dénoue : Prague a été libéré au cours de la nuit ; la République est restaurée, le Protectorat aboli, Bénès est en route pour Prague. Question brûlante : les Sudètes font-ils retour à la Tchécoslovaquie ? Si oui, avant demain il peut se passer ici des choses énormes. Les QG des Alliés multiplient les messages radio aux étrangers qui se trouvent sur territoire allemand : gardez calme et discipline, groupez-vous pas nationalités, attendez que les autorités militaires vous prennent en charge.

J'échafaude déjà un plan de prise du pouvoir au Lager : je conduirais avec l'ami Jean Schauss une délégation internationale qui demanderait à Jungmann de remettre les clés (que peut-il nous opposer ? la Wache ? [160] Trois territoriaux peu amateurs de bagarre… - Je redoute davantage la mère Jungmann, elle est capable d'ameuter tout le Volksturm – à moins qu'au vu des événements de Prague, sa frousse panique des Russes et des Tchèques ne la jette dans la fuite) ; bon, le camp à nous, on élit un comité de direction ; j'élève Wassili le cuisinier au rang de grand maître de la Bouffe, c'est obligé, et le comité le charge des rapports avec l'armée russe de libération ; par lui, nous serons ravitaillés, c'est la question primordiale. Je continuerai d'assurer l'administration, l'ordre, et je représenterai les Français, les Belges, les Hollandais et les Italiens. Cela m'a l'air de tenir debout.

---

[158] Tous les rapatriés n'eurent pas cette chance, pas tout de suite du moins ; j'en connais qui ne sont rentrés (via Odessa) que six mois plus tard ; un de mes amis devait moisir dans un camp du côté de la Volga jusqu'en 1947 !

[159] Parmi les combattants de la 2e DB, il y avait un certain Moncorgé. Cet engagé volontaire, venu d'Hollywood, eut l'insigne honneur, dans la villa de Berchtesgaden, de s'asseoir dans le fauteuil du Führer devant le panorama de montagnes. Il est plus connu sous le nom de scène de Jean Gabin. Jean Gabin chez Hitler vaincu, quelle revanche !

[160] La garde (du camp).

Enfin du neuf ! Le cercle de l'inconnu se resserre, depuis des semaines, lentement autour de nous. On ne voit plus rien au-delà du rideau de pluie et de vapeur d'eau qui noie le paysage ; mais le Destin, tout près de nous, avance à pas muets et va nous tomber dessus d'un seul coup.

Ce qui nous tombe dessus, dans l'immédiat, c'est Franz le Werkschutz, l'idiot qui fait du zèle et qui est un peu l'homme lige de Jungmann. Il fait irruption dans la chambrée au moment où nous écoutons la T.S.F. Il pointe un doigt accusateur vers l'appareil clandestin et court avertir le Lagerführer, qui arrive peu après pour confisquer l'objet du délit. Mais Walter a été plus rapide : déjà il est parti mettre le poste à l'abri quelque part dans Bensen.

Jungmann en connaissait l'existence ; il m'a demandé plusieurs fois des nouvelles données par les Alliés. Encore une volte-face ; il doit y avoir de la Madame là-dessous. Il ne pousse d'ailleurs pas les choses, et après la fouille plutôt molle qu'il ordonne, il s'en va sans demander ce que l'appareil est devenu.

Pour nous c'est la tuile majeure. Plus de radio, plus d'informations. Au moment où se déroulent des événements d'une importance capitale pour notre sort. On va en être réduit aux rumeurs incontrôlables, aux bobards. Déjà il en court un de taille : ce serait la rupture diplomatique à San Francisco entre les USA et l'URSS ! Si c'est vrai, eh bien merde ! ils ne sont pas fatigués ! Une guerre de Six Ans ne leur suffit pas ? En fait, c'est toujours cette obsession des Allemands, cet entêtement à vouloir que la coalition se brise ; ils s'y raccrochent comme à une bouée de sauvetage. Mais il n'y a plus rien à sauver !

Depuis ce matin le Volksturm monte la garde autour du camp. Walter s'attend à ce qu'on le ceinture de barbelés ; nous avons bien l'impression d'être traités en prisonniers.

La route s'est de nouveau animée : des convois militaires transportant du matériel, des ambulances, aussi. Les Cosaques de Vlassov se sont évaporés dans l'atmosphère.

Le soir, Jean Schauss et moi mettons en commun nos maigres ressources pour tromper la faim. Deux camions de la Wehrmacht établissent leurs quartiers au Lager. Les seules nouvelles dont nous disposons sont allemandes : Prague a été repris aux Tchèques insurgés. L'Amérique et la Russie sont au bord de la guerre. Ce n'est pas demain que je vais prendre possession du camp ! Nous sommes très abattus.

Lundi 7 Mai. Matinée lente et vide. Une de ces longues matinées de la campagne où il ne se passe rien. Tous les habitants du camp sont partis au

travail ; pas d'autre animation que le spectacle de la mère Jungmann qui fourre comme d'habitude son nez et ses lunettes rondes partout. Les sentinelles font les cent pas à l'entrée du Lager ; c'est la seule allusion à la guerre. L'impression d'être oublié du monde. Pas une rencontre, pas une conversation, pas même un potin. Je tamponne les tickets de cantine de la semaine.

À trois heures, tout a changé. L'air, d'abord : comme un frémissement impalpable, invisible. Au bout d'un moment je comprends : c'est le canon. D'abord très lointain, à peine perceptible ; et puis tout d'un coup il fait un bond, il emplit tout le nord-est. La bataille se rapproche subitement. Là-dessus, comme si cette irruption de l'artillerie avait déclenché le phénomène, la route s'emplit d'un défilé de la débâcle : les camions militaires filent à la queue leu leu, à toute vitesse, sans camouflage, les capots barbouillés hâtivement de croix rouges ; les hommes s'y empilent avec les vélos, certains agrippés aux garde-boue. Une seule idée : échapper aux Russes ! Les gens de Bensen contemplent le spectacle ; leurs joues amaigries par la disette se creusent encore davantage, du coup. Pour nous, c'est la jubilation. De voir l'invincible Wehrmacht réduite à la pauvre armée française de Sedan, unités confondues, sans armes, détalant pêle-mêle devant Attila, eh oui, ce n'est pas désagréable.

Tous les travailleurs de la fabrique rentrent au camp : Szesinski les a renvoyés après une conférence avec les contremaîtres à deux heures et demie.

Pas de nouvelles des Américains, à l'ouest. Tout vient de l'est : le canon, les fuyards, la peur.

Au camp tout le monde est dehors (la pluie s'est enfin arrêtée) ; on s'agite, on palabre : partir ? ne pas partir ? Si la bataille vient ici, on aura toujours la ressource de chercher refuge sur les collines et dans les bois environnants.

Jungmann très solennel vient m'ordonner de faire la caisse et de lui remettre les comptes arrêtés à aujourd'hui. Depuis deux jours, les Jungmann ne sortaient presque plus de leur Privat, je me demandais ce qu'ils y mijotaient. En allant aux WC qui jouxtent leur logement, je surprends la Madame qui remue des valises.

Et puis, il est neuf heures et demie du soir, Georges Coopmans, le Bruxellois, accourt à notre chambrée : l'armistice a été signé cet après-midi, l'armée allemande capitule. Dönitz a disparu à son tour.

LA GUERRE EST FINIE !

C'est tellement renversant que sur le coup on ne réalise pas. Ce n'est jamais qu'une information qui fait suite aux centaines d'autres qui se bousculent

depuis le 20 avril. On l'a attendue tant de jours, tant de semaines, tant de mois – et d'années – cette petite minute, que quand on la tient enfin, on ne la reconnaît pas. On est pris d'un doute : pourvu que ce ne soit pas un bobard !

Tous les Français s'assemblent dans la baraque de Grégoire. Wassili, rayonnant, vient confirmer la nouvelle. Il paraît qu'elle courait chez les Italiens depuis sept heures. Pourtant, le canon tonne toujours, là-bas dans l'est du ciel noir piqué d'étoiles. La route résonne au piétinement des chevaux dans l'ombre. Et puis voilà des chars Panther, grondant sur leurs chenilles, portant des grappes de Gefreiter avec leur Liebling[161] qui s'accrochent à leur cou… Tout cela fout le camp vers l'Elbe, cherchant les Américains.

J'aimerais avoir des nouvelles plus précises. Je vais frapper à la porte de Jungmann. Il me confirme la capitulation, dans une ville française ; la radio annonce les Américains à Prague[162], les Russes à Kamnitz – à moins de vingt kilomètres d'ici. Les Russes opèrent un vaste mouvement tournant par Dresde, Brüx et Aussig, et se rabattent sur l'Elbe vers nous. Nous allons être pris entre deux feux ; les fuyards qui croient échapper à l'Armée Rouge venue de l'est vont se jeter dans l'Armée Rouge surgie à l'ouest…

Et nous ? Allons-nous entrer dans la bataille alors que la guerre est terminée ? Ce serait pour le moins paradoxal !

N'importe. L'enthousiasme fait vibrer les planches des baraques ; on fume cigarette sur cigarette, j'offre aux proches les ultimes gouttes de rhum Négrita de la petite gourde que j'avais emportée de France en prévision de ce jour, mais j'avais presque tout bu, la guerre a duré trop longtemps – et à minuit nous entonnons une vibrante Marseillaise. Vive la Paix !

Mardi 8 mai. Je me réveille au son du canon plus proche. Le soleil brille sur un Bensen qui attend on ne sait quels ordres. Plus d'armée en fuite. Le Volksturm monte toujours la garde. Ces cons-là vont-ils se battre ?

L'AEG arrête le travail des ateliers. Le Lohnbüro me téléphone : je dois préparer la dernière paye.

Les Jungmann ont décidé de rester. Où fuir ?

Le canon se tait à l'est dans la matinée. Prenant le relais à l'ouest, des chapelets de bombes explosent dru sur l'Elbe, tout près, à Bodenbach sans doute. Les Russes préparent le passage. Je rédige ces notes comme les avions ronronnent dans le ciel bleu et que les vitres cliquettent au souffle des bombes.

---

[161] Chéries
[162] C'était faux.

J’apprends que quatre Françaises du transport de Silésie sont revenues, à la faveur de la débâcle, en se faisant voiturer par des camions militaires en fuite. Elles ont donné des détails sur leur aventure à l’est : régime de captivité, des sentinelles partout, de la paille pourrie pour dormir, une soupe par jour, et dix heures de terrassement. Polli, mon Dieu, Polli !

……..

Je reprends ces notes à dix heures et demie du soir, dans la chambre en complet désordre. Mes valises sont bouclées, le sac à dos est prêt ; j’attends tout habillé l’heure fatidique de minuit, en croquant quelques patates au sel. Dehors des explosions brutales secouent l’air sporadiquement : on fait sauter des ponts ou des voies ferrées vers Kamnitz. Une fièvre panique s’est emparée de Bensen. – Mais il me faut revenir à ce matin.

Je suis d’abord allé à Friedrichstal à vélo pour chercher les salaires du personnel du camp et des Russes. J’ai traversé un Bensen agité comme une fourmilière qu’un coup de bêche a retournée. On y chargeait des matelas sur des poussettes, les maisons se vidaient sur les trottoirs comme pour un déménagement collectif. Je ne comprends rien à cette panique, on se croirait sur le Titanic : les gens vont se jeter sur les routes, pour aller où ? Les Russes devant, les Russes derrière, les Russes partout !

Les convois militaires garés le long des rues attendaient je ne sais quoi. À la fabrique régnait une agitation extraordinaire, un remue-ménage de faillite ; plus personne dans les ateliers, les bureaux en révolution, les grands chefs invisibles, Habermann effondré, le visage dur : pensait-il au suicide d’honneur ? À côté des Allemands sinistres, les travailleurs étrangers – die verfluchten Ausländer – rayonnaient toutes dents dehors. Les badoglios avaient ressorti insignes, galons et étoiles et redevenaient une armée !

À midi, réunion de tous les chefs de service chez Werner le grand patron. C’était pour entendre annoncer la fermeture de l’AEG. Plus d’AEG ! Chacun est libre maintenant de faire ce qu’il veut. J’ai voulu en savoir plus et j’ai demandé aux collègues du Lohnbüro le détail des dernières informations. Frau Lappin (quel drôle de nom !), qui m’a toujours marqué de la sympathie, m’a confirmé, répétant la radio, que les chefs des trois armes, Wehrmacht, Luftwaffe et Kriegsmarine, ont signé la capitulation dans la nuit du 6 au 7 au quartier général d’Eisenhower, installé dans « une petite école de Reims », selon le communiqué. À Reims, chez moi ![163] L’acte stipule qu’à partir du 8 mai à minuit – ce soir –

[163] Ma surprise sera encore plus grande à mon retour : j’apprendrai que « la petite école » n’était autre que le Collège Moderne et Technique, rue Henri Jolicoeur, le plus grand établissement scolaire de Reims à l’époque (mais pas à l’échelle américaine, évidemment…).

toute force allemande qui continuera de résister sera traitée en rebelle et anéantie.

Voilà ce qui a déclenché la panique dans la population : nous sommes dans la dernière poche nazie ! À partir de minuit, on peut s'attendre à un déluge de feu sur nos têtes. Quel est le type complètement ravagé qui commande ici ?[164] Qu'est-ce que ses subordonnés attendent pour le descendre ?

L'après-midi m'a paru démesurément long, bien qu'occupé à payer les Russes du camp et à empiler mes petites affaires dans les deux valises à demi crevées par les nombreux chocs dans l'abri de la Seestraβe. Point d'abri au Lager Karpfenteich ; la seule ressource est de s'éparpiller dans la nature. J'emplis mon sac à dos du minimum indispensable ; avec les couvertures du lit, on pourra passer la nuit. Schauss fait de même.

Un nouvel exode a envahi la route, bien plus fébrile et désordonné qu'en février : cyclistes, motocyclistes, piétons, camions militaires totalement vides, charrettes bâchées, voitures à bras poussées par de dignes bourgeois en chapeau à bords roulés ou par des dames montées sur talons hauts. Tout cela allant dans les deux sens : ceux du fleuve fuyant vers la montagne, ceux de la montagne fuyant vers le fleuve. Un dessin à la Dubout…

Vacarme du côté de Bodenbach : bombes, artillerie de chars, mitraillades. Des gens qui en viennent disent qu'on se bat sur l'Elbe ; il y a des incendies et des morts.

À la tombée de la nuit le Lager s'est empli de réfugiés cherchant un asile : Italiens, Allemands de Kamnitz, prisonniers belges, Hongrois désarmés ; un groupe de prisonniers anglais, libérés du matin, savourent la volupté de marcher sans gardiens droit devant eux et descendent sereinement vers Bodenbach ; quelques Américains, grands gaillards nonchalants, les suivent avec des Grecs de Chypre. Toute l'histoire de la guerre passe à l'envers sur la route.

Nouvelles décharges à l'est, durant trois heures ; les dernières très proches.

Bensen s'est rempli de troupes. Quelles troupes ! Sous nos yeux les hommes jettent leurs fusils, leurs sacs, leurs capotes – leurs uniformes même : certains entrent dans les maisons abandonnées et en ressortent habillés en civils.

La salle de la capitulation, devenue musée sous le nom de War Room, était mon ancienne salle de classe, là où j'avais enseigné dans l'hiver 39-40…

[164] C'était le général Schorner, pas plus nazi que d'autres. Il exécutait l'ordre : Tenez jusqu'au dernier homme.

Ceux-là font la paix pour leur compte, sans demander la permission au feldwebel d'ailleurs absent. On ne voit plus un seul officier.

11 heures et demie du soir. Tout Bensen (ceux qui sont restés) est dans la rue. Sur deux kilomètres une colonne interminable des camions de l'armée, abandonnés, sont restés sur place dans les rues et sur la route. Tout Bensen est occupé au pillage. Un peuple de fourmis affamées se bat pour la possession du contenu du convoi, dans une mêlée indescriptible, Allemands, femmes, gosses, vieux, et tous les étrangers du camp. C'est la curée. Les fourmis repartent chargées de sacs de farine ou de sucre, de caisses, de cartons ; d'autres arrivent. À l'entrée du camp s'est échoué un camion bourré de bouteilles : schnaps, cognac, champagne, tokay, vodka – toute l'Europe en flacons !

La baraque des Français s'est emplie de victuailles ; on défonce les boîtes, dans le désordre et la saleté. On dévore les sardines avec les doigts, on s'empiffre de graisse de porc – un siècle qu'on n'avait pas mangé gras ! – les bouchons sautent, les garçons boivent le champagne au goulot. Moi je n'ai pas pris part au pillage – j'ai regardé – mais les copains m'ont gentiment invité à l'orgie, et je mange. Dieu ! Que c'est bon !

Le délai fatidique de minuit passe tout à fait inaperçu dans le bruit des mâchoires et des rires triomphants.

9 mai. On attend. Tout bruit de guerre a cessé sur les prés et les arbres rendus aux oiseaux.

Bensen pavoise : les grands draps hitlériens ont disparu ; ils sont remplacés par des drapeaux blancs. Il y en a partout.

Jean avec quelques Français part à la chasse : ils ont piqué des fusils de guerre hier soir dans les camions, ils sont heureux comme des gosses. Mais leur idée est bonne ; le coin doit être giboyeux, depuis le temps que la chasse était interdite ; quelques lapins amélioreraient bien l'ordinaire, dans les jours incertains à venir.

La route ruisselle de réfugiés et de soldats à pied, en sueur sous un soleil soudain très chaud. Toujours dans les deux sens, stupidement. Aucun n'a l'idée de crier à ceux qu'il croise : - N'allez pas par là, j'en viens ! – Quelques civils à brassard rouge tentent de canaliser le flot ; ce sont des volontaires tchèques. Personne ne les écoute.

En début d'après-midi apparaît un nouveau pavois dans Bensen qui s'empourpre : on ressort les étendards qui avaient été hissés pour la mort d'Hitler ; mais le rond blanc central avec sa croix gammée a été décousu – cela

fait d'excellents drapeaux rouges, pour accueillir les Russes ! Je n'y aurais pas pensé. Ces Allemands, tout de même ! Evidemment, l'emplacement de l'emblème nazi enlevé se voit un peu trop… L'épicier social-démocrate arbore un vrai drapeau soviétique, lui : la faucille, le marteau, et une étoile blanche (il s'est trompé, elle est jaune).

Miquette, une rescapée du convoi de Silésie, arrive de Tatschen à pied. Elle annonce que les Russes y sont, mais que la bataille n'est pas finie, il y a encore du danger. Ma foi, j'aimerais bien en voir une, de bataille, avant que la guerre ne soit finie, plutôt que de me morfondre sur pied, les bras ballants. J'enfourche le vélo du camp, et en route !

Il n'y a plus personne sur la chaussée. Tout le long du chemin, c'est une hécatombe de camions éventrés, de chars renversés dans les fossés, casques et fusils jetés pêle-mêle, tout le bric-à-brac de la déroute. Les ultimes dépouilles du IIIe Reich.

Sur Tetschen planent des fumées grises : restes d'incendies qui se consument. Pas un bruit, pas un seul tir : la bataille est finie. Pourtant le quartier de la gare flambe encore. J'aperçois de loin des silhouettes en uniformes débraillés et salis, des verts, des gris, des marrons ; cela s'en va, cela court parfois. Des Allemands ? Des Russes ?

Je m'approche de la gare ; les baraquements de la grande vitesse sont en flammes. Je monte, le vélo sur l'épaule, à la longue passerelle pour piétons qui enjambe les voies du triage. Bigre ! Les wagons de marchandises stationnés dessous brûlent, l'incandescence commence à attaquer le bois de la passerelle. Je passe en courant, il fait chaud ! Et ça ne sent pas bon : le brûlé, oui, mais aussi un remugle fade dont je pense que c'est l'odeur de cadavre. En bas de l'escalier, de l'autre côté de la passerelle, il me faut enjamber une jeune femme étendue en travers, une jeune femme morte, déjà grise. Camions calcinés, chevaux morts, d'autres cadavres le long d'une palissade. La gare est griffée d'éclats de bombes ou d'obus.

C'est dans le centre qu'on s'est battu, là où les barricades du Volksturm coupent les rues : elles n'auront pas tenu bien longtemps. Les maisons se sont effondrées, la chaussée est piquée de trous de bombes, les pavés ont volé sur les véhicules éclatés ; une chenillette flambe en travers de la rue. À côté, un gradé a été abattu d'une rafale de mitraillette. Partout règne un silence de cimetière ; pas un être vivant. Je suis le seul, avec ma bécane un peu bête que je conduis par l'oreille… Des objets hétéroclites jonchent le sol, des casques, des fusils brisés. Des flaques de sang. Quelques cadavres épars. Sous un camion, un type gît sur le dos, les yeux grand ouverts, la bouche béante sur un hurlement muet ; il a une jambe arrachée. Le dernier mort de la guerre.

Soudain, sur une placette en pente, les Russes ! Je me trouve à l'improviste encerclé par une escouade en patrouille. Je dois avoir l'air d'un touriste, avec ma bicyclette… Eux ne me paraissent pas bien féroces, moins rébarbatifs que des gendarmes de chez nous. J'arbore mon sourire le plus international et me présente : Frantzousse ! Tovaritch ! – Le cercle sourit et s'écarte, tutélaire. Je ne les intéresse pas ; ils cherchent les soldats allemands qui traîneraient encore pour les faire prisonniers.

Ma première surprise, c'est de trouver devant moi l'armée de… Nicolas II. Tunique serrée par une large ceinture, culotte brune bouffante au-dessus des bottes noires, la casquette plate : ce sont les photographies de la guerre russo-japonaise. Ma deuxième surprise : ceux que je rencontre sont des Asiatiques, l'œil bridé sur la pommette saillante. Ailleurs ce sont des Polonais, reconnaissables à leur képi à cornes. Pas un Russe ! Toutes les poitrines arborent de grosses décorations, des médailles rondes, des étoiles. Tous des héros…

Je rentre à Bensen sans être inquiété. Je retrouve la jolie route sous le soleil de mai, la campagne et les fleurs. Mais des réfugiés par dizaines jonchent les talus, harassés. Au camp les agapes continuent. Jean a tué un chevreuil. Les Italiens m'invitent ; ils ont déniché du chianti je ne sais où. Wassili aussi m'invite à vider un godet de vodka. Les guerres peuvent passer, l'alcool roi demeure.

TROISIEME PARTIE

Libération et Retour

I - Ma Libération

Jeudi 10 Mai.

Les Russes ont fait leur entrée dans Bensen au cours de la nuit. Des chars lourds ont grondé dans la lumière des phares, sans s'arrêter.

Au matin je trouve les rues encombrées d'une troupe indolente, débraillée, oisive. Rien que des Polonais, pas un seul Russe. Pas d'officiers. Des chevaux, pas de véhicules motorisés. Où est la Krasnoia Armia, l'Armée Rouge ?

Les Français du Lager forment une délégation et me placent à sa tête pour entamer les négociations avec les nouvelles autorités. J'embauche Wassili : il représentera ses compatriotes et servira d'interprète – si l'on trouve des Russes.

Pas de Russes au Rathaus. Il n'y a plus personne, d'ailleurs, dans cet Hôtel de Ville de la Belle au bois dormant, plus un employé ; au bureau de police, Himmler regarde de son lorgnon de petit comptable le local déserté, personne n'a pensé à le décrocher.

Enfin quelqu'un dans la salle des fêtes. Deux garçons qui n'ont pas mon âge, enfants perdus dans des flots de paperasses, cherchent je ne sais quoi et tentent en vain de téléphoner je ne sais où. Les voilà, les nouvelles autorités. Ce sont deux Tchèques. Les commissaires de la République de Prague… Dans ce Bensen coupé du monde, livré à lui-même, envahi par une soldatesque qui se fout complètement de la population indigène, ces malheureux ont reçu la mission impossible de rétablir la Tchécoslovaquie alors qu'ils sont tout seuls, sans pouvoir, sans subalternes, sans police, au milieu d'une ville allemande, et nazie jusqu'à hier. Je les plains.

Très doux, très patients, très gentils, nullement découragés, ils multiplient les promesses : leur gouvernement (mais y a-t-il un gouvernement ? On se battait encore hier à Prague) nous prendra en charge, dès que les communications seront rétablies. C'est eux que j'ai envie de prendre en charge. Nous leur offrons notre aide, au moins pour affronter le problème numéro un : le ravitaillement. De fait, quelques Français du Lager s'établissent auprès d'eux au Rathaus.

L’un de ces deux garçons pousse l’amabilité jusqu’à nous suivre au camp : nous entendons en prendre l’administration en mains, et nous faire appuyer par l’autorité tchèque. Pauvre autorité… Jungmann n’a rien perdu de sa superbe. Lagerführer il était, Lagerführer il reste. – J’ai moi seul la compétence et l’autorité, assure-t-il (surtout avec sa toupie de bonne femme derrière lui…). Il promet, lui aussi, tout ce à quoi nous avons droit. Colloque sans résultat.

*

À onze heures, le pillage des boutiques commence. Qui a donné le signal ? On ne le saura pas. En tout cas, la chose se développe comme une traînée de poudre. Les Ausländer, ceux du Lager, ceux des autres camps, se jettent sur les magasins, brisent les vitrines, enfoncent les portes. Ils sont vite rejoints par les Allemands eux-mêmes. Les cibles principalement visées sont les commerces de chaussures, de vêtements, les débits de tabac. Tout le monde ne pille pas. D’autres Allemands regardent, sans parler, réprobateurs mais impuissants devant la cohue d’une société sans gendarmes. Les deux commissaires tchèques passent, le visage fermé ; que pourraient-ils faire ? Les soldats polonais rigolent. Parfois l’un d’eux fait sauter la serrure d’un rideau de fer d’un coup de fusil, aide à éventrer la vitrine et laisse s’engouffrer la meute. Eux se sont servis ailleurs depuis longtemps. Certains portent des bagues en or, et tous ont trois ou quatre montres-bracelets à chaque poignet…

J’y vais aussi, non pour piller, mais pour voir. Voir de près l’homme au naturel. C’est un fameux gaillard, quand il n’a plus de chaînes autour du cou. Ces yeux qui brillent, ces mains qui se tendent pour happer, ces faces subitement féroces quand les vitrines volent en éclats, que le verre tombe et craque sous les semelles, quand les tiroirs sont arrachés. Cela vaut le spectacle, ce troupeau de dos avides qui se bousculent pour saisir leur proie. Ils pourraient au moins prendre leur temps, regarder, choisir : il y en a pour tout le monde, et aucune menace de flic à cent kilomètres à la ronde. Eh bien, non ; ça se presse, ça se bat, la bestialité dans toute sa cupide innocence.

La Lager s’emplit de victuailles, de tissus, de godasses, de pièces de cuir, de postes de radio ; il prend des allures d’entrepôt. Les Italiens ont prouvé leurs aptitudes : ce sont des pillards de premier ordre. Les Français s’y entendent aussi. Le drapeau italien, vert-blanc-rouge, est hissé sur le camp. Le tricolore lui donne aussitôt la réplique. L’honneur est sauf. Ça claque dans le vent, ça fait martial, et ça couvre les excès d’un patriotisme libéré, où chacun ne voit que la revanche sur le maître d’hier – à juste titre. On mange, enfin ! On s’empiffre de graisse de porc, de viandes, on boit du vrai café, du vrai cognac des Charentes,

du Kummel, tous les alcools, on fume cigarette turque sur cigare espagnol : la vie de nabab !

L'après-midi est organisée une nouvelle razzia qui vise plus précisément les épiceries. Les Français du camp lui ont donné une justification de prévoyance économique : il s'agit d'assurer une réserve de vivres en attendant le jour incertain où Prague nous rapatriera. Il me faut bien en être, sous peine de passer pour un défenseur des Allemands, ou, pire, pour un imbécile. Hackel est pillé, mais sans carnage, parce que Jean Schauss et moi organisons la distribution. Ce « travail » m'écœure complètement, et je reviens au camp les mains vides, tant pis pour les lazzi. Le social-démocrate est saccagé ; son drapeau soviétique ne l'aura pas sauvé.

Partout c'est le pillage, continu, tranquille. On voit des soldats s'emparer des vélos, monter dessus à grand peine, zigzaguer et pour finir s'écrouler par terre avec fracas. Ma chère bécane (freinage SGDG) a disparu, sans retour.

Nos libérateurs sillonnent les rues à la façon des reîtres de Wallenstein. Le « Hirschen » si propre et si ordonné s'est mué en taverne, en mauvais lieu. Le bois des tables suinte de bière renversée sous les chopes en miettes, le parquet est maculé de flaques de boisson et de vomissures. Une horde de soudards dépoitraillés et suants s'emplit de bière et de saucisses. Les tonneaux remontés de la cave sont mis en perce à même la salle. Dehors, des corps inertes gisent à l'abandon dans les camions en quinconce. L'hôtelier, un gros pansu et joufflu qui a l'air descendu d'une toile de Rubens, contemple le spectacle d'un air catastrophé et murmure en me regardant craintivement : - Das ist nicht schön. – pas joli : je suis de son avis.

Des Russes se sont maintenant ajoutés aux Polonais. Trognes luisantes, yeux fous d'hommes saturés d'alcool depuis des jours. De temps à autre passe un cavalier, botté, caracolant, sans veste, la chemise ouverte, les manches relevées, avec le fusil horizontal sur les reins et un grand sabre à garde dorée qui bat les flancs du cheval hennissant.

Les rues se vident d'Allemands. Ceux qui sont dehors se voient arrêtés, engueulés en russe, bousculés, dépouillés de leurs montres, de leurs chevalières, de leurs stylos, en général de tout ce qui brille, sans distinction, or, argent ou fer blanc ; après quoi on les envoie se promener. Qu'est-ce que c'est que ces Tartares ?[165] A deux reprises le Lager reçoit la visite de ces messieurs. De grands

[165] C'est ce jour-là que vint à mes oreilles, pour la première fois, la formule : « Dawaï ! » - qui a frappé durablement tous ceux qui ont vu arriver les Russes. Dawaï – que nous avons traduit par : Donne ! – accompagné d'une main tendue sans erreur possible vers l'objet convoité et exigé. Pour nous, les Russes, c'était devenu « les dawaï ». Je crois qu'en réalité dawaï s'emploie pour signifier : allons ! vas-y ! – quelque chose comme le los ! des Allemands.

diables furieux, cliquetant de sabres et de médailles, revolver au poing, et qui cherchent le Lagerführer pour le descendre. Jungmann n'en mène pas large. En deux minutes il est devenu balbutiant, petit, un pauvre vieux. C'est Siméon, le cordonnier, qui veut se venger des coups reçus ; il a racolé quelques soldats russes et les excite contre le « tyran nazi ». Je vois la mère Jungmann, en larmes, sauter au cou du vieux coquin, sale et répugnant, pour implorer sa pitié et épargner son mari. Les soudards haussent les épaules et s'en vont, à la recherche d'un coup à boire, c'est plus intéressant. Siméon en est pour ses frais, il n'y aura pas d'exécution, l'Armée Rouge l'a trahi !

Le pillage s'attaque aux maisons et aux villas, maintenant. Les Tchèques du Rathaus sont complètement débordés, et ne peuvent même pas protéger leurs compatriotes ; car les pillards ne font pas de différence, les Russes non plus : Allemands, pas Allemands, c'est tout un. Personne n'obéit plus à personne. Le banditisme est maître de la ville.

Pas question de rapatriement dans tout ça. On n'en est qu'au premier jour, certes ; mais cela me paraît mal parti. On parle autour de moi de ne pas rester là, de se rapatrier tout seuls. Les Italiens décampent demain. Walter, escorté d'un groupe d'Allemands de Bensen en total désarroi, essaie de remettre en marche, l'un après l'autre, les camions de la Wehrmacht échoués près du camp ; aucun ne consent à démarrer, il n'y a plus d'essence. Finalement il part dans la nuit avec une carriole et des chevaux volés. Quelques Français l'accompagnent. Je me tâte le pouls pour savoir si je m'en vais, moi aussi ; mais pour aller où ? à quoi riment ces départs précipités dans le vide ? Je reste.

Vendredi 11 Mai. Les Italiens s'en vont vers Bodenbach, poussant des charrettes remplies du produit de leurs rapines, mais sur lesquelles sont plantées fièrement les couleurs nationales, pour se faire reconnaître d'éventuels prédateurs, ou d'une autorité qui s'intéresserait à leur sort. Puis c'est le tour des Polonais, des Serbes, hommes et femmes. La route commence à s'encombrer d'un nouvel exode, celui des Ausländer, direction l'ouest. Piétons, chariots pavoisés de drapeaux ; le tricolore domine. Tous les Lager se vident.

Des Français du camp partent à leur tour ; parmi eux, Grégoire. Mme Antoinette, la jolie Denise et son Jean prennent le parti de rester.

À quatre heures, le Lager est presque vide. Il ne reste qu'une vingtaine de Français autour de Jean Schauss et de moi, quelques Belges, et les Russes.

C'est à ce moment-là que Yopi la Hollandaise, toujours flegmatique, me dit : - Polli est à Bensen.

Je vole vers la ville. Polli ! Polli est de retour ! Déjà je l'aperçois, qui marche d'un pas décidé vers le camp. Nous courons à la rencontre l'un de l'autre. C'est le miracle. Merci, mon Dieu !

Elle est rouge comme une terre cuite, brûlée de soleil et de grand air. Elle raconte : le convoi les avait amenés, elle et ses compagnons, à Wildschutz, à la limite de la Silésie. Quand le front a crevé, elle en est partie, à pied, puis à bicyclette. Elle a été mitraillée à Reichenberg. Elle a été assaillie par des soldats russes dans une grange où elle dormait, près de Leipa. Un bel officier polonais l'a tirée de là, et comme les Russes lui avaient volé son vélo, il l'a prise à son bord dans sa voiture ; elle est arrivée à Bensen il y a une demi-heure, avec l'armée conquérante… Elle parle avec naïveté et enthousiasme du beau Polonais : l'a-t-elle payé de sa sollicitude ? Je ne me pose pas la question ; la voilà revenue, j'ai son corps souple dans mes bras, sa bouche sur la mienne. Polli est ressuscitée !

Les Français acceptent gentiment ma compagne à leur table. Puis nous nous retirons. Et c'est un assaut furieux de volupté. Elle est déchaînée, impérieuse, haletante.

Nous allons nous promener par les prés, collés l'un contre l'autre dans le soir qui tombe.

Ici se place un épisode que je n'avais pas noté dans mon Tagebuch, mais que je peux citer de mémoire, car j'en ai conservé un souvenir très précis :

Comme nous revenions vers l'entrée de Bensen, là où commençaient les pentes et la forêt, et où se dressaient encore les vestiges de la barricade plantée par le Volksturm pour arrêter les Huns d'Attila, nous eûmes un curieux spectacle : nous tombions en pleine bataille ! La guerre n'était donc pas finie ? Une dizaine de valeureux guerriers s'affrontaient à l'arme blanche ; embusquée derrière un talus, une mitrailleuse crépitait, tac à tac à tac. Un char surgit, mais fut tout aussitôt renversé par un seul fantassin ; le char se mit alors à pleurer, parce qu'il s'était écorché le genou. La mitrailleuse continuait de faire tac à tac, avec la bouche puisque l'arme était en bois. Là-dessus deux avions de chasse dévalèrent la pente du pré en piqué pour bombarder le tout, bras écartés, en imitant le vrombissement comme ils pouvaient. Les gosses de Bensen jouaient à la petite guerre, en s'inspirant de la grande, dont ils étaient maintenant frustrés ; et ils y jouaient sur les lieux mêmes de la grande. C'est ainsi, ce 11 mai 1945, que commença la Troisième Guerre Mondiale.

Je songeais à la conclusion de Roland Dorgelès dans Les Croix de Bois *: « Allons ! Il y aura toujours des guerres, toujours, toujours… ».*

Du Samedi 12 au Lundi 14. On ne sait plus, on vit à vide, sans heure, sans date.

Journées sans joie, journées inquiètes, pour les abandonnés que nous sommes. L'ennui s'installe dans le Lager désert. Pour seule distraction, on a les Russes et leurs démonstrations conquérantes. À plusieurs reprises des forcenés ivres surgissent, qui brandissent de grosses pétoires, le doigt sur la gâchette, tenant à peine debout, et ils réclament de la vodka alors que des goulots dépassent de leurs poches ; et puis, après qu'ils ont menacé tout le monde de mort et qu'on leur a dit qu'on était frantsousse, ils reviennent cinq fois de suite pour nous serrer la main l'un après l'autre, répétant, hagards : - Frantsousse, gut frantsousse ! – Ce n'est tout de même pas rassurant. Ce Frantsousse-là ne pèse pas bien lourd, une rafale est vite partie. L'alcool, l'or, les montres, les filles…Des Yvan en armes ont raflé toutes les femmes et toutes les jeunes filles, pucelles ou non, de Blankensdorf, un village voisin, et les ont emmenées dans les bois ; on ne les a vues revenir que ce matin. Ce n'est pas l'Armée Soviétique, c'est Makhno[166].

Ils ne sont d'ailleurs pas tous féroces. Les Polonais se sont déjà repris ; certains ont de la distinction. Et puis, quand on finit par dénicher un gradé, on s'explique. Un très jeune capitaine soviétique a établi ses quartiers dans une villa proche du camp, avec une jolie Russe qui n'est autre que ma Wera, eh oui ! Cela boit sec et cela rigole, là-dedans ; mais quand il sort, le capitaine, c'est la tunique boutonnée et le corps droit. Je suis allé le chercher l'autre soir : un Italien de passage nous a payés de notre hospitalité en mettant le bureau à sac et en emportant la caisse ; le capitaine m'a prêté main-forte et a organisé la police à mes côtés, par le truchement de Ljubiza, la jeune Serbe qui, quoique ouvrière jamais sortie de son trou avant cette guerre, parle quatre ou cinq langues d'Europe. L'Italien a été retrouvé et a rendu l'argent volé. L'Armée Rouge a du bon.

C'est aussi ce que doivent se dire les copines de Wera, dans leur baraque : un grand diable de cavalier y passe de longues heures, et quand il me croise il a un large sourire épaté et puéril qui fait plaisir à voir.

Le pillage continue, sans éclat, passant d'une maison à la suivante ; les habitants assistent impuissants à leur naufrage.

Les Jungmann aussi sont pillés. Et voilà qu'un hurluberlu cliquetant de médailles (mon Dieu, que de héros !), étoilé, flanqué d'un grand sabre dans lequel il trébuche parce qu'il est saoul (encore un !), se précipite dans ma chambre à la poursuite de Jungmann affolé qui m'appelle à son secours, le revolver sur les reins. L'autre réclame en hurlant le « natchalnik », le « Kommandant ». « Ia natchalnik ! » beugle le Lagerführer, qui me dit de parler,

[166] Chef anarchiste en Ukraine, pendant la Révolution bolchevique ; il s'est rendu célèbre par sa bravoure et ses cruautés. Joseph Kessel a brossé de lui un portrait épique dans *Cœurs Purs*.

de confirmer. En quelle langue ? Vu qu'il n'arrive pas lui-même à se faire entendre, lui qui parle russe, je ne vois pas ce que moi je pourrais faire. Le soudard, après avoir été à deux doigts d'abattre le Lagerführer, et moi avec lui, ne se calme qu'en mettant les alliances du ménage dans sa poche de culotte. Nous sortons un peu pâles de l'épreuve.

Sur ces entrefaites surgit un litige interne au camp. Le couple Jungmann s'est constitué une réserve secrète de vivres, si bien verrouillée et cadenassée que le secret a attiré l'attention des Russes. Ils sont allés trouver le fringant capitaine ; celui-ci est venu, il a fait se ranger en ligne sur l'esplanade centrale tous les habitants du camp, Lagerführer compris (avec sa grosse épouse, qui pour une fois ferme sa margoulette) ; puis il nous a adressé un speech, traduit à mesure en français et en allemand par Ljubiza (qui parle russe, quoique illettrée, le serbe, sa langue natale, le slovène et l'italien). Qu'a dit le capitaine ? À peu près ceci que depuis Lénine les peuples et les citoyens sont tous égaux, en conséquence de quoi chacun a le droit à la même part exactement que chacun de ses concitoyens. Sur ces fortes paroles, il a fait sauter verrous et cadenas et procéder à la répartition égalitaire des provisions (pour le sel et la farine, ça a été un peu compliqué). Chacun a reçu sa portion, Lagerführer toujours compris (et sa grosse épouse) au nom du partage de la propriété du peuple et des principes fondamentaux de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Belle leçon de communisme appliqué !

La route s'est remplie de soldats, au gré des mouvements de troupes d'occupation. Cela paraît se faire sans ordre, on voit très peu d'officiers, et pas du tout de chars ni de véhicules de combat. Ce n'est qu'une cohue débraillée et insolente de conquistadores. Après les Polonais passent des Ukrainiens du train. Enfin des types « réguliers », moins primitifs, moins saouls, plus calmes ; ils ressemblent à des poilus de chez nous, malgré leurs moustaches de pallikares ou leurs crânes tondus à la mode bolchevique de 1918. Ils sourient, complices, en nous voyant, Polli et moi, bras dessus, bras dessous.

Les rues de Bensen, entre deux passages de convois, semblent étrangement vides. Chacun se terre chez soi, volets fermés. Jungmann s'est assis par terre sur le seuil de la baraque directoriale ; il a vieilli de dix ans. Après ses deux exécutions manquées, le baron déchu médite sur les destinées humaines. On le prendrait pour le concierge, le Lagerführer.

La grande peur est la faim. Pour nous, au Lager, la question est résolue : les placards regorgent de victuailles volées. Mais les Bensenois n'ont plus rien à se mettre sous la dent ; tout a été pillé, les dernières réserves ont disparu. Quand le gouvernement tchèque pourvoiera-t-il au ravitaillement ? Y a-t-il seulement un gouvernement ? Les communications sont toujours coupées : ni trains ni téléphone, même pas entre ici et Bodenbach (le pont a sauté).

Une colère électrique anime les regards, les langues se délient (quand on voit des gens, ce qui est rare, ils m'apparaissent alors comme les survivants d'un déluge). Le dieu écroulé, hier encore encensé et plaint, se couvre aujourd'hui d'invectives, de crachats, d'immondices ; on n'a pas de mots assez durs, c'est à qui apportera sa pierre pour la lapidation du héros mort. Hitler-scélérat et sa bande de vautours ont régné pendant douze ans par le mensonge et la terreur, et au bout de l'aventure ils ont tué l'Allemagne : ce sont les reproches les moins véhéments. Le peuple soulagé décharge sa rage d'avoir été si docile, si content d'endosser le manteau si commode de l'obéissance, d'avoir répété jour après jour, et avec délectation, et avec pénétration, et avec enthousiasme, le disque sacré de la Nouvelle Religion. Il est dur de découvrir qu'on a été si longtemps des imbéciles. Maintenant ils tueraient bien une seconde fois ceux qu'ils ont aveuglément adorés.

Il doit bien y avoir, dans le tas, des irréductibles, des fanatiques du refus, surtout dans les Jeunesses Hitlériennes, appelées il n'y a pas deux semaines encore à la surveillance des traîtres et à un avenir glorieux. Et il y a les membres du Parti, nombreux dans ces Sudètes qui sont l'Alsace-Lorraine bohémienne. C'est pour ce joli pays de monts boisés et de prés verts que la tourmente avait failli se déchaîner dès septembre 1938, et qu'on avait fait Munich qui avait « sauvé la paix ». Depuis, le Reich avait germanisé la province, devenue superpatriote. La défaite est ressentie ici avec plus d'acuité qu'ailleurs : les Sudètes rendus à la Tchécoslovaquie, que va faire Prague de la population allemande ?

Les Bensenois prennent les devants : chaque fenêtre s'orne d'un double drapeau rouge et tchèque, chaque porte annonce sur une pancarte clouée : « czekoslovensko ». C'est fou ce qu'il y a de Tchécoslovaques à Bensen, subitement… Avec quelle promptitude le sempiternel Heil Hitler est rentré au fond de chaque gorge ! Au bureau de police du Rathaus dénazifié, où des bénévoles à brassard s'agitent dans le désordre sale des lendemains de révolution, les portraits disparus des pontifes à croix gammée font des rectangles pâles sur les murs. Parmi les bénévoles en question, il me semble bien reconnaître des S.A. du bon vieux temps ; ils se pressent, importants et fébriles, sûrs du pouvoir retrouvé que leur donne leur nouveau brassard, le bon, celui de la République. Le chef de gendarmerie continue d'assurer le service ; simplement et démocratiquement, il a troqué son bel uniforme gris souris contre un complet civil fatigué qui lui enlève tout son prestige. Ceux-là sont les malins, les politiques, surnageant à tous les régimes parce que tous les régimes ont besoin d'une police, et d'une police compétente ; et qui est plus compétent que le flic en place, avec ses fichiers bien à jour ?

Je ne sais pourtant si tous ces Fouché au petit pied résisteront à la vague d'épuration, quand Prague enverra ses Tchèques, les vrais. Pour l'instant on en est à la phase transitoire de la métamorphose des poissons par mimétisme avec le milieu ambiant. Parfois passe à l'improviste un congre royal, ignorant superbement le changement survenu, et qui traverse ces eaux troubles avec le dédain du fauve grand seigneur ; c'est le cas de Rosenthal, un Allemand celui-là, un vrai, la bête brute de la fabrique Grohmann : il entre là-dedans la tête haute, l'œil clair, et dévisage la trahison et l'incurie sans broncher. Je devine son mépris haineux, sa colère froide : il servait un empereur inégalable, il assurait un travail à l'efficacité de machine, net, fort, organisé. Ce qu'il a sous les yeux doit lui apparaître comme à un Romain l'arrivée des Barbares. Le demi-solde s'estime le droit de cracher par terre, et de retrousser ses babines de tigre en cage.

Désordre, incapacité, face au règne d'une soldatesque sans contrôle. Des affiches trilingues (en russe, en tchèque et en allemand) menacent maintenant le pillage de mort, sur les vitrines enfoncées hier… À côté des affiches, des sous-offs polaques forcent les entrées de maisons « czekoslovensko » pour le compte de compatriotes civils, des travailleurs déportés comme nous, qui rejoignent leur patrie. Ils se servent, les Polonais, largement, ils chargent leurs charrettes de draps, de vêtements, de lampes, de bricoles volées sous les yeux de l'habitant.

Des coups de feu se font entendre, souvent. Les cavaliers cosaques en goguette passent au grand galop, leurs longues lattes battant les flancs des montures, et ils tirent sur n'importe quoi, un jupon qui sèche, un volet entrouvert, une fille qui se sauve au loin. Ce que je vois là, ce n'est pas la guerre au XXe siècle, c'est la guerre de Cent Ans ; c'est les batteurs d'estrade de Charles-Quint, c'est les reîtres de Wallenstein… Quelques explosions attardées. Une chaleur d'août, suffocante et blanche, alourdit encore l'air sur quoi pèse la peur.

Des Allemandes, des jeunes, ont essayé les sourires, les avances, dans l'espoir d'attendrir le vainqueur. Pauvre séduction… On a affaire à des sauvages. Les Russes n'ont pas à être séduits : ils prennent dans le tas. Il leur suffit de prononcer les deux seuls mots d'allemand qu'ils ont appris, la formule magique : komm, Frau ! Quelques femelles ont quand même réussi à s'accrocher aux uniformes, traînaillant entre les bottes et s'étalant sur les bancs du « Schwarzes Ross », devenu caserne et bordel.

*

Tout cela est bien joli, ça fait des souvenirs, et j'ai ma Polli ; mais quand allons-nous être rapatriés ?

On en a déjà assez, de ce cirque. Des rumeurs, des bruits, nous balancent chaque jour entre l'espoir et le découragement. Avec Provin, un Français du camp, je vais à Tetschen (à pied, puisque je n'ai plus de bicyclette) pour tenter de savoir ce qui se passe sur les voies de l'Elbe, en pays plus civilisé. En effet, Tetschen s'ordonne. Les chaussées ont été nettoyées, les chars calcinés rangés au bord des trottoirs. Les balafres des éclats d'obus marquent mieux les murs, maintenant que les rues ont retrouvé leur aspect normal, mais c'est déjà du passé. On déblaie les décombres du bombardement, et il n'y a plus ni fumées ni odeurs. La gare est abandonnée, toutes les vitres en l'air ; le buffet présente le spectacle d'un désordre indescriptible. Des centaines de verres vides couvrent les tables et le comptoir ; mais il n'y a plus une bouteille.

Bodenbach, moins abîmé, a conservé la vie. (Une passerelle permet de franchir la partie effondrée du pont). Je vois principalement des Français, nombreux, occupés aux derniers pillages, aux ultimes grains à picorer – en douce, car ici les Tchèques se sont organisés et ils veillent. On vide les péniches de l'Elbe, qui révèlent parfois des contenus hétéroclites, tels que blancs coloniaux et pantalons de marins… La gare grouille. Allongements de trains de marchandises, sans horaires, sans destination. La vie ne fait que reprendre tout juste, et mal. Foules d'émigrants, entassés sur les quais, dans les wagons à bestiaux, sur les voies ; à forte majorité, des Allemands, qui cherchent à fuir l'occupation russe. Le grand espoir, l'Ouest, les Américains…

Nous revenons bredouilles ; pas une administration n'est en place pour décider quoi que ce soit. Du coup, quelques Français du Lager partent samedi, à pied, poussant la carriole aux vivres, vers le Far West salvateur. Les femmes restent avec moi. Les « Ost », dont l'occupant ne s'occupe pas plus que de nous, bien que Russes, font la nouba sans désemparer. Wassili nous est ramené ivre mort ; la baraque des femmes est devenue un claque à soldats, gratuit. L'honnête Wera, si sourcilleuse quand il s'agissait de sa vertu, naguère, s'abandonne et circule décoiffée, les yeux cernés, au bras de son capitaine ; sans un regard pour moi, elle se moque des Allemands dépouillés et affamés. Après quoi toute la bande fout le camp à son tour, sur des camions, le lundi. Voici le Lager tout à fait vide : vingt Français et Françaises, les « fidèles », le dernier carré (parmi lesquels le couple franco-belge de Denise Duvignaud, enfin assagie (elle ne se promène plus toute nue, Denise, malgré la chaleur : les Cosaques !) ; il y a Polli et moi, l'autre couple franco-belge – et les Jungmann, qui attendent qu'on statue sur leur sort.

Les baraques sont saccagées : dernier salut des captifs libérés. Là-dessus nous arrive un petit groupe furtif de types tondus, en tenues rayées, l'air pas bon,

les joues caves, la peau blafarde. Ils s'installent sans mot dire dans la dernière baraque tout au fond du camp. Est-ce des bagnards évadés de Brüx ? Ils repartent le lendemain comme ils étaient venus : il n'y a plus un fétu à voler au Lager[167].

Avec Polli, c'est l'amour au quotidien, absolu et magnifique. Je ne me pose pas de questions sur l'avenir. on vit au jour le jour. Je la suis chez deux habitantes de Bensen, deux femmes seules, Frau Huber et sa sœur Frau Fiedler, qui ont témoigné de l'affection à Polli cet hiver et l'ont en partie nourrie ; nous apportons de quoi manger à ces braves femmes, qui nous embrassent comme leurs enfants.

Semaine du 14 au 19 Mai. Semaine tranquille. On retombe à la torpeur de l'attente. C'est comme s'il ne s'était rien passé. Allons-nous être les oubliés de la guerre ?

Le 15, subitement, l'occupant russe disparaît. Peu à peu, la vie normale reprend. Le 19, les magasins, ayant bouché les vitrines éventrées et réparé le désordre, rouvrent leurs portes ; mais ils sont vides. On ne trouve en vente que le lait, le pain, la viande de cheval. Priorité pour les Tchèques et les étrangers, qui touchent ration double. On a de la viande, à ne savoir qu'en faire. Ce qui manque le plus, c'est le beurre, et les légumes ; des paysans viennent bien vendre ce qu'ils ont, mais la saison n'est pas assez avancée pour fournir les produits potagers.

Premières manifestations de la Restauration tchécoslovaque. Un service d'ordre s'organise ; nos deux jeunes du Rathaus – pardon, on dit le narodny vibor, maintenant – ont recruté une petite police tchèque, additionnée de quelques volontaires français à qui on a distribué des fusils : nos tirailleurs veillent à l'ordre et à la sécurité de la République ! Cela les occupe, leur donne une allure martiale, et puis ce ne serait pas si mal, cette fraternité franco-tchécoslovaque sur le tas, si c'était, en fin de compte, pour autre chose que d'obliger le bourgmestre déchu à participer de ses mains à la démolition des barricades, que de siéger au conseil municipal sans comprendre un mot de ce qui s'y dit, et surtout de boire sec et d'organiser le premier bal de la liberté. Après quoi, en reconnaissance de ces services patriotiques et immortels, on agrafera sur leur mâle poitrine une jolie médaille accompagnée d'un laïus émouvant en célébration de l'amitié des peuples démocratiques.

Cependant les mesures répressives à l'adresse des Allemands s'affirment : expulsion des Berlinois (presque tout le personnel de l'AEG-Friedrichstal) ;

[167] Nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'étaient les camps de concentration. Mais vu l'allure sournoise de nos étranges visiteurs, je ne pense pas qu'il se fût agi de déportés, mais de prisonniers allemands de droit commun.

expulsion des fonctionnaires du Reich (le frère de Frau Fiedler, qui travaille aux chemins de fer, est renvoyé) ; obligation pour tout Allemand de porter un brassard distinctif blanc ; interdiction d'arborer les drapeaux tchécoslovaque et soviétique, évidemment.

Jeudi 17, je vois passer sur la route un convoi de camions, à vive allure ; ils sont chargés d'hommes en uniforme clair à longues casquettes, qui chantent à tue-tête : les premiers soldats tchèques. Ceux-là achèvent la reconquête joyeuse dans le printemps fleuri ; la guerre est finie, toute chose est remise en place, la patrie est retrouvée. Le 18, une auto passe, qui porte un fanion rayé, stars and stripes : sans doute une commission américaine. Tout cela fait plaisir à voir, mais il n'y a rien pour nous dans ces passages de militaires.

Cela avance, pourtant, côté rapatriement. Les listes sont faites, tamponnées au narodny vibor (quel joli nom !), même traduites en russe ; mais rien n'est sûr avant un mois, nous dit-on. Ce n'est même pas une question de transport : les trains recommencent à circuler. Comme toujours, tout dépend des administrations dites compétentes. Avec l'alcool, la bureaucratie survit à tous les désastres.

Le problème se complique du fait qu'il va nous falloir passer de la zone d'occupation russe à la zone d'occupation américaine. Les limites entre ces zones sont-elles seulement tracées ? J'apprends que tous ceux qui étaient partis de leur propre chef et qui avaient franchi l'Elbe en direction de l'ouest sont maintenant bloqués dans des camps de rassemblement. Nous sommes aussi avancés d'être restés ici. Peut-être d'ailleurs serons-nous dirigés vers l'est, comme ceux de Silésie, et le retour se fera-t-il par Odessa. On n'est pas encore sorti de l'auberge.

Le temps est au beau fixe et à la chaleur. Le paysage de vacances qui m'avait accueilli en août s'est remis en place. Je me trempe dans les eaux du Polzen avec Polli ; nous faisons du water-chute sur le déversoir. À la passerelle, le torrent indifférent s'affaire toujours contre les grosses pierres et poursuit son travail sonore et têtu.

Jungmann refait surface : le péril est passé. Mais il n'est plus qu'un fantôme qui gouverne un royaume sans sujets.

Notre ménage s'organise. Polli a retrouvé son instinct de ménagère pour ordonner et parer la chambrette où nous avons élu domicile. Elle met des rideaux à la fenêtre, des fleurs sur la table, mes gravures aux cloisons : elle s'installe ! Nos deux petits lits placés côte à côte, rien de plus touchant… Mais il lui manque une garde-robe et des bricoles ; elle a résolu d'aller chercher tout cela là où on le trouve, c'est facile, dans les conditions présentes. Une dispute

s'élève à ce sujet entre elle et moi, c'est notre première querelle de ménage, et elle est sévère. Je n'admets pas le pillage ; elle, en fille de port, elle n'y met aucune malice : les épaves de naufrage reviennent à ceux qui les trouvent. Nous voilà donc partis à Tetschen ; les entrepôts de la gare regorgent de caisses ouvertes, de malles forcées, de paniers éventrés. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser les objets les plus invraisemblables, ce que les pillards de la semaine dernière ont abandonné sur place ; cela va des robes de soie au pot de chambre en faïence avec un œil au fond. Le chassé-croisé des dernières semaines de la guerre a amené ici le contenu de dizaines de maisons d'un peu partout. Un wagon échoué contient les malles d'un état-major hongrois ; je trouve navrants ces uniformes impeccables, ces robes qu'on avait soigneusement pliées, ce linge ourlé bien empilé, ces riches courtepointes de satin ouaté, ces beaux coussins de velours brodé d'or, ces vases, ces bibelots, ces livres armoriés, dont un relié en ivoire, qu'ont chiffonnés, souillés ou ébréchés des poignes sales, pour rien, pour le plaisir… Il est vrai que ceux qui avaient pillé notre maison, en 1940, n'y avaient pas mis de gants non plus. Peut-être d'ailleurs les propriétaires de ces richesses sont-ils errant sur les routes, ou entassés dans des camps, ou morts. Mais je ne peux me résoudre à ajouter au saccage.

Polli n'a pas ce scrupule. Elle met à piquer dans les vêtements, à trier ce qui lui convient, la même fébrilité joyeuse qu'une Parisienne aux Galeries Lafayette. Son plaisir est tellement vif, tellement innocent, un plaisir de gamine, que je n'ai pas le courage de l'en priver. Je découvre, au reste, non sans surprise, que si je blâme cet instinct primitif du pillage et du vol, il ne m'inspire aucun remords personnel quand j'y cède. Car j'y cède. Oh certes ma participation est à chaque fois faible et passive : à l'épicerie de Bensen, l'ami Schauss m'avait enrôlé pour canaliser l'accaparement sauvage des Français du camp ; ici je ne fais qu'imiter ma brigande, pour lui plaire. Mais je m'irrite à chaque fois davantage de ne pas avoir le courage de résister à l'entraînement, plutôt que de collaborer à l'appropriation. C'est l'être raisonnable – et le fils de bourgeois – qui en moi réprouve et méprise ; l'enfant de la nature n'éprouve pas de honte. Mon Dieu ! Comme le vernis de civilisations et des morales est mince !

Nous revenons au Lager, Polli toute contente d'avoir trouvé des robes, un joli manteau et des souliers neufs à peu près à sa taille ; moi je ramène un coussin pour notre intérieur, où nous vivons maintenant comme des jeunes mariés. Je ne sais combien de temps cela durera, mais en attendant c'est bien doux.

Dimanche 20 Mai. Pentecôte. Journée des plumes

Je ne sais si l'Esprit Saint est descendu sur nous, mais Aphrodite, c'est sûr. La déesse fait pleuvoir ses flammèches sur nos corps enamourés et les lèche de ses langues de feu. Tout l'après-midi et jusque dans la nuit tombée, c'est un

jiu-jitsu inlassable où le désir toujours renouvelé s'épanouit en frénésies ardentes et en extases haletantes. La rage amoureuse de ma partenaire de jeu atteint un tel paroxysme que pour ne pas me lacérer le dos ni m'arracher la chair, elle griffe et mord l'oreiller, la tigresse, et nos secousses se font dans un tourbillon de plumes, une neige douce qui nous recouvre lentement et qui blanchit le crépuscule. On en retrouvera dans toute la chambre.

Semaine du 21 au 26 Mai. Cette existence d'ensevelis, de naufragés sur l'île déserte, commence à s'allonger monotonement. On a soif de mouvement, de neuf. Pas de nouvelles côté retour au pays. Il y a bien des alertes, des espoirs, sans lendemain. Les Tchèques restent muets, les Russes ne s'occupent pas de nous, aucune commission interalliée ne se penche sur notre sort. Avons-nous tant intérêt à nous hâter, au fait ? La France a déclaré la guerre au Japon. Je n'ai pas accompli mon service militaire. Ils sont bien fichus, à Paris, de nous mobiliser sur place pour participer à l'occupation de l'Allemagne. Le moins qui m'attende est la caserne et sa vie abêtissante, quelque part sur le Rhin ou le Danube. J'aime bien l'Allemagne, mais je commence à l'avoir assez vue… À tout prendre, je préférerais faire partie d'un corps expéditionnaire pour le Tonkin ou la mer de Chine.

Nous retournons à Tetschen le 23. Moins de désordre, moins de mouvement, sauf à la gare, et surtout à celle de Bodenbach. Plus de wagons ni d'entrepôts à piller ; mais cela fourmille de gens, par familles entières ; l'expulsion des Berlinois commence. On les entasse sur des plates-formes, sous la pluie battante qui s'est installée aujourd'hui. Le lion tchèque ressuscité se secoue victorieux et chasse ses puces. Des banderoles rouges à l'entrée du grand pont sur l'Elbe saluent successivement la République, le Parti Communiste Tchèque, l'Armée Rouge, et finalement « Stalin osvoboditch Czekoslovenskie », Staline sauveur de la Tchécoslovaquie. Savante gradation. Bénès, le grand démocrate, la malheureuse victime d'Hitler, Bénès n'est pas mort : son effigie réapparaît – encadrée par celles de Lénine et de Staline, ses protecteurs… et gardiens. Bénès, avec sa tête de Panisse ennuyé, serré petit entre les deux colosses du marxisme russe, entre les deux tsars rouges, quel symbole ! Staline s'apprêterait-il à faire ici ce qu'il a fait de la Pologne, un protectorat ? Les problèmes des minorités seraient réglés, du coup, définitivement – surtout en refoulant les Allemands vers l'ouest : plus de crises des Sudètes à prévoir, dorénavant ! Peut-être faut-il cela pour établir une paix durable dans cette Europe Orientale fragmentée en peuples agités et qui se détestent tous – « la peau de léopard » ironisait le vieux Clemenceau[168]. Mais c'est peut-être la fin de la Tchécoslovaquie de Masaryk, du beau rêve de 1918.

[168] C'était bien l'idée stalinienne : ma prophétie devait connaître sa triste réalisation, qui allait couvrir toute l'Europe de l'Est pendant un demi-siècle, jusqu'à l'effondrement de 1989. – Je note avec ironie (1992) que le Mitteleuropa rendu à lui-même se redessine à peu près selon le schéma d'Hitler : une Croatie indépendante, une Slovaquie détachée de la Bohême-Moravie,

Pour l'instant cela n'apparaît pas, au contraire. La vieille Bohême éclate au grand jour, rejetant tous les signes de l'antique oppression germanique, l'allemande d'hier aussi bien que l'autrichienne des siècles passés. Les vocables tchèques recouvrent partout les inscriptions gothiques, à la gare, à la poste ; les rues principales sont débaptisées. Tetschen n'est plus Tetschen, mais Decin, et Bodenbach Podmokly. C'est la grande revanche slave[169]. – Curieuse impression : on change de pays sans bouger de place, c'est la frontière qui s'est déplacée toute seule.

Au Lager, une surprise : la petite Mado, avec son Jean, est de retour, au terme d'un invraisemblable périple depuis la Silésie. Cela fait trois ménages au camp, maintenant : celui de Denise, celui de Mado, et le nôtre – sans que la mère Jungmann ait quoi que ce soit à redire !

Côté nourriture, c'est l'abondance. Pourtant je maigris… L'ami Jean Schauss l'Alsacien me met en garde : « Il ne faut pas mettre Männele[170] en location tous les soirs ». C'est vrai que Polli est une dévoreuse, une mante religieuse. Elle en veut toujours plus[171]. Il lui faut des amants solides. Elle m'a raconté avoir eu beaucoup de considération pour un gars de ses connaissances amoureuses parce qu'il était capable de jouer au Mannekenpiss en lançant son geyser à deux mètres devant lui dans une courbe d'or dont l'apogée atteignait la hauteur de son nez. Un jour il avait fait l'expérience de rester en érection prolongée durant plus d'une heure.

Je n'ai pas ces talents. Mais notre couple s'entend bien. Ayant enfin à sa disposition, sans nulle entrave et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un amant docile et non plus dominateur, Polli se livre toute et laisse libre cours à son instinct inventif, auquel répond le mien, et de l'un à l'autre nous poursuivons notre exploration ravie de la planète Amour. Dans cette aube où la paix se lève sur le monde, nos jolies noces sont celles de deux papillons sur le chemin de la liberté.

*

---

etc. Le Führer avait su régler le problème des nationalités, d'une certaine façon, mieux que les traités démocratiques de 1918-1919.

[169] C'est à ce vaste recul allemand sur la carte qu'aura abouti le colossal et inutile effort hitlérien : la perte de tous les territoires qu'un lent et patient effort, depuis les Chevaliers Teutoniques, avait durant des siècles acquis au peuplement germanique – jusqu'à la Volga !

[170] Petit bonhomme.

[171] « La volupté était pour elle une soif ardente, le plaisir une faim insatiable » (*Mémoires du Chevalier d'Eon* – il s'agissait de la tsarine Elisabeth).

Dimanche 27 Mai. Il s'annonçait plat et sans rides. Polli est indisposée ; trêve dans nos ébats. Je suis allé acheter des radis chez un maraîcher sur la route de Tetchen. – Et puis à midi, c'est la grande nouvelle : tous les Français ont ordre de gagner Prague pour y être rapatriés, mardi, dernier délai.

La fièvre du départ monte aussitôt. Le Lager s'anime d'allées et venues. Le soir, nous faisons nos valises, Polli et moi. Adieu, notre petite chambre !

Un différend éclate entre les amoureux – et quel différend ! Polli essaie, mine de rien, de répartir ses effets entre ses bagages et les miens ; je m'y oppose. Elle finit par avouer alors sa résolution secrète : elle veut que je la suive à Anvers. Me voilà au pied du mur. C'est l'instant de la crise, comme dit Figaro. Sa ruse maladroite m'a irrité, heureusement ; j'en suis plus à l'aise pour lui expliquer ce qui est l'évidence : je l'aime, oui, mais je ne peux ni ne veux l'épouser ni faire ma vie avec elle. Encore moins à Anvers. Comment peut-elle croire que je vais quitter ma famille, mon métier, mon pays, tout ce qui compose ma raison d'être, pour aller vivre à l'étranger, dans quelles conditions – et de quoi ? Débardeur sur les quais ? Il me sera d'ailleurs impossible de vivre hors de France (à moins de me faire hors-la-loi) : je n'ai pas accompli mon service militaire, et j'ai signé l'engagement décennal que l'Education Nationale impose à tous les boursiers de l'ENSET : je ne peux plus quitter l'enseignement pendant dix ans, sous peine d'être radié et de devoir rembourser mon traitement pendant la période. Peut-elle comprendre cela ? C'est à elle de me suivre en France, si elle tient absolument à moi.

Je m'attendais à une colère, à des supplications, à des larmes. Rien de tout cela. Elle serre les dents, reprend ses affaires et ne dit plus rien. Ce n'était qu'une tentative ingénue. Curieuse petite fille ! M'aimerait-elle à ce point ?

On pourrait croire qu'après cette explication notre belle entente charnelle allait sombrer. Pas du tout. L'amour a d'étranges détours ! Il veut s'affirmer encore dans le moment où il se sait condamné.

Lundi 28 Mai. Prélude au grand départ. On ne tient pas en place. L'embarquement est fixé à demain matin, par chemin de fer.

Comme je vais au narodny vibor pour les formalités, je vois passer un convoi sanitaire automobile américain. Parmi les uniformes, le képi rouge galonné d'un major français ! On a beau ne pas être militariste, cela donne un coup au cœur de revoir un uniforme du pays… Peut-être cet officier-là est-il un de ces héros, de ces volontaires ralliés depuis longtemps à De Gaulle, patriote et mangeant du boche et n'ayant que mépris pour le vil troupeau des travailleurs en Allemagne, auquel cas nous n'aurions pas grand-chose à nous dire. Mais c'est

égal, je ne puis m'empêcher d'avoir envie d'applaudir et de crier : Vive De Gaulle !

Muni de la liste des survivants du Lager Karpfenteich que j'ai tapée moi-même à la machine (et qui comprend les Belges du camp, Polli est du voyage), je règle les dernières formalités à l'hôtel de ville, à la police, à l'AEG aussi, où j'obtiens les radiations : c'est la fin officielle de notre statut d'Ausländer, et de mon aventure allemande. Au fond, je ne la regrette pas. J'en aurai vu, des choses ! J'en aurai appris, sur l'espèce humaine ! J'ai acquis, pendant ces dix-huit mois, outre des souvenirs ineffaçables, une expérience unique qui me suivra toute ma vie. Oui, cela valait la peine, ce séjour involontaire sous les bombes et dans les baraques – à condition d'en sortir vivant.

Je déjeune au « Hirschen », qui a retrouvé sa respectabilité bourgeoise maintenant que la horde sauvage est passée. On y voit principalement des officiers tchèques aux uniformes tout neufs ; ils sont corrects et distingués. L'allemand se murmure à peine, gêné. Les habitués, et parmi eux les grands patrons de l'AEG, Szesinski, Werner, ont été relégués à l'office, où ils prennent leurs repas discrètement.

Je serre des mains, beaucoup de mains. Celle de Herr Szesinski soi-même, avec sa dame, descendus de leur perchoir, voire affables : les désastres rapprochent les distances ! Celles de Frau Schumann, la délicieuse standardiste de Friedrichstal, et de son mari. Le jeune couple est très amer : les armes secrètes n'ont servi à rien, New York n'a pas été pulvérisé… - On nous a menti, constate l'ex-délégué de l'Arbeitsfront, qui ajoute, l'œil froid : - Nous n'avons plus rien à faire dans ce monde. L'Allemagne est morte.

La main de Frau Lappin, lourde de tristesse. Ceux qui – bien rares – ont prévu la défaite en sont beaucoup plus affectés que les nazis ; n'étant pas obnubilés par l'idéologie ni soutenus par la rage, leur réalisme leur fait entrevoir les conséquences concrètes, qui s'annoncent sombres : ils vont être jetés à leur tour sur les routes, mais sans havre de grâce pour les accueillir, sans savoir de quoi ils vivront ; et puis, ils sont du mauvais côté, du côté soviétique. Pour les nazis, les bons, les purs, c'est du pain bénit ; leur féroce Orgueil d'hyperprussiens, à ces mages fanatiques de l'aryanisme, de la Race, de la toujours plus grande Allemagne, Sieg Heil ! – à ces seigneurs de la guerre, oui leur orgueil en prend un sacré coup, que j'espère définitif. La guerre, ils l'ont eue ; qu'ils en paient le prix, maintenant. Mais les autres, tous les autres, ceux qui n'y étaient pour rien, je les plains. Leur sort va être pire que n'a été le nôtre. Bien sûr, trop de haines se sont accumulées contre le peuple qui a acclamé Hitler. Mais après tant de massacres, de ruines, de déportations, tant de morts (combien de dizaines de millions, cette fois ?), tant de tortures et de bagnes, la mesure n'est-elle pas encore pleine ? – Le peuple coupable doit expier, dit Dieu.

Et c’est la chaîne sans fin du talion, la vieille loi de la Bible, plus vieille et plus éternelle qu’elle…

Nos derniers adieux sont pour Frau Huber et les Fiedler, de braves gens. Et je charge l’électricien Röβner, qui était affecté au camp, d’un message pour les Dutzschke, puisqu’il est de Meiβen. Il me rassure, au reste : à l’inverse de Dresde, Meiβen n’a pas souffert des bombardements ni des combats. Gott sei dank !

II - Prague

Mardi 29 Mai.

Nous quittons Bensen à sept heures du matin. Pour la dernière fois, j'ai cheminé par les prés et salué à la passerelle le bon vieux torrent écumant et grondant sur les pierres qu'il polit, inlassable ; il m'a souvent été une consolation, et un ami.

Avant de quitter le camp, j'ai salué les Jungmann – ben, oui ! quand même. Auf wiedersehen, et sans rancune. Et voilà qu'il est arrivé une chose incroyable : la terrible Frau Jungmann s'est mise à pleurer, derrière ses lunettes rondes ! Tandis qu'elle rentrait cacher son chagrin, son mari m'a expliqué : j'évoquais pour elle ses deux fils, l'un capturé par les Américains et prisonnier au Texas, l'autre englouti dans le fracas des dernières batailles du nord. Jungmann m'a d'ailleurs remis une lettre à destination du prisonnier ; je la ferai partir par avion quand je serai arrivé en zone américaine.

Nous parcourons le bref trajet Bensen-Tetschen en wagon plate-forme de marchandises. Toute la bande joyeuse pousse des rires et des cris, c'est un départ en vacances ! Départ de croisière juvénile, tous les copains sur le pont, et à l'avant flotte notre drapeau allègre et fier…

À Bodenbach nous montons dans un omnibus à banquettes de bois, qui va de petite gare en petite gare aux noms slaves riches en consonnes, où évoluent des vareuses kaki et des employés coiffés de hauts képis droits. Sortis des abrupts défilés de l'Elbe et des châteaux perchés de la vieille Bohême, nous roulons dans une plaine cultivée et riche, où l'on s'étonne de découvrir, s'inscrivant dans la portière, des paysages à la française.

Polli est abattue. Elle regarde en silence la campagne filer vers l'arrière du train. Appréhende-t-elle le retour à Anvers, chez sa mère ? Au fond, elle laisse en Allemagne un riche cortège d'amours en liberté qui ne reviendront plus…

À deux heures nous entrons à Prague. La gare où nous débarquons est très animée, mais me paraît bien petite pour une gare de capitale : il nous faut trouver le gîte, et d'abord des services, un bureau, quelqu'un qui parle français. Les employés, indolents, n'entendent même pas (ou ne veulent pas entendre)

l'allemand. Nous avons l'adresse de la Croix-Rouge Française ; enfin quelqu'un a l'obligeance de nous désigner le tramway qui nous y mènera. A quelques-uns nous constituons un détachement, et, laissant le groupe avec les bagages dans le hall, nous sortons dans Prague.

Quelle vie ! Quel remue-ménage ! Mais on va se faire écraser ! Nous passons sans transition de la guerre à la paix, et de notre village de montagne à la civilisation. Pas une vitrine brisée, un air de fête, une foule qui court, des voitures, des trams bondés, des drapeaux, du bruit, un grand soleil brûlant par là-dessus… Les gens que nous croisons sont bien vêtus, les femmes portent des toilettes claires comme à Paris…

C'est la surprise. On n'avait pas vu cela depuis, voyons, cinq ans, et on en avait perdu jusqu'au souvenir. Nous sommes dans la situation d'un Robinson Crusoé qu'on aurait brusquement amené de son île par avion en plein cœur de Londres !

Un tramway surchargé nous conduit au long des rues, en équilibre sur le marchepied, en haut d'un beau boulevard en pente que domine une bâtisse carrée avec un dôme dessus (un peu écornée par quelques obus) – le Museum – et devant, la statue équestre de Wenceslas. Parfait, je m'y retrouve. Nous sommes sur le Wenzelsplatz – pardon, Václavské Námesti : c'est à la fois les Champs-Élysées et le boulevard des Capucines de la capitale de la Bohême. Il y a comme cela des villes étrangères que j'ai tant étudiées, sur des plans, des photos, que j'en connais les grandes artères et les principaux monuments sans y être allé – Londres, Venise, Moscou – Prague.

Le bureau de la Croix-Rouge, dans le haut du Wenzelsplatz, nous envoie à un Centre d'Accueil franco-belge situé dans la Truhlarska, la rue des Pêcheurs. Nous repartons récupérer le groupe à la gare Masaryck, et tous ensemble, avec les bagages, tant bien que mal dans les trams bondés où nous ne payons pas un sou (que nous n'avons d'ailleurs pas) et environnés de la sympathie générale (on a compris que nous sommes français), nous finissons par atteindre le Centre d'accueil. C'est un grand lycée, vidé de ses jeunes habitants par la bataille récente ; la Truhlarska garde les traces de barricades. On y loge provisoirement les rapatriés. Le Centre était complet, mais ses occupants s'en vont : ils quittent Prague ce soir, les veinards. Cela donne confiance : ce sera peut-être notre tour demain.

Le cadre est superbe : bel escalier de pierre, vastes salles bien éclairées, parquets cirés, couloirs de ministère, hautes portes à doubles battants sculptés. Mais où sont les lits ? Pas un lit, pas un matelas, pas une couverture. Il va falloir dormir sur le plancher. Du coup, nous le trouvons beaucoup moins joli forcément. Il n'y a pas non plus de cantine ; il faut se confectionner sa

tambouille soi-même – avec quels moyens ? Elle est un peu ladre, l'hospitalité tchèque…

Il y a un bureau. Y siège – non, y passe, épisodiquement, un chef de centre, autoritaire, bourru, et qui ne s'occupe de pas grand-chose. Il s'appelle Froger, il est Français, mais ne nous témoigne aucune sympathie ; il nous traite en ploucs débarqués de leur province, ma parole ! Il était délégué, antérieurement, comme Eliezer ; est-ce l'écroulement du Reich qui le rend hargneux ? Il a un second, un jeune Bruxellois, heureusement beaucoup plus actif et sympathique ; mais il part demain, et il lui faut un successeur. En un tournemain et à l'unanimité, je suis bombardé bureaucrate et responsable des groupes. Me revoilà chef ! C'est une vocation décidément. Schauss fera l'économe, et il va se décarcasser d'abord pour trouver des vivres et de quoi les faire cuire. Côté literie, rien à faire : pas un matelas disponible dans tout Prague, et nous n'avons plus la ressource comme à Bensen de nous servir nous-mêmes. Égoïstement, je me réjouis de ma nouvelle fonction : elle me vaut le privilège de la bouffe assurée, plus un divan étroit dans un coin de bureau. J'y dormirai avec Polli, ce sera juste et sans confort, mais quand on est amoureux… Au fait, sommes-nous encore amoureux ?

Nous sortons ensemble, le soir, et allons nous promener du côté de la Moldau, qui s'appelle en fait la Vltava. De beaux ponts sur le fleuve. Des rues tranquilles, où les gens prennent le frais du soir sur leur pas-de-porte. De grands cafés brillants, pleins d'élégances, leurs vitres bien lavées[172]. L'insurrection tchèque qui, il y a quinze jours, a précédé la reddition des SS de Bohême et l'entrée conjointe des Russes et des Américains, a tout de même laissé quelques traces, de-ci de là. Des rangées de pavés viennent d'être rechaussées en travers des rues secondaires ; on n'a pas encore eu le temps de les niveler. On voit des éraflures de balles sur certains murs, quelques carreaux cassés. Des mains pieuses ont déposé des fleurs coupées à même le trottoir, là où des résistants sont tombés. Mais une atmosphère de fête recouvre le tout : des drapeaux, que de drapeaux ! font le grand pavois, des rouges, des rayés, des croisés, des tricolores – tchécoslovaques, pas français. La France est absente, on ne voit que l'étendard soviétique, la bannière étoilée, l'Union Jack – et dans chaque vitrine les portraits en buste de Benès et de l'obsédant Staline. Pas un seul Roosevelt. Et pas un De Gaulle. Qu'est-ce que c'est que ça, De Gaulle ?

Mercredi 30 Mai. Le réveil est gémissant et rouspéteur : c'est dur, les planches, même encaustiquées ! Le peuple s'en prend au pacha, qui a dormi dans la volupté avec sa favorite. Pourtant, il est courbaturé aussi, le pacha. Essayez donc de passer la nuit à deux sur un canapé de crin de 80, trop court au surplus.

[172] La première fois que je vois une ville éclairée la nuit depuis septembre 39 ! La guerre est bien finie.

J’inaugure ma première journée de service provisoire. Le travail ne manque pas ; un groupe part, un autre arrive. Autant de listes à établir, de gens à caser. Il me tombe dessus deux cents Alsaciens-Lorrains d’un coup. Cela me va : je ne faisais que ça à Bensen.

Polli est affiliée au Consulat de Belgique et m’échappe. Cette fois, c’est la coupure. Elle part avec un convoi flamand, demain. Notre groupe a ses chances d’ici une semaine. Le Destin est en train de trancher.

Je prends deux heures l’après-midi ; par une chaleur continentale, accablante et sans air, j’emmène Polli docile mais passive à l’escalade du Hradschin. L’Histoire, le soleil, les deux cents et quelques marches qui montent au Palais des Rois de Bohême, tout cela n’est pas du goût de la petite ouvrière d’Anvers…Sans doute découvre-t-elle tout à fait, maintenant, le fossé qui la sépare de « l’homme des livres ». Elle sue et râle ; moi je suis ravi. Mon regard saisit les créneaux, la poterne, les hauts murs austères, les vieilles bizarres petites demeures accrochées au flanc de l’interminable escalier, les seuils branlants, les petits carreaux, les lanternes à leurs potences. En haut, c’est la masse rectangulaire du Château, précédée de sa grille, de ses cours, de ses corps de logis, de son jardin frais et ordonné. J’ai gravi la colline royale et mis mes pas dans ceux de Monsieur de Chateaubriand rendant visite à son roi en exil ; et regardant les hautes croisées à vitraux gris qui dominent l’abrupt rocheux, j’évoque la défenestration de 1618 d’où devaient sortir trente ans de guerre féroce de laquelle l’Allemagne sortirait ruinée, déjà…[173] Comment ne serais-je pas enchanté ? La cathédrale enlève ses flèches gothiques, au-dessus de l’espèce de caserne royale que dessine le Palais, tout droit jusqu’aux nuages rapides et blancs. Et de l’esplanade, on découvre tout Prague, la ville des cent clochers brodée sur les moires du plateau bohémien, le corps barré du grand cordon argent et azur de la Moldau, sous un soleil à la fois impérial et gai.

Redescendus vers la ville, nous y trouvons des rues tortueuses, des arcades voûtées, des recoins sombres et humides, tout un Moyen Age vivant et sonore. Et, passés les grands ponts, la cité moderne, vitrines spacieuses, enseignes à l’américaine, des cafés, des cinémas, des boulevards. Oh oui, j’aime Prague, d’emblée : une citadelle baroque, un beau fleuve, un décor pour Albrecht Dürer ou pour Gustave Doré, et un Petit Paris, digne cadet du Grand, tout cela dans un espace où tiendrait Lyon ou Marseille. Une des plus jolies villes d’Europe, et, grâce à Dieu, intacte.

Il s’y ajoute le pittoresque de l’heure : cela fourmille d’uniformes russes, tchèques, américains (ceux-ci plus rares). Des croix, des médailles, des galons,

[173] Les actualités de mars 1939 ont montré Hitler, botté, triomphant sous sa casquette orgueilleuse à l’une de ces fenêtres du Hradschin. Hitler vaincu est mort, le Hradschin est toujours debout. Quelle leçon !

des étoiles, des drapeaux. Étoiles des grades sur les épaulettes, la grande étoile blanche des camions américains, l'étoile rouge, Krasnoia Zvesda… La Victoire étoilée ! Il y a eu parade militaire ce matin, à l'occasion de l'entrée des Légionnaires Tchèques de l'armée alliée d'Afrique et d'Italie. Prague, pour accueillir ses héros, a sorti des armoires où ils dormaient depuis huit ans les costumes nationaux, si gais dans leurs couleurs vives, tout raides, empesés, comme neufs : les jupes brodées, les boléros rouges, les fins tabliers blancs à dentelle, les bonnets légers comme une mousse sur les cheveux, avec de jolis minois dessous.

Les cafés sont pleins ; des orchestres costumés y jouent sur les estrades. On entend des rires sur les trottoirs. Prague libéré chante et danse dans la rue, sous l'œil narquois de Staline qui pousse son nez de maquignon géorgien à chaque vitrine. Prague s'étourdit, en attendant de retomber aux soucis de demain, la politique, l'occupation, les communistes, la faim.

Un pâté de maisons a souffert des combats de rue ; des prisonniers allemands, de la Reichsbahn, reconnaissables à leur casquette à bande rouge, déblaient les ruines, torse nu, sous le commandement de civils tchèques à brassards, des résistants sûrement, la cravache à la main. Ils ne sont pas jeunes, les cheminots ; ils s'activent, les yeux baissés. Leurs dos sont zébrés de coups de lanière… Haute civilisation. Cette guerre nous aura ramenés de trois siècles en arrière.

Ce soir est mon dernier soir avec Polli. Je me sens noyé d'une tristesse insupportable ; submergé de remords aussi. Si elle m'est attachée au-delà de l'attraction charnelle, si elle m'aime véritablement, je suis un salaud. Mais la petite Polli au front si candide et aux gestes si simples est impénétrable. La première femme que j'aurai connue est un mystère.

D'un élan unique, sans mot dire, sur le canapé incommode nous nous unissons. Union suprême, exaltante. Qu'il est magnifique le visage de l'autre, vu de tout près, immense, embelli, transfiguré, les yeux démesurément ouverts, deux lumières dans la pénombre… Avant de nous dénouer, elle me supplie :
- Jure que tu n'en aimeras jamais une autre, jamais !

Le serment est facile. Mais est-elle si sûre que je le tiendrai ? Et à quoi bon, puisque nous allons être séparés, que nous ne nous reverrons plus – plus jamais ?

Jeudi 31 Mai. Départ des Belges à huit heures du matin. J'accompagne Polli. Un tram nous conduit au diable vers un faubourg jusqu'à la gare de marchandises de Praha-Smichov. C'est là que sont formés les convois

ferroviaires pour les rapatriés de l'Ouest. Un train qui n'en finit pas attend ses passagers du jour. Mais le départ n'aura lieu que ce soir !

Je donne rendez-vous à Polli dans l'après-midi et retourne à mes obligations « professionnelles ». Celles-ci m'envoient à la Légation Française, à Mala Strana, de l'autre côté du fleuve. Il y règne la plus grande pagaïe : le consulat n'a plus de consul ! Heureusement que les Tchèques nous prennent (à peu près) en charge…

Sur le chemin de la Légation, au milieu du pont, un quinquagénaire élégant, canne à la main, nous aborde (un camarade m'a accompagné) : - J'entends que vous êtes Français, nous dit-il. – Il parle lui-même un français sans aucun accent, bien plus pur que celui dans lequel s'expriment mes compatriotes. Et pourtant, il n'est jamais venu en France ! – Je voudrais tant aller à Paris ! nous confie-t-il. Quelle chance vous avez d'être Français ! Nous saluons, étonnés et émus, cet homme digne qui nous témoigne ainsi une sympathie aussi spontanée.

Prague est la cité du goût. Goût des décorations baroques, des architectures harmonieuses qui alternent sans dissonance les flèches gothiques et les bulbes rococo ; goût de la mise, du ton, des manières. Ville aristocratique, dans le bon sens du terme. Que me voilà loin du Berlin pompeux et raide des huguenots, et de ce IIIe Reich qui se prenait pour Sparte, la Cité des Athlètes en Armes, d'où l'élégance et le raffinement étaient rejetés comme des signes de décadence ! Ah ! la décadence a du bon. Elle nous vaut les sensations subtiles que donne à notre mémoire une madeleine trempée dans une tasse de thé, les langueurs des pavanes pour les infantes défuntes, les jeux de miroirs et les battements de cils des héroïnes évanescentes. Paul Valéry a raison : les fins de civilisation sont délicieuses.

Pauvre peuple de Bohême ! Avec ses toilettes jolies, ses souliers étincelants, ses bons mots et ses délicatesses, il est voué à l'assujettissement – d'autant plus sûrement qu'une géographie malveillante l'a installé en coin entre des empires dévoreurs, l'autrichien, puis l'allemand, maintenant le russe ; il va passer de la cravache nazie à la lourde botte du moujik, c'est inévitable.

Pour l'instant, c'est la fièvre du réveil national et démocratique. Les crieurs de journaux vous assaillent, vous bousculent. Des masses de journaux. Il y a plus de papier que de beurre. La presse célèbre la grande fraternité slave. À la gare Mazaryck, sur Václavské Námesti, les vendeurs d'insignes soviétiques font fortune. Moi qui n'ai jamais porté d'insigne de ma vie, j'achète une jolie étoile rouge émaillée, frappée de la faucille et du marteau ; ça produit de l'effet, à la boutonnière. Je vais faire sensation, en rentrant en France !

Que pense la population, en profondeur ? Les magasins, à part Staline et Benès, n'ont rien à proposer. Le marché noir est à son apogée, jusque sur les trottoirs en plein jour, malgré et sous les menaces terribles (et platoniques) des affiches du gouvernement. Les prix, en quinze jours, ont monté en flèche. Le tabac est introuvable. On me propose des liasses de couronnes pour un paquet de cigarettes. L'anarchie règne. Dans ce pays envahi par deux armées étrangères, et qui le restent l'une à l'autre, personne ne s'est encore occupé du problème vital, le ravitaillement.

À midi je retourne à la gare de Smichov. Polli est là, au milieu de ses compatriotes. Elle parle flamand avec eux, elle rit, comme elle sait rire, à belles dents. Je n'ai plus rien à faire ici, je suis l'étranger. Je reste une heure, pour la forme. On s'embrasse, sans passion. Polli, c'est fini. Je rentre à Prague sans attendre le départ hypothétique du train.

C'est mieux comme cela ; c'est la fin que je voulais, au fond. Alors pourquoi ai-je le cœur si gros, ce soir ? Pour un peu, je pleurerais, tout seul sur mon canapé de crin… L'univers est vide.

*

1er Juin. Travail le matin au bureau. Puis je vais me faire couper les cheveux. Étonnant, le salon de coiffure de Prague. Les fauteuils s'alignent en série devant les glaces, et les figaros passent d'une tête à l'autre en un ballet incessant, chacun n'exécutant qu'une opération, toujours la même : soit la tondeuse sur la nuque, soit les ciseaux autour des oreilles, soit le rasoir aux pattes, selon le poste assigné. Coiffure à la chaîne, comme chez Renault !… Détail encore plus inattendu : le shampoing est assuré par une jeune fille ; ses doigts souples et légers vous procurent un moment fort agréable[174].

Le personnel, et les gens dans la rue, sont courtois, avenants, souriants, ce qui fait passer volontiers sur une tendance à la recherche et à l'ostentation un peu irritante, traits que ma mère avait relevés dans la bourgeoisie polonaise. Les peuples de l'Europe orientale ont en commun, je crois, un penchant pour l'emphase, l'exaltation, et se gardent mal de la vanité. C'est sensible ici, même en n'ayant avec les Pragois que des relations superficielles, encore que pas mal d'entre eux parlent le français, ce qui facilite les contacts et me permet de me faire une opinion. En tout cas la France jouit ici d'un prestige qu'on ne soupçonne pas chez nous. Les Tchèques auraient pourtant une raison valable de

[174] Les coiffeuses étaient alors totalement inconnues en France dans les salons-messieurs.

nous en vouloir, après le honteux abandon de Munich. Mais le rayonnement de notre culture est extraordinaire.

Bref, je suis enchanté de mon séjour à Prague. Voilà un peuple qui a du savoir-vivre, et on y serait bien empêché d'y vouloir conquérir le monde, ou de le changer…

Au hasard d'une démarche avec Jean Schauss, dans l'après-midi, nous sommes abordés sur le trottoir par deux gars, deux militaires, un jeune et un moins jeune, ce dernier très brun et porteur d'une grosse moustache noire, mal vêtus, sans coiffure et la mine suspecte. Le plus vieux s'exprime en mauvais allemand, et leur histoire n'est pas claire. Nous finissons par comprendre que ce sont deux déserteurs de l'Armée Rouge, et qu'ils cherchent une combinaison pour passer à l'ouest.
- Sie Franzosen… Das ist gut, Frankreich ! – Nehmen Sie uns mit ! – Wenn wie nicht weg (un geste pour indiquer une rafle) wir erschossen…
(Vous Français… C'est bon, la France ! – Emmenez-nous ! – Si nous rester, nous repris, nous fusillés…)

Que faire ? Chaque groupe de rapatriés a sa liste, remise à la Légation, contrôlée, recontrôlée au départ par la police tchèque, qui vérifie les identités ; impossible de glisser des clandestins en surnombre. Si au moins ils avaient des faux papiers…
- Papier ? Nicht Papier.

Ils me montrent leurs livrets militaires ! Et ils n'ont pas de vêtements civils. Leur naïveté est désarmante.
-Tu te rends compte, me dit Schauss, si on était pris à faire passer des déserteurs ? Ils seraient capables de nous expédier en Sibérie. Adieu, la quille !

Il a raison. Si près du but, ce serait bête. Nous nous défilons : - pas de papiers, pas possible…

Le jeune a compris ; mais le « vieux » insiste, nous suit, presque suppliant : - Bitte ! Bitte ! – Unmöglich, tranche Jean Schauss. Il ajoute en s'éloignant avec moi : - Leur tête ne me revient pas. Ils ne sont pas nets, les gars. Qui sait ? L'armée les recherche peut-être pour vol – ou pour viol[175].

Le soir, je retrouve mes habitudes de promeneur solitaire. Le tram me porte jusqu'au fleuve, du côté du Vieux Moulin, qui me fait penser au bord de

[175] On ignorait alors les drames individuels qui résultaient de la dictature stalinienne. Quand je les ai connus, plusieurs années après, j'ai éprouvé du remords de n'avoir rien tenté en faveur de nos deux déserteurs. Mais qu'aurions-nous pu faire ? L'essai eût abouti à un échec inéluctable. Et puis c'est vrai qu'ils n'inspiraient pas confiance, les lascars.

Seine sous la Conciergerie. Je refais l'escalade de la colline du Hradcany, et regarde s'endormir la Ville Dorée dans le gris rosé du couchant. Puis je redescends, pousse jusqu'au pont qui conduit à l'imposant Théâtre National (les affiches annoncent *La Fiancée Vendue*, de Smetana, et la Moldau coule à côté joyeuse et triomphale…). Mais je reviens au quartier de mes amours, au pied des massives tours carrées coiffées de leur toit haut et pentu raide pour que la neige s'y accroche le moins possible, et là je m'amuse à me perdre dans les détours secrets du dédale moyenâgeux, au hasard de ces venelles qui tournent sur elles-mêmes et subitement se cognent à angle droit contre une sombre façade revêche, ou qui se coulent vers on ne sait quel coupe-gorge barré d'arcades sinistres et de grilles noires dressées pour un Eugène Sue tchèque en mal des *Mystères de Prague*. Parfois, au-dessus de la rue s'élèvent les ballons et le dôme d'une église baroque, jolie comme un bijou.

Seul édifice détruit : l'Hôtel de Ville noirci n'a plus de toit ni de fenêtres ; le grand escalier encombré de gravats monte au ciel, pour rien. La carcasse calcinée forme un fond de décor tragique à la place où se dresse le groupe des Hussites martyrs qu'on dirait sculptés par Rodin. La pittoresque horloge astronomique, plus riche que « le Gros Horloge » de Rouen, est anéantie. La résistance tchèque a été cernée ici par les forces allemandes durant les heures sanglantes de l'insurrection. Deux poutres rongées par le feu, enlevées au bâtiment, ont été clouées en croix, et dressent devant la ruine un calvaire noir, poignant dans sa simplicité.

Samedi 2 Juin. La nouvelle nous arrive à neuf heures et demie : nous sommes du convoi de ce soir. Explosion de joie. Mes compagnons commençaient à être noués de crampes à dormir sur le parquet…

Paperasserie ; je ferme le bureau : nous sommes les derniers Français de la Truhlarska. Transport des bagages à Praha-Smichov. Enfin ! On la tient, cette fameuse quille ! On y est ! Une longue attente commence sur le quai ; l'interminable train se remplit peu à peu de tous les groupes rapatriés.

À huit heures, le convoi s'ébranle au pas. Les drapeaux frissonnent aux portières. Une Marseillaise immense, héroïque, part d'un bout à l'autre du train. Mille « nasdar ! » saluent Prague, les Tchèques, la foule des badauds qui regardent, dans les rues, aux fenêtres, sur les passerelles traversant les voies, qui regardent s'en aller lentement le grand troupeau qui rentre au bercail.

Eh oui, cela veut dire quelque chose, cette explosion, ce bonheur. Est-ce vraiment la paix qui revient sur la Terre ?

III - Retour en petite vitesse

Chants, cris, nasdar à profusion retentissent sans interruption dans le crépuscule. Le train a pris une allure tranquille ; la voie sinue au long d'une vallée large. Peu à peu les wagons se calment, se taisent. Quelques silhouettes de châteaux forts défilent, silencieuses et noires. Puis c'est la nuit. Le convoi roule, roule, toujours lentement, avec des haltes fréquentes, jusqu'au matin.

Dimanche 3 Juin. Drôle de dimanche ! On recommence à ne plus compter les dates, à ne plus savoir quel jour on est. Le temps marqué, c'est celui du tac-tac des roues sur les rails ; les dates, ce sont les étapes.

Le jour s'est levé. Les arrêts se multiplient, nous faisant contempler des trous de bombes devant des ruines industrielles. À six heures du matin on entre en gare de Pilsen. Soleil clair ; tout le monde descend, l'immense chenille se vide. Cohue, paquets, valises, attente. Il n'y a plus un seul Russe.

Mais voici les Américains, nos premiers Américains. Et c'est un soulagement : cette fois, nous sommes vraiment du côté de la liberté.

Surprise : ce ne sont pas des soldats, dans ces blousons et ces pantalons kaki bossués de poches informes, ils en ont jusque sur les mollets ! Ils ont l'air de mécanos… Tout de même, ces grands gaillards nonchalants, qui parfois éclatent de rire comme des gosses sans cesser de mâcher un éternel chewing-gum, ils sont plus sympathiques que les Cosaques. Ils donnent envie de faire comme eux, de se balancer sur les jambes en affectant l'indolence, de remuer les mâchoires à grands coups et de dire OK à tout bout de champ – bref, de prendre les choses comme elles viennent et de ne plus se soucier des contingences. C'est peut-être ça, la civilisation d'Amérique. on ferait bien de s'en inspirer, nous autres les Français nerveux et râleurs. Je remarque que parmi les gars on compte pas mal de Noirs, et qu'ils ont tous entre eux des rapports d'égalité absolue : le problème du Sud serait-il résolu ?

Le troupeau des Français – nous sommes plus de mille, hirsutes, sales, mal vêtus, cabossés de sacs et de paquets – se laisse mener vers la distribution des vivres. Chacun reçoit la ration individuelle de l'armée américaine, un carton pour deux qui contient une boîte de singe[176], des biscuits, de la crème de

[176] Nom donné par les poilus aux conserves de corned-beef.

cacahuète (fameuse !), un sachet de café en poudre (c'est nouveau pour nous), des boissons en boîte qui nous surprennent (après tout, c'est commode et ça ne se casse pas), des raisins secs, les tablettes de chewing-gum, d'autres tablettes qui doivent être de l'aspirine, un paquet de Camel, du papier hygiénique et un sachet contenant des capotes anglaises… Toute l'Amérique est là, organisée, pratique, moderne, abondante et prophylactique.

Devant la gare stationne une file de camions bennes décorés de l'étoile blanche. Ils nous attendent, prêts à prendre la route de l'ouest – j'ai presque envie de dire : du Far West ! OK…

En attendant l'heure du départ nous flânons aux alentours de la gare de Pilsen. Sous un hangar sommeille un monstre, énorme, un char Tigre de la dernière fabrication du Reich, capturé par les US Forces à peine sorti de l'usine : les soudures grossières, baves d'acier sur les flancs du dragon, disent la hâte d'une fabrication précipitée. C'est la première fois que je vois de tout près et à loisir un char lourd de combat. C'est vraiment une chose énorme. Une tourelle de marine darde un canon dont la volée de cinq mètres passe orgueilleusement par-dessus nos têtes ; mais ce qui impressionne le plus, c'est les chenilles, hautes comme un homme, prêtes à broyer. On éprouve une terreur secrète, la terreur du fantassin qui voit surgir droit sur lui ce cuirassé rampant et maladroit, ce diplodocus aveugle anéantisseur. Nous contemplons le mastodonte enchaîné, avec l'idée qu'on n'aimerait pas l'avoir devant soi en liberté…

La caravane motorisée quitte Pilsen à huit heures du matin. Le groupe de Bensen s'est réuni sur la même plate-forme, visages fouettés par le vent de la course ; ils foncent, les gars de l'Arkansas ! On est secoué, dans notre baquet volant, et il faut se tenir au bordage dans les virages, mais on voit du pays. Nous traversons les vallonnements du Böhmer Wald, où défilent autant de Bensen, entre les bois de pins, les ruisseaux, les petits ponts et les villages coquets, parfois perchés ; des ruines parfois. Sur ce décor bavarois l'US Army a installé son quadrillage de signalisation jusque sur les troncs d'arbres : One way – Go slowly – Do not enter – Sharp curve – Keep right – Off limits. On se croirait dans le Vermont ! Cela grouille de sammies, toujours décontractés.

On traverse Nuremberg. Il n'y a plus de Nuremberg. La petite capitale de la Franconie, qui m'avait enchanté en 37 avec ses jolis balcons de bois fleuris de pétunias blancs et cascadant de géranium-lierre au-dessus de la Pegnitz où se mirait la Passerelle du Bourreau, Nuremberg n'est plus qu'un hérissement grisâtre de « cure-dents » ébréchés ; d'un bout de la ville on peut voir l'autre bout. Hans Sachs a payé cher l'ivresse fugitive des grand-messes nazies et des délires collectifs aux pieds du Dieu barbare. Sie transit…

Nous passons muets au travers de ce chaos pierreux, de ce cimetière qui fut une cité, sur qui règne le silence sous le grand soleil indifférent. Je me reporte alors en pensée à ce 27 novembre 43 où, sous la verrière trouée de la gare de Nuremberg, je changeais de train en direction de Berlin. Que d'événements depuis, que de choses vues ! J'étais parti curieux de découvrir ce que vaut l'Homme ; je reviens renseigné – au-delà de mon espérance.

Le convoi roule tranquillement sur les routes de l'Allemagne Centrale, toute ébaubie de se retrouver américaine, à six semaines des derniers appels du Parti. Nos conducteurs sont, non des boys comme je le croyais, mais des PW (prisoners of war) – des Allemands captifs dans leur propre pays. Les Américains les traitent bien, leur distribuent cigarettes et chocolat. Ils ont bonne mine, les ex-Gefreiter : ils se refont une santé. Et c'est tout juste si leurs vainqueurs ne les traitent pas en camarades. Ce n'est pas le régime russe. Ni pour les habitants : on voit des Mädel en petites robes d'été se promener tranquillement dans les bois, sans crainte de se faire violer ; les sammies ne sont pas des Cosaques.

À cinq heures de l'après-midi le convoi arrive dans une petite ville qui s'appelle Bamberg. Il ne va pas plus loin, et les camions repartent pour d'autres navettes dès qu'ils ont largué leur chargement. L'autorité militaire US locale nous parque dans les écuries d'une caserne allemande de cavalerie désaffectée. C'est là que nous passons la nuit, à deux ou trois par stalle, sur la paille, avec la mangeoire sur la tête. Ma stalle porte le nom de Wotan ; les voisines s'appellent Fritz, Siegfried… La foule des émigrants dort à la place des chevaux des Nibelungen, hommes et femmes ensemble, mal, parce que la paille est tassée et dure, et qu'on est tout excités.

Lundi 4 Juin. Départ à dix heures. Plus de camions ; on retrouve le train, mais c'est un train de marchandises. Il faut s'entasser à quarante dans un wagon à bestiaux, les bons vieux wagons noirs des transports de troupes de 14-18, hommes 40, chevaux en long 8, avec la porte à glissière pour seule ouverture. Le plancher sert à tous les usages : s'asseoir, manger, dormir. Finalement, c'est moins inconfortable qu'on ne croit. On peut au moins s'étendre de tout son long.

Le départ était fixé à dix heures, en fait le train ne s'ébranle qu'à deux heures de l'après-midi. Et il roule à la vitesse d'un escargot. Et on s'arrête souvent, pour des haltes interminables. Plus on va vers l'ouest, plus on entre dans la zone des combats d'avril et des destructions ; le ballast n'est pas toujours sûr, beaucoup de ponts sont des passerelles de fortune, et là-dessus passent quotidiennement des convois comme le nôtre, longs d'un kilomètre. Nous n'atteignons Hanau, via Würzbourg, qu'à une heure du matin, et on y stationnera jusqu'à neuf heures.

Mardi 5 Juin. Voyage cahotant, d'une lenteur désespérante, cela n'en finit pas. Notre wagon s'est transformé en camp de gitans ambulant ; on gîte parmi les conserves, les sacs, les bouteilles de bière. On est moulu, malade, écœuré de viandes en boîte. Le ravitaillement est royal, exclusivement américain ; une débauche de pâtés, de fromages, de pea-nut, et les chiques de chewing-gum inusables dans la bouche, et les Camel. Cela confond l'imagination, après cinq ans de privations. Et les sammies – pardon, les GIs, on les appelle comme cela maintenant – sont de braves types, gais, qui nous traitent à la papa. Nous devons leur faire l'effet d'une horde de mendiants, de clochards, de tramps. Mais peut-être ne sont-ils pas choqués, s'ils évoquent leurs pères ou leurs grands-pères, débarquant avec leurs balluchons à Coney Island…

Les paysages lents se succèdent sans but. Le Temps n'existe plus, le Temps est aboli. La durée et le train s'écoulent dans une continuité vide. Plus rien ne compte dans l'univers, hors notre petite société provisoire totalement libre, qui n'a de sens que par elle-même et qu'un destin conduit aveuglément sur des rails dont il n'est même pas responsable : c'est l'image de la condition humaine. Comme les hobos d'Amérique embarqués sur leurs railroads, nous n'avons plus rien à faire qu'à nous laisser rouler sans savoir où ni quand on arrivera.

On passe Francfort en ruines. On traverse maintenant un pays mort, des décombres, de la pierraille, des déblais, des fers tordus. Le passage du Rhin à Mayence est épique ; après une longue halte comme pour reprendre son souffle, se recueillir et prier la Madone des voyageurs, notre interminable train traverse le fleuve au pas du vieillard, sur un pont de bois que nous ne voyons point – l'impression de rouler sur un rail tendu en l'air. L'eau verte est loin dessous… On passe, quand même, on est passé.

Encore un très long arrêt en gare de Mayence. Notre convoi en a rattrapé un autre, tout aussi étiré ; c'est un train belge qui se dirige vers Namur. Sur le ballast, je me trouve nez à nez avec le Belge du bureau de Prague ! Il me dit : - Mademoiselle Eyckmans est avec nous. Vous voulez la revoir ? – Si je veux la revoir ? Je comprends bien ! je la retrouve, à huit ou dix wagons de là, assise par terre au milieu de compatriotes. Je monte la rejoindre, je l'embrasse, et je comprends aussitôt mon erreur. À quoi bon se retrouver un instant, puisqu'il faut se reséparer ? Polli est inerte, elle parle à peine. Là-dessus mon convoi se remet en marche sans crier gare. Le train des Belges le suit aussitôt, tête-à-queue ; mais s'arrêteront-ils ensemble ? Une demi-heure d'émotion ; Polli pourrait trouver cela drôle, en profiter pour se moquer : - Guck mal ! Sieste, du kommst mit nach Antwerpen ![177] – Même pas, elle reste campée dans sa morosité.

[177] Dis donc ! Tu vois, tu viens à Anvers !

J'observe l'entourage. Le wagon est occupé en deux sections, avec un vide, un no man's land au milieu ; d'un côté, des Flamands, d'un autre, des Wallons. Les deux groupes vivent en vase clos, ne s'adressent pas la parole, ne se regardent pas. Les Flamands me tournent le dos, à moi le Français ; ce sont les autres, les francophones, qui me sourient et m'invitent à les rejoindre. Ainsi donc, c'est cela la Belgique… Heureusement qu'il n'y a qu'une locomotive pour tirer tout le monde dans le même sens : « l'union fait la force », c'est la devise royale, sais-tu !

À Ingelsheim, nouvel arrêt. Je saute à terre, et rattrape mon wagon, deux cents mètres en avant. Les deux trains joueront ainsi à « cours-je te rattrape » à plusieurs reprises.

Le soir, à la halte avant la nuit, dans une station qui s'appelle Lauterecken d'après un écriteau, mais la gare n'existe plus, nous avons le premier contact avec des services français : le ravitaillement est « de chez nous » (il est moins généreux que l'américain) ; il y a des journaux, aussi. Les nouvelles qu'ils donnent de France me paraissent complètement étrangères. Mais on nous distribue des « gauloises » : ça fait du bien.

Le convoi belge nous rattrape, sans doute pour la dernière fois. Je ne suis pas satisfait de m'être ainsi enfui précipitamment, tout à l'heure, comme un voleur – pire, comme le bourgeois timoré qui a peur de rater son train. Je file jusqu'à Polli, sous les lazzis de mes camarades : - Tu nous enverras des cartes postales d'Anvers ! – Polli est dans la même position, emmitouflée dans sa veste de gros drap. Je demeure là, au pied du wagon, stupide, sans voix. Nous n'avons déjà plus rien à nous dire… Je grimpe une minute, je lui donne un long baiser tendre qu'elle me rend comme à regret, dans le crépuscule froid où ses yeux me fuient.

Le destin va son chemin. Mon train repart, et ne s'arrêtera plus. Polli, c'est fini…[178] Le paysage que noie la nuit peu à peu me fait signe, familier – pour me consoler ? Car il se trouve que les lointains clochers de Bingen, émergeant de la brume du soir, je les connais, et je les reconnais, et aussi ce gentil village à la Eichendorff, du côté de Bad Kreuznach, oui, celui-là où nous avions dormi, il y a huit ans[179], dans une chambre d'auberge à petits carreaux de couleurs et toute fleurie, comme si elle attendait Ninon…

---

[178] Près de cinquante ans après, comme je recopie ces lignes, je suis saisi d'une subite terreur : je ne revois plus ses traits, à Polli, ni même ses yeux qui s'ouvraient tout grands dans l'extase ; je n'entends plus sa voix… Amour parti sans visage, consumé, effacé dans l'anéantissement du Temps, qui est pire que la mort.

[179] Nous : mes parents et moi, lors d'un voyage en 1937.

Bad Kreuznach. Encore des ruines, iniques dans ce décor souriant. Et puis nous longeons des camps de prisonniers allemands, lugubres dans la nuit qui vient. Des kilomètres de barbelés délimitent ces ranches d'un nouveau genre, ponctués de miradors, de mitrailleuses et de projecteurs ; des milliers d'hommes piétinent sur une herbe qui devient déjà de la boue ; certains sont couchés, malades probablement. Il n'y a rien d'autre, pas une baraque, pas une tente, pas un abri. Les gars sont là debout, isolés ou par petits groupes ; ils attendent… Je leur souhaite de ne pas attendre cinq ans, comme nos KG à nous…[180]

Encore une nuit de chemin de fer. On dort par intermittences. L'image de Polli ne me quitte pas.

Mercredi 6 Juin. Sarrebruck dans l'aube morne. Des ruines au loin. Puis, dans l'éblouissement du soleil qui se lève, la frontière ! Deux stations se suivent : Überherren, l'Allemagne ; Hargarten-Falk, la France. Noms connus. C'est par là que j'étais entré en Allemagne, en 1936, lors du premier voyage de ma vie que j'effectuais tout seul, comme un grand. Ô jours de mes seize ans ! Mon Dieu, comme c'est loin !

À Hargarten-Falk tout le train entonne une vibrante Marseillaise ; un peu discordante, la Marseillaise : les Français ne sont pas doués pour les chœurs. Des uniformes français nous accueillent : employés des chemins de fer, gendarmes. On se renseigne ; les informations n'ont rien de très exaltant : le ravitaillement ne va pas du tout, la pénurie continue ; pas d'embauche dans les usines ; la plupart des ponts ne sont pas reconstruits ; certaines villes ne sont plus que des tas de ruines…

Enfin, la France, tout de même ! Il était temps. On est devenu dégoûtant, haillonneux ; nous ressemblons à des bandits. Mon costume est marbré de taches grasses et noires. Tout le convoi se répand au long de la voie et fait la queue aux rares robinets, pour se laver au moins les mains et le bout du museau. Je parviens même à raser, sans glace, au jugé, une barbe de trois jours. On se fait beau pour la patrie !

Le train est reparti. Le paysage ne change guère, mais la France se rappelle à notre souvenir par des détails qui nous font signe, un à un, doucement, pour ne pas brusquer notre mémoire ankylosée : une boîte aux lettres bleue, une traction-avant, les écriteaux, surtout : Epicerie – Vins et Spiritueux – le bleu des panneaux routiers Dunlop – le jaune des bouillons Kub. Les Lorrains nous regardent passer, des paysans juchés sur leurs charrettes aux passages à niveaux,

---

[180] J'ai lu, dans un article paru dans « Time » dans le cours de l'année 1989, qui se faisait la révélation du fait, que sur un ordre exprès d'Eisenhower, qui venait d'être horrifié par la découverte de Buchenwald, les US Forces laissèrent croupir plus de 800 000 PW sans les nourrir pendant des jours ; beaucoup en moururent.

des vieux à moustaches de Gaulois qui ont fait Verdun, des petites filles mal peignées qui nous observent curieusement, presque tristement. Eh oui, on en revient, du bagne !

Thionville. Un phono nous joue la Marseillaise. Un capitaine de gendarmerie nous accueille sur le quai, souriant, gentil, répondant à nos questions fiévreuses. On voudrait l'embrasser…

6 Juin 1945. Il y a juste un an, jour pour jour, commençait ce que les Allemands appelaient l'invasion – le débarquement sur les côtes françaises. C'est déjà du passé, de l'Histoire, à inscrire dans les manuels scolaires – déjà !

Le train atteint Metz à 13 heures 30. Et là s'établit une attente exaspérante ; il nous est interdit de descendre des wagons ; toujours tassés réglementairement, réduits chacun à un cinquième de cheval en long, nous transpirons sans boire dans une chaleur d'étuve, c'est les plombs de Venise. Un orage éclate, sans apporter de fraîcheur. Vers le soir, une fanfare militaire résonne sous la halle, patriotique et martiale[181] ; un groupe de petites Lorraines en costume exécute une danse folklorique. Est-ce en notre honneur ? Il est bizarre, ce retour au pays, déroutant. On nous trimballe comme du bétail, et on sort pour nous les drapeaux. Nous avons honte d'être en troupe, si sales. On ressent tout d'un coup l'inquiétude de ne plus appartenir à ce monde-là, qui a vécu de son côté, avec ses problèmes, ses événements, qui est passé des fridolins aux Amerloques et de Pétain à De Gaulle – un monde qui a changé – pendant que nous, nous survivions ailleurs, sur une autre planète où rien ne bougeait, et nous revenons figés, fossilisés, tels que nous étions au départ… C'est ce que doit éprouver le forçat libéré. La réadaptation va être dure.

Enfin, à huit heures, on repart. Arrivée au crépuscule à Nancy. Hurlements de joie et chants braillés à pleine gorge, dans l'ombre qui envahit la gare tout étonnée d'un tel tapage. Pourquoi cette explosion soudaine, ici et pas avant ? La chaleur, et les canettes distribuées généreusement au départ de Metz et qui roulent vides sur les planches des wagons, doivent y être pour quelque chose.

Le train nous débarque hors de la ville, à minuit, en pleine campagne, semble-t-il. Il faut attendre le jour pour être pris en charge par le centre de rapatriement – enfin. Il paraît que nous sommes dans une annexe industrielle de Nancy qui s'appelle Dombasle.

Jeudi 7 Juin. On a passé une nuit blanche à ballotter, troupeau piétinant, hagard, ahuri, d'un baraquement à un autre ; et toujours des attentes – qu'est-ce

[181] C'est beau, tout de même, les marches militaires ; c'est excitant. Cela vous réconcilierait avec la guerre – surtout quand on en revient.

qu'on aura attendu, pour avoir le droit de redevenir Français en France ! Les lumières des baraques éclairent à contre-jour les émigrants minables, ombres informes et bosselées de tout un barda de naufragés. L'excitation des jours derniers est bien tombée. Finies, les chansons obscènes que ces braillards, les filles avec les garçons, scandaient à s'en saouler à longueur de rail ; j'en ai la nausée, je ne peux plus les voir. Un décor en silhouettes funèbres de fonderies éteintes achève de nous démoraliser.

La cérémonie compliquée et longue du rapatriement commence dans le jour qui se lève. Autres baraquements, les bureaux, ceux-là. Des drapeaux tricolores. Aux murs Pétain a disparu, mais à sa place figure un autre képi à feuilles de chêne couronnant une face longue et dédaigneuse, on dirait un Valois déguisé en général : Philippe est mort, vive Charles ! Au fond, le décor ne change guère de celui qui avait vu mon départ à Dijon, il y a dix-huit mois. Mais l'organisation est rapide, nette, impeccable. Les milliers de rapatriés quotidiens sont canalisés en une file en sens unique le long de postes différents et successifs, exactement comme on procède dans les ateliers métallurgiques pour les pièces à usiner. Et ça marche, et ça débite : vérification des identités, douche, désinfection (à grands nuages de pompe à flytox sur le pubis et sous les aisselles, pouf ! pouf ! pouf !), examen médical (un poste pour les poumons, un pour l'état général, un pour les maladies vénériennes), change de la monnaie, délivrance d'une carte de rapatriement, plus loin distribution de tickets d'alimentation, plus loin encore délivrance d'un titre de transport pour la fin du voyage jusqu'au domicile. Tout est prévu, rien ne manque.

Les uns après les autres, gendarmes, infirmières, majors en blouse blanche, fonctionnaires, dactylos examinent, palpent, triturent et décortiquent les cas et les corps. La France nouvelle ; une paperasserie efficace, enfin intelligente ; des scrutateurs fermes mais souriants, des femmes soldats dynamiques, des dactylos gentilles. Ça barde, mais en douceur. Le plus étonnant, c'est qu'on prend la douche sous le contrôle d'infirmières de dix-huit ans, souvent mignonnes mais tout à fait indifférentes au spectacle ; depuis le temps qu'elles en voient passer, des types de tous âges et de tout acabit, elles sont blasées… C'est toujours à poil, et toujours frôlant les jouvencelles, qu'on traverse les salles et les couloirs pour aller montrer ses pectoraux, sa langue et sa biroute à messieurs les majors ; pour un peu, on entrerait en cet appareil dans les bureaux, cela paraîtrait tout naturel. Après tout, nous sommes jeunes, pour la plupart, jeunes et pas si mal ; la guerre nous a fait la taille fine et le ventre plat, nous sommes très présentables, même si ça manque de muscles et si nos peaux trop blanches pleurent les bains de soleil sur les plages…

Au bureau de la finance, on nous change 100 Reichsmark pour 2000 francs, à 20 francs le mark ; le reliquat est déposé contre un reçu, avec promesse

de remboursement ultérieur à un taux qui n'est pas fixé[182]. Quand vient le tour de l'établissement de la carte de rapatrié, la secrétaire ne comprend pas bien le nom de mon dernier camp, Bensen ; elle prend un air de grande pitié émue en inscrivant sur mon ausweis français le nom de Belsen. J'apprendrai après coup que c'était un des camps d'extermination. Ainsi s'écrit l'Histoire : pour l'administration, je suis un rescapé de Bergen-Belsen[183].

On sort de la filière lavé, essoré, épouillé, passé au savon, au pulvérisateur, propre comme un sou, refait à neuf. Les bagages ont suivi un trajet parallèle (contrôle, désinfection) ; on les récupère sans problème ; il n'y a pas de fouille. Un repas est servi dans une vaste cantine ; les serveuses vous sourient : le luxe !

Après cela, rendus à la vie civile, nous déambulons dans les rues quasi désertes de Dombasle. Cela fait tout drôle de marcher dans une ville française ; on a l'impression bizarre d'être à l'étranger. En fait, les étrangers, c'est nous. On se sent dépaysé, mal à l'aise. On a le corps propre, mais les vêtements sortis des wagons à bétail et de la désinfection nous donnent l'air de chômeurs. Justement, des ouvriers qui prennent l'air pendant la pause, devant le portail de leur usine, nous rencardent : on n'embauche pas, le bâtiment reprend mal, on manque de tout ; la nouvelle monnaie n'inspire pas confiance[184], les prix montent… La Victoire ne chante pas.

De nouveau, il faut attendre, toujours attendre. Nous avons réintégré notre wagon de Pilsen, sur une voie de garage surchauffée par un soleil de plomb. Il fait soif. Si près du but maintenant ! On se fout de nous[185].

Le long de la voie, des KG libérés attendent, eux aussi, de cette attente résignée et tranquille de gens qui ont piétiné pendant cinq ans derrière des barbelés. Deux officiers, des messieurs dignes, échangent courtoisement des vues philosophiques sur les temps nouveaux. Pour ceux-là, la réadaptation va être plus difficile que pour nous, qui étions partis d'une France occupée, bombardée, affamée, donc qui sommes davantage dans le bain. Cinq années immobiles, hors du temps, hors de l'Histoire, et passant sans transition de la France d'Albert Lebrun à celle de De Gaulle, la plongée dans un pays où tout est

---

[182] Il n'y aura jamais de remboursement… Cent mark, ce devait être environ le tiers d'un mois de travail.

[183] Inutile de préciser que je n'ai jamais rien tenté pour me faire passer pour un déporté politique.

[184] Une ordonnance du 30 mai 45 venait d'ordonner l'échange de tous les billets de 50 francs et plus contre des nouveaux, à concurrence de 6000 francs par personne.

[185] Soyons juste : la France ruinée, encore démolie et minée par endroits, accomplit l'exploit d'accueillir en deux mois (mai-juin 45) un million quatre cent mille prisonniers, six cent mille déportés et sept cent quatre-vingt mille travailleurs.

changé, à la limite du compréhensible, quelle épreuve pour ces revenants d'un autre âge !

Notre convoi s'ébranle enfin à huit heures du soir. Un trajet de nuit de plus, énervant, éreintant. Toul, Bar-le-Duc, on se traîne au pas d'une gare à l'autre. Revigny, station de triage : tout le monde descend. Il faut errer dans les ténèbres, ballotté entre ses valises, dormant debout, entre des rails sur lesquels on bute et des trous de bombe où l'on manque de dégringoler. « Nous », ceux de Bensen, on en a marre : nous posons tout le barda sur place, dans un terrain vague, et nous nous allongeons dans l'herbe folle. Gute Nacht !

8 Juin. Nuit (ou plus exactement fin de nuit) épatante parmi l'herbe sous le grand ciel noir. Comme on dort bien au grand air !

À l'aube la pluie nous chasse dans une baraque, dormeurs, ronfleurs, châlits et bazar entassé : décor connu…

Il pleuvra à peu près toute la journée, dans l'ennui d'une gare de province. Pour commencer, des uniformes nous virent de notre baraque sans ménagement, avec engueulade en prime. Ordre de rallier le Centre de Régulation ; nous aurions dû y être dès cette nuit. Le Centre est un ensemble de petits pavillons éparpillés dans la verdure. Ce serait idyllique, s'il ne pleuvait pas pareillement, et si nous avions pour abri autre chose que quatre murs ; pas une table, pas un banc, le ciment par terre, rien pour se laver. Des sous-offs montent la garde, ça fait caserne, on se sent parqués, surveillés, suspects. Est-ce cela, la France gaulliste ?

La matinée se passe à écouter l'averse qui tambourine sur le toit, et à guetter les consignes données par le haut-parleur à la formation de chaque convoi. Tous ont pour destination Paris ; je ne suis pas concerné. Y aura-t-il un train pour Reims avant demain ? pas moyen de trouver un responsable, d'obtenir des renseignements. On ne sait rien, il faut attendre. Aucun repas n'est prévu.

La pluie consent à s'arrêter ; quelques camarades et moi imaginons d'aller faire un tour sur la route. À l'entrée du centre un gars à brassard et armé nous barre le passage ; le brassard est tricolore et porte trois lettres : FFI ; cela ne nous dit rien du tout. Mais il apparaît que ce sigle confère à celui qui l'arbore une autorité absolue (que signifient donc ces initiales ?). Nous essayons de parlementer ; va te faire voir ! Le zig se fâche. Il devient mauvais, il éructe : - Vous n'avez aucun droit ici ! Vous êtes tous des collabos, tous ceux qui reviennent d'Allemagne ! Si ça ne tenait qu'à moi, vous seriez tous fusillés ! – Inutile de discuter avec ce furieux. Mais l'incident en dit long sur les mentalités nouvelles.

À plat, vidés par ces cinq jours de transport à bestiaux, trimballés de baraque en gourbi, portant l'image du foyer qui recule toujours à mesure que chacun la voit de plus en plus vive avec les yeux du rêve, nous voilà maintenant traités en indésirables, en parias, en traîtres. Quand sera-t-on enfin Français en France, et non plus ce troupeau malmené, accusé de nazisme par ces messieurs du maquis ? Nazis, rien que ça ! Qui peut se sentir encore nazi aujourd'hui ? Et qui a été réellement nazi dans notre confrérie ? Eliezer, nazi ? Vu des coteaux de Pézenas, évidemment… On ne saurait nier que les travailleurs rapatriés rapportent d'Allemagne une certaine indulgence envers l'ennemi héréditaire, qu'ils ont vu au travail, avec qui ils ont entretenu des rapports humains – tendres, dans certains cas -, dont ils ont regardé les malheurs, sinon avec sympathie, du moins avec compréhension. Les plus patriotes d'entre nous (je pense à l'ami Heurtier) reviennent soulagés, libérés, mais sans cette haine des maquisards, sans cette rage intacte au-delà de la victoire qui vient de nous exploser à l'improviste à la figure. Je suis sûr que quand nous serons bien vieux, le soir, à la chandelle, nous évoquerons, anciens combattants, les heurs et les malheurs du temps de l'exil au fond des Lager, non sans une certaine nostalgie… C'est cela, la collaboration ?

J'essaie de faire le point. L'accueil, hier à Dombasle, était plutôt sympathique, en somme. Alors, pourquoi cet encasernement aujourd'hui, sous la baguette de ces espèces de gardes rouges ? Il y aurait donc deux France ? laquelle est la bonne ? La propagande nazie que nous avait servie la radio allemande, cet hiver, n'était-elle qu'une exagération de la réalité ? En ce cas, ça promet…

(Hors Tagebuch)
Je comprendrai plus tard qu'au-delà de la Libération, de l'éclatante victoire alliée, cette guerre finissait, non sur la paix retrouvée, mais sur une révolution. La Révolution Nationale, ce n'était pas en 40 qu'elle avait eu lieu, c'était maintenant. La haine de la guerre civile était en l'air. La France résistante réglait son compte à la France pétainiste. Il n'y avait plus de place pour une autre explication historique que celle de la Résistance. Il n'y avait plus de place, tout simplement, que pour ceux de la Résistance (ce sera vrai jusqu'au septennat de Pompidou) – comme, après la Terreur, il fallait avoir voté ou approuvé la mort de Louis XVI pour être quelque chose dans la République. Tout Français qui n'avait pas participé à la Résistance, était (cela faisait beaucoup de monde…) au moins suspect de lâcheté. Alors, ceux qui comme nous étaient partis travailler en Allemagne, même quand on ne leur avait pas demandé leur avis, porteraient à jamais le péché inexpiable de ne pas avoir dit non à l'ennemi.
Nous étions rejetés à la fois par les gaullistes et par les communistes – surtout par les communistes, qui purent espérer par ailleurs prendre le

pouvoir jusqu'en 1947. Par bonheur la géographie a placé la France à l'ouest, nous avons été libérés par les Américains, et Staline, qui avait le bras long, l'avait trop court tout de même pour nous atteindre.

J'en ai vite assez de cette claustration forcée, et j'entends exercer librement ce que Voltaire appelle « le privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes pour son plaisir ». Je reviens à la grille d'entrée, seul cette fois ; le FFI tourne le dos, occupé à parler sur le seuil du poste avec ceux qui sont à l'extérieur, et je passe. Tout de même !

Me voilà dans les rues de Revigny, qui est une bourgade peu animée ; un panneau indicateur m'annonce Reims à 91 kilomètres. Cela sent bon l'écurie ! Combien de temps va-t-on me faire droguer pour avaler ces 91 derniers malheureux kilomètres ?

J'ai mon idée : je vais téléphoner de la poste à Pouillon. Pouillon ne répond pas. Je tente d'obtenir le bureau Wenz à Reims, où travaille mon père – sans davantage de succès. Je m'installe dans le triste bureau de poste campagnard, où la demoiselle du téléphone se met gentiment toute à mon service, mais, quart d'heure après quart d'heure, mes appels sonnent dans le vide. Je dois commencer à verdir, car la préposée cherche à me tranquilliser : les lignes sont peut-être en dérangement (les deux à la fois ?), mes parents sont peut-être sortis, le téléphone n'a peut-être pas été rétabli… Aucune de ces raisons ne me satisfait. Et si la maison était démolie ? et le bureau Wenz fermé ? Pourtant nous n'avons pas vu de destructions dans les régions françaises que nous venons de traverser, et la demoiselle n'a pas entendu dire qu'il y ait eu des bombardements ou des combats dans la région de Reims. À tout hasard, j'expédie un message téléphoné au poste téléphonique de Pouillon (qui est aussi le débit de tabac et le bistrot). C'est ma première dépense en argent français. La buraliste transmettra au domicile de mes parents[186].

Mes compagnons m'ont quitté à midi, dans le train formé pour Paris. Les destins individuels s'éparpillent (Jean Schauss nous a quittés hier à Dombasle). Un peu d'émotion. J'embrasse la petite Mado, Madeleine Suma, la gentille Rase-Mottes au sourire doux et triste ; on promet de s'écrire.

C'est la première fois que je me trouve seul, vraiment seul, depuis un an et demi. Sensation étrange. Quel cafard, dans le bureau de poste de Revigny ! Le silence qui répond à mes appels téléphoniques n'est pas fait pour me remonter le moral. Je touche au but, et j'ignore ce que je vais y trouver.

[186] Mon texte se terminait par la formule : Arrivée imminente. Ce que la brave buraliste traduisit par : Rentrée éminente. En toute simplicité.

Enfin un train est annoncé pour Châlons. Il est prévu pour neuf heures ; il ne s'ébranlera en fait qu'à onze heures et demie. Encore une nuit en chemin de fer, mais cette fois j'ai retrouvé ma dignité de voyageur : je suis assis sur une banquette de 3ème classe, en bois, mais c'est une banquette pour civilisé ! La dernière étape… Je suis incapable de dormir, dans l'état d'impatience où je me trouve. D'ailleurs le trajet est court : j'atteins Châlons à une heure du matin. Le convoi continue vers le Nord ; j'y laisse les derniers STO rapatriés ; cette fois, l'Allemagne, c'est terminé, définitivement. Et nous sommes déjà le…

Samedi 9 Juin. Insomnie sur un banc du Centre d'Accueil en gare de Châlons, à peu près désert. Les carreaux de faïence bleue et blanche à fleurettes des lavabos sont les mêmes exactement que ceux de la cuisine de mes grands-parents. Ce détail peut paraître stupide, mais il m'emplit d'une joie ineffable…

À six heures un omnibus tout ordinaire se présente à quai, presque vide à cette heure matinale ; c'est l'omnibus Châlons-Reims, que j'ai pris plus d'une fois quand j'étais pion au collège. C'est sur cette note familière que s'achève l'odyssée. Deux jours et trois nuits pour aller de Metz à Reims – et une semaine pour venir de Prague ! Louis XVI était allé plus vite dans sa berline des Tuileries à Varennes…

Chloroformé par la fatigue et le manque de sommeil, je regarde passer les petites gares perdues dans la campagne où l'on s'arrête longtemps : La Veuve, Saint Hilaire-au-Temple, Bouy, Mourmelon-le-Petit, Sept-Saulx, Thuisy, Prunay, Sillery. Dans la grande plaine verte, la longue courbe de la voie tourne autour de Reims et de sa cathédrale. Le train entre en gare et s'arrête à sept heures et demie. J'ai déjà rassemblé mes bagages depuis un bon moment. Je saute sur le quai, je remets mon ticket au contrôle, je pénètre dans la salle de sortie. Mes parents sont là, qui m'attendent aussi naturellement que si je débarquais pour un congé de Nouvel An ! Bonjour, c'est moi.
- Tu n'es pas gras, mais tu as bonne mine, constate ma mère avec soulagement. Il va falloir te remplumer. Le malheur, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à tortorer[187]. Elle ajoute : - Qu'est-ce que tu es sale ! – supputant déjà les lessives à faire, sans vrai savon.

Mes parents sont d'un naturel tranquille, d'où leur apparente sérénité. Et puis, depuis une semaine ils étaient tenus informés des convois de rapatriement passant par Reims, et ils venaient à la gare pour chaque arrivée de train venant de l'est, tous les jours, patients et confiants.

Eux non plus ne sont pas gras. Le rationnement sévit toujours, comme à mon départ fin 43 –plus dur qu'en 43. Mais rien n'est démoli, tout est en place.

[187] Tortorer : avaler, boulotter, manger (vieux verbe rémois).

Mes grands-parents ont deux ans de plus et mangent juste à leur faim ; ils vont bien.

Nous traversons les Promenades ensoleillées et allons faire une pause au bureau Wenz, où mes parents ont déposé les bicyclettes. La voisine sonne à la porte : elle nous apporte un plateau complet : café au lait, du sucre, du pain, de la confiture. Elle tenait ces étonnantes richesses en réserve pour mon arrivée. C'est au-delà de la gentillesse, puisqu'elle se prive pour nous faire plaisir, pour le retour du fils prodigue ! Je ne referai pas de telles agapes de longtemps…

C'est l'accueil de la France au rescapé, ce café au lait du miracle. Et douce est la joie qui nous réunit autour des tasses humbles, la joie de se retrouver sains et saufs après l'universel naufrage.

La rue Baussonnet m'attend, immuable. Mes grands-parents sont heureux, bien sûr, mais sans voix. Ils me paraissent vieux, vieux ; les épreuves les ont tassés, rendus atones ; grand-mère s'aide d'une canne, maintenant. Elle ne peut retenir ses larmes en me voyant. Ils ont trop enduré ; et même si tout d'un coup l'abondance et la joie de vivre revenaient maintenant par un coup de baguette magique, ce serait trop tard : à quatre-vingts ans les capacités de retrouver le rire et l'insouciance après le malheur sont mortes.

C'est enfin le retour à Pouillon. J'ai retrouvé, rue Baussonnet, l'antique vélo du grand-père, avec ses jantes en bois et sa lanterne, à l'endroit où je l'avais posé un certain 25 novembre… Le trajet s'effectue sans émotion. C'est déjà la routine revenue. Ne se serait-il rien passé depuis un an et demi ? L'impression n'a rien d'exaltant. Ce n'est pas le grand bonheur que j'attendais pour cet instant – si souvent, si longtemps rêvé du fond des Lager – où je me retrouverais sur la route de mon village. J'y suis, pourtant. Mais tout cela est trop neuf, trop brusque, pas réel. On l'a trop attendue, cette heure-là. Et je suis fatigué, anesthésié. Dormir…

IV - Épilogue
sans limitation de date

La Vie reprend…

Dimanche 10 Juin. Il me faut me réinstaller dans ma peau et dans mes gestes d'avant le déluge. Cela doit être ainsi, quand une joie immense a été trop longtemps différée ; lorsqu'enfin on la tient, elle est usée ; le soulagement vous laisse au centre d'un grand vide.

Un mois à peine après Bensen, les Russes, Polli, me voici chez moi à Pouillon, au pied du clocher familier… Ma pensée s'attarde en arrière, malgré moi. Alors je me raconte, pêle-mêle, Dombasle, Bensen, Berlin, Revigny, Prague – Eliezer, Groll, Jungmann, Natasha… Silence prudent sur mes amours ; ma mère n'apprécierait pas. J'en réserve l'évocation pour un entretien en tête-à-tête avec mon père, qui s'y attendait, et s'en montre plutôt satisfait. Solidarité masculine.

Je n'ai plus de raison, par contre, de cacher les risques et les mauvais moments que j'avais expurgés de mes courriers berlinois, à la fois à cause de la censure et pour éviter à ma mère des sujets d'inutile inquiétude. Je ne détiens pas seul, d'ailleurs, la palme du martyre : la vie ici a été rude en 44, et précaire : les bombes tombaient aussi, dans les environs, et l'on était à la merci d'un coup de main des résistants entraînant des représailles. Le plus dur a été le problème de la survie, trouver de quoi manger et comment le faire cuire ; mon père avait établi derrière la maison, en l'absence d'électricité et de gaz, un foyer préhistorique…[188] En revanche, la « bataille de Reims », qui m'avait causé tant d'angoisses depuis l'automne – jusqu'à avant-hier à la poste de Revigny – n'a pas fait de dégâts, à part la destruction des ponts, pas encore rebâtis à cette date. Quelques vestiges subsistent de-ci de là : j'ai vu hier des carcasses militaires abandonnées dans l'herbe des champs.

Au fil désordonné de mon récit, un an et demi de ma vie passent devant mes yeux. De temps en temps, quand je m'interromps, je redécouvre avec

[188] Je me rends compte, pour la période de l'après-Libération, que ce que nous racontait la Propagande, cet hiver, là-bas, exagérait à peine : la justice expéditive, l'insécurité, les trafics, la disette aggravée, tout cela était vrai ; ce n'était pas la Terreur, c'était le Directoire.

étonnement le décor familier des meubles et des objets qui m'environnent. La jonction entre hier et aujourd'hui, entre là-bas et ici, a du mal à se faire. Difficile, après avoir vécu chez les sauvages, de redevenir un civilisé… Oui, bien sûr, je me coule sans effort dans le moule des gestes familiers, des contours connus, des habitudes que j'avais oubliées et qui me reprennent à leur gré sans que je m'en aperçoive, qui reviennent toutes seules. Mais je n'arrive pas à croire que c'est vrai, que c'est définitif. Il va se passer quelque chose, certainement. Il n'y a rien à faire, je ne peux pas me débarrasser d'une impression de provisoire, d'insécurité. J'attends malgré moi l'apparition d'une formation dans le ciel vide et bleu, l'annonce d'un départ, d'un événement. Mais non, rien ne bouge[189].

Debout dans ma chambre aimée, je m'interroge. Mes livres autour de moi, mes amis les livres ne représentent plus rien ! Même pas de vieilles connaissances devenues indifférentes, non, rien, du papier. Rien de toutes ces histoires et de ce savoir n'est réel, n'est adapté à cette vie cruellement nette, décapée, extraordinaire, qui vient d'être la mienne. Toute cette littérature est bavardage concerté. La vie de camp a des odeurs autrement fortes !

Semaine du 11 au 17 Juin. Repos. Le temps passant, je reprends pied, petit à petit. Je me réadapte, je me rembourgeoise. Je me réinsère dans la quiétude immobile des vacances solitaires d'autrefois ; cela se referme sur moi. Mais je ne vais plus le supporter longtemps, il va falloir que ça remue !

Les images vives de Bensen et de Berlin passent sans cesse devant mes yeux. Mais surtout celle de Polli. Polli m'obsède. Sa chair me manque. Je me la rappelle dans les moments extatiques, bien sûr, mais plus encore dans ceux de l'existence quotidienne, si gaie, si proprette, si vouée à moi. Le remords me taraude. Oui, mais, Anvers…

Livres et manuscrits ne revivent pas encore assez. C'est le calme plat, le pot-au-noir, l'étourdissement après les grands jours troubles. On est abasourdi, sans goût à rien.

Je vis maintenant sous le signe de l'occupation américaine – une nouvelle découverte. Passé l'émerveillement des premiers jours au spectacle incroyable de ce déluge de matériel aux formes étranges, un univers colossal et toujours renouvelé à partir d'un stock inépuisable de chars, de jeeps, de plates-formes auto portées, de half-tracks, de remorques, avec huit couples par camion de pneus hauts comme des maisons, oui, un monde de martiens que pilotent de grands cow-boys habillés en mécanos au chewing-gum nonchalant – une fois la stupeur admise et convertie en routine quotidienne, il faut bien convenir que les

[189] Ce vide du ciel, je le ressentirai quelques temps comme une anomalie – j'allais dire comme un manque. Et durant des années le déclenchement d'une sirène me sera le signal d'un coup au cœur et à l'estomac qui ne me quittera pas facilement.

libérateurs sont bien encombrants. Reims est le centre du « redeployment » des US Forces stationnées en Europe occidentale, la plate-forme tournante de tous les mouvements de GIs entre l'Amérique et les cantonnements des zones libérées ou occupées, du Havre à Berlin. Pour les Rémois toujours affrontés aux problèmes du ravitaillement, les trottoirs continuent d'appartenir à un occupant ; l'uniforme a changé, voilà tout. Et il ne manque pas de bons esprits pour faire remarquer que les Yankees font preuve d'un drôle de sans-gêne, alors que les verts-de-gris étaient corrects, eux…

Ce n'est pas tout à fait faux. Comme nous traversons un soir à bicyclette la Place de la République, ma mère (qui a gardé une silhouette jeune) se fait bruyamment et copieusement siffler par tout un camion de boys admiratifs. Ça, c'est rigolo ; l'est moins le spectacle d'autres boys visitant la cathédrale et se passant une gourde de whisky que l'un d'eux a tirée de sa poche-revolver et dont ils avalent le contenu par grandes lampées, touristes d'un nouveau genre confondant la basilique et un saloon. Ne l'est plus du tout la triste aventure dont a été victime un collègue de mon père : revenant avec sa femme d'une soirée au cinéma, il s'est fait agresser sans préavis et rouer de coups par une demi-douzaine de libérateurs, des Noirs saouls à ne plus tenir debout et pris d'un soudain accès de rage antiblancs.

Le ravitaillement ne va pas du tout. Les tickets sont toujours là. Cela a été la Grande Déception des Français libérés ; ils pensaient que les Américains leur apporteraient le beurre. Les Américains n'ont pas apporté le beurre, et ils se gardent leur bifteck, qu'ils font venir directement by air des frigorifiques de Chicago… Il n'y a pourtant plus les Anglais pour bloquer les ports ni les Allemands pour « tout prendre », selon la formule qui avait cours pendant les années d'occupation (« ils nous prennent tout »). Le ressentiment contre le libérateur s'en est accru, contre le gouvernement aussi : « Il y a eu un début d'émeute devant la préfecture » me disent mes parents. Tout cela s'ajoute au climat détestable qui règne depuis la Libération, celui des tribunaux d'exception et de la chasse aux collabos par les FFI (que ma mère appelle les fifis…). Ah ! ce n'est pas l'ivresse de la Victoire de 1918… Les prix flambent ; tout coûte 3 à 4 fois plus cher qu'à mon départ en 43. Le marché noir est plus florissant que jamais, il se pratique au grand jour avec les conducteurs des camions US : les boys s'arrêtent sur les artères pas trop fréquentées et cèdent chocolat, conserves et nylon (le nouveau textile révolutionnaire et magique) contre des devises, encore que le franc ne vaille guère face au dollar. Mais ce trafic est incertain, et il ne procure pas les vivres de première nécessité. La disette sévit toujours : 350 grammes de pain par jour, 150 grammes de viande par semaine, 500 grammes de sucre par mois. Les boulangeries n'ouvrent que cinq jours sur sept. Je mangeais mieux à Bensen ! Mon beau rêve de fromage s'est évanoui : je ne tiendrai pas le serment du camembert.

Pouillon est toujours calme, et reste en dehors des vicissitudes nationales. Le village s'absorbe dans ses vieilles petites guerres clochemerlesques, du genre de celles qui avaient valu à mon père de joyeuses chroniques dans le style de Rabelais. Seul signe des temps nouveaux : la débauche s'y donne libre cours, là comme ailleurs. Ces demoiselles de Pouillon se sont mises à l'heure américaine, à leur manière, car le pays abrite un cantonnement de l'US Force : les filles, parfois des pucelles de quinze ans à peine, s'y exhibent dépoitraillées aux fenêtres. Notre petite voisine s'enferme le soir dans une jeep sanitaire marquée de la croix rouge où l'attend le GI, et le véhicule se met à danser devant la porte des parents satisfaits…

Deuxième quinzaine de Juin. Je reprends pied au niveau de ma vie de naguère. Ma bibliothèque me reconquiert, m'enferme de nouveau dans son cercle magique. Le premier bouquin que je rouvre (est-ce un hasard ?) est la magnifique *Aphrodite* de Pierre Louÿs ; j'y retrouve les voluptés luxuriantes et la nostalgie de Polli, de sa chair vivante et chaude. Je sais qu'elle n'écrira pas, c'est ce que je souhaitais, une séparation sans retour, et pourtant, alors même que le courrier de l'étranger ne parvient qu'au bout de deux ou trois semaines, je le sais, tous les matins je guette la boîte aux lettres, déçu de ne pas y trouver une enveloppe timbrée d'Anvers…

Je fais un tour à Paris, le 21, pour savoir où j'en suis côté professionnel. Dans les bureaux du ministère transférés près du pont de l'Alma, les employées m'accueillent avec le sourire réservé à l'enfant prodigue : mon poste de Nancy m'a été conservé ; c'est chic. Autre bonne nouvelle : les rapatriés du STO ne seront pas incorporés. OK.

Je revois Juglas, devenu conseiller municipal de Paris ; il brigue la députation dans la future Chambre. C'est un monsieur maintenant. Je cours chez Solange Lamblin, qui m'ouvre ses bras comme à un martyr du nazisme. Je déjeune au Rendez-vous des Chauffeurs, mon restaurant de l'avenue de Wagram ; on y mange quand même mieux qu'en 43. Je vais flâner au long des quais chez mes vieux amis les bouquinistes.

Ces quelques heures passées à humer Paris – un Paris d'avant-guerre ! – relèguent déjà l'Allemagne aux glaces d'un monde mort, à une planète située à des années-lumière et où je ne reviendrai jamais. Il ne faudrait pourtant pas que ces deux ans de rude initiation à la vérité humaine, à la mort, à la peur, au destin et à l'amour sombrent au niveau médiocre d'une parenthèse dans une vie de fonctionnaire, pour y fournir un simple souvenir pittoresque.

Début juillet me ramène à Nancy. Quatre heures de trajet dans des trains surpeuplés où l'on ne peut voyager que debout aboutissent à cette gare dont le

hall, voici à peine un mois, retentissait de nos chants de victoire (et de soudards). C'est à peine imaginable. Je suis redevenu un Français correct, un citoyen, un professeur…

C'est l'Ecole Nationale Professionnelle de Nancy, où j'avais été nommé en 43, qui m'a convoqué pour y terminer l'année scolaire. Mais l'ENP n'a pas besoin de mes services, finalement ; je prendrai mes fonctions à la rentrée d'octobre. Mon retour en France commence par trois mois de vacances. Vive l'enseignement !

L'école est partiellement occupée par des services américains (comme l'Ecole Pratique de Reims, qui a servi de QG à Eisenhower et où a été signée la capitulation allemande). Je déjeune au réfectoire transformé en mess ; cuisine US, steak admirable au beurre de cacahuètes arrosé d'un verre de lait. Jazz. Les serveurs sont des PW allemands, bien traités ; ils ont la planque, et ne se font du souci que pour leurs familles au pays. J'observe l'extrême simplicité, le naturel des rapports entre les différents grades, du capitaine au soldat ; hors service, ils se traitent en camarades, ou plus exactement en collègues. Rien de la raideur hiérarchique des vieilles armées d'Europe. C'est la démocratie américaine : on peut en prendre de la graine.

Je vais au cinéma ; on y projette le dernier Charlie Chaplin, *Le Dictateur*. Le début du film, où je retrouve Charlot soldat, me fait rire aux larmes ; mais la suite me paraît navrante, et de plus en plus jusqu'au grand discours humanitaire style SDN de la fin, destiné à convertir le monde à la paix, noble ambition, et qui n'aboutira qu'à faire pleurer les chaumières. Si c'est là la représentation que les Américains se sont faite de Hitler, ce n'est pas fort. Au reste la seule idée de produire un grand film comique sur la plus grande tragédie des temps modernes prouve une étrange absence de goût, et un mépris indécent à l'égard des malheurs humains. Même si certaines trouvailles sont réussies dans la caricature – la danse du globe terrestre, surtout – on devrait avoir la pudeur de ne pas passer cette bouffonnerie hollywoodienne dans les salles d'Europe, au sortir du cataclysme et des camps d'extermination.

Vendredi 6 Juillet. Épilogue Polli…

Je l'ai, ma lettre d'Anvers, mais ce n'est pas ce que j'attendais. Vraiment pas. Je reçois une brève mise en demeure, sans un mot de tendresse, qui exige le mariage immédiat, certificat de grossesse à l'appui. Mais le gynécologue établit la grossesse à trois mois, et le certificat a été rédigé le 10 juin. Je fais le compte à rebours : cela fixe la fécondation aux environs du 10 mars. À cette date la petite Polli n'était pas encore entrée dans ma vie (pas avant le mémorable 24 mars) ; j'en étais à conter fleurette à la douce Wera ; je n'ai pas connu Polli, au sens biblique, avant le 16 ou le 17 avril…

La lettre, sèche comme un ultimatum, me rappelle mon serment. Quel serment ? N'y a-t-il pas eu d'explication, nette et définitive, sur l'impossibilité de continuer notre aventure amoureuse ? Une vérité m'illumine tout à coup : je suis tombé à pic pour endosser l'enfant. Je suis bien évidemment le parti idéal…

Tout s'éclaire. Oh ! Je ne mets pas en doute que Polli fût tombée amoureuse ; son don d'elle-même était sincère : en avril, elle ignorait peut-être encore qu'elle fût enceinte. Enfin, je crois. Mais après ? Est-ce qu'Umberto, son amant précédent, apprenant le début de la grossesse, ne l'aurait pas tout simplement plaquée ? À un moment ou à un autre, inévitablement, elle s'est accrochée à l'innocent dans le dessein arrêté de lui faire porter la mission de la paternité. Ce lui était d'autant plus facile qu'elle suivait sa pente amoureuse, qu'elle prenait avec moi un plaisir où le cœur n'était pas étranger. Voilà pourquoi elle s'abandonnait si totalement, si imprudemment.

Polli, Polli, ce n'est pas bien. Mais dans le temps où je pourrais me vexer qu'on m'ait pris pour un idiot, il me vient de la pitié pour cette rouerie naïve. Je le lui écris, le plus gentiment possible. Il nous restera le souvenir d'un joli amour éphémère[190].

Dimanche 8 Juillet. Réception des rapatriés à la mairie de Pouillon. Vin d'honneur sous les drapeaux alliés, dans une belle fraternité, le communiste Bezoteaux avec l'abbé Paulet. Puisse cette belle paix durer ! Si au moins le carnage avait servi à cela, ce ne serait pas si mal.

Mon espérance est malheureusement démentie par le 14 juillet. La fête nationale retrouvée après six ans d'interdiction est ici réduite aux proportions de la réjouissance communale, c'est-à-dire de la beuverie endimanchée et rustique – sans le curé (fête laïque) – et sous les drapeaux uniquement tricolores, cette fois, on regarde son voisin en chien de faïence par-dessus le sacro-saint canon de gros rouge. L'aventure n'est pas passée par ici…

Le bal est plus gai ; les poules du coin sont allées ailleurs, avec leurs Américains. Je fais danser maman !

*

[190] Je ne recevrai pas de réponse. Il m'est resté, surtout, la compassion pour la petite ouvrière revenue d'Allemagne avec un enfant sans père. Qu'est-elle devenue, Léopoldine Eyckmans ? A-t-elle échoué dans les boîtes à matelots ? Moi je lui souhaite d'avoir trouvé un bon mari. Que pouvais-je faire pour elle ?

Ici s’arrête définitivement mon journal, et s’achèvent les aventures de Jeannot chez les nazis.

Il m’apparaît toutefois que le récit tournerait un peu court, si j’en restais à la lettre du Tagebuch. Je vais rassembler mes souvenirs, et rendre compte de l’essentiel de ce que j’ai vécu, au tournant capital entre cette Deuxième Guerre Mondiale et l’aube du Temps Nouveau.

Je reviens d’abord à mon tour à Paris, à la fin juin, pour une anecdote significative qui se situe chez la bonne Solange. Dès mon arrivée à la gare de l’Est, j’avais été happé par un Paris grouillant, avivé de couleurs gaies, le Paris de l’Expo de 1937, sillonné de voitures, de toilettes jolies, de filles pimpantes, de museaux poudrés, de gens pressés et délurés qui donnaient l’illusion d’être tous intelligents : la Civilisation ! Fleurant le métro, la liberté et les pissotières, Paris rendu à lui-même sentait un sang plus vif couler dans ses artères. Un air léger, badin, flottait entre les marronniers. Je m’y plongeai avec délices. La paix était vraiment revenue, et elle avait rajeuni !

L’appartement du square Cluny était un carrefour, et une volière, car les femmes y dominaient. Mon Dieu, quel caquetage mondain ! Tous ces gens, je le compris aussitôt, avaient participé de près ou de loin à la Résistance, dans l’orbite du héros, Georges Bidault, chef du CNR, futur ministre. Solange me présenta comme un rescapé du Radeau de la Méduse. On m’entoura, on me pressa de questions, on me demanda de quel camp je revenais. Bensen ? Ah ! Belsen ! Ce fut un cri unanime. Une de ces dames parfumées se jeta sur moi :
- Comme vous avez dû souffrir ! Ils vous ont battu, n’est-ce pas ? Ne dites pas non, ils vous ont battu ! Votre dignité vous impose le silence, je comprends, je comprends. Mais c’est fini, c’est fini, on vous vengera.
Solange surenchérit :
- Nous ferons de vous un Directeur de l’Enseignement Technique !

Rien de moins ! C’est ce jour-là que naquit ma légende de déporté. Il m’était impossible de dire la vérité : on ne m’aurait pas cru. Ce jour-là aussi je mesurai l’espèce de folie qui s’était emparée des milieux patriotes parisiens, de ce qui allait devenir le MRP. Chez les ex-résistants de gauche, cela devait être pareil, sinon pire. La fièvre des ambitions soudain éveillées à la faveur du chambardement général, toutes les places à prendre… Chacun se voyait déjà, dans la grande ombre du Général, pour le moins préfet ou chef de cabinet.

Je notai, rassuré, que tout ce petit monde avait traversé sain et sauf la période noire. Pas un déporté, pas un prisonnier de Fresnes – pas même Bidault, plus heureux (ou plus prudent ?) que Jean Moulin. Mes copains de lycée aussi s’en étaient tirés ; ils se mariaient. Allons, all was well that ended well.

*

Je vivais dans une sorte de vertige, celui du funambule qui ne parvient pas à retrouver son équilibre. J'avais des rêves, des impatiences brusques. Mais un souci me tenaillait : ne pas sombrer, ne pas m'abêtir dans la médiocrité, ne pas finir dans la peau rétrécie d'un rat de bibliothèque, dans une robe de distribution de prix. Je voulais vivre.

J'allai voir le docteur Levy. Lui aussi s'en était tiré, Dieu merci, grâce à des filières, avec toute sa famille (qu'il n'avait retrouvée qu'après la Libération) ; la survie avait été difficile, sous la menace continuelle de l'arrestation et de la déportation. Une vitrine de presse, rue Colbert à Reims, exposait en ce mois de juillet de terribles images des camps de la mort lente, sur lesquelles des squelettes vous regardaient avec d'immenses yeux fixes venus de l'au-delà. La première fois que j'avais découvert ces documents, l'horreur que j'avais éprouvée avait été moins forte que la stupeur. Comment cela était-il possible ? Comment avaient-ils pu faire ça ? Honte – honte indélébile au front de l'Humanité. Notre civilisation venait de reculer de dix siècles[191].

Le docteur me raconta ses démêlés avec l'armée américaine. Sa maison, dès qu'il avait disparu, avait été confisquée par l'autorité allemande, qui y avait installé un de ses services. À leur arrivée à Reims les Américains avaient à leur tour mis la main, tout naturellement, sur tous les biens de l'ex-occupant, réputés prises de guerre. Le pauvre rescapé juif, à son retour, eut toutes les peines du monde à convaincre l'US Force que sa maison était à lui. – « No, it was a german house, it's our own »[192] lui était-il répété à tous les échelons de la bureaucratie militaire. Il lui avait fallu, après des semaines de démarches sans résultat, remonter jusqu'au town-major pour obtenir enfin satisfaction et rentrer en possession de son logis.

La vie quotidienne se déroulait sans joie ; aux tracasseries du régime Pétain s'en étaient substituées de nouvelles, tout aussi nombreuses et restrictives, y compris au bureau Wenz : une dictature économique allait à contresens de la reprise des fabrications lainières et entrebâillait à regret la porte aux importations d'Argentine et d'Australie, elles-mêmes limitées par le manque de cargos (quelle hécatombe de bateaux cette guerre avait-elle coûtée !). Nous recevions tout de même, une fois par mois, un colis de vivres du Rio de la Plata :

---

[191] Je devais retrouver d'autres photos de ce type, un peu plus tard… à la Foire de Nancy ! Une baraque les proposait en attraction « unique », payante bien entendu. Une deuxième honte greffée sur la première… Décidément, on tombait au fond. Entre l'avaleur de sabre et le train fantôme, Buchenwald.

[192] « Non, c'était une maison allemande, elle est à nous ».

les succursales de Montevideo et de Buenos Aires venaient en aide à leurs collègues français ; cela nous valait un extra de première classe à chaque envoi[193].

La pénurie de textiles continuant (on portait toujours ses costumes de 1939), la coquetterie féminine dessinait la silhouette de la Libération : jupe courte, chevelure haute, semelles compensées, épaules carrées de joueurs de football américain, et le sac en simili porté en bandoulière comme une musette ou un masque à gaz ; avec leur jupe aux genoux et leurs socquettes blanches, on aurait dit des petites filles. Les chapeaux disparaissaient ; l'élégance de tête les remplaçait par un crêpé invisible sur lequel la chevelure échafaudée faisait office de coiffe.

Je m'intéressais peu à peu à la politique, de nouveau – de loin. Je ne m'étais jamais passionné pour la politique intérieure. Et en 1945, après ce hiatus d'un an et demi en Allemagne, je ne m'y retrouvais plus. Une France avait souffert que je ne connaissais pas, que je mettrais des années à découvrir, au hasard des lectures historiques, ou des récits de témoins. Et puis mon expérience allemande était si forte que je devais mettre du temps à m'intéresser vraiment à ce qui s'était passé en mon absence.

Ainsi, des noms que je n'avais jamais entendus, là-bas dans mes camps (mais mes parents non plus, bien que restés en France) : le Vercors, le plateau des Glières, les réseaux, Jean Moulin. Et les miliciens : c'était quoi, la Milice ? Il m'a fallu des années avant qu'on m'explique la différence entre FFI et FTP.

On vivait sous le double signe des nationalisations et de l'épuration. Les nouvelles étaient fournies par des journaux réduits à quatre feuilles ou de petit format, aux titres inconnus (tous les autres avaient disparu[194]) : le Monde, Combat, Libération, Samedi-Soir – mauvais papier, mauvaises photos. Il manquait aux Français les bons vieux quotidiens à grandes pages où ils retrouvaient naguère, tous les matins, une opinion et un style qui leur étaient familiers et dont ils avaient besoin autant que de leur café au lait. Et puis le journal était d'un usage universel : il servait à allumer le feu, à faire briller les vitres, à frotter les fonds de poêle (pour en conserver la graisse) et les plaques de cuisinière (pour les faire luire), à boucher un trou, à garnir les sabots, à ramasser

[193] Le rationnement devait sévir jusqu'en 1949 ! Le pire fut au printemps 47 : la ration de pain tomba à 250 grammes, l'usage de la farine panifiable fut interdit en pâtisserie ; le dirigisme économique du socialiste Ramadier (« Ramadiète ») aboutit à une grève des bouchers : on resta un mois entier sans viande. Invité par un ami, dans l'été, à la frontière belge, j'en profitai pour passer à la barbe des douaniers puis du contrôle économique, quelques kilos de sucre et de café (la Belgique, prise en charge par les Etats-Unis, jouissait d'une prospérité inconnue en France).

[194] Excepté la Dépêche de Toulouse, rebaptisée la Dépêche du Midi – une anomalie que je n'ai pu éclaircir.

la suie des ramonages et à protéger les parquets des coulées de peinture ; à sécher, froissé en tortillon, l'intérieur des souliers trempés par la pluie, à se protéger du froid l'hiver en bourrant les dessous de porte ou en le transformant en plastron, comme les coureurs cyclistes, et du soleil l'été, plié en chapeau de gendarme qu'on se mettait sur la tête ; les gamins en faisaient des cocottes, pendant la leçon de choses au fond de la classe, ou des petits bateaux livrés à de hasardeuses navigations au fil du ruisseau d'eau sale le long du trottoir ; et je ne parlerai pas de son usage terminal, pour ne pas encourir le risque de me voir taxé de scatologie… Les nouvelles dimensions de la presse ne permettaient plus de rendre aussi bien que par le passé tous ces petits services familiers et commodes.

Ce qu'on y lisait, dans la presse, était bizarre et pas euphorisant. Le régime gaulliste nationalisait toutes les forces vives de l'économie ; après Renault, Gnôme et Rhône, le charbon du Nord, l'Etat tentaculaire s'appropriait maintenant la Banque de France et les organismes de crédit : Crédit Lyonnais, Société Générale, BNCI (et dévaluait le franc, en passant), puis, au début de 1946, le gaz et l'électricité, les compagnies d'assurances et enfin tous les transports. On marchait allègrement sur les traces du totalitarisme bolchevik ; Thorez le déserteur réintégré se prenait-il pour Staline ? Côté épuration, cela allait fort aussi. J'apprenais un nouveau vocabulaire, Cours de Justice, Chambres Civiques, indignité nationale[195]. Tout cela ressemblait fort à nos antiques règlements de compte, liquidation des Girondins, Terreur Blanche, et les répressions de 1848 et de 1871… Comme j'étais déjà en poste à Nancy, j'allai par curiosité assister au procès d'un « collabo » ; il était journaliste et avait dirigé « L'Echo de Nancy », cette publication que les prisonniers de guerre et les travailleurs en Allemagne recevaient périodiquement et qui avait eu beaucoup de succès. La tenue du procès me dérouta ; on y parlait un langage que je ne comprenais pas. La plaidoirie de l'avocat fut lamentable ; il aurait voulu enfoncer son client qu'il ne s'y serait pas pris autrement. J'avais envie de crier au prétoire : - Votre inculpé n'a tué personne ! Et sa feuille nous a été bien utile pour nous garder le moral, dans les camps… - Mais je n'étais pas consulté, et aucun droit ne me donnait la parole. En fin de compte le malheureux écopa d'une lourde peine de prison et fut frappé d'indignité nationale. Il n'échappa au poteau d'exécution que parce qu'il avait caché des résistants[196].

La grande politique reprenait le devant de la scène. À Potsdam, en juillet 45, les Trois Grands décidaient du monde futur. La petite France n'avait pas été invitée ; on lui accordait cependant une zone d'occupation militaire en

[195] Et le vocable Libération, apparu en juin 1944, que je n'entendis pour la première fois qu'en juin 45…

[196] L'épuration en voulait aux écrits au moins autant, sinon plus, qu'aux actes de collaboration. La preuve la plus marquée en est l'exécution de Robert Brasillach – ce qui se passe quand l'idéologie tue l'esprit.

Allemagne, prise sur les zones anglaise et américaine ; à partir du 15 août des uniformes français s'installeraient à Fribourg-en-Brisgau et dans le secteur nord de Berlin, englobant la Seestraβe ! – En plein milieu de la conférence, les élections en Grande-Bretagne donnaient la victoire aux travaillistes d'Attlee ; lequel vint remplacer Churchill à Potsdam pour signer l'acte final : les Anglais jetaient leur héros comme une vieille théière. Et les Français condamnaient le leur à mort. Là, la noire ingratitude des peuples ; ici, toute notre honte étalée : les pantins d'avant 40, les crabes d'après 40, la haine sanguinaire des résistants, la France irréconciliable des guerres civiles (De Gaulle, de nature plus haute, commuait la peine de mort – pour un vieillard de 89 ans ! – en détention à vie ; il avait souhaité la réclusion pour cinq ans, sans être entendu).

J'en avais vraiment assez de ce pays, de ses éternelles bagarres de Gaulois ombrageux, de ses ventres tricolores prêcheurs de vertu, de ses tyranneaux de l'idée et de ses chevaux de retour qui bientôt pointeraient de nouveau les naseaux. Je me rappelais le beau projet normalien de 1941 ; on en était loin ! Je me construisais une Utopia, un gouvernement des sages – plus de partis, plus de syndicats, plus de suffrage universel générateur de démagogie, à la merci des incapables ou d'un dictateur en puissance - ; mais un corps électoral recruté par concours, en fonction du niveau intellectuel et d'une formation civique solides, désignerait un Conseil d'Etat de spécialistes qui assurerait la gestion de la Maison France, lui-même contrôlé par une Cour suprême et par une Cour des Comptes à pouvoir réel. L'exécutif serait dévolu à une équipe élue, recrutée parmi les conseillers, renouvelable tous les quatre ans, pour éviter la sclérose chinoise. Aucun dirigeant ne pourrait exercer plus de deux mandats, consécutifs ou non. Les conseillers devraient obligatoirement effectuer des stages d'entreprise, et produire des rapports sur l'état des différents secteurs de la société, à partir d'études de terrain, en vue des réformes à apporter. Il ne serait pas mal qu'un roi couronnât le tout, symbole de l'unité, garant de la constitution, drapeau et panache. Les passions populaires seraient déviées vers les jeux du stade et de la plage. On aurait enfin la paix civile – peut-être[197].

En attendant qu'un tel système vît le jour (ce dont je doutais fort), je plaçais mes espérances dans un communisme français intelligent, affranchi de la dictature moscovite. Dans un premier temps, constatant que le reflux de la guerre déposait une laisse socialiste à travers toute l'Europe (en France, deux partis sur trois), je m'étais d'abord effrayé : Hitler serait-il mort pour assurer le sacre de Staline ? Et puis, je m'étais dit que si le même régime populaire s'installait partout, ce serait une garantie solide de paix. Après tout, le communisme était le seul parti occupé d'améliorer la condition des hommes, le seul qui voulait réellement et profondément sortir des ornières et faire du neuf. Le tout était de l'empêcher d'établir la sotte dictature de l'égalitarisme.

[197] J'oubliais que les constitutions ne valent que ce que valent les hommes. Et mon beau projet ne tenait aucun compte des mœurs ni des mentalités profondes des Français.

Août 45 vit une subite accélération de la fin du Japon. Au tout dernier moment l'URSS attaqua le vaincu, comme Mussolini avait attaqué la France en juin 40 ; bel achèvement de l'impérialisme des tsars : dans l'empyrée Nicolas II martyr devait être content.

J'eus au cinéma la révélation de la bombe atomique. L'apocalypse. D'abord, le paysage disparu, anéanti dans l'explosion aveuglante d'un soleil blanc. Puis une énorme, une gigantesque colonne de nuées superposées, s'escaladant l'une l'autre, boursouflures horribles bourgeonnant sur le ciel qu'elles remplissent jusqu'à faire la nuit en plein jour, une éruption terrifiante que rien ne peut arrêter, et quand ce chou-fleur colossal peu à peu s'efface dans la nue, il laisse à sa place une sorte de champignon spectral debout sur sa longue tige de mort, et là-dessous une ville de cent mille habitants n'existe plus… J'ignorais encore ce qu'était la radioactivité, et les effets à retardement de la bombe lente ; mais je sortis du cinéma abasourdi, terrifié. Voilà donc ce que l'Homme du Vingtième Siècle était capable de faire dans l'horreur ; et cet Homme-là, ce n'était pas autre chose que l'homme de Neandertal… La superpuissance destructrice dans les mains du Sauvage apparemment civilisé. Aboutissement logique du bel orgueil scientiste récupéré par le satanisme, rayant de la carte toute une ville en une seconde, le rayon ardent et la fumée noire ensemble dans cette épouvante de Guerre des Mondes… Le pauvre Jules Verne était définitivement relégué à la préhistoire, au musée des meilleures intentions bafouées, avec Icare et Pasteur. Même irait-on un jour dans la Lune – ce serait sans doute pour un autre siècle – l'Histoire de notre civilisation pourrait bien s'arrêter là, quand les nations disposeraient de cette arme absolue, qui faisait qu'il n'y aurait plus désormais de sécurité ni d'abri nulle part dans le monde. Telles étaient alors – et sont toujours – mes réflexions sur la Bombe[198]. Peut-être un instinct de survie empêcherait-il les responsables de s'en servir ; mais je le ressentais, de toute façon, comme une fêlure mortelle dans l'évolution de l'espèce. Les peuples auraient à vivre dorénavant avec cette nouvelle peur suspendue sur eux sans retour.

Le 14 août, jour de la capitulation du Japon, marqua, pour de bon la fin de la guerre[199]. Cet événement capital passa presque inaperçu. Pourtant, tout était fini, maintenant. Les lourds battants d'acier de la Guerre se fermaient sur le malheur – pour le plus longtemps possible, on l'espérait de toute son âme. La lumière revenait, vive et joyeuse. On ne passerait plus son temps à écouter des avions, à guetter la mort, à subir la faim, l'angoisse, dans une attente qui semblait ne jamais devoir prendre fin. À côté de cela tous les autres problèmes me seraient toujours mineurs.

---

[198] Avec un correctif : on est allé dans la Lune.

[199] La conclusion définitive du cataclysme eut lieu le 3 septembre sur le pont du « Missouri » - six ans jour pour jour après la déclaration de guerre, un certain dimanche de 1939 …

Mais cette résurrection, pour les Français elle était déjà vieille d'un an. La guerre du Pacifique n'était pas leur guerre ; la bagarre qui finissait au diable dans les archipels, samouraïs, chasseurs de têtes, porte-avions et kamikaze, ne concernait personne, ici. Le verdict du procès Pétain, le lendemain 15 août, occupa bien davantage les esprits. « La France s'est déshonorée », conclut ma mère.

*

Pas un de ceux d'Allemagne ne donnait signe de vie, excepté Madeleine Suma. De temps à autre, pensant à l'un ou à l'autre, je me demandais : que sont-ils devenus ? Je n'eus plus aucune nouvelle des copains de la 28C. C'était en partie la faute à Eliezer, qui consentit à m'écrire dix lignes banales – il était rentré à Paris – mais qui détestait tellement ses ennemis les tala qu'il négligea de m'en parler, sauf d'Heurtier ; il aurait perdu une jambe dans la bataille finale de Berlin, le malheureux Heurtier, mais ce n'était même pas sûr. Quand je revins faire un tour à Paris, en septembre, il était convenu qu'Eliezer m'attendrait chez lui, il habitait un petit logement dans un immeuble populaire à la Zola de la Place des Fêtes (maintenant la Place est ceinturée de tours HLM plus décoratives). Je ne l'y trouvai pas ; une jeune personne m'accueillit gentiment. Etait-elle sa maîtresse du moment ? ou une copine qu'avec sa délicatesse habituelle il avait comploté de me mettre dans les bras, selon sa vieille manie ? Je partis sans approfondir la question. Et je n'entendis plus jamais parler de Georges Eliezer, ni de personne. L'Allemagne, c'était comme si cela n'avait jamais existé[200].

Seule la petite Mado continuait de m'écrire, de temps en temps. Mais la jeune ouvrière et le prof n'avaient plus grand'chose à se dire. C'est moi qui laissai tomber, lâchement. La fraternité qui m'avait lié à ces gens dans l'épreuve, n'avait plus de sens maintenant que chacun avait réintégré sa place dans la société « normale ».

Je ne saurais jamais ce qu'étaient devenus Natasha, Robert Machemin, ni la jolie Wera. Et les deux Waffen SS de la dernière heure, Faure et Caille ? Ils

---

[200] Je devais la revoir au cinéma, en 1947, dans un film intitulé *Allemagne année Zéro* : villes décombres, des ombres sortant des caves logements, survivants de l'apocalypse, un enterrement en minijupes de deuil, faute de textiles ; la faim.
Pourtant, dans Berlin englouti, le 10 septembre 1947 au Titania Palast on entendra de nouveau dans l'air apaisé les sublimes accents et l'ineffable douceur du concerto de violon de Beethoven ressuscité, sous l'archet inégalable de Yehudi Menuhin, dirigé par le grand Wilhelm Furtwängler. Une civilisation ne peut pas mourir.

avaient eu le temps de se faire tuer – ou de se faire oublier, en attendant que passe la vague des poteaux d'exécution…

Et les sœurs Dereix ? Ballottées dans le grand remue-ménage final, où avaient-elles abouti, aux bras de leurs protecteurs en feldgrau du dernier jour ?

Et Annouchka, la petite Anna ? On a raconté après la guerre que Staline aurait fait fusiller ou déporter des milliers de Russes sous l'accusation d'avoir été des traîtres parce qu'ils s'étaient laissé rafler par les Allemands…

Et Polli ? Une onde de remords devait me passer longtemps sur l'âme, des années après. L'enfant n'était pas le mien, certes, mais enfin ma légèreté me donnait le frisson, rétrospectivement ; j'avais eu dix fois l'occasion de mettre Polli enceinte. De quoi me faire réfléchir, à l'avenir.

Et les Dutzschke ? Meiβen resta longtemps muet. Le fait que la Saxe se trouvait en zone soviétique ne facilitait pas les correspondances. Max Gehre fut le premier à m'écrire, en 1946. Il reconnaissait s'être trompé – avoir été trompé, plutôt. Kurt Dutzschke me donna à son tour des nouvelles ; elles étaient « satisfaisantes ». L'échange de courriers reprit. Il devait ralentir après l'abaissement du rideau de fer, en 61. Personne ne saurait jamais ce qu'était devenu Siegfried, perdu dans les steppes blanches. Longtemps je guettai un signe, une information – par exemple quand, des années après la guerre, les Soviétiques rendirent une poignée de prisonniers à l'Allemagne. Je voulais toujours croire à l'incroyable. Mais rien ne vint jamais. Christine connaîtrait l'existence d'une petite fille allemande élevée en pays communiste, puis elle se marierait et aurait un gros garçon prénommé André, à la française. Je verrais le jeune André, chez sa grand-mère devenue veuve, lors d'un voyage-pèlerinage que j'ai eu l'idée de faire en 1968.

*

Une envie sourde mais forte commença à me travailler dès cet été 45. L'envie de partir. N'importe où, fuir, fuir cette vieille Europe démolie, fracassée, exsangue, que les deux colosses de l'Est et de l'Ouest étaient en train de se partager en attendant de se la disputer. En six années l'Ancien Monde avait vieilli de mille ans. Hitler avait tué tout avenir. Chaque peuple s'était refermé sur lui-même, et vivait mal. Chaque individu se repliait sur son expérience singulière, sans communication avec les autres. Je vivais cet isolement avec plus d'intensité peut-être que le commun de mes concitoyens ; déjà j'éprouvais que les jeunes gens, mes cadets de deux ou trois ans à peine, n'avaient plus rien de commun avec moi, plus une idée à partager, plus un geste

à faire ensemble. Ils étaient d'une autre race, moi je venais d'ailleurs. J'étais devenu vieux, d'un seul coup.

Plus grave était la fêlure que je me sentais au fond de l'âme. Jamais plus je ne croirais tout à fait à l'Homme. La seule certitude qui s'imposait à moi maintenant était que le genre zoologique appelé humain obéit à la grande loi universelle de la violence et n'a d'autre avenir que la guerre – avec cette différence, établie par Joseph de Maistre, que de toutes les espèces vivantes celle des hommes est la seule à tuer ses congénères pour autre chose que pour la tripe[201], et cela jusqu'à l'extinction, jusqu'à l'absurde. Les années d'après-guerre furent en fait jalonnées par de sérieuses menaces d'une Troisième Guerre Mondiale, le coup de Prague, le blocus soviétique de Berlin, la menace stalinienne sur la Yougoslavie, l'agression en Corée. À peine était-on sorti du massacre que l'ahurissante folie humaine s'ingéniait à nous y replonger. Par bonheur les Russes ne faisaient pas le poids : ils ne disposaient pas encore de la bombe thermonucléaire expérimentée à Bikini. (Des stratèges américains envisageaient sérieusement, pour barrer la route à Staline, de couper l'Europe en deux verticalement par une « hache atomique » de Stettin à Trieste). Curieusement, c'est à partir du moment où Russes et Américains furent à égalité de puissance d'anéantissement réciproque – ce qu'on a appelé l'équilibre de la terreur, quel symbole ! et quelle situation ! – qu'on commença à vivre en pensant qu'il n'y aurait plus d'affrontement planétaire (exception faite de l'alerte de Suez-Budapest en 56 et de celle de Cuba en 61) ; il est vrai que Joseph le Terrible était mort. Mais alors il apparut qu'empêchée de se développer en grand format entre puissants, la démangeaison de tuer et de détruire se remettait à courir d'un petit peuple à l'autre, on en est aux ethnies yougoslaves à l'heure où j'écris – entre autres. C'est dit, l'Homme ne connaîtra jamais la Paix.

Les livres qui comptaient, parmi les parutions de l'après-guerre, ne pouvaient que m'entretenir dans mon pessimisme et mon dégoût. C'étaient, outre les révélations de Trevor Roper, publiées par France-Soir, sur les moments les plus dramatiques de la guerre qu'on venait de vivre (l'anéantissement de Dresde, la fin de Hitler, etc), les témoignages sur l'apocalypse de Hiroshima, le Stalingrad de Theodor Plievier - ô Siegfried ! -, *le Zéro et l'Infini* d'Arthur Koestler, le *Kaputt* de Malaparte. On était recru d'horreurs[202]. Sur le petit monde intellectuel régnait l'existentialisme noir, l'affirmation de l'Homme absurde. D'ailleurs l'Homme était mort, Malraux le clamait à la face du monde et de Dieu, mort lui aussi, depuis Nietzsche. Les journaux produisaient des images

[201] Rabelais : Et tout pour la tripe (*Pantagruel*, Quart Livre, chap. LVII).

[202] Jusque dans les faits divers, principalement le procès Petiot (mars 46) : 14-18 avait engendré Landru, 39-45 produisait Petiot, aux dimensions nouvelles : 63 victimes contre 11 (prouvées) à Landru, et l'emploi d'une chambre à gaz…

d'épouvante, où d'énormes fusées surgies des ténèbres fonçaient droit sur le lecteur.

Il y avait une contrepartie au catastrophisme. Elle nous était fournie par l'irruption de l'Amérique. Oui, l'Amérique, comme Zorro, était arrivée ! L'Amérique de Zig et Puce, l'Amérique de Céline, il n'y avait plus besoin de traverser l'Océan pour la découvrir, plus besoin d'être assez riche pour s'embarquer sur les paquebots triomphaux, y vivre une semaine dans le luxe entre le ciel et l'eau et voir, au bout, s'élever lentement dans la brume ce spectacle fantastique d'une ville debout, une ville dure et verticale comme une forêt d'Amazonie, et là, dans ces géants de pierre défiant le ciel et le temps, il n'y avait plus qu'à deviner les milliardaires en smoking, les beautés à en perdre la tête aux ondulations de platine, un peuple athlétique, fort et hardi, qui était en train de conquérir le monde. Ce rêve de New York qui avait bercé nos enfances, il nous venait chez nous – sans les gratte-ciel, les milliardaires et les superbes créatures, certes, mais c'était bien l'Amérique qui nous envahissait de sa gigantesque armada, de son chewing-gum, de son coca-cola, de ses bas nylon, de ses avions à réaction[203], de ses drinks, de ses cartouches de Lucky Strike et de ses bataillons roses de pin-up glamour aux kiosques à journaux où triomphait l'érotisme joli de *Paris-Hollywood* – une invasion plus agréable, à tout prendre, que celle de 1940 ! Avec sept ans de retard nos écrans frémissaient aux amours tumultueuses de Rhett-Clark Gable et de l'inoubliable Scarlett-Vivien Leigh, et l'incendie technicolor d'Atlanta faisait presque oublier la vraie guerre qu'on venait de vivre ! Et les cafés à musique et les dancings, qui avaient révélé le swing en 44 – la révolution d'une jeunesse éclatante et follement sûre d'elle-même – établissaient le règne de Duke Ellington, d'Artie Shaw (avec vingt ans de retard sur les States) : la nouvelle culture ; et l'on ne pouvait plus échapper aux rythmes et aux sonorités exaltantes de *Caravane* ou de l'obsédante *Ambiance*[204], le morceau qui a le plus enrichi son auteur dans le monde et qu'on jouait de Hong Kong aux ruines de Berlin…

Fatigué jusqu'à l'écœurement de cette vieille Europe finie, de cette Civilisation humaniste qui venait de prouver deux fois de suite en deux guerres effroyables son immense échec, incapable de m'intéresser aux mesquines ambitions politiques que je ne désirais pas pour moi-même – suivre un patron comme un caniche, faire le factotum, porter les valises, plier l'échine, sourire à qui l'on déteste, promettre et ne pas tenir, écraser le voisin, avaler les couleuvres, non merci ! – dégoûté par les règlements de compte patriotiques

[203] Un jour de 1947 (ou de 1948 ?), tout Reims retentit d'une double déflagration, qui demeura inexpliquée. On l'attribua à l'explosion à retardement de bombes de 1944. C'était un Curtis de l'aviation américaine basée à Reims qui venait de franchir le mur du son. Une autre étape annonçant les Temps Nouveaux.
[204] *In the moon*, by Glenn Miller.

tandis que s'étalaient le trafic et la corruption[205], le mépris au cœur et l'aventure en tête, je cédais à une frénésie d'évasion loin, le plus loin possible des cadavres, des décombres et des saloperies, vers le bleu, la mer, des pays neufs et des hommes authentiques. Georges Vidal dans son poncho me chantait à l'oreille :

… pauvres sont ceux qui n'ont pas connu
la joie de s'en aller mains vides et pieds nus ![206]

et Rimbaud : ne plus nager sous l'œil horrible des pontons !

Il s'y ajoutait, en arrière-plan, une soif de l'Extraordinaire. On venait de le vivre depuis six ans, l'Extraordinaire. On y avait pris goût – retomber à la platitude hebdomadaire, ah non ! – on ne pouvait plus s'en passer, il fallait en prolonger avidement la quête renouvelée, ailleurs, sous les cieux inconnus, dans le blanc des cartes, et il y en avait, de l'inconnu et des blancs, sur les atlas riches de noms à faire rêver dont aucune agence de voyages, aucune télévision en couleurs ne vous proposait les images banalisées… Je projetais de partir sur un cargo, comme écrivain du bord, au hasard des escales et du fret, le long des côtes d'Afrique, à Saigon, aux Iles de la Sonde. Ah ! S'il n'y avait pas eu ce fichu engagement de servir dix ans la République universitaire… Je cherchai alors un arrangement conciliant le devoir et l'aventure. Je revins à Paris, au début de septembre 45, et allai proposer mes services au Ministère des Colonies ; des postes se libéraient en A.O.F., notamment. Les bureaux étaient d'accord et auraient bien accepté ma candidature, mais ma situation militaire m'empêchait de quitter la métropole : on annonçait l'appel prochain sous les drapeaux de la classe 40, la mienne. La classe 40 manquait à la France. La guerre était finie, l'armée suffisait plus que largement à occuper sa portion

---

[205]C'est que j'assistais à un renversement fantastique des valeurs. La Résistance avait élevé au rang des actions héroïques la désobéissance, la duplicité, le sabotage, le marché noir et l'assassinat, souvent dans le dos. Certes les Français n'étaient pas devenus des gangsters (pas tous !) ; mais les mentalités en avaient pris un sale coup, d'autant que l'exemple venait de haut. La nouvelle République, en qui l'on avait aux jours sombres placé tant d'espoirs brillants, s'annonçait tout à fait médiocre et absolument incapable d'édifier une cité radieuse. L'instabilité des ministères et l'impuissance politique rappelaient fâcheusement les tristes jours d'avant-guerre ; il s'y ajoutait maintenant une pratique méprisable, la mendicité d'Etat : Blum, Bidault et les autres allaient périodiquement à Washington tendre la main et quémander des dollars. Et elle affichait, cette République N° 4, le mépris de la personne humaine, la haine meurtrière de l'adversaire : haine pour le collabo vaincu, haine générale des cocos moscoutaires pour cette France de bourgeois qui leur barrait la porte du pouvoir absolu. Et les scandales : un ferrailleur escroc et apatride* mettait des parlementaires dans sa manche, un ministre du Ravitaillement** avait couvert des fraudes sur les vins, un député d'Arras volait des bons du Trésor par brassées, etc, etc. En trois ans la IVe en faisait plus et pire que la IIIe en vingt. Non, non, je ne pouvais plus supporter ce pays-là, j'avais un énorme, un immense besoin d'air. Il me fallait changer d'atmosphère, comme Jouvet dans *Hôtel du Nord* !

* Joanovici

** Yves Farge

[206] *Aventure*, poèmes par G. Vidal (1927), anarchiste expatrié au Costa Rica.

d'Allemagne, mais il était inadmissible que les anciens de chantiers de jeunesse et du STO n'allassent point moisir un an dans les casernes. Connerie têtue du système.

Revenant du boulevard des Invalides, je vis passer une auto militaire à fanion ; à l'arrière était assis De Gaulle, tête haute sous le képi, profil dédaigneux et renfrogné. Il me rappela Georges VI que j'avais vu à Reims, en voiture aussi, en 1940 ; c'était le même air ennuyé. Personne ne prêta attention à l'illustre passant. De Gaulle faisait maintenant partie du paysage parisien[207].

La bonne Solange, en plein tourbillon MRP, me procura une invitation à je ne sais quel raout à l'Hôtel de Ville. Je pourrais y voir des personnalités, le Général lui-même, de près, me faire connaître de gens utiles. Je n'y allai pas. Cette faune m'était tout à fait étrangère ; ce n'était pas ma planète. Mais je gardai le contact de l'amitié avec Solange Lamblin. Cela me valut par la suite d'amusants échos mondains, entre autres celui du mariage du petit Bidault, à la Noël 45 ; Solange lui avait servi de témoin. Toujours simple et directe, elle n'avait pas apprécié le velum pompeux tendu pour la circonstance au-dessus de l'entrée du Quai d'Orsay[208]. – Ca fait Foire du Trône, jeta-t-elle sans ambages au « jeune » marié. – Vous savez, son épouse a drôlement de la chance, me dit-elle après coup ; elle n'était jamais qu'une employée du ministère ! Elle vient de troquer son deux-pièces cuisine de la rue Monsieur pour les salons du Quai, elle ne perd pas au change. A part ça, le Général n'a pas pu lui ficher la paix même ce jour-là, au pauvre Georges ; il l'a convoqué au Conseil en pleine cérémonie à Saint François-Xavier. – Mais, dis-je à Solange, il n'avait pas été invité au mariage ? – Bien sûr que si. Mais il n'est pas venu…

Faute d'aventure outre-mer, j'effectuai ma rentrée scolaire à l'ENP de Nancy, le lundi 1er octobre 1945. La ville ducale me plut. Les cours et les élèves eurent tôt fait de m'accaparer. Un détail : certains de ces garçons étaient l'année d'avant à Metz ; ils accueillaient alors les profs talons joints et bras droit

---

[207] Tout de même, il n'avait pas l'air bon, le Général. Ni bon ni heureux.
Je lui retrouverais plus tard cette même hautaine mélancolie dans les images d'août 44 (restituées dans les rétrospectives cinématographiques) alors qu'il descendait les Champs-Élysées au milieu d'une liesse inimaginable, de quoi faire tourner la tête d'une star ou d'un héros. Mais De Gaulle ne se laissait pas tourner la tête. Pis : raide, les bras collés au corps, comme empêtré d'être trop grand, l'œil inexpressif, il marchait d'un pas d'automate, regardant droit devant lui, passant les bouquets que lui offrait la ferveur des Parisiennes à ceux de son escorte en un geste aussi gracieux que s'il avait voulu se débarrasser d'une pelote de ficelle.
Il n'était pas, ce De Gaulle, le héros que le peuple acclamait d'un million de voix. Il n'était ni le vainqueur d'une guerre ni le Libérateur. Il était le Destin de la France en marche. Il ne regardait rien ni personne – le Destin n'a pas d'yeux. Résolu mais déjà fatigué des intrigues, des partis, des clans, désabusé de la misérable République, il allait vers la grandeur posthume, sans une attention à la vile multitude.
[208] Georges Bidault était alors ministre des Affaires Etrangères du gouvernement provisoire.

tendu… Ils n'avaient pas l'air trop perturbés par ce passage du Reich à la France.

Quinze jours après la rentrée eut lieu l'exécution de Laval, traîné mourant au poteau à l'issue d'un pseudo procès qui rappelait la Terreur. Il avait voulu s'empoisonner, on l'avait ressuscité pour le fusiller. Civilisation[209]. (L'année d'après, la rentrée scolaire serait marquée par un autre grand spectacle, les pendaisons de Nuremberg. Évidemment, les camps de la mort criaient vengeance, il était normal qu'on ouvrît un procès international du nazisme dans ses effets inhumains ; mais quelle valeur pouvait-il avoir ? Chacun des accusés, Goering en tête, vint assurer : - Nicht schuldig – non coupable. Et puis enfin pendre des dirigeants vaincus, cela aussi nous ramenait aux temps barbares. Tout le monde comprenait du reste que sans l'acharnement des Soviétiques la chose n'eût pas eu lieu)[210].

Ma première année d'enseignement de paix se ressentait encore de la guerre. L'école était mal chauffée, les coupures de courant fréquentes. On commençait, l'hiver, les cours du matin dans le noir, avec sur l'estrade, pour tout éclairage, une minuscule chandelle plate dans un rond de carton, les lumignons de la Wehrmacht.

Je n'avais pas renoncé à mes rêves d'évasion. L'assurance que la classe 40 ne serait pas appelée leur rendit des ailes, à mes rêves. PARTIR ! Vivre <u>vrai</u> ailleurs – quelque part au soleil, nu, libre, n'importe en quelles Seychelles ou quelles Marquises, là-bas, de l'autre côté des océans… Dire que cela existait, quelque part, qu'il n'était que d'y aller, vers ces plages de nacre et ces eaux transparentes ! Comme Henry de Monfreid, comme Alain Gerbault, comme Gauguin… Georges Vidal s'écriait :

La boire toute, suc et lie,
la boire à m'en saouler, la vie…

Mais tandis que j'avais la tête dans les voiles gonflées d'alizés, mes pieds me retenaient sur le pavé sécurisant de mon pays. Je me savais trop raisonnable pour appareiller au hasard. Ma fichue lucidité me remémorait des expériences déçues, des vers découragés ; c'était Baudelaire :

Amer savoir, celui qu'on tire des voyages

- c'était le Bateau Ivre :

---

[209] En 583 de notre ère, un certain Chilpéric avait ainsi soigné des effets de la torture un de ses lieutenants, Leudaste, pour le livrer à Frédégonde et au bourreau, afin que le condamné pût jouir en toute conscience de son exécution. On était donc revenu aux mœurs mérovingiennes.

[210] Chateaubriand notait déjà – en 1815, après Waterloo : « La rapidité des fortunes, la vulgarité des mœurs, la promptitude de l'élévation et de l'abaissement des personnages modernes ôtera, je le crains, à notre temps une partie de la noblesse de l'histoire : Rome et la Grèce n'ont point parlé de « pendre » Alexandre et César. C'est Blücher qui parlait de pendre Napoléon. » *Mémoires d'Outre Tombe* (III, Livre XXIV, chap. I).

Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

- c'était Georges Vidal lui-même, pris au piège de la déambulation perpétuelle, se demandant, perdu sous la pluie on ne sait où :

Oh ! boy ! est-ce Changhaï, Dakar ou le Bosphore ?

et révolté soudain, criant du fond de son ranch :

Bon Dieu, que donnerais-je en ce soir pour Paris ?

Je n'abandonnais pas, cependant. Ronze, mon ancien prof d'histoire de l'ENSET, que j'étais allé visiter rue Palatine, à côté de Saint-Sulpice – et qui m'avait raconté son évasion par les toits en 43 – me conseilla l'Amérique Latine, par la voie des Relations Culturelles. Lui-même avait enseigné avant la guerre au Lycée Français de Montevideo, et connaissait du monde sur place. C'était concilier – sagement – l'évasion et le métier. L'obstacle était que les postes venaient d'être renouvelés depuis la Libération, et les places se faisaient rares. Je passai deux ans en navettes de Nancy à Paris, chaque fois renvoyé à des possibilités ultérieures d'un flou très diplomatique ; ce devait être l'esprit du Quai, dont les Relations Culturelles constituaient une annexe. Solange me recommanda auprès du Directeur Général, de Bourbon-Busset ; il me reçut, très grand seigneur, avec une courtoisie d'Ancien Régime, promit de s'occuper de moi ; il n'y eut pas de suite. Je découvris peu à peu que les postes, rares en effet, étaient réservés à des agrégés du secondaire, en général liés de près ou de loin (voire de très loin) à la Résistance, mais ils avaient l'estampille. Moi le petit prof certifié de l'ENSET, venu du STO en Allemagne, quelles chances pouvais-je avoir ? Et puis l'Enseignement Technique ne lâchait pas ses ressortissants. Et puis, mais cela je ne l'appris que beaucoup plus tard, le Quai n'accordait ses postes en Amérique Latine, pour plaire aux élites indigènes, qu'à deux catégories de Français, les catholiques pratiquants et les francs-maçons (curieux voisinage) ; je n'étais ni tala ni F∴ Cependant je m'obstinais. J'aurais tant aimé vivre à Montevideo ! J'en entendais parler depuis l'enfance ; la maison Wenz y avait une importante filiale, mon père recevait parfois des collègues de là-bas qui racontaient la Plata et l'Uruguay d'avant les tupamaros, ce qu'on appelait alors la Suisse de l'Amérique du Sud. Mais Montevideo, comme Buenos Aires, était trop convoité. Je serais bien allé dans les Andes, aussi, bien qu'un jeune couple qui revenait de Quito et que je rencontrai aux Relations Culturelles me dit : Surtout n'allez pas là-bas ! – (J'ai oublié leurs raisons) – Enfin, handicap majeur, j'étais célibataire, et la France n'envoyait dans ses petites colonies diplomatiques que des gens mariés, sous prétexte que les célibataires déconsidéraient notre prestige, soit en défaisant les ménages de leurs collègues, soit en couchant avec des naturelles locales, ce qui était pire.

Je reçus – enfin – une proposition, courant 1948, pour un poste au Lycée Français du Caire. C'était alléchant – l'Islam, les Pyramides, le cercle européen – mais l'offre, sans précision de date, se perdit dans les sables, non du désert, mais du Quai d'Orsay. Et d'ailleurs mes ambitions avaient pris un autre cours :

je me mariai cette année-là, devant la plus belle place d'Europe (au dire des Lorrains) : l'Hôtel de Ville de Nancy borde la Place Stanislas. Lorsque, trois ans plus tard, mon ami Valuet me proposa de prendre sa succession comme lecteur français à l'Université de Sydney, le vent du grand large vint me caresser la nuque pour la dernière fois. J'étais fortement tenté, on s'en doute, mais la routine déjà installée, les familles, mon ignorance ou à peu près de l'anglais, toutes ces glus eurent raison de mes instincts d'envol. Il faut dire que c'eût été un sacré départ : un mois de bateau, un contrat de trois ans de séjour sans aucune possibilité de retour dans l'intervalle (le père de Valuet mourut à Paris tandis que son fils voguait vers l'Australie, ce fut une dure épreuve). Le monde était plus grand qu'aujourd'hui.

*

Ainsi s'achevèrent les derniers prolongements de l'aventure allemande et de la guerre. Tout rentrait dans l'ordre, petit à petit. Une société se refaisait, ni pire ni meilleure que celle quoi l'avait précédée. Au reste les mentalités et les mœurs demeuraient ce qu'elles avaient été avant 1939, les vitrines des magasins ne changeaient pas, et les techniques évoluaient peu. Il fallut attendre 1948 pour voir sortir la première voiture française, un modèle réduit, la fameuse 4 CV Renault. Cet état de choses, qui continuait celui de l'entre-deux-guerres, devait durer pendant encore quinze ans. Ce n'est qu'à partir des années 60 que la prospérité montante des Trente Glorieuses selon Fourastié et l'explosion technologique parallèle ont peu à peu modelé la civilisation nouvelle de cette fin de siècle, qui préfigure l'an Deux Mille et le Vingt-et-Unième siècle.

Ma petite existence s'est déroulée tranquillement sur ce fond de longue paix. J'avais rêvé un instant avec Arthur Rimbaud, je suis vite retombé à Balzac… Il m'est arrivé plus d'une fois de m'écrier, comme Jules Laforgue :

Ah ! Que la vie est quotidienne !

Mais c'est dans la vie quotidienne que se cachent les petits bonheurs, et parfois même les grandes joies. A la suite de mon père, et de mes grands-pères, j'ai filé la laine d'une quenouille toute unie, dans la monotonie d'un métier sans surprise, que j'avais choisi, et qui m'a apporté plus d'une satisfaction, au moins jusqu'à Mai 68.

L'Allemagne n'est plus une aventure ni un conte d'hiver ; mais je n'avais pas pour autant renoncé à reprendre contact avec ma seconde patrie. Je pus le faire à la faveur de mes activités professionnelles : j'organisai en 1962 un des premiers échanges scolaires franco-allemands, entre le lycée pilote d'Enghien-les-Bains et le Fürst-Johann-Moritz-Gymnasium de Weidenau, dans le

Siegerland, en Rhénanie Westphalie. Le séjour dans les familles s'agrémentait à la fin d'une croisière sur le Rhin, de Cologne à Mayence, avec arrêts dans les auberges de jeunesse, dont celle qui est perchée dans le vieux burg Stahleck, à pic sur les vignobles et sur le fleuve. Tous les ans je conduisais ainsi mon petit monde ; ces escapades m'ont laissé des souvenirs charmants. Par la suite j'ai sillonné les routes d'Allemagne en voiture, avec la petite famille. Et en 1968 j'ai franchi le rideau de fer pour revoir Berlin, et Meiβen. Émotions de pèlerinage.

Ma soif de l'ailleurs a trouvé à s'étancher dans des voyages à travers l'Europe, et jusqu'au Sahara et en Asie Centrale et jusqu'en Chine. Tout cela est devenu banal aujourd'hui, hélas ! Mais j'ai promené partout, intactes, mon inlassable curiosité, ma quête avide des différences, qui font tout l'intérêt du genre humain. Et je m'essaie à vivre, comme à vingt ans, éternel Jeannot, ouvert au monde, et jovial, puisque je suis né un jeudi, jour de Jupiter, dies Jovis. Auf wiedersehen !

TABLE

PREMIERE PARTIE : D'UNE GUERRE L'AUTRE 1920-1943 2
I. Entre ruines et croix de bois 3
II. On était comme ça 7
III. Meissen 15
IV. Le Destin se met en marche 21
V. L'An Quarante 32
VI. Paris en Feldgrau 39
VII. Hitler et moi 60

DEUXIEME PARTIE : JOURNAL D'UN IMMIGRÉ 1943-1945 87
♦ **Berlin**
I. Le voyage 88
II. Wohnlager Seestraße 78-83 101
III. Minois, théâtre et bombes 115
IV. Ich war ein Berliner 152
V. Un été brandebourgeois – Intrigues en tout genre 179
♦ **Bensen**
I. Vacances au pays des femmes 203
II. On rempile pour un hiver *ou* Les esclaves de Babylone 225
III. L'Histoire rentre en scène 252
IV. Polli 285
V. L'écroulement 303

TROISIEME PARTIE : LIBERATION ET RETOUR 327
I. Ma Libération 328
II. Prague 350
III. Retour en petite vitesse 361
IV. Épilogue sans limitation de date 378